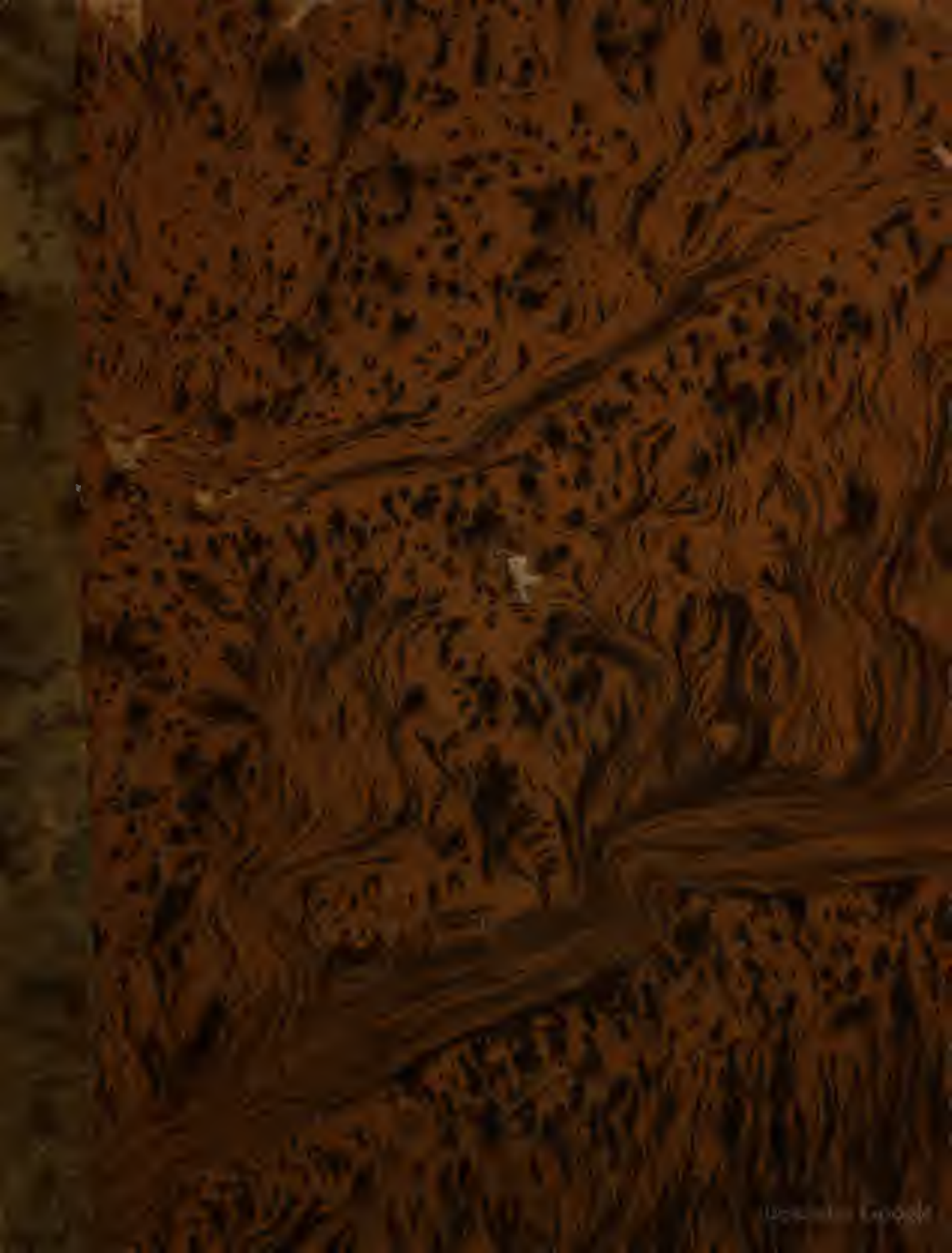


FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
655
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XVII
Palchetto O
Num.° d'ordine 33

42-6-30/32

Digitized by Google

B. Prov.
TX
655-65X

FONDO

Digitized by Google

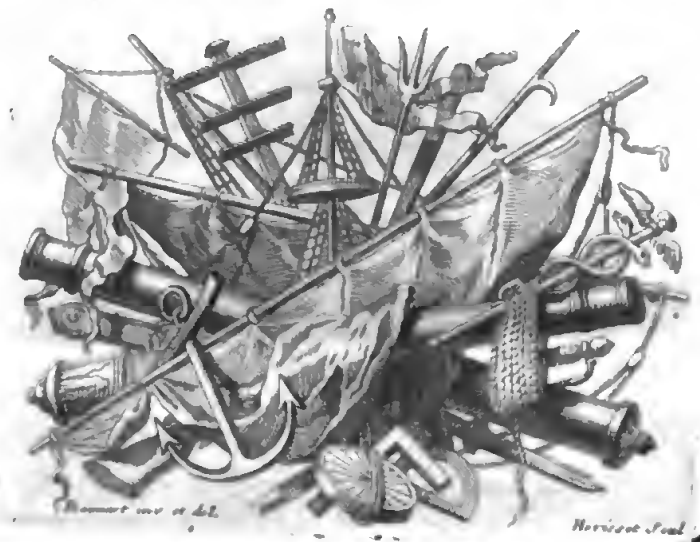
58
64 2226

HISTOIRE
GENERALE
DE LA MARINE,

CONTENANT

Son origine chez tous les Peuples du monde, ſes progrès, ſon état actuel, & les Expéditions Maritimes anciennes & modernes.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez { PIERRE PRAULT, Quay de Gêvres.
ANTOINE BOUDET, ruë Saint Jacques.

M. DCC. XLIV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google

A MONSEIGNEUR

LE COMTE DE MAUREPAS,

MINISTRE

ET SECRETAIRE D'ESTAT, &c.

MONSEIGNEUR,

UNE Hiſtoire générale de la Marine ne doit paroître que ſous les auſpices de VOTRE GRANDEUR.

La Marine dont vous avez l'adminiſtration, vous doit la diſcipline & le bon ordre qui y régnent. Après lui avoir donné, ainſi qu'à l'illuſtre Corps qui la compoſe, l'éclat dont ils ſont ſuſceptibles, il entroit dans vos vûës de protéger une Hiſtoire générale de la Marine, dans laquelle les Maîtres de cet Art retrouvaſſent par le recit de leurs actions la gloire qui leur eſt dûë, & les Elèves, des évenemens & des exemples capables de les inſtruire & de les encourager.

Digitized by Google

Cette Hiſtoire vous appartiendroit encore à titre de Mécène, titre non moins flateur, que vous méritent votre génie, votre goût, & la protection que vous accordez à tous ceux qui font des efforts pour l'utilité des Sciences, des beaux Arts, & des belles Lettres. Nous ne ſommes en cet aveu que les organes du Public.

Pour, nous, MONSEIGNEUR, nous nous eſtimerons heureux, ſi vous honorez de votre approbation notre travail, & ſi vous voulez bien agréer le profond reſpect avec lequel nous ſommes,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Les très-humbles & très-obéiſſans Serviteurs, ****.

PREFACE.

RES ARDUA EST VETUSTIS NOVITATEM DARE, NOVIS AUCTORITATEM, OBSOLETIS NITOREM, OBSCURIS LUCEM, FASTIDITIS GRATIAM, DUBIIS LUCEM. *Il eſt extrememement difficile de redonner à des faits ſurannés la grace de la nouveauté, & aux nouveaux, l'autorité des anciens : de répandre un certain éclat ſur des matieres long-tems négligées : d'apporter quelque jour dans la nuit des tems : de préſenter agréablement des objets qui n'ont point l'attrait du frivole, & de s'attirer la confiance dans le vaſte champ de problêmes qu'offre le récit des évenemens.* Cette penſée de Pline qui, de la maniere dont nous la repreſentons, peut s'appliquer à toute l'Hiſtoire en général, convient fort à celle de la Marine par rapport à la difficulté des ſecours pour la compoſer. En effet, ſans vouloir exagerer la diſette des monumens dont ſe plaignoit le ſçavant pere de Montfaucon, que de difficultés d'ailleurs ſe rencontrent dans cette partie de l'hiſtoire la moins connuë de toutes & la plus ſtérile ! Nous avouons, par rapport aux Anciens, qu'on trouve dans l'hiſtoire greque & romaine des détails de leurs expéditions maritimes aſſez bien circonſtanciés ; mais l'idée qu'ils nous donnent de leur marine eſt ſi obſcure, qu'il faut deviner aujourd'hui juſqu'à la forme de leurs vaiſſeaux, & que l'on n'eſt pas même d'accord ſur la ſimple diſpoſition de leurs rames. Quant à la Marine moderne, ſi les ſources ſont plus près de nous, combien d'autres inconvéniens capables de rebuter un hiſtorien qui veut être exact & impartial ?

Plin. in Præm. Lib. 2. Hiſtor. natur.

Il y a lieu néanmoins de s'étonner qu'une matiere auſſi intéreſſante ſoit encore neuve, car juſqu'à préſent il n'a point paru d'*Hiſtoire générale de la Marine*. Nous avons oſé l'entreprendre, & quand nous n'aurions que le mérite d'avoir défriché la matiere, & de faire naître à quelqu'un l'envie de faire mieux, nous nous flattons qu'on nous ſaura gré d'un travail qui, par cet endroit, ne peut qu'être fort utile.

Comme la Marine a un langage particulier, quelqu'un peut-être trouvera mauvais qu'on ne ſe ſoit point exprimé par tout en termes de l'art; mais on s'en eſt abſtenu par pluſieurs raiſons. Outre l'obſcurité du ſtile, qui certainement auroit paru barbare à tout autre qu'à des marins, on auroit encore riſqué de n'être entendu de ceux-ci qu'imparfaitement, par la diverſité des termes uſités ſur les différentes côtes. On s'eſt donc aſſujetti à n'employer que les termes généraux de Marine entendus de tous ceux qui ont un peu lû. Il y avoit un autre inconvénient qui paroiſſoit inévitable. Les termes de Marine uſités ſur l'Océan, ſont tout à fait différens de ceux dont on ſe ſert ſur la Méditerranée. Il falloit néceſſairement opter pour avoir un langage uniforme, & l'on a pris le parti de s'en tenir aux termes employés ſur l'Océan. Aubin dans ſon Dictionnaire de Marine obſerve que les écrivains Flamans ont fait la même choſe.

La *Marine Militaire* eſt l'objet de notre ouvrage. Son ſuccès réglera nos vûës pour la *Marine politique*, c'eſt-à-dire, pour les Découvertes, le Commerce Maritime & les Colonies dont nous pourrons donner auſſi l'Hiſtoire.

Digitized by Google

Celle dont il s'agit formera deux volumes, dont le ſecond ſera formé principalement de la Marine Françoiſe, il ſera accompagné de pluſieurs Plans gravés pour l'intelligence de cette partie, qui doit nous intéreſſer plus qu'aucune autre.

Nous aurions déſiré pouvoir donner le tout enſemble, mais nous n'avons pû refuſer ce premier volume aux inſtances de plus d'une ſorte de curieux ; car, outre les Gens du métier, ceux qui ne ſont point ennemis de lectures ſérieuſes, & qui ſont capables de réflexions, comme doivent l'être les perſonnes principalement deſtinées au miniſtere de l'Etat, verront dans cette hiſtoire & dans ſa ſuite, ce qu'ont pû la Marine & la Navigation pour le profit, & pour la gloire.

Dans l'hiſtoire de la Marine ancienne, le moindre coup d'œil ſur la réputation des Egyptiens, ſur le degré de puiſſance où parvinrent tout d'un coup les Phéniciens, ſur la magnificence de Salomon & la quantité prodigieuſe d'or qu'il raſſembla, ſur le luxe & la fierté de Carthage, ſur l'accompliſſement de la puiſſance romaine, ſur la décadence de l'empire d'orient, ſur le mépris & la ſervitude dans leſquels tombérent peu après les Grecs ; le coup d'œil, le plus rapide, mais un peu attentif, fera connoître que ces differens événemens, & tant d'autres, n'ont été que les effets d'une Marine maniée & cultivée differemment. Des Pays d'une étenduë & d'un éloignement immenſes, découverts, ſubjugués & rendus tributaires de la plus petite partie du monde, ſont des miracles de la Navigation moderne : ces prodiges ne ſont pas les derniers qu'on a lieu d'en eſperer, ſi on s'attache à la faire fleurir. Un Etat bien policé ne doit par aucune raiſon

négliger cette partie; le gouvernement le plus philoſophe, c'eſt-à-dire le moins ſuſceptible d'ambitieux projets & de mauvais deſſeins, doit toujours au contraire être en bonne contenance à cet égard, de peur d'être expoſé au mépris des voiſins toujours jaloux, qui, du ton & de la hauteur avec leſquels ils font ſentir d'abord leur ſupériorité, paſſent bien-tôt aux entrepriſes, contre leſquelles on eſt enfin obligé de faire des efforts quelques fois trop tardifs.

Mais laiſſons le lecteur tirer ces réflexions de l'hiſtoire même; n'arrêtons point ici non plus ceux qui ſont avides de l'intéreſſant & du merveilleux, car cette eſpece de lecteur trouvera encore, dans cette Hiſtoire, de quoi ſatisfaire ſon goût. Qu'eſt-ce qui peut plus attacher que le récit des périls & des combats de Mer? On ne peut refuſer de s'y intéreſſer, on en cherche le dénoûment avec une agitation qui plaît, quoique rien n'égale l'horreur qu'ils préſentent, ſur-tout dans l'hiſtoire de la Marine moderne; car on devroit l'appeller l'hiſtoire de l'intrépidité des hommes. Horace diſoit au ſujet du premier Navigateur,

Illi robur & æs triplex,
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commiſit pelago ratem
Primus .....

Mais de quels termes auroit-il exprimé ſon admiration en parlant des marins modernes, qui comptent pour rien les plus longues navigations, & affrontent avec indifférence les fureurs du quatriéme & du plus redoutable élément, le Feu, qui ſemble avoir attendu des courages au deſſus du caractére de l'humanité, pour déployer toute la puiſſance de ſa colere, & ſes plus effroyables effets?

TABLE DES LIVRES

DE L'HISTOIRE GENERALE

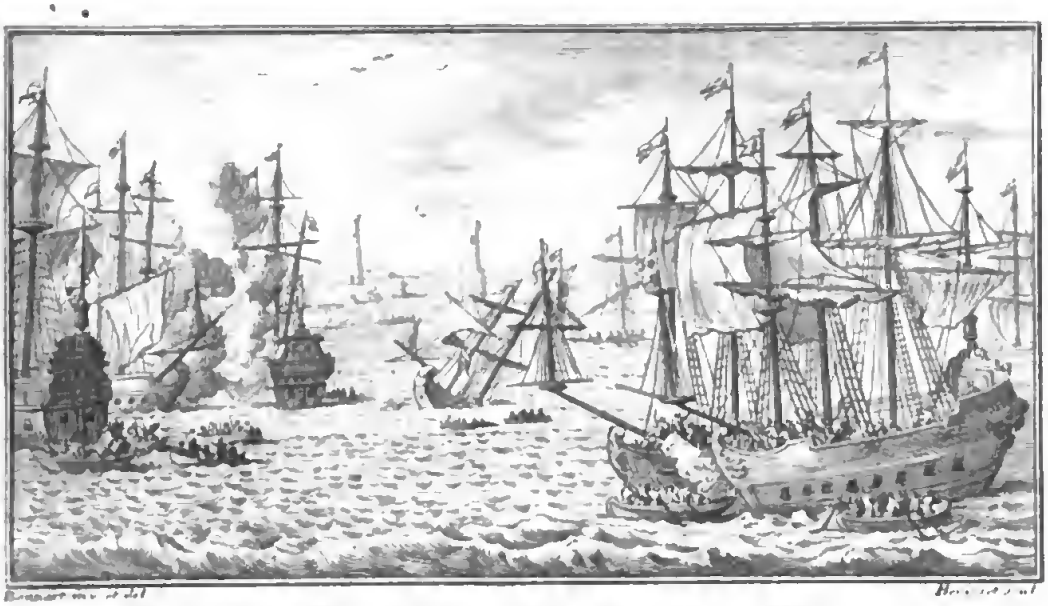
DE LA MARINE.

LIVRE PREMIER.

NAVIGATION des premiers Peuples de la Terre, Page premiere.
LIVRE II. *De la Navigation des premieres Monarchies*, 18.
LIVRE III. *De la Navigation des Grecs*, 52.
LIVRE IV. *Suite de la Navigation des Grecs*, 90.
LIVRE V. *De la Navigation des ſucceſſeurs d'Alexandre*, 145.
LIVRE VI. *De la Marine des Cartaginois*, 166.
LIVRE VII. *De la Marine des Romains*, 209.
LIVRE VIII. *De la Marine des Romains, depuis la troiſiéme Guerre punique, juſqu'au Regne d'Auguſte.* 239.
LIVRE IX. *De la Marine des Romains, ſous l'Empereur Auguſte*, 262.
LIVRE X. *De la Navigation des Romains, depuis Tibere juſqu'à Conſtantin*, 286.
LIVRE XI. *De la Marine des Romains, depuis Juſtinien juſqu'à la diviſion de l'Empire*, 309.
LIVRE XII. *De la Marine des Empereurs d'Orient*, 336.
LIVRE XIII. *Suite de la Marine des Empereurs d'Orient*, 356.

LIVRE XIV. *De la Marine des Turcs juſqu'à Mahomet II.* 385.
LIVRE XV. *De la Marine des Turcs, depuis Mahomet II. juſqu'à Selim II.* 407.
LIVRE XVI. *De la Marine des Turcs, depuis Selim II. juſqu'à Muſtapha.* 447.
LIVRE XVII. *De la Marine des Turcs depuis Muſtapha,* 477.
LIVRE XVIII. *Des Navigations faites au ſujet des Croiſades,* 508.
LIVRE XIX. *De la Marine des Vénitiens,* 534.
LIVRE XX. *De la Marine des Génois,* 535.

HISTOIRE



HISTOIRE GENERALE DE LA MARINE.

LIVRE PREMIER.

Navigation des premiers Peuples de la terre.

POUR établir l'origine de la navigation, il faut la chercher dans l'hiſtoire des plus anciens peuples de la terre. Les premiers navigateurs dont il eſt parlé dans l'écriture ſainte, ſont les enfans de Noé. On a prétendu que ce Patriarche parcourut la Méditerranée avec ſes trois enfans, qu'il montra à Sem tout le rivage Aſiatique, depuis le Tanaïs, en paſſant le Boſphore, juſqu'au Nil; à Cham, les côtes d'Afrique, depuis le Nil juſqu'au détroit de Gadès; & à Japhet toute la côte d'Europe, depuis Gadès juſqu'au Tanaïs, & qu'il jetta lui-même les fondemens des colonies établies ſur ces côtes. Ce récit qui n'eſt point appuyé, ſent la fable. La tradi-

An. M. 1656. av. J.C. 2348.

tion reçue eſt, qu'après le déluge, les enfans de Noé ſe partagerent la terre pour la peupler ; Sem eut l'Aſie, à commencer à l'Euphrate, en tirant vers l'orient, juſqu'à l'océan indien ; Cham, l'Afrique entiere, avec une partie de l'Aſſirie & de l'Arabie ; & Japhet l'Europe & une portion de l'Aſie. On ajoûte que les deſcendans du dernier peuplerent toutes les terres ſituées depuis le mont Taurus juſqu'au Tanaïs, & de-là juſqu'à Gadès, aux extrémités de l'Eſpagne, c'eſt-à-dire, juſqu'au lieu qu'on appelle aujourd'hui le détroit de Gibraltar ; & qu'ils occuperent encore la partie ſeptentrionale & occidentale de l'Aſie & toutes les iſles de la Méditerranée, ou les iſles des nations, comme parle l'écriture, ce qui donne lieu de conjecturer qu'ils s'embarquerent les premiers ſur mer pour aller s'établir dans ces iſles.

Javan fils de Japhet, s'étendit ſur toute la côte maritime qui eut depuis le nom de Gréce, & à laquelle il donna celui d'Ionie. Samos, Chio & pluſieurs autres iſles en dépendoient. Thiras paſſa la mer, ſelon les apparences, dans l'endroit que nous appellons aujourdhui l'Helleſpont ou le Boſphore, & alla fixer ſa demeure dans le pays qui de ſon nom a pris celui de Thrace. Aſcenez petit-fils de Japhet, ſelon quelques ſçavans, habita les rives de la Propontide, & mena des colonies dans la partie méridionale du Pont-Euxin, qui en reçut le nom de *Pontus Axenus* ou *Pontus Aſcenez*, dont s'eſt formé *Pontus Euxinus*.

Tharſis fils de Javan, donna ſon nom à une contrée voiſine de la mer. Joſephe croit que c'eſt Tharſe en Cilicie dans l'Aſie mineure. Quelques-uns veulent que ce ſoit Carthage ou Thunis ; d'autres, Tarteſſus, iſle du détroit de Gadès, & d'autres enfin, *Thaſſus*, dans la mer Egée. De cette variété d'opinions, il réſulte que le pays peuplé par Tharſis étoit un pays maritime, qui devint ſi célebre par le concours des premiers navigateurs, que l'écriture ſainte employe le nom de *Tharſis*, pour déſigner la mer, & appelle les navires en général *vaiſſeaux de Tharſis*.

Cetthim autre fils de Javan, s'établit dans l'iſle de Chypre ; avec Dodanim ſon frere, ou Radenim, comme l'appelle le texte Samaritain. Voilà les pays qui échurent en partage aux enfans de Japhet, dans la diſtribution de la terre, & quels

furent les premiers navigateurs, qu'Horace appelle dans ſes odes, l'audacieuſe poſtérité de Japet, *Audax Japeti genus.* Etablis ſur les rivages de la mer, ils firent pour les cotoyer, de petits vaiſſeaux dont l'arche de Noé fut aparemment le modéle. Ceux qui ramenent tout à la phyſique, conjecturent que les poiſſons mêmes par le mouvement de leur queuë, donnerent l'idée du gouvernail, que leurs nâgeoires firent inventer les rames, & que leur figure propre à fendre les eaux, fit imaginer le gabarit : les oiſeaux qui ſemblent nâger dans les airs, contribuerent à perfectionner ces idées. La vûe des iſles voiſines qui excitoit leur curioſité, l'avantage de la pêche, la commodité du tranſport par eau, & la néceſſité du commerce, les invitoient à la navigation. Ils riſquerent d'abord les paſſages ; inſenſiblement engagés ſur mer & apprivoiſés avec les flots, ils prirent le large ; & enfin les vents ou les courants les jetterent ſur des côtes plus éloignées, où la difficulté du retour & la crainte des périls, les obligerent ſouvent à fixer leur demeure. Telle fut l'origine de la navigation. Ses commencemens ont été informes ; elle s'eſt perfectionnée lentement, & ce n'eſt qu'après bien du tems, de l'étude, & des périls, qu'elle eſt arrivée au point de perfection où nous la voyons aujourd'hui.

La connoiſſance de la marine a été tardive chez les Juifs ; qui ont ſuivi de près les premiers peuples du monde, & la raiſon en eſt évidente ; leur pays ſitué au milieu des terres, n'avoit ni ports, ni villes maritimes, ils avoient à l'occident la Méditerranée, mais entre eux & cette mer étoient placés les Sidoniens. Ils étoient bornés à l'orient par les montagnes de Galaad : au couchant, par l'Arabie déſerte ; au midi par l'Arabie pétrée ; au nord par le Liban, & par la Syrie. Il eſt vrai qu'ils n'étoient pas éloignés de la mer Rouge ; mais ils n'y avoient aucun port avant celui d'Aſiongaber, que Salomon y fit conſtruire. Ils n'avoient aucune idée de l'Océan, & ils appelloient la Méditerranée la grande mer, parce qu'ils n'en connoiſſoient pas de plus grande. Uniquement occupés de la culture de leurs terres & du ſoin de leurs troupeaux, & peu tentés par le commerce de leurs voiſins, ils regardoient ſans envie leur opulence. Riches de leur propre fonds, & placés

dans un terrein fertile, qui ſuffiſoit à leurs beſoins, leur cupidité ſe renfermoit dans les bornes de leurs pays, & la ſingularité de leur loi ne leur permettoit pas d'entreprendre de grands voyages.

M. Huet, qui a écrit ſur la navigation des anciens, prétend, contre l'opinion de Joſephe, que les Juifs, avant Salomon, avoient équipé des vaiſſeaux. Ce qui peut favoriſer ſon ſentiment, c'eſt que la tribu de Zabulon, dont l'extrémité occidentale aboutiſſoit à la Méditerranée, pouvoit facilement commercer avec les Sidoniens & les Tyriens, & l'écriture ſainte ſemble le marquer en diſant : *Réjouiſſez-vous, Zabulon, dans votre ſortie*, c'eſt-à-dire, dans vos courſes maritimes, comme quelques-uns l'expliquent.

Il faut cependant convenir que ſi la navigation n'étoit pas en uſage chez les Juifs, elle n'y étoit pas abſolument inconnue ; le voiſinage des Phéniciens, grands navigateurs, ne leur permettoit pas d'ignorer entierement un art déja ſi célébre. En effet, Moyſe peu de tems avant ſa mort, leur parle de flottes & de vaiſſeaux, comme d'objets qui leur étoient familiers. *Le Seigneur*, leur dit-il, *vous fera reconduire par mer en Egypte ſur des flottes* ; prédiction qui fut accomplie après la ruine de Jéruſalem par Titus, lorſque la flotte que les Romains avoient ſur la Méditerranée, tranſporta à Alexandrie les Juifs qui avoient été faits priſonniers. Ce paſſage de Moyſe prouve que les Juifs connoiſſoient la navigation avant l'antiquité fabuleuſe ; puiſque les poëtes en attribuent l'invention à Jaſon & aux Argonautes, qui vivoient du tems de Gédéon, c'eſt-à-dire, long-tems après cette prophétie. De plus, nous voyons que les prophétes, dans les diſcours qu'ils leur adreſſent, empruntent ſouvent dans leurs comparaiſons des flots, des vaiſſeaux, & des iſles, & leur parlent de la mer de Tharſis, du commerce maritime, & des flottes qui faiſoient des voyages de long cours. Un d'eux en leur prédiſant les malheurs futurs de la ville de Tyr, s'étend ſur la conſtruction de ſes vaiſſeaux, la matiere des rames, les bancs de ſes rameurs, la richeſſe des voiles, des mats & des pavillons, ſur ſes officiers de marine, ſes pilotes, ſes matelots, les vents & les tempêtes ; ce qui ſuppoſe néceſſairement que toutes ces idées ne leur

étoient point étrangeres. Mais Salomon fut le premier qui réduisit cette connoissance en pratique, & c'est à son régne qu'il faut rapporter l'époque de la navigation des Juifs. Ils étoient alors si neufs dans cette science, que ce prince voulant l'introduire dans ses états, pria Hiram roi de Tyr, avec lequel il avoit un commerce ouvert, de lui envoyer des pilotes & des matelots, pour en former parmi ses sujets.

Les prodigieuses dépenses que Salomon fut obligé de faire pour la construction du temple de Jérusalem & de son palais, ayant épuisé les trésors que David avoit laissés, il crut trouver de suffisantes ressources dans la navigation; il fit pour cet effet construire dans le port d'Asiongaber des vaisseaux, dont Hiram lui avoit fourni les matériaux & les ouvriers; car il n'y a pas d'apparence que le prince Tyrien eût envoyé ces vaisseaux de Tyr sur la mer Rouge, le tour auroit été immense. Les flottes de Salomon associées avec celles du roi de Tyr, faisoient en trois ans le voyage d'Ophir & en rapportoient des paons, des singes, de l'yvoire, des pierreries, des bois précieux, de l'or & de l'argent; par-là ces métaux devinrent si communs à Jérusalem, qu'on n'en faisoit plus de cas. Ces flottes combinées, sont nommées dans l'écriture tantôt la flotte de Salomon, tantôt les vaisseaux d'Hiram. An. M. 3012. av. J. C. 992.

Ce qu'il y a de plus difficile à démêler dans les navigations de Salomon, c'est le lieu où elles se faisoient. Point de pays plus recherché par les interpretes, & plus inconnu que l'Ophir de l'écriture sainte. Les sçavantes dissertations qu'on a faites sur cette matiere, n'ont servi qu'à l'embrouiller, & l'obscurcir davantage; & l'or d'Ophir est aussi difficile à retrouver que celui du grand œuvre. Il est à propos d'examiner ici les différentes hypotèses qui concernent la position d'Ophir. Les uns placent cette riche contrée dans une isle de la mer Rouge; mais le voisinage de la Judée ne remplit pas, à beaucoup près l'idée que l'écriture nous donne des navigations de Salomon, dont elle parle comme de voyages de long cours. Ceux qui mettent Ophir en Espagne ne sont pas plus heureux. Pour y aller du port d'Asiongaber, il eût fallu faire le tour de l'Afrique; & personne ne l'avoit encore fait du tems de Salomon. Nécao, roi d'Egypte, qui vivoit du tems de Josias, est le premier qui ait

entrepris ce voyage ; & c'eſt par ſes ſoins qu'on a découvert qu'il étoit impoſſible d'aller par mer juſqu'au détroit de Gadès en cotoyant l'Afrique, comme nous le verrons dans la ſuite.

M. Huet évêque d'Avranches, prétend qu'Ophir étoit le pays de Sophala, ou la côte orientale de l'Afrique, juſqu'au Zanguebar. Il ſuppoſe que le roi de Tyr envoyoit ſes vaiſſeaux joindre ceux de Salomon au port d'Aſiongaber par le moyen d'un canal qui joignoit la mer Rouge à la Méditerranée; & que ces flottes réunies ayant doublé le cap de Guadalquivir, rangeoient toute la côte d'Afrique, & alloient à Tharſis ; c'étoit, ſelon lui, le nom général de toute la côte occidentale d'Afrique & d'Eſpagne, & en particulier de la côte voiſine de l'embouchure du Guadalquivir. Mais malheureuſement ce canal n'a exiſté que long-tems après Salomon. C'eſt Nécao roi d'Egypte qui le fit commencer, & c'eſt Darius qui l'acheva. Ainſi, comme nous l'avons remarqué, le tour de l'Afrique juſqu'à l'Eſpagne n'avoit point encore été fait.

Le plus grand nombre des interprètes placent Ophir aux grandes Indes : ils croient que la flotte de Salomon équipée ſur la mer Rouge, relâchoit au détroit de Babelmandel pour entrer dans le golfe Arabique, & alloit de-là aux Indes orientales. Joſephe paroît avoir ſoutenu le premier cette opinion: ce qui le favoriſe, c'eſt qu'Ophir fils de Jectan, établit ſa peuplade dans les Indes ; & ſans doute lui donna ſon nom. Mais où trouver cet Ophir ? Chacun le place au gré de ſon imagination, à Goa, à Malaca, au Pegu, à Ceilan, à la Taprobrane, à la Cherſonèſe d'or. Comment la flotte d'Hiram qui partoit de la Méditerranée, pouvoit-elle ſe joindre à celle de Salomon, qui faiſoit voile d'Aſiongaber ſur la mer Rouge? Ne pourroit-on pas dire encore que les Indes ne ſont pas aſſez éloignées de la mer Rouge pour qu'il fût néceſſaire d'employer trois ans à en faire le voyage ; & que l'écriture parlant de la navigation d'Ophir, comme d'une découverte nouvelle, il falloit qu'elle ſe fît ailleurs qu'aux Indes, dont le commerce étoit connu ſur la mer Rouge.

Dom Calmet dans la belle diſſertation qu'il a faite ſur le pays d'Ophir, à la tête de ſon commentaire ſur la genèſe, place ce pays loin de la Méditerranée & de l'Océan, entre

Digitized by Google

le mont Maſius & les montagnes Saphires, vers la Médie, l'Arménie & la Syrie. Il fait partir la flotte de Salomon d'Aſiongaber ; après l'avoir conduite ſur la mer Rouge, il la fait entrer dans l'Océan, & de-là dans le golfe Perſique ; enſuite il lui fait remonter l'Euphrate & le Tigre. Ce ſyſtême eſt étayé d'ailleurs avec toute l'habileté poſſible : mais l'auteur n'en paroît pas bien perſuadé lui-même ; il ſe fait des difficultés preſque auſſi fortes que les preuves, & on peut lui en faire qu'il n'a pas touchées.

Le ſyſtême qui ſuppoſe deux flottes de Salomon, l'une partant d'un port de la Méditerranée pour aller dans le pays connu aujourd'hui ſous le nom d'Amérique, l'autre du port d'Aſiongaber ſur la mer Rouge pour aller aux Indes, pourroit réunir les ſentimens ; toute la difficulté conſiſte à bien prouver l'exiſtence de ces deux flottes, & la connoiſſance de l'Amérique. Ceux qui ſoutiennent cette opinion prétendent que dans les paſſages de l'écriture où il eſt parlé des navigations de Salomon, ces deux différentes flottes ſont clairement déſignées. L'une apportoit de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des ſinges & des paons ; l'autre n'apportoit que de l'or, des pierres précieuſes & des bois rares : l'une étoit trois ans à faire le voyage, & l'autre n'étoit qu'un an : celle-là eſt appellée la flotte d'Hiram, & celle-ci la flotte de Salomon. Voilà, diſent-ils, la diſtinction des deux flottes exactement marquée : ils ajoutent que Joſephe parle encore aſſez diſtinctement de ces deux flottes, des différentes routes qu'elles prenoient, & des différentes marchandiſes qu'elles apportoient. Si l'on objecte qu'en ſuppoſant ces deux flottes de Salomon, l'une dans la Méditerranée, l'autre dans la mer Rouge, il en faut auſſi ſuppoſer deux d'Hiram jointes à ces deux-là, & qu'alors on a peine à comprendre comment les vaiſſeaux du roi de Tyr pouvoient aller à Aſiongaber ; ils répondent, qu'Hiram envoyoit par terre au port de la mer Rouge, tout ce qui étoit néceſſaire à la conſtruction de ſes vaiſſeaux & de ceux de Salomon ; qu'on avoit fait conduire par terre depuis la Méditerranée juſqu'à Jéruſalem les pierres, les ſapins & les cédres employés à bâtir le temple & le palais de Salomon ; & qu'on pouvoit par conſéquent tranſporter par la même voie à Aſiongaber, les bois, les cordages, & tout ce qui ſert à l'équipement d'une flotte.

Digitized by Google

On oppoſe à ce ſyſtême une difficulté qui paroît plus embarraſſante. Joſaphat, roi de Juda, ayant fait alliance avec Ochoſias roi d'Iſraël, ces deux princes, dans l'eſpérance d'amaſſer autant de richeſſes que Salomon, formerent à frais communs une flotte à Aſiongaber, pour l'envoyer à Tharſis : ainſi, conclut-on, la flotte de la mer Rouge eſt la même que celle qui faiſoit voile à Tharſis. Mais on eſſaie de réſoudre cette difficulté par les paroles mêmes du Texte, où l'on croit trouver la diſtinction de ces deux flottes (*a*).

Quant à l'Amérique, on prétend que les enfans de Sem l'avoient peuplée, qu'alors elle étoit jointe à la partie la plus orientale de l'Aſie, & par conſéquent qu'elle étoit connue du tems de Salomon.

Mais les preuves qu'on en apporte ſont-elles bien ſolides ? Le nom de *Perou* qu'on fait dériver du mot hébreu *Phervaim* ou *Parvaim*, & quelques analogies du même genre ; l'idée de l'iſle Athlantide décrite par Platon dans le Timée ; les navigations des Ethiopiens vers l'Océan méridional, qu'on voit rapportées dans Diodore de Sicile ; le fameux paſſage de Seneque, ou de l'auteur de la tragédie de Medée, qui ſemble en effet annoncer la découverte du nouveau monde (*b*) ; ſont ſur quoi s'appuient principalement les partiſans de cette opinion. Une diſcuſſion plus étendue nous jetteroit dans des détails géographiques qui ne ſont point de notre objet.

Il s'agit d'examiner ſur ce plan, comment on dirige les voyages de Salomon. La flotte équipée ſur la mer Rouge, après avoir paſſé le golfe Arabique, alloit, dit-on, droit à Goa, où, après avoir doublé le cap de Comorin, elle alloit à Ceylan, à Bengale, & aux autres contrées des Indes ; elle faiſoit ce voyage en un an. La flotte qui faiſoit voile ſur la Méditerranée, rangeoit d'abord les côtes de l'Aſie & de l'Europe, y trafiquoit ſes marchandiſes, paſſoit enſuite le détroit de Gadès, & pour-

(*a*) Et particeps fuit ut facerent naves quæ irent in *Tharſim*, feceruntque claſſem in *Aſiongaber*. 2. Paral. 20. 36. Suivant cette interprétation, *Naves quæ irent in Tharſim*, déſigne clairement la premiere flotte : *Feceruntque claſſem in Aſiongaber*, diſtingue la ſeconde.

(*b*) Venient annis
Sæcula ſeris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxat, & ingens
Pateat tellus, Tiphiſque novos
Detegat orbes, nec ſit terris
Ultima Thylè. *Med.*

ſuivoit

ſuivoit ſa route juſque dans l'Amérique, où elle chargeoit de l'or ; elle rentroit enſuite dans la Méditerranée & reconnoiſſoit dans ſon retour les côtes d'Afrique, où elle prenoit de l'ivoire & des ſinges. Ce ſecond voyage étoit de trois ans.

Ainſi dans le ſyſtême que j'expoſe, c'eſt toujours le voyage des Indes qui eſt déſigné par celui d'*Ophir*, parce qu'Ophir, fils de Jectan, établit dans les Indes une colonie à laquelle il donna ſon nom ; & le voyage de l'Amérique eſt déſigné par celui de *Tharſis*, parce que *Tharſis* dans l'écriture ſainte ſignifie ordinairement la Méditerranée, où commençoit ce dernier voyage.

L'entrepriſe des rois d'Iſraël & de Juda, dont nous venons de parler, ne fut pas heureuſe ; la flotte du dernier fut détruite, & ſes vaiſſeaux firent naufrage au port : accident que l'écriture ſainte nous fait enviſager comme une punition de Dieu, à cauſe de l'alliance criminelle que Joſaphat avoit faite avec un prince impie (*a*). An. M. 3108. Av. J.C. 896.

Ce fut peu d'années après la malheureuſe expédition de ces princes, que Jonas s'embarqua ſur la Méditerranée. Dieu lui avoit ordonné de prendre la route de Ninive, ville ſituée ſur le Tygre, pour avertir cette ville ſuperbe des malheurs dont elle étoit menacée. Le prophéte effrayé des périls de ſa commiſſion, au lieu d'exécuter ſes ordres, ſe rendit à Joppé ; il y trouva un vaiſſeau prêt à faire voile à Tharſe, capitale de la Cilicie, & s'y embarqua. Le vaiſſeau n'eut pas plutôt appareillé & commencé ſa route, qu'il s'éleva une effroyable tempête. On ſçait quel fut le ſort de Jonas. Le poiſſon qui l'avoit englouti le rejetta près de Ninive, où il fut obligé de remplir ſa miſſion. Voilà toutes les navigations décrites dans l'ancien teſtament, il n'eſt fait mention dans le nouveau que de celle de S. Paul. An. M. 3196. Av. J.C. 808.

Cet apôtre, que la malice des Juifs retenoit priſonnier à Céſarée, ſe voyant expoſé au jugement injuſte de Portius Feſtus gouverneur de la Paleſtine, interjetta appel de ſon tribunal à celui de Ceſar. Saint Paul fut donc envoyé à Rome, pour y y être jugé en dernier reſſort. On l'embarqua au port de Joppé, ſur un vaiſſeau d'Adrumette, ville d'Afrique, ou d'Adramyte, ville de Myſie dans l'Aſie mineure. Le vaiſſeau ayant mis An. M. 4066. Av. J.C. 62.

(*a*) 3. Reg. 22. 49.

à la voile, on jetta l'ancre le lendemain au port de Didon, deux cens ſtades au-delà de Tyr, ſur la même côte. Le vaiſſeau s'étant remis en mer, on fut obligé, à cauſe des vents contraires, de cotoyer l'iſle de Chypre, en la laiſſant toujours ſur la gauche. On traverſa enſuite la mer de Cilicie & de Pamphylie, & on alla mouiller à Myre en Lycie. Comme la cargaiſon du vaiſſeau n'étoit point pour l'Italie, le centenier à qui ſaint Paul étoit confié, avec d'autres priſonniers, quitta ce navire, & s'embarqua ſur un autre qui portoit du bled d'Alexandrie à Rome; mais le changement de vaiſſeau ne fit pas changer le vent: celui-ci, dont la charge étoit conſidérable, fut beaucoup de tems à faire un trajet de 12 lieues pour gagner Cnide, ville & promontoire d'Aſie. Or, pour aller en droite ligne delà en Italie, il auroit fallu cotoyer les iſles de la mer Egée, & les vents obligerent ce vaiſſeau de gagner la pointe orientale de l'iſle de Crete, & de relâcher au cap de Salmoné. Après avoir cotoyé l'iſle avec d'extrêmes difficultés, ils aborderent près de Thalaſſe (*a*).

Mais quoique la ſaiſon fût fort avancée, & que la navigation fût périlleuſe, ils ſe remirent bientôt en mer, & dirigerent leur route vers Phénice, ville ſituée au ſud-eſt de l'iſle, d'où ils furent jettés par le vent au ſud oueſt de la même iſle: la tempête devint alors ſi furieuſe, qu'ils furent portés ſur les côtes d'Afrique, expoſés à tous les dangers de la grande & de la petite Syrte (*b*). Le vaiſſeau fut enſuite emporté dans la mer Ionienne vers Céphalonie, & vint enfin échouer à l'iſle de Malte.

Après un ſéjour de trois mois dans cette iſle, ſaint Paul & les autres paſſagers s'embarquerent ſur un vaiſſeau d'Alexandrie, nommé les Dioſcores, parce qu'il portoit à la proüe la figure de Caſtor & de Pollux, à qui l'on donnoit ce nom. Ils firent voile vers Syracuſe, ſur la côte orientale de la Sicile: de-là cotoyant cette iſle, ils prirent la route de Rhege en Italie, & en deux jours ils arriverent à Pouzoles, à huit

(*a*) Les Géographes ne connoiſſent ni Salmoné ni Thalaſſe, qui étoient ſitués au ſud-eſt de l'iſle.

(*b*) Les Syrtes ſont deux golfes rapides ſitués ſur la côte de Barbarie, & remplis de bancs de ſables mouvans, contre leſquels les vaiſſeaux viennent ſe briſer.

mille de Naples. Ce fut là le terme de cette navigation ; car c'eſt-là qu'abordoient ordinairement les vaiſſeaux d'Alexandrie ; de-là S. Paul alla par terre à Rome. Il eſt certain que cet apôtre avoit fait encore d'autres voyages ſur mer, puiſqu'il nous aſſure qu'il avoit fait trois fois naufrage, ſans compter celui de Malte ; mais nous n'en avons aucun détail. Ainſi nous terminerons là l'hiſtoire de la navigation des Juifs ou du peuple de Dieu, pour paſſer à celle des Egyptiens.

L'origine des Egyptiens (indépendemment des fables & des chimeres qui rendent leurs monumens ſi ſuſpects) ſe perd dans les tems les plus reculés. La commune opinion eſt que *Miſraim*, fils de Cham, eſt le pere de ces anciens peuples. On les appella d'abord *Meſréens*, l'Egypte *Meſren* ; & les Arabes nomment encore aujourd'hui le grand Caire, *Mezer*. Ce vaſte pays reçut dans la ſuite le nom d'*Egypte* du Roy *Sethoſis*, qu'on appelloit auſſi *Egyptus*. L'Egypte eſt bornée au nord par la Méditerranée, au midi par l'Abyſſinie & la Nubie ; à l'orient par la mer Rouge & l'iſthme de Suez ; à l'occident par la Barbarie & le deſert de Barca.

Comme elle communique à la Méditerranée par le Nil ; & à l'Océan par la mer Rouge, elle peut entretenir par ces deux endroits un commerce avec toutes les nations de l'Univers ; mais elle a été long-tems ſans jouir des avantages de ſa ſituation. Les Egyptiens avoient une grande averſion pour la mer, parce qu'ils la prenoient pour Typhon, le grand ennemi de leur Oſiris : ils regardoient les marins & les navigateurs comme des impies ; & ils ne mirent que fort tard Neptune au rang de leurs divinités. Bornés aux richeſſes de leur pays, ils s'occupoient uniquement du ſoin d'y mener une vie heureuſe & tranquille, & n'y admettoient les étrangers qu'avec peine. (*a*) De-là cette ignorance des ſources du Nil qui ont été ſi long-tems inconnues. L'entrée de leur pays, d'ailleurs, étoit défendue de tous les cotés : au couchant les déſerts de la Lybie ſauvage, qui n'eſt couverte que d'un ſable brûlant, & où l'on ne trouve point d'eau, en rendoient les approches impraticables : au midi, des montagnes eſcarpées & les cataractes du Nil qui ſe précipite du haut des

(*a*) Ea gentes maluit ortus mirari quam noſce tuos. *Lucan.* 10.

rochers, formoient des barrieres qu'il n'étoit pas aiſé de franchir. Il avoit à l'orient de vaſtes campagnes remplies de marais, dans leſquels le vent du midi faiſoit voler du rivage un ſable qui formoit un terrein mouvant ſur lequel on ne pouvoit ni naviger ni marcher, parce qu'il n'étoit ni aſſez ferme ni aſſez liquide: au nord l'Egypte étoit fermée par une mer dont les côtes étoient couvertes d'écueils, & bordée d'étangs d'eau dormante, ſans ports & ſans azile pour les vaiſſeaux.

Les Egyptiens dégoûtés d'une vie ſi unie, prirent inſenſiblement du goût pour le commerce. L'exemple des habitans de Tyr leurs voiſins, joint au deſir de faire des conquêtes & de s'agrandir, & à l'attrait des richeſſes étrangeres, leur fit naître l'envie de les imiter. Ils commencerent par fonder des Colonies ſur les rivages de la Méditerranée & du Pont Euxin, & dans la ſuite s'étant ouvert le commerce de l'Aſie mineure & de l'Europe, ils portoient en Grèce les marchandiſes de l'Egypte, & rapportoient en Egypte celles de la Gréce.

Les rois d'Egypte cultiverent plus ou moins la marine, ſuivant leurs inclinations. Oſiris, le plus ancien & le plus reſpecté des Egyptiens, puiſqu'ils en firent un Dieu, fit la conquête des Indes. Après y avoir laiſſé de toutes parts des monumens de ſes victoires, il paſſa l'Helleſpont, ſoumit les Thraces, fit régner Macedon dans la province qui fut depuis appellée Macédoine, établit Triptolême dans l'Attique, & de-là retourna en Egypte.

An. M. 2513. Av. J.C. 1491. Les ſucceſſeurs d'Oſiris ſont très-peu connus juſqu'à Seſoſtris, qui le premier s'entêta de conquêtes, & franchit les bornes de l'Egypte.

Aucun de ſes prédeceſſeurs n'avoit paſſé la mer Rouge ſur de longs vaiſſeaux : il équippa une flotte de 400 voiles, avec laquelle il ſe rendit maître de toutes les iſles & de toutes les villes fondées ſur cette mer. Avec ces forces maritimes, il paſſa le golfe Arabique, & s'aſſujettit tous les rivages de la mer juſqu'aux Indes. Il avoit une autre flotte ſur la Méditerranée, avec laquelle il ſoumit la plus grande partie des Cyclades, iſles de la mer Egée, ainſi que l'iſle de Crete & la Phénicie ; mais la rébellion de Danaüs ſon frere, qui

vouloit monter ſur le thrône confié à ſes ſoins, l'obligea de revenir en Egypte où il ſe fixa. Au reſte, le loiſir auquel il parut ſe vouer alors, fut plus utile à ſes peuples que toutes ſes conquêtes, car il fit faire en pluſieurs endroits de l'Egypte de fortes levées pour défendre le plat pays des ravages qu'y cauſoient les innondations du Nil. Il fit ouvrir un grand nombre de canaux depuis Memphis juſqu'à la mer, pour ménager à cette ville des moyens plus courts & plus aiſés de recevoir ſes proviſions. Pline prétend même que ce fut lui qui imagina le projet de ce fameux canal qui devoit joindre la mer Rouge à la Méditerranée, & dont nous parlerons dans la ſuite.

Enfin pour marquer ſa reconnoiſſance aux Dieux de la mer, il fit conſtruire de bois de cédre un vaiſſeau long de 70. toiſes, doré en dehors & argenté en dedans, qu'il conſacra principalement au Dieu qu'on adoroit dans la ville de Thébes.

Danaüs, frere de Seſoſtris, pour éviter le châtiment de ſa rébellion, ſe retira à Argos dans le Peloponnèſe, ſur un vaiſſeau qui fut le premier qu'on vit paroître dans la Grece; car on ne s'y ſervoit auparavant que de radeaux, ſemblables à ceux que le Roi Erythros avoit le premier mis en uſage ſur la mer Rouge.

Après la mort de Seſoſtris, la marine fut entierement négligée en Egypte. Les ſucceſſeurs de ce conquerant ne s'occupoient qu'à bâtir des pyramides, & laiſſerent anéantir le commerce maritime. Pſammitique fut le premier qui lui redonna du crédit, & qui fit alliance avec les Grecs. Il envoya chez eux de jeunes Egyptiens pour apprendre la langue, & il attira les Grecs en Egypte pour y commercer. An.M. 3334. av. J.C. 670.

Son fils Nechus ou Nechao lui ayant ſuccedé, il ne ſongea qu'à mettre à profit les avantages qu'avoit l'Egypte pour la navigation. Il entreprit d'exécuter le projet de Seſoſtris, & de joindre les deux mers par un canal creuſé depuis le Nil juſqu'à la mer Rouge. Ainſi Seſoſtris en conçut le deſſein, Néchao l'entreprit, & Darius le pouſſa plus loin. Voici la deſcription qu'Hérodote nous a laiſſée de ce canal: quatre journées de navigation en faiſoient l'étenduë, & deux trirêmes pouvoient y naviger de front; on l'ouvrit dans la plaine d'Egypte qui s'étend vers l'Arabie: il recevoit les eaux du Nil An.M. 3388. av. J.C. 616.

un peu au-deſſus de *Bubaſte*, près d'un bourg de l'Arabie, appellé Patumon. Il s'étendoit aux piés d'une montagne peu diſtante de Memphis de l'occident à l'orient, & la traverſant en partie, il alloit ſe jetter dans le golfe Arabique, c'eſt-à-dire, dans la mer Rouge, à qui les anciens donnoient ce nom. Ce canal pouvoit avoir 50 lieues de longueur en tournant. On l'auroit fait plus court ſi on l'avoit tiré en ligne droite de la Méditerranée à la mer Rouge, c'eſt-à-dire, en coupant l'iſthme de Suez, mais on auroit trouvé ſur la route une montagne qui ſépare l'Egypte de la Syrie. Nechao pouſſa avec beaucoup de vivacité ce pénible travail; mais il en fut dégouté par la perte de ſix vingt mille hommes qui y périrent.

Obligé d'abandonner cette entrepriſe, il tourna toutes ſes vûes du côté de la navigation. Il fit conſtruire un grand nombre de vaiſſeaux ſur les deux mers, pour s'en ſervir au beſoin; & on voyoit encore du tems d'Herodote les ports que ce prince avoit fait faire pour y mettre ſes flottes en ſureté. Comme il aimoit les découvertes, il fit partir de la mer Rouge des Phéniciens entendus dans la navigation, auſquels il donna ordre de parcourir la mer méridional: ces navigateurs doublerent le cap de Bonne-Eſpérance, firent le tour de l'Afrique, entrerent par le détroit de Gadès dans la Méditerranée, & arriverent en Egypte après trois années de navigation; enſorte qu'ils firent d'orient en occident le même tour que les Portugais firent d'occident en orient, avec la gloire prétendue d'avoir fait les premieres découvertes dans ces mers. Hérodote en racontant le voyage de ces Phéniciens, croit qu'ils ont exagéré & trop chargé leurs récits, en diſant qu'à la pointe de l'Afrique ils avoient le ſoleil ſur la main droite. S'il avoit été meilleur géographe, il auroit ſçu que la partie méridionale de l'Afrique étant au-delà du tropique du capricorne, vers le pole antarctique, il falloit néceſſairement que cela fût ainſi.

An. M. 3410. Av. J.C. 594. Pſammis, fils & ſucceſſeur de Néchao, ne fit rien ſur mer & ſur terre qui pût ſoutenir la réputation de ſon pere. Apriès, qui gouverna l'Egypte après lui, arma ſur mer contre les habitans de l'iſle de Chypre & les Phéniciens;

il défit leur armée navalle ; il attaqua la ville de Sidon par mer & par terre, & la prit ; il s'empara de la Phénicie, & rentra dans l'Égypte chargé de richeſſes.

An. M. 3434. av. J. C. 570.

Amaſis ſon meurtrier qui lui ſucceda, entretint les forces maritimes de l'Egypte, & s'empara de l'iſle de Chypre : il fit alliance avec Polycrate, tyran de Samos, qui apparemment lui prêta des vaiſſeaux ; car ce dernier avoit cent navires à cinquante rames, avec leſquels il fit heureuſement la guerre aux Lacédémoniens, s'empara de pluſieurs iſles, & battit les Leſbiens ſur mer.

Les progrès de la navigation chez les Egyptiens ne ſe bornent point à ce peu de faits ; mais comme leur hiſtoire va ſe mêler avec celle des Perſes, en parlant des uns, nous parlerons des autres.

Nous aurions pû joindre les Phéniciens au peuple de Dieu. La Judée & la Phénicie ſe touchent immédiatement ; & celle-ci eſt tellement reſſerrée par l'autre vers la Méditerranée, qu'elles étoient confondues par les Grecs, & peu diſtinguées par les anciens géographes ; leur voiſinage occaſionna même ſouvent des alliances entre les deux peuples. La Phénicie s'étendoit entre la Judée & la mer : elle avoit fort peu de largeur, & ſi peu de terrein, que Salomon fit préſent à Hyram roi de Tyr, ſon allié, de vingt bourgades pour le mettre plus au large. Elle avoit au nord la Galilée, au couchant la Méditerranée, au midi l'Egypte, & au levant une partie de l'Arabie déſerte.

Les Phéniciens deſcendus de Chanaan, petit fils de Noé, excelloient tellement dans la ſcience de la marine, qu'on leur en attribuoit l'invention (*a*).

Ces peuples étendus le long de la Méditerranée, depuis l'iſle d'Ærad juſqu'au mont Carmel, étoient placés avantageuſement pour ſe répandre ſur la mer ; tout les invitoit à la navigation. Familiariſés par leur ſituation avec cet élément, l'attrait du commerce ſçut leur en diminuer l'horreur ; des ports commodes leur préſentoient un abri ſûr pour leurs vaiſſeaux, & le mont Liban leur offroit les bois néceſſaires pour les conſtruire. Ils profiterent ſi bien de ces avantages,

(a) *Prima ratem ventis credere docta Tyros.*

que s'ils ne ſont pas les inventeurs de la navigation, ils ſont du moins les premiers qui ayent entrepris des voyages de longs cours & armé en guerre. L'intérêt & l'ambition concoururent à les rendre les plus célébres navigateurs de l'antiquité : reſſerrés dans un coin de l'Aſie, ils voulurenr s'étendre : l'eſpérance de trouver de meilleurs climats leur fit abandonner leur pays ; & les tremblemens de terre ſi fréquens chez eux, les obligerent de chercher un aſile dans le ſein d'un élément qu'ils trouvoient plus ſûr qu'un terrein mobile, toûjours prêt à les engloutir. L'étendue de leur commerce, & leur habileté dans la navigation, leur aſſurerent l'empire des mers, dont ils furent long-tems les maîtres, & devinrent enfin les tyrans en y exerçant la pyraterie.

Avant le tems de Salomon, il ne paroît pas que les Phéniciens, euſſent été au-delà de la Méditerranée ; les vaſtes côtes de cette mer ſuffiſoient à leur avidité, & l'Ocean ni le Pont-Euxin ne leur étoient point encore ouverts. Les villes de la Phénicie, que le commerce maritime rendit les plus opulentes & les plus célébres, furent Sidon & Tyr. Sidon en fut long-tems la capitale ; mais Tyr l'emporta dans la ſuite. Ces deux villes enrichies par la navigation, étoient les plus floriſſantes de tout l'orient. Ezéchiel prédiſant les malheurs futurs de la ville de Tyr, en fait une peinture dont n'approche aucune ville d'aujourd'hui. C'étoit le ſiége du commerce de tous les peuples de la terre ; ſes nombreuſes flottes ſe répandoient dans tous les pays maritimes, & en revenoient chargées de richeſſes immenſes. Toutes les nations empreſſées à lui apporter de tous les climats du monde leurs différentes productions, rempliſſoient continuellement ſon port & ſes rades de leurs vaiſſeaux. Elle tiroit des Carthaginois du fer, de l'étain & du plomb : la Gréce lui fourniſſoit des eſclaves & des chevaux : les Ethiopiens lui donnoient de l'ébéne & de l'yvoire : les Syriens des pierres précieuſes, de la pourpre, des toiles, du lin, de la ſoie : la Judée lui envoyoit du froment, du baume, du miel, de l'huile & des réſines : le territoire de Damas la pourvoyoit de vins exquis & de laines ; l'Arabie lui faiſoit part de ſes beſtiaux ; Saba s'épuiſoit pour elle de parfums & d'or.

Enfin

Enfin l'Afrique, l'Aſie & l'Europe tributaires du luxe de Tyr, contribuoient ſans ceſſe à l'augmenter. Le faſte & la pompe de ſes palais avoient paſſé juſques dans ſes vaiſſeaux: les bois les plus précieux & les plus rares étoient employés à leur conſtruction: les bancs des rameurs étoient revêtus d'ivoire: les pavillons étoient d'étoffes brodées, & les voiles de pourpre. Ses habitans enrichis par le commerce, vivoient avec tant de ſplendeur, que l'écriture ſainte les appelle *des Princes*. Au reſte, faute de monumens, on ſçait fort peu de choſe de leurs expéditions maritimes.

Bochart a voulu débrouiller l'hiſtoire des colonies fondées par les Phéniciens. Je ne le ſuivrai pas dans les routes obſcures où il marche, ni dans la plûpart de ſes conjectures, qui paroiſſent plus ingénieuſes que fondées; je ne m'arrêterai qu'à ce qui eſt ſolidement établi. Chypre fut une des premieres conquêtes que firent les Phéniciens: la proximité de cette iſle attira leurs premiers regards. Leur Cinnar eſt le Cyniras, pere d'Adonis. Le Roy Belus la ſoumit encore à ſon autorité, comme le remarque Virgile. De Chypre les Phéniciens ſe répandirent dans la Cilicie; ils occuperent Niſire, que les anciens ont cru avoir été ſéparée de Cos par un coup du trident de Neptune. *Niſire* eſt un nom phénicien qui ſignifie *morceau ſéparé*. Le nom de *Chio*, qui dans la même langue ſignifie *maſtic*, fait connoître que les Phéniciens ont dominé dans cette iſle, où il s'en trouve en abondance. Les Sporades, les Cyclades, l'iſle de Créte, aujourd'hui Candie, la Sicile & la Sardaigne étoient encore autant de colonies phéniciennes, & Cadmus de la même nation, en conduiſit une peuplade dans l'iſle de Rhodes, qui fut depuis ſi fameuſe par ſes expéditions maritimes.

Leur Hercule alla juſqu'au détroit de Gadès, & n'ayant oſé pouſſer plus loin, on prétend qu'il y érigea deux colonnes avec cette inſcription: *Nec plus ultrà*; mais des navigateurs plus hardis que ce célébre avanturier, franchirent ces bornes, & bâtirent au-delà pluſieurs villes, (*a*) Tarteſſus, une des plus anciennes colonies qu'ils y établirent, fut appellée *Gadir*, d'un nom phénicien. Ils ſe répandirent encore ſur

(*a*) Strab. liv. 1.

l'Ocean par la mer rouge ; ils entrerent dans les golfes arabique & perſique, & pénétrerent juſqu'aux Indes, où ils occuperent la Tapobrane.

LIVRE II.

De la Navigation des premieres Monarchies.

NOus avons peu de monumens de l'hiſtoire des premiéres monarchies ; & ce qui nous en reſte, eſt ſi obſcur ou ſi fabuleux, qu'il faut s'attendre à trouver des vuides dans la partie de cette hiſtoire que nous avons entrepris de traiter.

La premiere monarchie du monde, qui eſt celle des Aſſyriens, eſt fameuſe par ſes guerres & ſes révolutions, mais la navigation n'eſt pas l'endroit brillant de ſon hiſtoire. Le regne de Nemrod ſon fondateur, & celui de Ninus nous offrent de vaſtes deſſeins & de nombreuſes conquêtes, mais peu ou point d'exploits maritimes. Ninive, dont on prétend que Nemrod avoit jetté les fondemens, bâtie par Ninus ſur le *Tygre*, eſt peut-être la ſeule ville de commerce dont la ſituation faſſe préſumer que les Aſſyriens, ſous ſon regne ayent eu quelque idée de la navigation.

Semiramis dont l'ambition égala celle d'Alexandre, remplie de plus grandes vûes que ſes prédéceſſeurs, après avoir agrandi ſes états, s'ouvrit par la navigation le chemin à d'autres conquêtes.

Quelques auteurs lui attribuent l'invention des galeres ; & rapportent qu'elle en fit conſtruire trois mille, armées d'éperons de cuivre. Elle eut le courage de s'embarquer ſur ces vaiſſeaux, & de faire voile ſur les côtes des Indes & de l'Ethiopie, pour connoître les mœurs & les forces de ceux qui habitoient ces contrées. Elle entreprit de ſoumettre les Indes: elle leva dans ce deſſein une puiſſante armée, & fit venir de Phénicie & de Chypre des bois propres à conſtruire une flotte pour traverſer le fleuve Indus. Arrivée ſur les bords de ce fleuve, elle trouva Staurobate, roi des Indiens, qui l'atten-

doit avec des forces égales : il avoit jetté ſur l'Indus 4000. barques faites de cannes ſelon l'uſage du pays : le combat naval fut terrible, mais les Indiens eurent le deſſous : ils perdirent près de deux mille de leurs petits navires, & prirent la fuite.

Sémiramis fit faire un pont de batteaux ſur le fleuve, y fit paſſer toute ſon armée, & pourſuivit les Indiens fugitifs. Ceux-ci s'étant ralliés & remis en bataille, le combat recommença avec plus de chaleur. Sémiramis qui n'avoit point d'éléphans, pour joindre la ruſe à la force, fit emplir de foin des peaux de bœuf, dans leſquelles on avoit renfermé des hommes ; ces peaux ajuſtées ſur le dos des chameaux, formoient un volume approchant de celui des éléphans Indiens. Le ſtratagême réuſſit d'abord ; les chevaux des ennemis effrayés, mirent tout en deſordre : Staurobate voyant ſes troupes ébranlées, oppoſa de veritables éléphans à ces éléphans contrefaits : ces animaux aguerirs porterent partout le carnage & la confuſion. Les Aſſyriens prirent l'épouvante : le roi Indien chercha Semiramis, il la joignit, la bleſſa même, & fut ſur le point de s'en ſaiſir ; mais elle lui échappa, regagna le pont qu'elle avoit jetté ſur l'Indus, le fit rompre après l'avoir paſſé, & avec les débris de ſon armée, ſe retira dans ſes états.

Les regnes de Ninias, fils de Semiramis, & des trente rois qui lui ſuccéderent juſqu'à Sardanapale, ne ſervirent qu'à préparer la chute de ce floriſſant Empire, & ne préſentent que des monumens de la molleſſe la plus outrée. Trois monarchies puiſſantes ſe formerent des débris de celle des Aſſyriens ; celle des Médes, celle des Babyloniens, & celle des Perſes : mais ces belliqueuſes nations négligerent tellement la navigation, que Salmanaſar ayant armé 60. vaiſſeaux ſur leſquels il y avoit huit cens rameurs pour ſoumettre les Tyriens, ceux-ci avec douze navires ſeulement attaquerent cette flotte, la défirent entiérement, & firent cinq cens priſonniers *(a)*.

Nabuchodonoſor, Roi de Babylone, eſt le premier dont

(a) Joſeph annal. l. 9, c. 14.

An. M. 3420. av. J. C. 584.

les exploits maritimes méritent une place dans cette hiſtoire : on voit bien que je veux parler de la priſe de Tyr. Cette ville, ſelon quelques auteurs, fut bâtie par des Sydoniens fugitifs, qui, après que les Aſcalonites ſe furent emparés de Sidon, s'étoient embarqués ſur des vaiſſeaux pour aller fonder une colonie dans l'endroit le plus commode qui s'offriroit. Ils trouverent un rocher d'une grande étendue, & tout environné de la mer : ils prirent la réſolution d'y fixer leur demeure : & comme ce rocher étoit ſec & aride, ils y porterent de la terre pour y faire des jardins & pour y bâtir. C'eſt de là que dans le Prophéte Iſaïe, Tyr eſt appellée *Fille de Sidon* ; & elle a pris ſon nom du rocher ſur lequel elle étoit bâtie, parce que *Tyr* dans la langue hébraïque, ſignifie pierre ou rocher. D'autres attribuent la fondation de Tyr à *Tyras*, ſeptiéme fils de Japhet. Joſephe ne lui donne pas une ſi grande antiquité ; il ne met ſon établiſſement que 240 ans avant le temple de Salomon ; & Quinte-Curce le rapporte à Agenor fils de Cadmus.

Sans entrer dans une diſcuſſion plus grande ſur l'origine de Tyr, cette ville, ſelon le P. Calmet, étoit partagée en deux parties qu'on appelloit l'ancienne & la nouvelle Tyr : l'ancienne étoit ſur la côte & dans le continent, la nouvelle étoit bâtie ſur un rocher dans une iſle ; & toutes deux ſe joignoient par une chauſſée qu'Hiram avoit fait élever du tems de Salomon, comme le marque Joſephe. Tyr étoit au plus haut degré de ſplendeur ou je l'ai repréſentée, lorſque Nabuchodonoſor en fit le ſiege. Enrichi des dépouilles des Juifs, il voulut groſſir ſes tréſors de ceux des Tyriens. Il tint leur ville aſſiégée pendant treize ans, & la prit enfin. L'ancienne Tyr ne fit pas une longue réſiſtance, mais la nouvelle lui donna tant de peine, que, ſelon l'expreſſion d'Ezéchiel, les aſſiegeans, par la durée de cette expédition, *perdirent leurs cheveux, & reſterent les épaules courbées*. Nabuchodonoſor fut obligé de rétablir la chauſſée de communication, que les Tyriens avoient probablement rompue, & d'avoir une flotte, ſans laquelle il ne paroît pas qu'il eût été poſſible de prendre une place environnée de la mer. Le ſilence de l'écriture ſainte, ſur les forces maritimes de ce

conquérant, ne détruit point ce que nous avançons, & la preuve négative balancée avec l'impoſſibilité de prendre une iſle ſans vaiſſeaux, ne peut avoir lieu. Nous verrons dans la ſuite qu'Alexandre ne put prendre la même place que par mer. Mais il y a plus, notre conjecture eſt fondée ſur l'écriture même. Ezéchiel prédit qu'après la priſe de Tyr, les troupes du vainqueur remonteront le Nil ſur des vaiſſeaux; & quelques auteurs prétendent qu'en effet après la déſolation de Tyr & de l'Egypte, Nabuchodonoſor fit remonter le Nil à ſa flotte, pour aller punir les Arabes de la mer rouge, qui avoient donné du ſecours aux Egyptiens.

La chute de Tyr alors reine de la mer, ne pouvoit être que l'ouvrage d'un puiſſant monarque qui faiſoit tout plier ſous ſes armes; mais il faut remonter plus haut pour en trouver la cauſe. Cette ville ſuperbe s'étoit réjouie des malheurs de Jeruſalem, & croyoit s'enrichir de ſes pertes; Dieu, pour punir ſa joie criminelle, arma contre elle Nabuchodonoſor; il le choiſit pour être le vengeur de ſon peuple; & daigna l'aſſocier à ſa colere.

La ruine entiere de la monarchie des Aſſyriens & de l'empire de Babylone qui ſuivit d'aſſez près celle de Tyr, & l'établiſſement de l'empire des Perſes ſur les débris de ces vaſtes états; offrent de grands événemens d'hiſtoire, mais où la navigation n'a preſque aucune part.

Cyrus, l'inſtrument de toutes ces révolutions, n'employa que des armées de terre. Xenophon qui a écrit la vie de ce conquérant, ne rapporte aucun exploit maritime: il dit à la vérité, qu'il ſe mit ſur mer pour ſe rendre maître de Chypre & de l'Egypte, mais il n'entre point dans le détail de ces expéditions. Ainſi je me vois obligé de parcourir rapidement un des plus beaux regnes de l'Aſie.

Le défaut de forces maritimes mit des bornes à la gloire de Cyrus, & ſouvent les inſulaires braverent ſa puiſſance. Ce prince après avoir défait & pris Créſus roi de Lydie, & s'être emparé de Sardes ſa capitale, en donna le gouvernement à Tabale, Perſe d'origine, & confia ſes tréſors à Pactias, Lydien, dont il croyoit la fidélité à l'épreuve d'une ſi délicate tentation. Il eut bientôt lieu de ſe repentir de ſa con-

An. M. 3456. Av. J.C. 548.

fiance. Pactias s'embarqua ſur des vaiſſeaux avec toutes les richeſſes de Créſus : il intéreſſa dans ſa révolte tous les pays maritimes des environs de la Lydie, & alla mettre le ſiége devant Sardes. Mais ayant appris que Cyrus marchoit contre lui avec ſon armée, il décampa, & s'enfuit à Cumes. Les habitans de cette ville ſommés par Cyrus de lui remettre Pactias, ne ſçavoient quel parti prendre ; menacés par un oracle s'ils le livroient, & par la colere de Cyrus, s'ils ne le livroient pas ; pour s'affranchir de cet embarras, ils l'envoyerent à Mithyléne dans l'iſle de Leſbos. Mazarès général de l'armée de Cyrus, fit demander Pactias aux Mytileniens, & ceux-ci mirent ſa perſonne à prix : les habitans de Cumes en étant informés, firent partir un vaiſſeau pour Mytiléne, enleverent Pactias, & l'envoyerent dans l'iſle de Chio ; mais les habitans gagnés par les promeſſes de Cyrus, lui abandonnerent Pactias. Si ce prince avoit eu des vaiſſeaux, il n'auroit pas été arrêté par de ſi petites difficultés : il ne trouva d'obſtacle à ſa valeur que dans le défaut de la marine.

Harpagus, autre général de Cyrus, étant entré dans l'Ionie avec ſes troupes, aſſiégea Phocée la principale ville des Ioniens. Les Phocéens ſe voyant prêts de tomber au pouvoir des Perſes, demanderent un jour pour délibérer, & l'obtinrent. Ils l'employerent à embarquer leurs femmes, leurs enfans, leurs effets, & juſqu'aux ſtatues de leurs temples, & ſe retirerent dans l'iſle de Chio ; mais ne pouvant s'accommoder avec les habitans de cette iſle, ils réſolurent de ſe retirer à *Cyrne*, où depuis vingt ans ils avoient bâti une ville nommée Alalie. Avant de partir, ils firent une deſcente à Phocée, ſurprirent la garniſon des Perſes & l'égorgerent. Enſuite s'étant rembarqués, ils jetterent une maſſe de fer dans la mer, & jurerent ſolemnellement de ne retourner dans leur patrie que lorſque cette maſſe de fer reparoîtroit & flotteroit ſur l'eau. Quelques-uns tinrent leur réſolution, mais d'autres entraînés par l'amour de la patrie, violerent ce ridicule ſerment avec autant de facilité qu'ils l'avoient fait.

Les premiers arriverent à Cyrne & s'y établirent ; mais

comme ils commençoient à s'y fortifier, ils exciterent bientôt la jalousie des peuples voisins. Les Thyrrheniens & les Carthaginois s'étant réunis, les attaquerent avec 60 vaisseaux : les Phocéens allerent au devant d'eux avec un pareil nombre, & leur livrerent le combat sur la mer de Sardaigne : l'issue en fut malheureuse pour les Phocéens. Ils furent vainqueurs à la vérité ; mais la victoire leur coûta cher, car on leur coula à fond quarante vaisseaux, & les vingt autres eurent leurs éperons brisés. Les Phocéens ne croyant pas pouvoir se soutenir contre des voisins jaloux & puissans, firent radouber leurs vaisseaux, sur lesquels ils embarquerent leurs familles errantes, avec leurs meilleurs effets, & se retirerent à Rhége où ils s'établirent.

Les Teïens, autres peuples de l'Ionie, se déroberent par le même moyen à la fureur d'Harpagus, & s'enfuirent en Thrace, où ils bâtirent la ville d'Abdere : ceux de ces peuples qui tomberent au pouvoir des Perses, n'auroient point perdu leur liberté, s'ils avoient suivi les avis de Biantes qui leur conseilloit de s'embarquer, d'aller chercher un azile dans la Sardaigne, & de s'y établir. Les Cnidiens étoient si convaincus que toutes les forces de Cyrus, faute de vaisseaux, étoient impuissantes contre les insulaires, qu'aux approches d'Harpagus, ils voulurent couper l'isthme qui faisoit de leur pays une péninsule ; mais ayant consulté sur ce projet l'oracle de Delphes, il les détourna de ce dessein par cette réponse :

Ne faites point un effort inutile,
Ne coupez point cet isthme redouté ;
Le puissant Jupiter en eût bien fait une isle,
S'il en eût eu la volonté. (a)

C'est ainsi que Cyrus éprouva que qui n'a pas l'empire de la mer, ne sçauroit prétendre à celui de la terre.

Cambises son fils & son successeur, connut la nécessité d'avoir des vaisseaux, soit pour conserver les conquêtes de son pere, soit pour en faire de nouvelles. Il fit une alliance avec

(a) Istmum neque aggerate, neque fodite, Jupiter namque ipse, si placuisset fecisset insulam.

les Phéniciens & les habitans de l'iſle de Chypre ; ces inſulaires lui fournirent une armée navale, qui lui aida, ſelon les apparences, à ſe rendre maître de Peluſe à l'embouchure du Nil ; car il porta d'abord ſes armes en Egypte. La priſe de cette place fut ſuivie de la défaite des Egyptiens, qui s'enfuirent à Memphis. Le Roi de Perſe leur envoya, ſur un vaiſſeau de de Mitiléne, un hérault pour les ſommer de ſe rendre ; mais ils tuerent le herault avec toute ſa ſuite, & mirent en piéces le vaiſſeau dont ils emporterent les débris d'un air triomphant. Cambiſes ne laiſſa pas cet attentat impuni, il s'empara de Memphis, & fit tomber tout le poids de ſa vengeance ſur ceux qui l'avoient outragé dans la perſonne du hérault. Après cette expédition, il fit aiſément la conquête de l'Egypte.

An. M. 3479
Av. J. C. 525.

Il voulut enſuite avec la même flotte faire la guerre aux Carthaginois ; mais les Phéniciens, alliés communs des deux puiſſances, refuſerent de combattre contre une de leurs colonies qu'ils s'étoient obligés par ſerment de protéger & de défendre. Ce refus que le Roi de Perſe ne put deſapprouver, ſauva Carthage ; car le reſte de l'armée navale ne ſe trouva point en état d'en faire le ſiége. Cambiſe demanda encore des vaiſſeaux à Polycrates, tyran de Samos, qui lui en envoya 40. chargés de Samiens, ennemis de ſon uſurpation, & dont il vouloit ſe défaire ; mais cette flotte lui fut inutile, parce que les Samiens qui la montoient, ayant pénétré les vûes de Polycrates, ne la conduiſirent point juſqu'au lieu de ſa deſtination. Ce tyran entretenoit cent vaiſſeaux armés, qui en aſſûrant ſa puiſſance au dehors, le rendoient redoutable à ſes propres ſujets.

Cambiſes, dont les forces nationales ne conſiſtoient qu'en troupes de terre, avoit à ſon ſervice des flottes auxiliaires, & c'eſt ce qui lui attira un jour un éloge bien flatteur : dans une aſſemblée publique, il voulut ſçavoir ce qu'on penſoit de lui & de Cyrus ſon pere ; on lui répondit qu'il étoit ſupérieur à Cyrus, en ce qu'il avoit réuni à tous ſes états la conquête de l'Egypte & l'empire de la mer ; ſur quoi Creſus qui étoit préſent, enchérit par une flatterie délicate : Cyrus, dit-il, a ſur vous l'avantage d'avoir laiſſé un fils tel que vous.

Après la mort de Cambiſes, l'empire des Perſes ſentit à ſon

ſon tour quelques ſecouſſes qui l'ébranlerent ; mais il fut raffermi par Darius fils d'Hyſtape, que l'induſtrie de ſon écuyer mit à la tête de cette monarchie. Les commencemens de ſon regne furent tranquilles, & il ne parut occupé que du ſoin de ſes finances ; mais alors un prince qui n'avoit que les vertus de ſon état, & qui ne ſçavoit que gouverner ſagement ſes peuples, s'attiroit peu de conſideration ; il falloit être conquerant pour éblouir une nation guerriere ; ainſi le goût des conquêtes vint à Darius, & voici à quelle occaſion. Etant à la chaſſe il fut bleſſé au pied, & guéri par Démocedes, Crotoniate, qui étoit retenu priſonnier à Suze. La guériſon du roi de Perſe, & celle d'Atoſſe femme de Darius, qu'il guérit d'un mal qu'elle avoit au ſein, firent la fortune du médecin de Crotone. Mais l'amour naturel de la patrie, plus puiſſant dans ſon cœur que le déſir des richeſſes, lui fit chercher tous les moyens de ſe ménager un retour glorieux dans ſon pays ; il pria pour cet effet Atoſſe d'engager Darius à faire la guerre aux Grecs, & à le faire mettre ſur les vaiſſeaux qu'il armeroit pour cette expédition. Atoſſe qui ne manquoit pas d'ambition, charmée d'avoir une occaſion de tirer Darius de l'aſſoupiſſement dans lequel il paroiſſoit vivre, ſaiſit un de ces momens où la tendreſſe d'un époux lui fait recevoir toutes les impreſſions qu'une femme veut lui donner, & lui repréſenta qu'à ſon âge il n'étoit pas glorieux d'être oiſif : que l'inaction flétriſſoit ſon regne ; que commandant à des peuples belliqueux, il étoit temps de leur faire connoître qu'il n'avoit pas dégéneré de la bravoure de ſes prédeceſſeurs ; & qu'enfin la guerre étoit le métier des rois. Elle lui repréſenta la Grece comme une conquête digne de lui. Darius enflammé par ce diſcours, envoya le médecin Démocedes parcourir toutes les côtes de la Grece. Il lui fut permis de partager ſa fortune avec ſa famille, & d'envoyer à ſes parens un vaiſſeau chargé de riches effets. An. M. 3483. av. J.C. 521.

Démocedes & les Perſes qui l'accompagnoient, s'embarquerent à Sidon : ils y armerent deux triremes, & partirent pour exécuter leur commiſſion. Après avoir parcouru les endroits les plus célebres de la Grece, ils aborderent à Tarente en Italie. Ariſtophilide, roi des Tarentins, natif

de Crotone, d'intelligence avec ſon compatriote, retint les Perſes à titre d'eſpions, & s'empara de leurs vaiſſeaux. Démocedes à qui ſeul il laiſſa la liberté, ſe retira à Crotone dans ſa maiſon, & Ariſtophilide qui n'avoit plus de prétexte pour retenir les Perſes, les renvoya avec un ſeul vaiſſeau. Ceux-ci brulans du déſir de ſe vanger, allerent à Crotone dans le deſſein d'enlever Démocedes; les Crotoniates s'y oppoſerent & maltraiterent les Perſes, qui privés du ſeul vaiſſeau qui leur reſtoit, s'en retournerent, & rendirent compte à Darius de la perfidie de Démocedes. Voilà la ſource des grandes guerres allumées depuis dans la Grece, & l'étincelle qui cauſa le funeſte incendie qui la déſola pendant pluſieurs ſiécles. C'eſt ainſi que les plus grands évenemens du monde ſont ſouvent cauſés par une bagatelle. (*a*)

Quelque tems après cet incident, Darius mit en mer une flotte qu'il dévoua à la reconnoiſſance. Lorſqu'il n'étoit encore que particulier, Syloſon, frere de Policrates, lui fit préſent d'un manteau magnifique. Syloſon le voyant placé ſur le thrône, ſe préſenta devant lui. Darius pour récompenſer la généroſité de ſon ancien ami, voulut lui faire part deſes richeſſes. Syloſon au lieu d'accepter ſes offres, lui demanda du ſecours pour ſe rendre maître de l'iſle de Samos, ſur laquelle il prétendoit avoir des droits légitimes. Le roi de Perſe mit en mer une armée navale ſous le commandement d'Otanes, qui bientôt enleva cette iſle aux uſurpateurs, & la mit au pouvoir de Syloſon.

L'heureux ſuccès de cette expédition fit concevoir à Darius de plus grands projets: il ſongea à punir la révolte de Babylone, qui avoit ſecoué le joug; & après vingt mois de ſiége, il humilia l'orgueil de cette ville rébelle qu'il détruiſit.

Darius conçut enſuite le deſſein de venger auſſi le cruel dépit qu'avoit excité dans ſon ame le refus qu'on lui avoit fait de la fille du roi des Scythes, qu'il avoit demandé en mariage; il porta pour cet effet la guerre en Scythie; & arma contre les Scythes par terre & par mer. Son armée de terre étoit de ſept cent mille hommes, ſans compter la cavalerie, & ſon armée navale de ſix cent voiles. Ces navires avoient été

Digitized by Google

fournis par les Ioniens, les Æoliens, & ceux qui habitoient les côtes de l'Helleſpont. Darius partit de Suzes, capitale de ſon empire, & alla ſe mettre à la tête de ſes troupes. Pour leur faire paſſer le Boſphore, il fit jetter ſur ce canal un pont qui s'étendoit depuis Chalcedoine juſqu'à Byzance ; j'en donnerai la deſcription en parlant de celui de Xerxès, fait ſur le même modele.

Pendant qu'on le conſtruiſoit, il monta ſur un de ſes vaiſſeaux, & ſe fit conduire aux iſles Cyannées, qui ſont deux grands écueils ſitués à l'entrée du Pont Euxin, pour conſiderer à loiſir cette mer, à qui Herodote donne onze mille cent ſtades de longueur, & trois mille deux cent de largeur. Après avoir ſatisfait ſa curioſité, il retourna au Boſphore pour voir paſſer ſes troupes. Le pont étant achevé, Mandroclès, Samien, qui en avoit été l'architecte, repréſenta ce monument dans un tableau qu'il conſacra dans le temple de Junon avec une inſcription en vers ; & Darius pour perpetuer le ſouvenir de ce fameux paſſage, fit élever des deux côtés du Boſphore deux colonnes de pierre blanche, ſur leſquelles il fit graver les noms de toutes les nations qui compoſoient ſon armée.

Après avoir paſſé le pont avec toutes ſes troupes, il prit ſa route par la Thrace. Sa flotte qui avoit mouillé près des iſles Cyanées, fit voile vers les bouches du Danube. Le pont qui étoit fait de vaiſſeaux unis & liés enſemble, ſuivoit la flotte. Darius le fit jetter ſur le Danube pour le paſſer, & voulut enſuite le faire rompre. Le général des Mytileniens lui repréſenta qu'il étoit d'une conſéquence infinie de le conſerver : que les armes étoient journalieres, & que s'il venoit malheureſement à recevoir quelqu'échec, en détruiſant ce pont, il s'ôtoit les moyens de faire une retraite avantageuſe. Darius goûta cet avis, conſerva le pont, & le commit à la garde des Ioniens, qu'il laiſſoit ſur les bords du Danube. Il leur permit même de ſe rembarquer, & de retourner dans leur pays, ſi dans ſoixante jours il n'étoit pas de retour de ſon expédition contre les Scythes.

Le terme étoit ſans doute un peu court, & Darius connoiſſoit mal les peuples qu'il alloit combattre. Auſſi trouva-

t-il plus de réſiſtance qu'il n'en avoit attendu, & fut-il obligé de ſe retirer avec grande perte. Comme il alloit gagner le Danube, les Scythes qui avoient une excellente cavalerie, le prévinrent & arriverent avant lui à l'embouchure du fleuve ; ils y trouverent la flotte des Perſes & les Grecs qui gardoient le pont : ils mirent tout en uſage pour les engager à quitter le parti de Darius & à rompre le pont, en leur repréſentant qu'ils pouvoient le faire ſans infidélité, puiſque les ſoixante jours marqués par Darius étoient écoulés. Les Grecs tinrent conſeil, & prirent un parti qui ſembloit favoriſer les Scythes ſans les commettre avec Darius ; on retira la partie du pont qui touchoit au rivage des Scythes. Ceux-ci, perſuadés que le pont étoit entierement détruit, allerent au-devant des Perſes, qui arriverent ſur les bords du Danube peu de temps après que les Scythes en furent partis. Darius ne voyant plus le pont ſe crut trahi : les Grecs l'ayant apperçu le rétablirent bientôt, & les troupes s'embarquerent. Ainſi une partie des Perſes qui avoit échappé à l'épée des Scythes, ſe ſauva par la Thrace, & l'autre ſur les vaiſſeaux.

Si l'expédition de Darius contre les Scythes fut malheureuſe, celle qu'il fit aux Indes eut un meilleur ſuccès. Ce prince qui avoit augmenté ſes conquêtes d'une grande partie de l'Aſie dont il avoit fait la découverte, voulut trouver l'embouchure du fleuve Indus. Il envoya pour cet effet aux Indes un célebre géographe nommé Scilax, dont il nous reſte un petit ouvrage. Ce Scilax, fort verſé dans la navigation, fit conſtruire une flotte ſur les bords du fleuve dont il vouloit reconnoître le cours : quand il l'eut équipée il s'embarqua & prit ſa route vers la mer : il fit voile vers l'occident, parcourut toutes les côtes, après trente mois de navigation, entra dans la mer rouge, & termina ſon voyage au port où les Phéniciens envoyés par Néchao commencerent celui qu'ils firent autour de l'Afrique. Scilax ayant à ſon retour rendu compte à Darius de ſes découvertes, ce prince qui ne vouloit connoître les Indes que pour les conquerir, arma puiſſamment ſur terre & ſur mer, & en réunit une partie à ſon empire.

Digitized by Google

Comme il ne perdoit point de vûë la conquête de la Grece, il étoit toujours occupé du déſir d'y porter ſes armes: le hazard lui en facilita les moyens. Artaphernès ſon frere, qui étoit gouverneur de toutes les places maritimes de l'Aſie, avoit pluſieurs vaiſſeaux à ſa diſpoſition. Quelques habitans de l'iſle de Naxe, l'une des Cyclades, en ayant été chaſſés, allerent trouver Ariſtagoras, gouverneur de Milet, & le prierent de les faire rentrer par la force des armes dans leur pays. Ariſtagoras n'eut garde de laiſſer échaper une occaſion ſi favorable aux deſſeins qu'avoit ſon maître ſur la Grece. Il penſa donc ſérieuſement à s'emparer de Naxe, ſous prétexte d'y faire rentrer les bannis. An. M. 3500. Av. J. C. 504.

Plein de ce projet, il alla trouver Artaphernès, & lui demanda cent vaiſſeaux pour cette expédition; Artaphernès reçut cette propoſition avec joie, & promit juſqu'à deux cent vaiſſeaux, ſi Darius entroit dans leurs vûës. Ce prince ébloui par l'éclat des conquêtes qu'on lui laiſſoit entrevoir, conſentit à une entrepriſe qui flattoit ſi vivement ſon ambition. On aſſembla effectivement une flotte de deux cent vaiſſeaux, dont le commandement fut donné à Megabate. Celui-ci, pour couvrir ſon deſſein ſur Naxe, fit voile vers l'Helleſpont, & mouilla à l'iſle de Chio. Ce fut-là, qu'en attendant un vent favorable qui pût le porter à Naxe, il fit la revûë de ſa flotte: il apperçut un vaiſſeau Myndien, abandonné de ſon équipage; & pour empêcher à l'avenir une telle négligence, il en fit punir le capitaine. Ariſtagoras, qui étoit ami de cet officier, prit ſon parti. Magabate picqué de la maniere haute avec laquelle Ariſtagoras épouſoit les interêts du coupable, ſe brouilla avec le gouverneur de Milet; & ſacrifiant tout à ſon reſſentiment, envoya ſecrettement un vaiſſeau à Naxe, pour avertir les habitans de l'irruption qui les menaçoit. Les Naxiens prévenus ſe tinrent ſur leurs gardes; & ayant fait échouer l'entrepriſe, Megabate ne manqua point de charger Ariſtagoras de la honte du mauvais ſuccès dont il étoit lui-même l'auteur. An. M. 3501. Av. J. C. 503.

Ariſtagoras ſe voyant perdu dans l'eſprit du roi, crut de- An. M. 3502. av. J. C. 502.

voir prévenir sa disgrace enferé voltant contre lui. Comme il étoit Ionien, & gouverneur d'une ville d'Ionie, il tâcha d'inspirer à tous ses compatriotes le désir de l'indépendance dont il étoit animé lui-même, & pour les déterminer à sécouer le joug des Perses, il remit dabord entre leurs mains l'autorité qu'il avoit usurpée. Les Ioniens, flattés de l'espoir d'une liberté prochaine, gouterent ces propositions, & se liguerent contre Darius. Aristagoras ne s'en tint pas là, il engagea tous les tyrns ses voisins à suivre cet exemple, & fit entrer toute la Grece dans sa querelle. Les Atheniens leur envoyerent vingt vaisseaux de guerre sous la conduite de Melanthius; cette flotte ayant été grossie par cinq trirêmes des Etruriens, toutes les troupes alliées débarquerent à l'embouchure du Caïstre; & prenant leur route le long de ce fleuve, allerent faire le siége de Sardes. Ils n'eurent pas de peine à brûler cette ville, qui n'étoit bâtie que de roseaux; mais l'armée des Lydiens & des Perses qui s'étoient rassemblés en grand nombre, les obligerent de regagner leurs vaisseaux & de se rembarquer. Ce fut-là le prélude de ces longues guerres qui rendirent les Grecs & les Perses ennemis irréconciliables.

An. M 3503. Av. J. C. 501.

L'exemple des Ioniens fut bientôt suivi par les peuples voisins, & entr'autres par ceux de Chypre, dont les seuls habitans d'Amathonte resterent soumis. Onesile, frere du roi de Salamine, voulant obliger cette ville à embrasser le parti de l'isle qui s'étoit soulevée, l'assiégea; mais ayant appris qu'une flotte de Phéniciens au service des Perses, sous le commandement d'Artybius, s'approchoit de Chypre, il demanda du secours aux Ioniens. Ces alliés lui envoyerent une flotte considérable, qui défit celle d'Artybius; mais s'étant retirés un peu trop tôt sur leur avantage, les habitans de Chypre furent battus & soumis par les Perses.

Cependant la révolte étoit générale dans la Lydie, la Lycie & la Grece: les places conquises par Darius reprenoient tour à tour leur liberté, à mesure que les occasions s'en présentoient. Histiée devenu ennemi déclaré du roi des Perses, après avoir été long-tems son ennemi secret, voulut se jetter dans Milet, sa patrie; mais les Milesiens lui refuserent

leurs portes. Les habitans de l'iſle de Chio, où il alla ſolliciter un armement naval en firent de même : il fut plus heureux à Mitylene ; on y arma pour lui huit vaiſſeaux, qu'il conduiſit à Byſance ; il y marqua le rendez-vous de tous ceux qui voudroient ſe joindre à lui pour travailler à la liberté de la Grece ; & pour groſſir encore ſa flotte, il arrêta tous les navires qui ſortoient du Pont Euxin, & les obligea de ſervir dans ſon armée. An. M. 3506. Av. J. C. 498.

Pendant qu'Hiſtiée faiſoit tous ces préparatifs à Byſance, les Perſes leverent deux groſſes armées, l'une de mer, l'autre de terre, pour s'emparer de Milet & de toute l'Ionie. Les Ioniens demanderent du ſecours à tous les peuples de la Gréce, & on leur envoya des vaiſſeaux de toutes parts. Ils en formerent une armée navalle, dont voici la diſpoſition ſelon Herodote. Comme il s'agiſſoit de défendre Milet dont les Perſes vouloient s'emparer, la flotte conféderée s'aſſembla à Lade, petite iſle aſſez voiſine de cette place. A l'orient étoient placés de front les Myleſiens, les Prieniens, & les Myuſiens, dont les vaiſſeaux combinés faiſoient cent trois voiles. Les Téyens, ceux de Chio, les Erythréens, les Phocéens & les Leſbiens formoient une autre ligne compoſée de cent trente-huit navires, & ſoixante vaiſſeaux Samiens étoient rangés à l'occident. An. M. 3507. Av. J. C. 497.

L'armée navalle des Perſes forte de ſix cens voiles, que les Phéniciens, les Cypriens, les Egyptiens & d'autres peuples leur avoient fournies, malgré la ſupériorité du nombre, ne cherchoit qu'à éluder, dans la crainte d'un échec qui eût décidé de l'empire de la mer entre les deux partis. Et peut-être auroit-on vû que cette crainte n'étoit pas mal fondée, ſi les Ioniens avoient ſuivi les avis de Denis chef des Phocéens. Celui-ci qui entendoit fort bien la marine, leur fit ſentir la néceſſité d'éxercer les ſoldats & les matelots, avant que de riſquer un combat, parce que l'occaſion étoit trop importante, pour négliger rien de ce qui pourroit leur aſſurer l'avantage ſur leurs ennemis. Les Ioniens goûterent cette propoſition : Denis, pendant ſept jours qu'il les exerça, leur apprit à manier la rame, & à faire toutes les évolutions & les manœuvres néceſſaires, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la

Digitized by Google

défenſe. Mais les Ioniens rebutés d'un éxercice ſi pénible, ſe dégoûterent tout à coup, & aimerent mieux ſe mettre au hazard d'un combat incertain que de ſoutenir des travaux de cette nature.

Aulieu de ſe tenir en garde contre l'ennemi, ils voulurent par un peu de repos ſe dédommager des fatigues qu'ils avoient eſſuyées dans ces éxercices : ils ſortirent de leurs vaiſſeaux pour s'aller rafraîchir dans une iſle voiſine. Les Pheniciens qui les obſervoient, parurent & les appellerent au combat ; les Ioniens ſe rangerent en croiſſant, & bientôt eurent lieu de s'appercevoir qu'ils avoient affaire à des gens plus experimentés qu'eux dans la marine. Les Samiens voyant qu'ils ſoutenoient mal le premier choc des ennemis, ou, comme on le prétend, gagnés par les Perſes, préférerent une prudente retraite à la gloire de périr dans une bataille où leur perte paroiſſoit aſſurée, & firent voile du côté de Samos, à la réſerve de dix vaiſſeaux, dont les commandans voulurent bien s'immoler pour leurs alliés. Si leur valeur ne fut pas heureuſe, elle fut du moins récompenſée par les monumens qu'on leur éleva. La fuite des Samiens entraîna celle des Leſbiens & la déroute de toute la flotte. Ceux de Chio tinrent ſeuls, ils ſe jetterent au milieu des ennemis avec une furie qui les étonna, & prirent beaucoup de vaiſſeaux ; mais obligés de céder au nombre, ils firent une retraite glorieuſe, & prirent la route de Michale. Ceux dont les vaiſſeaux avoient été maltraités pendant le combat, les firent échouer, de-peur qu'ils ne tombaſſent au pouvoir des ennemis qui les ſuivoient, & ſe ſauverent par terre ; mais par un accident bizarre, que de ſi braves gens ne méritoient pas, comme ils approchoient d'Epheſe dans les tenébres de la nuit, & que les femmes célebroient alors la fête de Cérès, on les prit pour des voleurs & on les maſſacra.

Denis Phocéen après la déroute de l'armée navalle des Ioniens arrivée par leur faute, prévoyant que leur pays & le ſien alloient être la proye du vainqueur, alla en Phénicie avec trois vaiſſeaux ennemis qu'il avoit pris. Il s'empara de pluſieurs navires marchands qu'il rencontra, & après cette expédition il fit voile en Sicile où il fit le métier de Pirate.

rate. Il avoit ſoin de ménager les Grecs, mais il croiſoit continuellement ſur les Tyrrhéniens & les Carthaginois.

Les Perſes, après cette grande victoire, ſçurent profiter de leurs avantages. Leur armée navale alla ſoumettre l'Ionie, Chio, Leſbos & Tenedos : elle fit voile enſuite vers l'Helleſpont, dont elle aſſujettit tous les peuples. A ſes approches, les Chalcédoniens & les Byſantins effrayés, ſe réfugierent dans les terres.

Darius enflé de ces heureux ſuccès, voulut humilier les Athéniens, & tourner contr'eux ſes armes victorieuſes ; il donna le commandement de ſa flotte à Mardonius qui avoit épouſé ſa fille. Mardonius qui avoit plus de naiſſance que de mérite, après avoir erré ſur pluſieurs mers, ſoumis des peuples qui n'avoient pas la force de réſiſter, & rétabli dans quelques endroits, l'état populaire ſur la ruine des Tyrans, renforça conſidérablement la flotte, & fit voile du côté d'Athénes ; mais voulant ranger les côtes de la Macédoine, un vent de nord qui le ſurprit près du mont Athos, éleva une furieuſe tempête. Mardonius qui étoit ſans expérience, fit une très-mauvaiſe manœuvre. Trois cens de ſes vaiſſeaux jettés ſur la côte, furent briſés : & il perdit vingt mille hommes, dont les uns ſe noyerent, les autres moururent de froid, & pluſieurs furent dévorés par les bêtes ſauvages.

Cette diſgrace ne fit qu'enflammer davantage la colere de Darius, & le deſir qu'il avoit de ſe venger des Athéniens : il mit en mer une puiſſante flotte, compoſée de 600 vaiſſeaux ſelon Hérodote, & de 500 ſelon d'autres ; il la confia à Datis & à Artapherne, généraux plus habiles que Mardonius. Cette flotte chargée de deux cens mille hommes d'infanterie, & de dix-mille de cavallerie, fit voile vers Samos : elle alla aborder à l'iſle de Naxe, dont les habitans épouvantés, s'enfuirent ſur les montagnes. Les Perſes, par repréſailles de l'affaire de Sardes, brûlerent les maiſons & les temples de Naxe. Ils ravagerent auſſi toutes les iſles voiſines, & incorporerent dans leurs troupes tous les priſonniers qu'ils firent. Après cette expédition, ils allerent faire une deſcente ſur les côtes d'Erétrie, ville de l'Eubée, & la ſaccagerent,

Mais comme l'objet principal de cet armement étoit Athénes, les Perſes firent voile vers l'Attique ; ils y débarquerent à la faveur de pluſieurs ponts qu'ils conſtruiſirent avec des vaiſſeaux, & s'étendirent dans la plaine de Marathon, où ils formerent leur armée.

Les Athéniens balancerent d'abord s'ils attendroient les Perſes dans leur ville, ou s'ils iroient fondre ſur eux. Ils n'avoient que dix mille hommes, & mille Platéens à oppoſer à une ſi grande armée. Miltiade fut d'avis d'aller attaquer les ennemis avec ce petit nombre, & de les étonner par une intrépidité qui pouvoit ſeule ſuppléer à la foibleſſe des Athéniens. Ce ſentiment fut approuvé & ſuivi. Miltiade porta ſa petite armée à l'abri d'une montagne, pour n'être pas enveloppé ; il fit embarraſſer la campagne d'abbatis d'arbres, afin de rendre la cavallerie inutile ; & ſans donner aux Perſes le tems de ſe reconnoître, il commença l'attaque avec une valeur qui les ſurprit, & les mit en déſordre. Les Perſes apparemment mal commandés, prirent l'épouvante, & ne penſerent qu'à gagner leurs vaiſſeaux ; ils s'embarquerent avec tant de précipitation, que pluſieurs ſe noyerent. Les Athéniens les pourſuivirent, & firent un horrible carnage de ceux qui ne purent ſe ſauver. Ce combat, dans lequel les Perſes perdirent 6300 hommes, & les Grecs ſeulement 192, fut l'atteinte la plus ſenſible qui eût été portée juſqu'alors à cette orgueilleuſe puiſſance. Miltiade ne put profiter de ſa victoire : la mer donna des bornes à ſa valeur ; mais il brûla beaucoup de vaiſſeaux ennemis, & en prit ſept.

Cette fameuſe journée fut l'époque de la décadence des Perſes, qui étoient depuis long-tems formidables aux Grecs : la terreur étoit, pour ainſi dire, attachée à leur nom : leur habillement ſeul inſpiroit l'effroi ; & on ne parloit d'eux qu'en tremblant. Mais depuis une défaite qui couta ſi peu, toutes les horreurs diſparurent ; & les Grecs reconnurent leur ſupériorité.

Après l'affaire de Marathon, les Athéniens ne demeurerent pas oiſifs, ils donnerent 70 vaiſſeaux à Miltiade. Avec cette flotte, il alla ſoumettre de gré ou de force, toutes les iſles qui avoient donné du ſecours aux Perſes. L'iſle de

Paros étoit une des plus conſidérables. Miltiade l'ayant inutilement ſommée de ſe rendre, envoya des troupes pour l'aſſiéger dans les formes. La place étant ſur le point de ſe rendre, le feu prit la nuit dans une forêt du continent, qu'on appercevoit de l'iſle : les aſſiégeans prenant cette lueur pour un ſignal que donnoit l'armée des Perſes, furent frappés d'une terreur panique. Miltiade fit brûler tous les ouvrages, & ſe retira avec ſes vaiſſeaux à Athénes. Il y fut mal reçu & accuſé de trahiſon. Ce grand homme, qui avoit ſauvé Athénes & toute la Gréce, eut des chaînes pour récompenſe.

On comprend, avec quel chagrin Darius apprit la défaite de ſon armée : la mort le ſurprit au milieu des projets de vengeance que l'orgueil dictoit à ſon reſſentiment. An. M. 3519. Av. J.C. 485.

Xerxès ſon fils qui lui ſuccéda, héritier de ſa puiſſance, le fut auſſi de ſa haine contre les Grecs : il entreprit de laver dans leur ſang l'affront qu'avoit reçu ſon pere à Marathon, & s'occupa pendant cinq ans à faire le plus formidable appareil de guerre que l'on ait jamais vû. Il fit une ligue avec les Carthaginois, qui devoient attaquer les Grecs établis en Sicile & en Italie, tandis que Mardonius iroit ſoumettre ceux de l'Attique & du Péloponnèſe. Il arma dans ce deſſein ſur terre & ſur mer, & fit conſtruire des vaiſſeaux dans tous les ports de ſa domination. Les Phéniciens & les Syriens lui en fournirent 300, les Cypriens 150, les Ciliciens 100, les Pamphiliens 30, les Lyciens 50, les Doriens établis en Aſie, 30, les Cariens 70, les Ioniens 100, les habitans des iſles 17, les Egyptiens 200, les Æoliens 60, & les Helleſpontins 100. Enfin Artemiſe, reine de Carie, autre que la femme de Mauſole, y joignit cinq vaiſſeaux.

Tous ces vaiſſeaux réunis à ceux que Darius avoit laiſſés, faiſoient enſemble douze cent voiles ; il avoit encore trois mille caravelles pour tranſporter les chevaux & les munitions. Les troupes qui montoient ces vaiſſeaux, étoient toutes ou Perſes, ou Médes : chaque nation avoit ſon chef qui la commandoit ; & toute la flotte étoit ſous les ordres de quatre officiers généraux, Perſes d'origine, qui étoient Ariabignes, Préxaſpes, Mégabaze & Achéménes. Elle s'é- An. M. 3523. Av. J.C. 481.

toit aſſemblée ſur les côtes de l'Aſie mineure, & ſon rendez-vous général étoit à Eléunte, dans la Cherſonèſe de Thrace. Comme elle devoit paſſer devant le mont Athos, où les vents impétueux rendent la navigation dangereuſe, Xerxès, afin qu'elle n'éprouvât point le même malheur que celle de ſon pere, entreprit un travail plus prodigieux encore que ſon armement.

Le mont Athos, qu'on appelle aujourd'hui Monte-ſanto, eſt une montagne de la Macédoine qui s'avance dans l'Archipel en forme de preſqu'iſle, & qui tient au continent par un iſthme d'une demie lieue de longueur. Il fit couper cet iſthme, & creuſer une foſſe d'une profondeur ſuffiſante pour y faire paſſer ſes vaiſſeaux, enſorte qu'ils puſſent naviger deux de front.

L'armée de terre n'étoit pas moins nombreuſe que celle de mer : elle étoit compoſée, ſelon Hérodote, de 170. Myriades : une Myriade fait 10000 : elle étoit donc de dix-ſept cent mille hommes : mais elle ſe groſſit encore conſidérablement ſur ſa route, auſſi-bien que l'armée de mer ; & par la ſupputation des auteurs, il y avoit plus de cinq millions d'hommes dans ces deux armées : leur multitude & celle des animaux, tariſſoit les fleuves ; on diſoit que la Gréce étoit trop étroite pour contenir l'armée de terre, & la mer pour contenir l'armée navale. Ce redoutable appareil étant prêt, Xerxès envoya demander aux Grecs la terre & l'eau. C'étoit la formule ordinaire des rois de Perſe, quand ils vouloient s'aſſujettir les peuples ; c'eſt ainſi qu'ils leur demandoient une entiere ſoumiſſion, telle qu'elle eſt déſignée par le renoncement aux deux choſes les plus néceſſaires à la vie. Darius dans la premiere guerre avoit fait la même formalité à l'égard des Athéniens ; mais ils jetterent les ambaſſadeurs dans un puits, en leur diſant : Voilà la terre & l'eau que vous pouvez porter à votre maître.

Après cette déclaration de guerre, Xerxès fit avancer ſes troupes vers l'Helleſpont, pour y faire paſſer ſon armée ſur deux ponts de vaiſſeaux qu'il avoit fait jetter entre Abydos & Seſtos ; l'un qui étoit lié avec des cordages de chanvre, avoit été conſtruit par les Phéniciens : l'autre affermi avec

Digitized by Google

des cables faits de roſeaux, étoit l'ouvrage des Egyptiens ; mais il s'éleva une tempête qui les rompit, & mit tout en déſordre. Xerxès indigné de ce premier obſtacle, ſentit toute ſa fierté s'aigrir. Irrité follement contre la mer qui s'oppoſoit à ſes projets, il lui fit donner trois cent coups de fouet, comme à une eſclave rebelle ; il y fit jetter des fers, tels qu'on en fait porter aux criminels, pour marquer qu'elle étoit ſa captive, & lui fit donner des ſoufflets, en l'apoſtrophant de cette maniere : *O mer ! véritablement amère, ton ſeigneur t'impoſe cette peine, parce que tu l'as mal à propos inſulté, lui qui ne t'a jamais fait de mal.* Joignant enſuite la fureur à l'extravagance, il fit couper la tête aux entrepreneurs de ces deux ponts, comme s'ils avoient été garans de l'inconſtance de cet élément.

Il fit conſtruire deux autres ponts plus ſolides que les premiers, dont Hérodote nous a conſervé la deſcription. On mit en travers 360 vaiſſeaux dont les flancs étoient tournés vers le Pont-Euxin ; & du côté de l'Helleſpont, on en rangea 314 en pointe, deſtinés à rompre le courant de l'eau. On jetta des deux côtés dans la mer de groſſes ancres, pour les affermir contre la violence des vents ; & du côté de l'orient, on laiſſa trois paſſages entre les vaiſſeaux, pour les petites barques qui alloient & venoient ſans ceſſe. On tendit ſur ces vaiſſeaux de bons cables de chanvre, & des cordages de roſeau, ſur leſquels portoient de longues piéces de bois miſes en travers ; ces poutres ſoutenoient des planches bien jointes qu'on couvrit de terre, & l'on fit des barrieres des deux côtés, afin que les chevaux & les bêtes de charge ne fuſſent point effrayés en voyant la mer. Ces ponts n'aboutiſſoient pas en droite ligne aux deux rivages oppoſés ; mais s'étendoient par une ligne oblique juſques aux côtes de l'Europe, parce que la mer prend ainſi ſon cours dans l'Helleſpont.

Quelques auteurs qui ont voulu juſtifier Xerxès, prétendent qu'Hérodote l'a calomnié, pour vanger les Grecs. D'autres ont imaginé que les expreſſions de cet Hiſtorien ſont métaphoriques : que les 300 coups de fouet donnés à la mer, ſont 300 ancres qu'on y jetta pour aſſujettir les vaiſſeaux ;

& que les prétendues entraves données à ce coupable élément, ſont deux fortes chaînes avec leſquelles on avoit affermi les ponts ; ils ajoutent que ces chaînes s'étoient conſervées juſqu'au tems d'Alexandre le grand & de Pline, qui les avoient vûes.

An. M. 3524. Av. J. C. 480.

On fut informé de bonne heure à Sparte des préparatifs de guerre, que Xerxès faiſoit contre la Gréce. Démarate, roi de Lacédémone, qui, éxilé de ſon pays, étoit à la Cour du roi de Perſe, plus touché des malheurs qui menaçoient ſa patrie, que de ſes injuſtices, écrivit aux magiſtrats pour leur donner avis de tous les projets de Xerxès, & ſe ſervit de tablettes de bois, qu'il couvrit de cire. Ces tablettes arrivées à Sparte, furent une eſpéce d'énigme, dont la ſœur de Leonidas trouva la clef.

Les Athéniens & les Lacédémoniens ſe liguerent auſſitôt pour défendre la liberté commune de la Grece. Ils envoyerent de toutes parts des députés, & par les ſecours qu'ils reçurent, ils formerent une flotte de 271, vaiſſeaux. Les Athéniens en fournirent 127, les Corinthiens, 40, les Mégariens, 20, les Chalcidiens autant, les Æginétes, 18, les Sicyoniens, 12, les Lacédémoniens 10, les Epidauriens, 8, les Etruriens, 7, les Trézéniens, 5, les Styréens, 2, les habitans de Chio autant, avec deux galères, & les Opontiens, 10. Je ne compte point les vaiſſeaux plats deſtinés à aller ſonder les côtes & les rades. On voit que les Athéniens fournirent le plus grand nombre de vaiſſeaux pour cet armement. Thémiſtocle qui craignoit toujours que l'affaire de Marathon n'eût pour eux de fâcheux retours, leur avoit inſpiré du goût pour la marine, & vint à bout de gagner ſur eux que le produit des mines d'argent ſituées dans l'Attique, qui auparavant ſe partageoit entre tous les habitans, ſeroit affecté dans la ſuite à l'entretien des vaiſſeaux de l'état. Il ſçut leur perſuader qu'ayant tout à craindre des Perſes, ils ne pouvoient ſe garentir de l'oppreſſion de ces barbares, qu'en ſe rendant puiſſans ſur mer. Les Athéniens ſur ces repréſentations, équiperent cent vaiſſeaux de guerre, & ſauverent par ce moyen toute la Grece.

Les Grecs ayant donc raſſemblé toutes leurs forces mari-

times, nommerent Eurybiades, chef des Lacédémoniens, généraliſſime. C'étoit manifeſtement faire une injuſtice aux Athéniens, qui compoſoient le corps le plus conſidérable de l'armée : auſſi s'oppoſerent-ils à ce choix. Mais Thémiſtocle craignant les ſuites de cette diviſion, l'étouffa promptement dans ſa naiſſance. Plus ſenſible au ſalut de ſa patrie, qu'à l'injure qu'on lui faiſoit, il céda l'honneur du commandement qui étoit dû, ſoit à ſa capacité, ſoit au rang qu'Athenes tenoit parmi tous ces états confédérés, & ramena les Athéniens à ſon ſentiment.

Cependant les armées de Xerxès étoient déja en mouvement. Celle de terre paſſa ſur le nouveau pont qu'il avoit fait joncher de fleurs & de branches de myrte. Il voulut ſe réconcilier avec la mer ; il fit pour cet effet ſur ce pont un ſacrifice & des libations, & jetta dans la mer la fiole qui avoit ſervi à cet uſage, avec un autre vaſe, une taſſe d'or, & ſon épée. Son armée fut ſept jours à paſſer, ce qu'elle fit avec une pompe ſuperbe. Elle prit ſa route par la Thrace. Etant arrivé à Doriſque, Xerxès fit le dénombrement de ſes troupes ; mais ne pouvant les compter, il fut obligé d'en faire l'eſtimation en meſurant le terrein de la plaine qu'elles occupoient, & d'en faire le calcul ſur le pied de 10000 hommes que contenoit cette plaine.

Il fit auſſi la revûe de ſon armée navale, & monta pour cet effet ſur un vaiſſeau Sidonien : là aſſis ſous un riche pavillon, il vit défiler ſes vaiſſeaux : ils étoient tous ſur une même ligne paralléle au rivage, la proue tournée du côté de la terre ; & les ſoldats étoient ſous les armes. Après s'être donné ce grand ſpectacle, il mit les deux armées en mouvement : & afin qu'elles puſſent ſe donner mutuellement du ſecours, celle de terre ſuivoit les côtes de la mer, & la flotte cotoyoit les rivages : elle paſſa par le fameux canal qu'il avoit fait ouvrir dans l'iſthme qui ſépare le mont Athos du continent : ce qui fait dire à Cicéron que Xerxès avoit fait marcher ſes troupes ſur la mer, & naviger ſes vaiſſeaux ſur la terre. Quand le roi de Perſe fut arrivé entre le mont Olympe & le mont Oſſa ; il voulut voir l'embouchure du fleuve Pénée ; & pour contenter ſa curioſité, il monta ſur

le même vaiſſeau qui lui avoit ſervi à faire la revûe de ſa flotte.

L'armée des Perſes faiſant voile vers l'Eubée, on envoya à la découverte dix vaiſſeaux légers, du côté de Sciathos, aujourd'hui, *Siatta* : ils rencontrerent trois vaiſſeaux Grecs ; ils en attaquerent deux, qu'ils prirent, & en égorgerent tout l'équipage, qui ne céda qu'à la multitude, après avoir fait des prodiges de valeur : ils chaſſerent enſuite ſur le troiſiéme, qui alla échouer ſur les côtes ; mais tous ceux qui le montoient, ſe ſauverent. Toute la flotte étant arrivée à Magnéſie, promontoire de la mer Egée, dans la Macédoine, le grand nombre de ſes vaiſſeaux lui devint à charge ; elle éprouva par la difficulté de s'étendre, que l'ordre ſi néceſſaire dans les combats, n'eſt guéres praticable avec une telle multitude. Une partie des vaiſſeaux prit le large, une autre mouilla dans la rade, & une autre le long des côtes. Dans cette diſpoſition, une furieuſe tempête excitée par un vent d'eſt, qui dura trois jours, la mit en deſordre ; les vaiſſeaux ſe briſerent les uns contre les autres ; une grande partie fut jettée ſur le rivage, où ils furent fracaſſés : beaucoup furent engloutis par les flots : quatre cent vaiſſeaux de guerre périrent dans cette occaſion, ſelon la ſupputation la plus modérée, & encore un plus grand nombre d'autres navires. Les Perſes, pour dérober aux Grecs la connoiſſance de ce déſaſtre, raſſemblerent les débris de leurs vaiſſeaux, s'en firent un fort retranchement, & ſe réunirent dans un golfe de la Magnéſie, pays contigu à la Theſſalie.

Les Grecs, informés du malheur arrivé aux Perſes, prirent la réſolution d'en profiter : ils firent voile dans ce deſſein vers la côte ſeptentrionale de l'Eubée, où ayant été apperçus par 15 gros vaiſſeaux de Xerxès, ceux-ci qui les prenoient pour une partie de ſa flotte, allerent les joindre : les Grecs profitant de cette erreur, s'en emparerent. Mais étant arrivés à Artémiſe, ils découvrirent la flotte ennemie, qui leur parut plus formidable qu'ils ne l'avoient cru, dans l'idée que la tempête l'auroit conſidérablement diminuée ; ainſi la voyant encore ſi nombreuſe malgré ſes pertes, & la peur leur groſſiſſant le péril, ils penſerent à chercher leur ſalut dans la fuite.

Eurybiade

Eurybiade lui-même étonné d'un ſi grand nombre de vaiſſeaux, & informé que 200 autres ſuivoient, croyant cette armée invincible, fut d'avis de retourner en Grece ; mais Thémiſtocle repréſenta dans le conſeil de guerre, qu'il étoit plus à propos de charger bruſquement les ennemis, & de les ſurprendre par une valeur hardie & précipitée : qu'allant à eux en ordre de bataille, on augmenteroit le trouble de cette armée déja conſternée par ſes pertes : que la flotte des Grecs, plus ſerrée en réuniſſant toutes ſes forces, avoit de grands avantages ſur celle des barbares, qui par ſa trop grande étendue perdoit beaucoup de ſa vigueur : que tous leurs vaiſſeaux pouvant combattre à la fois, avoient la ſupériorité ſur ceux des Perſes, qui ne pouvoient donner que les uns après les autres : qu'enfin, bien loin de s'épouvanter à la vûe de la flotte ennemie, qui ne manqueroit pas de s'embarraſſer dans le choc, ils devoient au-contraire s'applaudir du petit nombre de leurs vaiſſeaux qui les mettoit en état de faire tous les mouvemens & les évolutions qui pouvoient leur aſſurer la victoire. Les Grecs perſuadés par Thémiſtocle, ſe raffermirent, & ſe diſpoſerent au combat. An. M. 3524. Av. J.C. 480.

Les Perſes de leur côté voyant la flotte Grecque ſi peu nombreuſe, la regarderent avec mépris, & penſerent moins à la combattre qu'à la prendre. Ils réſolurent donc de l'envelopper, & d'uſer pour cet effet de ſtratagême ; mais avant d'entamer la deſcription du combat, il eſt à propos de faire voir quelle étoit la poſition des Grecs. L'iſle d'Eubée, aujourd'hui Négrepont, eſt au nord-eſt de l'Achaïe, entre les 38. & 39mes degrés 30. minutes de latitude, & entre le 49. & le 52e de longitude : ſon étendue du ſud-eſt au nord-oueſt eſt d'environ 44 lieues ; ſa largeur de 10 ou 12, & ſon circuit de 120. Elle eſt ſéparée de la terre-ferme par l'Euripe, fameux canal ſi connu par ſon flux & reflux qui arrive pluſieurs fois en vingt-quatre heures. C'eſt toute l'étendue de ce canal qu'occupoit l'armée des Grecs, défendue à droit & à gauche par l'iſle & le continent : ainſi elle n'avoit que deux portes ouvertes pour faire ſa retraite au beſoin. Les Perſes ayant réſolu de l'attaquer du côté d'Artemiſe, afin qu'elle ne pût ſe ſauver par l'autre extrémité de l'Euripe, envoye-

An. M. 3524. Av. J. C. 480. rent de ce côté-là 200 vaiſſeaux choiſis, avec ordre de ſe tenir cachés le long des côtes de l'Eubée, & d'arrêter dans leur fuite tous les vaiſſeaux Grecs. Le projet n'étoit pas mal concerté, mais il ne réuſſit pas. Scyllias, fameux plongeur, pour informer les Grecs de tous les deſſeins des barbares, alla ſous l'eau depuis les Aphétes, où étoit l'armée des Perſes, juſqu'à Artemiſe; c'eſt-à-dire, qu'il parcourut en nageant 80 ſtades; Hérodote croit cependant qu'il ſe ſervit d'un petit vaiſſeau. Les Grecs appareillerent à la pointe du jour, ſortirent en bon ordre de leurs défilés, & forcerent de voiles ſur les ennemis. Les Perſes qui ne s'attendoient pas à une attaque ſi bruſque, regarderent d'abord les Grecs comme des forcenés, qui par une témérité ſans exemple, donnoient tête baiſſée dans leur piége: ils crurent leur perte inévitable, & chacun diſpoſoit déja des vaiſſeaux qu'il devoit prendre. Cependant les Grecs arriverent à la portée de leurs ennemis: ils eurent d'abord à combattre contre 30 vaiſſeaux qu'on détacha pour les recevoir, & en peu de tems ils furent enveloppés par la multitude. Les Grecs, encouragés par le péril, préſenterent la proue de toutes parts, & firent front par-tout: ils eurent bientôt lieu de s'appercevoir qu'ils pouvoient défaire les barbares.

Lycoméde, Athénien, eut l'honneur d'aborder le premier un vaiſſeau ennemi & de le prendre. Thémiſtocle, qui commandoit les Athéniens, pouſſa les Perſes avec tant de furie, qu'il coula à fond tous les navires qui voulurent s'oppoſer à ſa valeur, & mit en fuite les autres qui le voyoient combattre. Les Grecs, animés par l'exemple de ce grand capitaine, s'attacherent à pourſuivre les fuyards, qui allerent ſe briſer ſur la côte, pour ne pas tomber entre leurs mains. Mais la perte que firent les Perſes dans cette premiére déroute, fut bientôt réparée par la multitude de leurs vaiſſeaux: ceux qui n'avoient point combattu, vinrent prendre la place de ceux qui avoient été défaits; ils ſe mirent en ordre de bataille, ſe préſenterent en bon état, & le combat recommença avec plus de fureur. La valeur fut égale de part & d'autre; & la victoire long-tems diſputée, reſta indéciſe, parce que la nuit qui les ſépara, obligea les deux

armées de ſe retirer ; ſçavoir, celle des Perſes, aux Aphétes, & celle des Grecs, à Artemiſe, où ils érigerent une colonne, ſur laquelle on mit une inſcription, monument prématuré de leurs avantages. An. M. 3524. av. J.C. 480.

Le lendemain les Perſes virent la mer couverte des triſtes débris de leur flotte, & leurs rames embarraſſées par la multitude des corps morts qui flottoient ſur l'eau : épouvantés par cet horrible ſpectacle, ils eſſuyerent encore une tempête ſemblable à la premiere, qui fit périr pluſieurs de leurs vâiſſeaux. De plus, les vaiſſeaux qu'ils avoient envoyés pour inveſtir l'Eubée, pouſſés par l'impétuoſité du vent en pleine mer, & ne ſçachant où ils étoient, allerent donner contre des rochers, où ils ſe briſerent. Ainſi les Perſes & les Grecs, également fatigués du combat, paſſerent ce jour à ſe refaire & à radouber leurs vaiſſeaux ; mais le ſecond jour après la bataille, les Grecs reçurent un renfort de 53 vaiſſeaux, qui leur venoient de l'Attique, & qui leur apprirent le déſaſtre arrivé aux vaiſſeaux, que les ennemis avoient fait cacher à la pointe de l'Eubée. Ce ſecours ineſpéré ranima leur valeur ; & pour ne pas la laiſſer languir, ils partirent d'Artemiſe à la même heure que le jour précédent, & allerent attaquer les vaiſſeaux Ciliciens, qui étoient au nombre de 100. Après qu'ils les eurent conſidérablement endommagés ; la nuit vint terminer le combat, & les Grecs s'en retournerent à leur poſte.

Le troiſiéme jour, les Généraux Perſes, honteux d'avoir été deux fois attaqués & battus par une ſi petite flotte, réſolurent d'attaquer eux-mêmes les Grecs en plein jour, afin que le Soleil éclairât la victoire qu'ils s'en promettoient. Ils ordonnerent à toute l'armée de faire voile en bataille rangée du côté d'Artemiſe. Les Grecs ne refuſerent point le combat : ils allerent au-devant des Perſes en bon ordre : on combattit de part & d'autre avec beaucoup de courage ; mais la flotte des Perſes ne fut pas long-tems ſans ſe déranger & perdre ſon ordre de bataille ; la multitude de ſes vaiſſeaux lui devint encore funeſte, ils s'embarraſſoient les uns les autres, & ſe briſoient en ſe choquant. Les Egyptiens ſe ſignalerent dans l'armée de Xerxès, & prirent cinq vaiſ-

An. M 3524. Av. J. C. 480.

ſeaux Grecs ; les Athéniens les plus intrépides furent les plus maltraités de tous ; mais celui qui ſe diſtingua le plus parmi eux, fut Clinias, fils d'Alcibiade, qui montoit avec 200 hommes un vaiſſeau équipé à ſes dépens. Cette journée ne fut point encore déciſive, la nuit ſépara les combattans, & de part & d'autre on ſe retira avec beaucoup de perte.

Cependant l'armée de terre de Xerxès s'avançoit du côté d'Athènes : les Grecs n'eurent pas plûtôt appris cette nouvelle, qu'ils ne ſongerent plus qu'à la défenſe de leur patrie, & firent voile vers l'Attique : ils allerent mouiller à Salamine, iſle nommée aujourd'hui *Colouri*, dans le golfe d'Egine, ſur la côte du pays d'Athenes. On ſçait de quelle maniere Leonidas, roi de Sparte, avec 4000 hommes arrêta ce torrent au pas des Thermopyles. (1) Après des prodiges de valeur, il fallut enfin ſuccomber ſous le nombre des ennemis, ou plutôt ſous le poids de la victoire ; Xerxès força ce fameux paſſage, s'avança vers l'Attique, qu'il ravagea, & marcha vers la ville d'Athenes pour la ſaccager.

Les Grecs qui étoient à Salamine, furent conſternés à ces nouvelles ; mais Thémiſtocle, plein de reſſources, ſçut les raſſurer : il forma d'abord le deſſein de détacher les Ioniens de l'alliance des Perſes, & trouva le moyen de leur écrire : il laiſſa ſur des rochers partout où ils devoient paſſer, des lettres, par leſquelles il les invitoit à recouvrer leur ancienne liberté, à ſe joindre aux Athéniens pour écarter leur ennemi commun, & à ſe tourner contre les Perſes, ou à les abandonner dès le commencement du combat, ce qui réuſſit, comme nous le verrons dans la ſuite.

Cependant Xerxès étoit aux portes d'Athènes : les Athéniens ne ſçachant dans cette extrémité quel parti prendre, envoyerent conſulter l'Oracle de Delphes : on leur répondit, qu'il n'y avoit de ſalut pour eux qu'*en ſe défendant avec des murailles de bois*. Le peuple prit cet oracle à la lettre ; mais

(1) Ce détroit eſt le paſſage des montagnes qui ſéparent la Theſſalie de la Grece : le mot de *Thermopyles*, ſignifie *Portes des bains chauds*, parce qu'il y en avoit dans ce lieu, & une muraille avec des portes, que les peuples de la Phocide avoient faites pour empêcher les Theſſaliens de faire des courſes dans leur pays.

Thémiſtocle, convaincu que les Grecs ne ſe ſauveroient jamais que par les forces maritimes, prétendit que l'Oracle, par les murailles de bois qui devoient ſauver Athenes, entendoit des vaiſſeaux : il perſuada donc aux Athéniens de ſe faire un rempart de leurs navires, & d'y faire entrer tous les habitans qui formoient la ville, plutôt que les murailles. Ainſi tous les citoyens furent embarqués & conduits, une partie à Salamine, & l'autre à Trézène, dans le Péloponnèſe. An. M. 3524. Av. J. C. 480.

Les habitans d'Athenes en ſûreté, il étoit queſtion de faire de nouveaux efforts pour combattre la flotte des Perſes avec avantage : on ouvrit pluſieurs avis, dont le réſultat fut, qu'il falloit ſe retirer du côté du Péloponnèſe, afin que ſi l'on avoit du deſſous, on pût du moins ſe ſauver par la fuite. Quelqu'un fit appercevoir à Thémiſtocle les inconvéniens de cette retraite, & Thémiſtocle ramené à un conſeil plus ſage, ſçut déterminer Eurybiade à chercher tous les moyens d'engager le combat à la vûe même de Salamine. Il lui repréſenta qu'ils empêcheroient par-là l'armée navale des Perſes de s'approcher de l'armée de terre qui déſoloit l'Attique ; qu'ils conſerveroient Salamine & les places voiſines où s'étoient réfugiés leurs femmes & leurs enfans : que leurs vaiſſeaux étant moins nombreux que ceux des Perſes, il leur ſeroit plus avantageux de combattre dans un lieu ſerré qu'en pleine mer : que l'endroit où ils étoient, avoit aſſez d'étendue pour leurs vaiſſeaux, qui auroient toute la commodité de s'étendre, mais qu'il en avoit trop peu pour la prodigieuſe armée des ennemis, & qu'ils rendroient par-conſéquent la plus grande partie de leurs vaiſſeaux inutile. Eurybiade perſuadé par toutes ces raiſons, ne ſongea plus qu'à ſe préparer au combat.

Les Grecs convaincus qu'une ſeule journée pouvoit décider de leur eſclavage ou de leur liberté, réunirent toutes leurs forces. Ils firent venir des vaiſſeaux de tous les côtés, & ils aſſemblerent à Salamine une flotte beaucoup plus nombreuſe que celle qu'ils avoient dans l'Euripe. Les Corinthiens, les Mégariens, les Chalcidiens, les habitans de Chio, les Styréens fournirent autant de vaiſſeaux qu'ils avoient fait à Artemiſe : les Athéniens comme les plus intéreſſés,

An. M. 3524. Av. J. C. 480.

firent les plus grands efforts, & ils avoient cent quatre-vingt vaiſſeaux. Enfin, toute l'armée navale des Grecs, montoit à trois cent cinquante-huit voiles.

Pendant ces préparatifs, la flotte des Perſes qui s'étoit refaite & groſſie, partit de Trachine, ſe gliſſa le long de l'Euripe, & jetta l'ancre ſur la côte de la Grece. Xerxès alors monta ſur un vaiſſeau pour y tenir un conſeil de guerre, dans lequel Artemiſe lui conſeilla de ne point expoſer tant de forces réunies, au hazard d'un combat : elle ajouta, qu'étant maître de l'Attique, il l'étoit de toute la Grece : que les Grecs étoient moins nombreux ſur mer, mais plus forts ; & que ſi les Perſes étoient battus dans un combat naval, il étoit à craindre que l'armée de terre, ébranlée par cette diſgrace, n'eût un pareil ſort. Ce conſeil étoit ſage, mais il ne fut pas ſuivi, & le combat fut réſolu.

Xerxès même s'imaginant que ſon abſence avoit beaucoup contribué au deſavantage qu'avoient eu les Perſes dans les deux dernieres actions, réſolut d'aſſiſter à celle-ci. Il donna ordre d'appareiller, & l'on fit voile vers Salamine. Les Grecs intimidés à l'approche du péril, voulurent encore ſortir du détroit & prendre le large. Thémiſtocle qui voyoit leur perte aſſurée, s'ils s'écartoient de Salamine, employa de nouveau pour le ſalut de la Grece, les artifices de ſa prudence. Il fit dire à Xerxès par le précepteur de ſes enfans, qu'il avoit des avis certains de Thémiſtocle, ſon ami ſecret, que les Grecs ſe préparoient à fuir, & qu'il lui conſeilloit de les envelopper, de peur qu'ils ne lui échappaſſent. Xerxès qui avoit rejetté les ſages conſeils d'Artemiſe, la plus fidelle de ſes alliés, reçut, ſans d'autre examen, le conſeil artificieux de ſon ennemi, & s'y conforma.

Il détacha 200 vaiſſeaux de ſa flotte, pour ſe ſaiſir de tous les paſſages, & pour environner les iſles, afin qu'aucun vaiſſeau des Grecs ne pût ſe ſauver ; & les ayant ainſi renfermés, il les mit dans la néceſſité de combattre. Mais ce qui les encouragea le plus, fut l'arrivée d'un Samien, qui s'étant mis à la nage, vint les avertir que les Ioniens abandonneroient la flotte des Perſes dès le commencement du combat : ils avoient vû ſans doute ce que Thémiſtocle avoit

fait écrire ou graver ſur des rochers. Le Samien apprit encore aux Grecs les deſſeins de Xerxès, & l'ordonnance de ſon armée navale. Il leur dit que les vaiſſeaux de chaque nation étoient réunis dans une eſcadre, afin qu'on pût ſe reconnoître dans le combat : que les Phéniciens devoient occuper l'aîle droite, & les Grecs qui ſuivoient le parti des barbares, la gauche. Les Grecs reprirent courage à cette nouvelle, & diſpoſerent leur ordre de bataille ſur les avis qu'ils avoient reçus. Ils mirent à l'aîle gauche les Athéniens & les Lacédémoniens, comme les plus capables de réſiſter aux Phéniciens : & à l'aîle droite, les Eginetes & les Mégariens, qui avoient la réputation d'être les meilleurs hommes de mer après les Athéniens ; le reſte des Grecs formoit le corps de bataille. Tout étant ainſi diſpoſé pour le combat, au point du jour Xerxès qui voulut être ſpectateur de l'action, monta ſur une hauteur en terre ferme, vis-à-vis de Salamine : là, il s'aſſit ſur un ſiége d'or, environné de ſécretaires, qui devoient écrire tous les événemens du combat. Démoſthène qui avoit vû ce ſiége, dit qu'il étoit d'argent. An. M. 3524. Av. J.C. 480.

Les auteurs ne ſont pas d'accord ſur la maniere dont le combat fut engagé. Hérodote dit qu'un Athénien en eut toute la gloire, & qu'il arriva avec beaucoup de rapidité ſur les ennemis, eſpérant qu'il ſeroit ſuivi des ſiens, comme en effet, il le fut bientôt. Diodore de Sicile en donne l'honneur à l'amiral des Perſes, & Plutarque, à Thémiſtocle. Ce général des Athéniens prit pour attaquer l'ennemi, l'heure à laquelle un vent réglé ſouléve les flots dans ces mers. Il prévoyoit que les vaiſſeaux Grecs, qui étoient plats & de bas bord, n'en pouvoient être incommodés, mais qu'il tourmenteroit fort ceux des Perſes qui étoient peſans, & qui avoient la proue & le pont élevés. Pendant que les Grecs prenoient de ſi ſages meſures, les barbares faiſoient de grandes fautes. Ils partirent en aſſez bon ordre ; mais quand ils entrerent dans le détroit de Salamine, ils furent obligés de rétrécir leur front, & par conſéquent de ſe déranger & de s'affoiblir. Thémiſtocle voyant le moment favorable, en profita : il vint fondre ſur l'amiral, commandé par le frere de Xerxès ; c'étoit le plus fort vaiſſeau de l'armée : il étoit

An. M. 3514. Av. J.C. 480.

ſi élevé, qu'on tiroit de deſſus le tillac comme de deſſus une haute muraille. Deux vaiſſeaux Athéniens ſuivirent Thémiſtocle, heurterent violemment l'amiral & l'acrochetent. Le commandant des Perſes ſauta dans un de ſes vaiſſeaux, où il combattit vaillamment: il y fut tué en brave, jetté dans la mer, & ſon vaiſſeau fut coulé à fond. Son corps flottant ſur l'eau, fut reconnu par Artemiſe, elle le fit retirer pour lui rendre les honneurs dûs à ſa naiſſance & à ſa valeur.

Cette premiere diſgrace fut comme le ſignal de la défaite entiere des Perſes. La mort de leur chef porta le trouble dans toute l'armée. L'autorité, qui eſt ſi puiſſante, lorſqu'elle eſt réunie dans un ſeul, perdit toute ſa force en ſe partageant; & la multitude des commandans qui n'étoient point d'accord entr'eux, augmenta le deſordre & la confuſion. Les Grecs profiterent bien de cet avantage. Le dépit & la valeur ſe joignant à la néceſſité où on les avoit mis de combattre, ils fondirent avec tant de fureur ſur les barbares, que du premier choc ils coulerent à fond pluſieurs vaiſſeaux, qu'ils percerent avec leurs éperons; ils en rendirent pluſieurs inutiles en briſant leurs rames, & mirent en déroute les Phéniciens, les meilleures troupes de l'armée des Perſes.

Artemiſe dans ce combat fit éclater le courage d'un homme, pendant que Xerxès, fit paroître la foibleſſe d'une femme; & ce prince ne put refuſer des éloges à ſa valeur, qu'il eut lieu d'envier. Cette reine voyant arriver ſur elle un vaiſſeau Athénien plus fort que le ſien, imagina une ruſe qui lui donna le moyen de ſe venger, & de ſe ſauver tout enſemble. Elle changea ſa manœuvre, & ayant pouſſé ſon vaiſſeau ſur celui de Damaſithyme roi des Colendiens, avec qui elle avoit eu un démêlé dans l'Helleſpont, elle le coula à fond. L'Athénien qui la pourſuivoit, la voyant combattre avec tant d'ardeur contre un vaiſſeau de l'armée des Perſes, crut qu'elle étoit de l'armée des Grecs: il ceſſa de la pourſuivre, & elle ſe ſauva. Les Perſes d'un autre côté furent auſſi trompés: comme ils connoiſſoient le pavillon d'Artemiſe, ils crurent que le vaiſſeau qu'elle avoit coulé à fond étoit un vaiſſeau Grec: Xerxès lui-même qui la vit combattre

combattre fut la dupe de ſon artifice ; car voyant que les Grecs commençoient à triompher, il s'écria : *Ici les femmes combattent en hommes, & les hommes en femmes.* La valeur d'Artemiſe étoit ſi connue & même ſi redoutée des Grecs, qu'ils avoient promis dix mille drachmes à ceux qui la prendroient. An. M. 3524. av. J.C. 480.

Le combat fut pourtant douteux pendant quelque tems, & l'on ſe battit de part & d'autre avec un acharnement égal; mais les Athéniens ayant mis en fuite les Phéniciens, les Ciliciens, les Pamphiliens & les Lyciens, le reſte fut bientôt ébranlé. La méſintelligence ſe mit parmi les troupes auxiliaires des Perſes; & les vaiſſeaux mis en fuite par les Grecs, rencontrant ceux qui s'avançoient pour combattre, ils heurtoient les uns contre les autres, & ſe briſoient dans le choc. Les Ioniens tinrent parole aux Grecs, & ſe retirerent du combat. Cet exemple fut ſuivi par pluſieurs nations ; les Egynetes qui avoient pris le large, arrêtoient les fuyards & les prenoient: enfin la nuit termina une journée la plus glorieuſe pour les Grecs qui fut jamais, & en même-tems la plus heureuſe, puiſqu'elle raffermit leur liberté chancelante, & conſerva leur patrie à deux doigts de ſa ruine. Ils n'eurent dans ce combat que 40 vaiſſeaux endommagés ou coulés à fond ; les Perſes en perdirent plus de 200, ſans compter ceux qui furent pris avec tout leur équipage, & ceux qui ſe retirerent parce qu'ils redoutoient autant la colere du Roi des Perſes que la valeur des Grecs.

Xerxès au lieu de s'occuper à rallier les débris de ſa flotte, ne ſongea qu'à faire éclater ſa vengeance ſur ſes propres ſujets : il fit maſſacrer ceux qui n'avoient pas bien combattu. Cependant le lendemain de la bataille une étincelle de courage parut s'allumer dans ſon cœur : il forma le projet de joindre au continent l'iſle de Salamine, par un pont de batteaux, pour y faire paſſer ſon armée de terre. Mardonius lui conſeilla d'abandonner ce deſſein, & de ſe retirer en Perſe. Il avoit des intérêts particuliers de lui donner cet avis, & il fut appuyé par Artemiſe ; mais ce fut encore Thémiſtocle, qui par ſon adreſſe le fit réuſſir. Après le combat de Salamine, les Grecs tinrent un conſeil dans lequel

on propoſa d'aller rompre le pont que Xerxès avoit fait jetter ſur l'Helleſpont. Thémiſtocle qui craignoit d'irriter un deſeſpoir qui pouvoit ſe convertir en courage, & qui vouloit faire un pont d'or à ſes ennemis, repréſenta aux Grecs qu'ils en avoient aſſez chez eux, ſans obliger les Perſes à y demeurer; que les armes étoient journalieres, & qu'il étoit dangereux de forcer les Perſes à reprendre vigueur malgré eux, & à livrer un nouveau combat qui pouvoit devenir funeſte aux Grecs. Ce conſeil, tout ſage qu'il étoit, fut rejetté. Thémiſtocle voyant que l'avis contraire prévaloit, eut recours à ſes artifices ordinaires. Il fit dire en ſecret à Xerxès que les Grecs vouloient s'emparer du pont de batteaux. Ce prince crédule fut effrayé d'une pareille réſolution, & regagna l'Helleſpont avec peu de monde: il y trouva le pont en fort mauvais état; & ce prince qui avoit donné un frein à la mer, coupé les montagnes, comblé les vallées, tari les fleuves, chargé la mer de ſes innombrables vaiſſeaux, qui avoit ci-devant des millions d'hommes à ſa ſuite, ſe ſauver ſeul, abandonné, tremblant, & trop heureux de trouve la barque d'un Pêcheur, pour repaſſer l'Helleſpont.

An. M. 3525. Av. J. C. 479.

Les Grecs ayant appris la retraite de la flotte des Perſes, la ſuivirent juſqu'à Andros: mais ne l'ayant point rencontrée, ils firent éclatter leur vengeance ſur les iſles qui n'avoient point pris leur parti; & enſuite retournerent à Salamine pour donner aux dieux du pays des marques de leur reconnoiſſance. Ils leur dédierent trois trirêmes phéniciennes; & éleverent une ſtatue coloſſale de douze coudées de haut, qui tenoit les débris d'un navire. Les Eginetes en particulier donnerent trois étoiles d'or poſées ſur un mats. Les Chefs eurent auſſi quelque part à leur reconnoiſſance. Eurybiades fut déclaré le plus vaillant des Grecs, & Thémiſtocle le plus ſage, & ces éloges furent accompagnés d'une couronne d'olivier.

Mardonius qui étoit reſté en Grece pour y rétablir l'honneur de Xerxès, y engagea le ſien: ſon armée fut battue, & il y périt. Les Grecs l'attaquerent avec une armée de cent mille hommes, & le défirent entierement. Ainſi la fortune de Xerxès ne changea point, quoique ſon armée eût changé

de chef. Il fut encore battu ſur mer le même jour à Mycale, promontoire de l'Aſie mineure, où les Grecs firent périr les malheureux reſtes de ſon armée navale. Voici le détail de cette derniere défaite. Après la journée de Salamine, Leotychide, Lacédémonien, & Xantippe, Athénien, devenus commandans de la flotte des Grecs, s'aſſemblerent à Egine, d'où ils firent voile avec deux cens cinquante vaiſſeaux vers Délos. Les habitans de Samos vinrent les trouver dans cette iſle, pour les prier de les affranchir de l'eſclavage des barbares. Les Perſes qui avoient leur flotte à Samos, ne furent pas plutôt informés de l'approche des Grecs, qu'ils ſe réfugierent à Mycale; mais la peur dont ils étoient ſaiſis, leur perſuada que leurs vaiſſeaux n'y étoient pas en ſûreté; ils les retirerent donc à terre, les environnerent d'un fort retranchement & d'un large foſſé, & aſſemblerent une armée de cent mille hommes pour les défendre. Leotychide ayant mouillé devant Mycale, envoya le plus près de terre qu'il fut poſſible, un vaiſſeau ſur lequel un homme avec une voix forte, cria d'une maniere à ſe faire entendre, que les Perſes avoient été battus à Platée. C'étoit un pur artifice de Léotychide, qui vouloit intimider les Perſes, & diſpoſer à la révolte les Grecs qui étoient dans leur armée. Cette ruſe qui ſe trouva dans la ſuite d'accord avec la verité, eut un heureux ſuccès. Les troupes Grecques débarquerent, ſe rangerent en bataille, défirent entierement les Perſes, & prirent par ce moyen tous leurs vaiſſeaux. Les barbares qui échaperent au carnage de cette derniere action, s'enfuirent à Sardes, où ils apprirent à Xerxès la ruine entiere de ſes deux armées. Ce malheureux Prince à cette nouvelle, quitta la Lydie, pour aller porter ſa honte & ſes chagrins en Perſe; & ſes diſgraces le rendirent ſi mépriſable à ſes ſujets, qu'ils le tuerent peu de tems après.

An. M. 3525. a. J.C. 479.

Ce qui reſte à ſçavoir de la navigation des anciens Perſes, ſe trouve mêlé avec celle des Grecs.

LIVRE III.

De la Navigation des Grecs.

L'Ancienne Grece étoit bornée au nord par la Thrace & l'Illyrie : au midi par la mer de Créte ; au levant par la mer Egée : & au couchant par la mer d'Ionie : toutes les Iſles qui environnent la terre ferme, étoient auſſi de ſa dépendance. On voit par cette ſituation combien de commodités & d'avantages elle avoit pour la navigation. L'époque de ſa marine eſt cependant fort incertaine ; & pour la démêler il faut, après Varron, diſtinguer trois âges de la Grece : le premier, qu'il appelle obſcur, s'étend depuis la création du monde juſqu'au déluge d'Ogygès. Le ſecond, qu'il appelle fabuleux, commence à ce déluge, & va juſqu'à la premiere Olympiade ; & le troiſiéme qu'il nomme hiſtorique, prend ſon époque à la premiere Olympiade. Pluſieurs auteurs diſtinguent quatre âges dans les Grecs : le premier s'étend depuis la fondation des petits royaumes de la Grece, juſqu'au ſiége de Troye ; le ſecond depuis la guerre de Troye, juſqu'à la bataille de Marathon ; le troiſiéme depuis cette bataille juſqu'à la mort d'Alexandre ; le quatriéme enfin, depuis ce conquérant juſqu'à la domination des Romains. Ceux qui ſe réuniſſent dans la diviſion de ces âges, ne conviennent point dans le tems qu'ils ont duré : c'eſt-pourquoi je m'en tiens à celle de Varron, qui dans le fond ne differe pas de l'autre.

Dans le premier âge des Grecs, ou dans l'âge obſcur, on ne découvre aucune trace de la marine ; c'eſt-pourquoi je ne m'y arrêterai pas. Les poëtes qui ont vécu dans le ſecond âge, en ont défiguré tous les faits par les ſaillies d'une imagination échauffée ; & les hiſtoriens marchant ſur leurs pas, ont jetté une grande confuſion dans leurs hiſtoires, en y inſérant des recits fabuleux. Cependant, pour ne laiſſer aucun vuide dans le plan que je me ſuis propoſé, je vais décrire les navigations du ſecond âge de la Grece.

Les Grecs environnés de la mer, & répandus le long de

ſes côtes, étoient commodément ſitués pour la navigation; mais comme ils formoient quantité de petits états ſéparés, qu'ils ſe défioient les uns des autres, & qu'ils étoient preſque toujours en guerre, ils furent long-tems ſans s'unir ſur mer & ſans avoir d'armée navale: chaque peuple avoit ſes vaiſſeaux; & ſans oſer s'écarter bien loin, faiſoit le métier de Pirates: ils ſe pilloient réciproquement; faiſoient des deſcentes les uns chez les autres, & ravageoient ſouvent les villes preſque ouvertes alors & ſans défenſe; & ce brigandage étoit chez eux un titre d'honneur. Minos nettoya la mer de ces corſaires. Comme il étoit roi de Crete, & que les iſles Cyclades lui obéiſſoient, il aſſembla toutes ſes forces maritimes; il purgea toutes les mers voiſines, infectées par ces voleurs publics, & il y fit renaître la tranquillité.

Environ 50. ans après Minos, ſe fit l'expédition des Argonautes à Colchos, & en voici l'occaſion. Jaſon, prince Theſſalien, étoit jeune, & né avec ces talens que la nature ne prodigue pas au commun des hommes. Pelias, roi de Theſſalie, ſon oncle, qui avoit pris ſoin de ſon éducation, fut plus allarmé que ravi des belles qualités qui brilloient dans ſon neveu. Il lui voyoit aſſez d'ambition pour penſer à le détrôner, & aſſez de courage pour l'entreprendre. Afin de raffermir ſon trône, qui ne lui paroiſſoit pas aſſûré, il réſolut de l'écarter ſous des prétextes ſpécieux: il lui propoſa la conquête de la toiſon d'or, convaincu que ſon humeur bouillante, ſon courage, & le deſir de la gloire lui feroient ſaiſir l'appas qu'il lui préſentoit, & que dans ce voyage il périroit ou par les flots de la mer, ou par la main des barbares. Jaſon qui ignoroit les deſſeins de ſon oncle, embraſſa avec avidité une ſi belle occaſion de ſe diſtinguer & de ſe faire un nom. Il fit conſtruire pour cette expédition le premier vaiſſeau qui parut, comme l'aſſûrent Ovide & Catulle, c'eſt-à-dire, le premier vaiſſeau long, à qui l'on donna le nom d'Argo, ou parce qu'il fut conſtruit par Argus; ou à cauſe de ſon agilité; ou parce qu'il fut monté par des Grecs qu'on appelloit Argiens; car voilà les ſentimens qui partagent les ſçavans. Toute la jeuneſſe

du pays, éblouie de l'éclat d'une ſi belle entrepriſe, ſe préſenta à Jaſon pour être du voyage ; mais il ne choiſit que les plus diſtingués par la naiſſance & le mérite, & ceux qui paſſoient pour les héros de la Grece, ils étoient au nombre de 80, & prirent le nom d'*Argonautes*, du Navire qu'ils montoient.

Ils firent voile vers le Pont-Euxin ; mais comme ils n'étoient pas encore habiles marins, ils n'eurent pas plutôt paſſé le Boſphore de Thrace, qu'ils ſe trouverent embarraſſés aux approches des iſles *Symplégades* : ce ſont les deux rochers *Cyanées*, qui ſe préſentent en entrant dans cette mer, & ſur leſquels ils furent apparemment jettés par les courants ou par les vents. Ils arriverent cependant heureuſement dans la *Colchide*, connue aujourd'hui ſous le nom de *Mingrelie*. L'enlévement de la Toiſon d'or étoit le ſujet de ce voyage, ſelon la fable ; mais c'étoit en effet pour s'enrichir des mines d'or de ce pays-là, & pour y faire emplette des laines de la Colchide, ou des toiſons dont on ſe ſervoit pour amaſſer l'or qui couloit avec le ſable dans les rivieres. Quand les Poëtes diſent que Jaſon fut le premier qui entra dans ces mers inconnues, cela veut dire qu'il les parcourut le premier ſur un grand vaiſſeau ; car il ne fit que ſuivre les traces de Phryxus & d'Hellé, qui lui en avoient frayé le chemin.

Tous les Auteurs ſont aſſez d'accord dans l'Hiſtoire du voyage des Argonautes, juſqu'à la Colchide ; mais ils parlent différemment de leur retour. Flaccus dit qu'ayant traverſé la mer noire, ils arriverent aux bouches du Danube, & il les laiſſe là. Apollonius leur fait remonter ce fleuve ; & quelques mauvais géographes diſent, qu'ils le ſuivirent juſque dans la mer Adriatique : mais Pline dit qu'ils paſſerent du Danube dans la Save, qu'ils porterent leur vaiſſeau ſur leurs épaules au-delà des Alpes, juſque dans un fleuve qui les conduiſit au golfe Adriatique, où il ſe jette aux environs de Tegeſte, & qui prend de-là le nom de Nauport : c'eſt le Quieto, petite riviere qui paſſe en Iſtrie. Le vent les pouſſa enſuite dans le Pô, de-là ils gagnerent le Rhône, apparemment en portant encore leur vaiſſeau, &

deſcendirent aux iſles Stœcades, aujourd'hui les iſles d'Hiéres, d'où ils retournerent dans leur pays. L'auteur du Poëme attribué à Orphée, leur fait faire encore de plus longs détours. Il les fait entrer par le Boſphore Cimmérien dans le Palus Méotide, de-là il les conduit par le Tanaïs dans les mers du nord; il les ramene en cotoyant l'Europe, & les fait rentrer dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule. Quelques auteurs ont dit que les Argonautes avoient conduit leur vaiſſeau ſur terre par des machines, & qu'ils ne l'avoient pas porté ſur leurs épaules. D'autres ont cru qu'ils avoient une flotte, & non pas un ſeul vaiſſeau. Martial eſt du ſentiment de ceux qui croient qu'ils n'avoient qu'un ſeul vaiſſeau nommé Argo, & il aſſure que de ſon tems on voyoit un débris de ce bâtiment ſi fameux (*a*).

Quelques-uns ſe ſont fauſſement imaginé que Jaſon n'avoit été que quatre mois dans ſon voyage, ce qui n'eſt pas croyable. Sa courſe fut de trois ans, ſelon Ovide, comme il paroît par les paroles que lui adreſſa Hypſipyle quand elle le vit à ſon retour dans l'iſle de Lemnos (*b*).

L'expédition des Argonautes fut ſuivie de la guerre de Troye: voici la part qu'eut la navigation dans cette guerre ſi fameuſe dans l'antiquité. L'hiſtoire de Pâris qui en fut la cauſe, eſt ſi connue, que je ne m'arrêterai point à la décrire: tout le monde ſçait l'enchaînement de malheurs qui ſuivit ſon jugement. Pâris, plus ſenſible aux frivoles appas de la beauté qu'aux ſolides attraits de la ſageſſe, avoit décidé en faveur de Venus une diſpute, dans laquelle Pallas devoit certainement remporter le prix. Venus paya ſon jugement de la poſſeſſion de la plus belle femme qui fut dans l'univers:

(*a*) Fragmentum quod vile putas, & inutile lignum,
Hæc fuit ignoti prima carena navis;
Quam nec Cyaneæ quondam potuere ruinæ
Frangere, nec Scythici triſtior unda freti,
Sæcula vicerunt: ſed quamvis ceſſerit annis,
Sanctior eſt ſalvâ parva tabella rate.

(*b*) Tertia meſſis erat, cum, tu dare vela coactus,
Impleſti lachrymis talia verba tuis:
Abſtrahor, Hypſipyle, ſedent modò fata recurſum
Vir tuus hinc abeo, vir tibi ſemper ero.
Quod tamen è nobis gravida celatur in alvo,
Vivat: & ejuſdem ſimus uterque parens

c'étoit Héléne, femme de Ménélas, roi de Sparte, dans le Péloponnèſe. Pâris équipa une flotte de vingt vaiſſeaux, & fit voile vers la Gréce, ſous prétexte d'aller délivrer ſa tante Héſione, autrefois enlevée par Hercule. Il arrive à Sparte, où il eſt reçû par Ménélas avec autant de généroſité que de politeſſe : mais Ménélas étant parti pour l'iſle de Créte, où ſes affaires l'appelloient, Pâris violant toutes les loix de l'hoſpitalité, enleva Héléne, & la conduiſit à Troye, ce qui fut la cauſe fatale de la ruine entiére de cette ville. Ménélas piqué d'un ſi ſanglant affront, intéreſſa dans ſa vengeance ſon frere Agamemnon, roi de Mycene, & tous les Princes de la Gréce.

An. M. 2820 Av. J.C. 1184. Ces princes confédérés, pour effacer la honte d'une injure qu'ils s'imaginoient rejaillir ſur toute la nation, réunirent leurs forces. Ils équipérent une flotte d'environ onze cent vaiſſeaux, ſelon Homère, & de mille, ſelon Ovide, mais d'un nombre beaucoup moindre, ſelon Thucydide, qui prétend que les Poëtes l'ont exagérée. Ils partirent du port d'Aulide dans la Béotie, ſitué vis-à vis l'iſle d'Eubée, & firent voile vers la ville de Troye, dont ils formerent le ſiége. Troye étoit une ville de Phrygie dans l'Aſie mineure près de l'Helleſpont, ſur les côtes de la mer Egée, & bâtie par Dardanus. Elle étoit célébre par ſa grandeur & par ſes richeſſes. Priam, pere de Pâris, qui en étoit roi, l'avoit élevée à l'état le plus floriſſant où elle eût jamais été ; mais après dix ans de ſiége, cette ville fut réduite en cendres, & les Grecs victorieux retournerent dans leur pays, enrichis de ſes dépouilles. Il n'y eut rien de ſingulier dans leur navigation ; mais celle d'Ulyſſe mérite d'être rapportée.

Ulyſſe, roi d'Itaque & de Dulychie, deux petites iſles de la mer Ionienne, trop épris d'amour pour ſa femme Pénélope, contrefit l'inſenſé, pour ſe diſpenſer d'aller à la guerre de Troye ; mais ſa ruſe ayant été découverte, il ſe joignit aux Princes Grecs, & ſes artifices firent enfin tomber cette ville ſuperbe. Après cette glorieuſe expédition, il fit voile vers ſa patrie avec douze vaiſſeaux. Il fut d'abord jetté par une tempête ſur les côtes de Thrace, au pays des Cynoniens : il en partit, paſſa par Delos, & dirigea ſa route du côté de Malée,

Malée, promontoire décrié par les naufrages fréquens ſur ſes bords. Aux approches de ce cap dangereux, il fut aſſailli d'une violente tempête qui fit échouer ſon vaiſſeau. Remis de cet accident, il relâcha à l'iſle de Cythère, aujourd'hui Cérigo, & fut jetté de-là dans le pays des Lotophages, ainſi nommés à cauſe du Lotus, fruit ſi agréable au goût, que les compagnons d'Ulyſſe en ayant mangé, ne voulurent plus retourner en Gréce. Quelques Auteurs mettent ces peuples en Afrique; d'autres les placent en Sicile ſur la foi d'Homère, qui dit qu'Uliſſe ſe rendit dans un jour du pays des Lotophages à celui des Cyclopes; ce qu'il n'auroit pu faire, ſi les premiers avoient été ſur les côtes d'Afrique. Selon le ſyſtême de ceux qui placent les Lotophages en Afrique, Ulyſſe qui ſembloit n'errer ſur la mer qu'à la faveur des tempêtes, fut jetté de-là, en Sicile. Etant arrivé près du mont Etna où demeuroient les Cyclopes, il tomba entre les mains du plus fameux, nommé Polyphême, qui mangea ſix de ſes compagnons, & qui par grace lui promit de ne le dévorer que le dernier; mais Ulyſſe l'ayant enivré, lui creva l'œil unique qu'il avoit, & ſe déroba de ſes mains. Les vents le pouſſérent ſur les iſles Æoliennes; il en partit par un vent favorable qui le portoit à Itaque; mais il fut repouſſé par un vent contraire dans les mêmes iſles, d'où il repartit auſſi-tôt, parce qu'on ne voulut pas l'y recevoir. De-là, il alla mouiller ſur la côte des Leſtrygons, près de l'endroit où eſt aujourd'hui le port de Gaïette. Ces peuples, extrêmement farouches, mangérent quelques uns de ſes gens, & coulerent à fond onze de ſes vaiſſeaux. Il ſe ſauva dans le ſeul qui lui reſtoit, & ſe réfugia ſur les côtes d'Italie, dans une iſle où regnoit Circé, fille du Soleil. S'étant dérobé aux charmes de cette enchantereſſe, quelques auteurs diſent qu'il fit voile vers l'Océan; qu'il y entra; qu'il pénétra juſques dans la grande Bretagne ſur les bords du Rhin; & qu'enfin il bâtit la ville de Liſbonne, appellée de ſon nom Ulyſſippo; mais les bons critiques n'admettent point cette tradition.

Notre héros ayant paſſé l'iſle des Syrènes, rangea les côtes de la Campanie & de la Lucanie, où il laiſſa des monu-

mens de ſon paſſage. Il cotoya le pays des Brutiens, & alla jetter l'ancre à Témèſe. De là il paſſa le détroit qui ſépare l'Italie de la Sicile, ayant évité heureuſement les fameux écueils de Sylla & de Charybde, qui ſont à l'entrée & à la ſortie du canal. Mais à peine ſe vit il délivré de ce danger, qu'il fut précipité dans un autre; ſon vaiſſeau fit naufrage; tout ſon équipage périt; il échappa ſeul au malheur commun, à la faveur d'un mats, & ſe réfugia dans l'iſle d'Ogygie, où regnoit Calypſo. Epris des charmes de cette nymphe, qui l'enivra de plaiſirs, il y ſéjourna pendant 6, 7, ou 10 ans, car les auteurs varient ſur le nombre des années qu'il y demeura, entiérement livré à la molleſſe & aux douceurs de la volupté. Mais l'amour de ſa patrie ſe réveillant dans ſon cœur, & triomphant d'une paſſion que l'habitude rendoit languiſſante, il conſtruiſit lui-même un vaiſſeau, à la faveur duquel il ſe ſauva de l'iſle & des charmes de Calypſo. Après quelques jours de navigation, il ſe trouva à la vûe d'Itaque; mais une nouvelle tempête l'en écarta encore. Pendant que ſon vaiſſeau violemment agité, luttoit contre les flots, il tomba dans la mer, & ſe ſauva à la nage dans l'iſle de Phœaque appellée aujourd'hui Corfou. Il y fut reçu avec diſtinction par Alcinoüs. De-là, il fit voile à Itaque, où il arriva après avoir erré pendant dix ans ſur les mers, dans le cours d'une navigation qu'il auroit pû faire en moins d'un mois (*a*).

Pendant qu'Ulyſſe étoit ainſi le jouet des flots & de la mer, les reſtes infortunés des Troyens éprouvoient une pareille diſgrace. Voyant leur ville en feu, ils dirent un triſte adieu à leur miſérable patrie, & allérent dans d'autres climats, chercher un azile contre la fureur des Grecs. Anténor, prince Troyen, fit voile vers l'Italie; il entra dans le golfe Adriatique, & bâtit la ville de Padoue. Francus alla ſur les rives du Rhin, fonder une nouvelle colonie; mais le plus diſtingué de ceux qui échappérent à la fureur des Grecs, fut Enée, gendre de Priam. Il avoit perdu dans l'embraſement de Troye, Créüſe ſa femme: il ſe ſauva chargé du précieux poids de ſon pere Anchiſe, de ſes dieux domeſtiques, & gagna ſa flotte, com-

(*a*) Jactantur dubio per duo luſtra mari. *Ovid.*

poſée de 10 vaiſſeaux, qui l'attendoit au port d'Antandros, ville de Phrygie, ſituée au midi de cette province. Son voyage ne fut guéres moins agité que celui d'Ulyſſe. D'Antandros, il alla aborder en Thrace: Denis d'Halicarnaſſe dit que ce fut à Palienne, ville de la Macédoine, ſur les confins de la Thrace. Il y bâtit une ville, qui fut appellée de ſon nom *Ænos*. De-là, continuant ſa route, il reconnut Délos, Naxe, Donyſa, Oliaros, Páros, & pluſieurs autres iſles de la mer Egée: il alla enſuite mouiller à l'Iſle de Créte, où il bâtit deux villes. Il en partit, & alla jetter l'ancre à l'iſle de Cythère, où il fit élever un temple à Vénus. Il rangea la côte du Péloponnèſe, & fit voile vers les Strophades. De-là il ſe rendit à Zacynthe, où il bâtit encore un temple à Venus. Il ſuivit la côte d'Epire, & s'avança juſqu'à l'entrée du golfe Adriatique. De-là, prenant le large, il traverſa la mer Ionienne, fit voile vers l'Italie, paſſa à Tarente, rangea toute la côte, gagna celle de Sicile, qu'il parcourut par les caps de Pachino & de Lylibée, & alla mouiller à Drépano.

S'étant remis en mer, il fut ſurpris d'une furieuſe tempête, qui le jetta à Carthage, ſur les côtes d'Afrique. Il en partit, & fit voile une ſeconde fois vers la Sicile, d'où, après diverſes avantures décrites par les poëtes, il ſe rendit à Cumes, ville de Campanie, dans le golfe de Gaïette; de-là il entra dans le Tybre par ſon embouchure, avec ſept vaiſſeaux qui lui reſtoient, de vingt dont ſa flotte avoit été compoſée. Ce fut-là le terme d'une navigation de ſept ans. Denis d'Halicarnaſſe prétend qu'Enée n'entra point dans le Tybre, qui étoit trop peu profond pour porter ſa flotte; que Laurentum termina ſa courſe, & que ſa navigation ne fut que de deux ans. Quelques auteurs cités par Strabon, prétendent que la navigation d'Enée eſt entiérement fabuleuſe. Pour les concilier, il y a lieu de croire qu'il en eſt ainſi que de celle d'Ulyſſe, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt mêlée de vrai & de faux, comme tous les événemens des tems héroïques.

Le troiſiéme âge des Grecs, ou le tems hiſtorique, commence à la premiére Olympiade. On ſçait que les Olympiades ont pris leur nom d'Olympie, ville du territoire de Piſe,

dans le Péloponnèſe, où ſe célébroient ſolemnellement ces jeux ſi renommés parmi les Grecs. Hercules de Créte, poſtérieur à celui d'Egypte, & plus ancien que le fils d'Alcméne, les inſtitua ; mais ayant été ſuſpendus pendant pluſieurs ſiécles, Iphytus, roi d'Elide, en fut le reſtaurateur. Ces jeux conſiſtoient à s'éxercer à la courſe, au Ceſte, à la Lutte. On les célébroit de quatre ans en quatre ans révolus ; & ce nombre d'années après lequel revenoient ces jeux, s'appelloit une Olympiade. Les auteurs ne ſont pas d'accord ſur l'époque de la premiére. Mais ſans entrer dans des diſcuſſions de Chronologie, étrangères à notre ſujet, j'embraſſe le ſentiment de ceux qui mettent la premiére Olympiade à l'an du monde 3278. C'eſt-à dire, 406. ans après la ruine de Troye.

Cette ville fameuſe par ſes malheurs, étant réduite en cendres, les Grecs prirent du goût pour la navigation, & envoyérent des colonies dans une grande partie des iſles, en Sicile, & en Italie. Comme ils étoient tous ſéparés en différens états, & indépendans les uns des autres, chaque état avoit ſa marine. Corinthe, ſituée dans le Péloponnèſe, près de l'iſtme qui porte ſon nom, commença à ſe diſtinguer par ſon commerce maritime & ſes deux ports. Les Corinthiens ſe rendirent habiles dans l'architecture navale ; ils furent les premiers qui changérent la forme des vaiſſeaux, qui auparavant n'avoient qu'un rang de 50 rameurs, & ils en bâtirent à trois rangs de rames : ils ſe rendirent formidables ſur mer, & ils livrerent aux habitans de Corcyre, aujourd'hui Corfou, le premier combat naval, dont il ſoit fait mention. Cette bataille fut donnée 260 ans avant la fin de la guerre du Péloponnèſe.

Les Ioniens, maîtres de l'Aſie mineure & de pluſieurs places maritimes, poſſéderent long-tems l'empire de la mer ; ils en jouiſſoient encore ſous Cyrus & ſous ſon fils Cambyſes. Ils furent cependant ſoumis par Créſus, roi de Lydie. Ce prince voulant auſſi s'aſſujettir les iſles voiſines, ſe diſpoſa à équiper une flotte pour cette expédition ; mais on lui fit dire adroitement que ces inſulaires avoient dix mille chevaux à envoyer aux Ioniens, pour les aider à ſecouer le joug

Digitized by Google

des Lydiens, & par conſéquent qu'ils ſeroient charmés que Créſus leur envoyât des vaiſſeaux pour les paſſer. Le crédule roi de Lydie donna dans le panneau, & n'arma point ſa flotte.

Les Phocéens, habitans de la Phocide, province de la Gréce, ſituée entre la Béotie & l'Etolie, furent les premiers qui entreprirent de longues navigations : ils n'avoient cependant que des vaiſſeaux de 50 rames. Ils établirent des colonies dans le golfe Adriatique ſur les côtes des Tyrrhéniens, de l'Ibérie & à Tarteſſe.

Athénes, capitale de l'Attique, auſſi diſtinguée par la gloire des armes que par celle des beaux Arts, & célébre par ſes trois ports, le fut auſſi par ſes exploits maritimes. Elle eut de grands démêlés avec Mégare, ville de l'Achaïe, au ſujet de Salamine. Cette iſle fut long-tems diſputée entre ces deux villes ; après pluſieurs combats, Salamine demeura aux Mégariens. Les Athéniens, honteux de s'être entêtés à pure perte pour une place qui n'en valoit pas la peine, firent une loi, par laquelle ils défendoient ſous peine de la vie, de faire la moindre propoſition touchant l'expédition de Salamine. Solon, qui croyoit l'honneur de ſa patrie intéreſſé dans cette défenſe, contrefit l'inſenſé, pour remettre cette affaire ſur le tapis, & la propoſa tant de fois indirectement, qu'il ſe fit écouter. Les Athéniens, animés par ſes diſcours, ſe mirent en mer, attaquerent de nouveau Salamine, & la prirent.

Les Mégariens irrités de cette perte, chercherent à ſe vanger, & ſubſtituerent l'artifice à la force : ils firent en ſecret un embarquement, pour enlever à la faveur des ténébres les femmes Athéniennes, dans le tems qu'elles ſeroient occupées aux ſacrifices d'Eleuſis, qu'elles célébroient à la lumiére des flambeaux. Piſiſtrate, chef des Athéniens, averti de ce deſſein, ſe mit en embuſcade avec la jeuneſſe d'Athènes. Les Mégariens qui ne ſe croyoient pas découverts, débarquerent ſans obſtacle ; mais ſur le point de faire leur coup, ils furent ſurpris, enveloppés & taillés en piéces. Piſiſtrate profita de ſa victoire ; il s'embarqua ſur les vaiſſeaux des Mégariens, il y fit mettre des femmes Athénien-

nes, & fit voile vers Mégare. Les Mégariens appercevans leurs vaiſſeaux chargés de femmes d'Athènes, coururent en foule au rivage, pour féliciter leurs compatriotes de l'heureux ſuccès de leur artifice. Piſiſtrate profita de leur erreur, les fit preſque tous paſſer au fil de l'épée, & il s'en fallut peu qu'il ne s'emparât de Mégare.

Les Athéniens eurent encore ſur mer d'autres démêlés avec les Egynétes. Ces deux peuples voiſins s'étant brouillés, armerent les uns contre les autres. Comme les Egynétes étoient plus forts par le nombre de leurs vaiſſeaux, les Athéniens en acheterent 20 des Corinthiens : ils firent par ce moyen une flotte de 70 voiles : les Egynétes en avoient davantage ; ils furent cependant vaincus : les Athéniens eurent du deſſous quelque tems après ; les Eginétes les battirent & leur enleverent quatre vaiſſeaux avec tout leur équipage. Thucydide remarque que ces flottes étoient peu conſidérables, n'étant compoſées que de petits bâtimens ; il n'y en avoit aucun à trois rangs : ceux que les Athéniens acheterent à Corinthe, étoient ſans doute peu conſidérables, puiſqu'ils ne les payerent que cinq dracmes.

Thémiſtocle voyant les Athéniens continuellement inſultés par les Egynétes, & menacés du formidable appareil de guerre de Xerxès, mit en œuvre toute la force de ſon éloquence pour tourner leur goût du côté de la marine. Il leur repréſenta très-vivement qu'ils ne pouvoient ſe mettre en garde contre des ennemis ſi puiſſans, que par une armée navale : ils le crurent, & s'appliquerent à la connoiſſance de la mer. Ils n'avoient eu juſques-là que des vaiſſeaux de charge ; mais ils en conſtruiſirent un grand nombre, & à trois rangs. Ces vaiſſeaux ſauverent la Gréce, & furent l'écueil où ſe briſa la puiſſance énorme des Perſes, aux célébres batailles d'Artémiſe & de Salamine, comme nous l'avons vû. Voilà ce que les Grecs ont fait de plus mémorable ſur mer depuis l'établiſſement des Olympiades. Pour faire une hiſtoire liée & ſuivie, il faut placer ici ce qui s'eſt paſſé ſous Cyrus, Cambyſes, Darius & Xerxès, & que j'ai décrit en parlant de la navigation des anciens Perſes, & continuer les événemens qui ont ſuivi.

Xerxès, après la bataille de Salamine, porta dans ſes états les triſtes débris de ſa défaite ; & ſa ſortie de la Gréce fut auſſi humiliante que ſon entrée avoit été formidable. Mais les Grecs ne s'amuſerent point à goûter dans un repos oiſif les fruits de leur victoire, ils penſerent ſérieuſement à en profiter. Thémiſtocle fit relever les murs d'Athènes que les Perſes avoient abattus : & comme il avoit éprouvé tous les avantages de la marine, il engagea les Athéniens à la cultiver. Les anciens rois d'Athènes étoient fort oppoſés à la navigation, & pour inſpirer aux peuples l'éloignement pour la mer, ils avoient inventé la fable de Minerve plaidant contre Neptune, pour être la Divinité tutélaire d'Athénes. Neptune qui repréſentoit la mer, eut du deſſous dans ce démêlé. Les Athéniens avoient tant de répugnance pour la marine, que les trente tyrans firent tourner du côté de la terre un tribunal bâti dans un lieu appellé *Pnix*, qui avoit la vûe ſur la mer. Thémiſtocle avoit diſſipé tous ces préjugés, & avoit mis les Athéniens dans le goût de la marine, convaincu qu'elle ouvre le chemin à la ſouveraine puiſſance. Les habitans de Sparte, à qui Licurgue avoit inſpiré du dégoût pour la marine, ſe virent obligés de la cultiver, pour réſiſter à la puiſſance des Perſes, & ils ne la ſurmonterent que par le moyen de leurs vaiſſeaux.

Les Athéniens convaincus qu'ils devoient à la mer la conſervation de leur patrie, étoient réſolus d'entretenir leurs forces maritimes ; mais Thémiſtocle prit de ſages meſures pour les augmenter : la ville d'Athénes n'avoit qu'un petit port qui ne ſuffiſoit pas pour les vaiſſeaux de la république ; Thémiſtocle perſuada au peuple d'en conſtruire un plus grand. On bâtit le fameux Pirée, le plus beau port de toute la Gréce : il pouvoit contenir quatre cens vaiſſeaux, & on le joignit à la ville par un mur de deux mille pas. Mais comme un port ſans vaiſſeaux eſt inutile, Thémiſtocle fit prendre aux Athéniens la réſolution d'en conſtruire vingt tous les ans. A ſa ſollicitation, ils accorderent des immunités & des priviléges conſidérables à tous les artiſans qui travailloient dans leur arſenal : ils attirerent par-là une infinité d'ouvriers habiles, néceſſaires pour la conſtruction & l'ar-

mement de leurs flottes. Thémiſtocle, dont les vûes ſe portoient à tout, engagea encore les Athéniens à ſe liguer avec les Ioniens, leurs anciens amis ; ils étoient puiſſans ſur la mer: & par cette politique, il rendoit Athènes ſupérieure à Lacédémone, ſa rivale, qui avoit peu de forces maritimes.

Les Lacédémoniens de leur côté mirent à profit les grands avantages qu'ils avoient remportés ſur les Perſes. Pour affranchir les villes Grecques que ces barbares tenoient ſous leur domination, ils donnerent à Pauſanias une flotte de quatre-vingt vaiſſeaux du Péloponnèſe: il y en avoit trente d'Athènes, commandés par Ariſtide. Pauſanias fit voile vers l'iſle de Chypre, à laquelle il rendit ſon ancienne liberté : il s'avança enſuite vers l'Helleſpont, & prit Byſance. De ſi rapides ſuccès l'auroient mené loin, s'il eût pû réſiſter aux offres des Perſes, ou plutôt à ſon avarice. Artabaſe, un des généraux de Xerxès, lui envoya de riches préſens qui corrompirent ſa fidélité. Pauſanias, après avoir triomphé des Perſes à Platée, en Chypre & à Byſance, prit leurs vices en prenant leurs villes. Frappé de leur faſte & de leurs délices, il compara la vie frugale de Sparte, dont il étoit roi, avec la vie voluptueuſe des Aſiatiques, dont il étoit vainqueur. Il fut entraîné par l'exemple ; & bientôt ébloüi par l'or des Perſes, il s'ouvrit aux propoſitions flatteuſes qu'ils lui firent, & trahit ſa patrie. Sa perfidie fut découverte, & ne fut pas impunie : les Grecs l'abandonnerent, & allerent l'accuſer à Lacédémone, où une mort honteuſe flétrit toute la gloire qu'il avoit acquiſe dans ſes expéditions.

Ariſtide répara par ſa ſageſſe tout ce que Pauſanias avoit gâté par ſon infidélité : ſa vertu attira ſur lui tous les regards de la Gréce, & lui mérita la confiance des peuples qui s'étoient réunis contre les barbares. Devenu leur chef, il fit paſſer aux Athéniens l'empire de la mer, dont les Lacédémoniens avoient été juſque-là en poſſeſſion : il perſuada aux villes liguées, de s'impoſer volontairement des taxes & des ſubſides proportionnés aux facultés de chacune, afin qu'on pût trouver dans ces tréſors publics des reſſources contre une

une nouvelle irruption des Perſes dont on étoit toujours menacé. On applaudit fort à cet avis, & on lui confia le ſoin de régler cet impôt: la commiſſion étoit délicate : il l'exécuta cependant avec tant d'équité, qu'il en mérita le ſurnom de *Juſte*. Il fixa à la ſomme de 560 talens, ſelon Diodore, ou de 400, ſelon Cornelius Nepos, (1) l'argent qu'on devoit fournir tous les ans pour l'armement des vaiſſeaux ; & il ordonna que cet argent ſeroit dépoſé dans l'iſle de Delos.

Les Lacédémoniens ne virent point ſans jalouſie, ni ſans inquiétude l'empire de la mer paſſer aux Athéniens. Cette ſupériorité mit Sparte en allarmes ; le ſénat, les citoyens, & ſurtout les jeunes gens, étoient d'avis qu'il falloit tout mettre en œuvre pour la recouvrer. Etémarides, un des ſénateurs, qui craignoit une guerre inteſtine, employa toute la force de ſon éloquence, pour déſarmer la jalouſie des Lacédémoniens, & en vint à bout ; mais il reſta toujours dans leur cœur un levain d'animoſité, qui ſe fortifiant de plus en plus, éclata, comme nous le verrons dans la ſuite, d'une maniére fatale à toute la Gréce.

An. M. 3531. Av. J. C. 473.

Le reſſentiment des Lacédémoniens fut réprimé quelque tems par Etémarides, mais il ne fut pas entiérement étouffé : & n'oſant pas choquer ouvertement les Athéniens, ils s'en prirent à Thémiſtocle, leur chef ; ils l'accuſerent d'être entré dans la conſpiration de Pauſanias, & mirent en mouvement tous ſes ennemis, pour donner du crédit à cette calomnie. Elle fut reçue ſans peine des Athéniens, à qui la gloire de ce grand homme devenoit à charge, & qui commençoient à redouter ſon mérite. Thémiſtocle, pour ſe dérober à la fureur de l'envie qui le perſécutoit, ſe réfugia chez les Perſes.

An. M. 3533. Av. J. C. 471.

Les Athéniens privés de ce grand homme, mirent à ſa place Cimon, fils du fameux Miltiade, qui avoit gagné ſur Darius la bataille de Marathon. Cimon qui avoit appris ſous ſon pere le métier de la guerre, équipa une flotte, avec laquelle il fit voile du côté de Byſance. Il s'empara de la pe-

(1) Le talent Attique valant mille écus, c'étoit un fond d'un million ſix cens quatre-vingt mille livres, ou de douze cens mille livres de notre monnoie.

tite ville d'Eione occupée par les Perſes, & de Scyros, une des Cyclades, dans laquelle il mit une colonie d'Athéniens. Après cette expédition, il retourna au port de Pirée, pour y faire un armement plus conſidérable : il fit élargir deux cens des meilleurs voiliers, que Thémiſtocle avoit fait conſtruire, & fit mettre ſur chacun un pont qui débordoit des deux côtés, afin d'y pouvoir placer un plus grand nombre de combattans : il fortifia ſa flotte du ſecours des peuples ligués, & avec 300 vaiſſeaux, fit voile du côté de la Carie & de la Lycie : il fit ſoulever ces provinces conquiſes par les Perſes, il en chaſſa ces barbares, & en tira de nouveaux renforts pour groſſir ſa flotte. Toutes ces expéditions ſe firent ſous le regne d'Artaxerxès *Longue-main*, qui avoit ſuccédé à Xerxès ſon pere.

Les Perſes réveillés par les victoires des Athéniens, raſſemblerent leurs forces maritimes, & compoſerent une flotte de 340 vaiſſeaux, ſelon Diodore, ou de 600, ſelon Plutarque, commandée par un fils naturel de Xerxès. Elle étoit à l'ancre à l'embouchure de l'Eurymédon, qui ſe décharge dans la mer de Pamphilie, pour y attendre un ſecours de 80 vaiſſeaux Phéniciens. Cimon qui cherchoit cette armée navale pour la combattre, la joignit bientôt avec la ſienne, qui n'étoit que de 250 vaiſſeaux, ſelon Diodore, ou de 350, au rapport de Plutarque. Les Perſes aux approches des Athéniens, leverent l'ancre & remonterent le fleuve ; mais ſe voyant ſuivis, ils allerent à la rencontre de leurs ennemis : le combat s'engagea, il fut fort vif, & la victoire long-tems diſputée : elle ſe déclara enfin pour les Athéniens : ils défirent entiérement les Perſes ; ils briſerent ou coulerent à fond un grand nombre de leurs vaiſſeaux, & en prirent 200 avec tout leur équipage : le reſte ſe ſauva en Chypre ; ceux qui les montoient, y débarquerent, & pour favoriſer leur fuite, ils laiſſerent au pouvoir du vainqueur tous leurs vaiſſeaux abandonnés.

An. M. 3514. Av. J.C. 470. Cimon ſçut profiter de ſa victoire. Avant que le bruit en eut été répandu dans l'armée de terre des ennemis, campée ſur les rivages de l'Eurymédon, il embarqua ſur les vaiſſeaux qu'il avoit pris, ſes meilleurs ſoldats, revêtus des

habits des Perſes qui avoient été tués ou faits priſonniers : ils firent voile vers le fleuve où les barbares les virent aborder ſans allarmes, les prenant pour une partie de leur flotte. A l'entrée de la nuit, Cimon les fit débarquer & ranger en bataille, ſans rencontrer le moindre obſtacle. Ces troupes ainſi traveſties, tomberent avec furie ſur les Perſes, & en firent un horrible carnage. Les barbares attaqués par des ennemis qu'ils ne connoiſſoient pas, ſe laiſſoient égorger preſque ſans ſe défendre ; l'obſcurité de la nuit redoubloit le trouble & la confuſion : ils couroient au péril en le fuyant ; & ne ſoupçonnant rien de l'artifice des Grecs, ils ſe retiroient du côté de la mer, pour ſe mettre à l'abri de leurs vaiſſeaux, mais ils alloient ſe livrer eux mêmes à leurs ennemis, qui les maſſacroient à meſure qu'ils ſe préſentoient. Cimon craignant que l'ardeur du pillage ne fît écarter ſes ſoldats, s'aviſa, pour les rallier, de faire allumer des flambeaux ſur ſes navires ; c'étoit le ſignal qu'il leur avoit donné pour la retraite. Ils ſe rembarquerent, & le lendemain ils érigerent un trophée ſur les bords du fleuve.

Cette journée couvrit Cimon de gloire, puiſqu'il remporta deux célébres victoires l'une ſur mer & l'autre ſur terre. Les Perſes perdirent dans ces deux actions 340 vaiſſeaux, & plus de vingt mille hommes qui furent faits priſonniers, ſans compter les morts & les bleſſés. Mais le bonheur du général Athénien ne ſe borna point à ces avantages. Comme il faiſoit voile pour s'en retourner avec la flotte victorieuſe, il rencontra les 80 vaiſſeaux Phéniciens qui alloient au ſecours des Perſes, dont ils ignoroient la défaite : il les attaqua & les prit. Enſuite pourſuivant ſa route vers la Cherſonnèſe de Thrace, il en chaſſa les Perſes qui s'en étoient emparés, & leur prit 13 vaiſſeaux ; de-là il tourna vers Thaſos, iſle de la mer Egée, peu éloignée de la Thrace : il attaqua ſes habitans qui s'étoient révoltés, les défit dans un combat naval, & prit 33 de leurs vaiſſeaux, outre leurs villes & les lieux qui en dépendoient.

Artaxerxès humilié par toutes ces diſgraces, voulut eſſayer de les réparer ; mais dans le tems qu'il ſe préparoit à faire de nouveaux efforts pour un armement, les Egyptiens ſe

révolterent contre lui, & mirent à leur tête Inarès, roi de Lybie, qu'ils choisirent volontairement pour souverain. Artaxerxès envoya contre ces rébelles une armée de plus de trois cent mille hommes, sous la conduite d'Achéménes son oncle, avec ordre de mettre tout à feu & à sang. Les Egyptiens pour se garantir de l'orage dont ils étoient menacés, demanderent du secours aux Athéniens. On délibéra sur cette affaire à Athènes, & on convint dans le conseil qu'il falloit secourir l'Egypte, soit pour affoiblir la puissance des Perses, qui étoient toujours redoutables malgré leurs pertes, soit pour gagner l'amitié des Egyptiens, qui pouvoit être utile dans l'occasion; on leur envoya 200 vaisseaux. Avec ce renfort ils attaquerent l'armée des Perses, étendue le long des rivages du Nil, & la défirent après un combat fort opiniâtre.

An. M. 3545. Av. J. C. 459.

Artaxerxès honteux de sa défaite, remit peu de tems après sur pied une armée aussi nombreuse que la premiere, sous la conduite d'Artabase & de Mégabyse, & mit sur mer une flotte composée de trois cent voiles. Les deux armées concertoient tous leurs mouvemens, & cotoyoient le rivage. Quand elles furent arrivées en Egypte, les chefs informés que la flotte des Athéniens, dont ils redoutoient le courage, étoit retirée dans une isle formée par le Nil, firent creuser des fossés profonds, dans lesquels ils firent entrer l'eau du fleuve, & mirent ainsi à sec les vaisseaux des Athéniens. Ceux-ci voyant qu'ils leur devenoient inutiles, les brûlerent, de peur qu'ils ne tombassent au pouvoir de leurs ennemis. Les Egyptiens effrayés de ce premier succès des Perses, traiterent avec eux. Les Athéniens se voyant lâchement abandonnés, résolurent de vendre chérement leur vie, & se mirent en défense. Artabase & Mégabyse convaincus qu'il est dangereux d'attaquer des gens réduits à la nécessité de vaincre ou de mourir, leur firent un pont d'or, & leur laisserent la liberté de retourner dans leur patrie.

An. M. 3550. Av. J. C. 454.

Les Athéniens enflés de tous ces succès, jouissoient sans obstacle de l'empire de la mer; mais l'ambition de dominer ne leur permit pas d'être long-tems tranquilles, & au défaut d'ennemis étrangers, ils tournerent leurs armes contre

leurs voiſins. Ceux-ci ſe liguerent pour défendre leur liberté, mais ils furent défaits & ſoumis. Les Athéniens entreprirent enſuite de mettre ſous leur domination les Egynétes qui étoient puiſſans ſur mer : ils envoyerent contre eux une flotte conſidérable ; mais les Egynétes, excellens marins, raſſemblerent toutes leurs forces navales ; & quoiqu'elles fuſſent fort inférieures à celle des Athéniens, ils accepterent le combat, comptant beaucoup ſur leur habileté & leur courage ; ils furent cependant défaits ; & après avoir perdu 70 vaiſſeaux, ils devinrent tributaires des vainqueurs.

Les Athéniens étoient alors au comble de leur proſpérité : après avoir été par-tout ſupérieurs aux Perſes, ils avoient aſſujetti preſque toute la Gréce, & tout trembloit ſur mer à la vûe de leurs vaiſſeaux. Cimon qui connoiſſoit leur eſprit remuant, craignoit que dégoûtés du repos, ils n'inquiétaſſent encore quelques peuples voiſins ; & pour occuper leur ambition, il leur perſuada de faire un nouvel armement contre les Perſes, afin de remettre en liberté les villes Grecques de l'Aſie mineure. On lui donna pour cette expédition 200 vaiſſeaux : il en envoya 60 en Egypte, & avec le reſte, il fit voile vers les côtes de Pamphilie : il prit en paſſant quelques villes dans l'iſle de Chypre ; mais l'armée navale des Perſes, compoſée de 300 vaiſſeaux Ciciliens & Phéniciens, & commandée par Artabaſe, ayant paru dans ces mers, Cimon fut l'attaquer, & la mit en déſordre : il coula pluſieurs vaiſſeaux à fond : il en prit cent avec leur équipage, & pourſuivit le reſte juſque ſur la côte de Phénicie : ceux qui montoient ces vaiſſeaux ſe voyant pourſuivis, gagnérent la côte, & furent joindre l'armée de terre, commandée par Mégabyſe. Les Athéniens, entrainés par l'ardeur de leur courage, parurent auſſitôt qu'eux à la vûe du camp des Perſes : ils leur livrérent le combat, ſans leur donner le tems de ſe reconnoître. La rapidité de leur attaque, jointe à la ſurpriſe de leurs ennemis, leur fit remporter la victoire. Après cette expédition, ils ſe rembarquérent, & gagnérent l'iſle de Chypre. Cimon y prit, ſans beaucoup de peine, toutes les villes qui n'étoient pas ſoumiſes ; mais il fut arrêté devant Salamine, dans laquelle il y avoit une forte

garniſon, & qui étoit bien pourvûe de munitions. Il en fit le ſiége dans les formes, & la preſſoit vivement. Artaxerxès qui, en perdant cette place, perdoit toute la réputation de ſes armes, crut qu'une paix utile rétabliroit mieux ſes affaires qu'une guerre deſavantageuſe; & fit parler d'accommodement aux Athéniens, qui écoutérent ſes propoſitions; trop flattés d'avoir réduit ce puiſſant monarque à cette extrémité. Ainſi l'orgueil des Perſes fut humilié par une petite république, qui les força de faire un traité honteux; Artaxerxès s'engagea à rendre la liberté aux Grecs de l'Aſie, &
An. M. 3555. av. J. C. 449. à ne point entrer dans la mer Egée par le Pont-Euxin, ni dans la Méditerranée par les mers de Pamphilie & de Syrie. Cimon mourut en Chypre, au milieu de ſes triomphes, & il termina dans le ſein de la victoire, une vie glorieuſe. Lorſqu'il ſe vit à l'extrémité, il donna ſes ordres, pour que ſa flotte fût promptement conduite à Athènes; ce qui fut exécuté.

Athènes, dans Cimon, perdit un grand homme, mais un grand homme lui ſuccéda. Ce fut Périclès, fils de Xantippe, qui défit les Perſes à la bataille de Mycale.

Périclès ſe voyant à la tête des affaires, travailla à maintenir les Athéniens dans la poſſeſſion de l'empire de la mer; il augmenta leurs forces maritimes, & les rendit par ce moyen, redoutables à toute la Gréce: il fit voile vers le royaume de Pont, avec une flotte nombreuſe & magnifique, afin d'étaler aux yeux des barbares, toute la grandeur de la puiſſance Athénienne: vanité fatale, qui réveilla la jalouſie des nations voiſines, & dans la ſuite, inonda la Gréce du ſang de ſes meilleurs citoyens. Les habitans de l'iſle d'Eubée, qui avoient été ſoumis aux Athéniens du tems de Solon, s'étant révoltés, Périclès paſſa dans l'iſle avec 50 vaiſſeaux; il attaqua les rebelles, & les remit dans leur devoir: & comme les Hiſtiens qui habitoient la côte orientale de l'Eubée, avoient égorgé les ſoldats d'un vaiſſeau Athénien qu'ils avoient pris, il les chaſſa, & mit à leur place une colonie Athénienne.

An. M. 3564. av. J. C. 440. La guerre de Samos, peu de tems après, mit encore dans un plus grand jour la capacité de Périclès. Les Samiens étant

en guerre avec les habitans de Milet, les Athéniens voulurent se mêler de leur accommodement ; mais les Samiens refusérent leur médiation. Périclès crut qu'il falloit les contraindre à l'accepter. Il fit une descente à Samos avec quarante vaisseaux : il y changea le gouvernement, qui étoit suspect aux Athéniens, par les liaisons que les magistrats entretenoient avec les Perses : & après avoir obligé les Samiens de payer les frais de son armement, il s'en retourna à Athénes. Les Samiens indignés de se voir faire la loi par les Athèniens, se liguérent avec les Perses, qui les aiderent à chasser tous ceux qui paroissoient attachés aux Athéniens. Périclès, pour soumettre ces insulaires, se rembarqua, & fit voile vers Samos, avec 44 vaisseaux, selon Plutarque, ou 60 selon Diodore. Il trouva les Samiens résolus, non-seulement de se défendre, mais encore, de lui disputer l'empire de la mer. Ils étoient près de l'isle de Tragie, l'une des Sporades, avec 70 vaisseaux, dont vingt étoient armés en guerre. Il les attaqua, & les défit. Périclès n'en voulut point rester là ; il renforça sa flotte de 25 vaisseaux venus de Chio & de Mytilène, se rendit maître du port de Samos, & assiégea la ville. Comme il la tenoit serrée de toutes parts, il fut averti qu'une flotte Phénicienne venoit au secours de la place ; il prit le large avec 60 vaisseaux, pour la combattre, & fit dans cette occasion une grande faute, comme le remarque Plutarque ; car laissant la conduite du siége à des gens peu expérimentés, il abandonnoit l'affaire la plus importante.

Cette fausse démarche eut de fâcheuses suites ; car Méliſsus, général des Samiens, profitant de l'absence de Périclès, fit une sortie sur les assiégeans ; le combat fut sanglant, & les Samiens y eurent tout l'avantage : ils coulérent à fond, & prirent plusieurs vaisseaux, ils firent beaucoup de prisonniers, & ayant la mer libre, ils pourvûrent leur ville de toutes les munitions nécessaires. Périclès fut humilié de cette défaite, mais il ne fut pas long-tems à la réparer, ayant grossi son armée navale de 60 vaisseaux qu'on lui avoit envoyé d'Athènes, & de 30 venus de Mételin & de Chio, il fit voile vers Samos : Melissus alla au-devant de lui avec sa flotte, & lui livra le combat. Périclès, après l'avoir battu, alla

aſſiéger Samos par terre & par mer. Mais, voulant ménager le ſang des ſoldats, il bloqua la ville, & l'environna de retranchemens. Il partagea ſon armée en huit corps, dont un ſe repoſoit toujours, tandis que les ſept autres combattoient. Il fut neuf mois devant cette place, aimant mieux perdre du tems que des hommes, & la prit enfin par ſa perſévérance. Auſſi-tôt qu'il fut maître de cette ville, il en fit raſer les murailles, s'empara de tous les vaiſſeaux des Samiens, & leur fit payer 200 talens pour les frais de la guerre. Cette conquête parut ſi importante à Athènes, que quand Périclès y arriva, les Dames, dans un appareil brillant, vinrent lui baiſer les mains, le couvrir de fleurs, & mettre ſur ſa tête des couronnes, comme on en mettoit aux vainqueurs dans les jeux publics.

Tandis qu'Athènes, fiére de ſes ſuccès, & enivrée de proſpérités, faiſoit la loi à toute la Gréce, les autres Grecs, & ſur-tout les Lacédémoniens, étoient dévorés d'une jalouſie ſecrette, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour éclater. Les démêlés qui s'élevérent entre Corcyre & Corinthe furent comme le ſignal d'un ſoulévement univerſel. Toute la Gréce s'ébranla, à la vûe de ces diviſions naiſſantes; qui furent bientôt ſuivies d'une rupture ouverte. La guerre du Péloponnèſe fut la premiére atteinte que les Grecs ligués donnérent à la puiſſance d'Athènes.

An. M. 3573. av. J.C. 431.

Epidamne, appellée par les Latins *Dyrrachium*, du nom de celui qui avoit conſtruit ſon port, & aujourd'hui Durazzo, eſt une ville de l'Albanie, ſituée à l'embouchure du fleuve qui ſe jette dans le golfe Adriatique. Les Corcyréens & les Corinthiens étoient ſes fondateurs. Les habitans de cette ville ſe diviſerent en deux partis, dont le plus fort chaſſa le plus foible. Les exilés s'aſſocierent aux peuples voiſins, & vinrent aſſiéger leur patrie pour y rentrer. Les aſſiégés envoyerent à Corcyre, demander un ſecours qui leur fut refuſé. Ils implorerent celui des Corinthiens, qui leur envoyerent des troupes, ſoit par amitié pour eux, ſoit par haine contre les habitans de Corcyre, avec leſquels ils n'étoient pas fort unis. Les Corcyréens choqués, envoyerent devant la place attaquée une flotte de 50 vaiſſeaux,

vaiſſeaux, pour ſommer les habitans de recevoir leurs compatriotes, ou de terminer leur différend par les voies de la juſtice, & non par les armes. Ils firent en même-tems repréſenter aux Corinthiens qu'ils devoient étouffer cette diviſion dans ſa naiſſance, au lieu de la nourrir comme ils faiſoient. Ces remontrances furent vaines, & on ſe diſpoſa de part & d'autre à la guerre, par des armemens & des alliances.

Les Corcyréens parurent devant Epidamne; mais cette place ayant refuſé de les recevoir, ils l'inveſtirent avec 40 vaiſſeaux. Les Corinthiens, de leur côté, mirent en mer une flotte de 30 navires, qui, groſſie de ceux que leur envoyérent les Mégariens, les Céphaloniens, les Epidauriens, ceux d'Hermione, les Trézéniens, les Leucadiens, & les Ambraciotes, ſe trouva forte de 75 voiles. Les Corcyréens, outre les vaiſſeaux qu'ils avoient devant Epidamne, tenoient la mer avec 80 navires. Les deux armées étant en préſence, les Corcyréens commencerent le combat: il fut vif, & bien diſputé; mais la victoire ſe rangea du côté du plus grand nombre, & les Corcyréens eurent l'avantage. Ils ne reſterent pas en ſi beau chemin, ils allerent preſſer Epidamne & la prirent. Les Corinthiens, pour réparer cet échec, firent de grands préparatifs: ils radoubérent leurs vaiſſeaux maltraités, ils en conſtruiſirent de nouveaux, & demanderent du ſecours à tous leurs alliés. Les Corcyréens, de leur côté, firent un armement conſidérable. Les deux peuples briguerent à l'envi la protection des Athéniens, & tâcherent de les mettre dans leurs intérêts. Périclès, qui prévoyoit la guerre du Péloponnèſe, pour ménager aux Athéniens une alliance utile, les engagea de ſe déclarer pour les Corcyréens qui étoient les plus forts ſur mer. Ils leur envoyerent 10 vaiſſeaux. Avec ce ſecours, la flotte de Corcyre ſe trouva forte de 120 voiles. Elle fut attaquée par celle de Corinthe, qui en avoit 150: on ſe battit de part & d'autre avec beaucoup de valeur; mais un renfort de 20 vaiſſeaux envoyés par les Athéniens, fit pencher la victoire du côté des Corcyréens. Comme ce dernier combat eſt décrit différemment par Diodore, Plutarque, & Thucydide, je vais rapporter ce qu'ils en diſent.

Diodore dit que les Corinthiens choqués du refus que fit Athénes de prendre leur parti, ſe ménagerent d'autres alliés, qui leur fournirent 60 vaiſſeaux, qu'ils joignirent à 90 dont leur flotte étoit compoſée. Avec ces forces, ils allerent chercher les Corcyréens, dont la flotte étoit de 120 vaiſſeaux, en comptant le ſecours d'Athènes. Les deux flottes s'étant rencontrées, on ſe battit avec une valeur égale; les Corinthiens eurent d'abord l'avantage, mais un renfort de 20 vaiſſeaux, envoyés par les Athéniens, fit paſſer la victoire du côté des Corcyréens. Le lendemain les Corcyréens ſe préſenterent en bataille; mais les Corinthiens ne ſe ſentirent ni aſſez de force, ni aſſez de courage pour accepter le défi. Plutarque aſſure que les 20 vaiſſeaux Athéniens arriverent après le combat; & M. Dacier, dans ſes notes ſur Plutarque, dit que ces 20 vaiſſeaux, venus après coup, jetterent également la terreur dans les deux armées, & les obligerent de ſe ſéparer.

La deſcription de Thucydide eſt plus détaillée & plus ſûre, puiſqu'il étoit alors à Athènes. Voici donc ce qu'il dit de ce fameux combat. Les Corinthiens pour effacer la honte de la derniere bataille dans laquelle ils avoient été défaits, firent voile vers Corcyre, avec une flotte de 150 vaiſſeaux. Les Corcyréens, pour être en état de les bien recevoir, allerent mouiller à l'iſle de Sybote, nommée aujourd'hui Sivita, ſituée près de la côte méridionale de Corcyre. Leur armée navale étoit de 120 navires, en comptant les 10 des Athéniens. Dès que les deux flottes ſe furent reconnues, elles ſe diſpoſerent au combat; & tel étoit leur ordre de bataille. Les Corcyréens partagerent leur armée en trois diviſions: ils prirent la gauche, & donnerent la droite aux Athéniens. Les Corinthiens ſe rangerent de la même façon: leurs alliés occuperent le centre, ils donnerent la droite aux Mégariens, & prirent l'aîle gauche, afin de combattre contre les Athéniens. Le combat fut opiniâtre & ſanglant, mais mal ordonné. Tous les vaiſſeaux ſe mêlerent & s'embarraſſerent par le nombre: on ne put faire aucune manœuvre, ni aucune évolution; les vaiſſeaux reſtoient immobiles, & les matelots étoient oiſifs. On ſe battoit de deſſus les

ponts & les tours, ſans faire faire aux rameurs aucuns mouvemens ; les ſoldats agiſſoient ſeuls, & l'action avoit plus l'air d'un combat de terre, que d'un combat naval : la force y décidoit plus que l'habileté. Les Athéniens, pendant le combat, voltigeoient autour des Corcyréens pour les raffermir ; comme ils ne vouloient pas rompre avec les Corinthiens, ils ne vouloient pas s'engager avec eux : leur deſſein étoit moins de les battre, que d'empêcher que les Corcyréens ne fuſſent vaincus. Cependant on ſe battoit vigoureuſement, & la victoire fut long-tems incertaine ; mais l'aîle droite des Corinthiens commença à plier, elle fut rompue, & gagna la terre. Ceux qui montoient ces vaiſſeaux, les ayant fait échouer ſur le rivage, ſe ſauverent dans le continent, & dix vaiſſeaux Corcyréens qui les avoient ſuivis, les brûlerent après les avoir pillés.

Pendant que l'aîle droite des Corinthiens étoit ainſi maltraitée, celle des Corcyréens fut battue & miſe en fuite par l'aîle gauche des Corinthiens, où étoit toute leur force. Les Athéniens accoururent au ſecours des Corcyréens qui fuyoient : ils vouloient ſeulement les rappeller au combat, ſans s'y engager eux-mêmes ; mais les Corinthiens les attaquerent ſi vivement, qu'ils furent obligés de ſe défendre, & même de prendre auſſi la fuite, parce-qu'ils n'étoient pas les plus forts. Les Corinthiens victorieux pourſuivirent avec ardeur leurs ennemis ; mais comme ils étoient plus occupés à tuer qu'à faire des priſonniers, & que les vaiſſeaux des deux partis étoient mêlés & confondus, ils firent périr un grand nombre de leurs alliés, qu'ils prirent pour des ennemis. Quand ils eurent pouſſé les Corcyréens juſque dans leur iſle, ils allérent recueillir leurs vaiſſeaux diſperſés, & donner du ſecours à ceux qui en avoient beſoin. Ayant enſuite raſſemblé toute leur flotte, ils firent voile vers Corcyre, ſe flattant qu'ils ſoumettroient aiſément ſes habitans conſternés de la défaite des leurs. Les Corcyréens, pour empêcher la deſcente, & défendre leurs côtes, allerent en bon ordre au-devant d'eux. On ſe diſpoſoit de part & d'autre à un nouveau combat ; mais les Corinthiens ayant apperçu un renfort de vingt navires qui venoient d'A-

thènes, pour ne pas trop expoſer, & la gloire qu'ils avoient acquiſe, & leurs forces qui étoient déja bien diminuées, prirent le parti de ſe retirer. Cette retraite ſi prompte étonna les Corcyréens qui n'en ſçavoient pas la cauſe. Ils l'apprirent bientôt par l'arrivée du nouveau ſecours dont ils ne purent cependant pas profiter, parce que la nuit les obligea de ſe retirer.

Le lendemain, les Corcyréens fiers du ſecours qui leur étoit arrivé, mirent à la voile, & allerent préſenter le combat aux Corinthiens, qui avoient jetté l'ancre à l'iſle de Sybote. Ceux-ci prirent le large, & ſe mirent en défenſe, mais avant que de s'engager dans une action dont ils craignoient les ſuites, ils envoyerent un Brigantin aux Athéniens, qui le reçurent favorablement. On fit quelques projets d'accommodement qui réuſſirent. Les deux flottes ſe retirerent. Chaque parti ſe félicita d'avoir triomphé, & dreſſa des trophées. Les Corcyréens perdirent dans cette occaſion 70 vaiſſeaux, & les Corinthiens 30.

Cette guerre enfanta une autre querelle au ſujet de Potidée, ville de la Macédoine. Les Corinthiens qui y avoient établi une colonie, l'engagerent à ſe révolter contre les Athéniens à qui elle étoit ſoumiſe, & lui envoyerent des troupes pour appuyer ſa révolte. Perdiccas, roi de Macédoine, pour donner de nouvelles affaires aux Athéniens, ſouffla le feu de la rébellion dans le cœur des Chalcidiens, qui dépendoient auſſi d'Athènes. Les Athéniens envoyerent 30 vaiſſeaux bien équipés & bien armés pour ſoumettre ces rebelles. Ils mirent le ſiége devant Potidée, & battirent les Corinthiens, qui étoient venus pour défendre cette place. Aprés cette bataille, les Potidéens firent une nouvelle réſiſtance; mais comme cette guerre ſe confond avec celle du Péloponnèſe, nous en verrons le dénouement dans la ſuite. Paſſons tout d'un coup à cette derniere.

Le Peloponnèſe, ainſi appellé de Pelops, fils de Tantale, & nommé aujourd'hui *la Morée*, eſt une péninſule qui a la figure d'une feuille de vigne. Elle a la mer Egée au levant, la mer Ionienne au couchant, & au nord la Gréce, dont elle eſt ſéparée par un iſthme aſſez étroit. La guerre du Pé-

loponnèſe eſt une des plus célébres dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire ; elle dura 27 ans, pendant leſquels les plus grands capitaines parurent ſur la ſcéne, & firent voir que la Gréce alors, ne pouvoit être ſoumiſe que par elle même. Plutarque, dit qu'il eſt difficile de démêler l'origine de cette guerre ; les hiſtoriens en marquent pluſieurs cauſes, qui, quoique légeres en apparence, ont concouru comme autant d'étincelles, à former ce grand embraſement qui mit toute la Gréce en feu.

La politique des Perſes influa beaucoup dans ces démêlés : ils n'avoient pû triompher des Grecs par la force, ils en vinrent à bout par l'artifice : ils les diviſerent pour les vaincre, & les armerent les uns contre les autres. La bonne fortune des Grecs leur fut encore funeſte : unis dans les diſgraces, la proſpérité les diviſa ; & ils tournerent contre eux-mêmes leurs armes victorieuſes, quand ils n'eurent plus d'ennemis à vaincre. Diodore de Sicile cherche dans la politique de Périclès la ſource de la guerre du Péloponnèſe. Après qu'il eut diſſipé le tréſor des la Gréce dépoſé à Delos, le peuple l'obligea d'en rendre compte : mais ſe voyant dans l'impoſſibilité de juſtifier l'emploi qu'il en avoit fait, il tomba dans une profonde mélancolie. Alcibiade le voyant dans cet état, lui en demanda la cauſe : il lui répondit que l'embarras de rendre ſes comptes l'inquiettoit fort. Occupez-vous plutôt du ſoin de ne les rendre pas, repartit Alcibiade. Périclès profita de cet avis, & forma le projet de la guerre du Péloponnèſe, perſuadé que c'étoit le moyen de faire oublier l'affaire du tréſor de Délos, & de forcer même les Athéniens à ſe ſervir de lui. Il ne ſe trompa point, car il ſe rendit, par cette conduite, plus néceſſaire que jamais à ceux qui vouloient le perdre. Thucydide attribue les diviſions qui déſolerent la Gréce, à la jalouſie qui brouilla Athènes & Lacédémone. Ces deux villes différemment gouvernées, étoient également floriſſantes, & l'eſprit de domination les avoit ſaiſies : elles crurent qu'après avoir humilié la puiſſance des Perſes, rien n'étoit plus capable de leur réſiſter ; tous les autres Grecs en effet reſpectoient & redoutoient ces deux républiques. C'eſt ainſi que de ſimples rivales qu'elles

étoient d'abord, elles devinrent ennemies, & le ſiége de Potidée fut le prétexte de la rupture. J'ai déja parlé du ſiége de cette place, ſituée dans l'iſthme de Pallène. Les Athéniens avoient ordonné aux habitans leurs alliés de démolir leurs murailles, & de renvoyer les magiſtrats Corinthiens. Les Potidéens refuſerent d'obéir, & ſe mirent ſous la protection de Corinthe. Les Athéniens piqués de cette conduite, aſſiégerent Potidée par terre, & l'inveſtirent par mer avec une flotte de 70 vaiſſeaux. Les Corinthiens envoyerent des députés à Sparte, pour ſolliciter du ſecours, qui leur fut accordé. Déja les diviſions d'Athènes & de Lacédémone commençoient à éclater: ces villes jalouſes l'une de l'autre, avoient des alternatives de paix & de guerre, qui les formoient inſenſiblement à l'art militaire, & leur apprenoient les moyens de ſe détruire. Ces diſſentions ſe terminerent par une rupture ouverte, & par une haine irréconciliable.

Athènes & Lacédémone ſongerent à fortifier leur parti par des alliances. Les Lacédémoniens ſe liguerent avec les villes d'Italie & de Sicile, qui leur fournirent 500 vaiſſeaux. Leur armée navale étoit compoſée de Corinthiens, de Mégariens, de Sicyoniens, de Palléniens, d'Eléens, d'Ambraciotes & de Leucadiens. Les Athéniens avoient pour confédérés les peuples maritimes de l'Aſie, les Cariens, les Doriens, les Ioniens, la plûpart des inſulaires & des peuples de l'Helleſpont, les habitans de Corcyre & de Mitilène. Athènes étoit bien munie: elle avoit en mer 300 vaiſſeaux toujours prêts à mettre à la voile; toute la Gréce fut en mouvement, & prit parti ſelon ſes différens intérêts, excepté les Argiens qui demeurerent neutres. Les Lacédémoniens ouvrirent la campagne par les premieres hoſtilités: ils entrerent dans l'Attique, & ravagerent le plat pays. Périclès pour faire diverſion, arma 150 vaiſſeaux, ſur leſquels il mit de bonnes troupes, & les envoya faire des courſes ſur les terres des Lacédémoniens. Ces vaiſſeaux furent joints par 30 autres, envoyés de Corcyre, & formerent une flotte qui alla ravager toutes les places maritimes dépendantes de Sparte, ou de ſes alliés. Ainſi les Lacédémoniens furent obligés de

Digitized by Google

s'en retourner chez eux, & de ſonger à leur propre défenſe.

La ſeconde campagne s'ouvrit de la même maniere que la précédente : les Lacédémoniens déſolerent l'Attique ; & tous les habitans du plat pays ſe réfugierent à Athènes. Mais cette ville reſſerrée par ſes ennemis, eſſuya un autre fléau plus terrible encore que la guerre ; la peſte y cauſa d'affreux ravages. Périclès, pour détourner une partie des maux qui affligeoient ſa patrie, réſolut de faire encore une puiſſante diverſion avec 100 voiles, auſquelles ſe joignirent 60 vaiſſeaux de Chio & de Leſbos. Avec cette flotte il alla ſaccager toutes les côtes du Péloponnèſe. Cet expédient lui réuſſit comme la premiere fois, & rappella les Lacédémoniens à la défenſe de leur propre pays. La peſte, qui ſe communiqua à la flotte de Periclès, mit des bornes à ſes expéditions, & l'obligea de retourner à Athènes.

Les Athéniens qui voyoient toutes leurs campagnes déſolées, & qui n'appercevoient dans leur ville que des images affreuſes de morts & de mourans, regarderent Périclès comme la cauſe de ces calamités publiques, & voulurent l'en rendre garant. Ils le dépouillerent de ſes dignités, le condamnerent à une amende de 80 talens ; & ennuyés d'une guerre ruineuſe, ils firent des propoſitions de paix aux Lacédémoniens. Ceux-ci voyant leurs ennemis humiliés, en devinrent plus fiers, & ne voulurent point entendre parler d'accommodement. Mais la conſternation des Athéniens s'étant tournée en déſeſpoir, ils rappellerent Périclès, & réſolurent de continuer la guerre avec plus de fureur qu'auparavant. Ce fut au milieu de ces projets, qu'ils perdirent ce grand homme : Périclès fut atteint de la peſte, & mourut en héros, comme il avoit vécu. Après ſa mort, les Athéniens entêtés de la priſe de Potidée, y envoyerent leur flotte pour en preſſer le ſiége. Cette ville réduite aux dernieres extrémités, ſe rendit par compoſition : la capitulation qu'on lui accorda, fut que les habitans en ſortiroient, & les Athéniens y établirent une nouvelle colonie.

Juſqu'ici toutes ces expéditions maritimes n'avoient déſolé que quelques cantons particuliers ; mais enfin le ravage de-

vint général. Après la priſe de pluſieurs places aſſiégées par terre, il y eut un combat naval entre la flotte des Corinthiens & celle d'Athènes. Phormion, général des Athéniens, étoit dans le golfe de *Naupacte*, aujourd'hui *Lépante*, avec une flotte de 20 vaiſſeaux. Il vit paroître celle de Corinthe, compoſée de 47 navires: pour la combattre plus à ſon aiſe, il prit le large. Les Corinthiens qui ne vouloient pas s'engager, firent une manœuvre particuliere; ils rangerent leurs vaiſſeaux en cercle, la poupe tournée en dedans, & renfermerent dans cette enceinte les bâtimens les plus foibles, & cinq galères. Les Athéniens vinrent à eux ſur une ligne, & tournerent autour de ce cercle, pour le reſſerrer. Phormion qui connoiſſoit ces mers, attendit, pour l'entamer, un certain vent qui ſe léve toujours avec le ſoleil, & ſçut en profiter pour former ſon attaque. Le vent ayant commencé à ſouffler, ces vaiſſeaux trop ſerrés les uns contre les autres, s'embarraſſerent, & ſe fracaſſerent. Phormion tomba ſur ces vaiſſeaux ainſi délabrés, & conduits d'ailleurs par des marins qui manquoient d'expérience. Il coula à fond l'amiral, briſa pluſieurs autres navires, & en prit 12, avec tout leur équipage. Les Athéniens, après cette victoire, dreſſerent un trophée ſur un promontoire voiſin, conſacrerent à Neptune un des vaiſſeaux ennemis, & ſe retirerent à Naupacte.

Les débris de la flotte des Corinthiens s'étant retirés à Cyllène, les Lacédémoniens la rétablirent, & l'augmenterent juſqu'au nombre de 77 vaiſſeaux. Phormion groſſit auſſi la ſienne de 20 vaiſſeaux qu'il reçut d'Athènes. Ces deux flottes furent ſix ou ſept jours en préſence ſans rien entreprendre. Celle des Péloponnéſiens étoit plus nombreuſe, & celle des Athéniens plus expérimentée: la premiere, timide après ſa défaite, n'oſoit attaquer; l'autre, connoiſſant ſa foibleſſe, ne ſongeoit qu'à ſe tenir ſur la défenſive. Les Péloponnéſiens commencerent à ſe mettre en mouvement, & firent une aſſez belle manœuvre, mais elle ne fut pas ſoutenue. Pour ſe faire une juſte idée de ce dernier combat, il faut ſe repréſenter le lieu où il fut livré. On ne peut entrer dans le golfe de Lépante que par le détroit des Dardanelles, formé par le cap de Rio, dans la Morée, & par celui de Molicria,

Molicria, dans la Livadie : les Péloponnéſiens occupoient le premier, & les Athéniens le ſecond. Ceux là ayant inutilement eſſayé d'engager leurs ennemis à paſſer le détroit, & à entrer dans le golfe, en vinrent à bout par ſtratagême. Ils y entrerent eux-mêmes, & feignirent d'aller aſſiéger Naupacte, qui étoit ſous la protection des Athéniens. Phormion, pour défendre cette ville confédérée, entra dans le golfe, & rangea les côtes. Il n'eut pas plutôt paſſé le détroit, que les Péloponnéſiens, avec une partie de leurs vaiſſeaux, vinrent en occuper l'entrée ; les autres envelopperent les Athéniens, & les attaquerent. L'artifice des Péloponnéſiens étoit bien imaginé, mais il fut mal ſoutenu : onze vaiſſeaux Athéniens ſe firent jour au travers de la flotte ennemie, & prirent le large : pluſieurs autres échouerent ; & ils auroient tous été pris, brûlés, ou coulés à fond, ſi les Peloponnéſiens n'avoient pas été plus empreſſés à chanter victoire qu'à en profiter.

Les victorieux donnoient languiſſamment la chaſſe aux vaiſſeaux fugitifs ; ils faiſoient retentir l'air de cris de joie : & ce triomphe prématuré les fit donner ſur des bancs, où ils ſe trouverent embarraſſés. Les Athéniens reprirent courage ; & profitant du deſordre de la flotte ennemie, l'attaquerent, la diſperſerent, en prirent 6 vaiſſeaux, & mirent à flot leurs propres navires. Cette ſeconde action répara la premiere : la victoire fut partagée entre les deux partis, & chacun de ſon côté éleva des trophées. Les Péloponnéſiens ſe retirerent enſuite à Corinthe, & les Athéniens à Naupacte, où ils reçurent un renfort de 20 vaiſſeaux. La campagne étoit déja fort avancée : les Péloponnéſiens voulant la terminer par un coup d'éclat, eſſayerent de ſurprendre le port de Pirée, qui ſe trouvoit dégarni & ſans défenſe, parce que les vaiſſeaux Athéniens étoient en mer. Dans ce deſſein, 40 vaiſſeaux filerent à la faveur de la nuit du côté d'Athènes. S'ils avoient été droit au port, il eſt ſûr qu'ils s'en emparoient ſans obſtacle, parce qu'il n'étoit pas gardé ; mais ils s'amuſerent à faire une deſcente dans l'iſle de Salamine, & à la piller. Les habitans de cette iſle allumerent de grands feux pour ſervir de ſignal à Athènes. Les Athéniens avertis, ſe mirent ſur leurs

gardes : ils jetterent quelques vaiſſeaux en mer pour défendre les avenues de leur port. Les Péloponnéſiens voyant leur projet découvert, s'en retournerent avec trois vaiſſeaux vuides, qui étoient à la rade de Salamine, & le butin qu'ils avoient fait dans l'iſle.

La quatriéme année de la guerre du Péloponnèſe, commença par les hoſtilités ordinaires des Lacédémoniens dans l'Attique; mais harcelés par la cavallerie qui ſortoit d'Athènes, & ne trouvant plus à piller, ils rentrerent dans leurs quartiers. Cet orage conjuré, les Athéniens en eſſuyerent un autre plus terrible : ce fut la délection de Mitylène, capitale de l'iſle de Leſbos. Cette ville étoit alliée des Athéniens, & conſidérable par ſes forces maritimes ; elle réſolut de s'unir aux Lacédémoniens, & pour être en état de ne point appréhender les Athéniens, les Mytiléniens rétablirent leurs murs, fortifiérent leurs ports, conſtruiſirent des vaiſſeaux, & demanderent du ſecours à Sparte. Les Athéniens embarraſſés, furent quelque tems dans l'incertitude du parti qu'ils devoient prendre. Ils ne voyoient qu'avec peine une iſle auſſi puiſſante que Leſbos, ſe déclarer pour leurs ennemis : mais il étoit bien difficile d'armer aſſez puiſſamment pour la ſoumettre. Cependant tout affoiblis, qu'ils étoient par la peſte & par la guerre ; & quoiqu'ils euſſent de redoutables ennemis à leurs portes, ils firent un effort : ils envoyerent vers Leſbos quarante vaiſſeaux, ſelon Thucydide, ou 50, ſelon Diodore ; & retinrent dans leur port les 10 vaiſſeaux qui appartenoient aux Mytiléniens. Les vaiſſeaux Athéniens devoient arriver devant Mytilène un jour qu'on célébroit dans le voiſinage une fête d'Apollon, pour y ſurprendre tous les habitans aſſemblés ; mais ceux-ci furent avertis du projet, & le coup manqua. Les Athéniens ayant jetté l'ancre à la hauteur de Mytilene, ſommerent les Mytiléniens d'abattre leurs murailles, & de leur livrer tous leurs vaiſſeaux. Comme ils ſe trouvoient trop foibles alors pour réſiſter aux Athéniens, ils demanderent une ſuſpenſion d'armes, & le tems de négotier un accommodement. Les Athéniens leur accorderent ce qu'ils demandoient. Les Mytiléniens envoyerent des députés à Athènes & à Lacédémone;

les premiers pour amuſer & gagner du tems, les ſeconds pour demander un prompt ſecours. Les Athéniens ne furent point dupes des propoſitions que leur faiſoient les habitans de Mytilène ; ils prirent au contraire de ſages meſures pour preſſer le ſiége de cette ville, qui voyant tous ſes artifices inutiles, ſollicita vivement les Lacédémoniens de la recevoir dans leur alliance, ce qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Athènes & Lacédémone ſe trouverent donc intéreſſées, l'une à la défenſe, & l'autre à la priſe de Mytilene ; & ces deux villes rivales mirent tout en œuvre pour faire réuſſir leurs entrepriſes.

Les Lacédémoniens firent tranſporter des vaiſſeaux du golfe de Corinthe dans la mer d'Athènes: ils y donnerent le rendez-vous à leurs alliés, qui déja fatigués de la guerre, ne ſe hâterent pas de s'y rendre. Les Athéniens, attentifs à tous ces mouvemens, crurent que pour intimider leurs ennemis, & raſſurer leurs alliés, ils devoient déployer toutes leurs forces, & montrer aux uns & aux autres que leur puiſſance n'étoit point affoiblie, quoiqu'ils fuſſent renfermés dans leur ville. Ils mirent en mer une flotte de 100 voïles, qui alla ſe montrer dans l'iſthme de Corinthe, & qui fit des deſcentes dans le Péloponnèſe, où tout fut mis au pillage. Cent autres de leurs vaiſſeaux gardoient l'Attique, l'Eubée & Salamine, & 50 ſervoient au ſiége de Mytilène & ailleurs. La marine des Athéniens avoit été plus nombreuſe, mais elle n'avoit jamais été ſi brillante ; car rien ne manquoit à tous ces vaiſſeaux, de ce qui leur étoit néceſſaire pour la force & pour l'ornement. Les Lacédémoniens effrayés de cet armement, ſe retirerent chez eux, pour ſe mettre en état de défendre leur pays.

Cependant Mytilène étoit bloquée par mer & par terre, & ſur le point de capituler ; mais la nouvelle d'un ſecours de 40 vaiſſeaux qui venoient de Lacédémone, raffermit le courage des habitans. Ils ſe défendirent avec beaucoup de vigueur, tant que l'eſpérance les ſoutint ; mais les mouvemens de cette flotte auxiliaire furent trop languiſſans : elle s'amuſa à croiſer dans le Péloponnèſe. Les Athéniens plus vifs preſſerent la place, qui, ſe voyant ſans ſecours & ſans

vivres, ſe rendit à diſcrétion. Les Lacédémoniens arrivés trop tard, ayant appris qu'elle étoit rendue, & craignant d'être eux-mêmes la proie des vainqueurs, regagnerent les côtes du Péloponnèſe, où ils fortifierent leur flotte de 13 vaiſſeaux.

Corcyre dans ce tems-là devint la victime des démêlés qui avoient armé Athènes & Lacédémone. Cette iſle dont chaque parti ſe propoſoit la conquête, ſe vit en proie ſucceſſivement à tous les deux; & aſſouvit leur fureur tour à tour par le maſſacre de ſes habitans. La flotte du Péloponnèſe, forte de 53 vaiſſeaux, fit voile vers Corcyre, qui s'étoit déclarée pour Athènes, & qui étoit alors déchirée par des diviſions inteſtines: ſe flattant de profiter de ces troubles, avec d'autant plus de facilité, que les Athéniens n'avoient dans ce canton que 12 vaiſſeaux qui étoient à l'ancre dans le port de Naupacte, la flotte du Péloponnèſe alla mouiller à l'iſle de Sybote, & le lendemain à la pointe du jour elle fit voile vers Corcyre. Les Corcyréens, étonnés de voir des ennemis ſi près, équiperent à la hâte 60 vaiſſeaux; & par une faute qui leur couta cher, ils les envoyerent contre les Péloponnéſiens à meſure qu'ils étoient prêts, ne faiſant pas réflexion que des forces ainſi diviſées ne pouvoient leur être d'un grand uſage.

Les Péloponnéſiens voyant cette mauvaiſe manœuvre; oppoſerent ſeulement 20 vaiſſeaux aux Corcyréens, qui furent fort maltraités. Le reſte de leur flotte fut deſtiné contre celle des Athéniens, venus au ſecours de Corcyre, & dont la flotte n'étoit compoſée que de 12 vaiſſeaux; & tombant dans la même faute qu'ils avoient faite à Naupacte, ils rangerent encore leurs vaiſſeaux en rond. Ceux qui battoient les Corcyréens, voyant cette mauvaiſe diſpoſition, dont les Athéniens alloient profiter, vinrent à leur ſecours, & firent changer leur ordre de bataille. Les Corcyréens qui virent tout d'un coup leur eſpérance évanouie, prirent la fuite, & les Athéniens ſe retirerent. Les Péloponnéſiens ne ſçurent pas profiter de leurs avantages: ils ſe retirerent auſſi avec treize vaiſſeaux qu'ils avoient pris; & au lieu de s'emparer de Corcyre, ce qu'ils auroient pû faire aiſément, ils s'amuſerent à

ravager l'iſle. Les Athéniens, toujours promts à réparer leurs diſgraces, & à mettre à profit les fautes de leurs ennemis, aſſemblerent 60 vaiſſeaux ; auſquels 30 de Corcyre ſe joignirent ; & avec cette flotte ils allerent chercher les Péloponnéſiens ; mais ceux-ci voulant les éviter, après avoir rangé la côte de la preſqu'iſle de Leucate, tranſporterent par terre leurs vaiſſeaux d'une mer à l'autre, & ſe mirent par-là à couvert des inſultes de leurs ennemis.

Athènes & Lacédémone, non contentes d'intéreſſer leurs voiſins dans leur querelle, porterent encore leurs vûes juſque dans la Sicile, & la diviſerent en la faiſant entrer dans leur parti. Du tems de Périclès, les Athéniens s'étoient entêtés de la conquête de cette iſle ; mais ce grand homme, toujours attentif à réprimer une ambition qui ne pouvoit qu'être fatale à la république, avoit toujours combattu ce deſſein. N'étant plus retenus alors par la prudence de ce Général, & ne cherchant qu'à ſe fortifier par des alliances, ils aſſocierent une partie de la Sicile à leurs démêlés ; & ſur la fin de cette campagne, ils détacherent 20 vaiſſeaux pour déſoler les cantons qui refuſeroient d'entrer dans leur parti.

L'été ſuivant, les Péloponnéſiens toujours acharnés contre l'Attique, voulurent encore y faire des courſes ; mais ils en furent empêchés par un tremblement de terre dont les violentes ſecouſſes abîmerent pluſieurs villes maritimes, rompirent des iſthmes, & cauſerent les plus affreux deſordres. Les Lacédémoniens prirent ces accidens pour des marques de la colère des Dieux, & ſe retirerent chez eux. Cependant, pour n'être pas oiſifs pendant cette campagne, ils envoyerent une colonie nombreuſe à Traquine, ville ſituée à une lieue de la mer, à deux lieues ou environ du détroit des Thermopyles, & à portée d'incommoder Athènes. Ils bâtirent dans cet endroit une nouvelle ville, qu'ils nommerent Héraclée. Les Athéniens tâchoient de ſe fortifier d'un autre côté. Ils envoyerent une armée navale en Sicile, 30 vaiſſeaux autour du Péloponnèſe, & 60 à l'iſle de Mélos, une des Sporades, entre Créte & le Péloponnèſe, pour l'engager à entrer dans leur alliance : ces trois flottes firent beaucoup de ravage.

La ſeptiéme année de la guerre étant commencée, les Lacédémoniens ravagerent l'Attique ſous la conduite du roi Agis. Les Athéniens peu ſenſibles à ces excurſions qui ne les affoibliſſoient pas beaucoup, ſe tenoient renfermés dans leur ville, & agiſſoient puiſſamment au loin par le moyen de la mer qui leur étoit ouverte. Ils envoyerent 40 vaiſſeaux en Sicile. Les officiers qui les montoient, eurent la permiſſion de donner en paſſant du ſecours aux Corcyréens, s'ils le jugeoient à propos. Les Corcyréens étoient alors inquiétés par des bannis de l'Iſle, qui étoient ſoutenus par 60 vaiſſeaux du Peloponnèſe. La flotte Athénienne ſe trouvant entre Pyle & Corcyre, tint conſeil ſur le parti qu'on devoit prendre. Démoſthène qui la commandoit, vouloit qu'on s'emparât de Pyle; les autres chefs vouloient qu'on allât à Corcyre. Le vent décida la conteſtation, & pouſſa les vaiſſeaux juſque dans Pyle. C'étoit une petite ville bien fortifiée, célébre pour avoir donné la naiſſance à Neſtor, & ſituée dans la Meſſénie, à la partie occidentale du Péloponnèſe. Les Athéniens s'emparerent de cette place, & y firent de nouvelles fortifications. Démoſthène ſe voyant maître d'un lieu dont il pouvoit faire une place d'armes, en prit le commandement: il y retint cinq vaiſſeaux, & le reſte fit ſa route. Les Lacédémoniens étonnés que des gens qui n'oſoient, ce ſemble, ſortir de l'enceinte de leur ville pour défendre leur territoire, vinſſent les faire trembler juſqu'aux portes de Sparte, & ſentant l'importance de la perte d'une place qui établiſſoit les ennemis ſi près d'eux, mirent tout en œuvre pour la recouvrer. Ils aſſemblerent toutes leurs forces de terre & de mer, & rappellerent les vaiſſeaux qui étoient devant Corcyre.

Ils fermerent d'abord toutes les avenues du port. Il étoit défendu par l'iſle de Sphactérie, qui le mettoit à couvert des grands vents; ils s'en emparerent, & y mirent un nombre ſuffiſant de bonnes troupes. Ils placerent des vaiſſeaux dans les paſſages pour en défendre les approches; la proue étoit tournée du côté de la ville, pour être plus à portée de s'oppoſer à ce qui pourroit entrer ou ſortir. Quarante-trois vaiſſeaux, diviſés en trois eſcadres, attaquoient la ville par mer, & le ſiége ſe faiſoit par terre, ſous la conduite de Traſyméde, qui

commandoit un corps de douze mille hommes. Il étoit difficile que les armées de terre & de mer euſſent une communication pour ſe prêter des ſecours mutuels ; les côtes étoient dangereuſes, & aucun vaiſſeau n'oſoit en approcher. Braſidas, officier plein de valeur, ne fut point arrêté par ces obſtacles : il ordonna à ſon pilote de conduire ſon navire à terre, quelque choſe qui pût arriver. *Il eſt honteux*, dit-il, *qu'on épargne ici le bois, pendant qu'on n'épargne pas les hommes.* Le pilote obéit, il conduiſit ſon vaiſſeau ſur la côte ; mais il s'y briſa. Le brave Lacédémonien ſauta à terre ; mais il fut à l'inſtant couvert d'une grêle de fléches, & après une longue réſiſtance, il tomba, percé de coups, ſur un tas de morts & de bleſſés qu'il avoit immolés à la gloire de ſa patrie : ſon bouclier échappa de ſes mains mourantes ; les Athéniens s'en ſaiſirent, & en firent un des ornemens de leur triomphe. L'exemple de Braſidas ne fut pas ſuivi ; les officiers Lacédémoniens le trouverent inimitable, & ne furent point flattés d'une mort ſi glorieuſe.

Telles étoient les diſpoſitions du ſiége de Pyle. La place étoit preſſée par mer & par terre, attaquée avec beaucoup de vivacité, & défendue avec vigueur ; mais la flotte d'Athènes, compoſée de 60 vaiſſeaux, vint à ſon ſecours, & fit bien changer de face aux affaires. Elle avoit été augmentée de pluſieurs navires venus de Naupacte & de Chio. Les officiers furent ſurpris de voir l'iſle de Sphactérie pleine de Lacédémoniens, les côtes bordées de ſoldats, & les avenues du port remplies de vaiſſeaux. Ils ſe diſpoſerent cependant à une action, qui étoit le ſeul moyen de ſauver la ville. Les Lacédémoniens, au lieu de tenir le port fermé, comme ils l'avoient réſolu, & comme la prudence le demandoit, dérangerent leur diſpoſition, & ſe préſenterent au combat ſans ordre. Les Athéniens qui avoient les paſſages libres, fondirent ſur leurs ennemis. Ils donnerent la chaſſe aux vaiſſeaux qui tenoient le large, en briſerent une partie, & en prirent cinq ; ils attaquerent même ceux qui avoient gagné le rivage, & en fracaſſerent un grand nombre. Après cette victoire, la flotte triomphante enveloppa l'iſle de Sphactérie, & les ſoldats qui y étoient renfermés. Les Athéniens

vainqueurs des Péloponnéſiens dans le Péloponnèſe même, érigerent un trophée à leur valeur. Les Magiſtrats de Sparte touchés de tous ces échecs, propoſerent une ſuſpenſion d'armes, pour négocier une paix qui devenoit néceſſaire aux deux partis. Elle fut acceptée aux conditions ſuivantes: ſçavoir, que les ſoldats retenus dans l'iſle, y reſteroient ſans être inſultés, juſqu'à ce que la paix fût faite ou rompue: que les Lacédémoniens ceſſeroient toutes hoſtilités contre la place, & qu'ils mettroient entre les mains des Athéniens tous leurs vaiſſeaux qui étoient au nombre de 60. Ce traité étant conclu, les Lacédémoniens envoyerent des députés à Athènes pour y traiter d'un accommodement. Ils y firent une fort belle harangue, qui fit peu d'impreſſion ſur des gens que la proſpérité rendoit inſolens. Les Athéniens réſolus de profiter de leurs avantages, firent les propoſitions les plus iniques aux Lacédémoniens qui les rejetterent; ainſi tout fut rompu. Les Lacédémoniens redemanderent leurs députés, mais on les retint, contre le droit des gens, ſous différens prétextes.

Le ſiége de Pyle fut continué par terre avec une fureur qu'animoit encore le mauvais ſuccès de la négociation. Les Lacédémoniens étoient toujours renfermés dans l'iſle; & comme les vivres leur manquoient, on leur en faiſoit porter par des plongeurs. Les Athéniens qui les tenoient renfermés, ſouffroient beaucoup eux-mêmes, ne pouvant ni faire eau, ni chercher des vivres, parce que la côte étoit toute couverte d'ennemis. Preſſés encore par l'hiver qui s'approchoit, ils formerent le deſſein d'attaquer les ſoldats qu'ils tenoient inveſtis, & qui étoient au nombre de 400. Ils firent venir des troupes d'Athènes, ils en tirerent encore de Pyle, & les mirent ſur 70 vaiſſeaux. Ces forces réunies attaquerent les Lacédémoniens; affoiblis par tout ce qu'ils avoient ſouffert, & accablés par le nombre, après avoir perdu 128 hommes, ils ſe rendirent priſonniers.

De-là, les Athéniens firent voile avec 80 vaiſſeaux, vers Corinthe, où ils firent une deſcente. Les Corinthiens envoyerent des troupes pour s'y oppoſer, ou pour les combattre quand ils ſeroient à terre; mais les Athéniens eurent encore

encore le deſſus, & les Corinthiens défaits ſe réfugierent ſur les montagnes.

Les Lacédémoniens n'ouvrirent pas la campagne ſuivante, ſelon leur coûtume, par une irruption dans l'Attique, ils en connoiſſoient l'inutilité ; ils ne trouvoient plus rien à ravager dans le plat pays, & les Athéniens ſe tenoient toujours renfermés dans leurs murs ; ainſi, dégoûtés de ces courſes infructueuſes, ils ſe contenterent de régler leurs mouvemens ſur ceux de leurs ennemis. Les Athéniens plus heureux à concerter leurs opérations, ouvrirent la campagne par la priſe de Cythère, appellée aujourd'hui Cérigo ; c'eſt une petite iſle, voiſine de Créte, près du cap de Malée, & qui étoit à portée de défendre ou de ruiner les côtes des Lacédémoniens. Nicias y aborda avec 60 vaiſſeaux, s'en empara, & en fit une place d'armes, d'où il faiſoit ſouvent des courſes qui incommodoient fort les Lacédémoniens. Si Athènes étoit par-tout triomphante de Lacédémone, ſes armes ne proſpéroient pas moins en Sicile ; elle y rendoit ſes alliés victorieux, & ſçut leur ménager un traité également honorable & avantageux. Enflée de ces ſuccès, elle voulut s'emparer de Mégare : elle s'en ſaiſit par ruſe, mais elle l'abandonna par force ; elle gagna & perdit en peu de tems cette ville. Pendant le reſte de cette campagne, les deux partis ne firent rien d'éclatant ſur mer, toutes les expéditions ſe firent par terre.

Au commencement de la campagne ſuivante, les Athéniens & les Lacédémoniens firent une tréve d'un an, ſoit pour ſe diſpoſer à goûter les fruits de la paix, ſoit pour ſe délaſſer un peu des fatigues de la guerre. Vers le commencement du printems, dix ans & quelques jours depuis la déclaration de la guerre, en comptant les années par les campagnes, ils firent un traité de paix, qui ne fut pas religieuſement obſervé par les deux partis. La diviſion ſe renouvella peu de tems après. Les inimitiés d'Athènes & de Lacédémone qui n'étoient qu'aſſoupies, ſe réveillerent. Les hoſtilités recommencerent de part & d'autre, & les alliés des deux républiques marquerent beaucoup d'inconſtance. Il y eut beaucoup de ſiéges, de combats, de rencontres, & par-

conſéquent de ſang répandu ; mais peu d'actions conſidérables ſur mer, juſqu'à la ſeiziéme année de la guerre. Au printems de la dix-ſeptiéme, les Siciliens demanderent du ſecours à Athènes. Mais comme cet incident fit changer le théatre de la guerre, j'en marquerai l'occaſion dans le Livre ſuivant.

LIVRE IV.

Suite de la Navigation des Grecs.

EGeſte & Salamine, deux villes de Sicile, étoient trop voiſines pour être long-tems amies : une petite riviere qui les ſéparoit, leur ſervoit de limites ; mais comme l'ambition n'en connoît point, les habitans de Sélinunte s'emparerent du terrein qui étoit au-delà des bornes. Les habitans d'Egeſte voulurent rentrer dans leur territoire uſurpé : ils employerent d'abord les voies de conciliation, enſuite ils furent obligés d'avoir recours à la force. Ils ne réuſſirent pas mieux de ce côté-là, & furent battus. Ces mauvais ſuccès leur firent rechercher l'appui des Athéniens. Pour les mettre dans leur parti, ils leur repréſenterent que les Syracuſains qui s'étoient déclarés pour Sélinunte, avoient deſſein de ſe rendre maîtres de la Sicile, & que s'ils en venoient à bout, ils ſe lieroient avec les Péloponnéſiens leurs fondateurs. Ils ajouterent, que ſi les Athéniens vouloient faire la guerre à Syracuſe, ils leur fourniroient de l'argent & des hommes ; & que la priſe de cette place les rendroit bientôt maîtres de toute la Sicile.

Les Athéniens ouvrirent les yeux à des propoſitions ſi flatteuſes. On tint à Athènes un grand conſeil, pour délibérer ſur cette affaire. Nicias y parla avec beaucoup de liberté & de ſageſſe. Il repréſenta aux Athéniens, qu'ayant bien de la peine à ſoutenir la guerre dans la Gréce, ils n'étoient point en état de la porter dans la Sicile ; qu'ils diminueroient leurs forces en les partageant, & que c'étoit une illuſion de ſe perſuader qu'on pourroit ſe rendre maître d'une iſle puiſſante, contre laquelle toutes les forces des Carthaginois avoient échoué. Alcibiade, dont l'imagination échauf-

fée ne s'occupoit que des conquêtes de l'Italie, de Carthage, & de l'Afrique, opina pour l'expédition de la Sicile, & ſoutint ſon ſentiment avec beaucoup de chaleur & d'éloquence. Il n'eut pas de peine à perſuader aux Athéniens ce qu'ils déſiroient. On réſolut donc d'armer au plutôt; & on mit en mer une flotte de 100 vaiſſeaux. C'étoit la plus brillante qu'on eût encore vûe à Athènes. Chaque vaiſſeau s'étoit efforcé de l'emporter ſur les autres par la pompe & la magnificence; tous les ſoldats & les matelots étoient gens choiſis, & diſputoient de bravoure. La flotte avant que de partir, fut un ſpectacle pour toute la ville; elle ſembloit deſtinée pour une fête marine, plutôt que pour une expédition militaire. Lorſque les équipages furent s'embarquer au Pirée, tout le peuple les accompagna. Dans l'eſpérance d'envahir toutes les richeſſes de la Sicile, tout le monde ſe livroit à la joie. Le rivage retentiſſoit de vœux & d'acclamations. On ne voyoit ſur toute la côte que ſacrifices & que libations, pour ſe rendre les divinités favorables. Les cérémonies du départ étant achevées, la flotte fit voile à Corcyre, où étoit le rendez-vous général, & où les vaiſſeaux confédérés s'aſſemblerent. La flotte, compoſée de 100 vaiſſeaux Athéniens, & de 36 auxiliaires, fut diviſée en trois eſcadres, commandées par Alcibiades, Nicias, & Lamachus. On envoya trois vaiſſeaux à la découverte en Italie & en Sicile, pour ſçavoir où l'on pourroit débarquer. La flotte partit de Corcyre, ſuivie de 30 bâtimens chargés de vivres & de proviſions, & pluſieurs navires marchands ſuivoient la flotte, pour y vendre leurs denrées. On prit la route de l'Italie, pour y chercher des ports. On trouva preſque tous les paſſages gardés. Perſonne ne vouloit favoriſer la deſcente des Athéniens, ni même leur donner d'azile, dans la crainte de s'embarquer dans une guerre dont le ſuccès paroiſſoit douteux. On tira vers le cap de Rhége, où l'on mouilla en attendant les vaiſſeaux qu'on avoit envoyés à la découverte.

Cependant les Syracuſains ne s'endormoient pas ſur tous ces préparatifs. Ils eſſayerent de mettre tous les habitans de l'iſle dans leurs intérêts; une partie ſe déclara pour eux, une autre partie pour les Athéniens, & une partie demeura neu-

tre, dans l'attente du dénouement, pour se mettre du côté des plus forts. On fit cependant à Syracuse, toutes les dispositions nécessaires pour se garantir de l'orage dont on étoit menacé. Les Athéniens s'approcherent de la Sicile, & lui firent plus de peur que de mal. Ils roderent autour de l'isle, sans y faire d'autre expédition que d'y porter l'épouvante. Dans ces entrefaites, Alcibiade eut ordre de se rendre à Athènes. Ses ennemis, jaloux de sa gloire, l'accuserent d'avoir défiguré les statues des dieux, & profané les mysteres. Les Athéniens, qui, dans ces circonstances, auroient dû dissimuler ces sacriléges, & en différer la vengeance, le rappellerent pour lui faire son procès, & l'envoyerent chercher par le vaisseau de Salamine, qui étoit le vaisseau destiné pour amener les criminels. Alcibiade s'embarqua, mais il échappa à la vigilance de ses gardes, & au-lieu d'aller à Athènes, il se réfugia chez les Lacédémoniens. Son départ fit perdre la ville de Messine, qu'on lui devoit livrer, & changea toute la face des affaires.

Nicias & Lamachus, partagerent le commandement de l'armée navale, cotoyerent encore la Sicile, & passerent le reste de l'été à faire du butin. Cependant, sur la fin de cette saison, il y eut un combat entre les Syracusains & les Athéniens, où les derniers eurent l'avantage. Les Athéniens, après cette victoire, prirent leur quartier d'hyver à Naxos. Pendant cette saison, on employa le tems à négotier. Les deux partis chercherent également à faire des alliances en Italie. Les Athéniens, envoyerent des députés à Corinthe, qui leur promit du secours: ils en demanderent encore à Lacédémone, qui eut de la peine à se déclarer; mais elle fut déterminée par Alcibiade: ainsi la guerre fut transportée de la Gréce dans la Sicile, & cette isle devint le théatre de l'animosité des différens peuples de la Gréce qui prirent parti dans ces démêlés. Les Athéniens avoient pour eux les habitans de Lemnos, d'Imbros, d'Egyne, de l'Eubée, de Chio, de Samos, de Milet, de Métymne, de Ténédos, de Cythère, de Rhodes, d'Argos, de Mantinée, de Créte, d'Eolie, de Naxos, de Catane, les habitans de Cée, les Adriens, les Téiens, les Eniens, les Zacynthiens, les Céphaléniens, les

Corcyréens, les Meſſéniens, les Thuriens, les Métapontins, & les Thyrréniens. Les alliés des Syracuſains étoient, les habitans de Camarine, les Sélinuntins, les Himeréens, les Siciliens barbares, les Syracuſains, les Lacédémoniens, les Corinthiens, les Sycioniens, les Béotiens, les Leucadiens, & les Ambrociotes. Toutes ces nations confédérées, fournirent chacune leur contingent, en troupes, en argent ou en vaiſſeaux.

A l'ouverture de la campagne, qui étoit la dix-huitiéme année de la guerre, les Athéniens firent le ſiége de Syracuſe. Comme c'eſt un des principaux événemens de la guerre du Péloponnèſe, je m'étendrai un peu ſur le détail des expéditions maritimes. Les Athéniens, dans l'entrepriſe de la Sicile, firent faute ſur faute ; & voici les plus marquées. Ils ne devoient point être les dupes de l'ambition d'Alcibiade, en s'embarquant dans une guerre, dont le ſuccès paroiſſoit fort incertain. Ils agirent encore peu ſagement en nommant trois chefs pour commander leur armée navale ; ils devoient prévoir que la jalouſie ne manqueroit pas de les brouiller ; qu'étant de caractères oppoſés, ils ſeroient toujours d'avis contraires, & qu'on ne pouvoit attendre de leur diviſion, que des opérations mal concertées. Le rappel précipité d'Alcibiade fut fait contre la bonne politique, & eut des ſuites funeſtes ; mais ce qui révolte le bon ſens, c'eſt que les Athéniens ôterent, pour ainſi dire, l'expédition de la Sicile, d'entre les mains de celui qui l'avoit conſeillée, & qui étoit, par conſéquent, le plus intéreſſé dans ſon ſuccès : ils confierent cette expédition à Nicias, qui ne l'avoit jamais goûtée, & qui ne s'en chargeoit que malgré lui. Cettederniere faute fut la ſource de tous les mauvais ſuccès qu'eurent les Athéniens dans cette affaire.

Nicias débarraſſé d'Alcibiade, & sûr de la docilité de Lamachus, ſe vit le maître abſolu de toutes les forces maritimes d'Athènes ; mais il n'uſa que trop ſobrement du pouvoir qu'il avoit entre les mains. Il s'amuſa à roder autour de la Sicile, au lieu d'attaquer bruſquement Syracuſe. Ses lenteurs donnerent le tems à ceux ci de ſe précautionner : il s'attira même leur mépris en aſſiégeant une place aſſez foi-

ble, dont il leva le siége aussi-tôt ; mais voulant rétablir sa réputation, il s'approcha de Syracuse.

Il fut heureux dans son début devant cette place. Pour lui couper les vivres & les secours, il la bloqua par terre, à la faveur d'une double muraille, & il étoit maître de la mer. Les Syracusains furent si consternés d'un travail conduit avec autant de diligence que de sagesse, qu'ils firent des propositions d'accommodement. Si Nicias avoit été plus habile, il auroit profité de ces dispositions ; mais il donna aux Syracusains le tems de se fortifier & d'être secourus. Les Lacédémoniens qui s'étoient déclarés pour eux, leur envoyerent une flotte de 19 navires, sous le commandement de Gylipe. Ce général apprit sur sa route, par un faux avis, que la ville avoit capitulé ; sur cette nouvelle, il fit voile vers l'Italie, pour raffermir les villes ébranlées par la prise de Syracuse, & pour rassurer ses alliés. Il alla ensuite se radouber à Tarente. Nicias fit encore une plus lourde faute : il devoit aller combattre Gylippe, avant qu'il eut joint les Syracusains ; il se contenta de mépriser un ennemi qu'il falloit défaire, & de justifier son indolence par une fade raillerie.

Gylipe, en homme habile, sçut bien profiter de cette négligence : ayant appris que la ville de Syracuse se défendoit, & qu'on y pouvoit entrer, parce qu'elle n'étoit pas entiérement bloquée, il se disposa à la secourir ; & pour être plus en état de le faire, il alla dans les villes alliées grossir sa flotte de vaisseaux & d'hommes. Etant arrivé devant la ville avec ce renfort, les habitans ranimerent leur courage, & se disposerent à une vigoureuse défense. Depuis l'arrivée de Gylipe, Nicias portoit toutes ses vûes du côté de la mer ; il fortifia la pointe de Plemmyre, qui formoit une partie du Golfe du grand port, afin d'y faire mouiller ses vaisseaux en toute sureté. Ceux de Gylipe n'étant pas encore tous sortis des ports, Nicias fit partir vingt-cinq galères pour les surprendre ; mais celles du général Lacédémonien, qui étoient au nombre de douze, se sauverent en faisant une fausse route, & se rendirent à Syracuse.

Ce secours rallentit les attaques des assiégeans, & ranima les assiégés. Ils avoient cependant également besoin

d'hommes, d'argent & de vaiſſeaux : & les deux partis, ſongerent à augmenter leurs forces. Les Syracuſains convaincus qu'il viendroit à Nicias un ſecours d'Athènes, équiperent des vaiſſeaux pour le ſurprendre, & pendant l'hyver, on ſe diſpoſa de toutes parts à envoyer les renforts néceſſaires.

Au printems ſuivant, les Lacédémoniens & leurs alliés entrerent de bonne heure dans l'Attique, ſous le commandement du roi Agis, déſolerent la campagne, s'y établirent, & ſe fortifiérent à quatre lieues d'Athènes. Ils tenoient par-là cette ville en échec. Pendant qu'ils occupoient ainſi les Athéniens, ils firent partir un puiſſant renfort; & afin qu'il pût paſſer ſûrement, vingt-cinq galères de Corinthe furent détachées pour aller faire tête à 20 galères Athéniennes, qui attendoient le ſecours au paſſage. Les Athéniens de leur côté faiſoient de grands préparatifs. Ils avoient envoyé vers le milieu de l'hyver, 10 vaiſſeaux à Nicias, pour lui annoncer le ſecours; & au printems ils en envoyerent 30 à leurs alliés du Péloponnèſe, pour les équiper ſuivant les conventions. Soixante-cinq autres prirent les devants, & les allerent attendre au port d'Egyne, où étoit le rendez-vous général.

Pendant que ces diſpoſitions ſe faiſoient en Gréce, Gylipe agiſſoit en Sicile, & tiroit tout ce qu'il pouvoit de ſes alliés. De retour à Syracuſe, il perſuada aux Syracuſains d'attaquer Nicias par mer. Les Syracuſains encouragés par Gylipe, riſquerent deux combats, l'un ſur terre, & l'autre ſur mer. Le combat naval eſt raconté diverſement par les auteurs. Plutarque prétend que dans ce combat, les Athéniens entendant le bruit de leurs troupes de terre, qui avoient été attaquées à l'improviſte, furent épouvantés, & prirent la fuite : il ajoûte, qu'ils furent pourſuivis par les Syracuſains; mais que quand ils virent les vaiſſeaux ennemis ſi près d'eux, ils ne voulurent pas ſe laiſſer battre ſans ſe défendre; qu'ils firent face aux Syracuſains, ſe rangerent en bataille, & défirent enfin les Syracuſains, qui ſe trouverent en déſordre. Thucydide détaille autrement cette action. Et pour comprendre l'ordre qui, ſelon lui, fut obſervé dans ce combat, il faut remarquer qu'à Syracuſe, il y avoit le grand & le petit port. Le grand port étoit à la partie méridionale de la ville, & ſé-

paré du petit par une iſle ; il avoit plus de deux lieues de circuit, & il étoit formé par un golfe, dont l'entrée, qui n'avoit que 500 pas de large, étoit défendue par le cap de Plemmyre, qui s'avançoit dans la mer, & par la pointe de l'iſle qui ſe trouvoit entre les deux ports. Le petit port tiroit un peu à l'eſt ; il contenoit l'arſenal de la marine, & la plûpart des vaiſſeaux y étoient à l'ancre.

Le conſeil de Gylipe fut ſuivi. On attaqua par terre les trois forts que Nicias avoit fait conſtruire à Plemmyre ; & ſon armée navale, qui occupoit les environs de ce cap, & l'entrée du grand port, fut en même tems aſſaillie par 35 galères des aſſiégés, ſorties du petit port, & par 45 qui étoient dans le grand. Les Athéniens, obligés de faire face des deux côtés, ſe partagerent : 25 de leurs galères s'oppoſerent aux 35 galères ennemies, & 35 aux 45 autres. On ſe battit de part & d'autre avec beaucoup d'opiniâtreté ; mais le fort de la mêlée fut à l'entrée du grand port, les uns eſſayant d'y entrer, les autres voulant en défendre l'entrée. La victoire commençoit à ſe déclarer pour les Syracuſains : ils avoient forcé le paſſage, fait reculer les Athéniens, & quelques-unes de leurs galères étoient déja entrées dans le grand port ; mais voulant tous y entrer à la fois, la confuſion ſe mit parmi eux ; leurs galères ſe choquoient & s'embarraſſoient, la manœuvre ſe faiſoit fort mal. Les Athéniens appercevant ce deſordre, en profiterent ; ils ſe rallierent, tomberent en bon ordre ſur cet amas confus de vaiſſeaux mal conduits, & les mirent en fuite, après en avoir coulé onze à fond, pris trois, & fracaſſé trois autres. Les Athéniens ne furent pas ſi heureux ſur terre : ils perdirent les trois forts conſtruits à Plemmyre, avec pluſieurs aggrès de vaiſſeaux, & trois galères qui s'y étoient retirées.

Après cette action, les Syracuſains détacherent onze vaiſſeaux, qu'ils envoyerent croiſer en Italie, pour enlever quelques bâtimens qui venoient renforcer les Athéniens : ils les attaquerent, les coulerent preſque tous à fond, & brûlerent les bois de conſtruction dont ils étoient chargés. Les Athéniens informés un peu tard du deſſein des Syracuſains, mirent 20 vaiſſeaux en mer, pour déconcerter leurs projets ; ils

firent

firent voile vers Mégare, où ils trouverent les onze navires ennemis : ils les attaquerent & en prirent un, le reſte ſe ſauva à Syracuſe.

Cette petite expédition fut ſuivie d'une autre qui ne fut pas plus importante. Les Syracuſains avoient conſtruit devant leur arſenal un rempart de bois, qui en défendoit les approches : ils avoient planté dans la mer quantité de pieux, qui étoient comme autant d'écueils cachés ſous l'eau, & qui rendoient les approches de ce rempart, très-difficiles & très-périlleuſes. Les Athéniens envoyerent contre cette redoute un gros vaiſſeau chargé de tours & de parapets, garni de ſoldats, & ſuivi de bâtimens plats, montés par un grand nombre de gens de trait. Il y eut dans cette occaſion pluſieurs eſcarmouches, & un choc aſſez rude, mais fort inutile. Les Athéniens tiroient de deſſus leurs vaiſſeaux, & les Syracuſains de leur arſenal : les Athéniens entamerent un peu le rempart, arracherent quelques pieux, & ſe retirerent : les Syracuſains replanterent des pieux, & répararent leur redoute, & ce fut-là tout le fruit de cette entrepriſe.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Sicile, le ſecours des Athéniens s'avançoit. Démoſthène, qui commandoit les 65 vaiſſeaux, fit pluſieurs expéditions ſur ſa route. Il parcourut toutes les iſles confédérées, & y prit du renfort : il coula à fond un bâtiment de tranſport ennemi qui alloit à Syracuſe, & vint mouiller à Naupacte. Il apprit du gouverneur, que 25 vaiſſeaux Corinthiens mouilloient auſſi dans ces paſſages, pour favoriſer celui de leurs bâtimens de tranſport & de leurs convois ; & qu'ils venoient l'inſulter impunément, parce qu'il n'avoit que 18 vaiſſeaux à leur oppoſer ; il s'offrit à les aller attaquer, s'il vouloit lui en donner un nombre ſuffiſant. Démoſthène lui en donna 10 ; il en ramaſſa quelques autres encore, & fit une flotte de 33 navires, qu'il envoya attaquer les Corinthiens. Ils étoient dans un havre, défendu par des rochers qui le bordoient des deux côtés, & ſur leſquels ils avoient logé des ſoldats. Les Corinthiens, à la vûe de leurs ennemis, demeurerent tranquilles pour obſerver leurs mouvemens ; mais ne ſe trouvant point en ſû-

reté dans cette rade, ils prirent le large. Les deux flottes s'étant jointes, ſe battirent long tems. Trois vaiſſeaux des Corinthiens furent coulés à fond, & ſept du parti contraire furent fort maltraités : on ſe retira de part & d'autre, plus ſatisfait du mal qu'on n'avoit pas reçu, que de celui qu'on avoit fait. Les deux partis ſe flatterent d'avoir remporté l'avantage, & dreſſerent des trophées.

Les Athéniens qui attendoient de jour en jour le puiſſant ſecours que leur amenoit Démoſthène, réſolurent de ſe tenir dans l'inaction juſqu'à ce qu'il fût arrivé. Les Syracuſains au contraire ſe déterminerent à le prévenir, & à lui livrer un combat. Ariſton de Corinthe, excellent marin, leur conſeilla d'abaiſſer la proue de leurs vaiſſeaux, & de fortifier leurs éperons, en les faiſant plus courts, afin que choquant à fleur d'eau les vaiſſeaux ennemis pour les entamer, ils les coulaſſent plus aiſément à fond, ce que ne pouvoient pas faire les vaiſſeaux Athéniens, dont la proue étoit élevée, & l'éperon trop foible par ſa longueur. Les Syracuſains ayant profité de cet avis, harcelerent les Athéniens pour les attirer au combat ; mais ceux-ci ſe refuſoient toujours à une action, dont ils craignoient les déſavantages. Cependant quelques officiers Athéniens, indignés de l'audace d'un ennemi qui lui paroiſſoit foible ſur mer, allérent juſque dans le grand port eſcarmoucher ; ils furent bientôt ſuivis par d'autres ; inſenſiblement les vaiſſeaux des deux partis s'engagerent. Ceux des Athéniens étoient plus légers, & maniés par de plus habiles matelots ; mais comme ils combattoient dans un lieu ſerré, apparemment à l'entrée du port, ils ne pouvoient pas faire aiſément la manœuvre, ni profiter de leurs avantages ; leurs vaiſſeaux ſe nuiſoient en ſe choquant, leurs rames s'embarraſſoient ; on leur tiroit des fléches du port, & on les accabloit de pierres. Ils furent donc obligés de prendre la fuite. Les Syracuſains les pourſuivirent, leur coulerent à fond 7 vaiſſeaux, & en maltraiterent pluſieurs. C'eſt ainſi que Diodore raconte cette action.

Plutarque prétend que le combat ne fut point un effet du hazard, mais que Nicias y fut contraint par Ménandre & Euthydême, qui partageoient avec lui le commandement. Ils

voulurent prévenir par une bataille l'arrivée de Démosthène, dans la crainte qu'on ne lui attribuât l'honneur de la victoire.

Le récit de cette action est encore différent dans Thucydide. Il dit que les Syracusains informés de l'approche de Démosthène, voulurent hazarder une bataille avant qu'il fût arrivé, & qu'ils firent un plan de combat, dans lequel ils se ménageoient habilement tous les avantages : ils prirent d'abord celui du nombre ; ils envoyerent 80 vaisseaux contre 75 ; pour rendre leurs navires plus propres au combat, ils baisserent leurs proues & racourcirent leurs éperons : ils en garnirent les flancs en dedans & en dehors de longs bordages pour les fortifier, & les mettre en état de résister mieux aux chocs des vaisseaux ennemis.

Les Athéniens se trouvoient resserrés dans un port, qui, tout grand qu'il étoit, n'avoit pas assez d'étendue pour tant de vaisseaux ; ce qui étoit un grand inconvénient, parce qu'ils ne pouvoient pas mettre en œuvre leur habileté dans la marine. Ils n'osoient s'approcher des bords qui étoient couverts de troupes sorties de la ville, & encore moins du cap de Plemmyre, dont les Syracusains s'étoient emparés : en combattant de front, leurs éperons trop hauts n'avoient point de prise sur des proues très-basses, & ceux des ennemis, fort courts & pointus, ne portoient jamais à faux. S'ils vouloient attaquer les Syracusains par les côtés, ils avoient mille peines à se tourner, parce que le jeu des rames étoit embarrassé par la multitude.

Le premier jour du combat, les deux partis firent de grands efforts pour remporter la victoire. La valeur de part & d'autre se soutint jusqu'à la nuit avec une égale opiniâtreté ; mais il n'yeut rien de décisif ; il en coûta cependant un ou deux vaisseaux aux Athéniens. Le lendemain tout fut tranquille dans les deux flottes, & on ne s'y occupa qu'à se radouber & à se refaire. Nicias prévoyant que les ennemis reviendroient à la charge, se mit en état de les recevoir. Il avoit renfermé ses barques & ses vaisseaux plats dans une enceinte faite avec des pieux ; il fit sortir tous ces petits bâtimens, & les plaça dans les intervalles de ses vaisseaux, afin d'être à portée de donner du secours à ceux qui seroient maltraités dans le combat.

Le troiſiéme jour les Syracuſains ſe préſenterent de bonne heure en bataille : on s'engagea avec la même vivacité que le premier jour, mais on n'avança rien. Un pilote Corinthien, le plus habile homme de mer qui fût dans la flotte des Syracuſains, voyant que la force ne décidoit rien, eut recours à l'artifice. Il perſuada aux officiers d'abandonner les ennemis, de gagner le rivage, & d'y faire rafraîchir toute l'armée, afin de reprendre des forces pour recommencer le combat avec plus de vigueur ; ſon conſeil fut ſuivi. Les Athéniens croyant que les ennemis ſe retiroient par crainte, débarquerent auſſi-tôt leur monde, pour le faire manger. Les Syracuſains ayant pris leur repas à la hâte, ſe rembarquerent en diligence, & ſe mirent bientôt en état de charger les Athéniens. Ceux-ci eurent à peine le tems de remonter ſur leurs vaiſſeaux, en deſordre, & ſans avoir mangé. Il eſt ſans doute bien ſingulier, qu'au milieu d'un combat très-vif entre deux armées navales, l'une ſe retire, & deſcende à terre pour faire rafraîchir ſes troupes, & que l'autre, oiſive pendant cette manœuvre, aille enſuite faire la même choſe. La conduite des Syracuſains paroît imprudente ; ils s'expoſoient à être attaqués par leurs ennemis dans le tems qu'ils étoient tranquilles : & celle des Athéniens n'étoit guéres plus ſage, de laiſſer échaper une ſi belle occaſion. Mais c'eſt peut être l'éloignement des tems, & la différence des mœurs qui nous font naître cette réflexion.

Les Syracuſains ſe hâterent donc de retourner au combat ; & les Athéniens furent obligés de ſe rembarquer avec précipitation. Cependant, honteux de ſe voir la dupe du ſtratagême des Syracuſains, ils les attaquerent avec furie ; mais leurs vaiſſeaux alloient ſe briſer contre les éperons de leurs ennemis : ceux-ci profitant de cet avantage, & faiſant faire à leurs petits bâtimens tous les mouvemens qu'ils vouloient, forcerent la victoire à ſe déclarer pour eux : ſept navires Athéniens furent coulés à fond, & pluſieurs fracaſſés. Pour éviter une perte plus conſidérable, ils ſe retirerent derriere l'enceinte qui ſervoit de barriere à leurs petits vaiſſeaux. Les Syracuſains eſſayerent de les forcer dans ce

retranchement ; mais il étoit défendu par des Dauphins de plomb, attachés à des vergues, qui tombant d'une grande hauteur, étoient capables de briſer leurs vaiſſeaux ; ils en eurent même deux de fracaſſés par ces machines, ce qui les obligea de ſe retirer.

Ce fut après cette expédition, que Démoſthène arriva avec une flotte de 73 vaiſſeaux ; elle étoit très-leſte & très brillante : elle fit d'abord une montre ſuperbe, & parut d'un air triomphant au ſon des trompettes & des flûtes. Sa préſence abbatit le courage des aſſiégés, & releva celui des aſſiégeans. Cette flotte étoit chargée de 5000 hommes d'infanterie, de toutes ſortes de munitions, & d'argent. Diodore de Sicile écrit qu'elle étoit de plus de 310 vaiſſeaux : il compte apparemment tous les vaiſſeaux Athéniens qui étoient devant Syracuſe, ou il comprend tous les petits bâtimens qui portoient les proviſions, les machines, & tout l'attirail néceſſaire, ſoit pour un camp, ſoit pour un ſiége. Démoſthène voulut profiter du trouble que ſon approche avoit jetté parmi les Syracuſains, & ſignaler ſon arrivée par quelqu'expédition bruſque & rapide. Nicias oppoſa ſes lenteurs ordinaires. Il avoit raiſon pour lors de chercher à temporiſer : il étoit informé par les eſpions qu'il avoit dans la ville, que les Syracuſains, épuiſés & menacés de la famine, étoient ſur le point de ſe rendre, & qu'il ne falloit plus que peu de jours pour pouſſer leur patience à bout ; mais les Athéniens, accoutumés à rejetter tous leurs mauvais ſuccès ſur l'indolence de Nicias, gouterent l'activité de Démoſthène. Il alla donc avec ſix mille hommes, à la faveur de la nuit, donner l'aſſaut au fort d'Epipole, ſitué au nord-oueſt de la ville ; mais comme il étoit ſur le point de s'en emparer, la garniſon de la ville vint au ſecours, l'obligea de ſe retirer avec précipitation, & le chaſſa de tous les petits forts qu'il avoit pris. Démoſthène, qui ne connoiſſoit pas le pays, eut dans cette déroute 2500 hommes de tués, & pluſieurs bleſſés. Cet avantage ranima le courage des Syracuſains, & les Athéniens ſongerent à lever le ſiége. Démoſthène découragé par cette premiere diſgrace, appuya ce ſentiment de toutes ſes forces ; mais Nicias s'y oppoſa : il repréſenta qu'une pareille

retraite feroit triompher Syracuſe, & couvriroit de honte les Athéniens ; qu'ils n'étoient pas encore réduits à la néceſſité de fuir : qu'en arrivant dans leur patrie, le peuple indigné ne manqueroit pas de les condamner à la mort, & qu'il valoit beaucoup mieux pour eux périr de la main de leurs ennemis, que de celle de leurs concitoyens. Le diſcours de Nicias fit impreſſion ſur les Athéniens ; mais un puiſſant renfort de vaiſſeaux & de troupes qui arriva aux Syracuſains, ayant tout-à-coup répandu l'allarme parmi leur flotte, ils formerent le deſſein de ſe retirer. Comme ils étoient ſur le point d'appareiller, une éclipſe de lune effraya le timide & ſuperſtitieux Nicias ; il ne voulut point partir ſans avoir appaiſé par des ſacrifices les Dieux qu'il croyoit irrités, & donna par ce délai le tems aux Syracuſains d'être informés du départ des Athéniens, & de les engager dans un combat. Voici l'ordre de bataille des deux armées.

La flotte de Syracuſe étoit de 82 vaiſſeaux, ſelon Thucydide, ou de 84, ſelon Diodore. L'aîle gauche étoit commandée par Agatocles, l'aîle droite, par Sicanus, tous deux Syracuſains, & le corps de bataille, étoit ſous la conduite de Pithes, Corinthien. La flotte Athénienne étoit de 86 voiles : Eurymédon avoit la droite, Euthydême, la gauche, & le centre étoit ſous la conduite de Ménandre. Leur front étoit fort étendu : ils avoient fait cette diſpoſition, dans la vûe d'effrayer leurs ennemis, par une vaine montre de leurs forces, & ce fut la cauſe de leur perte. Eurymédon voulant envelopper la gauche des ennemis, ſe détacha du corps de l'armée, & par conſéquent l'affoiblit. Les Syracuſains, profitant de cette faute, le couperent & l'enfermerent dans un golfe, où il fut entiérement défait. Il perdit ſept de ſes vaiſſeaux, & fut tué lui-même, avec un grand nombre de ſes ſoldats, qui voulant ſe ſauver, rencontroient à terre ceux de Gylipe, poſtés ſur le rivage pour les maſſacrer. La nouvelle de la défaite & de la mort d'Eurymédon, fut bientôt répandue dans les deux flottes. Elle déconcerta les Athéniens, qui prirent l'épouvante, & s'enfuirent. Les Syracuſains les pourſuivirent, & firent échouer pluſieurs de leurs vaiſſeaux. Sicanus fit charger une barque

de bois & d'autres matiéres combuſtibles, y fit mettre le feu, & la mit au vent de ces vaiſſeaux échoués, qui furent bientôt embraſés. Les Athéniens firent tout ce qu'ils purent pour empêcher l'incendie de faire des progrès ; mais malgré tous leurs ſoins, ils perdirent dans cette occaſion dix-huit vaiſſeaux.

Les Syracuſains, devenus plus hardis par cette victoire, voulurent tenter un dernier effort contre les Athéniens. Pour tenir leurs vaiſſeaux comme aſſiégés, ils firent à l'embouchure du grand port une eſtacade de vaiſſeaux rangés de travers, affermis avec des ancres liées les unes aux autres par de groſſes chaînes de fer, & couverts de planches ſur leſquelles on pouvoit marcher comme ſur un pont. Cet ouvrage, qui fut achevé en trois jours, fit ouvrir les yeux aux Athéniens ſur le danger qu'ils couroient : ils ſentirent la néceſſité de rompre la barriere flottante qui les renfermoit ; & ayant chargé 115 vaiſſeaux de leurs meilleurs combattans pour la forcer, ils rangerent en bataille ſur le bord de la mer le reſte de leurs troupes. Les Syracuſains ne furent pas oiſifs à la vûe de ces diſpoſitions : ils rangerent auſſi en bataille devant la ville leur armée de terre, & vinrent ſoutenir leur eſtacade avec 84 vaiſſeaux, qu'ils couvrirent de cuir, afin qu'ils fuſſent moins en priſe aux harpons de fer que les Athéniens avoient préparés. Ils mirent l'élite de leurs troupes ſur cette flotte, qui étoit ſuivie d'une grande quantité de barques pleines de jeunes gens au-deſſous de l'âge viril, deſtinés à rendre à leurs peres & à leurs freres les ſervices dont ils étoient capables. Comme le combat auquel on ſe diſpoſoit, paroiſſoit devoir décider de la ruine ou de la liberté de Syracuſe, les femmes, les filles & les vieillards, animés de crainte & d'eſpérance, bordoient les remparts de la ville, & occupoient tous les lieux d'où l'on pouvoit appercevoir le combat.

Nicias parcourut la flotte, afin de réveiller le courage de tous ceux qui la montoient. Il leur repréſenta qu'ils alloient combattre pour l'honneur & pour la gloire de la patrie : que leur vie dépendoit de leur valeur : qu'il falloit vaincre ou périr : qu'ils ne devoient pas laiſſer flétrir entre leurs mains

les lauriers moiſſonnés à Salamine ; mais ſonger qu'ils étoient Athéniens. Après cette courte harangue, Nicias mit ſon armée navale ſur le front le plus étendu qu'il lui fut poſſible, pour effrayer les Syracuſains. Ceux-ci ſe préſenterent avec une contenance fiere & aſſûrée ; les vaiſſeaux Siciliens étoient ſur les deux aîles, & les Corinthiens au centre. Les Syracuſains ne voulurent point entamer l'action, parce que leurs Oracles avoient déclaré qu'ils ſeroient victorieux s'ils n'étoient point aſſaillans.

Démoſthène fit les premiers mouvemens, & tira avec ſes vaiſſeaux du côté de l'ouverture du port : il ſe rendit maître des bâtimens qui en défendoient l'entrée ; mais pendant que les Athéniens étoient occupés à rompre une chaîne que les aſſiégés avoient tendue, les Siciliens accoururent de toutes parts : le combat fut général & furieux dans le port & aux avenues. Les Athéniens, qui étoient chargés avec beaucoup de vigueur, reculerent, les uns vers le rivage, les autres du côté de la ville, tandis que le reſte ſe ſoutenoit au milieu du port. On ſe battit d'abord par pelotons ; mais le port ſe trouvant rempli de deux cent vaiſſeaux, tout combattit à la fois. Les Syracuſains étoient animés par les cris de leurs peres, de leurs femmes, de leurs enfans ; & les Athéniens, par le deſir de conſerver leur liberté, leur honneur & leur vie.

La confuſion devint étrange, & le combat fort ſanglant ; on vint des deux côtés à l'abordage. Les vaiſſeaux s'accrochoient les uns les autres, & on ſe battoit de pied ferme, comme ſi l'on avoit été ſur terre. Le choc des vaiſſeaux qui ſe fracaſſoient, le bruit des rames qui ſe briſoient, les cris des bleſſés & des mourans, & les acclamations de ceux qui, ſur les remparts, étoient ſpectateurs du combat, empêchoient d'entendre le commandement. La multitude des traits & des fléches dont l'air étoit rempli, & le deſordre qui regnoit par-tout, ne permettoient point de donner ou d'appercevoir les ſignaux. Des vaiſſeaux engloutis tout entiers avec leur équipage, d'autres diſputés, pris & repris preſqu'en même tems, quelques-uns deſemparés, & remplis d'un nombre égal d'Athéniens & de Siciliens qui s'égorgeoient, offroient un ſpectacle effrayant,

cle effrayant. Les armées de terre n'y prenoient pas un médiocre interêt. Le desir de la gloire, ou la crainte de la honte, passoient tour à tour dans tous les rangs : l'espérance dans les deux partis étoit abbatue ou relevée selon les différens succès du combat ; & comme la victoire voloit tantôt d'un côté tantôt d'un autre, les soldats poussoient vers le Ciel des cris de joie ou de tristesse, selon l'avantage ou l'échec que recevoient leurs vaisseaux. Ceux qui étoient sur les murs ou sur les remparts, éprouvoient les mêmes mouvemens : les uns crioient victoire à mesure qu'ils voyoient leur parti triomphant ; la douleur des autres éclattoit par des hurlemens effroyables, en voyant leurs peres massacrés. En un mot, tous les spectateurs de cette horrible scéne, addressoient aux Dieux, des plaintes, des vœux ou des soupirs.

Après une vigoureuse résistance, la flotte Athénienne fut défaite ; ceux de leurs vaisseaux qui combattoient le plus près de la ville, furent les premiers rompus ; & en prenant la fuite, ils entraînerent les autres dans leur déroute, qui devint ensuite générale. Les Syracusains ne leur donnerent pas le tems de se reconnoître, & les poursuivirent vivement. Les Athéniens pousserent leurs vaisseaux sur le rivage, où ils se sauverent au milieu des corps morts, des armes flottantes, & des débris des bâtimens, dont toute la côte étoit couverte. Démosthène voulut recueillir sur ses vaisseaux les Athéniens échapés du combat, afin de les sauver par mer ; mais les Pilotes consternés ne voulurent point se rembarquer.

Nicias croyant qu'il étoit plus avantageux de se retirer en Sicile, dans les villes alliées, fit mettre le feu aux bâtimens qui restoient de sa flotte, tandis que l'armée des Athéniens se retiroit par terre ; mais elle fut suivie, & battue à différentes repriſes : tout fut taillé en piéces, officiers & soldats, à la réserve de quelques prisonniers, entre lesquels se trouverent Nicias & Démosthène, qui furent brutalement massacrés par les Syracusains. Telle fut la triste destinée de cette flotte qui étoit partie d'Athènes si brillante & si pompeuse ; & telle la misérable fin d'une guerre entrepriſe contre

toutes les régles de la prudence & de l'équité, & dans laquelle les Athéniens, ſelon Thucydide, perdirent plus que la Gréce n'avoit jamais perdu dans aucune autre guerre.

On comprend aiſément qu'Athènes fut extrêmement affoiblie des pertes qu'elle fit en Sicile, puiſqu'il lui en coûta l'élite de ſes habitans, ſes alliés, ſes richeſſes, ſes vaiſſeaux, & ſa réputation. Elle ſe trouvoit donc dans une ſituation déplorable. Elle n'avoit plus de navires dans ſes ports, point de bois de conſtruction dans ſes arſenaux, point d'argent dans ſon tréſor, & point de matelots. Comme l'ordinaire effet des diſgraces eſt de détacher de nous les amis que la proſpérité nous avoit faits, ſes alliés quitterent ſon parti pour embraſſer celui de ſes ennemis. Tels furent les Eubéens, les Leſbiens, les Erythréens, les habitans de Chio. Il eſt à préſumer que ſi Lacédémone avoit ſçû profiter du malheur d'Athènes, elle lui auroit impoſé des loix; mais les Lacédémoniens employerent le tems à débaucher aux Athéniens leurs confédérés tandis que les Athéniens s'occuperent à réparer leurs pertes, & à faire de nouveaux efforts pour ſe ſoutenir.

A juger par les apparences, la campagne ſuivante promettoit de grands événemens; elle n'eut cependant rien d'extraordinaire, & les deux partis eurent des avantages mutuels. Les Lacédémoniens avoient en mer 100 vaiſſeaux fournis par leurs alliés, & deſtinés pour les beſoins de la campagne. Ils en envoyérent 20 à Leſbos, pour ſoutenir la révolte de cette iſle, qui vouloit ſecouer le joug des Athéniens: ils en firent partir 21 pour Chio, & afin de dérober leur route à la connoiſſance de leurs ennemis, ils les tranſporterent d'une mer à l'autre, par l'iſthme de Corinthe, comme il ſe pratiquoit ſouvent dans ce tems-là. Les Athéniens de leur côté ſe remuoient beaucoup. La fidélité des habitans de Chio leur étant devenue ſuſpecte, ils les ſommerent de leur envoyer leur contingent. Comme ils ne s'étoient pas encore ouvertement déclarés, pour mieux couvrir leur défection, ils envoyerent ſept navires à Athènes.

Les Athéniens ne furent pas long-tems a être informés de la deſtination des 21 vaiſſeaux qui avoient paſſé l'iſthme: ils

en envoyerent autant à leur rencontre. Les deux flottes étant en préſence, les Athéniens prirent le large, & firent ſemblant de fuir, pour attirer en pleine mer leurs ennemis, qui en effet les ſuivirent pendant quelque tems, mais relâcherent bientôt, pour ne point s'engager dans un combat. Les Athéniens relâcherent auſſi, mais ne ſe fiant pas trop aux navires de Chio, ils demanderent du renfort; on leur en envoya un de 37 vaiſſeaux. Les Corinthiens effrayés à l'approche de ce nouveau ſecours, ſe retirerent dans un port abandonné, peu éloigné d'Epidaure. Les Athéniens vinrent les y attaquer par mer & par terre; ils leur tuerent beaucoup de monde, & entre autres, le commandant; ils briſerent pluſieurs de leurs vaiſſeaux, & bloquerent le reſte; mais ces derniers échapperent à la vigilance de ceux qui les gardoient, & ſe ſauverent.

Dans ce même tems, Gylipe revenoit victorieux de la Sicile avec 16 vaiſſeaux. Il trouva près de Leucade, 27 navires Athéniens qui alloient à ſa rencontre, & qui vouloient l'enlever: cet habile amiral, qui avoit ſurmonté à Syracuſe les plus grands dangers, fit une ſi belle manœuvre, qu'il ſe retira à Corinthe, ſans autre perte que celle d'un ſeul vaiſſeau.

Les Athéniens firent une faute conſidérable, à peu près dans le même tems. Ils envoyerent du côté de l'Eubée, 50 vaiſſeaux ſous la conduite de deux généraux, brouillés enſemble, & dont l'antipathie éclattoit par des démêlés continuels. Ils firent voile vers la ville d'Orope, & y attaquerent une flotte ennemie; mais ils perdirent 22 vaiſſeaux, & eurent bien de la peine à ſauver le reſte. La campagne ſe paſſa en eſcarmouches & en petites guerres. Les Péloponnéſiens mirent tout en œuvre pour mettre dans leur parti les alliés d'Athènes, déja ébranlés par ſes diſgraces; & les Athéniens ne négligerent rien pour les raffermir dans leur confédération; quand les négociations furent inutiles, ils employerent la force. Cette conduite des deux partis occaſionna pluſieurs petits combats, dont le récit chargeroit de trop de détails une hiſtoire générale telle que la nôtre.

La vingt-uniéme campagne commença comme la précé-

dente avoit fini ; les Lacédémoniens & les Athéniens tâchoient de s'enlever réciproquement leurs alliés qui, dans la néceſſité de prendre parti, étoient ſucceſſivement en proie aux uns & aux autres , & ſe trouvoient ainſi la victime de leurs démêlés. Ceux de Chio furent les plus embarraſſés de tous. Leur flotte qui étoit aſſez nombreuſe, ſe battit contre une flotte Athénienne ; la nuit les ſépara , & l'action ne fut pas déciſive. Tous ces combats n'étoient, pour ainſi dire, que des eſcarmouches; on ſe battoit par pelottons & à perte égale : il falloit un engagement général , & c'étoit le ſentiment des Syracuſains , qui s'ennuyoient de ne voir rien finir. On s'y diſpoſa de part & d'autre. Les Péloponnéſiens ſe voyant une armée navale forte de 122 vaiſſeaux , préſenterent le combat à celle d'Athènes , qui n'en avoit que 82. Ces deux armées ſe rencontrerent aux environs de Samos & de Mycale. Les Athéniens ne jugerent pas à propos de tenter la fortune d'un combat , avec des forces ſi inégales : ils refuſerent la bataille , & ſe mirent à l'abri de l'iſle de Samos , en attendant un renfort qui leur venoit de l'Helleſpont. Les Péloponnéſiens voulant profiter de l'avantage qu'ils avoient ſur leurs ennemis , mirent à la voile pour les aller forcer à Samos ; mais ayant appris qu'ils avoient reçû le ſecours qu'ils attendoient , ils prirent la route de Milet. Les Athéniens ſe voyant une flotte de 108 vaiſſeaux , appareillerent , & allerent chercher à Milet les Péloponnéſiens, qui n'en voulurent point ſortir. Les Athéniens n'ayant pû les attirer au large , s'en retournerent à Samos.

La perte de l'Eubée, qui fut enlevée peu de tems après aux Athéniens, fut pour eux un des coups les plus ſenſibles qu'ils reçurent dans cette guerre. La ville d'Athènes , qui étoit en guerre avec tout le Péloponnèſe , étoit encore déchirée par des diviſions inteſtines. L'intérêt du gouvernement y mettoit tout en trouble,& cette ville que tout l'effort des puiſſances étrangères n'avoit pu abattre , étoit prête de ſuccomber ſous le poids de ſes diſſentions. Les Péloponnéſiens , pour profiter des agitations domeſtiques qui occupoient Athènes, envoyerent 42 vaiſſeaux vers l'Eubée. Les Athéniens croyant que leur port étoit menacé par cet

armement, ſuſpendirent leurs animoſités, & ſe réunirent pour ſe défendre. Ils armerent à la hâte 36 vaiſſeaux, les équiperent comme ils purent, & y mirent des matelots ramaſſés au hazard. Ces vaiſſeaux s'aſſemblerent au port d'Eretria, ville de l'Eubée. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, que la flotte des Péloponnéſiens qui étoit en rade à Orope, leva l'ancre pour les aller attaquer. Les Athéniens voyant la flotte ennemie qui s'approchoit en bon ordre, monterent avec précipitation ſur leurs vaiſſeaux; mais pluſieurs ſoldats qui s'étoient répandus dans la ville pour y chercher des proviſions, ne purent s'embarquer. Les habitans qui entretenoient des intelligences ſecrétes avec les Péloponnéſiens, avoient caché leurs vivres, pour tenir plus long-tems à terre les Athéniens, & firent pendant ce tems-là des ſignaux aux ennemis, pour les avertir qu'il étoit tems de ſe préſenter au combat. Les Athéniens attaqués dans le port, firent d'abord une vigoureuſe réſiſtance; mais obligés de céder à la force, ils prirent le large, & s'enfuirent. Ils furent vivement pourſuivis & battus: il leur en coûta 22 vaiſſeaux qui furent pris avec tous leurs équipages; les autres ſe ſauverent à l'abri des ports qui appartenoient à la ville d'Athènes. La conquête de l'Eubée fut la ſuite & le prix de cette importante victoire.

Cette perte déconcerta les Athéniens, & eut pour eux des ſuites plus funeſtes que tous les échecs qu'ils avoient reçus en Sicile, parce qu'ils trouvoient dans l'Eubée plus de reſſources qu'en toute l'Attique. Les Lacédémoniens ne ſçurent pas profiter de leurs avantages. Si après l'affaire d'Eubée, ils avoient été attaquer le port d'Athènes, ils s'en ſeroient emparé ſans peine. Ils auroient du moins obligé les troupes Athéniennes qui étoient répandues dans l'Helleſpont & l'Archipel, de revenir au ſecours de leur patrie, ce qui leur auroit facilité les moyens de ſe rendre maîtres de tous les lieux qu'elles auroient abandonnés; mais les Lacédémoniens étoient dans l'habitude de faire de pareilles fautes: ils perdoient ſouvent par leur lenteur, ces occaſions heureuſes qui font le dénouement des grandes affaires.

Thucydide rapporte une autre raiſon de cette conduite.

L'armée des Péloponnéſiens étoit compoſée de nations toutes différentes, par les mœurs, le génie, & le caractère. Des peuples peſans & tardifs ſe trouvoient mêlés avec des gens pleins de feu : les uns vouloient riſquer tout, les autres ne vouloient rien hazarder. Des diſpoſitions ſi contraires faiſoient échouer les meilleurs projets, & ſauverent Athènes.

Cependant les affaires des Athéniens alloient de mal en pis ; & leurs diviſions inteſtines les auroient perdus ſans reſſource, ſi le retour d'Alcibiade n'avoit terminé toutes ces diſſentions. Alcibiade à Lacédémone excitoit la jalouſie du roi Agis par plus d'un endroit. La gloire des heureux ſuccès qui lui étoit attribuée, & les infidélités de ſon épouſe dont il lui déroboit la tendreſſe, irriterent ce prince contre lui : il conjura ſa perte, & engagea les magiſtrats à donner des ordres ſecrets de le faire mourir. Malgré les meſures priſes pour tenir ce projet caché, Alcibiade le découvrit, & pour mettre ſa perſonne en ſureté, il ſe retira auprès de Tiſſapherne, un des généraux de Darius Nothus, roi des Perſes. Alcibiade ſe voyant brouillé avec Lacédémone, penſa ſérieuſement à ſe réconcilier avec ſa patrie, & à regagner ſon amitié par quelque ſervice éclatant. Comme il étoit ſouple, pliant, flatteur, grand capitaine & fin politique, & que ce brillant caractère étoit ſoutenu de toutes les graces naturelles, il s'empara bientôt de l'eſprit de Tiſſapherne. Il lui perſuada qu'il étoit de l'intérêt du roi ſon maître de fomenter les diviſions d'Athènes & de Lacédémone ; & que Lacédémone commençant à prendre le deſſus ſur ſa rivale, il devoit tarir la ſource des ſecours pécuniaires qu'il lui fourniſſoit, ce qui étoit le moyen d'affoiblir les Lacédémoniens.

Il empêcha encore les Perſes de leur envoyer un renfort de 150 vaiſſeaux Phéniciens, ſelon Plutarque, ou de 300, ſelon Diodore. Ce dernier coup ſauva Athènes, qui n'auroit jamais pû réſiſter à tant de forces réunies. Il rendit encore à ſon ingrate patrie un ſervice eſſentiel. Les Athéniens avoient une puiſſante flotte à Samos, pour ſoumettre leurs alliés rebelles, & pour empêcher la rébellion de ceux qui

étoient prêts à ſe révolter. Ceux qui la commandoient, informés des démêlés qui regnoient à Athènes au ſujet du gouvernement, appellerent Alcibiade, le nommerent général de leur armée navale, & voulurent ſous ſes ordres faire voile vers Athènes pour y punir les ſéditieux ; mais Alcibiade empêcha l'exécution de ce deſſein, en leur remontrant que leur départ occaſionneroit la perte entiere de l'Ionie, de l'Helleſpont, & des villes voiſines ; & que s'ils alloient allumer dans Athènes le feu de la guerre civile, cette malheureuſe ville ſeroit bientôt réduite en cendres.

Pendant qu'Alcibiade ſervoit ainſi ſa patrie, il fut invité de s'y rendre ; mais ſe défiant toujours des careſſes d'un peuple inconſtant, il voulut rentrer dans Athènes à la faveur de quelqu'expédition glorieuſe. Il prit des vaiſſeaux, & alla croiſer autour de Cnide, & de l'iſle de Cos, eſpérant que le hazard lui fourniroit quelque occaſion de ſe ſignaler, & de ſe rendre triomphant à Athènes. Il apprit que Myndare, qui commandoit la flotte de Lacédémone faiſoit voile vers l'Helleſpont, & qu'il étoit ſuivi par la flotte Athénienne ; il l'alla joindre avec 18 vaiſſeaux, mais avant qu'il fut arrivé, les deux flottes étoient aux priſes. An. M. 3591. av. J.C. 409.

Ainſi Plutarque ne fait mention que d'un ſeul combat, depuis le départ de Myndare, juſqu'à l'arrivée d'Alcibiade : mais Diodore de Sicile en rapporte deux, & Xénophon trois. Comme ce dernier étoit le mieux informé, & qu'il eſt le continuateur de Thucydide, je préfère ſa relation. Voici comment Thucydide décrit le premier combat, qui eſt la fin de ſon hiſtoire. Myndare, général de la flotte Péloponnéſienne, alla jetter l'ancre à Milet, pour y attendre le puiſſant ſecours de vaiſſeaux Phéniciens que les Perſes avoient promis ; mais voyant ſon eſpérance trompée, il aſſembla des vaiſſeaux de toutes parts ; il fit contribuer les alliés, & forma une flotte conſidérable, avec laquelle il fit voile du côté de l'Helleſpont : elle étoit compoſée de 68 navires : elle alla mouiller devant Abydos, & s'étendoit juſqu'à Dardanie. La flotte Athénienne qui étoit forte de 96 vaiſſeaux, ayant appris le départ & la route de celle de Lacédémone, partit de Samos, & la ſuivit. Elle alla jetter l'ancre

Digitized by Google

devant Seſtos, & s'étendoit le long de la Cherſonnèſe. Ainſi elles ſe trouverent toutes deux en préſence, l'une en Aſie, l'autre en Europe.

Les Péloponnéſiens impatiens de combattre, allerent les premiers aux ennemis. Myndare tenoit la gauche, & les Syracuſains, la droite. L'action commença dès le matin. On fut long tems à ſe diſputer l'avantage du lieu. Comme on devoit ſe battre dans un canal où les courans ſont fort rapides, chaque parti eſſaya de prendre le deſſus. Après avoir ainſi voltigé pendant quelque tems, les Péloponnéſiens étendirent leur aîle gauche ſur la droite des Athéniens pour l'envelopper; ceux-ci ſe dégagerent, & fortifiés d'une partie de leur centre, qui les ſecourut, tomberent avec furie ſur ceux qui les vouloient renfermer. L'aîle gauche des Athéniens s'avança contre les Syracuſains juſqu'au-delà d'un promontoire nommé *la ſépulture d'Hécube*. Les Péloponnéſiens s'étant apperçus que le corps de bataille des ennemis étoit affoibli, tomberent bruſquement deſſus, & l'enfoncerent, parce qu'il ne put être ſecouru, ni par Traſibule, qui ſoutenoit tout l'effort des Péloponnéſiens, ni par Thraſille, à qui le promontoire déroboit la vûe de ce qui ſe paſſoit au-delà. Les Péloponnéſiens ayant défait le corps de bataille, ſe mirent à pourſuivre tout ce qui fuyoit. Traſibule qui s'en apperçut, quitta le combat, courut ſur eux, & les trouvant en deſordre, les battit & les mit en fuite à leur tour. Les Syracuſains, vivement preſſés par Thraſille, voyant la déroute de leur aîle gauche, s'enfuirent du côté d'Abydos, & furent ſuivis du reſte de la flotte. Les Péloponnéſiens perdirent plus de 30 vaiſſeaux dans cette journée. Cette victoire fit reprendre cœur aux Athéniens. Quatre jours après cette bataille, ils prirent encore 8 vaiſſeaux ennemis qui venoient de Byſance.

Xénophon parle d'un ſecond combat naval, dans lequel les Lacédémoniens, commandés par Hegeſandridas, eurent l'avantage; mais il n'en rapporte point les circonſtances. Voici quel fut le ſuccès de la troiſiéme bataille. Doriée qui commandoit 14 vaiſſeaux d'Italie, ayant calmé quelques bruits qui s'étoient élevés dans l'iſle de Rhodes, fit voile vers

vers l'Helleſpont, pour ſe joindre à ſa flotte de Myndare, qui alors, pour réparer ſes pertes, avoit demandé de nouveaux ſecours à tous les alliés de Sparte. Les Athéniens, qui étoient à l'ancre devant Seſtos, avertis des approches de Doriée, appareillerent, & avec toute leur flotte, qui étoit de 104 voiles, allerent à ſa rencontre. Doriée, qui ne croyoit pas les ennemis ſi près de lui, s'enfuit à Dardanie, où il mit une partie de ſes gens à terre, pour défendre ſes vaiſſeaux. Les Athéniens firent tous leurs efforts pour s'en ſaiſir. Myndare, informé de ce qui ſe paſſoit à Dardanie, mit à la voile avec toute ſa flotte, compoſée de 96 vaiſſeaux, & marcha en ordre de bataille au ſecours de Doriée. Il conduiſoit l'aîle droite, & les Syracuſains avoient la gauche. Les Athéniens firent une bonne contenance, & le reçurent avec beaucoup de réſolution. Thraſibule avoit la droite, & Traſille, la gauche. On combattit de part & d'autre avec beaucoup de valeur: on fit toutes les évolutions qui étoient alors en uſage ſur mer: chaque parti étoit ſupérieur d'un côté, tandis qu'il étoit battu de l'autre. Dans le tems qu'on pouſſoit des cris de joie pour un avantage remporté, on étoit obligé de porter du ſecours à ceux qui avoient du deſſous, & la victoire reſtoit douteuſe; mais Alcibiade qui arriva avec 18 vaiſſeaux, la fit bientôt décider. Les deux flottes, incertaines du parti qu'il alloit prendre, furent allarmées; il raſſura les Athéniens, en faiſant élever une cotte d'armes rouge, qui étoit le ſignal de ralliement. Les Péloponnéſiens devenus bien inférieurs, par le ſecours que venoient de recevoir leurs ennemis, gagnerent la terre, & ſe mirent à l'abri de l'armée de Pharnabaſe, général des Perſes, qui s'étendoit ſur le rivage. Cette armée les garentit d'une défaite entiere: mais ils perdirent dans cette journée 30 vaiſſeaux.

Alcibiade, fier de ce ſuccès, voulut ſe montrer à Tiſſapherne avec un appareil de conquérant. Il l'alla trouver avec un ſuperbe cortége, & lui fit de magnifiques préſens; mais ce barbare croyant la priſe d'Alcibiade néceſſaire pour juſtifier ſa conduite, le retint priſonnier à Sardes. Alcibiade, fécond en reſſources, échappa à la vigilance de

An. M. 3596. Av. J. C. 408.

Tiſſapherne, & rejoignit la flotte Athénienne, à laquelle il ménagea bientôt une autre victoire.

Myndare, pour effacer la honte du dernier combat, fit de nouveaux efforts. Il demanda aux Péloponnéſiens & à leurs alliés un renfort de vaiſſeaux. Quand il l'eut reçu, il fit voile vers la Propontide, où, à l'aide des Perſes commandés par Pharnabaſe, il prit la ville de Cyſique. Les Athéniens en ayant été informés, partirent de Seſtos, avec une flotte compoſée de 86 navires, qu'ils partagerent en trois eſcadres: l'une étoit commandée par Alcibiade, la ſeconde par Théraméne, & la troiſiéme par Thraſibule. Cette flotte partit à la faveur des ténébres de la nuit, pour n'être point apperçue. Le lendemain elle arriva à la hauteur de Cyſique, & ſe cacha derriere Préconnèſe, petite iſle qui couvroit cette ville. Alcibiade, fertile en ruſes militaires, convint avec les deux autres généraux, qu'il iroit attaquer avec ſon eſcadre les Péloponnéſiens, & que quand le combat ſeroit engagé, ils viendroient à ſon ſecours pour envelopper les ennemis; ce qui s'exécuta avec beaucoup d'ordre. Alcibiade parut devant Cyſique. Il fut d'abord apperçu par 60 vaiſſeaux Péloponnéſiens, qui s'exerçoient devant le port. Myndare voyant Alcibiade avec un ſi petit nombre de vaiſſeaux, alla plein de confiance à ſa rencontre avec 80 navires. Alcibiade, par une fuite prudente & bien ménagée, attira les ennemis en pleine mer, & donna le ſignal du combat. Thraſibule & Théraméne parurent auſſi-tôt, & vinrent prendre les Péloponnéſiens par derriere, pour les renfermer & couper leur retraite. Myndare ſurpris de voir un ſi grand nombre de vaiſſeaux, ſur leſquels il ne comptoit pas, alla s'échouer ſur la côte, vis-à vis le camp de Pharnabaſe: il y fit débarquer ſes troupes, qui s'unirent aux Perſes, pour faire tête aux Athéniens. Ceux-ci s'emparerent de tous les vaiſſeaux de Myndare, excepté de ceux qui furent briſés, & des vaiſſeaux Syracuſains, où ceux qui les montoient mirent eux-mêmes le feu. Les généraux Athéniens, après une victoire ſi complette ſur mer, voulurent riſquer un combat ſur terre, & ils y eurent encore tout l'avantage qu'ils pouvoient eſpérer. On ſe battit de part & d'autre avec une valeur égale; mais

les Péloponnéſiens & les Perſes ayant été entiérement défaits, la fuite de Pharnabaſe & la mort de Myndare, honorerent le triomphe des Athéniens. Alcibiade ſçut bien profiter de la victoire ; il reprit Cyſique, ſe rendit maître de toute la mer, depuis l'Helleſpont juſqu'à Byſance, & en chaſſa les Lacédémoniens & les Perſes. Chargé de leurs riches dépouilles, il voulut ſe montrer à Athènes dans le plus brillant appareil, & y faire une entrée triomphante. Il y arriva avec les vaiſſeaux Athéniens, parés de trophées d'armes priſes ſur les ennemis, & enrichis du butin fait ſur eux. Ces vaiſſeaux étoient ſuivis de 200 galères Péloponnéſiennes, les unes à demi briſées, les autres chargées des pavillons, enſeignes & étendarts de ceux qui avoient péri dans le combat. Alcibiade fut reçu dans Athènes comme le libérateur de la patrie ; & après l'avoir quittée en fugitif, il y rentra en vainqueur, au milieu des cris de joie & des acclamations publiques. An. M. 3597. Av. J. C. 407.

Peu de tems après, Alcibiade repartit avec 100 vaiſſeaux, & fit voile vers Andros, l'une des Cyclades, où il remporta une victoire ſur les habitans de cette iſle, & ſur les Lacédémoniens qui y étoient. Comme l'argent lui manquoit, il fut obligé d'aller au loin lever des contributions ; mais avant que de s'écarter, il voulut s'aſſurer ſi ſa flotte avoit quelque choſe à craindre de celle de Lyſandre, général des Lacédémoniens, qui étoit à Ephèſe, & fit défiler tous ſes vaiſſeaux devant le port. Les Lacédémoniens étant reſtés tranquilles, il jugea qu'ils n'étoient pas diſpoſés à ſe battre, ce qui lui donna la confiance de laiſſer ſa flotte ſous la conduite d'Antiochus, ſon lieutenant, avec un ordre exprès de ne rien hazarder, & de refuſer même le combat, s'il lui étoit préſenté. Antiochus, excellent pilote, & mauvais commandant, ayant oublié les ordres d'Alcibiade, ou plutôt cherchant à ſe faire un nom, alla avec deux vaiſſeaux inſulter la flotte de Lyſandre, qui étoit de quatre-vingt dix voiles. Lyſandre, pour punir ſa témérité, envoya quelques vaiſſeaux contre lui. Ce combat particulier en engagea bien-tôt un général. Les vaiſſeaux Athéniens accoururent au ſecours d'Antiochus ; Lyſandre les voyant défiler, ſortit du port avec le reſte de ſa flotte ; l'eſcarmouche devint un

véritable combat naval, dans lequel les Lacédémoniens conſerverent leur ordre de bataille, & les Athéniens ſe battirent en déſordre. Lyſandre coula à fond le vaiſſeau d'Antiochus, qui périt avec tout ſon équipage; il mit les autres en fuite, & les pourſuivit. Les Athéniens perdirent dans cette action 15 vaiſſeaux, ſelon Xénophon, & 22 ſelon Diodore. Alcibiade averti de l'imprudence d'Antiochus, & du malheur de ſa flotte, vint en recueillir les débris, & alla préſenter le combat à Lyſandre, qui, pour reſter ſur ſes avantages, ne jugea point à propos de l'accepter.

An. M. 3598. Av. J.C. 406. Les ennemis d'Alcibiade, qui cherchoient toutes les occaſions de le perdre, le chargerent de ce mauvais ſuccès, & firent valoir contre lui quelques apparences qui ne lui étoient pas favorables. Comme depuis ſon départ d'Athènes, il n'avoit pas répondu aux grandes eſpérances qu'on avoit conçûes de ſes entrepriſes, on crut facilement les bruits répandus contre lui. Les Athéniens, toujours inconſtans, & toujours extrêmes à ſon égard, mirent Conon à ſa place. Alcibiade reçut en héros cette nouvelle diſgrace: il remit avec ſoumiſſion le commandement à ſon ſucceſſeur, & chercha dans un exil volontaire à ſe conſoler des caprices du ſort, & de l'ingratitude de ſa patrie.

Les Athéniens firent une grande faute en ſubſtituant Conon à Alcibiade; les Lacédémoniens en firent une pareille, en ôtant le commandement de leur flotte à Lyſandre, pour en revêtir Callicratidas. Ces deux généraux qui avoient paſſé par les plus illuſtres emplois de leurs républiques, & qui avoient donné par-tout des marques diſtinguées de leur ſageſſe & de leur valeur, tâcherent de faire honneur au choix de Sparte & d'Athènes, & de ſignaler les commencemens de leur nouvelle dignité par quelque action d'éclat. Callicratidas, après avoir ravagé quelques pays des alliés d'Athènes, alla mettre le ſiége devant Méthymne, où il avoit des intelligences. Conon avec 70 vaiſſeaux, fit voile vers l'iſle de Leſbos, dans le deſſein de ſecourir cette ville; mais ayant ſçû qu'elle étoit priſe, il ſe retira vers Mytilène: il découvrit la flotte de Callicratidas, qui étoit forte de 140 voiles; mais elle lui parut trop ſupérieure pour l'attaquer, &

il uſa d'artifices pour lui enlever quelques vaiſſeaux. Il fit ſemblant de fuir vers Mytilène, eſpérant que les ennemis, impatiens de combattre, ne manqueroient pas de le ſuivre, & qu'il pourroit s'emparer de quelques vaiſſeaux : ce qu'il avoit prévû, arriva. Quelques vaiſſeaux légers des ennemis, forcerent de voiles & de rames ſur lui ; Conon les voyant éloignés de leur flotte, prit ſon tems, & tomba bruſquement ſur eux.

Les Péloponnéſiens ſe retirerent en déſordre, & pluſieurs de leurs vaiſſeaux furent fracaſſés. Les plus ſages, ou les plus heureux, ſe battirent en retraite, & attirerent inſenſiblement quelques vaiſſeaux Athéniens dans le même piége où ils avoient donné eux-mêmes. Les Athéniens auroient dû ſe retirer à propos ; mais, entraînés par la chaleur du combat, ils s'avancerent trop près de la flotte ennemie, qui leur coupa le chemin de la retraite. Ainſi ſe voyant dans l'impoſſibilité de rejoindre leur flotte, ils allerent échouer ſur la côte, & ſe ſauverent par terre, après avoir laiſſé 30 vaiſſeaux au pouvoir des Lacédémoniens.

Conon plus ſage, donna des bornes à ſa victoire ; quand il apperçut la flotte Péloponnéſienne, il ſe retira avec 40 vaiſſeaux dans le port de Mytilène : mais prévoyant qu'il y ſeroit aſſiégé, il en barra les avenues par une eſtacade compoſée de vaiſſeaux, dont les uns, remplis de leſt, étoient échoués dans les bas fonds, & les autres affermis par des ancres, & chargés de machines à lancer des pierres, étoient diſpoſés dans les endroits où il y avoit de la profondeur. Callicratidas fit les plus grands efforts pour enfoncer cette eſtacade ; mais Conon ſoutint toutes ſes attaques avec une intrépidité qui ébranla plus d'une fois les Péloponnéſiens.

Callicratidas, pour ne pas rebuter ſes troupes, fit ſonner la retraite ; & après leur avoir fait reprendre haleine, il recommença un combat plus furieux que le premier. Enfin, l'eſtacade fut enfoncée, & Callicratidas ſe rendit maître du grand port. Conon ſe retira dans le petit port, ſitué dans l'enceinte de la ville, & s'y voyant bloqué de toutes parts, il fit partir ſecrettement deux vaiſſeaux pour Athènes, afin de demander un prompt ſecours ; un de ces vaiſſeaux fut pris, & l'autre arriva heureuſement.

Les Athéniens informés de l'état de leur flotte, qui ſe trouvoit aſſiégée, en firent partir ſur le champ une autre de 110 voiles, qui, groſſie encore de 40 vaiſſeaux que les Samiens & leurs autres alliés y joignirent, ſe trouva forte de 150 voiles. Callicratidas, informé des approches de cette flotte, laiſſa 50 vaiſſeaux pour garder les Athéniens bloqués dans le port, & prit le large avec 120 autres, pour aller au-devant de la flotte d'Athènes, qu'il auroit ſurpris ſans une tempête. Au point du jour, les Athéniens, en ordre de bataille, vinrent à ſa rencontre. Leur aîle gauche étoit commandée par Ariſtocrate & Diomédon, qui avoient chacun 15 vaiſſeaux: ils étoient ſoutenus par le fils de Périclès, & par Erezinide. Trente galères bien équipées, parmi leſquelles il y en avoit dix de Samos, & les trois amirales Athéniennes, formoient ſur une ligne le corps de bataille. L'aîle droite, commandée par Protomaque & par Thraſille, avoit le même nombre de vaiſſeaux, & étoient rangés de la même maniére: ils étoient appuyés par Lyſias & Ariſtogène, qui, ſur une ſeconde ligne, avoient chacun 15 vaiſſeaux. Les Arginuſes, qui ſont trois petites iſles voiſines de Leſbos, étoient compriſes dans leur ordre de bataille. Par cette diſpoſition ils avoient conſidérablement étendu leur front, pour n'être pas enveloppés; & leurs lignes étoient fort ſerrées, afin que les vaiſſeaux ennemis, qui étoient fort légers, ne puſſent ſe gliſſer entre leurs vaiſſeaux, qui étoient peſants. Les Péloponnéſiens ſe rangerent tous ſur une même ligne, tant pour faire tête au front des Athéniens, que pour être plus à portée de pénétrer entre leurs vaiſſeaux, & de voltiger ſur leurs flancs. Callicratidas avoit l'aîle droite, & tous ſes vaiſſeaux étoient légers & faciles à manier. On n'avoit point encore vû ſur mer tant de Grecs armés les uns contre les autres. Mais ce ſpectacle déconcerta le pilote de Callicratidas. Hermon (c'eſt le nom de ce pilote) effrayé du nombre de la flotte Athénienne, & de la foibleſſe de celle des Péloponnéſiens, conſeilla à ſon général de préférer une ſage retraite, à un combat malheureux. Callicratidas répondit avec une fierté Spartiate: *Ma perte ne fera aucun tort à ma patrie, & ma fuite me couvriroit de honte.* Cette

rodomontade eſt aſſez belle, mais elle ne fut pas ſoutenue. Cependant on en vint aux mains avec une ardeur égale; Callicratidas donna le premier. Ses devins l'avoient averti qu'il ſeroit tué dans le combat, & il étoit réſolu de vendre cher ſa vie. Il pouſſa rapidement ſon vaiſſeau ſur les vaiſſeaux ennemis; il en coula pluſieurs à fond, en fracaſſa d'autres, & briſa les rames de tous ceux qui l'approchoient. Il ſembloit qu'il voulût attaquer lui ſeul toute la flotte des Athéniens. Il tomba ſur le vaiſſeau de Périclés avec tant d'impétuoſité, qu'il y fit une grande ouverture: mais l'éperon s'y trouva malheureuſement engagé; & Périclès l'ayant accroché avec des grapins, pluſieurs Athéniens l'environnerent & vinrent à l'abordage. Il ſe fit ſur ce vaiſſeau un carnage horrible; Callicratidas y combattit avec tout le courage & l'intrépidité d'un héros; mais accablé par la multitude, il tomba ſans vie ſur un monceau de morts.

La mort de ce général décida l'action. L'aîle droite commença à plier: l'aîle gauche fut enſuite enfoncée, & la victoire ſe déclara pour les Athéniens. Ils perdirent dans ce combat 25 vaiſſeaux avec tout leur équipage, & les Lacédémoniens 77. Les débris de la flotte Péloponnéſienne ſe ſauverent à Chio & à Cumes, & les Athéniens allerent débarraſſer Conon. Etéonice qui le tenoit bloqué devant Mytilène, ayant appris la défaite de Callicratidas, ne penſa plus qu'à prévenir la ſienne par la fuite; mais pour faire ſûrement ſa retraite, il fit faire de grandes réjouiſſances, comme ſi la flotte d'Athènes avoit été défaite; pendant que Conon, occupé de ces bruits, ne ſongeoit qu'aux moyens de ſe tirer par compoſition de ce mauvais pas, Etéonice ſe retira par terre à Méthymne, & envoya ſes vaiſſeaux à Chio. Conon ainſi dégagé, alla joindre avec ſes 40 vaiſſeaux la flotte victorieuſe, avec laquelle il fit voile vers Samos.

Cette victoire, ſi glorieuſe pour Athènes, lui devint cependant fatale, & fut comme l'inſtrument de ſa ruine; les chefs de la flotte s'y étant rendus, ces ingrats républicains les condamnerent à perdre la vie, pour n'avoir pas enterré les corps de ceux qui avoient été tués dans le dernier combat, & dont la côte étoit toute couverte.

On ſçait juſqu'où les Grecs portoient la piété pour les morts : il paroiſſoit néanmoins plus néceſſaire ici de dégager Conon, que de pourvoir à leur ſépulture ; mais les généraux Athéniens ne purent faire ni l'un ni l'autre, parce qu'une violente tempête les contraignit de relâcher aux Arginuſes, où ils éleverent un trophée.

Les Athéniens auſſi prompts à ſe repentir de leurs injuſtices qu'à les commettre, regretterent inutilement de bons citoyens, qui leur devenoient néceſſaires, & furent obligés de confier leur armement naval à Conon, auquel ils aſſocierent deux autres généraux. Ils aſſemblerent à Samos 173 vaiſſeaux, à la garde de l'iſle, & firent voile avec le reſte vers l'Helleſpont.

Les Lacédémoniens de leur côté faiſoient de grands préparatifs. Leurs alliés aſſemblés à Ephèſe, envoyerent à Sparte, demander Lyſandre pour amiral, parce qu'ils s'accommodoient mieux de lui que de Callicratidas. Celui-ci étoit un homme droit, inflexible, d'une vertu auſtère, & à l'épreuve des flatteries, de la crainte & des promeſſes. Lyſandre, au contraire, étoit un homme ſouple & pliant, d'une vertu peu rigide, & rien moins qu'incorruptible. Les Lacédémoniens accorderent Lyſandre aux deſirs de leurs alliés ; mais comme il étoit défendu par une de leurs loix de donner deux fois au même homme le commandement en chef, ils élurent pour amiral Aracus, & nommerent Lyſandre en ſecond, aux conditions cependant, que le premier n'auroit que le nom d'amiral, & que Lyſandre en auroit toute l'autorité.

Lyſandre au commencement de la campagne, aſſembla à Ephèſe tous les vaiſſeaux de l'Etat, & des confédérés de Sparte. Il fit radouber ceux qui avoient beſoin de l'être, & en fit conſtruire de nouveaux. Il alla croiſer avec ces vaiſſeaux ; il prit en paſſant quelques villes alliées d'Athènes, & dirigea ſa courſe & ſes projets vers l'Helleſpont, où il prit la ville de Lampſaque. Les Athéniens le ſuivoient avec 180 vaiſſeaux : ils le trouverent à l'ancre devant cette ville, où l'Helleſpont eſt fort étroit, & dès le lendemain, ils ſe rangerent en bataille. Lyſandre en fit autant, mais il ſçut éviter le combat inégal. Les Athéniens prirent cette conduite

conduite pour un effet de ſa foibleſſe ; & le regardant comme un ennemi mépriſable, paſſerent quatre jours à lui préſenter le combat, ſans pouvoir engager la moindre action.

Alcibiade qui étoit alors retiré dans la Cherſonnèſe de Thrace, conſervant toujours de la tendreſſe pour ſon ingrate Patrie, vint trouver les chefs Athéniens, & leur fit remarquer les fautes qu'ils faiſoient : il leur repréſenta qu'ils étoient peu en garde, & mal précautionés contre un ennemi attentif : qu'ils étoient dans un mauvais parage, & ſur une côte qui n'avoit aucun abri, & que la liberté qu'ils donnoient à leurs équipages de deſcendre à terre, pouvoit leur devenir funeſte : il leur offrit même ſon ſecours, & celui de ſes amis. Les chefs de la flotte Athénienne, par une jalouſie mal entendue, ſe perſuaderent que s'ils acceptoient ces offres, on mettroit ſur leur compte les mauvais ſuccès, & qu'Alcibiade auroit tout l'honneur des bons. Ils lui parlerent durement & le renvoyerent. Le cinquiéme jour les Athéniens firent encore la même manœuvre, & ſe retirerent aſſez nonchalament. Lyſandre envoya après eux quelques vaiſſeaux pour les obſerver. Ils s'apperçurent alors que la plûpart de leurs gens étoient à terre. Ils retournerent ſur leurs pas, & quand ils furent au milieu du détroit, ils éleverent ſur une pique un bouclier d'airain ; c'étoit le ſignal dont on étoit convenu, pour marquer qu'il falloit lever l'ancre. Lyſandre mit auſſitôt à la voile, & tous ſes vaiſſeaux coururent rapidement ſur les Athéniens, qui ne les attendoient pas. Conon fut le premier qui les apperçut : il fit ſonner l'allarme, pour raſſembler ſes ſoldats, dont les uns étoient occupés à faire leurs proviſions, & les autres ſe divertiſſoient ou dormoient : mais voyant les ennemis ſi près de lui, il ſe ſauva avec huit vaiſſeaux dans l'iſle de Chypre. Lyſandre tomba avec furie ſur la flotte Athénienne : il prit tous les vaiſſeaux dégarnis de troupes, briſa ou coula à fond une partie de ceux qui ſe défendirent, & s'empara des autres : enſorte que de toute cette armée navale, il n'y eut que les huit galères de Conon qui ſe ſauverent, & le vaiſſeau ſacré nommé *Paralos*. Il paroît que cette flotte des Athéniens étoit le dernier effort de leur puiſſance, puiſqu'ils

avoient fait entrer dans leur armement un vaiſſeau qui n'étoit deſtiné que pour des uſages religieux.

Lyſandre après cette victoire, fit voile vers Lampſaque avec ſon armée, au bruit des trompettes & des autres inſtrumens. La mer & les rivages retentiſſoient de cris d'allégreſſe: chaque vaiſſeau traînoit comme en triomphe une galère captive, & toute la flotte étoit chargée des plus riches dépouilles des Athéniens, & de 3000 priſonniers. Lyſandre alla reprendre Byſance & Chalcédoine, & retournant par l'Helleſpont, il fit voile vers Leſbos avec 200 vaiſſeaux, ſoumit toutes les villes de l'iſle, & envoya Etéonice avec 10 vaiſſeaux, s'emparer de celles de la Thrace, qui abandonnerent les Athéniens.

Après avoir ſoumis preſque tous les alliés des Athéniens, il crut qu'il pourroit s'emparer d'Athènes dans le premier étonnement où des ſuccès ſi rapides l'avoient jettée. Cette ville étoit déja bloquée d'un côté par le fort de Décélie; mais elle fut bien-tôt aſſiégée dans les formes par terre & par mer. Agis & Pauſanias ſortirent de Lacédémone avec l'armée la plus nombreuſe qu'ils purent aſſembler, & allerent camper dans les faubourgs d'Athènes. Lyſandre l'enveloppa du côté de la mer avec une armée navale de plus de 200 voiles, & ſe ſaiſit de toutes les avenues de ſon port. Les Lacédémoniens la preſſerent d'abord; mais prévenus qu'il eſt dangereux de réduire de braves gens au déſeſpoir, ils élargirent un peu le blocus, & ſe contenterent de leur couper les vivres. On ſe repréſente aiſément quelle étoit alors la ſituation des Athéniens. Ce peuple après avoir joui ſi long-tems de l'empire de la mer, & de la Gréce, voyoit ſes ennemis triomphans, la révolte allumée dans ſon propre ſein, ſes alliés mêmes armés contre lui, ſes vaiſſeaux enlevés, ſes magaſins dépourvus de munitions, ſon port ſans navires, & ſa ville enfin ſans armée, ſans ſecours & ſans reſſources; ainſi déſeſpérant de ſe défendre, il envoya propoſer à Agis une alliance avec Lacédémone, aux conditions qu'on lui voudroit impoſer, pourvû qu'on conſervât la ville & le port. Agis envoya les députés à Sparte. A peine eurent-ils expoſé leur commiſſion devant les Ephores, qu'ils furent

congédiés ſans rien obtenir. Après pluſieurs mois de ſiége, pendant leſquels les Athéniens ſouffrirent beaucoup de la famine & de leurs diviſions, la paix leur fut accordée aux conditions que les fortifications du Pirée ſeroient démolies: que les Athéniens ne pourroient avoir plus de douze vaiſſeaux: qu'ils céderoient toutes les places qui leur étoient ſoumiſes : qu'ils reconnoîtroient les Lacédémoniens pour leurs ſupérieurs, & qu'ils feroient une ligue offenſive & défenſive avec eux. An. M. 3600. Av. J.C. 404.

Ces conditions réglées & acceptées, Lyſandre entra dans le port d'Athènes au ſon des trompettes. Il fit démolir les fortifications, & brûler les vaiſſeaux qui reſtoient aux Athéniens.

C'eſt ainſi que ſe termina la fameuſe guerre du Péloponnèſe. Lyſandre, après avoir affermi ſes conquêtes, donné des loix aux vaincus, réduit ceux qui n'étoient pas encore ſoumis, établi l'empire des Lacédémoniens ſur toutes les mers, & donné des récompenſes à ceux qui avoient partagé ſes travaux, congédia ſon armée navale, & retourna à Sparte avec un riche butin. Cyrus, fils de Darius Nothus, roi de Perſe, pour lui marquer ſon eſtime, lui fit préſent d'une galère d'or & d'ivoire de deux coudées de long. Mais le monument le plus glorieux pour lui, eſt ſans doute d'avoir terminé par ſa prudence & ſa valeur une guerre ruineuſe, pendant laquelle fut répandu le plus beau ſang de la Gréce.

La décadence d'Athènes paroît auſſi ſurprenante qu'elle fut prompte; mais il y a tout lieu de s'étonner encore qu'elle ne ſoit pas arrivée plutôt. Si les Athéniens ont conſervé ſi long-tems leur ſupériorité dans la Gréce, c'eſt plutôt un effet de leur bonheur, que de la bonne conſtitution de leur gouvernement. Polybe qui les connoiſſoit bien, les repréſente comme un peuple remuant, inconſtant, rempli d'inégalités, qui devoit toute ſa fortune à la capacité de ſes généraux, ingrat, jaloux des meilleurs citoyens, & perſécuteur déclaré du mérite. Il eût été bien difficile, qu'avec de pareilles diſpoſitions, il n'eût pas travaillé lui-même à ſa ruine.

L'orgueil & l'abus des proſpérités qui préparerent la chute d'Athènes, firent bientôt éprouver le même ſort à ſon inſolente rivale : & la décadence de ces deux villes fit changer de face à toute la Gréce.

Les Lacédémoniens fiers de leurs ſuccès, au lieu de travailler à affermir leur domination, ne ſongerent qu'à l'étendre, perſuadés qu'ayant ſoumis les Athéniens, ils ne devoient plus trouver de puiſſance en état de leur réſiſter. Pleins de cette aveugle confiance, ils firent la guerre au roi de Perſe, dans l'eſpérance de conquérir une partie de l'Aſie. Artaxerxès Mnemon, ou le Mémoratif, qui régnoit alors, mit ſur pied une armée de terre & une armée navale. Il donna le commandement de ſes forces maritimes à Conon : pour lier ainſi ſes intérêts avec ceux de ce général Athénien, ennemi déclaré de Lacédémone. La flotte de Conon, qui étoit de plus de 90 voiles, avoit jetté l'ancre à la preſqu'iſle de la Carie dans l'Aſie mineure. Celle des Lacédémoniens étoit à Cnide, ville maritime, & compoſée de 85 vaiſſeaux. Lyſandre qui la commandoit, brûlant de ſe diſtinguer, leva l'ancre, mit ſon armée en ordre de bataille, & alla droit aux Athéniens qui n'étoient pas éloignés. Conon ayant apperçu la flotte Lacédémonienne, prit le large, & alla au-devant d'elle. On ſe préſenta au combat avec une égale fierté : le premier choc fut vif de part & d'autre ; mais il ne fut pas ſoutenu par les Lacédémoniens : ils abandonnerent lâchement leur général, & ſe retirerent vers les côtes. Lyſandre n'ayant pû malgré tous ſes efforts, rappeller ſes alliés au combat, voulut mourir en Lacédémonien : il fondit ſeul ſur les Perſes, & en fit périr un grand nombre ; mais obligé de céder à la multitude, il tomba mort ſur un tas d'ennemis qu'il avoit tués de ſa main. Conon pourſuivit les fuyards, leur prit 50 vaiſſeaux, dont les équipages s'étoient ſauvés à la nage, & fit 500 priſonniers. Les débris de la flotte Lacédémonienne ſe retirerent à Cnide.

An. M. 3610. Av. J. C. 394.

Conon qui ne riſquoit rien dans cette guerre, parce qu'il la faiſoit aux dépens des Perſes, profita de ce premier avantage, pour vanger & ſervir ſa patrie. Il courut les mers avec ſa flotte, & fit ſoulever la plûpart des alliés de Lacédé-

mone. Il employa même la force pour ſoumettre & engager dans le parti d'Athènes pluſieurs villes de l'Aſie mineure, une partie des iſles de l'Archipel, les Cyclades, Cythère & pluſieurs autres : enſuite il fit voile vers Athènes, d'où il chaſſa la garniſon que les Lacédémoniens y avoient miſe, rendit la liberté aux habitans, & rétablit le port & les murailles de la ville. Ainſi Athènes ſe releva par la chute de Sparte, & les Lacédémoniens furent obligés de faire une paix honteuſe avec le roi de Perſe. An. M. 3611. Av. J.C. 393.

Artaxerxès après avoir terminé cette guerre, tourna ſes armes du côté de l'iſle de Chypre. Evagoras s'y étoit fait roi de Salamine, & avoit ſoumis à ſa domination une grande partie de l'iſle. Ceux qu'il n'avoit pû réduire ſous ſon obéiſſance, implorerent la protection du roi de Perſe. Artaxerxès qui regardoit l'iſle de Chypre comme un azile agréable & commode pour ſes vaiſſeaux, envoya aux Cypriotes le ſecours qu'ils demandoient. Il fit paſſer dans l'iſle une armée de terre de 300000 hommes, & une armée navale de 300 vaiſſeaux. An. M. 3618. Av. J.C. 386.

Evagoras fit de ſon côté des alliances & de grands préparatifs pour ſe défendre. Il mit d'abord en mer 80 navires, auſquels il en joignit vingt autres, tirés de la Phénicie, avec 50 voiles qu'il reçut du roi d'Egypte, & 60 que lui fournirent ſes autres alliés. Comme parmi ces 210 vaiſſeaux il y avoit beaucoup de bâtimens légers, il les fit croiſer ſur les Perſes. Ces bâtimens leur couperent les vivres, enleverent leurs convois, & firent ſur eux des priſes qui les déſolerent. Pendant ces petites expéditions, il tenoit ſa flotte en haleine & l'exerçoit. Il découvrit un jour celle des Perſes, qui s'approchoit de l'iſle en aſſez mauvais ordre ; il tomba bruſquement ſur eux en ordre de bataille, prit & coula à fond pluſieurs vaiſſeaux ennemis, & mit le reſte en déroute. L'amiral des Perſes revenu de la ſurpriſe que cette attaque imprévue lui cauſa, rallia ſa flotte, la mit en ordre de bataille, & chargea vivement celle d'Evagoras, qui fut bientôt rompue & miſe en fuite. Les Perſes après avoir pris un grand nombre de vaiſſeaux ennemis, allerent aſſiéger Salamine par terre & par mer ; mais le roi leur échappa,

Digitized by Google

& ſe retira avec dix vaiſſeaux en Egypte, où ſe voyant trop foible pour continuer la guerre, il négocia un accommodement avec le roi de Perſe, qui le laiſſa regner à Salamine, ſans aucune autorité ſur les autres villes de l'iſle.

Pendant cette guerre de Chypre, les Athéniens & les Lacédémoniens ſe harceloient continuellement, ſe battoient ſur mer dans toutes les occaſions, & ne pouvant plus équiper de grandes flottes, faiſoient de petits armemens. Les Athéniens, oubliant bientôt les obligations qu'ils avoient aux Perſes, envoyerent dix navires au ſecours d'Evagoras; une telle conduite devoit leur faire des ennemis de leurs protecteurs: mais ceux-ci furent vangés par leur imprudence. Une flotte Lacédémonienne de 27 voiles, rencontra les 10 vaiſſeaux Athéniens, & s'en empara. Les Lacédémoniens agirent auſſi dans cette occaſion contre leurs intérêts, & en aſſez mauvais politiques, puiſqu'ils devoient favoriſer un ſecours qui fortifioit un ennemi des Perſes.

A la guerre de Chypre ſuccéda celle de Lacédémone contre les Corinthiens & contre les Thébains. Les Athéniens prirent parti pour ceux ci, ce qui ranima les anciens démêlés d'Athènes & de Lacédémone, qui n'étoient qu'aſſoupis. Les Lacédémoniens choqués de cette confédération, entreprirent de mettre la famine dans la ville d'Athènes. Pour exécuter ce projet, ils envoyerent leur amiral Pollis avec ſa flotte, croiſer du côté des iſles d'Egyne & d'Andros, pour enlever tous les bâtimens qui lui portoient des bleds. Les Athéniens commanderent des vaiſſeaux pour convoyer ceux-ci, & pour écarter un ennemi qui les incommodoit. Ils firent partir Chabrias avec 83 navires. Le général Athénien fit voile vers Naxos, dans le deſſein d'attirer ſon ennemi au combat, ou de prendre la ville capitale de l'iſle: il en forma le ſiége, & la battit vivement avec ſes machines. Ce qu'il avoit prévu arriva. Pollis vint au ſecours de la place avec ſa flotte, compoſée de 65 bâtimens. Les deux généraux étant en préſence ſe mirent en bataille. Le Lacédémonien qui commandoit ſon aîle droite, tomba avec furie ſur l'aîle gauche des Athéniens, & avec ſon éperon, qui étoit armé de fortes pointes de fer, il briſa le navire de

celui qui la commandoit, & le tua de ſa main; enſuite il coula à fond d'autres vaiſſeaux, & en mit pluſieurs en fuite. Chabrias s'appercevant que ſon aîle gauche étoit maltraitée, détacha des vaiſſeaux pour la ſoutenir; & lui, avec ſon aîle droite, où étoient les meilleurs vaiſſeaux, ayant enfoncé l'aîle gauche des ennemis, décida l'action à ſon avantage. Les Lacédémoniens perdirent dans ce combat 32 vaiſſeaux, dont 8 furent pris avec tout leur équipage, & les Athéniens 18 ſeulement. Si Chabrias avoit pourſuivi les fuyards, il n'en auroit pas échappé un ſeul; mais il craignit qu'en les ſerrant de trop près, une tempête ne le jettât au loin; & que ſe trouvant par-là dans l'impoſſibilité de donner la ſépulture aux morts, on ne le condamnât lui-même à perdre la vie, comme il en avoit des exemples. C'eſt pourquoi il fit recueillir les cadavres flottans des Athéniens, pour les mettre dans des tombeaux, ce qui ſauva la vie à pluſieurs, qui la diſputoient encore contre les flots. Chabrias chargé de butin, s'en retourna à Athènes, où il fut reçu avec les applaudiſſemens que méritoit le premier avantage emporté ſur Lacédémone depuis la guerre du Péloponnèſe.

Timothée, qui lui ſuccéda dans le commandement ſur mer, fit un grand nombre d'expéditions heureuſes; il parcourut le Péloponnèſe avec une flotte de 60 vaiſſeaux, & le ravagea. Il retint par-là les Lacédémoniens dans leur pays, & les empêcha de s'oppoſer aux progrès des Thébains. Il prit enſuite la route de Corcyre, aujourd'hui Corfou, s'empara de cette ville, & traita les habitans avec tant d'humanité, qu'en ſe rendant maître de leur liberté, il s'acquit leur eſtime & leurs cœurs. Les Lacédémoniens ſouffrirent impatiemment la réduction de Corcyre, & envoyerent contre Timothée une flotte de 55 vaiſſeaux, commandée par Nicolochus. Ce général, plus entreprenant que brave, devoit fortifier ſa flotte de 6 vaiſſeaux qu'on lui envoyoit d'Ambrachia, ville de l'Albanie méridionale, ſituée dans le golfe de Larta; mais avant que ces 6 vaiſſeaux euſſent joint ſa flotte, il attaqua celle de Timothée, qui étoit de 60 navires. Le général Athénien le battit, & la victoire ſe dé-

Digitized by Google

clara pour le plus grand nombre. Nicolochus étant renforcé des 6 vaiſſeaux d'Ambrachia, alla encore chercher Timothée, qui ſe radouboit dans un port voiſin : le général Athénien qui n'en pouvoit ſortir qu'avec un déſavantage évident, s'y retrancha le mieux qu'il put. L'orgueilleux Lacédémonien ne pouvant l'engager au combat, au défaut d'une victoire réelle, ſe fit un triomphe imaginaire ; & tout fier d'avoir tenu l'ennemi bloqué, il érigea un trophée. L'amiral Athénien s'étant refait à loiſir, ſortit enfin du port, groſſit ſa flotte de 10 vaiſſeaux, qui lui furent envoyés de Corcyre, & ſe trouva bientôt maître de la mer.

L'iſle de Corcyre étoit trop à la bienſéance des deux partis, pour n'être pas diſputée: les Lacédémoniens formerent le deſſein de la reprendre ; ils y envoyerent Mnaſippe, avec une flotte de 60 navires. Ce nouveau général, au lieu de gagner le cœur des habitans de Corcyre, comme avoit fait Timothée, les rebuta par ſes duretés : il ravagea la campagne, porta par-tout la déſolation ; & fit des eſclaves de tous ceux qui purent tomber entre ſes mains. Les Corcyréens, outrés de ces mauvais traitemens, demanderent du ſecours aux Athéniens. On leur envoya 60 navires aſſez délabrés, ſous le commandement de Timothée. Ce ſage Athénien parcourut d'abord toutes les iſles alliées, pour mettre ſes vaiſſeaux en état. Mais les Athéniens impatiens d'une lenteur ſi néceſſaire, le dépoſerent, & donnerent le commandement de leur flotte à Iphicrates. Ce nouvel amiral, pour ſe rendre agréable à ſa patrie, tint une conduite toute oppoſée à celle de ſon prédéceſſeur : il arma au plutôt ſa flotte, la fortifia de tous les vaiſſeaux qu'il put trouver dans les rades de l'Attique ; y joignit les deux galères ſacrées, & avec 70 vaiſſeaux fit voile vers Corcyre. Cependant Mnaſippe preſſoit la capitale de l'iſle ; mais il fut tué dans une ſortie faite par les Corcyréens. Hypermenes, ſon lieutenant, informé du ſecours d'Athènes, leva le ſiége, abandonna ſon camp, & fit rembarquer ſes troupes, avec les eſclaves qu'il avoit pris dans l'iſle. Iphicrates qui ne ſçavoit point ce qui s'étoit paſſé à Corcyre, continuoit ſa route. Comme il avoit deſſein de livrer un combat à ſon arrivée, il

y diſpoſoit toute ſa flotte : il ne voulut point ſe ſervir de ſes voiles, quoiqu'il eût le vent favorable, & n'employa que les rames, pour endurcir ſes matelots, & les accoutumer au travail. Quand ſon équipage prenoit ſes repas à terre, ſelon l'uſage de ce tems là, il l'obligeoit de ſe rembarquer au premier ſon de la trompette, & les traîneurs étoient punis. Lorſqu'il faiſoit rafraîchir ſes troupes en pays ennemi, il poſoit des corps-de-garde à de certaines diſtances, & des ſentinelles au haut des mats. Comme il étoit quelquefois obligé de camper la nuit, il ne ſouffroit aucuns feux dans ſon camp, & les faiſoit allumer plus loin, afin de n'être pas découvert : s'il navigeoit la nuit, ſes matelots travailloient & ſe repoſoient tour à tour : ſi c'étoit le jour, il mettoit ſa flotte en bataille, & lui faiſoit faire toutes les évolutions navales, comme s'il alloit aux ennemis ; par là il évitoit la ſurpriſe, & étoit toujours en état de ſurprendre les autres. En paſſant, il ſe rendit maître de Céphalonie ; & étant arrivé à la hauteur de Corcyre, il enleva dix vaiſſeaux Siciliens, qui venoient au ſecours des Lacédémoniens. Il alla enſuite affermir l'alliance de quelques iſles confédérées ; & ayant fortifié ſa flotte des vaiſſeaux de Corcyre, elle ſe trouva forte de 90 voiles. Après avoir mis ordre à tout dans le pays, il alla mettre l'iſle de Céphalonie à contribution, & prit la route du Péloponnèſe. Il courut ſur les villes frontieres des Lacédémoniens, & en mit quelques-unes dans les intérêts d'Athènes, ſoit par la crainte, ſoit par la violence.

Les démêlés d'Athènes & de Lacédémone, qui ſembloient devoir être éternels, furent aſſoupis lorſqu'on y penſoit le moins. Les deux peuples rivaux ſe réconcilierent & firent la paix, en partie par l'impoſſibilité où ils s'étoient mis de faire la guerre. Cette paix fut très-glorieuſe à Athènes, puiſque les ambaſſadeurs de Sparte reconnurent en plein ſénat, que l'empire de la mer appartenoit aux Athéniens, ſoit par la ſituation avantageuſe de leur pays, ſoit par la multitude & la commodité de leurs ports, ſoit par le grand nombre de leurs vaiſſeaux, ſoit par la connoiſſance de la marine, de l'architecture navale, & de toutes les ſciences néceſſaires pour la

navigation, ſoit enfin par l'expérience de ſes gens de mer, & par les victoires qu'ils avoient remportées ſur mer.

An. M. 3646. Av. J. C. 358. Après cette paix, les Athéniens ſe trouverent engagés dans une nouvelle guerre, qui fut nommée *la guerre des alliés*, & dont le ſujet fut tel. Les iſles de Chio, de Rhodes, de Cos, & la ville de Byzance avoient fait alliance avec Athènes, & en dépendoient en quelque ſorte; mais laſſés de cette dépendance, elles s'en détacherent, firent une ligue entre elles, & mirent en mer une flotte de 100 vaiſſeaux. Les Athéniens en avoient une de 60 navires ſous la conduite de Charès; ils en mirent encore un pareil nombre en mer ſous le commandement d'Iphicrates & de Timothée. Les hoſtilités commencerent vivement de part & d'autre. Les Athéniens allerent aſſiéger Chio : Chabrias qui étoit dans cette flotte comme particulier, ne pouvant point donner d'ordre, parce qu'il n'avoit point de commandement, voulut entraîner par l'exemple de ſa valeur, ceux qu'il ne pouvoit conduire par l'autorité. Il s'ouvrit un paſſage dans le port, & y entra le premier, ſe perſuadant qu'on auroit honte de ne le pas ſuivre; ſon eſpérance fut trompée, il ne fut pas ſuivi, & il fut enveloppé d'une multitude d'ennemis qui le chargerent de tous côtés : il ſe défendit avec beaucoup de courage; mais ſon vaiſſeau ayant été percé par l'éperon d'un navire ennemi, fut coulé à fond, tout l'équipage ſe ſauva à la nage, & Chabrias périt lui ſeul avec ſon vaiſſeau; il auroit pû ſe dérober au péril, en nageant comme les autres du côté de ſa flotte qui étoit à l'entrée du port; mais il aima mieux périr, dit l'hiſtorien, que de mettre bas les armes, & d'abandonner ſon vaiſſeau. (*a*)

(*a*) M. Rollin dans ſon hiſtoire ancienne, page 442, tome 3, de l'édition in-4°. écrit qu'au ſiége de Chio, Chabrias commandoit en chef la flotte Athénienne, & cite à la marge Diodore de Sicile & Cornelius Nepos. Le premier de ces auteurs ne dit point que Chabrias eut aucun commandement, & le ſecond dit préciſément le contraire : *Erat in claſſe Chabrias privatus*. Diodore rapporte à la vérité que Chabrias & Charès furent choiſis pour chefs de l'armée qui aſſiégea Chio : que Charès attaqua par terre, & que Chabrias entra dans le port, & commença le combat naval; mais il ne dit point poſitivement que celui-ci commandât la flotte, & Cornelius Nepos le nie formellement. Il s'enſuit que ces deux auteurs ſont ſur cet article en contradiction, ou que M. Rollin ne s'accorde pas avec eux.

Les peuples confédérés d'autre part faiſoient la guerre avec beaucoup d'ardeur ; & ne pouvant la porter chez les Athéniens, ils tournerent leurs armes contre leurs alliés : ils allerent ravager Imbros, Lemnos, & d'autres iſles dépendantes d'Athènes ; & tirerent du pillage dequoi fournir aux frais de la guerre. Ils allerent enſuite mettre le ſiége devant Samos. Iphicrates & Timothée ayant joint Charès, la flotte alla faire le ſiége de Byſance. Les confédérés abandonnerent le ſiége de Samos, & volerent au ſecours de cette place. Les deux flottes ennemies ſe rencontrerent dans l'Helleſpont en préſence, toutes deux réſolues de riſquer un combat ; mais comme on s'y diſpoſoit de part & d'autre, il ſurvint une violente tempête, qui rendit tous ces préparatifs inutiles. Charès, qui ſe roidiſſoit contre les plus grands obſtacles, moins par valeur que par bravade, voulut aller aux ennemis, malgré la violence du vent & l'agitation des flots. Iphicrate & Timothée, qu'une infinité de belles actions mettoient au-deſſus du moindre ſoupçon qu'on auroit pû former contre leur bravoure, ne voulurent point avoir à combattre le gros tems & les ennemis à la fois. Charès, jaloux de ces deux grands hommes, écrivit contre eux à Athènes, & les accuſa d'avoir empêché la défaite entiére des ennemis, qui, ſelon lui, étoit certaine, s'ils avoient voulu le ſeconder. Comme c'étoit la fatalité des Athéniens de maltraiter toujours le mérite, Iphicrates & Timothée furent rappellés, & condamnés à une amende pécuniaire.

Charès ſe trouvant chargé ſeul du commandement de la flotte, pour ſe rendre agréable aux Athéniens, chercha les moyens de la faire ſubſiſter par lui-même, & Artabaſe les lui fournit. C'étoit un ſujet du roi de Perſe, qui s'étoit révolté contre lui. Ce prince envoya des troupes pour le réduire. Artabaſe demanda du ſecours à Charès, & l'intéreſſa dans ſa querelle par des promeſſes immenſes. Charès prêta ſes forces à Artabaſe, qui battit l'armée du roi de Perſe ; & Artabaſe, par reconnoiſſance, lui donna dequoi défrayer ſa flotte. La conduite de Charès fut d'abord applaudie par les Athéniens, éblouis par l'intérêt qu'ils croyoient y trouver ; mais quand ils ſçurent que le roi de Perſe vouloit ſe vanger

An. M. 3648. av. J. C. 356.

ſur Athènes de l'inſulte qu'il avoit reçue de ſon général, & qu'il avoit deſſein de prêter 300 vaiſſeaux aux confédérés ; ils ſongerent à prévenir une guerre qui ne pouvoit que leur être funeſte, en faiſant la paix avec les confédérés, aux conditions que ceux-ci ſeroient affranchis de la dépendance d'Athènes. Ainſi ſe termina la guerre ſociale, après avoir duré trois ans.

Iphicrates, Chabrias & Timothée peuvent être regardés comme les derniers des Athéniens. Athènes en produiſant ces trois grands hommes, fit comme un dernier effort ; & l'hiſtoire Grecque, ſi prodigue d'éloges, ne fait plus mention d'aucun capitaine, dont la mémoire mérite d'être conſervée. (*a*)

La Gréce dans la ſuite changea de face ; toute la fortune d'Athènes & de Lacédémone paſſa à Thébes ; & Thébes à ſon tour, après de brillantes proſpérités, tomba dans la même décadence, & abandonna l'empire de la Gréce aux Macédoniens.

Philippe de Macédoine, dont les Etats étoient renfermés entre la mer Egée, les montagnes de la Mœſie, l'Epire & la Theſſalie, ſe trouvant reſſerré dans des bornes trop étroites, voulut s'agrandir & s'élever ſur les débris de la Gréce. Mais s'il parvint à opprimer la liberté de ſes peuples, ce fut moins par la force de ſes armes, que par ſes artifices & ſes corruptions. Démoſthène néanmoins nous apprend, que Philippe n'avoit pas négligé la marine, & qu'il voulut même s'emparer de l'empire de la mer. Pour réuſſir dans ce projet, ſous prétexte de nétoyer les mers des pirates qui les infeſtoient, il équipa une flotte, & fit conſtruire des arſenaux, où l'on exerçoit matelots & pilotes ; mais comme il redoutoit les Athéniens, dont les forces maritimes étoient conſidérables, il leur propoſa de réunir leurs vaiſſeaux, pour chaſſer les corſaires qui troubloient la liberté de la navigation. On ouvrit les yeux aux Athéniens, & on leur fit voir que Philippe vouloit ſe ſervir d'eux contre eux-mêmes : qu'à la faveur de

(a) *Hæc extrema fuit ætas Imperatorum Athenienſium, Iphicratis, Chabriæ, Timothei : neque poſt illorum obitum quiſquam dux in illâ urbe fuit dignus memoriâ.* Corn. Nep. in Timoth.

cette confédération, il iroit pratiquer leurs alliés, pour les gagner à force d'argent & de promeſſes, & viſiter leurs iſles dans le deſſein de s'en rendre maître.

Philippe voyant ſes projets découverts, pouſſa ſes conquêtes par terre. Il prit la ville d'Olinthe malgré le ſecours de 30 vaiſſeaux que les Athéniens y envoyerent. Pendant que les villes de la Gréce ſe diſputoient la ſouveraineté, il les ſoumit à ſon empire; il obſervoit tous leurs mouvemens, il donnoit du ſecours aux plus foibles, pour affoiblir les plus fortes, & il les aſſujettit enfin les unes & les autres. Cependant il ne perdoit point de vûe la marine; & cherchant des places commodes pour l'établir, il ſe fixa ſur Périnthe, nommée anciennement *Héraclée*, & ſur Byſance, qui étoit alliée d'Athènes. Ces deux villes lui paroiſſant bien ſituées pour les expéditions navales qu'il méditoit, il en forma le ſiége; mais les Athéniens envoyerent aux Byſantins un ſecours de 120 voiles, qui fut encore fortifié des vaiſſeaux de ceux de Chio, de Rhodes & d'autres iſles. Cette armée navale fit peur à Philippe, il leva le ſiége & ſe retira après avoir perdu une partie de ſa flotte. An. M. 3664. av. J. C. 340.

Le ſiége de ces deux villes avoit infiniment couté à Philippe, & ſes finances étoient épuiſées. Pour les réparer, il fit le métier de pirate: il alla courir les mers avec ſes vaiſſeaux, & il enleva 170 bâtimens chargés de marchandiſes, dont le butin lui fut d'une grande reſſource pour continuer la guerre; mais une mort violente arrêta le cours de ſes entrepriſes & de ſes projets: il fut tué dans le tems que, ſous le titre ſpécieux de généraliſſime de la Gréce, il ſe diſpoſoit à aller combattre les Perſes, & qu'il ſe regardoit déja comme le conquérant de l'Aſie, au milieu des jeux, des ſpectacles, & du ſuperbe appareil des noces de ſa fille Cléopatre, qu'il marioit au roi d'Epire. Il n'étoit âgé que de quarante-ſept ans. An. M. 3668. Av. J.C. 336.

Alexandre ſon fils qui lui ſuccéda, ne fut pas moins l'héritier de ſon ambition que de ſes Etats. Il entra dans toutes les vûes de ſon pere, & forma des projets encore bien plus vaſtes. Mais mon objet n'eſt point ici de rapporter toutes ſes conquêtes & ſes entrepriſes. Je ne veux le repréſenter

que par ſes expéditions maritimes, c'eſt-à-dire, par l'endroit le moins brillant.

Alexandre, ſuivant le plan de ſon pere, voulant humilier les Perſes, partit de la Macédoine pour cette expédition. Il avoit un petit nombre de vaiſſeaux qu'il fit entrer dans le fleuve Strymon, qui ſe jettedans l'Archipel, & forma ſa flotte à ſon embouchure. Elle ſe trouva compoſée de 60 vaiſſeaux, ſelon Diodore, de 160, ſelon Arrien, ou de 82, ſelon Juſtin. Ces navires avoient été en partie fournis par ſes alliés; les Athéniens n'en donnerent que 20. Ils ſe défioient de l'ambition démeſurée de ce jeune Monarque. Alexandre ayant aſſemblé ſes troupes, cotoya la mer juſqu'à Seſtos, pendant que ſes vaiſſeaux cotoyoient la terre. Il paſſa enſuite l'Helleſpont avec ſon armée, & voulut être lui-même le pilote du vaiſſeau qu'il montoit. Il immola dans ce paſſage des victimes aux Dieux marins, pour ſe les rendre propices. Il jetta dans la mer un vaſe d'or avec lequel il avoit fait des libations; & touchant aux bords de l'Aſie, il jetta ſon javelot ſur la terre, comme pour prendre poſſeſſion de cette contrée, & ſauta tout armé ſur le rivage.

Les Perſes, qui étoient alors bien déchûs de la valeur de leurs ancêtres, avoient pour roi Darius, fils d'Arſanes. Ce prince étoit vaillant & hardi, & il avoit donné ſous Artaxerxès des preuves éclatantes de ſa bravoure. Il avoit conçu beaucoup de mépris pour la jeuneſſe d'Alexandre; & ayant appris qu'il étoit parti de la Macédoine pour le venir combattre, il avoit ordonné à ces généraux de ſe ſaiſir de ce jeune furieux, & de lui faire donner des coups de fouet, pour le punir de ſa témérité, & de lui faire d'autres outrages. Cependant quand il ſçut que ce jeune conquérant marchoit à lui, couvert des lauriers qu'il avoit moiſſonnés chez ſes voiſins, il prit des meſures ſérieuſes, & ſe prépara à le recevoir.

La premiere rencontre d'Alexandre & des Perſes ſe fit dans les campagnes d'Adraſtée, qui ſont arroſées par le Granique, fleuve d'une grande rapidité. Alexandre le paſſa avec une fierté étonnante, & ce paſſage lui valut la premiere victoire qu'il remporta ſur les Perſes. Il continua ſa route vers l'Aſie mineure, & voulut faire couper dans le

Digitized by Google

golfe de Smirne, l'iſthme qui eſt entre Téos & Claſoméne ; mais le ſuccès ne répondit point à ſon eſpérance ; & ce fut la ſeule entrepriſe où il échoua. Après la perte de la bataille du Granique, Memnon, général des Perſes, s'étoit retiré à Milet, ville célèbre entre Ephèſe & Halycarnaſſe ; Aléxandre en fit le ſiége par mer & par terre. Les Perſes qui avoient une flotte de près de 400 vaiſſeaux, étoient en état de défendre cette place ; mais au-lieu de lui donner du ſecours, ils allerent jetter l'ancre au promontoire de Micale. Aléxandre habile à profiter des fautes de ſes ennemis, avec ſon armée navale, qui n'étoit que de 160 vaiſſeaux, s'empara d'une petite iſle ſituée au-deſſus de milet, & entra enſuite dans le port de cette ville, pour empêcher tous les ſecours qu'on y pourroit jetter, ce qui lui en facilita la priſe.

Cependant les Perſes qui tenoient la mer, s'y promenoient librement, & provoquoient ſans ceſſe les Macédoniens qui ſe ſentant beaucoup plus foibles, n'oſoient pas s'expoſer au ſort d'un combat. Aléxandre ne pouvant attaquer les Perſes ſur mer, entreprit d'incommoder leur flotte du côté de la terre. Ils avoient mouillé, comme je l'ai dit, devant le promontoire de Micale ; il étendit ſon armée ſur le rivage, afin de les empêcher de faire du bois & de l'eau. Cet expédition lui réuſſit. Les Perſes ſe voyant comme aſſiégés ſur mer par des troupes de terre, allerent ſe rafraîchir à Samos, & revinrent auſſitôt ſe préſenter en bataille devant le port de Milet. Cinq vaiſſeaux Perſans ayant apperçu la flotte des Macédoniens à l'ancre, & pluſieurs vaiſſeaux dans un port voiſin, vinrent à pleine voile pour s'en ſaiſir, conjecturant que l'équipage étoit à terre. Aléxandre fit monter auſſitôt des troupes ſur dix galères, & leur ordonna d'aller attaquer les Perſes. Ceux-ci croyant que le reſte de la flotte alloit ſuivre, s'enfuirent, & dans leur retraite, perdirent un vaiſſeau.

Alexandre qui reconnoiſſoit la ſupériorité des Perſes ſur mer, & l'inutilité de ſa flotte, forma le deſſein de la renvoyer. Parménion s'y oppoſoit de tout ſon pouvoir, & vouloit hazarder un combat naval : Si les Macédoniens ſont vainqueurs, diſoit-il, les Perſes ſont perdus ; s'ils ſont dé-

faits au contraire, ils ſe trouveront dans la ſituation où l'on veut les mettre en renvoyant les vaiſſeaux. Il s'engagea même à commander la flotte & à livrer bataille. Alexandre ne manquoit pas de raiſons pour appuyer ſon ſentiment. Il y avoit, ſelon lui, de l'imprudence à oppoſer aux forces maritimes des Perſes une flotte auſſi foible qu'étoit la ſienne; & à des gens expérimentés ſur mer, des gens auſſi peu aguerris que l'étoient les Macédoniens ſur cet élément. Je ſerai néceſſairement battu, ajoutoit-il, je perdrai par-là toute ma réputation, & mes ennemis reprendront cœur: laiſſons les Perſes ſur les flots, ils ne nous feront aucun mal, en ne nous y rencontrant pas: plus ils auront de forces ſur mer, plus ils ſeront foibles ſur terre. Quelques auteurs donnent à Alexandre des vûes plus cachées. Ils prétendent que comme il ſentoit les approches de Darius qui venoit défendre ſes états à la tête d'une puiſſante armée, il voulut forcer les Macédoniens à ſe battre en déſeſpérés en leur ôtant les moyens de ſe ſauver par mer. Diodore de Sicile remarque du moins qu'il tint cette couduite après qu'il eut paſſé le Granique. Il rangea ſes troupes de maniere qu'elles avoient ce fleuve derriere elles: ainſi elles perdirent l'eſpérance de fuir, & ſe virent dans la néceſſité de vaincre ou de périr. Quoi qu'il en ſoit, il congédia ſon armée navale, & ne ſe réſerva que les vaiſſeaux néceſſaires pour porter ſes machines de guerre.

An. M. 3671. av. J. C. 333. Alexandre enſuite pouſſa ſes conquêtes avec beaucoup de rapidité le long des côtes maritimes de l'Aſie; mais en paſſant ſur le rivage de la mer de Pamphylie, il lui arriva une avanture ſinguliere, qui eſt diverſement racontée, & à laquelle on donne des cauſes bien différentes. Etant parti de Phaſèle, ville ſituée entre la Lycie & la Pamphylie, & connue aujourd'hui ſous le nom de Fionda, il rencontra le mont Climax, qui ſeul étoit capable d'arrêter la marche d'une armée conduite par un capitaine moins entreprenant que lui; mais comme il ſçavoit applanir les plus grandes difficultés, & que ſon ardeur s'enflammoit par les obſtacles, il fit paſſer une partie de ſes troupes par les défilés des montagnes, & mena le reſte le long du rivage, entre la montagne & la mer,

mer, par un ſentier très-étroit. Les uns diſent qu'un vent de ſud qui regnoit alors, avoit inondé ce paſſage, & qu'aux approches d'Alexandre, un vent de nord le déſſécha, comme ſi les élémens étoient d'accord avec la fortune, pour favoriſer toutes ſes entrepriſes. D'autres diſent qu'il profita du reflux de la mer, & qu'il s'engagea dans ce détroit lorſque la mer commençoit à baiſſer, de ſorte que ſes ſoldats n'avoient de l'eau que juſqu'à la ceinture. On ajoute que pendant leur paſſage, le vent ſe tourna du côté de la mer, fit précipiter les flots, & retarda conſidérablement le flux, ce qui donna le tems de paſſer à toute l'armée. Quelques auteurs ont trouvé bien du merveilleux dans cet endroit de la vie d'Alexandre; ils ont cru y voir une protection déclarée des Dieux; &, ce qui paroît étonnant, c'eſt que Joſéphe qui compare Alexandre à Moyſe, & le paſſage de la mer de Pamphylie à celui de la mer Rouge, ne met point de différence entre ces paſſages, & les croit l'un & l'autre miraculeux, ou tous deux purement naturels.

Alexandre qui avoit renvoyé ſa flotte, ne fut pas long-tems à ſentir la néceſſité d'en avoir une. Il fit revenir ſes vaiſſeaux de la Gréce, pour les oppoſer à ceux que Darius avoit envoyés ſous la conduite d'Ariſtomènes, pour reprendre toute la côte de l'Helleſpont. Ce général fut attaqué & battu par les Macédoniens, qui coulerent tous ſes vaiſſeaux à fond. Alexandre connut encore mieux la néceſſité d'une armée navale, quand il eut formé le ſiége de Tyr. Cette ville célebre étoit ſéparée de la terre ferme par un bras de mer large de quatre ſtades, expoſé à des vents violens, & à d'horribles tempêtes. La mer, très-profonde en cet endroit, environnoit la ville, & la défendoit. Alexandre pour punir l'inſolence des Tyriens qui avoit deſſein d'aſſiéger cette place ſe voyant dans l'impoſſibilité de la prendre, faute de vaiſſeaux, envoya des députés à Tyr, pour y propoſer un accommodement. Les Tyriens, fiers de la protection de Carthage, qui avoit alors l'empire de la mer, maſſacrerent les députés d'Alexandre, ſans vouloir écouter leurs propoſitions. Alexandre outré de cet affront, réſolut d'en tirer vengeance, & fit le ſiége de cette place.

An. M. 3672. Av. J.C. 332.

Comme Tyr étoit bâtie dans une iſle, Alexandre entreprit de faire une chauſſée depuis la terre ferme juſque dans la ville, afin d'y conduire ſes troupes de plein pied. Pour venir à bout de ce grand ouvrage, il fit jetter dans la mer des pierres tirées des ruines de l'ancienne Tyr, & des arbres coupés ſur le mont Liban avec leurs feuilles & leurs branches. L'entrepriſe parut d'abord impoſſible aux Tyriens qui s'en moquerent; mais quand la digue commença à ſe former à fleur d'eau, l'exécution les étonna encore plus que le projet, & ils commencerent à tout redouter d'un Prince qui ſçavoit donner un frein à la mer. Cependant ils tâcherent d'incommoder les travailleurs, ſoit en faiſant des deſcentes par terre, pour les attaquer, ſoit en détachant contre eux des chaloupes remplies de ſoldats. Alexandre, pour contenir les Tyriens, fit conſtruire à la tête du travail deux tours de bois, & mit les ouvriers à couvert ſous des peaux & des voiles. Mais comme ſa fierté ſouffroit de la réſiſtance des Tyriens, afin qu'on ne crût pas qu'une ville arrêtoit ſa valeur, il alla avec un camp volant du côté de l'Arabie, & laiſſa la conduite du ſiége à Perdiccas & à Cratere. Pendant l'abſence d'Alexandre, les aſſiégés firent du plus grand de leurs vaiſſeaux, une eſpéce de brûlot; ils le chargerent de ſable & de pierres ſur le derriere, pour en faire lever la proue, & l'ayant rempli de ſouffre & de bitume, ils y mirent le feu, & le conduiſirent à la tête de la chauſſée. Ce navire enflammé mit le feu aux tours: les Tyriens lançoient en même-tems de leurs chaloupes des torches ardentes & des dards enflammés. Il y eut dans cette occaſion beaucoup de Macédoniens noyés & brûlés. Le feu ne fut pas le ſeul élément qui maltraita l'ouvrage, l'air & l'eau ſe réunirent encore pour le ruiner: un vent impétueux pouſſa avec violence les flots contre la chauſſée, comme pour achever de détruire ce qu'avoit commencé l'incendie.

Alexandre à ſon retour trouva tout ſon travail inutile; il ne fut cependant point déconcerté par cet accident, & ſon courage accoutumé à ſe roidir contre les obſtacles, ſe ranima par ces diſgraces. Il fit refaire la chauſſée dans un autre endroit; & pour la garantir des inconvéniens de

la premiere, qui préſentoit le flanc à l'impétuoſité du vent, il la fit conſtruire de façon qu'elle ſe préſentoit de front pour rompre les flots, & aſſurer les machines. Les Tyriens qui par l'effet de la premiere chauſſée, craignoient le ſuccès de la ſeconde, mettoient tout en œuvre pour ruiner l'ouvrage. Ils avoient des plongeurs habiles qui alloient entre deux eaux arracher les arbres avec des crochets, & qui faiſoient écrouler les travaux. Alexandre rebuté de toutes ces manœuvres, penſoit déja à lever le ſiége; mais il lui vint une flotte de Chypre, & d'autres troupes par mer. Ainſi ſe voyant une armée navale compoſée de cent quatre-vingt vaiſſeaux, il la diſpoſa en forme de croiſſant: il ſe mit à la pointe de l'aîle droite, ſur un vaiſſeau à cinq rangs de rames, & donna la gauche au roi de Chypre. Les Tyriens avoient 80 galères armées; mais ils n'oſerent riſquer le combat, & ſe contenterent d'arranger leurs trirèmes autour des murailles, pour s'en faire une eſpéce de rempart. Alexandre les attaqua, & en coula trois à fond.

Le lendemain il vint mouiller avec toute ſa flotte au pied des murs, qu'il fit battre de toutes parts. La digue étant achevée alors, les Tyriens étoient battus par terre & par mer. Alexandre avoit joint deux-à-deux des galères à quatre rangs, enſorte que les poupes étoient attachées enſemble, & ſeulement éloignées les unes des autres autant qu'il étoit néceſſaire, pour que les piéces de bois qu'on mettoit entre deux n'euſſent point trop de portée. On jettoit d'une poupe à l'autre des antennes chargées de planches en travers, pour placer les ſoldats qui tiroient à couvert, les proues leur ſervant de parapet. Mais cet ouvrage eut encore à eſſuyer l'effort des flots. Il s'éleva la nuit une tempête, qui pouſſant violemment ces galères les unes contre les autres, en briſa une partie, tandis que l'autre à force de rames arriva fracaſſée ſur le rivage. Les Tyriens attentifs à profiter de tous les événemens qui affoibliſſoient leurs ennemis, firent des eſpéces d'arbalêtes d'une grandeur énorme, qui lançoient ſur les vaiſſeaux ennemis de groſſes poutres de bois armées de mains de fer, de crochets, de faulx & de boucliers d'airain, remplis de ſable brûlant. Ces piéces de bois

briſoient les vaiſſeaux d'Alexandre, écraſoient les ſoldats; & les couvrant de ſable, qui pénétroit juſqu'à leurs os, répandoient partout la déſolation. Une réſiſtance ſi opiniâtre rendit Alexandre furieux; & tout prêt de lever le ſiége, il voulut tenter un dernier effort.

Il raſſembla tout ce qu'il put trouver de vaiſſeaux, qu'il chargea de l'élite de ſes troupes : il fit paſſer cette armée navale devant le port qui regardoit l'Egypte, & laiſſa 30 petits vaiſſeaux à celui qui étoit vis à vis Sidon. Les Tyriens en prirent deux qui montoient; les autres en furent ſi épouvantés, qu'ils remplirent l'air de cris. Alexandre fit tourner la flotte du côté d'où venoit le bruit : la Réale qui étoit à cinq rangs, s'approcha la premiere des Tyriens, & fut inveſtie par deux de leurs galères; elle en accrocha une, & l'autre eſſuya un très-rude choc d'une galère Macédonienne. Les autres galères d'Alexandre, & Alexandre lui-même, vinrent à la file, où le combat étoit engagé; les Tyriens y accoururent auſſi, & après avoir dégagé avec beaucoup de peine la galère accrochée, ſe retirerent vers la ville avec toute leur flotte. Alexandre les ſuivit de près; mais ne pouvant entrer dans le port, il prit ou coula à fond la plûpart des vaiſſeaux Tyriens. Deux jours après il fit approcher des murs ſa flotte & ſes machines, pour un aſſaut général. Son armée navale força le port, & lui même fit des prodiges de valeur. Enfin, après ſept mois de ſiége, il ſe rendit maître d'une ville qu'il n'auroit jamais priſe ſans le ſecours de la marine qu'il avoit d'abord négligée; mais il deshonora ſa victoire par ſa cruauté. Il fit mettre le feu aux maiſons, paſſer au fil de l'épée tout ce qui ne s'étoit pas réfugié dans les Temples, & attacher en croix 2000 habitans échappés à la fureur du ſoldat. Telle fut la triſte deſtinée de cette ville ſuperbe, fameuſe par ſes richeſſes, par ſon commerce, & par ſes colonies, & maîtreſſe de toutes les mers où avoient pénétré ſes vaiſſeaux.

La priſe de Tyr n'aſſouvit point l'ambition d'Alexandre, elle ne ſervit qu'à fortifier le deſſein qu'il avoit conçû de ſe rendre maître de l'univers. Il pouſſa ſes conquêtes dans l'Aſie avec la rapidité d'un torrent qui entraîne tout ce qui s'op-

poſe à ſa violence. Il s'aſſujettit toute la Perſe, & pénétra dans les Indes, réſolu d'aller juſqu'à l'Océan, qu'il regardoit comme l'extrémité du monde. Il avoit laiſſé 30 galères à Polémon, pour garder les embouchures du Nil. Il envoya en Créte une flotte pour ſecourir les villes de cette iſle, aſſiégées par les Perſes, & pour nettoyer la mer des corſaires qui l'infeſtoient : & dans la guerre qui ſe fit en ſon abſence entre les Grecs & les Macédoniens, il fit partir des vaiſſeaux de Chypre & de Phénicie, pour le Péloponnèſe. An. M. 3676. av. J.C. 328.

Alexandre étant arrivé dans les Indes, curieux de voir l'Océan, fit conſtruire pluſieurs vaiſſeaux ſur une riviere qui devoit l'y conduire. S'y étant embarqué avec ſon armée, il parvint à la faveur des guides qu'il avoit pris, à une iſle appellée par Arrien, Cilluta, & dont Quinte-Curſe ne marque pas le nom. Il y ſéjourna quelque tems. Mais ſes guides lui ayant échappé, & n'en pouvant trouver d'autres, il s'abandonna avec ſes troupes à la merci d'un fleuve inconnu, qui étoit l'Indus, & après avoir erré quelque tems à l'avanture, il arriva près de la mer. Les pilotes, à l'air qu'ils reſpiroient, déclarerent que l'Océan n'étoit pas loin. Alexandre plein de joie à cette nouvelle, encourage les matelots à ramer de toutes leurs forces, & repréſente aux ſoldats qu'ils étoient à la fin de leurs travaux : qu'on ne pouvoit plus rien oppoſer à leur valeur, ni rien ajouter à leur gloire : que ſans combattre davantage, ni répandre de ſang, ils étoient maîtres de l'univers : que leurs exploits alloient auſſi loin que la nature ; & que bientôt ils verroient des choſes qui n'étoient connues qu'aux Dieux immortels. Il mit quelques ſoldats à terre pour lier commerce avec les naturels du pays. On ne trouva que des Sauvages cachés dans des cabanes : on leur demanda s'il y avoit loin juſqu'à la mer, ils répondirent qu'ils n'avoient jamais entendu parler de la mer, mais qu'il y avoit environ à trois journées de-là une eau amère qui corrompoit l'eau douce. On comprit qu'ils déſignoient l'Océan ſans le connoître. Les matelots avancerent, & le troiſiéme jour, ils trouverent que l'eau de la mer commençoit à ſe mêler à celle du fleuve : An. M. 3677. Av. J.C. 327.

& comme ils deſcendoient avec plus de peine, à cauſe que la marée remontoit, ils aborderent à une autre iſle, ſituée encore au milieu du fleuve, & coururent aux proviſions, ne ſe défiant point de ce qui devoit leur arriver. Sur les trois heures, le flot revenant ne fit d'abord qu'arrêter le cours de la riviere; mais enſuite il pouſſa ſes eaux avec tant d'impétuoſité, qu'elle rebrouſſa plus vîte qu'un torrent ne roule ſur la pente d'une montagne. Les ſoldats qui n'avoient aucune idée du flux & reflux de l'Océan, le voyant s'enfler tout à coup, & inonder les campagnes, croyoient que c'étoit un ſigne de la colère des Dieux, qui vouloient punir leur témérité. Cependant la marée ayant hauſſé les navires, & diſperſé la flotte, ceux qui étoient deſcendus, ſurpris d'un accident ſi inopiné, coururent pour regagner le bord. Les uns tâchoient d'aborder avec des crocs, les autres, que leur frayeur preſſoit de s'embarquer, n'avoient attendu ni pilotes ni matelots, & ne pouvoient ſans eux conduire leurs vaiſſeaux; & les galères où ils s'étoient jettés en foule, étoient ſi pleines, qu'on ne pouvoit y faire la manœuvre. Les uns crioient qu'on attendît ceux qui étoient à terre, les autres qu'on partît ſur le champ, & parmi tant de cris différens on ne ſçavoit à qui obéir. Les pilotes mêmes étoient alors inutiles, car le bruit empêchoit d'entendre leurs ordres, & le trouble où l'on étoit, de les éxécuter. Les vaiſſeaux commencerent à s'entrechoquer rudement; & les avirons ſe briſerent en ſe mêlant. Il ſembloit que ce fût deux flottes ennemies, qui, confondues dans la mêlée, ſe battoient l'une contre l'autre. Les poupes heurtoient contre les proues, & ſe fracaſſoient. Le flot avoit déja couvert toute la campagne qui eſt environnée du fleuve, & il ne paroiſſoit plus que quelques éminences, comme de petites iſles où pluſieurs ſe ſauvoient à la nage, après avoir abandonné leurs navires, dont une partie flottoit en pleine eau, & l'autre étoit échouée, ſelon l'inégalité des lieux inondés par la mer; mais ils furent encore bien plus effrayés quand ils virent le reflux de la mer, qui ſe retiroit auſſi promptement qu'elle étoit venue, laiſſant à ſec les mêmes terres qu'elle venoit de ſubmerger. Les vaiſſeaux tomboient les uns ſur la proue, les au-

tres ſur le flanc, & les champs étoient ſemés de hardes, de rames briſées, & d'ais fracaſſés, comme après un véritable naufrage. Les ſoldats craignant toujours quelque nouvelle avanture, n'oſoient ni deſcendre à terre, ni demeurer dans leur bord. Ce double naufrage ſur terre & ſur l'eau, dans une riviere qui leur étoit inconnue, étoit pour eux un prodige incompréhenſible; encore ne penſoient-ils pas être à la fin de leurs maux: car comme ils ignoroient que le flot devoit bientôt revenir, & relever leurs vaiſſeaux, ils s'attendoient à mourir de faim, & à tomber dans les dernieres extrémités. Pour comble de frayeur, ils voyoient ramper autour d'eux cent monſtres que la mer avoit laiſſés ſur le ſable. Cependant la nuit approchoit, & Alexandre ne ſçachant que devenir, non plus que les autres, étoit dans de grandes inquiétudes; mais comme rien ne pouvoit l'abattre, il fut toute la nuit ſur le tillac à donner ſes ordres: il fit même monter des gens à cheval, pour aller juſqu'à l'embouchure du fleuve, & donner avis du flux de la mer, quand il reviendroit: il fit auſſi radouber ſes vaiſſeaux, & redreſſer ceux qui étoient renverſés, avec ordre à chacun de ſe tenir prêt au retour de la marée.

Toute la nuit s'étant paſſée à faire le guet, & à encourager l'armée, les cavaliers revinrent à toute bride, & la mer après eux. D'abord le flux fut inſenſible, & ne fit que ſoulever les navires; mais bientôt ils furent remis en pleine eau. Tout retentiſſoit des cris de joie que pouſſoient les ſoldats & les matelots. Ils demandoient, pleins d'étonnement, d'où revenoit tout-à-coup ce grand amas d'eaux, où elles s'étoient retirées le jour précédent, & quelle étoit la nature de cet élément ſi déréglé tout enſemble, & aſſujetti à des viciſſitudes ſi conſtantes? Alexandre conjectura de ce qui étoit arrivé, que la marée reviendroit après le lever du ſoleil, enſorte qu'il la voulut prévenir: il mit à la voile au milieu de la nuit avec peu de vaiſſeaux, il gagna l'embouchure du fleuve; & après avoir cinglé l'eſpace de 400 ſtades, il ſacrifia aux Dieux de la mer, & revint rejoindre ſa flotte. J'ai copié ce morceau ſingulier de Quint-Curce, ſans pourtant me charger de toutes les circonſtances de ſon récit, parce

qu'il y en a quelques-unes qui pourroient être conteſtées par les marins.

Alexandre, après avoir remonté le fleuve, donna les meilleurs de ſes vaiſſeaux à Néarque & à Onéſicrite, & fit brûler tous ceux qui lui étoient inutiles. Il leur ordonna de s'avancer dans l'Océan, & de bien reconnoître cette mer & ſes côtes, pour lui faire le récit de leurs découvertes. Ces deux capitaines, après avoir erré quelque tems ſur l'Océan, & parcouru toutes les côtes, depuis l'embouchure de l'Indus, juſqu'au golfe Perſique, retournerent vers Alexandre, & lui firent le récit, peut-être un peu chargé, de ce qu'ils avoient vû. Cette relation piqua la curioſité d'Alexandre. Il leur ordonna de ſe rembarquer, de ſuivre la côte juſqu'à l'embouchure de l'Euphrate, de remonter cette riviere, & de l'aller joindre à Babilone.

Il eſt certain qu'Alexandre avoit formé de grands projets touchant la marine. Il avoit fondé Alexandrie dans une heureuſe ſituation, pour s'ouvrir un commerce utile avec les Indes & l'Ethiopie par la mer Rouge & le Nil, & avec l'Europe & l'Afrique, par la Méditerranée. Il l'avoit placée entre Tyr & Carthage, pour y attirer le commerce de ces deux villes. On prétend qu'il avoit réſolu de s'embarquer ſur les côtes de la Syrie, pour aller humilier Carthage, & aſſujettir la Numidie & la Mauritanie; enſuite de ſortir par le détroit de Cadis, de parcourir l'Eſpagne & de la ſoumettre; enfin, de pénétrer en Italie, pour abaiſſer la grandeur des Romains, dont il commençoit à prendre ombrage, & de repaſſer dans la Gréce. D'autres rapportent qu'il vouloit aller doubler le cap de Bonne-Eſpérance, faire le tour de l'Afrique, & rentrer dans la Méditerranée par les Colonnes d'Hercule. Pour accomplir ces grands deſſeins, il fit couper des bois ſur le Mont Liban pour conſtruire des galères à ſept rangs de rames, & il ordonna aux rois de Chypre de lui fournir des éperons, des voiles & des cordages. Il vouloit encore entrer dans le Pont-Euxin, & aller juſqu'aux Palus-Méotides: il avoit fait préparer dans
An. M. 3681. les forêts d'Hircanie des matériaux pour équiper une flotte
Av. J. C. 323. qu'il vouloit conduire dans la mer Caſpienne; mais la mort le

le ſurprit au milieu de tous ces grands projets à l'âge de 33 ans & un mois, ſelon Juſtin, ou d'un peu plus de 32 ans, ſelon la plus commune opinion.

LIVRE V.

De la Navigation des ſucceſſeurs d'Alexandre.

LA mort d'Alexandre fit dans la Gréce & ſur ſes ſujets naturels des impreſſions bien différentes. Les peuples qui le croyoient immortel, parce qu'il leur ſembloit invincible, l'honorerent de leurs larmes & de leurs regrets. Les Macédoniens au contraire parurent charmés d'être défaits d'un maître, dont ils redoutoient la ſévérité, & dont la valeur ne les laiſſoit guéres en repos. Les principaux officiers de ſon armée étoient inconteſtablement les plus grands capitaines qu'il y eût alors. Formés par Philippe, Alexandre ſon fils les avoit menés de victoire en victoire; & c'eſt à leur valeur autant qu'à la ſienne, qu'il devoit la conquête de tant de royaumes, qu'ils étoient bien capables de gouverner. Le mérite de ces grands hommes, qui les rendoit preſque tous égaux, devint la ſource fatale de leurs diviſions. Ces rivaux avides de s'emparer de la nouvelle monarchie, fondée par Alexandre, furent obligés de la partager. Ce démembrement les brouilla, & fut la ſource de toutes les guerres qui agiterent ſi long-tems la Macédoine, la Gréce & l'Aſie mineure.

Avant la bataille d'*Ipſus*, en Phrygie, qui fut ſuivie d'un partage fixe & réglé des Etats d'Alexandre, la nouvelle monarchie des Grecs fut diſputée par les capitaines qui l'avoient conquiſe: ils la remplirent de carnage & de ſang; ils la déchirerent pour s'en rendre maîtres; & ils s'arrachoient, à l'envi, des mains des portions de ſouveraineté, dont ils s'étoient emparés par la force ou l'intrigue. Dans la premiere diſtribution qui fut faite des différens gouvernemens de l'empire, ſoit par les chefs de l'armée, comme l'écrit Q. Curce, ſoit par Alexandre lui même, ainſi qu'il eſt marqué dans l'Ecriture Sainte, la Gréce échut à Antipater. Les Grecs, à

la tête deſquels étoient les Athéniens, ennuyés du joug de la Macédoine, qu'ils ne portoient plus qu'avec peine; mirent une armée ſur pied pour s'en affranchir. Antipater marcha contre eux, avec une armée qui étoit cotoyée par une flotte de 110 vaiſſeaux à trois rangs de rames. Il fut battu, & ſe retira à Lamia, ville de Theſſalie, ce qui fit appeller cette guerre, *la guerre Lamiaque*. Il y fut aſſiégé, & obligé de ſe rendre par capitulation. Les Macédoniens furent plus heureux ſur mer; ils avoient alors ſous les ordres de Clitus une flotte de 220. vaiſſeaux: & celle des Athéniens n'étoit que de 170 voiles, commandées par Action. Elles ſe rencontrerent à la hauteur des iſles Echinades, aujourd'hui les Curſolaires ou Courzolaires, où elles ſe battirent. Clitus ſortit victorieux de deux combats, dans leſquels ſes ennemis perdirent beaucoup de vaiſſeaux. Cette guerre Lamiaque ſe termina par la ſoumiſſion d'Athènes: Antipater s'en rendit maître, lui impoſa des loix aſſez dures, & mourut peu de tems après.

Mais ſur le point de perdre le gouvernement de la Macédoine avec la vie, il penſa à ſe donner un ſucceſſeur capable de porter le poids de l'empire. Caſſandre ſon fils étoit d'un mérite reconnu: cependant il lui préféra Polyſperchon, le plus ancien des capitaines d'Alexandre, & lui aſſocia ſeulement ſon fils. Cette diſpoſition toute politique, parut une injuſtice à Caſſandre; bien-tôt il devint l'ennemi de ſon collégue, & ſe ligua contre lui avec Ptolomée & Antigone: celui-ci qui commandoit dans l'Aſie mineure, lui donna 35 vaiſſeaux de guerre & 6000 ſoldats, avec leſquels il vint attaquer le Pirée, s'en empara, & ſe rendit maître d'Athènes.

An. M. 3685. Av. J.C. 319.

Polyſperchon envoya Clitus, ſon amiral, avec une flotte croiſer vers l'Helleſpont, pour empêcher le paſſage des troupes ennemies de l'Europe, en Aſie. Caſſandre de ſon côté fit partir Nicanor du port d'Athènes; ce capitaine avec une flotte de plus de 100 voiles alla attaquer Clitus près de Byzance: le combat fut opiniâtre & bien diſputé; mais Clitus eut l'avantage. Il coula à fond 17 vaiſſeaux ennemis, & en prit plus de 40 avec leur charge. Ce qui put échaper au vainqueur, ſe retira

An. M. 3686. av. J. C. 318

dans le port de Chalcédoine. Après une victoire ſi complette, Clitus crut que ſes ennemis n'étoient point en état de reparoître, & dans cette confiance demeura tranquille. Mais Antigone qui avoit fourni des vaiſſeaux à Caſſandre, & qui combattoit dans ſa flotte, fit armer la nuit ſuivante à Byſance tous les vaiſſeaux de charge qui s'y trouverent; il y fit embarquer des troupes, & les fit paſſer de l'autre côté de la mer: les vaiſſeaux de Clitus y étoient à l'ancre, & ſes gens deſcendus à terre étoient ſans défiance. Ils furent attaqués bruſquement par les troupes d'Antigone, & ſe rembarquerent en déſordre. La nuit ſuivante Antigone joignit aux navires de Byſance des vaiſſeaux de guerre, ſur leſquels il avoit mis ſes meilleurs ſoldats. Nicanor qui les commandoit, tomba au point du jour ſur la flotte de Clitus, qui ne s'y attendoit pas, & la défit entierement: il fracaſſa une partie des vaiſſeaux ennemis avec la proue des ſiens, briſa les rames de quelques-uns, & s'empara de pluſieurs, qui ſe rendirent volontairement: toute la flotte de Clitus fut perdue, à la réſerve de ſon vaiſſeau, ſur lequel il ſe ſauva; mais l'ayant quitté, pour gagner par terre la Macédoine, il fut tué en chemin.

Antigone & Caſſandre, qui s'étoient unis contre Polyſperchon, ſe brouillerent. Antigone devenu puiſſant, donna de l'ombrage à ſes rivaux. Pour arrêter le progrès de ſa puiſſance, Seleucus, Ptolomée, Lyſimaque & Caſſandre ſe ligueren contre lui. Antigone ſe fit auſſi des alliés; & comme il n'avoit point de vaiſſeaux ſur mer, où les autres étoient puiſſans, il penſa d'abord à former une flotte. Il projetta pour cet effet de s'emparer de tous les vaiſſeaux qui étoient dans les ports de la Syrie & de la Phénicie; &, ſans doute, il auroit réuſſi, ſi Ptolomée ne l'eût prévenu, & ne les eût fait conduire en Egypte. Voyant ce projet échoué, il fit couper les plus grands & les plus beaux cédres du Liban, il employa mille chevaux pour les tranſporter, & 8000 hommes pour les mettre en œuvre. Il établit des arſenaux de marine à Tripoli, à Biblos, à Sidon, en Cilicie, & dans l'iſle de Rhodes; & fit conſtruire de tous côtés des vaiſſeaux. Pour animer ce travail, il étoit campé ſur les bords de la

An. M. 3690. Av. J.C. 314.

mer. Seleucus, allarmé de ces préparatifs, entreprit de les rendre inutiles. Pour lui débaucher ſes alliés, ou du moins pour les intimider, il vint ſe montrer ſur les côtes, avec une flotte de 100 vaiſſeaux bien montés & bien équipés. Les ſoldats d'Antigone, à la vûe de toutes ces forces maritimes, furent effrayés. Mais il les raſſura, en leur promettant qu'il auroit avant la fin de l'été 500 vaiſſeaux en mer, qui lui en donneroient l'empire. Cependant il prit trois villes, Gaza, Joppé & Tyr: il fut un an & trois mois devant celle-ci, & il ne put la prendre qu'à la faveur des vaiſſeaux qu'il avoit fait venir de Rhodes, & par le moyen deſquels il lui coupa les vivres.

Les ſuccès d'Antigone ne faiſoient qu'enflammer de plus en plus la jalouſie des princes ligués contre lui. Ils s'aſſemblerent en Chypre, pour délibérer ſur les opérations de la campagne. Ptolomée y envoya 100 vaiſſeaux, & Seleucus s'y rendit avec ſa flotte: ils envoyerent cinquante vaiſſeaux dans le Péloponnèſe, & diſtribuerent le reſte dans les endroits où ils les croyoient néceſſaires. Antigone attentif à tous ces mouvemens, ſe mit en état de faire face à tout: il reçut de l'iſle de Rhodes 120 vaiſſeaux, qu'il joignit à 120 autres qui compoſoient ſa flotte, & parmi leſquels il y en avoit à 4, à 5, à 9 & à 10 rangs de rames. Il avoit encore 130 bâtimens qui n'avoient pas de ponts: il partagea tous ces vaiſſeaux ſelon ſes beſoins. Il en envoya 50 dans le Péloponnèſe, & mit le reſte ſous la conduite de ſon neveu Dioſcoride, à qui il donna ordre de parcourir la mer, ſoit pour ſecourir ſes alliés, ſoit pour mettre dans ſes intérêts les iſles qui n'étoient pas encore déclarées.

Pendant qu'Antigone oppoſoit la force à la force, ſes ennemis, pour le ſurprendre, avoient recours aux ſtratagêmes. Polyclitus, un des généraux de Seleucus, étant parti de Chypre, alla mouiller à Cenchrée, dans l'iſthme de Corinthe. Il n'y trouva point d'ennemis à combattre, ce qui l'obligea de continuer ſa route vers la Pamphylie, province de l'Aſie mineure: de-là il fit voile vers Aphrodiſée, ville de la Natolie, où il apprit que Théodote, qui commandoit une flotte d'Antigone, compoſée de vaiſſeaux Rhodiens, avoit

levé l'ancre à Patare, dans la Lycie, & ſuivoit de côte en côte une armée de terre, pour lui rendre les ſervices dont elle avoit beſoin. Polyclitus, perſuadé qu'il n'étoit point attendu dans ces cantons, mit des troupes en embuſcade dans un lieu où devoient paſſer celles des ennemis, & fit cacher ſes vaiſſeaux derriere un promontoire. L'infanterie d'Antigone donna dans le piége, & fut miſe en déroute; le général qui la commandoit, fut pris: l'armée de terre étant défaite, Polyclitus ſe rendit aiſément maître de la flotte. Après cette victoire, qui lui couta peu, il fit voile en Chypre, & prit enſuite la route de Péluſe, ville à l'embouchure du Nil, où il reçut de Ptolomée des récompenſes proportionnées à ſes ſervices.

Les princes confédérés firent leurs efforts pour enlever à Antigone l'iſle de Lemnos: ils y envoyerent Ariſtote avec 20 vaiſſeaux: il fut encore fortifié par la flotte de Seleucus; mais les habitans ne ſe laiſſerent point ébranler ni par les promeſſes ni par les menaces, & demeurerent fermes dans le parti d'Antigone. Ariſtote, piqué de leur opiniâtreté, ravagea l'iſle, & aſſiégea leur ville. Dioſcoride, général d'Antigone, mit auſſi-tôt à la voile, & vola au ſecours de Lemnos: il ſurprit Ariſtote, le battit, & enleva la plupart de ſes vaiſſeaux. Un autre général d'Antigone, nommé Médius, s'empara quelque tems après de 36 vaiſſeaux de la ville de Pidna, aujourd'hui Chitro.

Les hoſtilités continuoient toujours entre les deux partis, & éclatoient de tems en tems ſur mer, où la fortune étoit partagée. Caſſandre, avec une flotte de 30 vaiſſeaux, aſſiégea Oreo, ville de l'Eubée; il la preſſoit vivement, & il étoit ſur le point de la prendre d'aſſaut, lorſque Téleſphore & Medius, généraux d'Antigone, parurent pour la ſecourir. Le premier venoit du Péloponnèſe avec 20 vaiſſeaux, & l'autre en amenoit 100 de l'Aſie. Ils brûlerent 4 vaiſſeaux de la flotte de Caſſandre, qui étoit dans le port, & endommagerent le reſte; mais Caſſandre ayant reçu du ſecours d'Athènes, tomba ſur ſes ennemis, qui n'étoient point en garde; leur coula à fond un vaiſſeau, & en prit trois. Je paſſe ſous ſilence une infinité de petites expéditions maritimes, dont le

An. M. 3691. av. J. C. 313.

détail eſt peu intéreſſant, & jetteroit de l'obſcurité dans cette partie de mon hiſtoire, parce que ceux qui ſe faiſoient la guerre, étoient tantôt alliés, tantôt ennemis; ils entroient dans un parti avec autant de facilité qu'ils s'en détachoient, & leurs alliances, comme leurs ruptures, n'étoient qu'un commerce de perfidie, dont le ſeul intérêt régloit la durée.

An. M. 3698. Av. J.C. 306. Antigone cependant ne voyoit pas d'un œil tranquille la Gréce ſous l'indigne eſclavage où la tenoient Ptolomée & Caſſandre. Il réſolut de rompre ſes fers, & de lui rendre ſon ancienne liberté. Dans ce deſſein, Démetrius ſon fils, partit d'Ephèſe avec une flotte de 250 vaiſſeaux, bien pourvue. Un vent favorable le pouſſa vers Athènes: c'eſt par cette ville infortunée qu'il vouloit commencer la délivrance des Grecs. Il parut dans les rades d'Athènes, ſans qu'on ſçût qu'il fût en mer: il entra dans le port ſans obſtacle, parce qu'on prenoit ſa flotte pour celle de Ptolomée, il fut cependant reconnu; mais pour raſſurer les Athéniens, il leur fit dire de deſſus ſa galère, qu'il venoit pour être leur libérateur. Il s'empara du Pirée, & de la fortereſſe; il chaſſa de la ville la garniſon ennemie, & gagna tellement le cœur des habitans, en les rendant libres, qu'ils érigerent des ſtatues d'or au pere & au fils, établirent des jeux & des ſacrifices en leur honneur, & leur donnerent le titre de Rois & de Dieux ſauveurs.

Démetrius ſe diſpoſoit à faire pour les autres villes de la Gréce, ce qu'il avoit fait pour Athènes, lorſqu'il reçut ordre d'Antigone de prendre la route de Chypre, & de faire tous ſes efforts pour enlever cette iſle à Ptolomée. Démetrius alla en Cilicie ſe fortifier de troupes & de vaiſſeaux, & cingla vers Chypre, où il défit en arrivant Ménelaüs, frere de Ptolomée, & le pouſſa juſqu'à Salamine, ſituée ſur la côte orientale de l'iſle. Démetrius fit le ſiége de cette place, & la preſſoit vivement avec des machines d'une nouvelle invention. Ptolomée, informé de la défaite de ſon frere, & du danger de Salamine, alla lui-même à ſon ſecours avec une flotte de 150 voiles, ſelon Plutarque, & ſelon Diodore de Sicile, de 140 vaiſſeaux de guerre, depuis 4 juſqu'à 5 rangs de rames, & ſuivis de 200 bâtimens plats chargés de 12000 hommes.

Digitized by Google

Démetrius, averti des approches de Ptolomée, ſe mit en état de le bien recevoir : il laiſſa une partie de ſes troupes au ſiége, & embarqua ſes meilleurs ſoldats. Il mit ſur ſes vaiſſeaux toutes ſortes de machines de guerre, & ne négligea rien de tout ce qui étoit néceſſaire, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe. Sa flotte ainſi diſpoſée, il alla jetter l'ancre à l'entrée du port, mais hors de la portée du trait, pour empêcher les vaiſſeaux qui y étoient, d'aller joindre ceux de Ptolomée, & il y paſſa la nuit. Au point du jour il rangea ſon armée en bataille, elle étoit de 118 vaiſſeaux à 5 & à 7 rangs de rames : la plus grande partie étoit à 5 ; il mit à l'aîle gauche ſept galères Phéniciennes à ſept rangs, & 30 galères Athéniennes à 4 rangs, commandée par Médius. Comme il devoit combattre dans cette aîle, il la fortifia encore de 10 galères à 6 rangs, & d'un pareil nombre à 5 rangs de rames. Il plaça à l'aîle droite Hegéſippe d'Halicarnaſſe, & Pleiſthias de l'iſle de Cos, & au milieu tous les petits vaiſſeaux. Il laiſſa à l'entrée du port 10 navires, qu'il crut ſuffiſans pour bloquer ceux qui s'y trouvoient : il fit mettre une partie de ſa cavalerie ſur le rivage, & quelques ſoldats ſur les pointes & ſur les rochers avancés en mer, pour recueillir ceux qui ſeroient obligés de ſe ſauver à la nage.

Ptolomée dès le point du jour s'approcha de Démétrius, & voyant ſa flotte en bon ordre, il rangea auſſi la ſienne. Il laiſſa ſes bâtimens plats derriere, & ſe mit à l'aîle gauche avec ſes gros vaiſſeaux. Démétrius qui ne ſe trouvoit éloigné que de trois ſtades des ennemis, c'eſt-à-dire, d'environ 200 pas, fit élever un bouclier, qui étoit le ſignal du combat. Ptolomée en fit autant. Le bruit des trompettes, & les cris de joie furent ſuivis du départ des vaiſſeaux, qui des deux côtés coururent avec impétuoſité les uns ſur les autres. On vit d'abord tomber de toutes parts une grêle de pierres & de traits. Bien-tôt les vaiſſeaux ſe joignirent, & l'on s'attachoit dans les deux partis à briſer les rames des ennemis pour les mettre hors d'état de fuir. La valeur fut égale dans cette bataille : on y employa toutes les différentes maniéres de ſe battre ſur mer : on attaquoit de front, par les flancs, par la poupe : on ſautoit d'un vaiſſeau dans l'autre ; & l'agi-

tation des flots faiſoit tomber pluſieurs ſoldats dans la mer, qui y étoient maſſacrés à coups de piques. On étoit ſucceſſivement tantôt vainqueur, & tantôt vaincu, ce qui arrive ſouvent dans les combats de mer, où le vent, le courant, & les vagues font varier la fortune.

Démétrius qui combattoit ſur la poupe d'une galère à ſept rangs de rames, fit des prodiges de valeur. Il ſe trouva environné d'une grande quantité de vaiſſeaux ennemis, qui faiſoient voler ſur lui des nuages de traits: il les évitoit avec adreſſe, ou les paroit avec ſon bouclier, & en même tems il lançoit de loin des javelots, ou frappoit de l'épée tous ceux qui l'approchoient, & ſes coups étoient toujours mortels. Il étoit ſoutenu par trois braves gens, dont l'un fut tué, les deux autres bleſſés. Son courage & ſon intrépidité donnerent un grand branle à l'action; il enfonça l'aîle droite des ennemis, & la mit en fuite. Ptolomée qui combattoit avec ſes gros vaiſſeaux & l'élite de ſes troupes, défit ſans peine tout ce qui lui étoit oppoſé. Il prit des vaiſſeaux, en coula quelques-uns à fond, & en mit d'autres en fuite; mais l'avantage de Démétrius, qui étoit ſupérieur au ſien, modéra ſa joie, & il fut obligé de ſe retirer. Démétrius le fit ſuivre: il remarqua les vaiſſeaux qu'il avoit pris, & les conduiſit à la vue de ſon camp au port où il avoit mouillé avant la bataille. Pendant le combat, Menèlaüs fit ſortir du port de Salamine les 60 vaiſſeaux que ceux de Démétrius y tenoient bloqués. Ils s'ouvrirent le paſſage par un combat, & après avoir forcé les vaiſſeaux de Démétrius de gagner le rivage, pour ſe mettre à couvert de l'armée de terre, ils prirent le large pour ſe joindre à Ptolomée; mais ayant appris ſa défaite, ils rentrerent dans le port d'où ils étoient ſortis.

La victoire de Démétrius fut complette. Il prit, ſelon Diodore, plus de 100 bâtimens de tranſport, chargés de ſoldats, & 40 vaiſſeaux de guerre; il en briſa plus de 80, & 20 des ſiens ayant été endommagés, il les fit radouber. Plutarque raconte un peu autrement les ſuites de cette bataille. Il dit que Ptolomée s'enfuit en Egypte avec 8 navires, que tout le reſte fut perdu, & que Démétrius prit 70 de

de ſes vaiſſeaux, avec les ſoldats qui les montoient, & les richeſſes dont ils étoient chargés. La victoire de Démétrius fut ſuivie de la priſe de Salamine. Menelaüs lui remit cette place avec ſon port, & tous les vaiſſeaux qui y étoient; & le ſuccès de cette expédition lui valut le titre de *Roi*, qui avoit été accordé à ſon pere, & que les principaux capitaines d'Alexandre prirent à leur exemple.

La vanité d'Antigone fut ſi flattée par la conquête de l'iſle de Chypre, qu'il entreprit de faire celle de l'Egypte. Il arma puiſſamment par mer & par terre pour cette expédition. Il conduiſoit lui-même ſon armée de terre, & Démétrius la cotoyoit avec une nombreuſe flotte; mais il ne fut pas ſi heureux dans cette derniere entrepriſe; il trouva des obſtacles invincibles, & la flotte de ſon fils fut battue d'une tempête qui lui fit perdre beaucoup de vaiſſeaux. An. M. 3699. Av. J. C. 305.

L'entrepriſe d'Antigone ſur l'Egypte ayant échouée, il tourna ſes armes vers l'iſle de Rhodes. Les Rhodiens attachés au parti de Ptolomée, avoient refuſé du ſecours à Antigone pour l'expédition de Chypre. Comme on n'offenſe pas impunément les ſouverains, & qu'ils ſçavent mieux diſſimuler leur reſſentiment, que l'étouffer, Antigone réſolut de punir ces inſulaires, & d'enlever leur iſle à Ptolomée. Ainſi l'ambition ſe joignant à la vengeance, il arma puiſſamment contre les Rhodiens. Démétrius, à qui il confia cette importante expédition, mit en mer une flotte de 200 vaiſſeaux de toutes grandeurs, & de 170 bâtimens de tranſport, chargés de 40000 hommes. Son armée navale fut encore groſſie par des vaiſſeaux corſaires; & plus de 1000 petits bâtimens la ſuivoient. Avec ce formidable appareil, Démétrius occupa cet eſpace de mer qui eſt entre l'iſle & la terre ferme. Sa flotte nombreuſe & en bon ordre, tous ſes vaiſſeaux bien équipés, les pavillons déployés, les flammes flottantes, les armes des ſoldats, que les rayons du ſoleil faiſoient briller, furent un ſpectacle terrible pour les Rhodiens, qui conſidéroient cette pompe guerriere de tous les endroits de leur ville, bâtie en amphithéatre. Cependant la vue du péril ne fit que ranimer leur courage. Démétrius fit ſes An. M. 3700. av. J. C. 304.

approches, établit ſon camp, & détacha les pirates qui l'accompagnoient, pour ravager tout le pays par mer & par terre. Comme il étoit auſſi habile ingénieur que grand capitaine, il fit de belles diſpoſitions pour le ſiége de Rhodes. On conſtruiſit par ſon ordre deux tours flottantes & fort élevées, portées chacune ſur deux vaiſſeaux, qui les conduiſoient au gré des aſſiégeans: il établit ſur des madriers un rempart pour mettre ſes vaiſſeaux à couvert, & pour empêcher les approches des vaiſſeaux ennemis qui étoient chargés de machines, & fit mettre des catapultes ſur des chaloupes enchaînées enſemble & affermies par des planches.

Pendant tous ces travaux, les Rhodiens n'étoient pas oiſifs. Ils firent ſortir du port 3 vaiſſeaux légers, qui ſe ſaiſirent de pluſieurs petits bâtimens qui portoient des vivres à l'armée de Démétrius, & en brûlerent un grand nombre qui étoient dans les rades. Ils établirent deux machines ſur une hauteur, & trois autres ſur des vaiſſeaux de charge à l'entrée du port, pour empêcher les ennemis d'en approcher, & pour en faciliter l'entrée aux habitans. Ce ſiége fit autant d'honneur aux aſſiégés qu'aux aſſiégeans. On oppoſa machines à machines; on travailla des deux côtés à rendre inutiles celles du parti contraire: on ſe brûla réciproquement des vaiſſeaux; dans chaque parti, les avantages furent balancés par les pertes; un ſuccès étoit ſuivi d'un échec, & une diſgrace réparée par un avantage. Enfin, après une année de ſiége, les deux partis également fatigués, firent la paix, à condition que les Rhodiens jouiroient de toute leur liberté comme auparavant, & qu'ils ſe prêteroient aux beſoins d'Antigone, avec lequel ils contractoient une alliance, pourvû qu'il ne fît point la guerre à Ptolomée, qu'ils avoient intérêt de ménager, à cauſe du commerce qu'ils faiſoient en Egypte.

Après la guerre de Rhodes, les Athéniens aſſiégés par Caſſandre, implorerent la protection de Démétrius, qui alla à leur ſecours avec 330 vaiſſeaux. Il chaſſa Caſſandre de l'Attique, le défit en bataille rangée, s'empara de pluſieurs places, & remit Athènes en liberté. Tout plioit devant le

fils d'Antigone ; il ſembloit avoir enchaîné la victoire, & ſe donna le nom de *Preneur de villes*. Tant de proſpérités le rendirent inſolent, & ſon inſolence lui devint funeſte. Ptolomée, Caſſandre & Lyſimaque, à qui il donnoit des noms mépriſans, s'étant ligués contre lui & contre Antigone, mirent ſur pied une armée formidable, & leur livrerent la bataille près de la ville d'Ipſus, en Phrygie. Démétrius enfonça d'abord les ennemis ; mais entraîné par ſon courage, ou plutôt ébloui d'un avantage apparent, il pourſuivit les fuyards avec trop de chaleur : il fut enveloppé, & ne put rejoindre ſon armée. Cette faute décida l'action ; il perdit la bataille, où ſon pere fut tué en combattant avec beaucoup de valeur ; & lui-même il fut obligé de s'enfuir à Ephèſe avec un très-petit nombre de troupes qui avoient échappé aux vainqueurs. An. M. 3703. Av. J.C. 301.

Cette victoire fit changer de face aux Etats d'Alexandre. Les trois rois vainqueurs partagerent entre eux la portion d'Antigone, & s'agrandirent de ſes ruines. Ainſi la monarchie des Grecs ſe trouva diviſée en quatre ſouverainetés, ſuivant la prophétie de Daniel, qui avoit déſigné ce grand événement par quatre cornes formées vers les quatre vents du ciel. Ptolomée, fils de Lagus, fonda le royaume d'Egypte ; Séleucus Nicanor celui de Syrie ; Caſſandre régna en Macédoine ; Lyſimaque dans la Thrace & dans les provinces voiſines. Ainſi ces quatre princes envahirent la ſucceſſion d'Alexandre le-Grand.

Démétrius, perſuadé que la ville d'Ephèſe n'étoit pas pour lui un azile bien ſûr, en partit avec ce qui lui reſtoit de vaiſſeaux, pour ſe réfugier à Athènes, où il croyoit trouver des amis ; mais comme les malheureux n'en ont point, les Athéniens, qui craignoient de ſe brouiller avec les vainqueurs, lui refuſerent l'entrée de leur ville, & lui renvoyerent ſes vaiſſeaux, entre leſquels étoit ſa galère à 16 rangs de rames. Avec ce nouveau renfort il fit voile vers la Cherſonnèſe, où il fut obligé de butiner ſur les terres de Lyſimaque, pour faire ſubſiſter ſa petite armée. Comme il ne pouvoit digérer l'affront qu'il avoit reçu des Athéniens, il trouva l'occaſion de s'en venger. Informé que la ville d'Athènes

étoit troublée par des diviſions inteſtines, il y courut avec une flotte nombreuſe, dans l'eſpérance de profiter de cette méſintelligence. Il rangeoit déja les côtes de l'Attique; mais il fut ſurpris d'une tempête qui fit périr la plus grande partie de ſes vaiſſeaux. Cette diſgrace ne l'étonna point, il fit le ſiége d'Athènes, & la preſſoit vivement. Ptolomée envoya à ſon ſecours 150 vaiſſeaux, qui n'eurent pas plutôt apperçu la flotte que Démétrius avoit réparée, & qui étoit au nombre de 300 voiles, qu'ils s'en retournerent. Démétrius n'ayant plus d'obſtacle au dehors à ſurmonter, s'empara de la ville.

Afin que ce qui nous reſte à écrire des ſucceſſeurs d'Alexandre ſoit moins confus, je vais parler des quatre royaumes qui ſe formerent après la bataille d'*Ipſus*.

An. M. 3723. Av. J. C. 281. Celui de Thrace fut d'une très-courte durée: il périt avec Lyſimaque, qui en fut ſouverain pendant 20 ans. Ce prince qui trempa ſes mains dans le ſang de ſon fils, s'attira par cette action barbare une infinité de malheurs, qui furent terminés par la perte de ſes états & de ſa vie. Il fut défait & tué dans une bataille qu'il livra à Séleucus, roi de Syrie, qui s'empara de ſon royaume. Celui de Macédoine dura un peu plus long-tems. Caſſandre, qui en étoit revêtu, mourut d'hydropiſie trois ans après la bataille d'Ipſus. Philippe ſon fils qui lui ſuccéda, ne régna qu'un an, & laiſſa ſa couronne en proie à l'ambition d'Antipater & d'Alexandre ſes deux freres, qui furent tués en la diſputant. Démétrius s'en empara après leur mort, & ſe fraya par les plus grands crimes le chemin au trône de la Macédoine. Mais ce prince ménagea mal ces nouvelles faveurs de la fortune: il perdit l'amour & la confiance des Macédoniens par ſes maniéres dures & hauraines, & enfin une partie de la Macédoine, qui lui fut enlevée par Pyrrhus, roi d'Epire.

Bientôt il recouvra cependant tout ce qu'il avoit perdu; mais ſon ambition ſe trouvant trop reſſerrée dans la Macédoine, il voulut rentrer dans tous les états de ſon pere. Il fit des préparatifs proportionnés à un ſi grand deſſein. Il aſſembla une armée de 100000 hommes de pied, & de 12000 chevaux, & mit en mer une flotte de 500 navires: il les avoit

fait conſtruire au port de Pirée, à Corinthe, à Chalcis & aux environs de Pella. Dans le tems qu'on les conſtruiſoit, il viſitoit les ateliers & les arſenaux, il excitoit les ouvriers au travail, & traçoit lui-même les deſſeins aux charpentiers. Tous ces vaiſſeaux dont il conduiſoit la conſtruction, parurent les plus beaux qu'on eût vû juſqu'alors, car la plupart étoient à 15 & 16 rangs de rames, ce qui étoit ſans exemple. Leur grandeur n'empêchoit pas qu'ils ne fuſſent légers, & ils étoient également propres pour la pompe & pour le combat. Ce formidable appareil, & le plus grand qui eût paru depuis Alexandre, allarma les peuples voiſins. Ptolomée, Séleucus & Lyſimaque ſe liguerent pour s'y oppoſer, & firent entrer Pyrrhus dans leur confédération. Ces princes unis attaquerent Démétrius par différens endroits. Ptolomée fit voile vers la Gréce avec une puiſſante flotte, & ſouleva les Grecs contre lui. Les autres princes ligués entamerent la Macédoine chacun de ſon côté. Les Macédoniens d'intelligence avec les ennemis de Démétrius, favoriſerent toutes leurs entrepriſes, & ce roi vit tout d'un coup avorter ſes ambitieux projets. Il perdit ſon royaume en voulant en envahir d'autres, & ſe retira à Caſſandrie, où Phila ſa femme ne pouvant ſupporter les diſgraces de ſon malheureux époux, termina ſes jours par le poiſon.

Démétrius en perdant ſes états, ne perdit point ſes eſpérances. Il eſſaya de réparer ſes déſaſtres, & aſſembla une armée d'environ 12000 hommes, qu'il mit ſur les vaiſſeaux qui lui étoient reſtés. Avec cette petite armée, il fit voile vers l'Aſie. Il eût d'abord quelque ſuccès; mais la famine & la peſte le contraignirent de s'abandonner à la diſcrétion de Séleucus dont il implora le ſecours. Celui-ci qui l'eſtimoit aſſez pour le craindre, le retint priſonnier. Il fut pendant trois ans dans cette captivité qu'il tâcha d'adoucir par l'uſage des plaiſirs. Il s'y livra ſans ménagement; & ſon intempérance le mit au tombeau.

Antigonus ſon fils pour honorer ſa mémoire, alla avec une flotte chercher ſes cendres. Il les mit dans une urne d'or, & les plaça ſur la poupe de la galère qu'il montoit. Le lieu où cette urne fut miſe étoit tendu de pourpre, elle

An. M. 3720. Av. J.C. 284.

étoit ſurmontée d'un diadême, & ornée de fleurs; de jeunes garçons l'environnoient, & un excellent joueur de flûte y faiſoit entendre des airs plaintifs, qui s'accordant avec le bruit des rames, faiſoit une eſpéce de concert funébre. Antigonus arriva ainſi à Corinthe, où le peuple jetta ſur les cendres de Démétrius des couronnes de fleurs, & il le fit enſuite inhumer à Démétriade.

Après la mort de Démétrius, la Macédoine fut gouvernée par différens rois dont je rapporte ailleurs les exploits maritimes. Le dernier fut Perſée vaincu par Paul-Emile. La Macédoine fut enſuite réduite en Province.

An. M. 3714. av. J. C. 280. Séleucus ſurnommé Nicanor, c'eſt-à-dire, le victorieux, à cauſe d'une victoire qu'il remporta ſur Lyſimaque, fonda le royaume de Syrie. Il cultiva la marine avec ſoin. La mer étoit couverte de ſes vaiſſeaux dans les guerres qu'il ſoûtint contre Antigone. Il fit de nouvelles découvertes dans la mer des Indes. Il entreprit de joindre le Palus Méotide à la mer Caſpienne, pour favoriſer la navigation & le commerce; mais dans le temps qu'il étoit le plus occupé de ce projet, il fut aſſaſſiné par Ptolomée Céraunus. Ce Séleucus fut la ſouche de la race des Séleucides, qui régnerent après lui en Syrie. C'eſt encore de lui que nous vient l'Ere des Séleucides, époque d'une ſi grande importance dans l'hiſtoire.

Après un régne de 20 ans, Antiochus Soter, ſon fils, lui ſuccéda, & régna 19 ans. Il eut pour ſucceſſeur Antiochus II. à qui les Miléſiens donnerent le nom de Dieu, parce qu'il avoit fait mourir leur tyran Timarque. Il fut 15 ans ſur le trône de la Syrie. Séleucus Callinicus, ſon fils, la gouverna pendant 20 ans. Il eut pour ſucceſſeur Séleucus Céraunus qui ne tint les rénes du gouvernement que pendant trois ans. Son frere Antiochus III. lui ſuccéda, & ſon régne fut de 37 ans; ſes exploits lui firent donner le ſurnom de Grand: il le fut en effet autant par ſes diſgraces que par ſes proſpérités. Il fut en guerre avec les rois d'Egypte; mais les Romains lui enleverent l'empire de la mer, & une partie de ſon état, comme on le verra dans l'hiſtoire de la marine des Romains. Son fils aîné Séleucus Philopator hérita de ſon royaume, & non pas de ſes grandes qualités. Ce fut

un prince foible & fainéant, qui pendant l'eſpace d'environ 12 ans ne fit rien de mémorable. Il fut ſuivi de ſon frere Antiochus Epiphanès, qui uſurpa ſon trône.

Antiochus Epiphanès, c'eſt-à dire, l'Illuſtre, fut un prince impie; il perſécuta le peuple de Dieu, pilla le temple de Jéruſalem, & profana le ſanctuaire: il mourut après un régne d'onze ans, frappé de la main de Dieu même. Antiochus Eupator, ſon fils, ſuccéda au royaume de Syrie, & à ſa haîne contre les Juifs. Après deux ans de régne, il fut détrôné par Démétrius ſon couſin germain, qui régna environ 12 ans. Je ne conduirai pas plus loin la liſte des rois de Syrie, qui finit à Antiochus l'Aſiatique. Pompée le dépouilla de ſon royaume, & le réduiſit en Province de l'Empire Romain. On verra dans les expéditions des rois d'Egypte, la part que ceux de Syrie eurent aux affaires maritimes de leur tems.

J'ai dit que Ptolomée Lagus avoit fondé le royaume d'Egypte. Il fut appellé Soter, c'eſt-à-dire, Sauveur, parce qu'il avoit ſauvé les Rhodiens de la fureur d'Antigone & de Démétrius. C'étoit un des généraux d'Alexandre: il fut des premiers qui prirent le nom de roi après la mort de ſes enfans. Son régne en Egypte fut de 20 ans. Tous ſes ſucceſſeurs, par reſpect pour lui, s'appellerent Ptolomées, de ſon nom, & on les diſtingua par des ſurnoms. Il fut le chef de la race des Lagides, & fit couronner pendant ſa vie Ptolomée II. ſon fils, qui fut ſurnommé Philadelphe, par raillerie, parce qu'il avoit fait mourir ſes freres.

Ptolomée Philadelphe ſurpaſſa tous les autres rois, par ſa pompe & ſa dépenſe. Il fut plus puiſſant que ſon pere, ſuivant la prédiction de Daniel. Il entretenoit dans les ports de ſa domination, ſelon Athénée, plus de 3000 vaiſſeaux, parmi leſquels on comptoit deux galères à 30 rangs de rames, une à 20 rangs, quatre à 13, deux à 12, quatorze à 11, trente à 9, trente-ſept à 7 rangs, cinq à 6, dix-ſept à 5: S. Jerôme ne lui donne que 1500 vaiſſeaux longs, qu'il appelle Liburnes, & 1000 vaiſſeaux de charge. Ce prince s'attacha beaucoup à la marine, & dès le commencement de ſon régne, il fit bâtir un Phare dans le port An. M. 3710. av. J.C. 284.

d'Alexandrie, pour éclairer la nuit les vaiſſeaux qui s'en approchoient. Il ouvrit une route depuis Alexandrie juſqu'aux Indes, en diſpoſant des étapes commodes ſur les canaux du Nil, juſqu'à la mer rouge, où il avoit établi des ports, d'où partoient ſes vaiſſeaux pour les Indes. Pour connoître ce vaſte pays, il y avoit envoyé un habile Mathématicien appellé Denis, avec un ſçavant, nommé Mégaſthène, qui en dreſſa des relations dont les voyageurs firent dans la ſuite un grand uſage. Il entretenoit encore des vaiſſeaux ſur la Méditerranée: ils lui ſervoient à tranſporter dans l'occident les marchandiſes des Indes, & à conſerver ſes places maritimes, ainſi que la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, la Carie & les Cyclades dont il s'étoit rendu maître.

Philadelphe avoit pour amiral Patrocle, excellent homme de mer, & d'une ſi grande réputation qu'on donna ſon nom à une iſle voiſine d'Athènes, dans laquelle il avoit fait bâtir quelques fortifications, lorſqu'il vint au ſecours de cette ville. Elle étoit alors aſſiégée par Antigone, fils de Démétrius, ſurnommé Gonatas, parce qu'il avoit été élevé dans la ville de Gones en Theſſalie. Philadelphe, qui étoit allié des Athéniens, leur envoya une flotte conſidérable; ſous les ordres de Patrocle. Cet habile général voulut engager celui qui commandoit les troupes confédérées à attaquer les aſſiégeans par terre, tandis qu'il les attaqueroit par mer; mais Arcas, auquel il fit donner cet avis, n'ayant rien voulu tenter, Patrocle qui ne pouvoit pas agir ſeul, fut obligé de ſe retirer ſans avoir rien fait.

An. M. 3758. Av. J.C. 246. Après la mort de Ptolomée Philadelphe, ſon fils Ptolomée Evergetes, c'eſt-à-dire, bienfaicteur, lui ſuccéda. Il fut en guerre avec Séleucus Callinicus ou le victorieux, roi de Syrie. Séleucus avoit enſanglanté les premiers jours de ſon régne par la mort de Bérénice, ſa belle mere, qui étoit ſœur de Ptolomée. Les villes de l'Aſie qui lui étoient ſoumiſes, ayant horreur de ce parricide, ſe révolterent contre lui. Ptolomée, pour venger le meurtre de ſa ſœur, mit ſur pied une formidable armée, prit pluſieurs villes à Séleucus, & lui auroit enlevé tous ſes états, s'il n'avoit été obligé de retourner en Egypte, pour y calmer des troubles que ſon

ſon abſence avoit occaſionné. Séleucus n'ayant plus Ptolomée en tête, fit un armement conſidérable, pour aller ſoumettre les villes rébelles; mais une effroyable tempête fit périr tous ſes vaiſſeaux: il échappa preſque ſeul, & tout nud, au naufrage. Le malheur de Séleucus lui fut cependant avantageux; car ceux-même que ſa cruauté avoit indiſpoſés contre lui, touchés de ſon déſaſtre, le remirent en poſſeſſion des états qu'il avoit perdus. Enflé de cette fortune ineſpérée, il fit la guerre à Ptolomée, qui le défit. Ce Prince ne fut appellé Callinicus, ou le victorieux, que par ironie; car il fut toujours le jouet de la fortune, & malheureux à la guerre.

Ptolomée Evergetes fut tué par ſon fils, qui lui ſuccéda, & qui, par rapport à ce parricide, fut ſurnommé par antiphraſe, Philopator; c'étoit un prince lâche & cruel, qualités ordinairement inſéparables. Après avoir fait mourir ſon pere, ſa mere & ſon frere, il ſe plongea dans les délices d'une vie molle & voluptueuſe; une conduite ſi décriée le rendit odieux à tous ſes ſujets. Antiochus le grand, roi de Syrie, occupé du deſſein de recouvrer les places qu'Evergetes avoit enlevées à ſes prédéceſſeurs, crut l'occaſion favorable. Il arma puiſſamment, pour faire la guerre à Philopator. Il réſolut d'ouvrir la campagne par le ſiége de Séleucie, & ayant fait partir Diognete ſon amiral, pour bloquer cette place par mer, il fut en perſonne l'inveſtir par terre. Cette ville étoit ſituée ſur le bord de la mer, entre la Phénicie & la Cilicie, vis-à-vis de l'iſle de Chypre, & près de l'embouchure de l'Oronte. Elle étoit défendue du côté de la terre par de bonnes fortifications, & du côté de la mer, par un port rempli de vaiſſeaux de toutes grandeurs, & par de bons murs. C'eſt par ce côté ſeul, que la place pouvoit être attaquée. Antiochus croyant qu'il étoit plus aiſé d'acheter la place que de la forcer, eſſaya d'en ſéduire les principaux habitans à prix d'argent: il vint à bout d'en gagner quelques-uns, qui favoriſerent l'attaque que l'on fit du côté de la mer, & qui étoit la véritable attaque; car les trois autres qui ſe faiſoient en même-tems du côté de la terre, n'étoient que pour faire diverſion. Diognete qui com-

An. M. 3783. Av. J.C. 221.

An. M. 3784. Av. J.C. 220.

mandoit la premiere, fit des prodiges de valeur, & s'empara du faubourg, ce qui détermina la ville à ſe rendre.

Théodote, gouverneur de la baſſe Syrie pour Ptolomée, ennuyé de ſervir un ſi indigne maître, & frappé des ſuccès d'Antiochus, lui livra les villes de Tyr & de Ptolémaïde. Antiochus trouva dans ces deux places 40 vaiſſeaux couverts, parmi leſquels il y avoit des galères à pluſieurs rangs de rames, bien équipées, dont il donna le commandement à Diognete. Cet amiral, avec ces forces maritimes jointes à celles de terre, s'empara de pluſieurs villes. Les approches d'un ennemi puiſſant & victorieux, réveillerent Philopator: il ſe mit en défenſe, il arma par terre & par mer, & alla même au devant d'Antiochus. Sa flotte commandée par Périgene étoit de 30 vaiſſeaux couverts, & de 40 vaiſſeaux de charge. Les deux armées ennemies étoient côtoyées chacune par leur flotte. On ſe battit par mer & par terre: Diognete & Périgene qui commandoient les deux flottes ennemies firent approcher leurs vaiſſeaux le plus près qu'ils purent des rivages, afin que combattant ſur mer en même tems qu'on ſe battoit ſur terre, les deux combats paruſſent n'en faire qu'un. Comme les deux flottes étoient à peu près égales en nombre & en force, la victoire ne pencha d'aucun côté, & la gloire des deux partis fut de n'être pas vaincu; mais il n'en fut pas de même ſur terre.

Nicolas qui commandoit l'armée de Philopator, ayant été battu, fut obligé de ſe retirer à Sidon avec la flotte que commandoit Périgene. Antiochus les ſuivit avec ſes deux armées; mais voyant qu'il riſquoit trop à les attaquer, il ſe retira, & envoya Diognete à Tyr avec ſes vaiſſeaux. Il recommença ſes hoſtilités l'année ſuivante, & fut défait à la bataille de Raphia. Si la vertu de Philopator avoit égalé ſa fortune, il auroit détrôné ſon ennemi; mais la conquête de la Syrie auroit trop couté à ſa molleſſe. Il ſe contenta de reprendre les villes qu'il avoit perdues, & fit promptement la paix pour ſe replonger dans les plaiſirs. La victoire qu'il venoit de remporter ſur Antiochus, rétablit un peu ſa réputation. Ce dernier avantage étoit cependant moins dû à ſa valeur qu'au courage d'Arſinoé ſa ſœur, qui, les cheveux épars,

& les yeux baignés de larmes, alloit de rang en rang exhorter les ſoldats à combattre pour leur liberté.

Ptolomée Epiphanès, fils de Philopator, lui ſuccéda à l'âge de cinq ans. Il s'en fallut peu qu'il ne fut d'abord immolé à l'ambition des favoris de ſon pere; mais les Egyptiens le ſauverent, & le mirent ſous la protection des Romains. Echappé à la fureur de ſes ennemis ſecrets, il eut en tête un ennemi déclaré qui ne fut pas moins dangereux. Ce fut Antiochus le grand, qui crut l'occaſion favorable pour reprendre les villes de la Syrie conquiſes par les rois d'Egypte. Sur le bruit de la mort d'Epiphanès, qui ſe répandit, il ſe mit en mer avec ſa flotte, & prit la route d'Egypte, qu'il regardoit déja comme une conquête aſſurée. Il rangea la côte de l'Aſie, & s'avança dans la Lycie; mais auſſitôt qu'il fut arrivé à Patare, toutes ſes eſpérances s'évanouirent: il apprit que Ptolomée n'étoit pas mort.

Ce projet échoué, il tourna ſes vûes ſur l'iſle de Chypre, & il en prit la route. Ayant doublé le cap Chélidonium, il fut retenu pendant quelques jours en Pamphylie par la révolte de ſes forçats. Il ſe remit en mer, & il eſſuya une horrible tempête, qui coula preſque tous ſes vaiſſeaux à fond: les uns ſe briſerent ſur la côte, les autres furent engloutis avec tous leurs équipages: ſes meilleurs officiers périrent dans ce naufrage. Il ſe retira à Séleucie, où il fit mettre ſes vaiſſeaux à ſec ſur le rivage pour les radouber; & comme l'hiver approchoit, il l'alla paſſer à Antioche.

Ptolomée Epiphanès mourut après un régne de 23 ans. Ptolomée ſon fils monta ſur ſon trône. On lui donna par raillerie, le nom de Philométor, parce qu'il haïſſoit ſa mere, qui avoit voulu faire tomber la couronne à ſon jeune frere. Philométor n'étant pas en âge de gouverner, Eulaïus & Lemæus prirent la régence du royaume. Pour ſignaler leur gouvernement, ils voulurent d'abord obliger Antiochus de rendre la Céléſirie à leur pupille; mais au lieu de porter la guerre dans cette province, ils l'attirerent en Egypte. Antiochus ſuivant les vûes de ſon pere, qui avoit formé le deſſein de s'emparer de l'Egypte, crut le tems favorable pour l'exécuter, & prit les armes. Comme il étoit oncle de

An. M. 3800. av. J. C. 204.

Ptolomée, il prétendoit en être le tuteur, & vouloit en cette qualité gouverner l'Egypte; ainſi, pour appuyer ſes droits, il mit une flotte en mer, avec laquelle il s'avança juſqu'à Tyr & à Joppé, pour obſerver ce qui ſe paſſoit en Egypte. Il retourna enſuite dans la Phénicie, où il ne reſta pas dans l'inaction. Il arma puiſſamment contre Ptolomée, & prit le chemin de l'Egypte avec des chariots, des Eléphans, de la cavalerie, & un grand nombre de vaiſſeaux, comme le marque l'Auteur du livre des Machabées. Il rencontra l'armée de Ptolomée entre le mont Caſius & Péluſe, & la défit entierement. L'année ſuivante il retourna en Egypte, attaqua Ptolomée par mer & par terre, & remporta une ſeconde victoire qui le fit pénétrer dans le cœur de ce royaume.

Philométor chaſſé de ſes états, ſe retira à Alexandrie, auprès de Ptolomée Evergetes, ſon frere, où ils convinrent de partager le royaume. Antiochus, pour rompre l'alliance des deux freres, & leur enlever l'Egypte, marcha avec toutes ſes forces vers Alexandrie. Il envoya ſon armée navale en Chypre, & prit le chemin de l'Egypte avec ſes troupes de terre. Etant arrivé à l'embouchure du Nil, il reçut des ambaſſadeurs de Philométor, qui le prioit de le traiter en allié & non en ennemi: il le conjuroit en même tems de retirer ſa flotte & ſes troupes. Antiochus qui ſe ſentoit le plus fort, demanda l'iſle de Chypre & tout le territoire des bouches du Nil; & comme on n'eut point d'égards pour des propoſitions ſi déraiſonnables, il fit avancer ſon armée navale juſqu'à Péluſe. Il entra dans l'Egypte, où tout plia devant lui, & s'approcha d'Alexandrie pour en faire le ſiége. Dans le tems qu'il ſe diſpoſoit à cette expédition, Popilius Lænas envoyé par les Romains pour calmer les troubles de l'Egypte, arriva dans le camp d'Antiochus, & par un de ces coups hardis de la fierté Romaine, il le deſarma, le réconcilia avec Philométor, & alla en Chypre, pour en faire partir l'armée navale du roi de Syrie, ce qui fut exécuté. Il renvoya Antiochus dans ſes états, avec ſa flotte victorieuſe de celle des Egyptiens.

Après la mort d'Antiochus, Philométor fit ſur la Syrie

les mêmes entrepriſes qu'Antiochus avoit faites ſur l'Egypte. Alexandre Ballès ou Ballas, qui étoit monté ſur le trône de la Syrie d'une maniere ineſperée, ſe livra à la débauche la plus outrée. Sa conduite le rendit odieux. Démétrius Nicator perſuadé qu'il pourroit aiſément vaincre un roi plongé dans les délices, arma contre lui. Philométor, qui avoit donné ſa fille en mariage à Alexandre, fit un grand armement de terre & de mer, ſous prétexte d'aller ſecourir ſon gendre, mais dans le deſſein de le dépouiller de ſes états, pour les joindre aux ſiens. Philométor s'avança vers la Syrie où tout ſe ſoumit à ſes armes. Alexandre aſſuré que ſon beau pere marchoit à lui pour le détrôner, prit la fuite. Philométor ſe joignit à Démétrius. Alexandre revenu de ſon épouvante, raſſembla ſes troupes : les deux princes alliés lui livrerent bataille. Alexandre & Philométor y furent tués. Ce dernier avoit regné trente-quatre ans.

Ptolomée Phiſcon, c'eſt-à-dire, le ventru ou le débauché, ſuccéda à Philométor ſon frere. Son régne ne fut marqué que par des cruautés. Il mourut après avoir régné 29 ans : régne trop long pour un prince qui ne s'étoit diſtingué que par ſa barbarie.

Son fils Ptolomée Lathyre ou Lathure, dans l'eſpace de 36 ans qu'il porta la couronne d'Egypte, eſſuya tous les caprices de la fortune : il régna avec ſa mere, il régna ſeul, il fut chaſſé de ſes états, enſuite rappellé ; ſon frere Alexandre occupa ſon trône. La marine n'eut point de part dans toutes ces révolutions. Joſephe marque ſeulement que Cléopâtre, ſa mere, allarmée du progrès qu'il faiſoit dans la Judée, & craignant qu'après l'avoir conquiſe, il ne portât ſes armes victorieuſes en Egypte, envoya contre lui une armée navale & une armée de terre. Elle fit partir en même-tems ſous les ordres d'Alexandre ſon fils, une flotte dans la Phénicie, pour remettre ſous ſon obéiſſance les peuples qui s'étoient révoltés.

Ptolomée-Alexandre II. ne fut que 19 jours roi d'Egypte, & ſon frere Ptolomée-Alexandre III. 17 ans. Ptolomée Auletes, ou le joueur de flute regna 16 ans. Ptolomée-Denis, & Cléopâtre ſa ſœur, lui ſuccéderent. Cette Cléopâ-

tre, ſi fameuſe par ſes avantures, régna enſuite toute ſeule, & occupa la derniere le trône d'Egypte. Nous aurons occaſion de parler d'elle en traitant de la marine des Romains.

Telle fut la fin de la monarchie d'Alexandre. Les ſucceſſeurs de cet illuſtre conquérant ſe détruiſirent les uns les autres. L'ambition & la jalouſie les armerent les uns contre les autres. Les plus foibles devinrent la proye des plus forts, & ceux-ci furent eux-mêmes la proye des Romains.

LIVRE VI.

De la Marine des Carthaginois.

DE toutes les colonies fondées par les Phéniciens, Carthage a été la plus célébre. Comme cette ville a été fameuſe par ſes navigations, je décrirai, le plus exactement qu'il me ſera poſſible, ſes expéditions maritimes, ſans entrer dans l'hiſtoire générale des Carthaginois (*a*).

Carthage ne cédoit qu'à Rome l'honneur d'être la premiere ville du monde: & la gloire d'être la ſeconde ne lui étoit diſputée que par Alexandrie. Sa ſituation étoit heureuſe pour la navigation; placée au milieu des côtes de la Méditerranée, à une égale diſtance de ſes extrémités, & à portée des détroits de Gibraltar & de Gallipoli, elle embraſſoit le commerce de tout le monde connu. L'Afrique, dont elle faiſoit partie, lui fourniſſoit des bleds pour ſa ſubſiſtance. Ses habitans naturellement induſtrieux, & formés par les Tyriens, qui leur apprirent le commerce & tous les arts utiles à la navigation, excellerent dans la ſcience de la marine. Ils y acquirent tant de réputation, que pluſieurs interpretes de l'écriture ſainte entendent par les vaiſſeaux de Tharſis, qui, dans le langage des livres ſaints, ſignifient des navires en général, les vaiſſeaux de Carthage; ce qui

(*a*) Il eſt certain que Carthage devoit ſa fondation aux Phéniciens. C'eſt en mémoire de cette origine, que cette ville envoyoit tous les ans à Tyr des préſens ſur le vaiſſeau ſacré.

Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere Coloni
Carthago. Æneid. l. 1.

marque la puiſſance de cette ville, & l'étendue de ſon commerce maritime. Carthage renfermoit en ſon enceinte ſept cent mille habitans, & avoit en Afrique 300 villes ſous ſa dépendance. Elle étendit ſa domination dans la Sardaigne, dans les iſles Baleares, aujourd'hui Majorque & Minorque; & le Port-Mahon, *Portus Magonis*, a pris ſon nom d'un de ſes généraux.

Le port de Carthage que Didon, ſelon Virgile, avoit fait creuſer, étoit défendu par une citadelle, appellée Byrſa (a).

Les Carthaginois ayant appris des Phéniciens, leurs fondateurs, à faire des courſes & des découvertes ſur mer, allerent auſſi loin qu'il étoit poſſible avant l'uſage de la bouſſole. Hannon fut chargé par le ſénat de faire le tour de l'Afrique avec une flotte conſidérable. Il paſſa les Colonnes d'Hercule, entra dans l'Océan, parcourut la côte occidentale de l'Afrique, dont il découvrit en partie les terres, & auroit pouſſé plus loin ſa navigation, ſi les vivres ne lui euſſent pas manqué. Pline prétend qu'il acheva le tour de cette partie du monde, & qu'il pénétra juſqu'à l'Arabie; mais de ſçavans critiques conteſtent le fait. Selon Saumaiſe, il ne paſſa point les iſles Gorgades, nommées aujourd'hui les iſles du Cap-Verd; & Voſſius croit que cette navigation ſe borna à l'iſle Sainte-Anne. Himilcon eut ordre dans le même tems d'aller parcourir la côte occidentale de l'Europe. On lit dans *le Livre des Merveilles*, attribué à Ariſtote, que pluſieurs familles de Carthage allerent s'établir au delà des Colonnes d'Hercule, dans une iſle très-grande & très-fertile; & l'on prétend que c'eſt Aſdrubal qui bâtit Carthagène en Eſpagne. Voilà ce qu'on ſçait à peu près des découvertes des Carthaginois; paſſons à leurs expéditions maritimes.

Les Carthaginois étoient ſi puiſſans ſur mer, que les na-

(a) Le nom de Byrſa lui fut donné parce que Didon s'étant refugiée en Afrique après la mort de Sichée ſon mari, obtint des habitans de cette contrée, l'eſpace de terrain que pourroit embraſſer le cuir d'un taureau. Elle fit couper ce cuir en petites bandes fort déliées, & en forma l'enceinte de la forteresse qu'elle fit bâtir. Bochart s'inſcrit en faux contre cette étimologie, & remarque que ni les Phéniciens, ni les Afriquains n'ont pû donner un nom Grec à la citadelle de Carthage, puiſqu'ils ne connoiſſoient point encore les Grecs. Il prétend que le nom de Byrſa vient de Borſa, qui en Phénicien & en Hébreu, ſignifie fortifier.

An. M. 3520. Av. J.C. 484.

tions les plus belliqueuſes briguoient leur alliance. Xerxès ayant formé le deſſein d'aſſujettir la Gréce, aſſocia les Carthaginois à ſes projets ambitieux. Toute formidable qu'étoit ſa puiſſance, il la crut inſuffiſante ſans leur ſecours, & cette conſidération l'obligea de ſe liguer avec eux. Il fut donc fait un traité, par lequel les Carthaginois s'obligerent de faire la guerre aux Grecs établis dans la Sicile & dans l'Italie, tandis que Xerxès attaqueroit le Péloponnèſe. Pour remplir leur engagement, les Carthaginois firent de grands préparatifs ; leur armée de terre étoit de trois cent mille combattans ; celle de mer étoit compoſée de 2000 vaiſſeaux à rames, & de plus de 3000 bâtimens de charge, deſtinés pour porter les vivres & le bagage. Tout fut mis ſous la conduite d'Amilcar, capitaine de grande réputation. Ce général dans ſon paſſage, eut à combattre les vents & les tempêtes. Pluſieurs petits bâtimens plats, ſur leſquels il avoit embarqué des chevaux & des chariots, furent coulés à fond.

Après cette premiére diſgrace, qui ſembloit préſager de plus grands malheurs, il prit terre au port de Palerme : il y demeura trois jours pour faire rafraîchir ſon armée, & réparer ſes pertes. Il prit enſuite ſa route vers la ville d'Himere, ſe faiſant toujours cotoyer par ſon armée navale. Etant arrivé devant cette place, il fit tracer deux camps, l'un pour ſes troupes de terre, l'autre pour ſes galères, qu'il fit retirer de la mer. Il fit fortifier ſes deux camps par des foſſés & des paliſſades : il fit mettre à terre toutes les munitions de bouche, & renvoya les vaiſſeaux qui les avoient apportées, en chercher d'autres dans la Lybie & dans la Sardaigne. Théron, roi d'Agrigente, aujourd'hui *Gergenti*, voyant la ville d'Himere menaçée, ſe jetta dedans pour la défendre. Il appella encore au ſecours de la place, Gelon, tyran de Syracuſe, qui s'y rendit avec une armée de 50000 hommes de pied, & de 5000 chevaux. Gelon ayant aſſis ſon camp dans un lieu avantageux, entreprit de brûler les vaiſſeaux ennemis, & la fortune favoriſa ſes projets. Amilcar, occupé à un grand ſacrifice qu'il faiſoit à Neptune, dans l'enceinte où il avoit renfermé ſes vaiſſeaux, attendoit ce même jour de la cavalerie, que lui envoyoient les Sélinontins.

Les

Les coureurs que Gelon avoit envoyés à la découverte, lui amenerent un courier chargé d'une lettre, par laquelle les habitans de Sélinonte annonçoient au général Carthaginois l'arrivée de cette cavalerie. Gelon ſubſtitua de ſes cavaliers à la place de ceux qu'attendoit Amilcar : ils ſe préſenterent à l'entrée du camp, où ils furent reçus comme alliés ; & s'étant auſſi-tôt gliſſés dans le lieu même où Amilcar donnoit ſes ordres pour le ſacrifice, ils le maſſacrerent, & mirent ſans obſtacle le feu à tous ſes vaiſſeaux. Gelon, qui apperçut la flamme & la fumée des vaiſſeaux, aſſûré par ce ſignal du ſuccès de l'entrepriſe, s'approcha avec ſon armée. Il chargea vigoureuſement les Carthaginois conſternés de la perte de leur général & de leurs vaiſſeaux, & dans le premier feu de l'attaque, il en tua cinquante mille. Le reſte de cette armée périt par la faim, ou tomba entre les mains des Syracuſains. Pluſieurs furent enſevelis dans la mer, en voulant ſe ſauver dans les 20 galères qu'Amilcar avoit laiſſées à bord, parce qu'ils s'y jetterent en ſi grand nombre, qu'un vent furieux s'étant élevé coula toutes ces galères à fond.

La défaite des Carthaginois en Sicile, répandit tellement l'allarme à Carthage, que Gelon auroit pû aiſément s'en rendre maître, s'il avoit été l'attaquer immédiatement après ſa victoire. Elle ſe trouva même ſi affoiblie par toutes ſes pertes, qu'elle ne put rien entreprendre pendant la longue guerre que les Athéniens firent à Syracuſe. Mais s'étant fortifiée pendant ce tems-là, elle trouva bientôt l'occaſion de faire reparoître ſes forces, & de rétablir ſa réputation. Les habitans de Ségeſte étant ſur le point de ſe brouiller avec ceux de Sélinonte, envoyerent des ambaſſadeurs à Carthage pour demander du ſecours ; & afin de l'intéreſſer à leur accorder ſa protection, ils s'engagerent à lui livrer leur ville. Le ſénat, qui ne perdoit point de vûe la Sicile, toujours occupé du deſir d'en faire la conquête, accepta cette offre, & fit paſſer dans l'iſle quelques troupes auxiliaires, qui rendirent ceux de Ségeſte ſuperieurs à leurs ennemis ; mais les Syracuſains s'étant déclarés en faveur des derniers, les Carthaginois, pour ſoutenir leurs alliés, leur envoyerent

un plus puiſſant ſecours. Annibal fut choiſi pour le commander. Ce général, brûlant de venger la mort d'Amilcar, ſon ayeul, embraſſa avec une extrême ardeur l'occaſion qui ſe préſentoit. Il arma 60 galères & 1500 vaiſſeaux ronds; & après avoir embarqué les munitions de guerre & de bouche néceſſaires pour une grande expédition, il fit voile vers la Sicile, & alla mouiller au promontoire de Lilybée. Ses troupes étant débarquées, il fit le ſiége de Sélinonte : les habitans qui combattoient pour leurs vies & leur liberté, firent une vigoureuſe réſiſtance, mais ils furent enfin forcés dans leur ville, & taillés en piéces. Annibal uſa de la victoire en Carthaginois, c'eſt-à-dire, en vrai barbare : il ruina la ville de fond en comble, & n'y laiſſa que des marques de ſa cruauté. Il traita de même la ville d'Hymere, qu'il prit d'aſſaut; il paſſa tout au fil de l'épée, raſa les fortifications & les maiſons, profana les temples, & immola 3000 priſonniers aux manes d'Amilcar. Après ces ſanglantes expéditions, il retourna à Carthage, chargé de butin.

An M. 3591. av. J. C. 412.

Les Carthaginois, enflés par ces ſuccès, réſolurent de pouſſer plus loin leurs conquêtes. La Sicile avoit pour eux de grands appas. Ils formerent le deſſein de s'en rendre les maîtres. Ils y envoyerent encore Annibal; mais comme il étoit fort âgé, ils lui aſſocierent Himilcon, ſon parent. On fit pour cette nouvelle entrepriſe une prodigieuſe levée d'hommes dans tous les états alliés ou dépendans de la république, & on mit en mer une flotte de plus de 1000 vaiſſeaux. Les Carthaginois, comptant ſur un ſuccès aſſûré, firent prendre les devants à 40 galères : cette imprudence leur couta cher; car les Syracuſains ayant apperçu ces galères qui n'étoient point ſoutenues, les firent attaquer par un pareil nombre des leurs. Les Carthaginois eurent 15 galères maltraitées & miſes hors de combat; le reſte fut obligé de chercher ſon ſalut dans la fuite.

La nouvelle de cette déroute vola bientôt à Carthage. Annibal ne voulant pas laiſſer jouir long-tems les Syracuſains de l'avantage qu'ils avoient remporté, mit auſſi-tôt à la voile. Il prit les devants avec 8 galères, comme pour annoncer le reſte de l'armée, qui le ſuivoit, & fit attaquer

Agrigente; mais étant mort dès le commencement du siége, Himilcon en prit la conduite, & le poussa vivement. La famine s'étant mise dans son camp, il sçut que les Syracusains devoient faire conduire par mer des bleds à Agrigente sans aucune escorte, parce qu'ils ne craignoient pas la flotte Carthaginoise, qui étoit alors éloignée & tranquille dans ses ports : il fit venir secretement de Palerme & de Motye, aujourd'hui *Modica*, 40 vaisseaux qui enleverent toutes ces provisions, & qui ramenerent l'abondance dans son camp. Il se rendit par ce moyen maître de la ville, dans laquelle il trouva des richesses immenses. Il y fit un amas précieux de curiosités, & de ce que la sculpture & la peinture avoient produit de plus beau. Il s'empara ensuite de Gela. Cette guerre fut terminée par un traité qu'il fit avec Denis, tyran de Syracuse, par lequel les Carthaginois demeurerent maîtres de tout ce qu'ils possedoient en Sicile, & de tout ce qu'ils avoient conquis sur la côte opposée à l'Afrique.

Denis qui supportoit impatiemment le poids d'une paix si onéreuse, se voyant affermi sur le trône qu'il avoit usurpé, ne songea plus qu'à secouer le joug de Carthage, & prit la résolution de lui faire la guerre, aimant mieux avoir les Carthaginois pour ennemis que pour voisins. Il fit dans cette vûe de grands préparatifs par terre & par mer. Il assembla les plus habiles gens en fait d'architecture navale, & par des récompenses & des distinctions les engagea à travailler avec diligence. On mit en œuvre des bois venus d'Italie, & des arbres coupés sur le mont Etna. On construisit des galères à 4 & à 5 rangs de rames : on n'en n'avoit vû jusques-là qu'à trois. Denis fit mettre sur le chantier 200 galères, il en fit radouber & espalmer 150. Il fit bâtir autour du port de Syracuse un arsenal magnifique, pour mettre à l'abri 160 galères ; chaque chambre en pouvoit contenir deux. Il fit venir de toutes parts les matelots & les pilotes qui avoient le plus de réputation. L'appareil pour l'armée de terre n'étoit point inférieur à celui-là. Tous ces préparatifs étant achevés, Denis commença ses hostilités sur les Carthaginois qui étoient répandus dans ses états : il fit piller tous leurs vaisseaux marchands qui se trouverent dans le port de Syra-

An. M. 3600. Av. J.C. 404.

cuſe. Une pareille inſulte tenoit bien lieu d'une déclaration de guerre ; mais Denis voulut la faire en forme par une lettre qu'il envoya au ſénat.

Le tyran de Syracuſe, après cette démarche, alla faire le ſiége de Motye, qui étoit comme le rempart des Carthaginois, & leur magaſin général. Son armée de terre étoit de plus de 80000 combattans, & ſa flotte étoit compoſée de 200 vaiſſeaux à rames, & de 500 bâtimens de charge. La ville de Motye, ſituée proche le promontoire de Lilybée, dans une iſle peu diſtante du continent, y étoit jointe par une chauſſée. Les habitans bien réſolus de ſe défendre, firent d'abord couper la chauſſée, afin de rendre les approches de la place plus difficiles ; mais Denis la fit rétablir. Il fit retirer ſes galères à terre à l'embouchure du port, & fit occuper toute la rade par ſes vaiſſeaux ronds. Le ſénat de Carthage de ſon côté faiſoit un armement conſidérable ſous la conduite d'Himilcon. Ce général, pour n'être pas oiſif pendant ces apprêts, envoya 10 galères ſurprendre le port de Syracuſe ; celui qui les commandoit y arriva de nuit, brûla ſans obſtacle tous les vaiſſeaux qui étoient dans le port & ſur le chantier, & s'en retourna à Carthage. Ce premier ſuccès enfla le cœur d'Himilcon : il partit avec 100 vaiſſeaux, il arriva à l'improviſte devant Motye, & brûla ou briſa tous les vaiſſeaux qui étoient à l'ancre dans ce parage, ſans qu'on pût s'y oppoſer ; il entra enſuite dans le port, réſolu de mettre le feu aux galères retirées à terre ; mais Denis, à force de bras, les fit remettre en mer par un endroit où il n'y avoit aucun vaiſſeau Carthaginois. Himilcon ſortit du port pour aller attaquer ces galères ; mais comme elles étoient rangées le long du rivage, à l'abri de toute inſulte de la part des ſoldats de Denis, dont toute la côte étoit bordée, elles furent ſauvées. Himilcon ne pouvant rien entreprendre par terre, ſe retira en Afrique, & Denis profitant de ſa retraite, s'empara de la ville de Motye.

Denis ouvrit la campagne ſuivante par des courſes qu'il fit dans le plat pays qui étoit ſoumis aux Carthaginois. Cependant Himilcon ayant aſſemblé 300000 hommes de pied, & 4000 chevaux, mit à la voile avec 400 galères, & près de

600 vaiſſeaux de charge. Tous les officiers avoient leurs ordres ſcellés & cachetés, qu'ils ne devoient ouvrir qu'à une certaine hauteur. Le général avoit pris ces ſages meſures, pour dérober ſa marche aux eſpions qui pouvoient être dans ſon armée. Denis fit attaquer dans la traverſe les vaiſſeaux ronds de cette flotte par 30 galères, dont les éperons, par leur choc, en ouvrirent 50, & les coulerent à fond. Himilcon arriva avec le reſte à Palerme ; il y débarqua ſes troupes, & prit le chemin d'Erice, dont il s'empara, par le moyen des intelligences qu'il avoit dans cette ville. Il alla enſuite faire le ſiége de Motye, ſon armée navale cotoyant toujours ſon armée de terre. Cette place ne fut pas longtems à rentrer ſous la domination des Carthaginois. Himilcon après cette conquête, porta ſes armes victorieuſes à Meſſine. Cette ville avoit un port d'une vaſte étendue, capable de contenir toute ſa flotte, & avoit d'autant plus d'attrait pour lui, que ſe rendant maître de cette place, il coupoit à ſes ennemis tous les ſecours qu'ils pouvoient attendre d'Italie. Il fit voile vers le promontoire de Pelore. Etant arrivé dans cette place, les habitans de Meſſine, qui ne ſongeoient qu'à s'oppoſer à ſon débarquement, ſortirent en foule de la ville, & allerent camper vers le promontoire. Himilcon voyant tant de monde ſur le rivage, ſe douta bien que la place étoit dégarnie : il envoya 200 vaiſſeaux chargés de troupes vers le port de Meſſine : ils y entrerent ſans peine, & les troupes s'emparerent de la ville avant que les habitans y fuſſent rentrés pour la défendre. Himilcon, pour ne point affoiblir ſon armée, en laiſſant une forte garniſon dans cette place, la fit démanteler ; il fit raſer toutes les fortifications, fit démolir les maiſons, & n'y laiſſa que des ruines.

Après avoir ſaccagé Meſſine, il prit ſa route le long du rivage, pour aller attaquer Syracuſe. Son armée navale le cotoyoit ; mais étant arrivé dans le territoire de Naxe, & ne pouvant plus ſuivre le bord de la mer, à cauſe de la grande quantité de cendres qu'avoit vomi le mont Etna, il fut obligé de s'écarter dans les terres, & perdant ſa flotte de vûe, de prendre le chemin le plus long. Il ordonna en même tems à Magon, qui avoit le commandement de cette

Digitized by Google

flotte, de l'attendre à Catane. Denis, toujours attentif à profiter des occaſions, pour tirer avantage de la ſéparation des deux armées, envoya Leptine, qui commandoit ſes vaiſſeaux, au-devant de ceux des Carthaginois, avec ordre de les combattre. Il ſe perſuada que la flotte ennemie ne combattant plus ſous les yeux d'Himilcon, & n'étant point appuyée des troupes de terre, feroit beaucoup moins de réſiſtance. Cette raiſon le fit paſſer ſur l'inégalité de ſes forces, qui étoient bien inférieures à celles des Carthaginois, puiſque ceux-ci avoient 500 galères armées d'éperons de fer & d'airain, & un grand nombre de vaiſſeaux ronds. Leptine, par une imprudente vivacité, prit les devants avec 30 vaiſſeaux. Magon les ayant apperçu, fut frapé de la contenance fiere de cette flotte, qui venoit l'attaquer avec tant de déſavantage. Il forma d'abord le deſſein de ſe ranger le long de la côte; mais la voyant bordée des troupes de Denis, il prit le large, afin de n'avoir à combattre que ſes vaiſſeaux. Il ſe mit en ordre de bataille, & attendit dans cet état les vaiſſeaux qui venoient à lui. Le général Sicilien commença le combat avec plus de valeur que de prudence : il coula à fond dans ſon premier feu pluſieurs galères Carthaginoiſes; mais Magon, revenu de ſa premiere ſurpriſe, l'enveloppa peu à peu, & le tint renfermé. Les Siciliens rapprochant leurs vaiſſeaux, les accrocherent, & combattoient comme ſur un terrain ſolide & uni; mais ſe voyant ſerrés de trop près par les vaiſſeaux ennemis, ils ſe débarraſſerent, s'enfuirent & gagnerent la haute mer : les autres vaiſſeaux Siciliens qui avoient eu le tems de s'approcher, vinrent en fort mauvais ordre attaquer les Carthaginois : la fuite des premiers vaiſſeaux avoit cauſé ce dérangement : auſſi furent-ils entiérement rompus & défaits. Les Carthaginois pourſuivirent les fuyards; la plupart furent pris ou coulés à fond; & ceux qui voulurent ſe ſauver à la nage, furent maſſacrés par les Carthaginois qui étoient ſur les vaiſſeaux de charge rangés le long de la côte. Les Siciliens perdirent dans cette déroute plus de 100 galères, & 20000 hommes. Les Carthaginois amenerent à terre toutes les galères qu'ils avoient priſes, & y mirent le feu.

Himilcon ayant rejoint à Catane ſa flotte triomphante, y ſéjourna quelque tems pour faire repoſer ſes troupes, & prit enſuite la route de Syracuſe. L'armée navale arriva la premiére, & formoit un ſpectacle pompeux & terrible; tous les vaiſſeaux étoient ornés du riche butin fait ſur les Siciliens. Deux cent huit navires à rames, & plus de 2000 bâtimens de charge entrerent dans le port. L'armée de terre, compoſée encore d'environ 300000 hommes de pied & de 3000 chevaux, campa aux environs de la ville. Denis qui avoit reçu du Péloponnèſe & de l'Italie un renfort de 30 vaiſſeaux, penſoit à jetter des vivres dans Syracuſe, lorſqu'il apperçut un vaiſſeau ennemi chargé de bled. Il le fit enlever par cinq galères: 40 vaiſſeaux Carthaginois s'avancerent pour le défendre; le reſte des forces Siciliennes vint ſe jetter dans la mêlée, & l'engagement devint général. On combattit vaillamment de part & d'autre; mais la fortune ſe déclara pour Denis. Ses vaiſſeaux prirent la capitane des Carthaginois, avec 20 autres galères, en coulerent 4 à fond, pourſuivirent les autres juſqu'à l'armée Carthaginoiſe, qui étoit à l'ancre, & lui préſenterent fierement la bataille. Les Carthaginois ne voulurent point accepter le combat, & les Syracuſains, qui ne ſe ſentoient pas les plus forts, ſe contenterent d'entrer dans la ville, avec les vaiſſeaux qu'ils avoient pris.

Pour comble de malheur, la peſte ſe mit dans l'armée d'Himilcon, & y cauſa des ravages affreux. Denis profitant de cette diſgrace, l'attaqua par terre. Les Carthaginois affoiblis par la mortalité, ſe défendirent d'abord en déſordre; mais leur réſiſtance ne fut pas longue, & ils furent preſque tous taillés en piéces. Denis fit en même tems attaquer leur armée navale par 80 vaiſſeaux, commandés par Leptine & Pharacidas. Aux approches de cette flotte, les Carthaginois qui étoient deſcendus à terre pour ſoutenir leur camp, ſe rembarquerent avec précipitation. Les Syracuſains profitant de leur déſordre, briſerent à coups d'éperon leurs meilleurs vaiſſeaux, endommagerent les uns, coulerent bas les autres, ſe jetterent dans ceux qu'ils ne purent faire périr, & paſſerent tout au fil de l'épée. Denis qui étoit ſur le rivage, fit mettre le feu à 50 vaiſſeaux qui étoient retirés à terre, & à

tous ceux qui étoient à l'ancre. Les hommes qui s'y trouverent, furent conſumés, ou réduits à ſe jetter dans la mer, & à ſe noyer, pour éviter le feu.

Les Syracuſains regarderent la défaite des Carthaginois, & le malheur d'Himilcon, comme une punition de ſes ſacriléges. Il avoit violé les manes des morts & les aziles ſacrés; il avoit profané le temple de Jupiter en s'y logeant, & il avoit pillé ceux de Cerès & de Proſerpine. Mais voici la véritable cauſe de la maladie qui ravagea l'armée des Carthaginois. Ils étoient reſſerrés dans un petit eſpace, & placés dans un terrein marécageux, d'où le ſoleil élevoit des vapeurs peſtilentielles; des eaux croupies & corrompues infectoient l'air brûlant qu'ils reſpiroient, & la chaleur de la ſaiſon étoit exceſſive. Il n'en falloit pas tant, ſans doute, pour produire la contagion.

Himilcon, dans cette extrémité, offrit à Denis 300 talens, pour avoir la liberté de retourner à Carthage avec les débris de ſon armée. Denis pouvoit le faire périr avec ce qui lui reſtoit de monde; mais il étoit de ſon intérêt de conſerver un ennemi qui pût tenir les Syracuſains attentifs à leur propre défenſe. Par-là il leur devenoit néceſſaire, & il leur ôtoit le loiſir de penſer à ſecouer le joug de ſa tirannie. Il accepta donc les 300 talens, & permit à Himilcon de ſe retirer, mais ſeulement avec les Carthaginois naturels. Himilcon embarqua ſes troupes ſur 40 galères, & prit la route de Carthage; mais il eſſuya encore une diſgrace avant que d'y arriver. Le traité fait avec Denis avoit été tenu ſecret, deſorte que ſa retraite parut une fuite aux Grecs qui étoient venus au ſecours de Syracuſe: ils preſſerent Denis de le pourſuivre; mais impatiens de tous ſes délais, ils mirent à la voile, & tomberent ſur l'arriere-garde des Carthaginois, qu'ils maltraiterent conſidérablement. Himilcon, qui étoit parti de Carthage avec tant de confiance, y rentra couvert de confuſion, & n'y mena qu'une vie triſte & malheureuſe, qui fut bientôt terminée par ſon déſeſpoir; car ne pouvant ſurvivre à ſa honte, il ſe donna la mort. Juſtin dit qu'étant arrivé à Carthage, il deſcendit de ſon vaiſſeau, couvert d'un habit négligé qui annonçoit ſa douleur: que voyant la conſternation

consternation de ses compatriotes, son désespoir s'évapora par des larmes & des invectives contre les Dieux, qu'il accusoit d'être la cause de son malheur: que pour consoler les Carthaginois, il protesta que leurs ennemis pouvoient bien se réjouir de leur désastre, & non pas s'en glorifier, parce qu'ils n'avoient pas tué ceux qui étoient morts, ni mis en fuite ceux qui étoient revenus: que le butin qu'ils avoient fait dans leur camp, étoit plutôt des biens qu'on leur avoit laissés, que des dépouilles qu'ils eussent prises; & que les Carthaginois qui avoient toujours été victorieux des Siciliens, n'avoient été vaincus que par la peste. Après un assez long discours, dans lequel il donna l'essort à sa douleur & à sa vanité, il revint dans sa maison & se tua.

Toutes les pertes que les Carthaginois firent en Sicile les humilierent, mais elles ne les abbatirent pas. Ils y revinrent à plusieurs reprises, avec de nouvelles forces sous la conduite de Magon, & ils y eurent des alternatives de bons & de mauvais succès. Pendant ce tems-là la ville de Carthage fut désolée par des disgraces qui se suivirent de près. La peste y fit de grands ravages; la révolte des Lybiens avoit porté la frayeur jusques dans son sein, & son arsenal avoit été réduit en cendres. Cet enchaînement de malheurs réveilla l'ambition du tyran de Syracuse. Il crut que l'occasion étoit favorable pour leur enlever tout ce qu'ils possédoient en Sicile: il mit sur pied une armée de 33000 hommes, & 300 vaisseaux en mer. Avec ces forces il s'empara de Sélinonte & de quelques autres places; il laissa 130 de ses vaisseaux dans le port d'Erice, & renvoya le reste à Syracuse. Les Carthaginois qui observoient toutes ses démarches, le surprirent à leur tour: ils armerent sourdement 90 galères, qui vinrent envelopper dans le port d'Erice celles des Syracusains, & en prirent la plus grande partie. Après cette expédition, les Carthaginois firent avec le Tyran de Syracuse une trève qui fut bientôt suivie de sa mort.

Denys le jeune, son fils, fut son successeur, mais n'hérita point de son génie. Il se rendit odieux aux peuples, qui se révolterent contre lui, & lui firent la guerre par mer & par terre. Philistus, son amiral, avec une flotte de 60 ga- An. M. 3616. av. J. C. 348.

lères, livra bataille aux Syracuſains, qui avoient un pareil nombre de vaiſſeaux ; il eut d'abord l'avantage, mais ſe voyant enveloppé par les ennemis, il ſe tua, pour ne pas tomber entre leurs mains, & pour s'épargner une mort ou plus honteuſe, ou plus cruelle. Denis fut encore battu ſur mer, pendant que les Syracuſains aſſiégeoient la fortereſſe de Syracuſe.

Toutes ces guerres inteſtines déſoloient Syracuſe. Cette ville accablée ſous le poids d'un gouvernement tyrannique, déchirée par des troubles domeſtiques, & ſur le point d'être immolée à l'ambition des Carthaginois, implora la protection de Corinthe. Les Corinthiens, touchés de ſon déſaſtre, envoyerent au ſecours des Syracuſains Timoléon, capitaine expérimenté, qui avoit donné des preuves éclatantes de ſa valeur, & immolé ſon propre frere à la liberté de ſa patrie. Timoléon partit de Corinthe avec ſept vaiſſeaux, il en prit trois autres en faiſant ſa route, & avec cette petite eſcadre, il arriva heureuſement ſur les côtes d'Italie.

Les Carthaginois voyant que la Sicile alloit devenir le théâtre de la guerre, y envoyerent ſous la conduite d'Hannon, 150 galères, 50000 hommes de pied, & les munitions néceſſaires pour une grande entrepriſe. Le général Carthaginois ayant fait ſa deſcente dans l'iſle, ravagea beaucoup de pays, & s'empara du port de Syracuſe, après qu'Icetes ſe fut rendu maître de la ville. Les Carthaginois ayant appris que Timoléon avoit mouillé à Rhége, y envoyerent vingt galères, avec ordre aux officiers qui les commandoient, ou d'engager Timoléon à retourner à Corinthe, ou de l'empêcher de paſſer en Sicile. Les habitans de Rhége qui favoriſoient ſourdement Timoléon, feignirent de vouloir le réconcilier avec les Carthaginois. Ils firent monter leurs orateurs dans la tribune aux harangues, pour parler de cet accommodement. Le peuple aſſiſta en foule à ces diſcours publics : les parties intéreſſées s'y rendirent auſſi. Les Carthaginois qui ne ſe défioient de rien écoutoient avec grande attention ; celle de Timoléon n'étoit que ſimulée, il avoit donné ordre à dix de ſes vaiſſeaux de mettre à

la voile au plutôt, ce qu'ils exécuterent avec diligence ; & lui, après s'être montré pendant quelque tems, pour mieux cacher ſa manœuvre, ſe déroba ſans être apperçu, s'embarqua promptement ſur un vaiſſeau qui étoit reſté exprès pour l'attendre, & paſſa ſans aucun obſtacle en Sicile. Les Carthaginois ne furent pas long-tems à s'appercevoir qu'ils étoient trompés. Ils coururent au port & ſe mirent en mer ; mais les avances que Timoléon avoit ſur eux, & la nuit qui ſurvint, le déroberent à leur pourſuite.

Timoléon fit en Sicile des progrès étonnans, & la rapidité de ſes conquêtes déconcerta les Carthaginois. Carthage allarmée de ces ſuccès, s'en prit à la lâcheté de ſes généraux, les rappella, & en renvoya d'autres avec de nouvelles forces. Elle fit armer 200 galères, & plus de 1000 vaiſſeaux de tranſport. Ce ſecours étant arrivé en Sicile, l'armée Carthaginoiſe ſe trouva forte de 70000 hommes d'infanterie, ſans compter la cavalerie & les chariots. Cette formidable armée, fort ſupérieure à celle de Timoléon, ne fit que ranimer ſa valeur. Il alla attaquer les ennemis avec intrépidité, & ſecondé par une tempête favorable, il remporta ſur eux une victoire ſignalée : un butin immenſe & beaucoup de gloire furent la récompenſe du vainqueur. Carthage effrayée d'une défaite ſi prompte & ſi peu attendue, fit à Timoléon des propoſitions de paix. Ce général content de la ſoumiſſion d'un peuple fier & belliqueux, dreſſa lui-même les articles, dont les conditions furent très-humiliantes pour les Carthaginois.

Après la mort de Timoléon, la ville de Carthage trouva dans Agatocle, tyran de Syracuſe, un nouvel ennemi qui la mit à deux doigts de ſa perte. Le pere d'Agatocle, qui étoit un potier de terre, banni de ſa patrie, ne lui donna pas une éducation plus élevée que ſon origine. Comme il étoit beau & bien fait, il vécut long-tems du fruit de ſes proſtitutions ; mais décrié par ſes débauches, il paſſa de cet infame métier à celui de voleur : las de mener une vie errante, il ſe fit citoyen de Syracuſe, & ſe jetta dans les troupes, où il fit voir les grands talens qu'il avoit pour la guerre. Doué de cette éloquence hardie qui en impoſe au

An. M. 3658. Av. J.C. 319.

peuple, il s'avança dans les dignités militaires ; mais il ſe déclara bien-tôt contre la ville qui lui avoit ſervi d'azile, & l'aſſiégea. Les Syracuſains demanderent du ſecours à Amilcar, chef des Carthaginois, qui oubliant les démêlés de Syracuſe & de Carthage, leur envoya les ſecours qu'ils demandoient. Ainſi un ennemi les protégea avec la bonté d'un citoyen, pendant qu'un citoyen les attaquoit avec la fureur d'un ennemi.

Agatocle craignant d'être vaincu par les Carthaginois ; fit alliance avec eux, & ils lui aiderent à rétablir ſa puiſſance dans Syracuſe dont il étoit devenu le tyran ; mais la même politique qui les lia, les déſunit. Agatocle ſaiſit une occaſion favorable pour rompre cette ligue, & fit la guerre aux Carthaginois ; mais il n'eut pas un ſuccès heureux, dans deux batailles qu'il leur livra : il fut défait, & les vainqueurs allerent aſſiéger Syracuſe. Agatocle voyant cette ville vivement preſſée, & déſeſpérant de pouvoir la ſecourir, s'aviſa, pour faire diverſion, de porter la guerre en Afrique : trop foible pour défendre Syracuſe, il ſe crut aſſez fort pour attaquer Carthage, & embarqua ſur une flotte tout ce qui étoit néceſſaire à ſon projet. Deſcendu ſur les côtes d'Afrique, il brûla tous ſes vaiſſeaux, pour mettre ſes troupes dans la néceſſité de vaincre ou de mourir ; expédient hardi, mais heureux, & qui a ſouvent réuſſi. Agatocle battit les Carthaginois, & mit Carthage à deux doigts de ſa ruine ; mais voyant que malgré tous les avantages qu'il avoit en Afrique, le ſiége de Syracuſe ſe pouſſoit vivement, il laiſſa ſon armée ſous la conduite de ſon fils, & repaſſa en Sicile, où il réduiſit toutes les villes ſous ſon obéiſſance. Il retourna enſuite en Afrique, où ſon imprudence lui couta cher ; car après avoir été battu, il fut obligé de repaſſer en Sicile. Peu de tems après il fit la paix avec les Carthaginois, qui eurent depuis à ſoutenir avec les Romains ces fameuſes guerres, appellées les guerres Puniques (*a*).

On me diſpenſera de rendre compte des prétextes publics

(*a*) Les Carthaginois étoient appellés en Latin *Punici* ou *Pœni*, du nom des Phéniciens leurs fondateurs.

Digitized by Google

de la premiere guerre Punique, pour ne parler que des motifs ſecrets qui engagerent les Romains à la commencer. Les Carthaginois jouiſſoient d'un puiſſant empire, égal en force à celui des Grecs, & en richeſſes à celui des Perſes. Maîtres d'une grande partie de l'Afrique, de pluſieurs provinces d'Eſpagne, de l'iſle de Corſe, de la Sardaigne, d'une partie des côtes de Toſcane & de preſque toute la Sicile, ils donnerent de la jalouſie aux Romains. Les Carthaginois aſſiégeoient Meſſine, qui n'eſt ſéparée de l'Italie que par un canal étroit, & dont la priſe devoit décider du ſort de toute la Sicile. Rome allarmée des approches d'une nation belliqueuſe & puiſſante, pour donner des bornes à ſon ambition, envoya en Sicile le Conſul Appius Claudius. Les Romains n'avoient point encore portés leurs armes hors de l'Italie, & ils ne ſçavoient point la marine; deux grands obſtacles au ſuccès de leur entrepriſe. Le Conſul Romain n'en fut point effrayé, il les ſurmonta. Les Carthaginois avoient étendu leur armée navale auprès du cap Pélore, qui regarde l'Italie. S'ils avoient été attentifs à garder le détroit, ils auroient empêché les Romains de paſſer; mais Appius trompa leur vigilance. Il feignit de s'en retourner à Rome. Quand il vit que ſa retraite avoit raſſuré les Carthaginois, & les avoit rendus négligens ſur la garde de cet important paſſage, il revira de bord; & entra à la faveur de la nuit dans la ville de Meſſine. An. M. 3738. av J. C. 266.

Appius eſt le premier Romain qui ait oſé tenter les riſques de la mer; mais la maniere dont il paſſa le détroit qui ſépare la Sicile de l'Italie, eſt un peu conteſtée parmi les auteurs. M. l'abbé de Vertot prétend qu'Appius fit paſſer ſes troupes ſur des radeaux, & que c'eſt de-là qu'il reçut le nom de Caudex, qui ſignifie un amas de planches liées ſur des poutres, qu'on appelle Radeau. M. le chevalier de Follard trouve ridicule, que cet hiſtorien faſſe faire à une armée un trajet dangereux, ſur des vaiſſeaux peu propres à réſiſter à la violence des flots, & trop lents pour ſe dérober, en cas de déroute à une flotte ennemie deſtinée à troubler ſon paſſage. Il ajoûte que le nom de Caudex fut

donné au conſul Romain pour caractériſer ſa peſanteur & ſon impoliteſſe ; enfin il ſe fonde ſur l'autorité de Polybe, qui marque que les Romains paſſerent en Sicile ſur des galères empruntées des Tarentins, des Locriens, des Eléates, & des Napolitains. Il me paroît qu'il y a quelque choſe à réformer dans l'une & l'autre opinion. Il eſt certain qu'Appius fut appellé Caudex, préciſément à cauſe des vaiſſeaux dont il ſe ſervit pour tranſporter ſon armée en Sicile : & l'autorité de Sénéque, mépriſée par M. de Follart, eſt déciſive ſur ce point. Cet écrivain qui vivoit dans un tems moins éloigné que le nôtre, de l'événement dont il s'agit, eſt un témoin reſpectable, qu'on ne peut récuſer que ſur des témoignages auſſi autoriſés que le ſien. Nous devons la même déférence au ſentiment de Polybe, & croire que les Romains paſſerent ſur l'eſpece de bâtimens qu'il déſigne ; mais cela ne doit point empêcher de dire qu'Appius a reçû de ces mêmes vaiſſeaux le nom de Caudex, ce qui n'eſt point une conjecture hazardée, puiſque Séneque dit que de ſon tems les vaiſſeaux de tranſport qui navigeoient ſur le Tibre, étoient appellés *Naves Caudicariæ*. Dans le Code Théodoſien & dans les inſcriptions recueillies par Gruter, ſuivant la remarque de M. Ducange, les mariniers ſont nommés *Caudicarii*..... C'eſt ainſi que *Ratis* & *Rates*, qui ſignifient un aſſemblage de poutres, ont été pris dans la ſuite pour déſigner des vaiſſeaux. J'ai cru que cette petite digreſſion qui n'eſt point étrangere à mon ſujet, ne devoit point échaper à mon attention.

Les Romains firent en Sicile des prodiges de valeur ; mais des victoires remportées & des villes priſes, ne ſuffiſoient pas à leur gloire. Les vaiſſeaux de Carthage continuoient à déſoler les côtes d'Italie, & les Romains, faute de marine, ne pouvoient uſer de repréſailles en Afrique. Ils formerent le deſſein d'équiper une flotte, afin de diſputer aux Carthaginois l'empire de la mer, ou même de s'en emparer. Mais le moyen d'en venir à bout ? Ils n'avoient pas la moindre idée de l'Architecture navale, & manquoient de pilotes & de matelots. Les Romains occupés de ce grand

projet, un navire Carthaginois, qui étoit tombé entre leurs mains au paſſage de la Sicile *, leur ſervit de modele pour les vaiſſeaux qu'ils vouloient conſtruire. Ils en étudierent la conſtruction, & en ſoixante jours ils équiperent une flotte de 160 vaiſſeaux. Ce travail fut pouſſé ſi vivement, que l'on eût dit, ſuivant l'expreſſion de Florus, que par une métamorphoſe nouvelle, les arbres avoient été tout à coup changés en navires, plutôt que façonnés par la main des hommes. Pendant que l'on conſtruiſoit ces vaiſſeaux, on exerçoit d'une façon ſinguliere ceux qui devoient les monter. On avoit rangé ſur le ſable des bancs de rameurs, pour y faire la manœuvre : un officier faiſoit le commandement ; à ſa voix les rameurs travailloient ſur le ſable, comme s'ils avoient été ſur la mer.

On comprend aiſément que des vaiſſeaux conſtruits avec ſi peu d'art, & des matelots éxercés de cette maniere, ne devoient pas former une excellente flotte ; cependant le courage & le génie des Romains ſuppléant à tout, cet armement commença la ruine de Carthage. Auſſi-tôt qu'il fut achevé, Cn. Cornelius qui le commandoit, prit la route de Meſſine, avec 17 vaiſſeaux qu'il en avoit détachés. Y étant arrivé, il crut avoir trouvé l'occaſion de ſurprendre la ville des Lipariens. Annibal, chef des Carthaginois, en étant averti, envoya une eſcadre de vingt vaiſſeaux pour le ſurprendre lui-même. En effet, il fut enveloppé & pris avec tous ſes vaiſſeaux. Cependant le reſte de l'armée navale des Romains faiſoit voile vers la Sicile. Annibal prit 50 vaiſſeaux pour la reconnoître ; mais pour s'être trop avancé, il fut ſur le point d'eſſuyer la même diſgrace que Cornélius. Les Romains qui étoient en ordre de bataille, l'attaquerent, prirent pluſieurs de ſes vaiſſeaux, & il ne ſe ſauva que par un grand bonheur.

La flotte Romaine qui s'étoit approchée de la Sicile, étant privée de ſon général, on envoya chercher C. Duillius pour la commander. Il étoit conſul avec Cn. Cornélius Aſina, & ſe trouvoit à la tête de l'armée de terre. Duillius faiſant réflexion que ſes vaiſſeaux peſants & mal conſtruits ne pouvoient pas tenir contre ceux des Carthaginois, qui

étoient aiſés à manier, ſuppléa à cet inconvénient, par un corbeau qu'il fit mettre ſur chaque vaiſſeau. Ce corbeau étoit une eſpéce de grue, inventée pour accrocher les vaiſſeaux ennemis. Polybe en fait la deſcription, & M. de Follart dans ſes commentaires ſur cet auteur, en donne une idée bien nette & bien développée, auſſi-bien que des autres corbeaux des anciens. Duillius ayant ainſi amené la ruſe au ſecours de la foibleſſe, s'approcha de Myle, où étoient les Carthaginois. Annibal, qui avoit 130 vaiſſeaux, voyant les Romains paroître en ordre de bataille, s'approcha d'eux avec fierté. Il les regardoit comme des gens tout neufs, en fait de marine, & les mépriſoit tellement, qu'il ne daigna pas mettre en œuvre la diſcipline militaire & les évolutions navales, & il alla à eux comme à un butin aſſuré. Son avantgarde commença l'attaque avec une extrême vigueur; mais les Romains ayant fait agir les corbeaux, & accroché les galères Carthaginoiſes, l'adreſſe maritime fut alors inutile. Les Romains allerent à l'abordage avec intrépidité, & combattoient tantôt ſur leurs ponts, tantôt ſur ceux des ennemis, comme s'ils avoient été ſur terre. Dans cette premiere attaque, les Carhaginois perdirent trente vaiſſeaux, & ceux qui les montoient furent preſque tous taillés en piéces; la galère d'Annibal fut priſe, elle avoit ſept rangs de rames, & avoit appartenu à Pyrrhus. Ce général, différend de celui du même nom, qui fit dans la ſuite tant de mal aux Romains, fut obligé de ſe ſauver dans une chaloupe. Il avoit affoibli ſes troupes en les partageant, & n'avoit engagé dans la bataille qu'une partie de ſes vaiſſeaux. Ceux qui n'avoient pas combattu ſe préſenterent pour attaquer les Romains; mais quand ils virent de près la défaite de ceux qui les avoient précédés, ils furent à demi vaincus: l'effet des corbeaux les épouvanta, & ils ſe tinrent éloignés pour éviter les efforts de cette machine inconnue. Ils vouloient cependant combattre, & profitant de la légereté de leurs vaiſſeaux, ils voltigeoient autour de ceux des Romains, pour les entamer; mais les redoutables corbeaux faiſant face de toutes parts, ils furent obligés de ſe retirer après avoir perdu 50 vaiſſeaux. Ce nombre paroît un peu équivoque dans Polybe.

Polybe. Cet hiſtorien parle de deux actions : à la fin de la premiere, il dit que les Carthaginois perdirent 30 vaiſſeaux, & à la fin de la ſeconde, qu'ils en avoient perdu 50. Faut-il joindre ces 50 aux 30 premiers ; ou tous les bâtimens Carthaginois qui furent perdus dans cette journée ſe réduiſent-ils à 50 ? Depuis la perte des 30 vaiſſeaux, il ne paroît pas que les Cathaginois en ayent perdu d'autres, & il n'y eut point d'engagement ; il n'y eut qu'une ſimple tentative. D'autres auteurs comptent 31 galères Garthaginoiſes priſes, & 14 coulées à fond.

Cette victoire conſterna beaucoup les Carthaginois. Ils apprirent à leurs dépens qu'il n'y a point d'adverſaire qui ne ſoit à craindre : que le mépris qu'on fait d'un ennemi ranime ſon courage, & lui fait gagner par le dépit ce qu'il n'auroit pu eſpérer par la force : qu'il ne faut rien négliger dans les combats, & qu'une confiance préſomptueuſe eſt ſouvent l'avant-coureur d'une défaite entiere. Cette victoire fut la premiere que les Romains remporterent ſur mer. Ils accorderent à Duillius tous les honneurs du triomphe. Ils lui érigerent une colomne roſtrale, ou décorée de prouës de vaiſſeau. On en déterra un morceau à Rome ſur la fin du ſeiziéme ſiécle : elle étoit chargée d'une inſcription que les ſçavans ont tâché de déchifrer, & ſur laquelle Pierre Ciacconius a fait une diſſertation imprimée à Rome en 1608. La reconnoiſſance des Romains ne ſe borna point à l'érection de ce monument. On accorda encore à Duillius des diſtinctions ſinguliéres qui ſe perpétuerent juſqu'à ſes deſcendans. Toutes les fois qu'il ſoupoit chez ſes amis, on le reconduiſoit dans ſon logis au ſon des flûtes & à la lueur des flambeaux. Après la défaite de l'armée navale des Carthaginois, Amilcar qui commandoit celle de terre, ramena à Carthage les débris de la flotte. Il paſſa de-là en Sardaigne. Les Romains qui s'étoient approchés de cette iſle dont ils méditoient la conquête, le ſurprirent dans un de ſes ports, où il perdit beaucoup de vaiſſeaux.

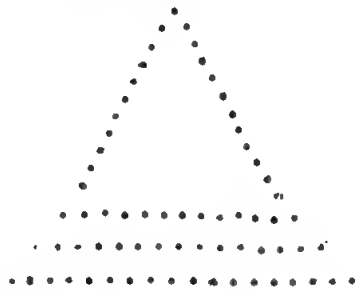
Les Conſuls Atilius Régulus & C. Sulpitius ayant paſſé en Sicile, y enleverent pluſieurs places ; mais peu contens des avantages remportés ſur terre, ils tournerent leurs vûes du

côté de la mer. Régulus monta ſur la flotte, & abordant au promontoire de Tindaride, il apperçut celle des Carthaginois qui faiſoit voile ſans beaucoup d'ordre. Enflé du ſuccès du premier combat, il alla avec 10 vaiſſeaux l'attaquer : il avoit donné ordre au reſte de ſes vaiſſeaux de le ſuivre, mais il ne les attendit point. Les Carthaginois voyant la flotte des Romains ainſi ſéparée, & l'avant-garde trop avancée, l'envelopperent, & la coulerent bas, à la réſerve de la galère du conſul, qui ſe ſauva en forçant de rames. Le reſte de l'armée romaine s'étant rendu au lieu du combat, attaqua les Carthaginois avec vigueur, leur prit 10 vaiſſeaux, & en coula 8 à fond, le reſte ſe retira dans l'iſle de Lipari. Ces avantages réciproques flatterent la vanité des deux partis : chacun s'attribua la victoire, rendit graces aux Dieux ; & de part & d'autre, on travailla à augmenter ſes forces navales, pour ſe diſputer l'empire de la mer.

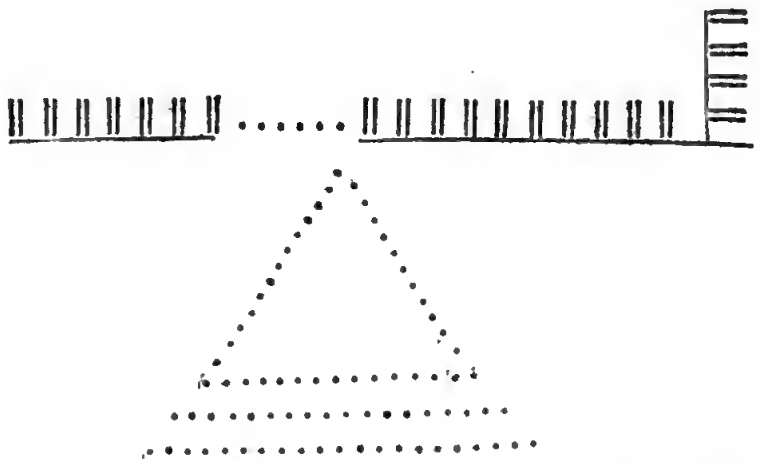
La campagne ſuivante s'ouvrit par un formidable appareil de guerre. L'armée navale des Romains, compoſée de 330 vaiſſeaux, étoit chargée de 140000 hommes, chaque vaiſſeau portant 300 rameurs & 120 ſoldats. Celle des Carthaginois avoit 20 vaiſſeaux de plus, & 10000 hommes. Les Romains mouillerent à Meſſine, où étoit leur rendez-vous ; de-là, ils mirent à la voile, allerent doubler le cap Pachynus, & jetter l'ancre à Ecronie. Les Carthaginois qui avoient pris terre à Lilybée, s'avancerent juſqu'à Héraclé. Ils avoient pénétré le deſſein des Romains, qui vouloient faire une irruption en Afrique, & avoient fait des efforts extraordinaires pour déconcerter des projets qui annonçoient la ruine de Carthage. Les deux armées étant en préſence ſe diſpoſerent au combat. Celle des Romains fut partagée en quatre diviſions, à chacune deſquelles on donna le nom de flotte. Deux vaiſſeaux à ſix rangs de rames, montés par les conſuls Régulus & Manlius, & placés de front à côté l'un de l'autre, commençoient chacun une ligne formée de la premiere & de la ſeconde flotte. Ces deux lignes s'élargiſſoient en ſe formant, & la troiſiéme flotte formant tout l'eſpace, l'ordre de bataille avoit la figure d'un triangle. La troiſiéme flotte étoit ſoutenue par une ligne parallele, compoſée des vaiſſeaux de charge qui la débordoient ;

Digitized by Google

& cette ligne étoit elle-même appuyée par la quatriéme flotte, rangée de-même ſur une ligne parallele qui la débordoit : ce qui donnoit à cet ordre de bataille, qui paroîtra ſingulier, une baſe ſolide, & difficile à rompre. Précaution néceſſaire contre les vaiſſeaux ennemis, dont l'avantage conſiſtoit dans la légereté.



Amilcar, chef des Carthaginois, voyant cette diſpoſition, partagea ſon armée en trois corps. L'aîle droite, quoique ſéparée & éloignée des autres, étoit ſur une même ligne avec le centre & l'aîle gauche. Un quatriéme corps faiſoit, avec cette grande ligne, une eſpece d'équerre, que Polybe appelle une tenaille. Voici quelle étoit la diſpoſition des deux armées.



Amilcar, voyant qu'il étoit difficile d'entamer l'ordonnance des Romains, & déſeſpérant d'en venir à bout par la

force, employa la ruſe. La pointe des conſuls ayant attaqué ſon centre, il lui fit faire une retraite ſimulée, perſuadé que les Romains en le pourſuivant, dérangeroient leur ordre de bataille, & qu'il les affoibliroit en les déſuniſſant, ce qui ne manqua pas d'arriver. La premiére & la ſeconde diviſion des Romains pourſuivirent les galères qui avoient pris la fuite, & s'éloignerent par conſéquent de la troiſiéme. Amilcar qui s'attendoit à cette faute, donna le ſignal, & toute la flotte des Carthaginois étant venue fondre avec impétuoſité ſur les flottes écartées, la légereté de leurs vaiſſeaux, & leur bonne manœuvre les firent d'abord triompher ; mais les Romains firent des prodiges par le moyen de leurs corbeaux. Hannon, qui commandoit l'aîle droite des Carthaginois vint tomber ſur la quatriéme diviſion & la mit en déſordre, & les vaiſſeaux qui formoient l'équerre attaquerent la troiſiéme, de ſorte que dans une ſeule bataille on voyoit trois combats ſéparés. Comme les forces des deux partis étoient à peu près égales, on ſe battit long-tems avec un égal avantage : mais le corps que commandoit Amilcar ayant plié & pris la fuite, ſa retraite décida l'action. Regulus avec la ſeconde flotte vola au ſecours de la quatriéme, qui en étoit aux mains avec Hannon, & commençoit déja à s'ébranler. Les Carthaginois attaqués & enveloppés de toutes parts, furent contraints de prendre la fuite. Manlius appercevant la troiſiéme flotte acculée contre le rivage, & comme aſſiégée par les Carthaginois de l'aîle gauche, ſe joignit à Regulus, ils allerent enſemble la dégager, & enleverent cinquante vaiſſeaux ennemis avec leurs équipages. Les Romains qui remporterent une victoire complette, ne perdirent dans ce combat que vingt-quatre vaiſſeaux, ou vingt-deux, ſelon Eutrope. Il n'eſt pas aiſé de démêler dans Polibe le nombre de vaiſſeaux que perdirent les Carthaginois. Il dit d'abord dans le quatriéme chapitre du premier livre, qu'on leur en enleva 50 ; & à la fin de ce même chapitre, il marque qu'ils en avoient perdu 64. S'il faut joindre ces deux nombres, leur perte alla à 114 vaiſſeaux ; mais il paroît que le tout ſe réduit à 64. Eutrope & Oroſe n'en marquent pas davantage.

Après cette victoire, les Romains ayant radoubé leurs vaiſſeaux, & équipé ceux qu'ils avoient enlevés, firent voile vers l'Afrique. Ils mirent Carthage à deux doigts de ſa perte, & l'auroient dès-lors entiérement ruinée, ſi le ſénat n'avoit imprudemment rappellé à Rome Manlius avec la plus grande partie des troupes & des vaiſſeaux, laiſſant Regulus en Afrique avec 40 vaiſſeaux ſeulement, & 15 à 16 mille hommes. Les Romains firent encore une faute qui ſauva Carthage. Ils mirent en mer ſous le commandement des conſuls M. Emilius & Servius Fulvius 350 vaiſſeaux, ou 360, ſelon quelques auteurs. Eutrope & Oroſe n'en mettent que 300. Cette flotte faiſant voile en Afrique, rencontra celle des Carthaginois qui étoit auſſi forte, quoique des aureurs ne lui donnent que 200 vaiſſeaux : ces deux flottes ſe battirent à la hauteur de la Sicile, & le combat fut très-ſanglant. Les hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur la perte des uns & des autres. Les Carthaginois eurent 104 vaiſſeaux coulés à fond, on leur en prit 30 avec leurs équipages, & ils eurent 15000 hommes de tués. Les Romains, auxquels demeura l'avantage, ne perdirent que peu de vaiſſeaux & 1100 hommes. Mais ils ne ſçurent pas profiter d'une victoire dont la conquête de l'Afrique devoit être le fruit.

La flotte romaine après cette expédition prit la route de la Sicile. Mais ſur le point d'y arriver, elle eſſuya une horrible tempête ; une partie des vaiſſeaux fut briſée contre des rochers ou des caps, l'autre fut engloutie par les flots ; & de 464 voiles, dont cette flotte ſe trouvoit compoſée depuis le dernier combat naval, il n'y en eut que 80 de ſauvés. Les rivages voiſins étoient tout couverts de cadavres & de débris de navires. Polybe & Eutrope aſſurent qu'on n'avoit point vû d'exemple d'un pareil naufrage. Au reſte, cette diſgrace des Romains fut l'effet de leur imprudence. Les pilotes ne vouloient pas qu'on rangeât les côtes de la Sicile qui regardent l'Afrique, parce que la navigation y eſt dangereuſe : mais les généraux pleins de cette audace ou de cette fierté romaine, qui prétendoit s'aſſujettir les élémens comme les hommes, ne voulurent point écouter leurs remontrances. Auſſi furent-ils punis de leur témérité ; car les

Carthaginois ranimés par les déſaſtres de leurs ennemis, mirent en mer 200 vaiſſeaux ſous la conduite d'Aſdrubal. Les Romains de leur côté, loin d'être abattus par leur diſgrace, conſtruiſirent en trois mois de tems, & mirent à la voile 220 navires, qui paſſerent en Sicile ſous la conduite des conſuls A. Attilius & C. Cornelius. Cependant il ne ſe paſſa rien de conſidérable ſur mer ſous ces conſuls : mais C. Servilius & C. Sempronius qui leur ſuccéderent, allerent avec cette flotte croiſer en Afrique, & en inſulterent quelques côtes. Il eſt vrai qu'ils n'y firent pas grand progrès, & que cette courſe leur couta cher : car ils échouerent ſur des bancs de ſable, & le retour de la mer les ayant mis à flot, ils furent obligés de regagner la Sicile ; mais en paſſant le détroit pour aller à Rome, ils furent accueillis d'une tempête qui leur fit perdre 150 vaiſſeaux. Ces pertes réïtérées dégouterent pour quelque tems les Romains de la marine. Le ſénat fit un décret, par lequel il fut ordonné qu'on ne ſe battroit plus ſur mer, attendu le peu de ſuccès qu'on y avoit eu juſqu'alors, & qu'on n'entretiendroit que 60 vaiſſeaux pour la défenſe de l'Italie. Mais il changea bien-tôt d'avis, & ſous les conſuls C. Attilius & L. Manlius il fit conſtruire 50 vaiſſeaux.

Les Romains, fiers des avantages qu'ils avoient remportés ſur les Carthaginois, remirent donc en mer 200 vaiſſeaux, qui firent voile en Sicile. Ayant joint ces forces maritimes à celles de terre, ils firent le ſiége de Lilybée, dans le deſſein de porter la guerre en Afrique, après la priſe de cette ville. Comme le ſiége étoit pouſſé vivement, on fit partir de Carthage 50 vaiſſeaux pour ſecourir la place. Annibal, fils d'Amilcar, ſçut profiter d'un certain vent, & arriva à pleines voiles à la vûe du port : comme l'entrée en étoit difficile, il fit couler ſes vaiſſeaux à la file, & débarqua tout ſon monde ſans aucun obſtacle. Les Romains qui ne s'attendoient pas à ce renfort, admirerent l'audace des Carthaginois, ſans pouvoir s'y oppoſer ; parce qu'ayant le vent contraire, ils ne purent fermer le paſſage à une flotte que le vent pouſſoit dans la place. Annibal, après l'avoir ravitaillé, & y avoir jetté des troupes, ſurprit la vigilance des Romains : il ſe

Digitized by Google

déroba à la faveur de la nuit, & ſe retira à Drépan, ville maritime peu éloignée de Lilybée.

Drépan, aujourd'hui Trapani, étoit une ville courbée en faucille, & qui, comme le remarque Ovide, (*a*) avoit pris ſon nom de cette forme. Elle étoit décorée d'un très-beau port, & environ à ſix lieues de Lilybée; ce qui la rendoit chere aux Carthaginois. Adherbal leur chef y étoit avec ſes vaiſſeaux. Le conſul Publius Claudius crut qu'il pouvoit aiſément ſurprendre ce général. Pour réuſſir dans ce projet, il mit à la voile au milieu de la nuit avec 200 vaiſſeaux. Son avant-garde parut au point du jour à la vûe de Drépan. Adherbal étonné de voir ſes ennemis ſi près de lui, mit en uſage ſur le champ tout ce que ſon expérience & ſon habileté, purent lui ſuggérer. Perſuadé qu'il n'étoit pas ſûr d'attendre le conſul dans le port, il en ſortit avec ſes vaiſſeaux, & fut ſe ranger en bataille parmi des rochers qui bordoient la côte voiſine. Les Romains y étoient entrés par le côté oppoſé, & en occupoient déja une partie; mais ayant apperçu les Carthaginois en bonne contenance, & qui ſe faiſoient un rempart de ces rochers, le conſul fit revirer de bord à ſes vaiſſeaux, ce qui cauſa un grand déſordre parmi des marins qui n'entendoient pas la manœuvre; car les navires qui étoient déja dans le port, ſortant avec précipitation pour gagner le large, & s'étendre en pleine mer, tomboient avec violence ſur ceux qui y entroient, & les fracaſſoient ou briſoient leurs rames: cependant à meſure que les vaiſſeaux ſe débarraſſoient, les officiers les rangeoient le long du rivage, la proue tournée vers les Carthaginois. Le conſul qui étoit à la queue de ces vaiſſeaux, prit le large, & alla joindre ſon aîle gauche qui étoit reſtée en mer. Adherbal voyant l'aîle droite des Romains embarraſſée à l'entrée du port, & leur aîle gauche, qui, rangée près de la terre, ne pouvoit être ſi-tôt ſecourue par les vaiſſeaux qui ſortoient du port, partit du milieu de ſes écueils avec cinq gros vaiſſeaux pour aller attaquer cette aîle gauche, affoiblie par l'éloignement des autres vaiſſeaux, & fut ſuivi par le reſte de ſa flotte. Il ſe mit en bataille en préſence des Romains. Le ſignal donné des deux côtés, on

(a) *Quique locus curva nomina falcis habet.* l. 4. Faſt.

commença l'attaque. La victoire balança quelque tems entre les deux partis, mais l'habileté des Carthaginois & la légereté de leurs vaiſſeaux décidérent. Ils s'étendirent en pleine mer, & s'y rangerent en bon ordre. Ils avoient d'habiles rameurs, & leurs vaiſſeaux propres à ſe mouvoir avec une grande vîteſſe, attaquoient ou s'écartoient à propos. Si quelqu'une de leurs galères étoit preſſée, elle s'échappoit ſans pouvoir être ſuivie, ou elle étoit auſſi tôt ſecourue, & tous leurs vaiſſeaux voltigeoient avec une adreſſe ſurprenante autour des machines de leurs ennemis. Les Romains n'avoient aucun de ces avantages. Le poids énorme de leurs navires les empêchoit de ſe tourner pour eſquiver ou pour attaquer : comme ils étoient rangés du côté de la terre, ils ne pouvoient ſe dérober quand ils étoient preſſés, & il falloit abſolument qu'ils échouaſſent contre la terre, ou qu'ils ſe briſaſſent contre des écueils. L'inexpérience de leurs rameurs, qui connoiſſoient peu la manœuvre, redoubloit encore leur embarras : ils ne ſçavoient ni ſe gliſſer entre les vaiſſeaux, ni attaquer en queue ceux qui étoient aux priſes. Tous ces inconvéniens cauſerent leur défaite. Quatre-vingt treize de leurs vaiſſeaux tomberent avec leurs équipages au pouvoir des Carthaginois. Claudius eut bien de la peine à ſe ſauver avec 30 vaiſſeaux, en quoi conſiſtoient les débris de ſon armée navale.

Cette déroute ne découragea point les Romains, & ne ſervit qu'à ranimer le deſir qu'ils avoient de pouſſer la guerre. Ils firent partir le conſul L. Junius avec 60 vaiſſeaux, pour conduire un convoi à l'armée qui aſſiégeoit Lilybée. En paſſant à Meſſine, il groſſit ſa flotte des vaiſſeaux qu'il avoit ordre d'y prendre, & elle ſe trouva compoſée de 120 vaiſſeaux longs, & de 800 vaiſſeaux de charge. Il alla mouiller à Syracuſe, pour y attendre une partie de ſes bâtimens, & les vivres qu'on devoit lui apporter des terres.

Adherbal ne s'endormit pas dans une molle oiſiveté. Après avoir envoyé à Carthage les dépouilles des Romains, il aſſembla une flotte de 100 vaiſſeaux, en joignant 30 des ſiens à 70 que Carthalon lui avoit amenés. Il donna ordre à cet officier d'aller mettre le feu à la flotte Romaine qui étoit

étoit à l'ancre devant Lilybée. Carthalon exécuta heureuſement cette commiſſion. Il fondit ſur des ennemis tranquilles qui ſe repoſoient ſur leur valeur, & qui ne daignoient pas envoyer à la découverte, ou qui n'y penſoient point : il brûla une grande partie des vaiſſeaux Romains, en prit quelques-uns, diſperſa le reſte, & s'avança vers la flotte de Junius, qui s'approchoit afin de l'obſerver. Une partie de cette flotte avoit pris les devants ; informée que les Carthaginois n'étoient pas loin, elle relâcha entre des rochers où elle trouva un abri commode. Carthalon la voulut attaquer ; mais voyant peu d'apparence à réuſſir, il ſe retira avec quelques vaiſſeaux de charge qu'il avoit pris. Il alla enſuite au-devant du conſul qui étoit parti de Syracuſe. Celui-ci l'ayant apperçu, & n'oſant ni combattre ni fuir, mouilla dans des lieux eſcarpés & preſque inabordables. Carthalon ne pouvant rien entreprendre, jetta l'ancre entre ces deux flottes, réſolu de tomber ſur celle qui ſe dégageroit la premiere ; mais averti par ſes pilotes d'une tempête prochaine, il doubla promptement le cap Pachynus, & mit ſes vaiſſeaux à couvert. Les Romains moins habiles à prévoir les accidens de la mer & à les éviter, ayant mouillé dans des endroits découverts, y furent ſurpris par le gros tems qui les fit preſque tous périr, & Polybe dit qu'il ne leur reſta pas une planche dont ils puſſent faire uſage.

Les Romains rebutés de toutes ces pertes, négligerent pendant cinq ans leur marine ; mais ſentant la néceſſité de la rétablir, ils réſolurent de mettre une nouvelle flotte en mer. Il s'agiſſoit de trouver les moyens de fournir à la dépenſe de cet armement, car les fonds publics étoient épuiſés : leur reſſource ordinaire ne leur manqua point : d'opulens & zelés citoyens armerent à leurs frais, & fournirent des galères toutes équipées. On en conſtruiſit 200 à cinq rangs de rames, ſur le modéle d'une galère Rhodienne qu'on avoit priſe devant Lilybée, & dont le gabarit étoit excellent. Le conſul Luctatius prit le commandement de cette flotte, & alla ſe préſenter devant Drepane pour en faire le ſiége : comme il s'attendoit à une bataille, il exerçoit tous les jours ſes équipages à la manœuvre & aux évolutions navales. Les Cartha-

ginois, que le dégoût des Romains avoit laiſſée pendant tout ce tems paiſibles poſſeſſeurs de l'empire des mers, furent ſurpris de les revoir ſur un élément qui ne leur paroiſſoit pas favorable, & firent partir à la hâte une flotte ſous le commandement d'Hannon. Le conſul, aux approches de cette flotte, mit ſes meilleures troupes ſur ſes vaiſſeaux, & fit voile vers l'iſle d'Éguſe, qui eſt vis-à-vis le cap Lilybée. Il rencontra, dans ce parage, Hannon qui avoit le vent ſur lui. Le conſul, incertain du parti qu'il devoit prendre, crut toutes réflexions faites, qu'il valoit mieux attaquer bruſquement les vaiſſeaux Carthaginois pendant qu'ils étoient appéſantis par leur charge, que d'attendre qu'ils euſſent débarqué leurs munitions de bouche & de guerre. Il lui ſembloit plus dangereux d'avoir à combattre contre des vaiſſeaux qui auroient repris la légereté dont ils tiroient tant d'avantages, que d'avoir le vent contraire. Son projet ainſi décidé, il rangea toute ſa flotte ſur une ligne, chaque vaiſſeau préſentant la proue à l'ennemi.

Le combat s'engagea vivement ; mais ce n'étoit plus les mêmes Romains ni les mêmes Carthaginois qui avoient combattu à Drépane. Les Romains aguerris ſur mer par tant d'échecs, avoient profité de toutes leurs fautes ; leurs matelots s'étoient rendus habiles, leurs vaiſſeaux étoient plus réguliérement conſtruits, & le conſul avoit embarqué ſes meilleures troupes. Les Carthaginois aux contraire, enivrés de leurs proſpérités, s'étoient négligés dans cet armement : leurs vaiſſeaux avoient été conſtruits à la hâte, ils étoient peſamment chargés, montés par des troupes étrangeres qui n'avoient pas d'expérience, & leurs rameurs n'étoient point exercés. On comprend que dans ces diſpoſitions, les Romains n'eurent pas de peine à remporter la victoire ; comme en effet elle fut complette, car ils prirent 70 vaiſſeaux avec leurs équipages, en coulerent 50 à fond, & le reſte ne ſe ſauva qu'à la faveur d'un bon vent-arriere, qui les déroba à l'ennemi.

La défaite d'Hannon ayant aſſuré l'empire de la mer aux Romains, Carthage trembla bientôt pour ſes murs. On fit promptement paſſer en Sicile Amilcar Barcas, pere du grand

Annibal, pour raſſurer les troupes ébranlées. Mais ce général, après avoir inutilement épuiſé toutes les reſſources de la ſcience militaire, crut qu'il falloit céder au tems ; & pour terminer une guerre ruineuſe, il fit des propoſitions de paix aux Romains, qui en avoient autant beſoin que les Carthaginois, & les accepterent. Ainſi ſe termina la premiere guerre Punique, après 24 ans de durée ; guerre féconde en grands évenemens, & qui fut comme l'école où les Romains apprirent à devenir les maîtres du monde. An. M. 3762. Av. J.C. 242.

La paix faite entre les Romains & les Carthaginois étant également forcée de part & d'autre, ne pouvoit pas être durable. Ces peuples rivaux, en dépoſant les armes, ne ſe défirent point de leur vieille haine, ni de leur jalouſie réciproque, & leur animoſité, aſſoupie par la néceſſité du tems, n'attendoit qu'une occaſion pour éclater de nouveau. Elle ne fut pas long-tems à ſe préſenter ; Amilcar qui n'avoit fait un traité déſavantageux avec les Romains, que pour s'accommoder aux conjonctures, n'étoit occupé que des moyens de le rompre, & de faire payer cher aux Romains les humiliations qu'il avoit eſſuyées. Ceux-ci rallumerent encore ce feu caché, en obligeant les Carthaginois à quitter l'iſle de Sardaigne, & en ſurchargeant de 1200 talens le tribut qu'ils payoient déja. Amilcar indigné & furieux, tourna ſes vûes du côté de l'Eſpagne, ſe flattant d'en tirer de puiſſans ſecours pour ſoutenir la guerre qu'il méditoit depuis long-tems contre les Romains. Mais comme s'il eût craint que la mort ne mît des bornes trop étroites à ſes reſſentimens perſonnels, pour les perpétuer après lui, il inſpira ſes fureurs au jeune Annibal, il le rendit dépoſitaire de ſa haine contre les Romains, & le fit jurer ſur les Autels qu'il ne ſeroit jamais leur ami.

Telle eſt, ſelon Polybe, la vraie cauſe de la ſeconde guerre Punique, de cette guerre mémorable, où toutes les vertus militaires parurent dans le plus grand éclat, & où fut déployée de part & d'autre toute la ſcience de la Tactique. On y voit les projets les plus hardis entrepris avec une ardeur extréme, & ſuivis de ſuccès incroyables : Annibal avec ſon armée traverſer de vaſtes régions, & des fleuves rapides, bordés d'ennemis redoutables : paſſer des montagnes eſcar-

pées & couvertes de néges, franchir des marais difficiles; s'engager dans des défilés dangereux; & vainqueur en quelque façon, des climats, des saisons & des élémens, pénétrer jusqu'en Italie, & marcher à la conquête de Rome sur les débris des légions Romaines, & des villes qui s'opposoient à son passage. On voit d'autre part Rome allarmée aux approches d'un ennemi triomphant, trouver des ressources étonnantes dans l'attachement de ses citoyens. On remarque dans les Romains un mélange inconcevable de force & de foiblesse, de grandeurs & d'humiliations, de grandes fautes réparées par de grands avantages, & des prodiges de valeur: enfin tous les stratagêmes, toutes les ruses de guerre mis en usage par Annibal, & repoussés par les Romains. Mais la marine a peu de part à tous ces grands évenemens, & cet endroit de l'Histoire si brillant, si riche, est stérile pour nous.

An.M. 3786. av. J.C. 218. J'ai rapporté les causes de la seconde guerre Punique: la prise de Sagonte en Espagne par Annibal, & le violement du traité par lequel les Carthaginois s'étoient obligés à ne point passer l'Ebre, en furent les préludes. La guerre étant déclarée entre les deux nations, Annibal, jeune, bouillant, & de plus, héritier de la haine de son pere contre les Romains, pour assouvir son ressentiment, forma le dessein de porter la guerre dans le sein de l'Italie. Ce grand capitaine, par une hardiesse que le succès seul pouvoit justifier, sort de l'Espagne avec une armée de 50000 hommes de pied & de 9000 chevaux, passe les Pyrennées, traverse une partie des Gaules & les Alpes, & renverse comme un torrent tout ce qui s'oppose à sa marche. Il parvient à force de victoires dans le cœur de l'Italie: il s'y établit malgré les Romains, & Rome même eut été la proye du vainqueur, sans la sage manœuvre de Fabius. Mais pendant que les Carthaginois répandoient la consternation dans l'Italie, la fortune ne leur étoit pas si favorable en Espagne. Annibal y avoit laissé sous la conduite de son frere Asdrubal, 50 vaisseaux à cinq rangs de rames, deux à quatre rangs, & cinq à trois. Il avoit joint à ces forces maritimes des troupes de terre. Asdrubal avec cette flotte forma le dessein de passer l'Ebre: il fit partir

40 vaiſſeaux envoyés de Carthage la neuve *, ſous le commandement d'Amilcar, avec ordre de ranger la côte, & le ſuivit ſur le rivage avec ſon armée de terre. Cn. Scipion, averti de la marche des Carthaginois, réſolut d'attaquer leur armée de terre; mais la trouvant trop nombreuſe, il tourna ſes vûes du côté de la mer. Il équipa 35 vaiſſeaux, ſur leſquels il fit monter l'élite de ſes troupes. Il partit de Tarragone; & après deux jours de navigation, il ariva aux environs de l'Ebre: là il apprit par deux frégates de Marſeille, que la flotte ennemie étoit à l'embouchure de ce fleuve. Il fit mettre auſſi-tôt à la voile pour la ſurprendre dans un détroit. * Carthagene.

Il y avoit alors en Eſpagne quantité de tours élevées, qui ſervoient en même tems de guérites pour découvrir les pirates, & de redoutes pour empêcher les deſcentes. Aſdrubal avoit poſé ſur une de ces tours une ſentinelle qui apperçut la flotte Romaine, & donna ſur le champ le ſignal. Les Carthaginois qui étoient tranquilles ſur le rivage, aux approches de l'ennemi, coururent en tumulte à leurs vaiſſeaux. Le trouble & la confuſion ſe mirent parmi eux; matelots & ſoldats, tous s'embarraſſerent. Les uns en cherchant leurs armes, empêchoient la manœuvre; les autres en ſe diſpoſant à ramer, gênoient ceux qui devoient combattre. Cependant comme les Carthaginois n'oſoient ni reſter à l'ancre, ni prendre le large, dans cette irréſolution, leur flotte s'approcha du rivage pour échouer. Si Amilcar eût voulu s'étendre, il auroit mis tous ſes vaiſſeaux en état d'agir; mais en reſtant près de terre, dans un lieu ſerré, le grand nombre de ſes vaiſſeaux ne ſervit qu'à l'embarraſſer. Scipion profita bien de cette faute. Il chargea les Carthaginois avec toutes ſes forces, & ſi à propos, qu'il les défit ſans beaucoup de peine. Ils perdirent d'abord deux vaiſſeaux avec leurs équipages, & quatre furent coulés à fond. Les Romains ſerrerent de près le reſte de cette flotte, qui alla échouer dans des bas fonds, ou ſe briſer ſur les côtes. La plûpart des ſoldats ſauterent à terre, & les troupes qui étoient à bord, bien loin d'inſpirer de la hardieſſe à celles de mer, les exciterent à quitter les vaiſſeaux pour trouver dans leurs bataillons un azile aſſuré. Enfin les

Carthaginois plus affoiblis par leur propre deſordre, que par les coups de leurs ennemis, leur abandonnerent la victoire plutôt qu'ils ne la perdirent, & de 30 vaiſſeaux qu'ils avoient, il leur en coûta 25. Scipion après cette victoire, alla mettre le ſiége devant Carthage, il y jetta l'épouvante & l'effroi. Après y avoir brûlé les maiſons voiſines des portes & des murs de la ville, ravagé toute la campagne, & s'être chargé d'un riche butin, il retourna en Eſpagne, où il pouſſa ſes conquêtes ſans beaucoup d'obſtacles, parce qu'Aſdrubal après ſa déroute, s'étoit retiré dans le pays connu aujourd'hui ſous le nom de Portugal.

Ces évenemens modérerent un peu la joie de Carthage, que les ſuccès d'Annibal avoient rendue inſolente. Le ſénat fit équiper promptement 70 navires, qui firent voile vers la Sardaigne & l'Italie. Servilius alla au-devant de cette flotte avec 120 vaiſſeaux longs à cinq rangs de rames, & la fit retourner ſur ſes pas. Il voulut même la pourſuivre, & ne put l'atteindre. Les Romains ſçurent mettre à profit la victoire qu'ils venoient de remporter; & pour établir en Eſpagne leur domination ſur les ruines de celle des Carthaginois, ils y envoyerent 20 vaiſſeaux ſous la conduite de Publius Scipion, avec ordre d'agir de concert avec Cneius. Les forces de ces deux freres ainſi réunies, les Romains pour la premiere fois paſſerent l'Ebre, qui avoit ſervi juſques-là de barriere à leur ambition. Les deux Scipions, après s'être diſtingué à l'envi par une infinité de belles actions, & avoir remporté d'éclatantes victoires, furent tués au milieu de leurs triomphes, &, pour ainſi dire, enſevelis ſous les ruines des Carthaginois.

P. Cornelius Scipion, fils de Publius, qui fut le premier ſurnommé l'Afriquain, parce qu'il ſoumit l'Afrique aux Romains, paſſa en Eſpagne pour y vanger la mort de ſon pere & de ſon oncle. Il n'avoit alors qu'environ 24 ans, & ſa prudence à cet âge égaloit ſa valeur & ſon éloquence. Il reconquit toute l'Eſpagne, & étendit la domination des Romains depuis les Pyrenées juſqu'aux colomnes d'Hercule, & juſqu'à l'Océan. Magon qui étoit reſté aux environs de Cadix, avec la flotte Carthaginoiſe, voyant toute l'Eſpagne

ſoumiſe aux Romains, aima mieux retourner en Afrique, que de faire un ſéjour inutile ſur les côtes d'une province qui venoit d'échaper aux Carthaginois. Mais comme il étoit ſur le point de partir, il reçut ordre du ſénat de Carthage de paſſer en Italie, & de ſe joindre avec ſes troupes à Annibal, que la fortune commençoit à abandonner. Magon après avoir tiré de fortes contributions des Eſpagnols, voulut ſignaler ſon départ par un coup d'éclat, & ſurprendre Carthage la neuve, qui étoit au pouvoir des Romains. Il mit à terre ſes ſoldats, & ſes matelots, à la faveur de la nuit, allerent tenter une attaque du même côté que les Romains avoient formée la leur pour la prendre : ceux-ci qui s'étoient mis ſur leurs gardes, parce qu'ils avoient pendant le jour apperçu la flotte ennemie, firent ſur les Carthaginois une ſortie très-vive. Les aſſiégeans qui ne s'y attendoient pas prirent la fuite, & pourſuivis par les Romains, il n'en ſeroit pas échapé un ſeul, ſi leurs vaiſſeaux qui étoient à l'ancre n'euſſent été tout prêts pour recevoir les fuyards. Ceux qui étoient reſtés à bord, craignant que dans un embarquement ſi tumultueux, les amis & les ennemis n'entraſſent pêle-mêle, retirerent les planches, leverent les ancres & couperent les cordages qui amaroient les vaiſſeaux, ce qui obligea pluſieurs Carthaginois de ſe jetter à la nage, & les fit périr. Magon retourna à Cadix pour refaire ſes troupes ; mais il y fut très-mal reçu, & même maltraité par les habitans, qui avoient formé le deſſein de ſe ranger du côté des plus forts, & de ſe ſoumettre aux Romains, en cas qu'ils euſſent l'avantage. Comme Magon eſſuya ces différens échecs ſur la fin de l'automne, il ne ſongea plus qu'à chercher un azile pour faire hiverner ſurement ſa flotte. Il paſſa dans cette vûe le détroit & fit voile vers l'ile de Majorque, l'une des Baleares : les habitans ayant apperçu ſes vaiſſeaux, les accueillirent d'une grêle de pierres, qu'ils jettoient fort adroitement avec des frondes. Ainſi Magon fut obligé de prendre la route de Minorque, où il fut reçu avec beaucoup de marques d'amitié, & y paſſa l'hiver.

Scipion ayant conquis toute l'Eſpagne, vola au ſecours de ſa patrie, qu'Annibal avoit preſqu'entiérement déſolée. Auſſi-tôt

qu'il fut arrivé à Rome, il fut créé conſul avec P. Licinius Craſſus. Touché des malheurs de la République, il chercha les moyens de la délivrer d'un ennemi qui étoit depuis longtems ſon fleau, & n'en vit point de meilleur que d'aller aſſiéger Carthage, perſuadé qu'Annibal, par cette diverſion, ſeroit contraint d'abandonner l'Italie, pour marcher au ſecours de ſa patrie. Ce projet, tout ſage qu'il étoit, trouva des contradicteurs: mais la bonne fortune de Scipion le fit triompher des obſtacles qui s'oppoſoient à ſes deſſeins. On lui donna pour département la Sicile, avec la permiſſion d'aller en Afrique, s'il jugeoit cette expédition néceſſaire pour le bien de l'état. Scipion rempli de ces grandes vûes, fit ſon armement avec tant de diligence, qu'il n'employa que 45 jours à faire couper les bois néceſſaires, à faire conſtruire 20 vaiſſeaux à cinq rangs de rames, & 10 à quatre rangs, & à mettre cette flotte en mer. Tous les peuples d'Italie voulant avoir part à la gloire d'une telle entrepriſe, lui fournirent à l'envi des hommes, des armes, de l'argent & des vivres. Cet appareil étant achevé, il partit pour la Sicile avec 30 vaiſſeaux longs.

Pendant que Scipion ſe diſpoſoit à faire une irruption en Afrique pour y attirer Annibal, Magon, fils d'Amilcar, paſſa en Italie, dans le deſſein d'y rappeller Scipion. Ce général Carthaginois, après avoir paſſé l'hiver dans l'iſle de Minorque, en partit avec 30 vaiſſeaux garnis d'éperons, & pluſieurs navires de charge. Il avoit mis ſur cette flotte une jeuneſſe brillante, compoſée de 12000 hommes de pied & de 2000 chevaux. Il fit voile vers l'Italie, & alla ſurprendre la principale ville des Liguriens, aujourd'hui Genes. Il la trouva ſans défenſe, & s'en rendit maître. Il cotoya enſuite tous les rivages de la Ligurie, dans l'eſpérance d'en faire ſoulever les peuples contre les Romains. Il déchargea tout ſon butin à Savone, y laiſſa 10 vaiſſeaux longs pour le garder, & renvoya le reſte de ſa flotte à Carthage, que Scipion menaçoit d'un ſiége. Rome fut allarmée de la deſcente de Magon en Italie; mais elle fut un peu raſſurée par l'heureuſe expédition que Cn. Octavius fit dans les mers de Sardaigne. Ce général y prit 80 vaiſſeaux chargés, ſelon quelques auteurs,

auteurs, de bled & de munitions qu'ils portoient à l'armée d'Annibal ; &, ſelon d'autres, du riche butin que Magon avoit fait ſur les côtes ſoit de la Ligurie, ſoit de l'Etrurie, & qu'ils conduiſoient à Carthage.

Scipion étant arrivé en Sicile, prit les meſures les plus juſtes pour réuſſir dans ſes entrepriſes. Il fit paſſer C. Lælius en Afrique, avec ordre d'y ravager tout le pays. Lælius arriva de nuit à Hippone ; il fit ſa deſcente à la faveur de la nuit, & commença dès le point du jour à déſoler toute la campagne. Carthage effrayée de voir les Romains à ſes portes, ſe trouva dans un étrange embarras. Rome reprenoit le deſſus en Italie : la réputation d'Annibal déclinoit de jour en jour avec ſes forces, & Magon n'avoit pas pû le joindre. Enfin elle venoit de perdre l'Eſpagne : ſes alliés l'abandonnoient, & elle manquoit de troupes. De plus, on croyoit à Carthage que Scipion commandoit la flotte Romaine, ce qui augmentoit encore ſes allarmes. Le ſénat pour conjurer l'orage, fit de nouvelles alliances avec les peuples voiſins, & envoya 25 vaiſſeaux avec de nouvelles troupes à Magon. Lælius ayant chargé ſes vaiſſeaux d'un riche butin, retourna en Sicile, & perſuada à Scipion de paſſer promptement en Afrique avec toutes ſes forces, pour profiter de l'épouvante où étoit Carthage.

Scipion fit armer tous les vaiſſeaux qui étoient en Sicile, & raſſembla ſes troupes : le rendez-vous général fut à Lilybée ; mais leur ville ne fut pas aſſez grande pour contenir l'armée, & le port ſe trouva trop petit pour contenir les vaiſſeaux. Scipion, pour éviter la confuſion d'un embarquement tumultueux, fit d'abord monter ſur les vaiſſeaux tous les gens de mer : il fit enſuite charger des munitions & des vivres pour 40 jours, & les ſoldats s'embarquerent à leur tour avec un ordre admirable. Jamais ſpectacle guerrier ne fut plus pompeux. Toute la Sicile s'étoit rendu à Lylibée, pour honorer le départ de Scipion. Ce capitaine, ſur le point de mettre à la voile, fit faire ſilence ; & après avoir adreſſé ſes vœux aux Divinités marines & terreſtres, il immola une victime, fit jetter ſes entrailles dans la mer, & donna le ſignal du départ.

Toute la flotte mit à la voile ; elle étoit compoſée de 50 vaiſſeaux de guerre, & de 400 navires de charge. Scipion occupoit l'aîle droite avec la moitié des vaiſſeaux de guerre ; l'aîle gauche étoit ſous la conduite de Lælius, & les bâtimens de tranſport étoient à l'abri de ces deux aîles, avec une grande quantité de vaiſſeaux légers & de chaloupes. L'Amirale avoit trois fanaux, les vaiſſeaux de charge en avoient deux, & les vaiſſeaux à éperons n'en avoient qu'un. La flotte partit avec un vent frais : elle arriva le lendemain à la vûe de l'Afrique : mais un brouillard épais empêcha les Romains de l'appercevoir. La nuit étant ſurvenue on jetta l'ancre, dans la crainte de ſe briſer ſur la côte. Au point du jour on découvrit les rivages de l'Afrique. Scipion ayant fait appareiller, alla mouiller au *Beau* promontoire, & y fit débarquer ſes troupes.

Il commença ſes hoſtilités aux environs de Carthage, qu'il ravagea, & envoya ſa flotte devant Utique. * Il ſe rendit enſuite devant cette place, qu'il vouloit aſſiéger par mer & par terre. Il fit établir une tour ſur deux vaiſſeaux à cinq rangs de rames bien joints enſemble, pour la battre du côté de la mer, & la fit en même tems attaquer par terre, avec une infinité de machines : cependant il ne la prit pas ; l'hiver qui ſe faiſoit déja ſentir, l'armée d'Aſdrubal & celle de Siphax, roi des Numides, qui l'environnoient, & les approches de la flotte Carthaginoiſe, l'obligerent de lever le ſiége. Il crut qu'il valoit mieux battre les ennemis qui l'enveloppoient, que de s'entêter devant une place qui ne pouvoit lui échaper. En effet ayant ſurpris Aſdrubal & Siphax, il les battit, les mit en fuite, & brûla leur camp. Les deux généraux Afriquains raſſemblerent encore des troupes, & mirent une nouvelle armée ſur pied ; mais Scipion les mit une ſeconde fois en déroute, & les força de prendre la fuite.

* Aujourd'hui *Byſerte.*

Enſuite, pour ôter à Carthage les reſſources qu'elle tiroit des places voiſines, & la prendre plus facilement, il s'approcha de Tunis : de-là il apperçut la flotte Carthaginoiſe, compoſée de 100 voiles, & commandée par Amilcar, qui venoit pour attaquer la ſienne. Comme il n'avoit que 20 navires de guerre, la ſupériorité des Carthaginois inquiétoit

beaucoup les Romains. Cependant on avoit diſtribué 160 vaiſſeaux dans les endroits les plus expoſés : 40 navires défendoient les côtes de Sardaigne, un pareil nombre croiſoit ſur celles de Sicile, & le reſte gardoit les côtes d'Italie. Scipion qui étoit auſſi habile dans la Tactique navale que dans celle de terre, ſe diſpoſa à bien recevoir la flotte ennemie. Il lui oppoſa d'abord une barriere de quatre rangs de vaiſſeaux de charge placés les uns derriere les autres, & ſolidement attachés enſemble. Il avoit fait jetter des mats & des vergues d'un vaiſſeau à l'autre ; & ces bâtimens affermis & liés enſemble avec de bons cables, ſoutenoient des madriers ; ce qui faiſoit entre deux navires une eſpéce de pont, ſous lequel ſe gliſſoient aiſément les vaiſſeaux légers. Derriere ces bâtimens étoient placés du côté de la terre les vaiſſeaux à éperons. Par cette diſpoſition, les quatre rangs de vaiſſeaux qui étoient chargés des meilleures troupes, formoient comme un terrein ſolide, & capable de ſoutenir les efforts des ennemis. Les vaiſſeaux légers paſſant ſans obſtacle ſous les ponts, pouvoient ſans ceſſe les harceler, & les vaiſſeaux de guerre qui débordoient les rangs étoient en état d'aller prendre en flanc les Carthaginois occupés à ſe battre de front.

Comme Scipion fut quelque tems à former cet ordre de bataille, ſi les Carthaginois étoient tombés bruſquement ſur lui, ils l'auroient fort embarraſſé ; mais ils ne penſerent à l'attaquer, que quand il fut prêt à les recevoir. Ils jetterent dabord leur furie ſur les vaiſſeaux de charge ; mais une grêle de traits qui leur furent lancés, tant de terre que de deſſus les forteresſes flottantes, les obligea de ſe retirer avec perte, & leur retraite ne fut pas tranquille ; car les vaiſſeaux légers des Romains couroient ſur eux & les chargeoient : & lorſqu'on vouloit les pourſuivre, ils ſe déroboient à la faveur des intervalles ménagés entre les gros bâtimens. Par cette manœuvre, ils incommoderent fort les Carthaginois, & leur enleverent un vaiſſeau.

Ceux-ci le lendemain à la pointe du jour voulurent réparer l'affront du jour précédent, & tâcherent d'attirer les Romains au combat : mais les voyant immobiles, ils atta-

querent le premier rang qui leur étoit oppoſé : comme les vaiſſeaux de charge dont il étoit compoſé, étoient plus élevés & plus hauts de bord que les vaiſſeaux longs des Carthaginois, ces derniers qui tiroient de bas en haut, avoient moins d'avantage que les Romains qui tiroient de haut en bas, & dont par conſéquent les coups étoient plus ſûrs. La victoire parut cependant pancher du côté des Carthaginois : les brigantins ennemis qui ſortoient de deſſous les ponts pour les attaquer, étoient accablés par le poids de leurs vaiſſeaux, & ce ne fut pas la ſeule diſgrace qu'éprouverent les Romains. Comme ces brigantins ſe mêloient ſans ceſſe avec les vaiſſeaux des Carthaginois, ils n'oſoient preſque lancer leurs traits, de peur qu'ils ne tombaſſent également ſur les amis & les ennemis. Ceux-ci profitant de cet avantage, jetterent des harpons attachés à de fortes chaînes ſur les vaiſſeaux de charge, pour les attirer & les deſunir. Les Romains ne pouvant rompre les chaînes, ſe virent obligés de couper les cables qui ſervoient à affermir leurs vaiſſeaux, dans la crainte que les Carthaginois n'entraînaſſent tout un rang avec leurs grapins. Ainſi ce rampart flottant fut détruit. Mais Scipion étant accouru au ſecours du premier rang qui étoit maltraité, les Carthaginois ſe retirerent avec dix vaiſſeaux de charge qu'ils avoient enlevés, & qu'ils conduiſirent à Carthage. Ce petit ſuccès cauſa une grande joie dans la ville, & ranima l'eſpérance des habitans.

Scipion ne les laiſſa pas jouir long-tems de cette eſpéce de triomphe. Ses troupes battirent Siphax, & le firent priſonnier. L'orgueilleux ſénat de Carthage ainſi réduit à la défenſive, fut obligé de rappeller Annibal. Ce grand homme quitta l'Italie avec beaucoup de regret, & marcha au ſecours de ſa patrie. Etant arrivé avec des troupes aſſez près de l'armée de Scipion, il lui demanda une entre-vûe, qui lui fut accordée. On vit dans ce fameux pour-parler, l'audace Carthaginoiſe & la fierté Romaine lutter l'une contre l'autre : mais aucune ne voulant plier, il fallut décider par un combat. Les Romains triompherent, & Annibal vaincu, ſe retira dans Carthage. Le ſénat éperdu & tremblant de voir l'ennemi à ſes portes, demanda la paix : elle fut accordée aux

conditions les plus dures. Je ne parlerai que de celles qui regardent la marine. Il fut arrêté que les Carthaginois livreroient aux Romains tous leurs vaiſſeaux, à la réſerve de dix; & qu'ils leur reſtitueroient tous ceux qu'ils avoient pris ſur eux. Ce fut un ſpectacle bien humiliant pour Carthage, quand Scipion fit brûler à ſa vûe plus de 500 vaiſſeaux de toutes grandeurs. Ainſi finit la ſeconde guerre Punique, après avoir duré 17 ans. Scipion chargé de butin & couvert de gloire, fit voile en Sicile, & de-là à Rome, où il reçut tous les honneurs du triomphe.

La troiſiéme guerre Punique, entrepriſe & achevée dans l'eſpace de cinq ans, ne fut pas ſi féconde en grands évenemens. Le plus conſidérable, fut la ruine de Carthage. Pendant cinquante ans que dura la paix, l'animoſité des deux peuples rivaux ne fut point étouffée: on ſe craignoit de part & d'autre; on étoit toujours ſur la défiance, & il ne falloit qu'une étincelle pour rallumer un feu mal couvert. La guerre que Carthage fit à Maſſiniſſa, allié des Romains, fit naître une occaſion dont ils profiterent. On mit en délibération à Rome, ſi l'on feroit la guerre aux Carthaginois. Caton fut pour l'affirmative, & ſon ſentiment emporta la balance. On jura la deſtruction de Carthage, & le ſénat fut confirmé dans cette violente réſolution par les députés d'Utique. Cette place ſituée à trois lieues de Carthage, étoit une des plus célebres de toute l'Afrique. Ses habitans avertis de l'orage qui ſe formoit à Rome, & craignant qu'il ne rejaillît ſur eux, pour n'être point enveloppés dans la diſgrace de Carthage, ſe ſoumirent volontairement au peuple Romain, & lui offrirent leur ville & leur port. Une offre ſi avantageuſe dans ces circonſtances, fit beaucoup de plaiſir au ſénat, & fut acceptée. On fit paſſer en Afrique les conſuls M. Manlius, & L. Martius Cenſorinus, avec une flotte, compoſée de 50 vaiſſeaux à cinq rangs de rames, de 100 caravelles, & de pluſieurs autres petits bâtimens de tranſport.

Carthage trembla à la vûe d'un ennemi puiſſant qui joignoit la ſurpriſe à la force. Le ſénat envoya aux conſuls des députés, qui tenterent vainement de les fléchir; ils les prierent de faire montre de leur flotte devant la ville, afin que le peuple ne leur fît point un crime du mauvais ſuccès de

leur négociation. Cenſorinus y conſentit : il parut devant Carthage avec 20 vaiſſeaux à cinq rangs de rames. La vûe de l'ennemi, & le rapport des députés, augmenterent l'épouvante des habitans ; mais la conſternation cédant au deſeſpoir, ils ſe préparerent à ſe défendre, réſolus de s'enſevelir ſous les ruines de leur patrie. Ils n'avoient ni vaiſſeaux, ni éléphans, ni armes ; mais la néceſſité, mere de l'induſtrie, ſuppléa à tout. Les Carthaginois ayant remarqué que le vent portoit ſur les vaiſſeaux ennemis, préparerent une grande quantité de brûlots, les allumerent & les mirent au vent, avec un tel ſuccès, que la flotte Romaine fut preſque entiérement conſumée. Les conſuls, après bien des délais, firent l'enceinte de Carthage. Je ne m'arrêterai point à décrire ici tout ce qui ſe paſſa pendant ce ſiége. Je remarquerai ſeulement que les Romains y firent de grandes fautes. Tout traînoit en longueur ; & ſans le jeune Scipion, petit-fils du vainqueur d'Annibal, les Carthaginois forçoient les Romains de lever honteuſement le ſiége.

Scipion arrivé en Afrique avec la qualité de conſul, y ſoutint glorieuſement tout l'éclat de ſon nom. Mancinus, qui s'étoit imprudemment engagé dans les murs de Carthage, étoit ſur le point d'y mourir de faim, ou d'être accablé par la multitude ; Scipion en arrivant à Utique, apprit le danger où il étoit, en partit ſur le champ avec ſes vaiſſeaux, & tant par ſon habileté que par ſa valeur, tira Mancinus de ce mauvais pas. Mais ce ne fut-là qu'un eſſai des talens militaires de Scipion. Il pouſſa le ſiége avec toute la capacité d'un grand général. Après avoir coupé les vivres aux aſſiégés par terre, comme ils en recevoient encore par mer, il leur ôta cette reſſource, en fermant le port par une forte chauſſée ; ouvrage hardi, & dont on ſe mocqua d'abord à Carthage, parce qu'il ne paroiſſoit pas poſſible qu'on en pût venir à bout. Les Carthaginois reſſerrés & renfermés dans leur ville, tirerent de cette diſgrace un nouvel avantage. Ils s'ouvrirent un port par un autre endroit ; & pour dérober leurs travaux à la connoiſſance des ennemis, ils les commencerent au-dedans de la ville. Les Romains qui entendoient le bruit des travailleurs, ne s'apperçurent de leur deſſein que quand il fut preſque exécuté.

Digitized by Google

L'ouverture étant faite, les Carthaginois ſortirent avec 50 vaiſſeaux à trois rangs de rames, & pluſieurs brigantins armés. Ils avoient conſtruit tous ces bâtimens à la hâte avec de vieux bois; & manquant de cordages, les femmes avoient fourni juſqu'à leurs cheveux pour en faire. Les Romains qui ne s'attendoient à rien moins qu'à voir reparoître une flotte à Carthage, furent extrémement ſurpris; & les hiſtoriens avouent que leurs propres vaiſſeaux ſeroient tombés au pouvoir des Carthaginois, ſi ceux-ci, au lieu de les attaquer bruſquement, ne s'étoient amuſés à faire pendant pluſieurs jours une vaine parade de ce nouvel armement. Ils ne firent donc que ſe montrer, & rentrerent dans leur port, contens d'avoir inſulté les Romains, qu'ils pouvoient défaire dans les premiers mouvemens de la ſurpriſe, & après leur avoir donné tout le tems de ſe préparer, ils ſe préſenterent au combat: il s'engagea avec une fureur égale des deux côtés. Les vaiſſeaux Carthaginois, plus petits & meilleurs voiliers, ſe gliſſoient aiſément ſous les grands navires des Romains, rompoient leurs poupes, briſoient leurs rames, & endommageoient leur gouvernail; mais la victoire reſta indéciſe, & ils ſe retirerent à la fin du jour, réſolus de recommencer le lendemain. Les vaiſſeaux les plus légers étant arrivés les premiers dans le nouveau port, qui étoit fort étroit, l'embarraſſerent & en fermerent l'entrée. Les grands navires ne pouvant paſſer, ſe rangerent le long d'une terraſſe ſur laquelle on déchargeoit les marchandiſes, & qui étoit défendue par un petit rempart; ils étoient par conſéquent expoſés aux entrepriſes des ennemis, & leur préſentant la proue, n'avoient pour défenſe que les ſoldats qui les montoient, & quelques troupes répandues ſur la terraſſe & ſur le rempart.

Les Romains tomberent avec impétuoſité ſur ces vaiſſeaux: mais comme après avoir fait leur décharge ſoit de traits ſoit de javelots, ils étoient obligés de ſe retirer, leurs vaiſſeaux longs ne ſe retournant qu'avec peine, ils recevoient dans cette manœuvre autant de mal qu'ils en avoient fait. Pour remédier à cet inconvénient, cinq vaiſſeaux des alliés de Scipion jetterent l'ancre un peu au large, & filerent du cable la longueur de l'eſpace qui étoit depuis l'ancrage juſqu'aux

vaiſſeaux Carthaginois ; leur décharge étant faite, en tirant le cable, ils ſe retiroient par la poupe, ſans s'expoſer au danger de revirer de bord, & revenoient encore de la même maniere à la charge. Les autres vaiſſeaux de la flotte, voyant l'avantage de cette manœuvre, l'imiterent, & les Carthaginois en furent fort incommodés : mais à la faveur de la nuit, tous leurs vaiſſeaux entrerent dans le port.

Le lendemain Scipion s'empara de la terraſſe, & fit attaquer le rempart par des beliers & d'autres machines. Les Carthaginois perſuadés que la ſûreté de leur port dépendoit de la conſervation de ce rempart, ne pouvant pas ſe ſervir de leurs vaiſſeaux pour le défendre, parce qu'il y avoit peu d'eau dans cet endroit, ſe jetterent la nuit tout nuds à la mer, & avec une intrépidité ſans exemple, allerent brûler les machines des Romains. Ce fut-là le dernier exploit maritime qui ſe fit devant Carthage, & comme le ſignal de ſa ruine ; car Scipion ennuyé de la longueur du ſiége, la preſſa avec plus de vigueur, & elle tomba ſous la puiſſance des Romains. Rien n'eſt comparable aux horreurs qu'elle éprouva à la fin de ce ſiége, un des plus célebres dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire. Si le plan de mon ouvrage le permettoit, je peindrois la déſolation de cette ville infortunée : je repréſenterois ſa plus brillante jeuneſſe enlevée, &, pour ainſi dire, arrachée d'entre les bras des meres éperdues ; on verroit les armes des habitans portées dans un pompeux & triſte appareil au camp des Romains, & l'orgueil de Carthage éprouver toutes les humiliations dont un vainqueur irrité a droit de punir une réſiſtance préſomptueuſe.

Telle fut la deſtinée de cette ville puiſſante & maîtreſſe du commerce du monde entier, qui avoit joui pendant 700 ans de l'empire de la mer ; qui avoit ſoumis à ſa domination toutes les iſles connues ; dont la réputation avoit volé juſqu'aux extrémités de la terre, qui avoit fait trembler Rome, conquis l'Italie, & réduit les Romains à deux doigts de leur perte.

Polybe nous marque les cauſes naturelles de la ſupériorité des Romains ſur les Carthaginois. Les Carthaginois étoient ſans doute plus habiles marins, ils excelloient dans la navigation,

navigation, parce qu'ils l'exerçoient dès leur plus tendre jeuneſſe. Mais les Romains avoient d'autres avantages ſur eux. Ils étoient robuſtes, & accoutumés dès l'enfance aux travaux militaires. Leur bravoure naturelle étoit ſoutenue par la gloire de la patrie, pour laquelle ils étoient toujours prêts à ſe dévouer : ils combattoient toujours eux-mêmes, & n'avoient que des alliés ſûrs & fideles : les Carthaginois élevés dans les exceſſives chaleurs de l'Afrique, étoient moins robuſtes ; ils formoient leurs armées de ſoldats mercenaires, & n'étoient pas portés à la gloire par tant de motifs que les Romains.

LIVRE VII.

De la Marine des Romains.

DANS les commencemens de l'Empire Romain, la navigation fut aſſez peu cultivée ; elle y fut même inconnue pendant pluſieurs ſiécles ſelon quelques auteurs, & Polybe n'en place l'époque qu'à la premiere guerre Punique. Il eſt cependant certain que la marine ne fut pas entiérement ignorée des Romains juſqu'à ce tems, comme je vais le montrer. Il eſt vrai qu'elle n'étoit pas fort brillante alors, comme elle ne l'étoit point encore avant Jules Céſar & Pompée. Les guerres de Carthage obligerent les Romains à former proprement une marine. Mais ce peuple invincible ſur terre, fut d'abord aſſez foible ſur mer, & n'y triompha jamais que par ſa valeur, & par une fermeté à toutes épreuves. Les Romains peu habiles dans l'architecture navale, avoient des vaiſſeaux peſants & groſſiers : ce n'étoient, pour ainſi dire, que de lourdes machines auſſi informes que difficiles à manier : auſſi ne réuſſiſſoient-ils qu'à l'abordage. Leurs pilotes ignoroient d'ordinaire les principales parties de la navigation & de l'hydrographie ; ce qui cauſa une infinité de naufrages dans des occaſions où d'autres ſe ſeroient ſauvés. Pendant le ſiégede Lilybée, un Rhodien ſortit du port à la vûe des Romains ſur un petit vaiſſeau ; il paſſa au milieu de leur flotte, en voltigeant avec une légéreté qui la couvrit de

confuſion. Le Rhodien qui employoit habilement le vent & la rame, inſultoit les maſſes énormes de ſes ennemis, qui ne pouvoient preſque ſe remuer ; ils ne purent jamais l'arrêter, ni l'empêcher de gagner la côte d'Afrique. Cependant, quoique la marine des Romains ait été très-imparfaite dans ſes commencemens, c'eſt par ſon moyen qu'ils ont étendu leurs conquêtes, & porté leurs armes victorieuſes dans la Sicile, la Sardaigne, la Corſe, l'Eſpagne, l'Afrique & l'Aſie.

Le premier Romain dont les vûes ſe ſoient portées particulierement vers la marine, eſt Ancus Martius, petit-fils de Numa, & le quatriéme roi de Rome. Il fit conſtruire la ville & le port d'Oſtie, à l'embouchure du Tybre, ſe perſuadant, par l'idée qu'il avoit de la grandeur future des Romains, que ce port ſeroit un jour le dépôt des dépouilles de tout l'univers. Les écrivains de l'Hiſtoire Romaine ne parlent d'aucune expédition maritime pendant tout le tems que les rois ont regné ; il eſt cependant certain que la navigation a été en uſage chez les Romains dans le premier âge de la république, comme il eſt aiſé de le prouver par le premier traité qui fut conclu entre Rome & Carthage, ſous les premiers conſuls, peu de tems après l'expulſion des rois. Les deux puiſſances convinrent que les Romains & leurs alliés ne navigeroient point au-delà du cap appellé *le beau promontoire*, qui couvroit Carthage du côté du nord, à moins qu'ils n'y fuſſent pouſſés par la tempête, ou contraints d'y relâcher par des ennemis. Il paroît encore par ce traité que les Romains envoyoient déja des vaiſſeaux dans la Sardaigne, dans la Sicile, & en Afrique, non-ſeulement pour le commerce, mais encore pour des expéditions de guerre ; & c'eſt à cet uſage qu'étoient employés les vaiſſeaux longs dont on fit mention dans ce même traité, ſuivant la remarque de Polybe.

An. 262. Sous le conſulat de T. Geganius & de P. Minutius, les troubles domeſtiques étant appaiſés, & la guerre terminée au-dehors, Rome fut déſolée par un fleau plus terrible que celui qu'elle avoit diſſipé. La néceſſité des tems, & l'oiſiveté des Romains leur ayant fait négliger la culture des terres, la fa-

mine ſe fit bien-tôt ſentir. Les conſuls, pour remédier à cette calamité publique, envoyerent des vaiſſeaux à la traite des bleds à Cumes, du côté de Naples, dans l'Etrurie, & dans la Sicile. Ceux qui allerent à Cumes furent ſaiſis & confiſqués, ſous prétexte de dédommager par cette priſe les Tarquins de la perte de leurs biens.

Environ 50 ans après le premier traité fait à Carthage, ſous les conſuls Sp. Tarpeius & A. Æternius, les queſteurs firent équiper de magnifiques galères, pour conduire avec honneur dans la Grèce trois députés chargés d'y recueillir les loix & les ſages maximes ſelon leſquelles ce pays étoit gouverné. L'an 405, ſous les conſuls M. Valerius Corvus & Popilius Lænas, Rome fit avec les Carthaginois un ſecond traité, par lequel ils lui accordoient une navigation plus étendue, & par lequel il paroît que les Romains avoient déja des ports, qu'ils exerçoient la piraterie, & qu'ils étoient aſſez puiſſans ſur mer pour établir des colonies en Afrique. An. 405.

Sous les conſuls L. Furius Camillus & C. Mænius Nepos, les Romains ruinerent le port d'Antium, capitale des Volſques, & s'emparerent de leur flotte, ſuppoſé qu'on puiſſe appeller flotte, ſuivant la remarque d'un hiſtorien, ſix vaiſſeaux, qui faiſoient toutes les forces des Antiates. D'autres auteurs prétendent que cette flotte étoit de 22 galères, entre leſquelles il s'en trouvoit ſix armées d'éperons; c'eſt peut-être de celles-ci que parle Florus. Le conſul Mænius orna de ces éperons la tribune aux harangues, brûla les navires qu'il en avoit dépouillés, & fit remonter les autres juſqu'à Rome, où on les mit dans le lieu deſtiné à la garde & à la fabrique des vaiſſeaux. Sous le conſulat de C. Junius Brutus & d'Æmilius Barbula, le tribun Decius Mus réveilla un peu dans l'eſprit des Romains le goût de la marine, en les engageant à créer deux magiſtrats appellés *Duumvirs*, pour veiller à l'équipement des flottes, & préſider à tout ce qui regarde la navigation. Sous le conſulat de Q. Fabius Rullianus & de C. Martius Rutillus, la flotte Romaine qui cotoyoit la Campanie pour y faire des deſcentes, & ravager le pays des Samnites, eſſuya une fâcheuſe diſgrace. Les troupes de cette flotte répandues dans les terres, furent ſurpriſes

& envelopées par les milices du pays, qui en firent un grand carnage.

L'an 471, ſous les conſuls C. Fabricius Luſcinius & Q. Æmilius Papus, une eſcadre Romaine, compoſée de 10 vaiſſeaux, & commandée par un des Duumvirs maritimes, fut inſultée par les Tarentins à l'entrée de leur port. Tarente, fondée par les Lacédémoniens à l'entrée du golfe Adriatique, étoit une ville conſidérable. Son port étoit décoré d'un théatre, d'où l'on découvroit tout ce qui venoit du côté de la mer. Les Tarentins célébrant ſur ce théatre des jeux publics, apperçurent l'eſcadre des Romains qui rangeoit leurs côtes. Ils ſe perſuaderent qu'elle venoit pour les ſurprendre, & ſans trop examiner le deſſein des Romains, qui ne cherchoient qu'à ſe rafraîchir dans Tarente comme dans une ville alliée, ils attaquerent bruſquement ces vaiſſeaux, en coulerent quatre à fond, en prirent un & maltraiterent l'équipage; imprudente & fatale précipitation, qui alluma la guerre entre les deux peuples, & coûta cher aux Tarentins.

Les guerres Puniques qui ſuccéderent, mirent les Romains dans la néceſſité de cultiver plus particulierement la marine, qui juſques-là n'avoit point eu de forme conſtante.

Or pendant que Rome & Carthage ſe diſputoient l'empire de la mer, les Romains avoient encore en tête des ennemis moins redoutables, mais qui n'étoient pas moins embarraſſans; les Illyriens répandus le long de la côte orientale du golfe Adriatique, & alors ſous le gouvernement d'une femme, exerçoient publiquement le métier de pirates. Les Romains, dont le commerce étoit interrompu par ces brigandages, leur envoyerent des ambaſſadeurs pour demander juſtice de quelques violences. La reine d'Illyrie fit maſſacrer ces ambaſſadeurs à coups de hache, & brûler les pilotes des vaiſſeaux. Cette inhumanité ne fut pas impunie. Les Romains vivement piqués d'un affront d'autant plus ſenſible qu'il venoit d'une femme, envoyerent des vaiſſeaux en Illyrie, ſous la conduite de Cneus Fulvius Centimanus. Ce général ſoumit ces peuples farouches, fit abbatre la tête aux grands de la nation avec des haches, comme par repréſailles

du traitement fait aux ambaſſadeurs de la république, & réduiſit Teuta leur reine à une telle extrémité, qu'elle abandonna l'Illyrie ; humiliée par cette diſgrace, elle demanda la paix, qu'on lui accorda, mais à des conditions très-dures. Elle conſentit par ce traité à ſe contenter de quelques places ſur la côte, à ne mettre en mer que deux brigantins déſarmés, & à ne point naviger au-delà de la ville de Lyſſus, voiſine de Dyrrachium, ſur la frontiere de la Macédoine. Les Illyriens qui ſupportoient impatiemment le joug que les Romains leur avoient impoſé, ſe ſouleverent peu d'années après ; 50 brigantins armés en guerre & commandés par Démétrius le Pharien, paſſerent les bornes qu'on leur avoit preſcrites, & allerent juſqu'aux Cyclades ; mais ils ne violerent pas impunément la foi des traités. Le conſul Emilius alla réprimer l'audace de Démetrius, le défit dans un combat, & le chaſſa de l'Illyrie.

Les Romains pendant les guerres Puniques eurent encore d'autres ennemis à combattre. Un des plus conſidérables fut Philippes de Macédoine, fils de Démétrius. Ce prince, comme tous les autres ſouverains, attentif aux démêlés de Rome & de Carthage en attendoit le dénouement pour prendre ſon parti. Il fut d'abord indécis entre les deux peuples, ſans s'intéreſſer pour aucun ; mais ayant appris qu'Annibal avoit paſſé les Alpes, & qu'il avoit déja remporté trois victoires en Italie, il ſe déclara pour Carthage, avec d'autant plus de facilité, que les progrès d'Annibal favoriſoient ſes deſſeins. Il n'étoit donc pas fâché de l'humiliation des Romains, dont les états n'étoient ſéparés des ſiens que par la mer d'Ionie. Philippe ainſi déterminé envoya des ambaſſadeurs au général Carthaginois, pour faire avec lui un traité d'alliance. Ces ambaſſadeurs voulant éviter les Romains, dont les vaiſſeaux gardoient les côtes, tomberent préciſément dans leur camp. Interrogés par le préteur ſur le ſujet de leur voyage, Xenophanes qui étoit à la tête de l'ambaſſade, eut la préſence d'eſprit de répondre qu'il alloit à Rome dans le deſſein d'y négocier pour ſon maître une alliance avec le peuple Romain. On le crut, & on l'eſcorta par honneur ; mais quand il fut à portée du camp d'Annibal, il ſe

déroba & l'alla trouver. Il conclut avec lui un traité, par lequel Philippe s'engageoit d'envoyer des troupes & 200 vaiſſeaux à Annibal, pour lui aider à faire la conquête de Rome & d'Italie, & Annibal s'obligeoit de conduire enſuite ſon armée victorieuſe dans la Gréce pour la ſoumettre à Philippe.

Toutes les conditions étant arrêtées de part & d'autre, les ambaſſadeurs Macédoniens ſe rembarquerent. Etant en pleine mer, leur vaiſſeau fut apperçu par la flotte Romaine, compoſée de 25 vaiſſeaux qui croiſoient ſur les côtes de la Calabre. On le fit ſuivre par des vaiſſeaux légers qui s'en emparerent, quoiqu'il forçât de voiles & de rames pour ſe ſauver. Xenophanes qui s'étoit déja tiré d'affaires par un menſonge heureux, voulut encore employer la même ruſe : mais M. Valerius qui commandoit la flotte, ne fut pas la dupe de ſon artifice. Les Carthaginois qu'Annibal envoyoit à Philippe, furent trahis par leur habillement, & les lettres d'Annibal furent interceptées. Tout fut envoyé à Rome ſur cinq vaiſſeaux ; comme ils faiſoient voile à la hauteur de Cumes, le conſul qui y étoit avec une flotte les ayant apperçus, envoya quelques bâtimens pour les reconnoître : celui qui commandoit les cinq vaiſſeaux, averti que le conſul étoit à Cumes y aborda, & lui mit entre les mains les lettres d'Annibal à Philippe. Le conſul les lut, les envoya par terre au ſénat, & fit conduire par mer à Rome les Macédoniens & les Carthaginois. Le ſénat qui commençoit à être étourdi par la rapidité des progrès qu'Annibal faiſoit en Italie, fut très-embarraſſé de ſe voir un nouvel ennemi ſur les bras. Il prit cependant de ſages meſures pour détourner l'orage qui menaçoit les Romains. Fulvius Flaccus commandoit une flotte de 25 vaiſſeaux, on lui en envoya 20 autres, outre les cinq qui avoient conduit à Rome les ambaſſadeurs de Philippe, avec ordre de croiſer ſur les côtes de l'Italie & de la Macédoine, pour obſerver les démarches de Philippe.

Ce prince ayant appris la diſgrace de ſes ambaſſadeurs, en envoya d'autres, dont le voyage fut plus heureux que celui des premiers. Il comprit que la mine étant éventée, il n'avoit plus de meſures à garder. C'eſt pourquoi il mit en

mer 120 vaiſſeaux légers à deux rangs de rames, & avec cette flotte il alla faire le ſiége d'Oricum, ſur les côtes de l'Epire, & d'Apollonie, ſur les côtes de la Macédoine, places qui étoient ſous la protection du peuple Romain. Les habitans d'Oricum envoyerent des députés à Lœrinus, qui commandoit les vaiſſeaux deſtinés à garder les côtes de la Calabre. Ce preteur partit promptement avec une flotte compoſée de caravelles & de vaiſſeaux ronds, ſur leſquels il mit des troupes, & arriva le lendemain devant Oricum, où il entra ſans beaucoup d'obſtacles. Les habitans d'Apollonie, preſſés par Philippe, demanderent auſſi du ſecours au preteur, qui leur envoya ſur des vaiſſeaux longs mille ſoldats d'élite. Ces troupes entrerent de nuit dans la ville, formerent un petit corps d'armée, & à la faveur des ténébres, pénétrerent dans le camp des Macédoniens, qui n'étoient pas ſur leurs gardes. Elles y mirent tout à feu & à ſang, & Philippe fut obligé de ſe ſauver preſque nud. Le préteur ſe rendit auſſi-tôt devant Apollonie, pour s'emparer des vaiſſeaux du roi de Macédoine; mais ce prince le prévint; il les fit brûler, & ſe ſauva par terre dans ſes états.

La diviſion que la perfidie de Philippe avoit fait naître entre les Romains & lui, fut augmentée par l'alliance que les Etoliens firent avec Rome; alliance qui flatta beaucoup ſa vanité, parce que c'étoient les premiers peuples au-delà de la mer qui avoient recherché ſon amitié. Cette confédération lui fut d'autant plus agréable, que les Etoliens étoient en guerre avec Philippe. Le traité fut conclu à Rome par leurs députés; les Romains s'engagerent de leur fournir contre le roi de Macédoine une flotte pour le moins de 20 vaiſſeaux à cinq rangs de rames. Ce traité étoit fort avantageux aux Romains, en ce qu'ils donnoient par-là à Philippe de l'occupation dans ſes propres états, & qu'ils l'empêchoient de joindre Annibal en Italie. Le préteur Lœvinus, pour remplir les conditions de cette alliance, partit de Corcyre avec ſes vaiſſeaux, doubla le promontoire de Leucate, rangea la côte de Naupacte, & alla aſſiéger par mer Anticyre, ville alliée de Philippe, pendant que les Etoliens l'attaquoient par terre. Les Romains la battirent vivement avec les machines

qu'ils avoient embarquées, la prirent en peu de jours, & la remirent aux Etoliens.

Lœvinus ayant été déclaré conſul, P. Sulpicius vint prendre le commandement de la flotte, qui étoit de 25 vaiſſeaux à cinq rangs de rames. Elle fut jointe par celle d'Attalus, roi de Pergame, compoſée de 35 navires : ces deux flottes unies firent voile à Lemnos ; & après avoir répandu l'allarme dans toutes les iſles qui étoient du parti de Philippe, elles allerent aſſiéger Orée, ville de l'Eubée : les Romains la battirent par mer, tandis qu'Attalus la preſſoit par terre, & elle fut priſe après quelques jours de ſiége. Sulpicius enflé de ce ſuccès, mena ſa flotte victorieuſe devant Chalcis, capitale de l'iſle, ſe flattant de l'emporter d'emblée ; mais il fut trompé dans ſon eſpérance ; car ſa flotte étant entrée dans l'Euripe, où les vaiſſeaux ſont toujours en danger, il ne put tenir dans ce parage, & fut obligé de ſe retirer. Philippe craignant les ſuites d'une guerre, dont les prémices ne lui promettoient pas une heureuſe iſſue, fit d'abord la paix avec les Etoliens, & prévint par-là beaucoup de diſgraces ; car le proconſul Sempronius, qui avoit ſuccedé à Sulpicius, devoit l'aller attaquer avec 35 navires à éperons, chargés de 10000 hommes de pied & de 1000 chevaux. Ce prince enſuite ne tarda pas à faire ſon accommodement avec les Romains.

Mais cette paix qui étoit forcée de part & d'autre ne fut pas de longue durée. Les Romains qui venoient de terminer la ſeconde guerre Punique, ſe trouvoient trop puiſſans alors pour ne pas ſe vanger de Philippe. On réſolut dans le ſénat de lui faire la guerre, & cette réſolution fut fortifiée par les députés d'Athènes, venus à Rome pour demander du ſecours contre le roi de Macédoine, qui menaçoit leur territoire & leur ville. Ainſi la guerre ayant été déclarée à Philippe, le conſul Sulpicius partit avec une flotte pour la Macédoine. Les Athéniens qui étoient aſſiégés ayant appris ſon arrivée, lui envoyerent demander un prompt ſecours. Le conſul détacha C. Claudius Cento avec 20 vaiſſeaux longs, & des troupes, qui mirent bien-tôt Athènes à couvert des entrepriſes des Macédoniens. Claudius dans ce même tems ayant

ayant eu avis que la ville de Chalcis étoit peu ſur ſes gardes, s'en approcha pour la ſurprendre. Il la fit eſcalader pendant la nuit. La garniſon qui étoit diſperſée de côté & d'autre, fut égorgée, & la ville priſe ſans défenſe. Claudius après cette expédition ſe retira dans le port d'Athènes. Auſſi-tôt que Philippe eut appris l'entrepriſe des Romains ſur Chalcis, il s'avança pour les y ſurprendre ; mais comme ils avoient abandonné cette ville qu'ils ne pouvoient pas conſerver, il fut ſeulement témoin de ſa déſolation. Il voulut uſer de repréſailles, & vanger ſes alliés. Il s'avança dans ce deſſein à petit bruit du coté d'Athènes, ſe flattant de la prendre à l'improviſte, & d'y faire les mêmes dégats que les Romains avoient faits à Chalcis. Il auroit certainement réuſſi, ſi les Athéniens avertis de ſa marche, n'euſſent pas été ſur leurs gardes ; mais ils l'attendoient de pied ferme. Philippe, qui ne reſpiroit que la vengeance, fit des efforts extraordinaires contre Athènes ; mais les troupes Romaines & les ſoldats d'Attalus étant deſcendus de leurs vaiſſeaux pour ſecourir la ville, ce prince fut obligé de ſe retirer ; & n'ayant pû faire tomber le poids de ſa colere ſur les hommes, il tourna ſa rage contre les Dieux, fit démolir leurs temples, & viola les ſépulchres. Les Romains joignirent leur flotte avec celle d'Attalus, & leurs forces navales furent encore augmentées par 20 vaiſſeaux de guerre que fournirent les Rhodiens. Cette armée parcourut & ravagea toutes les iſles de la Grèce qui avoient pris le parti de Philippe, & l'engagea dans un combat naval qui fut donné près de Chio & dont on voit la deſcription dans un fragment de Polybe. Philippe aſſiégeoit une place par mer & par terre, mais dès qu'il eut appris qu'Attalus s'approchoit avec ſa flotte, pour n'être pas enveloppé, il leva le ſiége & prit le large. Enſuite pour ſoutenir le choc de ſes ennemis, qui paroiſſoit inévitable, il rangea ſes vaiſſeaux en bataille, & ſe retira avec quelques-uns de ſes bâtimens dans une iſle voiſine pour y attendre l'évenement du combat.

Son armée étoit compoſée de 53 vaiſſeaux armés en guerre, & de 150 petits bâtimens, parmi leſquels il y avoit des *Priſtes*, ſorte de vaiſſeaux qui avoient la forme de bêtes marines, ou dont la proue en portoit la repréſentation. Il y

avoit dans la flotte ennemie 65 vaiſſeaux de guerre, neuf birêmes & trois trirêmes, ſans compter des vaiſſeaux Biſantins. Attalus entraîné par ſon courage, força de rames, pour tomber bruſquement ſur la flotte de Philippe, qu'il croyoit ſurprendre. Il l'aborda même aſſez en deſordre, dans la penſée que ce prince étant occupé au ſiége, ne s'attendoit pas à un combat naval. On ne fut pas long-tems à s'engager de part & d'autre : Attalus attaqua la droite, où étoit le général ennemi, & Theophiliſcus la gauche. Le roi de Pergame aborda une galère à huit rangs de rames, & l'ayant entr'ouverte ſous l'eau avec l'éperon de ſon navire, la coula à fond. L'amirale de Philippe eut le même ſort ; c'étoit une galère à dix rangs de rames. Une birême lui ayant porté ſon éperon dans le flanc, il s'y engagea : deux quinquerêmes vinrent en même tems fondre ſur cette amirale avec tant d'impétuoſité, qu'elles l'enfoncerent & la firent périr avec tout ſon équipage : elle étoit montée par Démocrates, général de la flotte de Philippe.

Dionyſodorus & Dinocrates, généraux d'Attalus, qui étoient freres, attaquerent, le premier, une galère à huit rangs de rames, & l'autre, une ſeptirême. Dinocrates & la galère Macédoniene s'étant accrochés, les Macédoniens qui ſe battoient avec une vigueur étonnante, étoient ſur le point de ſe rendre maîtres de Dinocrates, & celui-ci faiſoit des efforts inutiles pour ſe détacher, lorſqu'Attalus vint à ſon ſecours, & le débarraſſa. Ils s'emparerent par ce moyen de la ſeptirême, où tous ceux qui la montoient furent tués en combattant. Dionyſodorus de ſon côté n'ayant pû entamer la galère à laquelle il s'étoit attaché, ſe vit tout d'un coup enveloppé par pluſieurs vaiſſeaux ennemis : toutes ſes rames du côté droit furent dabord briſées, & les appuis de ſes tours n'ayant pû réſiſter aux efforts des Macédoniens, le vaiſſeau périt avec tout ſon équipage. Ce général ſe ſauva avec deux autres à la nage, & gagna une birême qui venoit à ſon ſecours. La victoire juſques-là avoit été indéciſe, & le commencement du combat n'en laiſſoit pas entrevoir l'iſſue. Philippe étoit toujours ſupérieur en nombre de vaiſſeaux ouverts, & Attalus en nombre de vaiſſeaux fermés : ainſi au-

Digitized by Google

cun d'eux ne pouvoit encore ſe flatter d'avoir l'avantage : mais Attalus plus fort en vaiſſeaux de guerre, avoit lieu de compter ſur cette reſſource.

Les Rhodiens qui n'avoient point encore combattu, donnerent ſur l'arriere-garde de Philippe, & s'étant joints à Theophiliſcus, ils auroient eu bon marché des Macédoniens, ſans le ſtratagême dont ceux-ci s'aviſerent : ils placerent autour de leurs vaiſſeaux de guerre quantité de petits bâtimens dont ils avoient grand nombre. Ces petits bâtimens embarraſſerent fort les Rhodiens, parce qu'ils les empêchoient de faire la manœuvre avec liberté. Les uns s'attachoient aux rames, les autres à la proue, & quelques-uns au gouvernail : s'ils recevoient des coups, ils étoient portés au-deſſus de l'eau, & par conſéquent les atteignoient peu ; tous ceux qu'ils portoient au contraire, faiſant leur effet ſous l'eau, entamoient les vaiſſeaux des Rhodiens, qui ne pouvoient que très-difficilement voguer ou combattre. Ainſi pluſieurs de leurs vaiſſeaux furent bien-tôt maltraités, & trois de leur quinquerêmes, entre leſquelles étoit la capitane, furent en danger de périr. Un de ces trois bâtimens, commandé par Autolycus, tomba avec fureur ſur un vaiſſeau ennemi, le perça d'un coup d'éperon, & le fit périr avec toute ſa charge. Autolycus ſe trouva vainqueur & vaincu en même tems ; car ſon vaiſſeau qui faiſoit eau par la proue, fut vigoureuſement attaqué. Ce capitaine ſe ſentant bleſſé, & voyant ſon vaiſſeau couler bas, ſe jetta tout armé dans la mer, & ſes gens qui reſterent dans leur poſte, s'y firent maſſacrer en ſe défendant avec un grand courage. Theophiliſcus vint avec trois trirêmes au ſecours de cette galère ; mais l'eau l'ayant gagnée, il ne put la ſauver ; il ſe vengea ſur deux galères ennemies, qu'il fracaſſa, & le plaiſir qu'il reçut de cet avantage fut bien-tôt troublé ; car il fut tout d'un coup enveloppé par pluſieurs des petits bâtimens de Philippe, & même par des vaiſſeaux de guerre. Il perdit dans cette occaſion ſes plus braves ſoldats, il reçut lui-même trois bleſſures conſidérables, & n'auroit pû conſerver ſon vaiſſeau ſans le ſecours de Philoſtrate, qui commandoit une des trois quinquerêmes dont j'ai parlé : échappé de ce péril,

il rejoignit ſes vaiſſeaux, & tout bleſſé qu'il étoit, il combattit avec tant de valeur, que l'épuiſement de ſon corps ſembloit prêter des forces à ſon courage. Il mourut peu de tems après de ſes bleſſures, avec la réputation d'excellent ſoldat & de grand capitaine.

Cependant la flotte de Philippe étoit diſperſée. Son aîle droite ayant été battue, s'étoit approchée des côtes de l'Aſie, l'aîle gauche qui avoit été au ſecours de l'arriere-garde, & qui combattoit contre les Rhodiens, étoit peu éloignée de Chio. Attalus, après avoir mis l'aîle droite en fuite, tourna la proue du côté des iſles, où s'étoit réfugié le roi de Macédoine; comme il en approchoit, il vit une de ſes quinquerêmes qu'un vaiſſeau ennemi alloit couler bas, il courut ſur lui avec deux quatrirêmes, & le pourſuivit juſques ſur les côtes. Philippe voyant Attalus écarté de ſes vaiſſeaux, vint le couper avec quatre quinqueremes, trois birêmes, & tout ce qu'il put ramaſſer de petits bâtimens. Attalus qui ne pouvoit plus rejoindre ſa flotte, pour ne pas tomber entre les mains de Philippe, qui le ſerroit de près, gagna le rivage; il y laiſſa ſes vaiſſeaux & ſe ſauva à pied dans la ville d'Erithrée, fameuſe pour avoir donné naiſſance à la Sibile qui portoit ſon nom: mais afin de n'être pas pourſuivi par terre, il employa un artifice qui lui réuſſit: il fit étaler ſur ſon bord de riches vaſes, des vêtemens de pourpre, des meubles rares, & ce qu'il avoit de plus précieux, pour amuſer l'avarice des Macédoniens.

Philippe ayant manqué ſa proye, voulut au moins profiter des dépouilles d'Attalus. Il emmena ſes deux vaiſſeaux en triomphe, rallia ſa flotte diſperſée, releva le courage de ſes ſoldats, & les remena au combat, leur donnant la mort d'Attalus comme un gage aſſuré de la victoire. Dionyſodorus ſoupçonnant ce qui étoit arrivé à ſon maître, raſſembla tous ſes vaiſſeaux, & ſe retira dans un port de l'Aſie. Les Rhodiens d'autre part entrerent dans celui de Chio pour s'y refaire. Ainſi dans toute cette action, les échecs & les avantages furent également partagés entre les deux partis. Philippe en combattant contre Attalus, perdit des vaiſſeaux à dix, à neuf, à ſept, & à ſix rangs de rames; dix vaiſſeaux

pontés, trois birêmes & 25 petits bâtimens. Les Rhodiens, d'un autre coté, lui firent perdre dix vaiſſeaux de guerre, avec 40 petits bâtimens, & lui enleverent encore deux quadrirêmes & 7 autres petits navires. Mais toutes ces pertes ne ſe firent point ſans qu'il en coutât à ſes ennemis. Attalus perdit une birême deux quinquerêmes, & le vaiſſeau qu'il montoit. Il n'en coûta aux Rhodiens que deux quinquerêmes & une trirême. La perte des hommes fut plus inégale; les Rhodiens n'eurent que 60 hommes de tués, & Attalus 70: Philippe en perdit 9000, & on lui fit 2700 priſonniers. Il crut pourtant être victorieux, ſoit parce qu'il avoit obligé Attalus de s'enfuir, & qu'il s'étoit emparé de ſon vaiſſeau, ſoit parce qu'il étoit maître du champ de bataille. Occupé de ce chimérique avantage, il voulut faire célébrer ſon triomphe par les Macédoniens & par ſes alliés. Mais comme ils voyoient la mer couverte de débris de leurs vaiſſeaux, & des cadavres flottans de leurs compatriotes, ils ne purent goûter une victoire qui leur coûtoit plus cher qu'aux vaincus.

Dans le tems que Philippe ſe repaiſſoit de ce triomphe imaginaire, Dionyſodorus avec les Rhodiens qui s'étoient réunis, vint lui préſenter le combat. Mais Philippe n'ayant point voulu l'accepter, cette flotte alla relâcher à Chio. Je ne ſuivrai pas plus loin Philippe; parce que la marine n'eût aucune part aux ſuites de cette guerre mêlée de bons & de mauvais ſuccès. On ſçait que ce Prince vaincu deux fois, & deux fois mis en fuite par les Romains, qui enleverent auſſi deux fois ſon camp, fut forcé d'accepter la paix à des conditions honteuſes. Car on l'obligea par ce traité, 1°. De livrer tous ſes vaiſſeaux couverts, parmi leſquels étoit un navire à ſeize rangs de rames, devenu inutile par ſa grandeur; mais qui ſervit dans la ſuite à conduire à Rome le conſul Paul Æmile, après la défaite de Perſée fils de Philippe. 2°. De reſtituer au roi de Pergame & aux Rhodiens alliés des Romains toutes les villes qu'il leur avoit priſes.

Le plus ſolide avantage que les Romains retirerent peut-être de cette guerre, fut d'établir dans la Gréce & dans l'Aſie mineure, la réputation de leur marine. Car c'étoit la pre-

miere fois que leurs vaiſſeaux paroiſſoient dans la mer Ionienne

Antiochus ſurnommé le grand, roi de Syrie, ſuccéda à l'animoſité de Philippe contre les Romains. La défaite d'un ennemi leur en ſuſcitoit preſque toujours quelqu'autre. Mais telle étoit la deſtinée de Rome, que les puiſſances jalouſes de la ſienne ne ſe déclaroient ordinairement que les unes après les autres. Les démêlés de Philippe avec la république ne devinrent ſerieux qu'après la paix faite avec Carthage, & Antiochus n'entama la guerre qui donna tant d'occupation aux Romains, que quand les Macédoniens eurent mis bas les armes.

Ce fut Thoas prince d'Ætholie, qui ſollicita Antiochus à faire la guerre aux Romains, pour les punir du peu de fruit qu'il prétendoit que ſa nation avoit tiré de leur alliance, & il fut ſecondé par Annibal. Ce grand homme qui pour prix des ſervices rendus à ſa patrie étoit fugitif, portoit par-tout la haine implacable qu'il avoit contre les Romains, & leur cherchoit des ennemis. Se trouvant dans ces diſpoſitions à la cour d'Antiochus, il ſçut l'aigrir contre les Romains, & ce Prince ébranlé par les Etoliens, céda ſans peine à la jalouſie que les proſperités de Rome allumoient ſecretement chez lui. Quand on fut informé à Rome de la réſolution d'Antiochus, on ſe diſpoſa à lui faire la guerre. Appius conduiſit en Sicile une flotte de 30 vaiſſeaux ; & le Préteur Fulvius eut ordre de faire conſtruire en diligence cinquante galères à cinq rangs de rames. Antiochus entra dans la Gréce avec une flotte de 40 vaiſſeaux couverts, de 60 autres bâtimens, de 200 navires de charge, & des troupes de débarquement à proportion. Il parcourut quelques-unes des iſles de la Gréce, & les hoſtilités commencerent. Un de ſes généraux fit égorger une partie des Romains qui ſe trouvoient alors dans l'iſle de Delos, & mit l'autre dans les fers. Antiochus après ce coup d'eſſai ſoumit en peu de tems toute l'iſle d'Eubée. Le bruit de cette expédition, l'idée qu'on avoit de ſa puiſſance déja ſi redoutée en Aſie, & le formidable appareil avec lequel il paroiſſoit en Europe, firent entrer dans ſon parti pluſieurs

Digitized by Google

inſulaires. Mais ce Prince ébloui de ces premiers ſuccès, revint bien-tôt à ſa molleſſe ordinaire, & pendant un quartier d'hiver qu'il paſſa à Chalcis, il ſe plongea dans toutes ſortes d'excès. Il épouſa une jeune beauté, Grecque, & donna à cette occaſion des fêtes, où l'on oublia dans le ſein des plaiſirs, tous les projets de conquêtes formés en Aſie. Les troupes ſuivirent l'exemple de leur roi, & livrées aux mêmes délices, préparoient des triomphes aiſés aux Romains.

En effet ceux-ci s'étant avancés au paſſage des Termopyles, ſous la conduite du conſul Acilius Glabrio, défirent entierement l'Armée d'Antiochus, dont les reſtes ſe ſauverent à Chalcis. Pendant le combat de terre, Attilius Amiral de la flotte Romaine intercepta tous les convois d'Antiochus près d'Andros, & conduiſit au port d'Athènes tous les vaiſſeaux & les bleds qu'il avoit pris. Le conſul pourſuivit Antiochus juſqu'à Chalcis, où ce prince s'embarqua avec précipitation, pour ſe réfugier à Ephèſe. Il s'y croioit fort en ſureté, mais Annibal lui fit ſentir qu'il étoit moins difficile aux Romains de paſſer de la Gréce dans l'Aſie mineure que de l'Italie dans la Gréce. Antiochus allarmé mit en mer une nouvelle flotte ſous la conduite de Polixenidas.

Déja la plûpart des peuples qui avoient ſuivi le parti d'Antiochus, effrayés de ſa défaite, commençoient à s'en détacher. Le Preteur Livius nouveau commandant de l'armée navale des Romains, partit avec 50 vaiſſeaux couverts : ce nombre groſſit en chemin par ceux que fournirent les Carthaginois, les Rhegionois & les Locriens. Livius paſſa en Sicile, & de-là à Corcyre où il s'informa de l'état de la Gréce, prit enſuite la route du Péloponnèſe, doubla le cap de Malée, & alla mouiller au Pirée. Attilius que le Préteur venoit relever, lui remit encore 25 vaiſſeaux couverts, dont il avoit le commandement, & ſe retira à Rome. Livius ſe mit en mer avec une flotte compoſée de 80 vaiſſeaux de guerre, de pluſieurs brigantins & autres bâtimens legers, & fit voile ves l'iſle de Delos. Polixenidas informé que l'armée Romaine y avoit

jetté l'ancre, retourna à Ephèſe, & fit tous ſes efforts pour engager Antiochus à envoyer toutes ſes forces navales contre les Romains, avant qu'ils fuſſent renforcés par la flotte d'Eumenes & des Rhodiens. Il ſçut lui perſuader, non-ſeulement que ſes vaiſſeaux & ſes matelots étoient bien ſupérieurs à ceux des Romains, mais encore que ceux-ci, novices marins, avoient ſi peu de connoiſſance des vents, que le moindre gros tems étoit capable de les déconcerter. Antiochus dans cette confiance mit en mer une flotte de 200 voiles, dont il donna le commandement à Polixenidas, & cette flotte alla mouiller au port d'Erithrée, peu éloigné de l'iſle de Chio.

Les Romains qu'un vent de nord retenoit depuis quelque tems à Délos, en partirent auſſitôt qu'il fut changé, & gagnerent un port de Chio, d'où après s'être ravitaillé, ils paſſerent à Phocée. Eumenes roi de Pergame vint les joindre avec ſa flotte compoſée de 50 vaiſſeaux. Ainſi, leur armée navale ſe trouva forte de 200 voiles, & prit ſa route pour aller chercher celle d'Antiochus. Polixenidas apprit avec joie l'approche des ennemis, & ſe mit en ordre de bataille pour les recevoir. Il prit le commandement de l'aîle gauche qu'il étendit en mer, & plaça ſon aîle droite ſur une même ligne du côté de la terre. Quand Livius apperçut l'ennemi dans une ſi bonne contenance, il fit carguer ſes voiles pour attendre les vaiſſeaux qui le ſuivoient, & fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour le combat. Trente de ces vaiſſeaux étant arrivés, il les oppoſa à l'aîle gauche des ennemis; & à meſure que les autres joignoient, Eumenes les rangeoit en bataille, pour oppoſer à la droite de Polixenidas. Les deux armées étant en préſence, 2 vaiſſeaux Carthaginois qui précédoient les lignes des Romains, furent attaqués par 3 vaiſſeaux d'Antiochus. Deux de ces navires s'attacherent à l'un des bâtimens Carthaginois, briſerent les rames & s'en ſaiſirent; mais, ſelon Appien, l'équipage ſe ſauva à la nage. Après cette expedition, les trois vaiſſeaux Syriens coururent enſemble ſur l'autre navire, qui ſe ſauva au milieu de la flotte Romaine. Livius picqué de cette eſpéce d'affront reçu à la vûe des deux armées, quitta ſon rang,

rang, & s'avança avec ſon vaiſſeau. Il fut bientôt environné comme il le ſouhaittoit, par les deux vaiſſeaux victorieux qui s'attendoient à un nouveau triomphe. Livius, pour affermir ſon vaiſſeau, ordonna à ſes rameurs de plonger toutes leurs rames dans la mer, ſans faire aucun mouvement. Les deux bâtimens Syriens étant à portée, il les accrocha, ſe battit vigoureuſement, & s'en rendit maître auſſi facilement qu'ils avoient pris le vaiſſeau Carthaginois. Ces eſcarmouches engagerent la bataille : les vaiſſeaux des deux partis ſe mêlerent. Eumenes qui donna le dernier voyant que Livius avoit enfoncé l'aîle gauche des ennemis, ſe tourna contre l'aîle droite, & fit pancher la victoire. L'aîle gauche où étoit Polixenidas, après avoir plié, prit la fuite, & bientôt l'aîle droite la ſuivit.

Livius & Eumenes plus animés que fatigués par cette victoire, firent force de rames pour s'emparer des vaiſſeaux qui fuyoient ; mais comme les bâtimens Syriens étoient plus legers que ceux des Romains, ils ſe déroberent à leur pourſuite. Polixenidas perdit dans ce combat 23 vaiſſeaux, dont 13 furent pris, & 10 coulés à fond. L'armée Romaine ne perdit que le vaiſſeau Carthaginois pris dans le premier choc. Livius demeura le reſte du jour ſur le champ de bataille, pour jouir de ſa victoire, & le lendemain il ſe mit à la pourſuite de Polixenidas qui s'étoit retiré à Ephèſe. Il fut joint en chemin par la flotte des Rhodiens qui étoit de 25 vaiſſeaux couverts, commandés par Pauſiſtrate, & avec ce renfort il alla défier les vaincus juſques dans le port d'Ephèſe. Mais comme l'hyver s'approchoit, Eumenes & les Rhodiens s'étant retirés, les Romains allerent ſe radouber à Chio. Après y avoir ſejourné quelque tems, ils prirent la route de Phocée*, ville maritime alliée d'Antiochus, mais qui s'étoit donnée à eux par crainte. Ils laiſſerent dans cette place quatre vaiſſeaux à cinq rangs de rames pour la garder, & firent voile vers Canes : quand ils y furent arrivés, ils retirerent leurs vaiſſeaux à terre, les mirent, ſuivant l'uſage du tems, à l'abri d'une redoute & d'un foſſé, & y paſſerent l'hyver.

* Aujourd'hui Marſeille.

Au printems ſuivant Livius partit de Canes avec trente-ſept vaiſſeaux, & ayant appris que les Scipions s'approchoient avec une puiſſante armée de terre, il fit voile vers l'Helleſpont pour la tranſporter en Aſie. Arrivé au détroit, il laiſſa dix vaiſſeaux devant Abydos, conduiſit le reſte de ſa flotte devant Seſtos qui ſe ſoumit ſans réſiſtance, revint enſuite joindre les dix vaiſſeaux, & fit ſommer Abydos de ſe rendre, mais comme on ne parut point diſpoſé à le recevoir, il ſe mit en état de faire le ſiége de cette place.

Cependant Antiochus ne s'endormoit pas ſur les mouvemens des Romains ; il fit des préparatifs extraordinaires par mer & par terre, & dès que ſes vaiſſeaux purent mettre à la voile, il les fit partir ſous la conduite de Polixenidas. Ce général qui étoit un exilé de Rhodes, avoit une extrême paſſion de réparer la honte de ſa défaite ; mais déſeſperant d'en venir à bout par la force, il employa la ruſe ou la perfidie. Comme la flotte Rhodienne alloit joindre celle des Romains, il fit dire à Pauſiſtrate, qui la commandoit, que s'il vouloit négocier ſa paix, & lui ménager un retour honorable à Rhodes, il lui livreroit tous les vaiſſeaux dont il avoit le commandement. Le capitaine Rhodien ébloui par une propoſition ſi avantageuſe, au-lieu de pourſuivre ſa route, alla relâcher à Samos. Polixenidas pour lui donner plus de confiance, lui écrivit de ſa propre main, & confirma tout ce qu'il lui avoit fait dire. La lettre étoit ſçellée de ſon cachet, & afin de le faire donner dans le piége, il l'aſſuroit que pour affoiblir ſa flotte, il alloit envoyer pluſieurs de ſes vaiſſeaux dans les ports voiſins ſous prétexte de les faire radouber.

Le crédule Pauſiſtrate ayant ſaiſi l'appas, envoya des vaiſſeaux de côté & d'autre pour faire des vivres. Polixenidas au premier avis de cette fauſſe démarche, partit ſecretement d'Ephèſe, & arriva avec 70 vaiſſeaux couverts, au milieu des ténebres de la nuit, ſur Pauſiſtrate qui ne s'y attendoit pas. Le capitaine Rhodien fit deſcendre ſes troupes à terre, perſuadé qu'elles ſe défendroient mieux que ſur des vaiſſeaux dégarnis ; mais il fut à l'inſtant chargé par Nicandre fameux corſaire qui avoit une eſcadre de

cinq vaiſſeaux, & qui d'intelligence avec Polixenidas, avoit débarqué dans l'iſle de Samos. Pauſiſtrate ſerré de toutes parts, fit embarquer comme il put ſes troupes ; mais ce fut avec tant de trouble & de confuſion, que ce mouvement précipité avoit plus l'air d'une fuite, que d'un embarquement ; enfin, voyant qu'il n'avoit plus d'autre parti que la retraite, il fit forcer de rames pour ſortir du port & prendre le large. Polixenidas ſuivit ſon vaiſſeau, l'enveloppa avec trois galères à cinq rangs de rames, le briſa à coups d'éperons, & le coula à fond. Pauſiſtrate fut tué dans l'action, après une vigoureuſe réſiſtance, tous ſes vaiſſeaux furent pris à l'entrée du port & dans le port même, à l'exception de ſept qui ſe ſauverent par un ſtratagême. Ceux qui les montoient avoient mis à leur proue des pots à feu enflammés & attachés à de longues perches, ils paſſerent en cet état au milieu des vaiſſeaux ennemis, qui n'oſoient pas s'approcher de ces eſpéces de brulots, & allerent rejoindre la flotte Romaine.

A la nouvelle de la défaite de Pauſiſtrate ; Livius qui aſſiégeoit Abydos, abandonna cette place, quoiqu'elle eut déja capitulé. Il aſſembla tous ſes vaiſſeaux, & ceux d'Eumenes, auſquels ſe joignirent deux galères de Mytilene, & après avoir ravagé la côte, il fit voile vers Samos. Le deſaſtre arrivé à Pauſiſtrate répandit la conſternation dans Rhodes ; mais la douleur faiſant place au dépit & au deſir de la vengeance, les Rhodiens mirent en mer 20 vaiſſeaux ſous la conduite d'Eudamus.

Livius étant près de Samos fut accueilli d'une tempête qui diſperſa ſa flotte. Polixenidas la ſuivoit pour donner ſur ſon arriere garde, ou pour ſe ſaiſir des vaiſſeaux écartés ; mais la fureur des vents l'obligea de relâcher à Ephèſe, ſans avoir rien fait, & Livius regagna Samos où il fut bientôt joint par la flotte Rhodienne. Le général Romain ayant raſſemblé toutes ſes forces navales, mit à la voile pour aller chercher l'ennemi. Arrivé à la vûe d'Ephèſe, il étendit toute ſon armée devant le port ſur une ligne, & voyant que Polixenidas s'y tenoit retranché, ſans faire le moindre mouvement qui pût le faire entamer, il fit débarquer quel-

ques troupes, pour attirer la garniſon hors de la ville; mais il ne put engager d'action, & n'étant pas en état de forcer le port, ni de s'emparer de la place, il s'en retourna à Samos.

L. Æmilius Régillus qui venoit le relever ayant joint la flotte, ces deux généraux tinrent un grand conſeil pour déliberer ſur les opérations de la campagne. Livius ouvrit le premier ſon avis, & propoſa d'aller fermer le port d'Ephèſe, en faiſant échouer à l'entrée qui étoit fort étroite & ſans profondeur, deux gros vaiſſeaux remplis de terre. Cet avis ne fut pas goûté, parce que les inconvéniens de cette manœuvre parurent plus grands que les avantages qu'on s'en promettoit, & l'on décida que Livius tâcheroit de s'emparer de Patare, dans la Lycie, tandis qu'Æmilius iroit ſe montrer devant Ephèſe, pour jetter la frayeur dans cette place. Livius partit donc avec deux vaiſſeaux Romains à cinq rangs de rames, quatre bâtimens Rhodiens à quatre rangs, & trois vaiſſeaux couverts de Smyrne. Il fut renforcé dans la route de trois autres vaiſſeaux à quatre rangs de rames, & fut d'abord porté par un vent favorable à Patare : mais les vents ayant tout-à-coup changés, il eſſuya une rude tempête : il gagna cependant à force de rames un port voiſin où il auroit été en ſureté, s'il n'avoit été dominé par des rochers fort hauts, d'où les Lyciens tomberent ſur lui en grand nombre. Livius ſoutint vigoureuſement leur attaque, & les défit; mais n'ayant pû réuſſir dans ſon principal deſſein, il ſe rembarqua & revint à Rome.

Æmilius après avoir erré quelque tems ſur la mer, vint mouiller à Samos pour obſerver Polixenidas qui étoit toujours à Ephèſe. Les Rhodiens de leur côté ne reſterent point dans l'inaction : ils ſe battirent contre une flotte d'Antiochus. Ils avoient trente-deux galères à ſept rangs de rames, quatre à ſix & dix à trois. Les deux flottes ſe rencontrerent dans la mer de Pamphylie, & d'abord ſe rangerent en bataille. Annibal commandoit l'aîle gauche qui s'étendoit du côté de la mer : Apollonius général Syrien étoit à l'aîle droite, & tous les vaiſſeaux de cette flotte

alloient de front ſur une même ligne : les Rhodiens arriverent à la file : Eudamus étoit à la tête ; Chariclite commandoit l'arriere-garde, & Pamphylide étoit au corps de bataille. Le général Rhodien ayant remarqué l'ordre d'Annibal, changea le ſien, & fit ranger auſſi-tôt tous ſes vaiſſeaux de front. Mais ce mouvement ſe fit avec tant de lenteur, qu'Eudamus impatient commença l'attaque, & courut ſur Annibal avec cinq vaiſſeaux, ainſi l'aîle droite des Rhodiens étoit engagée au combat, avant que toute leur flotte fut rangée en bataille. Cependant comme ils entendoient parfaitement la marine, ils furent bientôt en état d'attaquer les ennemis de toutes parts. Ils voltigeoient avec une légereté ſurprenante autour de leurs vaiſſeaux, & avec les éperons de leurs bâtimens, ils briſoient les rames, fracaſſoient les proues, & un de leurs plus foibles navires mit hors de combat d'un coup d'éperon une galère ennemie à 5 rangs de rames : enſorte que l'aîle droite des Syriens déja conſidérablement ébranlée, ſe préparoit à prendre la fuite. Annibal cependant preſſoit Eudamus, & s'en ſeroit rendu maître, ſi le général Rhodien, par un ſignal, n'avoit appellé à ſon ſecours tous ſes vaiſſeaux écartés. Ces navires s'étant raſſemblés pour tirer leur géneral d'embarras, arracherent la victoire au général ennemi, & le forcerent à prendre la fuite : il fut ſuivi par tous les vaiſſeaux qui eurent le bonheur d'échapper à la fureur des Rhodiens. Ceux-ci dont la plûpart des rameurs étoient extrêmement fatigués ou hors de ſervice, ne purent pourſuivre leur victoire, & plus occupés de leurs beſoins que des avantages qui ſe préſentoient, ne ſongerent qu'à ſe délaſſer des fatigues de cette grande action. Eudamus dans ce même tems s'apperçut que les ennemis remorquoient leurs vaiſſeaux avec beaucoup de trouble & de confuſion. Il envoya contr'eux Chariclite & Pamphylide ; mais Annibal gagna la côte avec les débris de ſa flotte, & ſe ſauva. Eudamus après cette victoire, alla trouver les Romains à Samos avec ſept de ſes plus grands vaiſſeaux, & il en commanda vingt autres pour fermer les paſſages à Annibal, & l'empêcher de joindre à Ephèſe la flotte d'Antiochus,

Polixenidas qui étoit comme bloqué dans le port d'Éphèſe, ayant appris qu'Eumenes avoit fait voile vers l'Helleſpont ; & qu'une partie des vaiſſeaux Rhodiens croiſoit dans la mer de Pamphylie, crut qu'il pourroit aiſément battre la flotte Romaine, affoiblie par la diviſion de tant de vaiſſeaux. Il ſe mit en mer dans ce deſſein, & alla faire le ſiége de Colophone, ville voiſine d'Ephèſe, & alliée des Romains, perſuadé qu'ils voleroient à ſon ſecours, & qu'il les forceroit par-là à combattre. Æmilius pendant ce ſiége ayant quitté Samos, & donné la chaſſe à des pirates, alla punir les Teïens qui avoient fourni des vivres à la flotte d'Antiochus. Polixenidas apprit qu'il avoit mouillé près du Cap Myonneſe, & s'avança de ce côté dans le deſſein de l'y ſurprendre, comme il avoit ſurpris les Rhodiens à Samos. Il vint ſe poſter à l'iſle de Macris, où les Romains ne pouvoient l'appercevoir, à cauſe d'un promontoire qui le déroboit à leurs yeux. Son projet étoit ſi bien concerté qu'il auroit ſûrement réuſſi s'il n'eut été découvert par Æmilius ; mais le préteur averti, fit promptement embarquer ſes troupes qui étoient diſperſées, ce qu'il eut le tems de faire avec beaucoup d'ordre. Comme il ſe trouvoit renfermé dans un port dont l'entrée formée par deux promontoires étoit ſi étroite qu'il n'y pouvoit paſſer que deux vaiſſeaux de front, il ſe hâta d'en ſortir pour prendre le large, & pouvoir ſe ranger en bataille. Sa flotte étoit de 83 vaiſſeaux parmi leſquels il y avoit vingt-cinq navires Rhodiens. Il n'eut pas plutôt doublé le cap Yoneſe, qu'il apperçut les ennemis : La flotte d'Antiochus forte de quatre-vingt dix vaiſſeaux, arrivoit en même tems à pleines voiles, les vaiſſeaux rangés deux-à-deux ſur une longue file. Les deux armées navales avoient réciproquement divers avantages. Les vaiſſeaux de Polixenidas étoient fort grands, ceux des Romains étoient d'une conſtruction ſolide, & ceux des Rhodiens étoient fort légers.

Les deux armées étant en préſence, la flotte Syrienne étendit tellement ſon aîle gauche, qu'elle débordoit l'aîle droite des Romains, & la pouvoit envelopper. Le général Rhodien qui commandoit l'aîle gauche, ayant pénétré

le deſſein des ennemis, paſſa à l'aîle droite avec ſes bâtimens les plus legers, pour leur ôter l'avantage dont ils pouvoient ſe prévaloir. Ces diſpoſitions faites, un vaiſſeau Rhodien & un vaiſſeau Sidonien s'attaquerent bruſquement. Ce combat particulier qui eſt differemment rapporté par Tite-Live & par Appien, occaſionna un engagement général. Les Rhodiens & les Sidoniens coururent au ſecours de leur bâtiment; ils furent ſuivis du reſte de la flotte, & tous les vaiſſeaux des deux partis combatirent. La valeur fut égale de tous côtés, & Polixenidas preſſoit vivement les Romains; mais ce qui fit pancher la victoire, fut la manœuvre de quelques vaiſſeaux Rhodiens qui portoient à la proue des lances à feu, & qui s'attacherent aux vaiſſeaux du général d'Antiochus. Polixenidas à la vûe de ces dangereux brulôts n'eût ni la hardieſſe de les attendre, ni le courage de les combattre: ceux qui vouloient approcher en les prenant par la prouë, étoient embraſés, & s'ils les vouloient prendre en flanc, eſſuyoient tout l'effort de leurs coups. Ainſi la plûpart commencerent à quitter leur ligne; mais ces brulots étant fort légers, les eurent bientôt joints: ils en briſerent quelques-uns avec leurs éperons, & en brûlerent d'autres. La gauche de l'armée d'Antiochus étant ainſi maltraitée, les Romains enfoncerent le corps de bataille, & quoique l'aîle droite n'eût point été entamée, la déroute commença. Polixenidas s'enfuit le premier, & comme il avoit le vent favorable, il porta promptement à Ephèſe la nouvelle de ſa défaite. Il perdit dans cette bataille 42 vaiſſeaux, dont 13 furent pris par les Romains, le reſte périt par le feu ou fut coulé à fond. Les Romains eurent deux navires briſés, & quelques-uns endommagés; il n'en coûta qu'un navire aux Rhodiens. Æmilius après cette victoire ſe préſenta par bravade devant Ephèſe, & envoya une partie de ſes vaiſſeaux vers l'Helleſpont, pour faire paſſer en Aſie l'armée Romaine commandée par les deux Scipions.

Cette bataille navalle & une autre par terre qu'Antiochus perdit peu de tems après, l'obligerent de demander la paix aux Romains. Elle lui fut accordée aux conditions les plus dures; car il abandonna par le traité toute la par-

tie de l'Aſie qui eſt entre la mer & le mont Taurus : il livra tous ſes vaiſſeaux de guerre ; enfin il s'engagea à ne retenir que dix brigantins de moyenne grandeur, pour contenir ſes ſujets dans l'obéiſſance, à la charge qu'ils ne paſſeroient point les deux promontoires de Cilicie. En exécution de ce traité, le conſul Romain fit détruire 50 vaiſſeaux de guerre, qui faiſoient toute la force de la flotte Syrienne. Telle fut la fin de cette famçuſe guerre, dans laquelle on voit qu'Antiochus ſoutint aſſez mal le nom de *Grand* qu'il avoit acquis par ſes conquêtes.

Pendant que les Carthaginois étoient aux priſes avec les Romains en Italie, la Sicile étoit le théatre d'une guerre maritime. Les Carthaginois envoyerent 20 vaiſſeaux à cinq rangs de rames, pour ravager les côtes d'Italie, pendant qu'Annibal en déſoloit les villes : déja neuf de ces vaiſſeaux étoient à Lipari, huit autres étoient dans une iſle voiſine, & trois avoient été jettés par les courans dans le détroit. Hieron roi de Syracuſe allié des Romains étoit alors à Meſſine : il apperçut ces trois vaiſſeaux, les fit enlever par douze des ſiens, & les fit conduire dans le port. Il apprit par ceux qui les montoient, qu'une flotte Carthaginoiſe de 35 vaiſſeaux à cinq rangs de rames, faiſoit voile vers la Sicile, tant pour raffermir l'union des anciens alliés de Carthage que pour eſſayer de s'emparer de Lylibée. Hieron en avertit Æmilius à qui la Sicile étoit tombée en partage, afin qu'il ſe tint ſur ſes gardes. Le preteur fit un bon uſage de cet avis, & fortifia Lylibée. Les Carthaginois ignorant que leur deſſein fut découvert, parurent devant la place long-tems avant le jour ; mais comme il faiſoit un grand clair de lune, ils furent d'abord apperçus par la garniſon qui étoit bien préparée à les recevoir. Piqués de n'avoir pû ſurprendre les Romains, ils entreprirent de les battre : dans ce deſſein ils pouſſerent au large pour les attirer au combat. Les Romains allerent fierement à eux ; ceux qui vouloient éviter l'abordage parce qu'ils avoient moins de ſoldats que de matelots, ſongeoient plus à faire combattre leurs bâtimens que leurs troupes. Les Romains qui s'en apperçurent enveloppérent

ſept

ſept de leurs vaiſſeaux, & les prirent avec tout leur équipage. Le reſte fut diſperſé & s'enfuit. Le Conſul T. Sempronius étant arrivé dans le même tems à Meſſine, Hieron alla au devant de lui avec une brillante eſcadre. Il l'informa de l'état de la Sicile, & ſur tout du péril qui menaçoit Lylibée. Le Conſul vola auſſitôt à ſon ſecours, mais il apprit en arrivant la défaite de la flotte Carthaginoiſe. Il fit quelques diſpoſitions pour la ſureté de la Sicile, & enſuite il alla s'emparer de l'iſle de Malte qui étoit occupée par les Carthaginois. Il fit la garniſon priſonniere de guerre avec Amilcar, fils de Giſcon, qui la commandoit, & s'en retourna à Rome.

Dans le tems que Fabius Cunctator tenoit Annibal en échec, & le déſeſpéroit par ſa bonne manœuvre, le conſul Cn. Servilius Germinus fit voile avec une flotte vers les iſles de Corſe & de Sardaigne, pour s'aſſurer de leur fidelité. De-là il paſſa en Afrique, où il fit pluſieurs deſcentes, & en ravagea les côtes. Mais comme il ignoroit la carte du païs, ſes gens qui s'étoient écartés de côté & d'autre pour le pillage, furent en partie maſſacrés par les habitans : ce qui l'obligea de ſe rembarquer & de regagner la Sicile.

Rome après la bataille de Cannes, croyoit voir Annibal à ſes portes. Le Senat pour comble de diſgrace reçut des lettres de Sicile du Préteur T. Octacilius, par leſquelles il lui donnoit avis que Syracuſe alliée des Romains étoit déſolée par une flotte Carthaginoiſe, & qu'Hieron avoit beſoin d'un ſecours qu'il n'étoit pas en état de lui donner, parce qu'il étoit informé qu'une autre flotte avoit mouillé dans une iſle voiſine, & qu'elle n'attendoit que ſon départ pour attaquer Lylibée. Le ſenat à qui les malheurs de la république, ſembloient donner plus de grandeur & de fermeté, ne fut point ébranlé par ces triſtes nouvelles. Il ordonna ſeulement à M. Claudius de partir pour la Sicile avec ſa flotte qui étoit au port d'Oſtie. Quelque tems après, & dans le cours des plus brillans ſuccès d'Annibal, Octacilius partit de Lylibée avec une flotte de 50 vaiſſeaux, & alla ravager les environs de Carthage même, après cette ex-

pédition, il vint en Sardaigne, où il avoit appris qu'Aſdrubal avoit paſſé. Il rencontra ſa flotte qui retournoit à Carthage, l'attaqua, & après un léger combat lui prit ſept vaiſſeaux avec leurs équipages, & diſperſa le reſte.

Annibal étoit dans la Pouille, lorſqu'Hieron ſe voyant près de mourir ſans autre héritier qu'un petit fils âgé de 15 ans, aſſembla ceux qu'il avoit déſignés pour ſes tuteurs, & leur recommanda de le tenir toujours attaché à la fortune des Romains, comme il l'avoit été lui-même pendant 50 ans. Ce jeune prince au lieu de ſuivre les maximes de ſon ayeul, ſe lia avec les Carthaginois : mais dans le tems qu'il en attendoit du ſecours, il fut aſſaſſiné par des conjurés. Ap. Claudius qui étoit en Sicile, ayant prévû ſa défection, en donna avis au ſenat, & l'on fit partir pour cette iſle Octacilius avec une nouvelle flotte. Les forces maritimes des Romains conſiſtoient alors en 150 vaiſſeaux longs ; mais comme ils manquoient de matelots, il fut ordonné que les riches en fourniroient à leurs dépens, & l'on fit un tarif qui fixoit le nombre que chacun ſelon ſes facultés en devoit ſolder. C'eſt la premiere fois que les vaiſſeaux de la république furent équippés aux dépens des particuliers.

Après la mort du petit fils d'Hieron, Hipocrate géneral des Syracuſains, voulut ſe placer ſur le trône. Pour réuſſir ; il brigua la protection des Carthaginois, & leur ſacrifia tous les Romains qui ſe trouvoient alors à Syracuſe, en les faiſant mourir. Le conſul Marcellus paſſa en Sicile pour vanger cet outrage, & fit le ſiége de Syracuſe par mer & par terre. Il l'attaqua du côté de la mer avec 60 galères à cinq rangs de rames. Il établit ſur huit vaiſſeaux attachés enſemble, & affermis par des ancres, une vaſte machine deſtinée à battre les murs. Son appareil de guerre étoit formidable, & il auroit bruſqué la priſe de cette place, ſans Archimede (*a*) qui la défendoit.

(*a*) Archimede, Syracuſain, le plus grand Mathématicien de l'antiquité, excelloit ſurtout dans les Méchaniques, partie où brille particulierement le génie rare de l'invention, & mélant l'agréable à l'utile, il ſçavoit répandre de l'enjouement dans les connoiſſances les plus abſtraites. Hieron dont il étoit parent ſe plaiſoit à le voir travailler, & un jour pour donner à ce Prince une idée de ſa capacité, il ti-

Ce grand homme qu'il ſuffit de nommer pour faire imaginer au Lecteur le plus parfait ingénieur qu'il y ait jamais eu, fit pleuvoir par le moyen de ſes machines, ſur l'armée de terre des aſſiégeans, une grêle de groſſes pierres qui rompirent les rangs, & qui mirent les troupes en deſordre. Enſuite, il déſola leur flotte; il vint à bout de lancer de deſſus la muraille des pierres du poids de dix quintaux, ſur les huit vaiſſeaux attachés enſemble, & les mit en piéces. Il fit couler bas une partie des autres avec un grand nombre de madriers qui en tombant ſur ces navires, les enfonçoient dans l'eau. Les uns ſaiſis par la proue avec des mains de fer qui les élevoient, étoient plongés dans la mer par la poupe. D'autres accrochés au-dedans par de forts grapins jettés des deux côtés du vaiſſeau, pirouettoient & s'alloient rompre ſous les murs de la ville; quelques-uns enfin élevés en l'air ſe briſoient en tombant à terre, ou étoient abîmés en retombant dans l'eau. C'eſt à ceux qui connoiſſent toute l'étendue & l'effet poſſible des forces mouvantes, à décider ſi les Auteurs n'ont point un peu trop chargé les recits. Quelques hiſtoriens ajoûtent que le même Archimede brûla pluſieurs vaiſſeaux Romains, à la diſtance de trois mille, avec des verres ardens de forme parabolique (*a*).

Marcellus, ennuié de ſe battre contre des ennemis inviſibles, dont il ne pouvoit éviter les coups, cherchoit tous les moyens de les parer. Comme les machines d'Archimede violemment tendues portoient au loin, il ſe rangea au pied des murs, dans la penſée qu'il y ſeroit hors de leur portée. Mais Archimede qui remédioit à tout, fit jouer d'autres machines qui tiroient de près; les Romains furent donc accablés d'une multitude de traits & de pierres, qui tomboient de haut & à plomb ſur eux, & les écraſoient. Marcellus obligé de quitter les murs & de s'éloigner, perdit encore

ra lui ſeul à terre avec des roues & des poulies, le plus grand bâtiment du port de Syracuſe, qu'on avoit extraordinairement chargé.

(*a*) On ne conçoit pas trop la poſſibilité de ce dernier fait; mais je puis dire avec Quinte-Curce: *Equidem plura tranſcribo, quam credo.* En effet, le Pere Kirket Jeſuite, qui avoit fait tant d'expériences, n'avoit jamais pû trouver qu'un verre qui brûloit à 25 pas de diſtance.

dans ſa retraite beaucoup d'hommes & de vaiſſeaux, par l'effet des machines qui les atteignoient. Enfin, le courage des Romains étoit à bout, lorſque la place fut ſurpriſe. Marcellus peu de tems après fut rappellé à Rome, où il tranſporta un nombre infini de ſtatues & de tableaux, chefs-d'œuvres des arts, dont Syracuſe alors étoit le dépôt; mais richeſſes inconnues aux Romains, & qui étoient, pour ainſi dire, les dépouilles de la Gréce entiere (*a*). Quelques jours avant la priſe de Syracuſe, Octacilius étant parti de Lilybée avec 80 galères, fit voile vers Utique, où il n'étoit point attendu. Il y enleva 130 vaiſſeaux chargés de bled, ravagea la campagne, & s'en retourna enſuite. Cette expédition fut faite en trois jours de tems.

Le ſiége de Syracuſe eſt marqué par un évenement ſingulier, dont les hiſtoriens n'ont pû deviner la cauſe. Bomilcar, amiral des Carthaginois, qui étoit avec ſa flotte dans le port de cette ville, dans le tems qu'elle étoit preſſée par les Romains, en partit avec tous ſes vaiſſeaux, pour aller chercher un nouveau ſecours à Carthage, & obtint tous les renforts qu'il demandoit. Il fit voile vers la Sicile avec 130 vaiſſeaux de guerre, & 70 vaiſſeaux de charge; le vent lui fut favorable dans le paſſage, juſqu'au cap de Pachino, aujourd'hui Paſſaro, qu'il ne put doubler, ce qui lui fit prendre le parti d'y mouiller. Marcellus qui avoit un grand intérêt d'empêcher que la flotte Carthaginoiſe n'abordât à Syracuſe, envoya la ſienne au-devant pour lui livrer le combat. Les vents ayant changé, Bomilcar mit à la voile, & prit le large pour doubler le cap. Mais ayant apperçu la flotte Romaine, quoiqu'il fût conſtamment le plus fort, il ne voulut point engager d'action. Il ordonna aux vaiſſeaux qui étoient à Héraclée de retourner à Carthage, & il prit la route de Tarente. On ne comprend rien dans la conduite de ce général, on ne ſçait ſi ce fut une terreur panique, ou quelqu'intérêt particulier qui lui fit prendre un parti ſi extraordinaire.

(*a*) La poſſeſſion de ce précieux butin eſt l'époque de la culture des arts, & de ce goût exquis qui regnerent depuis à Rome. C'eſt ce qu'Ovide a voulu ſignifier par ce vers, qu'il faut rapporter à ce grand évenement :

Græcia tradiderat victas victoribus artes.

Les Romains en s'aguériſſant ſur mer, y eſſuyoient de tems en tems des échecs : ils y furent battus par les Tarentins. Tarente, par la perfidie des principaux habitans, avoit été livrée à Annibal ; mais la citadelle étoit reſtée aux Romains, qui y ſouffroient beaucoup faute de vivres : comme ils n'en tiroient que de la Sicile, ils n'en recevoient que difficilement. D. Quintius partit de Rhegio avec 20 navires pour leur porter du ſecours : les Tarentins allerent au-devant de lui avec un pareil nombre de vaiſſeaux : les deux flottes en vinrent à un abordage général : tous les vaiſſeaux s'accrocherent, & s'unirent ſi bien, que l'on combattit comme ſur terre, & qu'il ne tomba pas un ſeul trait dans la mer. La galère que montoit Quintius ſe battit contre celle de Nicon, que ſon reſſentiment perſonnel rendoit doublement ennemi des Romains, & ce général, qui dans cette action voulut payer de ſa perſonne, reçut du capitaine Tarentin un coup qui lui ôta la vie. Nicon voyant le chef par terre, monta ſur la galère Romaine, & pouſſa les ſoldats qui ſe défendoient juſqu'à la poupe. Comme ils tenoient encore avec beaucoup de valeur, une autre galère de Tarente vint appuyer Nicon. Les Romains accablés par le nombre, furent obligés de ſe rendre. Les autres galères voyant leur général mort, & ſon vaiſſeau enlevé, prirent l'épouvante. Une partie périt en pleine mer, l'autre ſervit de butin au vainqueur, qui s'empara encore de quelques vaiſſeaux chargés de bled.

Cette perte n'affoiblit pas beaucoup les Romains, puiſque peu de tems après ils eurent encore 200 vaiſſeaux pour garder les côtes de la Sicile, de la Sardaigne, & de l'Italie, & qu'ils faiſoient trembler Carthage. M. Valerius partit de la Sicile avec une flotte de 100 vaiſſeaux & fit voile en Afrique. Il fit ſon débarquement près de la ville de Quipia, dans le Royaume de Tunis : il parcourut ſans obſtacle toute la campagne, & ravagea tout le plat pays. Mais averti que la flotte Carthaginoiſe s'approchoit, il ſe rembarqua pour l'attaquer. Elle étoit compoſée de 83 vaiſſeaux, & le combat fut opiniâtre ; mais la victoire ſe déclara pour Valerius. Il prit 18 vaiſſeaux ennemis, & après avoir diſſipé le reſte, il retourna à Lilybée. Quelque tems après il en repartit pour

aller faire de nouvelles courſes ſur les terres d'Utique & de Carthage. Comme il s'en retournoit chargé d'un riche butin, il rencontra une flotte ennemie de 70 vaiſſeaux longs ; il les attaqua, en prit 17, en coula quatre à fond & diſperſa le reſte. Voilà ce qui ſe paſſoit en Sicile, avant que Scipion en partît pour aller à Carthage.

Les Romains avant la fin des guerres Puniques, eurent encore de grands démêlés avec Perſée, roi de Macédoine. Il étoit fils de Philippe, dont les inquiétudes furent la cauſe de cette guerre. Philippe qui ſouffroit impatiemment les humiliantes conditions de paix que lui avoient impoſé les Romains, prenoit ſourdement des meſures pour ſecouer le joug. Ses deſſeins furent découverts à Rome, & le ſénat lui auroit déclaré la guerre, ſi ſa mort n'eût prévenu l'effet de cette réſolution. Perſée ſon fils, héritier de ſon reſſentiment, commença par ſe faire de puiſſans alliés, il amaſſa des fonds, cultiva la marine, s'appliqua ſur tout à exercer une floriſſante jeuneſſe, que 26 ans de paix avoient rendue nombreuſe, & fit entrer ſans ſcrupule dans ſes projets les attentats les plus noirs. Les Romains informés des deſſeins & des aprêts de Perſée, ſe diſpoſerent ſérieuſement à lui faire la guerre. Ils ordonnerent au préteur Licinius de faire radouber promptement 50 vaiſſeaux à cinq rangs de rames, de les aſſembler dans le port de Brindes, d'en faire venir de Sicile, ſi les arſenaux de Rome n'en pouvoient fournir ſuffiſamment. Le preteur Lucretius fut chargé de la conduite de cette flotte, qui ne ſe trouva cependant monter qu'à 40 vaiſſeaux, parce qu'on en conſerva 10 pour d'autres beſoins. Elle partit de Naples, & en cinq jours elle arriva à Cephalonie. Je paſſe légerement ſur cette expédition, parce que la marine y eut peu de part, & qu'elle ne ſervit qu'à tranſporter les troupes. Le conſul Paul Æmile conduiſit cette guerre en capitaine conſommé. Il remit en bon état la flotte qui étoit fort délabrée, parce que les matelots étoient mal entretenus, & il en donna le commandement à Cn. Octavius. L'armée de Perſée ayant été défaite dans la Macédoine, ce Prince ſe retira dans l'iſle de Samothrace, aujourd'hui Samandrachi, dans l'Archipel, Octavius l'y ſuivit avec toute ſa flotte, le fit priſonnier, & le

livra au conſul, qui le mena à Rome, où il ſervit d'ornement à ſon triomphe. Paul Æmile en retournant dans ſa patrie, remonta le Tybre ſur le vaiſſeau royal de Perſée, qui étoit d'une grandeur prodigieuſe, & à 16 rangs de rames : on l'avoit paré des plus riches dépouilles de ce Prince. Il étoit ſuivi de pluſieurs vaiſſeaux d'une grandeur énorme, qui furent mis dans le champ de Mars. Octavius partagea les honneurs de Paul Æmile ; on lui décerna ceux du triomphe naval ; & ce triomphe (qui fut le premier de ce genre) ſuivit de près celui du conſul. Cette guerre qui dura trois ans, mit fin à la puiſſance Macédonienne.

Gentius, roi des Illyriens, qui s'étoit attaché à la fortune de Perſée, eut le même ſort que lui. Il avoit commencé les hoſtilités, & ſes brigantins deſoloient les côtes d'Italie ; auſſi la guerre fut-elle entamée par lui. Le preteur Anicius fut envoyé pour combattre la flotte Illyrienne, & ſe conduiſit avec beaucoup de prudence. Il fit pluſieurs deſcentes qui réuſſirent, & pouſſa le roi avec tant de vigueur, qu'il le força de ſe rendre à diſcrétion avec ſon frere, ſa femme, ſes enfans, & les plus grands ſeigneurs de ſon état. Cette guerre fut entrepriſe & terminée dans l'eſpace de 30 jours. On en apprit à Rome la fin auſſi-tôt que le commencement, & les priſonniers y arriverent avec la nouvelle du combat. Après ces expéditions maritimes, on vit éclore la troiſiéme guerre Punique, dont nous avons parlé en ſon lieu.

LIVRE VIII.

De la Marine des Romains, depuis la troiſiéme guerre Punique juſqu'au regne d'Auguſte.

LA ruine de Carthage eſt l'époque de la décadence des vertus Romaines. Les Romains n'avoient donné juſques-là que de grands exemples de valeur, de ſageſſe, de deſintéreſſement & de probité. Leurs ambaſſadeurs & leurs miniſtres négocioient avec candeur : ils ignoroient le manége des cours, & les fineſſes d'une politique qui a beſoin de tromper les hommes pour les amener à ſon but : la bonne

Digitized by Google

foi éclatoit juſques dans les combats : les ſtratagêmes, les ſurpriſes de guerre, les fuites ſimulées leur étoient inconnues, leur valeur agiſſoit à découvert ; ils comptoient plus ſur leur courage, leur intrépidité, leur intelligence, que ſur les ruſes militaires. Ils mépriſoient également les fourberies des Carthaginois, & les artifices des Grecs ; ils vouloient gagner des victoires, non les dérober. Mais depuis la chute de Carthage, les Romains prirent les vices de toutes les nations qu'ils conquirent. Jugurtha, roi de Numidie, n'ayant pû les vaincre avec le fer, en vint bien-tôt à bout avec l'or ; il corrompit le ſénat par ſes préſens, & fit voir que les armées Romaines n'étoient pas abſolument invincibles : des guerres injuſtes, des combats remplis d'inhumanité, des victoires achetées ou ſouillées par des crimes : une coupable ambition portée aux plus affreux excès ; enfin les vainqueurs des nations déchirés par leurs propres mains, voilà ce que la ſuite de l'hiſtoire Romaine nous annonce : mélange odieux, où l'on voit pourtant luire par intervalle quelques rayons, quelques foibles reſtes de cette auſtere vertu, qui forma l'âge d'or de Rome, & dont on retrouvera quelques traits encore dans ce qui nous reſte à raconter de la marine des Romains.

Après la ruine de Carthage, la deſtruction de Corinthe, & la défaite de Jugurtha, les Romains eurent un redoutable ennemi, qui fut Mithridate, roi de Pont, le plus grand prince de ſon ſiécle, & le plus puiſſant. Ses forces maritimes étoient conſidérables : il avoit plus de 400 vaiſſeaux, & depuis la Cilicie juſqu'à la mer Ionienne, il étoit maître de la mer. Pendant 42 ans qu'il fit la guerre aux Romains, il fit tête à Sylla, à Lucullus & à Pompée. Comme dans le deſſein qu'il avoit de ſubjuguer l'Aſie, & de donner des loix à l'Europe, il ne voyoit que les Romains capables de déconcerter ſes projets, il entreprit d'abattre leur puiſſance, convaincu que s'il en venoit à bout, il ne trouveroit plus d'obſtacles à ſon ambition. Il prit pour réuſſir, les plus ſages meſures que pouvoit employer un grand capitaine. Il s'attacha les pirates, qui étoient en grand nombre, mit dans ſes intérêts les Cyclades, Delos, Eubée, & les villes de l'Aſie, à qui les Romains étoient

étoient devenus odieux par leur exceſſive puiſſance. Les Rhodiens ſeuls reſterent fideles aux Romains, & ne purent être ébranlés par Mithridate : ce qui l'obligea de tourner ſes armes contre eux pour commencer à affoiblir les Romains dans leurs alliés. Il s'approcha donc de leur iſle avec une nombreuſe flotte ; il montoit une galère à cinq rangs de rames ; après avoir parcouru ſes vaiſſeaux, & répandu par tout l'émulation, il rangea ſes navires ſur une ſeule ligne, pour envelopper les vaiſſeaux Rhodiens, qui ſe préſenterent en aſſez petit nombre.

Ceux-ci qui comptoient tant ſur la bonté de leurs vaiſſeaux, que ſur leur habileté dans la marine, ne cherchoient qu'à combattre ; mais quand ils eurent découvert le deſſein de Mithridate, ils ſe retirerent prudemment & ſe renfermerent dans leur port. Le roi de Pont, après avoir inutilement aſſayé de les y forcer, mit des troupes à terre. Les Rhodiens faiſoient ſortir de tems en tems des vaiſſeaux légers qui harceloient ſa flotte, & firent attaquer entre-autres un vaiſſeau par une galère à deux rangs de rames. Ce combat particulier en produiſit un général, & l'action s'engagea. Les Rhodiens, pour ſuppléer au petit nombre de leurs vaiſſeaux par tout ce que l'expérience maritime pouvoit leur donner d'avantage, déployerent toute leur ſupériorité : ils maltraiterent quelques bâtimens ennemis, & conduiſirent dans leur port une trirême, avec beaucoup de butin, & de machines de guerre ; mais s'étant apperçus qu'il leur manquoit une galère à cinq rangs de rames, ils détacherent ſix vaiſſeaux légers, ſous la conduite de Damagoras, pour la recouvrer à quelque prix que ce fût. Mithridate envoya 25 navires contre ces ſix vaiſſeaux ; Damagoras les amuſa le reſte du jour, par une feinte retraite : ſur le ſoir il revira tout d'un coup de bord, & arriva bruſquement ſur les vaiſſeaux qui le pourſuivoient : il en coula deux à fond, en pourſuivit deux autres, qui ſe retirerent à Lycie, & à la faveur de la nuit, rentra dans le port. L'iſſue de ce combat trompa les deux partis ; car le Roi de Pont ſe voyoit trop fort pour avoir lieu d'en appréhender l'évenement, & les Rhodiens ſe trouvoient trop foibles pour ſe flatter de la victoire.

Peu de jours après, une flotte compoſée de galères & de vaiſſeaux de charge, qui conduiſoit à Mithridate des troupes de terre, fut battue de la tempête. Les Rhodiens profitant de cette extrémité, tomberent ſur ces vaiſſeaux, en prirent une partie, ſubmergerent l'autre, & brûlerent le reſte. Cet échec mortifia beaucoup Mithridate ; & ſon orgueil irrité, jura la ruine entiere des Rhodiens. Il voulut les engager dans un combat naval ; mais n'ayant pû en venir à bout, il réſolut d'aſſiéger leur ville. Il fit de grandes diſpoſitions pour ce ſiége ; il établit ſur deux galères une énorme machine pour battre les murs ; mais tous ſes efforts échouerent contre la réſiſtance des Rhodiens : il leva le ſiége, & ſe retira.

Mithridate, pour ſe dédommager du mauvais ſuccès de cette expédition, tourna ſes armes contre la Gréce, où il fit de rapides conquêtes. Sylla partit de Rome comme un éclair, pour arrêter ſes progrès. Il reprit Athènes, ruina le Pirée, chaſſa de l'Eubée & de la Beotie la garniſon du roi de Pont, défit ſes troupes en deux occaſions, & les diſſipa, porta la guerre juſques dans l'Aſie, & ſans doute auroit réduit Mithridate aux dernieres extrémités, s'il n'avoit mieux aimé précipiter ſon triomphe, qu'aſſûrer ſa victoire. Sylla ne fit rien ſur mer, faute de vaiſſeaux ; il connut cependant la néceſſité d'avoir une flotte, pour oppoſer à un ennemi, dont la puiſſance conſiſtoit principalement en forces maritimes, & il ordonna à Lucullus d'en aſſembler une. Elle fut compoſée de vaiſſeaux tirés de Chypre, de Phénicie, de Rhodes, & de Pamphylie. On l'employa d'abord à déſoler les côtes ennemies, & à inquiéter les eſcadres de Mithridate. Enfin Sylla pouſſa ſi vivement ce prince, qu'il l'obligea à recevoir la paix à des conditions onéreuſes. Il conſentit par ce traité, à ſe renfermer dans les bornes du royaume de Pont, & à livrer aux Romains 70 vaiſſeaux, dont Archelaüs, ſon amiral, avoit le commandement : ce qui fut exécuté, & termina la premiere guerre Mithridatique.

Mithridate qui n'avoit fait avec le Romain qu'une paix forcée, n'eut pas de peine à la rompre, & il ſaiſit la premiere occaſion qui s'en préſenta. Sylla ſe trouvant obligé de retourner à Rome, pour diſſiper les complots qui ſe tra-

moient contre lui, laiſſa le commandement de l'armée d'Aſie à Murena. Ce général avide de gloire, cherchoit les moyens de continuer la guerre. Dans ces diſpoſitions, Mithridate mit en mer une puiſſante flotte, pour ſe vanger des habitans du Boſphore, qui avoient abandonné ſon parti. Archelaüs ſon amiral, qui ſe voyoit ſuſpect à ce prince, vint s'offrir à Murena, & ſçut lui perſuader que l'armement de Mithridate dont les habitans du Boſphore étoient le prétexte, ne regardoit que les Romains. Il n'en fallut pas d'avantage pour décider le général Romain, & les hoſtilités commencerent. Mithridate mit ſur pied une puiſſante armée de terre, battit Murena & le mit en fuite. La conduite de celui-ci fut blâmée à Rome, on renoua la paix avec Mithridate, & par-là finit cette ſeconde guerre, après avoir duré trois ans.

Sylla tant de fois victorieux de Mithridate, quoiqu'éloigné, le tenoit en reſpect; mais auſſi-tôt que Sylla fut mort, le roi de Pont voulut profiter des diſſenſions qui agitoient Rome, pour lui faire la guerre. Il la fit cette fois ouvertement, & ne garda plus de meſures, parce qu'il ſentoit bien qu'il n'avoit plus de graces à eſpérer. Il mit ſur pied une armée de 140000 hommes, & de 17000 chevaux, qui fit en peu de tems d'aſſez grands progrès. Il battit Cotta, général Romain, & le ſuivit juſqu'à Chalcédoine, où après avoir rompu la chaîne qui fermoit le port, il brûla quatre de ſes vaiſſeaux, & en prit ſoixante qu'il emmena, en les attachant à la poupe des ſiens. L'heureuſe témérité de Mithridate réveilla les Romains, & l'on envoya contre lui Lucullus. Ce conſul avec une armée d'environ 32000 hommes, alla chercher celle de Mithridate, qui s'étoit encore groſſie, & qui montoit à 300000 hommes. Le roi de Pont, enflé de ſes premiers ſuccès, fit le ſiége de Cyzique, & l'attaqua par mer & par terre. Il regardoit cette ville comme une ſeconde Rome, & ſe perſuadoit que ſa conquête lui faciliteroit celle de l'autre. Il fit conduire devant le port une tour, conſtruite ſur deux forts vaiſſeaux à cinq rangs de rames. On fit tomber du haut de cette tour un pont qui portoit ſur les murs par une de ſes extrémités: mais les habitans jetterent ſur la machine, & ſur les vaiſſeaux quantité de matieres enflammées,

qui les obligerent de ſe retirer. Pendant que Mithridate battoit la ville avec une fureur & un acharnement incroyables, Lucullus fit aſſûrer les habitans d'un prompt ſecours, par la voye d'un très-habile nageur. C'étoit un ſoldat de ſon armée, qui, ſoutenu par une eſpéce de balon, eut la hardieſſe de paſſer en nageant au travers des vaiſſeaux ennemis, qui le prirent pour un poiſſon ou pour un monſtre marin. Le conſul enſuite intercepta tous les vivres deſtinés pour l'armée de Mithridate, & mit ainſi la famine dans ſon camp; elle fut bien-tôt ſuivie de la peſte, & Mithridate fut obligé de lever le ſiége.

Lucullus après cette expédition, aſſembla le plus de vaiſſeaux qu'il lui fut poſſible. Il en donna une partie à ſes lieutenans, qui allerent s'emparer des villes d'Apamée & de Pruſe, & lui-même avec le reſte de la flotte, il enleva aux ennemis au port des Achéens dans la Troade, 13 vaiſſeaux. Il alla enſuite dans une iſle deſerte, près de Lemnos, & y bloqua trois généraux de Mithridate qui s'y étoient retirés, ſçavoir, Varius, Alexandre, & Denis. Il fit avancer deux vaiſſeaux pour les attirer au combat; mais ces généraux qui vouloient l'éviter, deſcendirent à terre pour ſe défendre. Le conſul fit débarquer des troupes qui vinrent les prendre par derriere, ce qui les obligea de regagner leurs vaiſſeaux, & de cotoyer l'iſle, parce qu'ils ne vouloient pas pouſſer au large. Ils furent ainſi chargés par mer & par terre, & forcés de ſe rendre. Les trois généraux priſonniers eurent chacun un ſort different. Denis, pour n'avoir pas la honte d'être attaché au char du vainqueur, prit du poiſon qui le fit mourir ſur le champ. Lucullus réſerva Alexandre, pour décorer ſon triomphe, & pour qu'il ne fût pas dit qu'un ſénateur Romain eût le même deshonneur, il fit tuer Varius.

La nouvelle de la défaite & de la priſe de ces trois généraux, conſterna Mithridate; & dans la crainte que Lucullus ne vint le chercher à ſon tour, il fit voile vers le Pont; mais ſa flotte compoſée de plus de 100 navires, fut battue par une tempête effroyable, qui lui en fit perdre 60: le reſte fut diſperſé; & celui même qu'il montoit faiſant eau de toutes parts, il fut obligé de ſe ſauver ſur le brigantin d'un Corſaire.

Digitized by Google

Lucullus battit encore l'armée de terre de Mithridate : enſuite il paſſa dans le Pont, où il s'empara des villes maritimes. Il aſſiégea Synope, dont les habitans, après avoir brûlé tous leurs grands vaiſſeaux, s'enfuirent ſur des bâtimens légers. De-là Lucullus alla chercher Mithridate, qui s'étoit retiré auprès de Tygranes, roi d'Armenie. Celui-ci qui étoit ſon gendre, aſſembla 250000 hommes, avec leſquels il marcha contre les Romains ; & ce fut à la vûe de leur petit nombre, qu'il dit ce mot rapporté par les hiſtoriens : *S'ils viennent comme députés de Rome, ils ſont trop ; s'ils viennent comme ennemis, ils ne ſont pas aſſez.* Malgré ſa ſupériorité & ſes fanfaronnades, Lucullus le défit entierement.

On voit que ce conſul fit dans cette guerre tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine ; mais la gloire de dépouiller Mithridate de ſes états, & de l'abattre ſans reſſource, étoit réſervée à Pompée. En effet, il le défit en bataille rangée, le força partout, le pourſuivit même dans les lieux les plus reculés de l'Aſie, & le réduiſit à la derniere extrémité. Je n'entre ici dans aucun détail, parce qu'il n'eſt point queſtion de marine. Pompée à qui cette guerre aſſura la réputation de grand capitaine, après l'avoir terminée, alla jouir à Rome des honneurs brillans d'un triomphe le plus pompeux qu'on eût encore vû. Il amena 700 vaiſſeaux pris ſur les ennemis ; & dans le dénombrement des dépouilles remportées ſur les nations vaincues, il y avoit entre-autres choſes, 800 vaiſſeaux enlevés à Mithridate & à ſes alliés.

La guerre contre les pirates qui ſuccéda à la guerre *Mithridatique*, confirma pour jamais à Pompée le ſurnom de GRAND, qu'il avoit acquis dans la premiere. C'étoient des barbares que Mithridate avoit d'abord autoriſés, & même répandus par tout, & qui infeſtoient toutes les mers. Les Carthaginois & les Corinthiens, après la ruine de leurs villes, augmenterent le nombre de ces pirates. Enſuite le libertinage & la licence, joints à la facilité de s'enrichir, les multiplierent extraordinairement. Ils n'avoient d'abord que des barques ; mais devenus plus hardis par l'impunité, ils eurent des vaiſſeaux de toutes grandeurs. Ils ſe firent des entrepôts, des ports, des places d'armes, & des arſenaux. Enfin

ils parvinrent à former une eſpéce de république, qui avoit ſa diſcipline & ſes loix. Dès-lors l'odieux nom de pirates, dont ils continuoient pourtant le métier, leur parut une injure, & ils ſe firent appeller *ſoldats mercenaires*. On les nommoit auſſi Ciliciens, parce que la Cilicie étoit comme le ſiége de leur empire. Ils poſſedoient encore, dans les contrées maritimes des iſles déſertes, des forts abandonnés, & des rades d'un accès difficile qui leur ſervoient d'aziles & de retraites. Ces brigands faiſoient des ravages affreux. Les campagnes qu'ils déſoloient par leurs deſcentes reſtoient incultes, la navigation étoit interrompue, & le commerce troublé : les villes qui tiroient leur ſubſiſtance de la mer manquoient de tout ; perſonne n'oſoit les attaquer ; & l'on ne voyoit point d'apparence à pouvoir arrêter le cours d'un mal que l'on croyoit ſans remede.

Cependant on ouvrit les yeux à Rome, & l'on ſongea ſérieuſement à détourner ce fleau. On envoya d'abord contre les pirates Publius Servilius avec une puiſſante flotte. Ce général donna la chaſſe à leurs brigantins, & nétoya pour quelque tems les mers : mais il ne fut pas plutôt retiré, qu'ils recommencerent leurs courſes avec plus de fureur qu'auparavant. On fut donc obligé de renvoyer Pompée pour les exterminer entiérement. Ce grand capitaine aſſembla pour cet effet près de 500 vaiſſeaux de toutes grandeurs, & les diſtribua par eſcadres, dont il donna le commandement à des lieutenans établis ſous ſes ordres. Il poſta Tibere Neron dans les mers d'Eſpagne juſqu'aux colomnes d'Hercule ; M. Pomponius fut départi dans celles des Gaules & de la Ligurie : Lentulus Marcellus, & L. Attilius eurent ordre de croiſer ſur les côtes d'Afrique, de Sardaigne, & de Corſe ; L. Gellius & Cn. Lentulus furent envoyés dans differens parages de l'Italie & de la Sicile ; Plotius, & Terentius Varron eurent pour département la mer d'Ionie : L. Cinna le Péloponnèſe, l'Attique, l'Eubée, la Theſſalie, la Macédoine, & la Beotie : L. Cullius la mer Egée & l'Helleſpont : P. Piſon la Bithinie, la Thrace, la Propontide, & le Pont-Euxin : Metellus, les mers de Licie, de Pamphylie, de Chypre & de Phénicie. Telle furent, ſelon Appien, les diſpoſitions faites par Pompée :

Florus les arrange autrement : mais cette différence eſt peu importante par rapport à notre objet. Tous ces généraux étoient diſtribués de maniere qu'ils pouvoient ſe prêter des ſecours mutuels, & Pompée étoit placé comme au centre, pour être plus à portée d'envoyer ſes ordres. Les pirates attaqués en même tems de toutes parts, furent battus, défaits, & bien-tôt réduits à implorer la clémence du vainqueur. Ce fut ainſi que Pompée purgea les mers, & cette rapide expédition ne fut que l'ouvrage de 40 jours. Elle fut d'autant plus heureuſe, qu'il n'en coûta aux Romains ni ſang ni vaiſſeaux, & les fruits n'en furent pas médiocres, puiſqu'on vit refleurir le commerce, renaître la tranquillité publique, régner l'abondance ; & qu'enfin les iſles de Chypre & de Crete, auſſi-bien que Majorque & Minorque, ſe ſoumirent à la république Romaine.

Un évenement de cette importance, méritoit d'être conſacré par tous les monumens dont les Romains étoient ſi jaloux. Auſſi fit-on fraper des médailles pour en perpétuer la mémoire (*a*).

L'Afrique & l'Aſie ſoumiſes aux Romains, il ne reſtoit plus de matiere à leur ambition dans l'Europe que les Gaules, l'Allemagne & l'Angleterre, dont la conquête étoit réſervée à Céſar. Les entrepriſes de ce grand capitaine, ſes progrès, ſes ſuccès rapides, fourniſſent de brillans morceaux à l'hiſtoire : mais attachés à notre objet, nous nous bornerons à une expédition maritime, la ſeule dont il ſoit fait mention dans ces mémoires. Vannes ville de Bretagne fort ancienne, ſituée à 2 lieues de l'Océan, auquel elle communique par un canal, étoit du tems de Ceſar une place célèbre par ſon commerce, par le nombre de ſes vaiſſeaux, par les villes qui dépendoient d'elle, toutes ſituées ſur des promontoires, & preſque inacceſſibles, & par l'autorité qu'elle avoit ſur toutes les côtes voiſines, dont les ports voiſins lui appartenoient. Elle étoit fournie d'excellens hommes de mer, & tant par ſon commerce

(*a*) Ces médailles qui ont différens ſymboles & differens types, ſont trop connues des ſçavans pour les décrire ici, elles ont toutes cette inſcription : PRAEF. CLAS. ET. ORAE. MARIT. S. C.

avec l'Angleterre, que par les droits qu'elle exigeoit de ceux qui navigeoient dans cette partie de l'Océan qui lui étoit ſoumiſe, ſes richeſſes étoient devenues conſidérables. Ceſar entreprit de lui faire la guerre ; & voici quelle en fut l'occaſion. Les habitans de Vannes interreſſés à la conſervation de l'Angleterre, pour faire échouer les deſſeins que Ceſar pouvoit avoir ſur cette iſle, cherchoient à l'occuper dans les Gaules. Ils firent priſonniers tous les chevaliers Romains envoyés dans leurs cantons, ſous prétexte qu'on retenoit leurs ôtages à Rome. Ceſar étoit trop fier pour laiſſer cette injure impunie ; mais comme il ne pouvoit attaquer ces peuples que par mer, & qu'il manquoit de vaiſſeaux, il en fit conſtruire ſur la Loire, & en fit venir encore des côtes du Poitou, de la Saintonge, & autres païs maritimes qui lui étoient ſoumis. Il aſſembla de toutes parts des pilotes & des matelots, & fit dreſſer des rameurs. Tous ces préparatifs étants faits il y eut d'autres obſtacles à ſurmonter. Céſar n'avoit aucune connoiſſance de l'Océan, & ne poſſedoit aucun port ſur cette mer. Il avoit à eſſuyer des vents furieux, à ſe tenir en garde contre le flux & reflux qu'il ne connoiſſoit pas, & à combattre des peuples experimentés, inſtruits de leurs avantages, & précautionnés.

Ceux de Vannes cependant ne virent point tous ces apprêts d'un œil tranquille. Ils ſe liguerent avec tous les peuples voiſins, & mirent en mer une flotte de 220 voiles. Leurs vaiſſeaux étoient faits exprès pour les côtes où ils devoient combattre ; ils étoient larges & plats du fond, afin de ne pas échouer dans le tems des marées baſſes, ou d'échouer ſans danger : ils étoient encore hauts de poupe & de proue, pour mieux réſiſter à la tempête, & conſtruits d'un bois très-ſolide, pour n'être pas ſitôt endommagés par les coups des ennemis : leurs voiles étoient de peaux déliées, pour mieux ſoutenir la violence des vents ; & leurs ancres étoient amarées avec des chaînes de fer. Les deux armés navales étant en préſence, Decius Brutus Amiral de la flotte Romaine tint conſeil de guerre pour délibérer ſur l'ordre & les opérations du combat. La ſolidité

des

des vaiſſeaux de Vannes les empêchant d'être entamés par les éperons de ceux de Ceſar, on ſe propoſa d'en couper toutes les manœuvres avec des faux tranchantes attachées à de longues perches. Cet expédient eut un heureux ſuccès & l'on coupa de cette façon les cordages qui ſoutenoient les vergues & les voiles. Ceux de Vannes ne pouvant alors manier leurs vaiſſeaux, ils leur devinrent inutiles, & les Romains s'en emparerent ſans beaucoup de peine. Car comme ils alloient tout de ſuite à l'abordage, la ſcience des évolutions ne ſervoit de rien. Cette ſeule action termina la guerre. Ceux de Vannes ayant perdu leurs vaiſſeaux & l'élite de leurs troupes ſe rendirent à diſcrétion.

Ceſar, après cette expédition, ſe vit maître de la plus grande partie des Gaules, mais ſon ambition ne s'en tint pas là : il voulut joindre à cette conquête celle de l'Angleterre. Tout le ſollicitoit à cette entrepriſe : le deſir de ſe vanger de la nation qui avoit donné du ſecours aux Gaulois ; l'eſpoir du butin & l'attrait des perles qu'il croyoit fort communes dans l'iſle, au rapport de Suetone ; enfin, l'ambition de pénétrer dans un pays qui paſſoit alors pour inacceſſible, & de découvrir des régions inconnues. Il commença par aſſembler tous ceux qui commerçoient dans l'iſle, pour tirer d'eux quelques connoiſſances de l'Angleterre : mais aucun ne ſatisfit ſa curioſité ; ils étoient tous intereſſés à déconcerter un deſſein capable de ruiner leur commerce. Le peu de lumieres qu'il avoit tiré ne le rebuta point. Il envoya à la découverte Voluſenus ſur un brigantin. Cet officier revint au bout de cinq jours, & fit à Céſar une deſcription des côtes d'Angleterre, telles qu'il les avoit remarquées ſans être deſcendu à terre. Ceſar accoutumé à tenter les entrepriſes les plus difficiles, ne crut pas celle-ci impoſſible. Il aſſembla à Calais, ſelon quelques auteurs, ou à Boulogne, ſelon d'autres, 80 vaiſſeaux de charge, pour tranſporter deux Légions en Angleterre. Il diſtribua ſes galères aux principaux officiers de ſon armée, & donna à ſa cavalerie 18 navires qui étoient à l'ancre à deux lieues de-là, & qui n'avoient pû aborder à cauſe des

An. Rom. 699. vents contraires. Le vent étant devenu favorabe, il fit lever l'ancre vers le milieu de la nuit, & ſur les neuf heures du matin, il ſe trouva dans les rades de l'iſle. Il vit la côte bordée d'ennemis rangés en bataille, qui pourtant ne l'empêcherent pas de mouiller dans un parage qui lui parut aſſez bon. Il y fut joint par tous ſes vaiſſeaux ; mais la difficulté de faire une deſcente à la vûe de tant d'ennemis, l'obligea de la faire plus loin. Les Anglois réſolus de lui diſputer le terrain, allerent à ſa rencontre, & ſe préſenterent en bon ordre ſur le rivage.

Tout autre que Céſar ſe ſeroit rebuté. Les rivages étoient bordés d'hommes prêts à ſacrifier leurs vies pour défendre leurs foyers & leurs autels. Ils avoient une infanterie nombreuſe & une excellente cavallerie, ſoutenus d'une multitude de chariots propres pour le combat. Les Romains ne pouvoient d'ailleurs approcher du bord, parce que leurs vaiſſeaux étoient trop grands. Mais Céſar ſçut vaincre tous ces obſtacles ; il fit un détachement aſſez conſidérable pour aller attaquer l'ennemi. Les ſoldats tout peſament armés qu'ils étoient ſauterent dans la mer, & combattirent en cet état contre les Anglois qui les attendoient de pied ferme, & qui pouſſoient ſur eux leurs chevaux, parce qu'ils connoiſſoient la profondeur de leurs rivages. Ceſar s'étant apperçu que ſes troupes combattoient avec beaucoup de deſavantage, fit avancer des vaiſſeaux légers qui alloient à rames & à voiles. Ces bâtimens s'approcherent du bord, prirent les Anglois en flanc, & lançant ſur eux une grêle de pierres & de traits, les obligerent de reculer. Ces barbares étonnés à la vûe de ces machines meurtrieres qui leur étoient inconnues, & des vaiſſeaux à rames dont ils ignoroient l'uſage, abandonnerent du terrain, & par-là donnerent aux Romains plus de facilité de s'avancer ſur le rivage. Mais comme la crainte des Romains arrêtoit leurs pas, celui qui portoit le drapeau de la dixiéme légion ſauta dans la mer, & marchant à l'ennemi s'écria : *Si quelqu'un veut ſauver l'honneur des Aigles Romaines, qu'il me ſuive pour empêcher qu'elles ne tombent entre les mains des barbares.* Cette action réveilla la fierté Romaine, on ſe jetta dans la mer de tou-

tes parts, & l'on commença bruſquement un choc où les Romains furent d'abord maltraités, parce qu'ils ne gardoient pas leurs rangs; mais quand ils eurent gagné la terre ferme, & qu'ils ſe furent mis en ordre de bataille, ils culbuterent les Anglois, & s'établirent ſolidement dans leur iſle.

Quatre jours après les 18 vaiſſeaux chargés de la cavalerie Romaine, arriverent à la vûe du camp; mais le mauvais tems les obligea de relâcher dans le port d'où ils étoient partis. Les vaiſſeaux qui avoient paſſé l'armée de Ceſar, furent très-endommagés de cette tempête; pluſieurs de ceux qui étoient à l'ancre furent briſés ou déſemparés, & ceux qu'il avoit fait mettre à ſec ne furent guéres moins maltraités; car comme l'on étoit en pleine lune qui eſt le tems des grandes marées, dont les Romains ignoroient l'effet, ces vaiſſeaux furent expoſés à toute la violence des flots, qui les jetterent ſur la côte. L'embarras des Romains fut grand alors. Ils manquoient de vaiſſeaux pour repaſſer la mer, & des matériaux néceſſaires pour radouber le peu qui leur en reſtoit. Mais Ceſar ne ſe manqua point à lui-même, & toujours fertile en expédiens, il ſçut bientôt remédier à tout. Comme il avoit perdu 12 vaiſſeaux, pour pouvoir ſe ſervir des autres, il fit défaire les plus maltraités pour racommoder ceux qui l'étoient moins, & pour ne pas expoſer ſon armée à une navigation dangereuſe, parce qu'on étoit dans l'équinoxe, & aux approches de l'hiver, il profita du premier vent favorable, & retourna dans les Gaules.

Il retourna l'année ſuivante en Angleterre avec une flotte plus nombreuſe. Elle étoit de 800 voiles, ſelon quelques-uns, & de plus de 1000 ſelon d'autres. Il fut mouiller dans une rade commode où ſes troupes débarquerent ſans obſtacle, & d'abord il les conduiſit en bon ordre contre les Anglois qui occupoient un poſte avantageux. La flotte de Ceſar eut encore à eſſuyer une tempête ſi furieuſe, que ſes vaiſſeaux chaſſans ſur leurs ancres, les uns ſe briſerent en ſe choquant, ou furent très-endommagés, & les autres furent jettés ſur le rivage. Dix jours ſuffirent à Ceſar pour

réparer cet accident. Il fit venir d'autres vaiſſeaux des Gaules, & après avoir fait radouber ceux qui en avoient eu beſoin, il les renferma tous dans l'enceinte de ſon camp. Enſuite il pouſſa les Anglois, les battit, leur prit des villes, les rendit tributaires du peuple Romain, leur prit des ôtages, & repaſſa dans les Gaules chargé de butin. Ce fut la premiere fois que les Anglois payerent un tribut aux Romains, & Ceſar pour en marquer l'époque, fit frapper dans les Gaules à ſon retour, une ſorte de monnoye ſur laquelle on liſoit d'un côté le mot *Taſcia*, qui ſignifioit en langue Britannique, *Denier de Tribut*, & de l'autre côté le mot *Ver*, pour indiquer *Verolanium*, place où réſidoit le général Anglois défait par Céſar.

La guerre civile entre Pompée & Ceſar qui rapella le dernier en Italie, offre des évenemens trop connus, & trop étrangers à notre objet pour nous y arrêter. On ſçait que la marine y eut peu de part, & que ſi l'on équippa des flottes de part & d'autre, elles ne ſervirent qu'à tranſporter des armées ſur le ſanglant théatre où ces deux rivaux ſe diſputerent l'empire du monde. Ainſi pour n'omettre rien, nous nous bornerons à quelques détails qui nous concernent.

Ceſar, qu'un reſte de ſcrupule arrêta quelques momens au bord du Rubicon, ayant franchi ce fameux paſſage, s'avançoit lentement du côté de Rome. Aux premiers avis de ſa marche, Pompée & les conſuls en ſortirent & gagnerent Brindes, où ceux-ci s'embarquerent pour Durazzo. Ceſar qui ne vouloit pas donner à Pompée le tems de ſe reconnoître, le ſuivit à Brindes, & de-peur qu'il ne lui échappât du côté de la mer, il réſolut de fermer l'entrée du port de cette ville; il fit pour cela travailler à une digue dans l'endroit le moins large; mais comme il ne put pas même la pouſſer juſqu'au milieu, à cauſe de ſa profondeur. Il remplit l'intervale de doubles radeaux de trente pieds en quarré, & les affermit avec des ancres attachés aux quatre coins: il joignit d'autres radeaux de même grandeur pour défendre les premiers, les couvrit de faſcines & de terre, afin de pouvoir y placer des troupes, fortifia le

tout avec des parapets & des clayes, & fit conſtruire de diſtance en diſtance des tours à deux étages, pour leur ſervir de redoutes. Pompée fit attaquer ces ouvrages par de gros vaiſſeaux, chargés de tours à triple étage, qui étoient remplies de machines & de gens de trait. Après quelques jours d'eſcarmouches aſſez vives, Pompée vit revenir les vaiſſeaux qui avoient conduit les conſuls à Durazzo : Il jugea à propos de s'y embarquer avec une partie de ſes troupes, & ſe retira en Epire, laiſſant au pouvoir de Ceſar deux de ſes vaiſſeaux remplis de ſoldats, qui ſe trouverent engagés dans les ouvrages conſtruits à l'entrée du port.

Pompée à peine hors de l'Italie, voulut y rentrer plus glorieuſement qu'il n'en étoit ſorti ; il s'occupa dans ce deſſein à former une armée, à ſe ménager des intelligences, & à s'aſſurer des villes qui étoient à ſa bienſéance. Marſeille lui parut une place importante, il la fit occuper par Domitius, qu'il y envoya avec 5 galères. Ceſar allant en Eſpagne pour y combattre les lieutenans de ſon adverſaire, ſe préſenta devant cette ville ; mais comme elle lui refuſa ſes portes, il fit dire aux habitans qu'il les rendoit reſponſables de la guerre dans laquelle ils alloient s'engager, & les exhorta fort à prendre ſon parti, qu'il repréſentoit comme celui de la république. Les habitans lui répondirent, que voyant l'Empire Romain diviſé, ils ignoroient de quel côté étoit la juſtice, qu'il ne leur appartenoit pas d'en juger, & qu'ils étoient réſolus de demeurer neutres. Cependant Domitius arriva à Marſeille, il fut reçu dans le port avec ſes vaiſſeaux, & nommé pour commander dans la ville. On s'attendoit à être attaqué par Céſar, auſſi ſe diſpoſa-t-on à le bien recevoir, tout ce qu'on pût trouver de vaiſſeaux fut raſſemblé dans le port, & on amaſſa toutes les munitions & proviſions néceſſaires pour ſoutenir un long ſiége. Ceſar de ſon côté réſolu de ſe vanger du refus qu'on lui avoit fait, ſe mit en état d'aſſiéger Marſeille par terre & par mer ; & comme les vaiſſeaux lui manquoient, il en fit conſtruire 12 à Arles, qui au bout de 30 jours ſe trouverent tout équipés & rendus devant la place. Il laiſſa ces vaiſſeaux ſous

le commandement de Décius Brutus, & prit la route d'Eſpagne.

Les Marſeillois pour épouventer la flotte Romaine, firent ſortir dix-ſept vaiſſeaux longs, accompagnés de pluſieurs autres de moindre grandeur, tous bien armés & bien équipés, & ils allerent en bon ordre attaquer Brutus, qui avoit jetté l'Ancre près d'une iſle voiſine*. Ce général plus foible en nombre de vaiſſeaux, mais comptant ſur la valeur de ſes troupes, qui étoient accoutumées à vaincre, cherchoit à en venir à l'abordage. Auſſitôt qu'il vit approcher les Marſeillois, il appareilla, & alla au-devant d'eux. Le combat s'engagea d'abord & fut très-ſanglant. Domitius qui commandoit la flotte de Marſeille, avoit ſur ſes vaiſſeaux des montagnards, gens féroces, nés parmi les armes, & des eſclaves qu'il faiſoit combattre pour leur liberté. Mais ſon principal avantage conſiſtoit dans ſes bâtimens qui étoient legers, d'une bonne conſtruction, & conduits par d'habiles pilotes; au-lieu que ceux de Ceſar étoient bâtis d'un bois vert, gouvernés par de mauvais pilotes, & montés par des rameurs peu expérimentés. Les Marſeillois, pour mettre encore à profit l'avantage du nombre, faiſoient attaquer chaque vaiſſeau ennemi avec deux de leurs navires. Les Romains qui trouvoient leur compte à combattre de près, faiſoient grand uſage de leurs grapins, & accrochant les vaiſſeaux Marſeillois aux leurs, ils ſautoient dans le bord ennemi: ainſi le combat par cette manœuvre, devenoit l'affaire d'un coup de main, où la ſcience maritime étoit inutile, & où la valeur décidoit ſeule. Ce fut auſſi ce qui donna la victoire aux Romains; les Marſeillois furent battus & perdirent neuf vaiſſeaux.

* L'Iſle d'Hieres.

Pompée ayant appris avec la nouvelle de ce premier échec, que Marſeille étoit preſſée par mer & par terre, envoya à ſon ſecours L. Naſidius, avec 16 navires, dont quelques-uns avoient des éperons d'airain. Ce général étant arrivé à la hauteur de Marſeille, donna avis de ſon arrivée à Domitius. Les Marſeillois qui avoient rétabli leur flotte, faiſoient eſcorter leurs vaiſſeaux par des barques de pêcheurs, couvertes, pour mettre les rameurs à l'abri des

traits. Ils ſortirent dans cet état du port, pour aller joindre Naſidius à la faveur du vent. La jonction faite, on ſe mit en ordre de bataille ; les Marſeillois prirent l'aîle droite, & Naſidius l'aîle gauche. Brutus fit de ſon côté ſes préparatifs. Il avoit groſſi ſa flotte de ſix vaiſſeaux, qu'il avoit pris dans le dernier combat, & qu'il avoit équipés. Les deux flottes étant en préſence, à la vûe des habitans de Marſeille, & de l'armée Romaine, qui faiſoit le ſiége par terre, partageoient l'attention des deux partis. Les Marſeillois commencerent le combat avec une intelligence & une bravoure égales ; ils faiſoient voltiger leurs vaiſſeaux, beaucoup plus légers que ceux des Romains, dans les intervalles que ces derniers laiſſoient entr'eux. Lorſqu'un de leurs bâtimens étoit accroché, ils voloient à ſon ſecours & le dégageoient; enfin, ils incommodoient beaucoup l'ennemi par les traits dont ils le couvroient de toutes parts. Deux galères Marſeilloiſes tomberent avec furie ſur l'Amiral des Romains ; mais ce vaiſſeau, par ſa manœuvre les ayant habilement évitées, le coup qu'elles vouloient lui porter, n'atteignit qu'elles-mêmes, & la violence du choc ayant fracaſſé leur proue, elles s'ouvrirent, & furent coulées à fond par les vaiſſeaux voiſins.

Naſidius qui étoit reſté dans l'inaction pendant le conflit, effrayé de ce léger échec, s'enfuit, & prit la route d'Eſpagne, ſuivi d'une galère Marſeilloiſe, ce qui décida l'action en faveur des Romains. Les habitans de Marſeille perdirent neuf vaiſſeaux, dont cinq furent coulés à fond & quatre furent pris. Il n'en couta pas un ſeul aux Romains ; le ſiége de la place fut pouſſé par terre avec beaucoup de vigueur, les habitans qui n'eſperoient plus de ſecours, voyant leurs fortifications ruinées, & preſſés encore par la famine & la peſte, ſe rendirent à la diſcretion du vainqueur, & le mirent en poſſeſſion de leur ville, de leur port & de leurs vaiſſeaux. Domitius trouva cependant le ſecret de ſortir du port, à la faveur d'un gros tems, & ſe ſauva.

Voilà l'évenement le plus remarquable qui ſe paſſa ſur mer pendant le cours de cette guerre civile, qui fut terminée

par la bataille de Pharſale. Dans le tems même qu'elle fut donnée, Caſſius qui étoit du parti de Pompée, arriva en Sicile avec les flottes combinées de Syrie, de Phenicie & de Cilicie. La flotte de Céſar étoit alors partagée entre Pomponius & Sulpitius. L'eſcadre du premier étoit à Meſſine même, & celle de Sulpitius dans le détroit. Caſſius informé que Pomponius ne ſe tenoit point ſur ſes gardes, l'alla ſurprendre dans le port, & y brûla tous ſes vaiſſeaux, au nombre de 35. Ce coup effraya tellement ceux de Meſſine, qu'ils ſe ſeroient rendus auſſitôt, s'ils n'avoient appris en même-tems la défaite de Pompée à Pharſale, Caſſius fit une pareille tentative ſur les vaiſſeaux de Sulpitius, & il en réduiſit cinq en cendres. Mais il en perdit quatre lui-même : celui qu'il montoit fut pris, & il ſe ſauva dans une chaloupe.

Ainſi le génie de Ceſar, comme s'exprimoient les Romains, étoit partout ſupérieur à celui de Pompée. Ce grand homme, pour échaper au vainqueur après la journée de Pharſale, fut réduit à ſe mettre dans une méchante barque, ſur une mer qu'il avoit parcouru avec une flotte nombreuſe & triomphante, & ſur laquelle, au rapport de Pline il avoit enlevé 860 vaiſſeaux aux ennemis du peuple Romain. Après avoir erré quelques tems de côtes en côtes, il aborda en Afrique, & trouva la mort dans le lieu même où il cherchoit un aſile.

Ceſar qui eſtimoit aſſez ſon rival, pour le craindre encore après ſa défaite, le ſuivit dans ſa fuite. Etant arrivé ſur les rives de l'Helleſpont avec ſon armée, il la fit paſſer ſur des barques dans l'Aſie mineure. il rencontra dans ce trajet Caſſius lieutenant de Pompée, qui commandoit une flotte de 70 vaiſſeaux. Si ce général avoit ſçû profiter de ſes avantages, il eſt certain qu'il étoit maître de Ceſar & de ſa fortune. Mais par un bonheur ineſperé pour Ceſar, le même Caſſius qui dans la ſuite oſa l'immoler au milieu de Rome, frapé d'une terreur panique, ſe rendit à lui, & remit lâchement entre ſes mains ſa perſonne avec ſes vaiſſeaux. Ceſar heureuſement échappé à un ennemi redoutable, monta ſur les vaiſſeaux de Pompée, & prit

la

la route de Rhodes pour y mettre ſa flotte en état. De-là il fit voile vers Aléxandrie, où Pompée s'étoit réfugié, & où il apprit ſa mort.

Ce fut dans cette ville d'Egypte que Ceſar courut les plus grands dangers. Il y fut aſſiégé de toutes parts, par une armée nombreuſe d'Egyptiens, qui ne vouloient point ſouffrir chez eux un conquerant de cette réputation ; & pour réſiſter à tant d'ennemis, il fut obligé de faire venir un renfort de vaiſſeaux de Rhodes, de Syrie & de Cilicie, qu'il joignit à ſa flotte. Dans le tems qu'il étoit le plus reſſerré dans la place, tant par les habitans que par les troupes qui en occupoient une grande partie, il lui arriva par mer une légion ; mais comme les vaiſſeaux qui la portoient ne pouvoient aborder à cauſe des vents contraires, ils jetterent l'ancre à quelque diſtance de-là. Ceſar averti de leur arrivée, & de la diſette d'eau où ils ſe trouvoient, laiſſa des troupes pour garder ſes retranchemens, & les alla joindre avec toute ſa flotte. Il fit creuſer ſur les bords du Nil, & trouva de l'eau. Il voulut enſuite rentrer dans Alexandrie ; mais les Egyptiens, pour lui fermer le paſſage, envoyerent au-devant de lui tous leurs vaiſſeaux en état de tenir la mer. Ceſar qui ne vouloit point entamer d'action, parce qu'il n'y avoit plus que deux heures de jour, & qu'il n'avoit point de ſoldats, relâcha ſur la côte dans un abri où il ne pouvoit être inſulté ; mais une galère Rhodienne l'engagea malgré lui dans un combat qu'il vouloit éviter. Cette galère n'ayant pas ſuivi les autres, fut attaquée par quatre vaiſſeaux Egyptiens, accompagnés de pluſieurs barques : Ceſar dont l'attention ſe portoit partout, courut à ſon ſecours, & fut ſuivi des Rhodiens. L'action fut vive de part & d'autre, mais Ceſar en remporta l'avantage. Il prit une galère à quatre rangs de rames, en coula une autre à fond, & en mit une troiſiéme hors de combat, après avoir tué tous ceux qui la montoient. Le reſte prit la fuite, & lui échappa à la faveur de la nuit. Ceſar après cette expédition rentra dans le port, & comme le vent étoit toujours contraire, il fut obligé de faire rémorquer ſes vaiſſeaux de charge par ſes galeres.

Les Alexandrins commencerent alors à redouter les ſuites d'une guerre dans laquelle ils ſe voyoient maltraités par un ennemi bien inférieur en force. Ceſar avoit déja brûlé plus de 110 vaiſſeaux, ſoit dans leur arſenal, ſoit dans le port même, & les avoit battus ſur mer, malgré toute l'habileté dont ils ſe piquoient. Ils reconnurent la néceſſité de fortifier leur marine, qui étoit leur principale reſſource, & par le moyen de laquelle ils pouvoient couper à Ceſar les ſecours & les vivres. Ils raſſemblerent dans ce deſſein tous les vaiſſeaux épars dans les bouches du Nil, qui ſervoient de pataches aux commis prépoſés à la levée des droits. Ils y joignirent de vieux bâtimens qui reſtoient depuis long-tems inutiles dans un arcenal ſecret, & en compoſerent une flotte de 22 galères à 4 rangs de rames, de cinq plus grandes, & de pluſieurs moindres. Pour radouber tous ces navires, & faire des rames dont ils manquoient, ils employerent juſqu'aux bois des portiques, & des autres édifices publics. Auſſi-tôt que cette flotte fut équipée, Ceſar l'alla chercher pour la combattre. La ſienne étoit compoſée de 34 galères, dont dix à quatre & cinq rangs de rames. Les galères de Rhodes étoient à l'aîle droite, celles du Pont avoient la gauche, & le reſte occupoit une ſeconde ligne. Les Alexandrins parurent en même tems en bonne contenance. Ils avoient 22 galères de front, les autres étoient derriere pour les ſoutenir, & les petits vaiſſeaux étoient répandus ſur les aîles, pour être à portée de ſecourir les grands.

Les deux armées étoient ſéparées par un banc de ſable, & les Romains ne pouvoient aller aux ennemis que par un détroit, dont l'entrée & la ſortie étoient également difficiles & dangereuſes. Ceſar fut long-tems dans l'incertitude du parti qu'il devoit prendre; mais Euphranor, chef des Rhodiens, lui repréſenta vivement, que les obſtacles qui l'arrêtoient n'étoient point inſurmontables, qu'il s'engageoit à paſſer le premier, & que par une longue réſiſtance, il donneroit aux autres vaiſſeaux le tems de le ſuivre; Ceſar déterminé par tant de réſolution approuva le projet. Le général Rhodien s'avança donc avec quatre galères qui furent auſſi-tôt inveſties, mais elles furent maniées avec tant

d'adreſſe, qu'en préſentant toujours la proue, elles garantirent leurs flancs & leurs rames. Tous les vaiſſeaux de Ceſar paſſerent à la faveur de cette eſcarmouche, & l'engagement devint bien-tôt général. Les Romains riſquoient tout dans cette occaſion, car ils n'avoient plus de reſſource en cas de défaite, n'ayant point de place d'armes pour ſe retirer, & ne pouvant échaper aux vainqueurs; mais ce fut à cette extrémité même qu'ils dûrent la victoire; car leur courage ſe ranimant par la néceſſité de vaincre ou de périr, ils ſuppléerent par leur valeur, à l'adreſſe & au nombre de leurs ennemis. Ils prirent aux Alexandrins une galère à cinq rangs de rames, avec toute ſa charge, ils en coulerent trois à fond, ſans en perdre une ſeule, & ils ſe ſeroient emparés du reſte, s'ils ne s'étoient ſauvés à l'abri des maiſons & d'une digue qui les défendirent. Ce combat fut donné ſur la côte du Phare; c'étoit une petite iſle de figure oblongue, jointe à la ville d'Alexandrie par une chauſſée, & dans laquelle Ptolèmée Philadelphe avoit fait bâtir un fanal, pour éclairer la nuit les vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans ces parages.

Céſar perſuadé qu'il ne ſe rendroit jamais maître de la ville, s'il ne s'emparoit auparavant de l'iſle, forma le deſſein de l'attaquer. Il fit monter dans des barques & dans des chaloupes dix de ſes cohortes, qui étoient l'élite de ſon infanterie, avec quelque cavalerie Gauloiſe. Ces troupes allerent aborder dans l'iſle; & pour faciliter leur deſcente, Ceſar fit faire en même tems une attaque par mer. Les Alexandrins, ſoutenus par cinq galères, faiſoient une vigoureuſe défenſe du haut de leurs maiſons & de deſſus le rivage; les Romains les ayant chaſſés de tous les lieux où ils tenoient, les obligerent de ſe ſauver dans la ville, la plûpart à la nage, fermerent le paſſage à leurs vaiſſeaux, & ſe ſaiſirent de la digue, où ils s'établirent; mais cet avantage même leur devint funeſte. Les matelots & les rameurs ayant tous quitté leurs galères, voulurent auſſi par curioſité monter ſur cette digue, & mirent de la confuſion parmi les combattans. Une multitude d'Egyptiens ſortis de la ville en bataille, apperçurent ce deſordre, & pour en profiter, vinrent attaquer la digue par un pont dont ils étoient maîtres, & furent ſoute-

nus par leurs vaiſſeaux. A la vûe de ce corps nombreux, ceux qui étoient imprudemment ſortis des galères, coururent en déſordre pour y rentrer ; cette précipitation jetta le trouble & l'épouvante parmi les ſoldats, qui voulant regagner eux-mêmes leurs vaiſſeaux, ſe virent dans l'impoſſibilité de le faire, parce que les galères étoient obligées de prendre le large, de peur de tomber entre les mains des ennemis. Le plus grand nombre néanmoins s'étant jetté à la nage, pluſieurs, empêchés par la foule, y périrent. D'autres moins prompts, furent taillés en piéces ſur le rivage. Ceſar, après avoir fait d'inutiles efforts pour raſſurer ſes troupes intimidées & les ramener au combat, regagna ſon vaiſſeau, & le voyant extrémement chargé & prêt à couler à fonds par la multitude qui s'étoit empreſſée d'y monter, ſe jetta lui-même à la nage pour joindre ſes galères les plus éloignées.

Les Egyptiens ne l'eurent pas plutôt apperçû dans la mer, qu'ils lui lancerent une grêle de traits ; il auroit ſuccombé ſans doute, ſans un expédient qui lui réuſſit ; il ſe défit de ſa cotte d'armes, qu'il laiſſa voguer au gré des flots : les ennemis croyant que c'étoit Ceſar lui-même, dirigerent tous leurs coups ſur cette cuiraſſe, pendant qu'il échappoit & gagnoit ſes vaiſſeaux. Il ne reſta entre les mains des Egyptiens que cette dépouille, qu'ils porterent en triomphe à Alexandrie, & dont ils érigerent un trophée, comme un monument de leur victoire.

Ceſar dans la ſuite eut bien ſa revanche, il remporta pluſieurs avantages ſur ceux d'Alexandrie, & entre-autres, une victoire complette aux bouches du Nil ſur Ptolémée ; tellement qu'il le força d'implorer ſa clémence, & diſpoſa même du royaume d'Egypte en faveur de Cléopatre, ſœur du roi vaincu, de laquelle nous aurons lieu de parler bientôt.

Après la guerre d'Alexandrie, Ceſar qui comptoit toujours n'avoir rien fait quand il lui reſtoit quelque choſe à faire, paſſa dans le Boſphore de Thrace. Pharnace, roi du pays, profitant de la diviſion des Romains, vouloit s'emparer de la Cappadoce & du royaume de Pont ; Ceſar ayant appris ſes deſſeins, marcha contre lui, & tailla ſon armée en

Digitized by Google

piéces. Cette expédition fut ſi rapide, que Ceſar étonné lui-même de la prompte ſoumiſſion du Boſphore, profera à cette occaſion ces paroles célebres : *Je ſuis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.*

Les reſtes du parti de Pompée, qui étoient compoſés d'une grande partie de la nobleſſe Romaine, & liguée avec Juba, roi de Mauritanie, le rappellerent bientôt en Afrique, où après des ſuccès différens & pluſieurs combats, dans leſquels il y eut quelques vaiſſeaux brûlés ou coulés à fond, il demeura encore victorieux. La plûpart des chefs de ce parti ſe firent périr eux-mêmes, pour ne point tomber entre les mains de Ceſar, & le reſte ſe réfugia en Eſpagne. Ceſar les y ſuivit de près, & y trouva un puiſſant parti formé par les enfans de Pompée, & par gens encore attachés à ſon nom.

Cette guerre commença par un combat naval, donné près de Cadix, entre Varus, ancien lieutenant de Pompée, & Didius, lieutenant de Ceſar. Une tempête qui s'éleva peu après que le combat fut engagé, expoſa Ceſar aux plus grands périls ; mais le bonheur qui l'accompagnoit partout, ne l'abandonna point dans cette occaſion. La bataille fut ſanglante & des plus opiniâtres. Le jeune Pompée vaincu, voulut ſe ſauver avec 30 galères, mais après avoir été pourſuivi par Didius, qui lui prit ou brûla tous ſes vaiſſeaux, il mit pied à terre, & s'alla cacher dans le creux d'un rocher où il fut tué.

Ceſar ayant abattu tous ſes ennemis, ſe rendit à Rome, où on lui décerna les honneurs du triomphe. Les differentes guerres qu'il avoit eu à ſoutenir par mer depuis ſon entrée dans les Gaules, lui avoient donné de grandes vûes pour la marine ; & juſques-là perſonne n'avoit eu plus d'occaſions d'en connoître l'importance. Auſſi ſe préparoit-il à la rendre floriſſante, lorſqu'il fut aſſaſſiné dans le ſénat. Il avoit déja fait faire autour de Rome des canaux pour la communication des rivieres, fait nétoyer le port & la rade d'Oſtie, & fait conſtruire des phares, des jettées, & des arſenaux, partout où l'utilité de la navigation ſembloit le demander. Il avoit voulu faire couper l'iſthme de Corinthe, & ſon deſſein

étoit d'arrondir l'empire Romain de maniere que les deux mers en fuſſent les limites : mais un inſtant détruiſit tous ces beaux projets, & ſa mort entraîna la décadence de la marine Romaine.

LIVRE IX.

De la Marine des Romains ſous l'Empereur Auguſte.

OCTAVIUS, fils adoptif & neveu de Jules Ceſar, que nous déſignerons dans la ſuite ſous le nom d'*Auguſte*, qu'il reçut après la bataille d'Actium, ſous prétexte de venger la mort de ſon oncle, ſucceda à toute ſa puiſſance, & s'y affermit peu à peu.

Brutus & Caſſius, chefs de la conjuration contre Céſar, & qui furent eux-mêmes ſes principaux meurtriers, s'étoient réfugiés l'un dans la Macédoine, & l'autre dans la Syrie, avec pluſieurs légions, ils s'y maintenoient ſous le titre de libérateurs de la patrie, & de vengeurs de la liberté publique. Ils avoient, outre leurs troupes de terre, des flottes conſidérables, abondamment fournies de ſoldats & de munitions. Dolabella qui vouloit combattre Caſſius, conduiſit ſes troupes en Syrie, où il étoit, pendant que ſon armée s'avançoit par terre ; il la fit cotoyer par ſa flotte, qui étoit compoſée de vaiſſeaux Rhodiens, Lyciens, Pamphyliens, & Ciliciens. Quand il fut arrivé à Laodicée, ville ſituée dans une peninſule, & peu éloignée du Mont-Liban, Caſſius qui avoit groſſi ſa flotte de quelques vaiſſeaux Sidoniens, vint à ſa rencontre & l'attaqua ; il étoit ſi perſuadé qu'il remporteroit la victoire, que de peur qu'il ne lui échappât, il avoit fait fortifier l'iſthme, afin de l'aſſiéger par mer & par terre ; les deux flottes qui étoient à peu près d'une égale force, ſe livrerent un combat très-vif, & dont le ſuccès fut long-tems incertain. Il périt beaucoup de vaiſſeaux de part & d'autre ; mais enfin la fortune ſe déclara pour Dolabella, il s'empara de cinq vaiſſeaux de Caſſius, avec toute leur charge, & mit le reſte en fuite.

Caſſius réſolu de réparer le mauvais ſuccès de ce combat,

travailla promptement à refaire ſa flotte, il demanda des vaiſſeaux à Cleopatre reine d'Egypte, à Serapion ſon gouverneur en l'iſle de Chypre, aux Rodiens, aux Lyciens, & à tous ceux qui pouvoient encore tenir pour Pompée. Cleopatre ne répondit pas favorablement à ſa demande; l'engagement de cœur qu'elle avoit pris avec Ceſar, ne lui permit pas de donner du ſecours à ſes ennemis. Serapion ne fit pas de même, il lui envoya tous ſes vaiſſeaux, les Tyriens & les habitans d'une petite iſle voiſine en firent autant; mais les Rhodiens & les Lyciens, ſous prétexte de ne vouloir pas entretenir le feu de la guerre civile, refuſerent de donner ce qu'on leur demandoit. Caſſius ayant rétabli ſes forces, alla attaquer Dolabella à Laodicée; l'action fut vive, mais ne décida rien; les deux partis y perdirent beaucoup de monde, & aucun ne put ſe flatter d'avoir remporté l'avantage. Caſſius, qui dans cette journée n'avoit ſatisfait ni ſa vengeance ni ſon ambition, tenta la fortune d'un ſecond combat, dans l'eſpérance d'un plus heureux ſuccès. Il ne fut pas trompé dans ſon attente, & il en ſortit victorieux. La priſe de Laodicée, la mort de Dolabella, & la réunion de ſes troupes, qui lui prêterent ſerment de fidélité, furent les fruits de cette victoire.

Après cette expédition, Caſſius réſolut de ſe venger du refus que Cléopatre avoit fait de lui prêter du ſecours; & ayant été averti que cette reine alloit joindre Auguſte & Antoine, il fit voile vers l'Egypte, pour renverſer ſes deſſeins, & pour la punir. Mais comme Brutus le preſſoit par de fréquens couriers de le venir joindre, pour travailler à déconcerter les deſſeins d'Auguſte & d'Antoine, qui s'approchoient avec une puiſſante armée, il fut obligé d'abandonner ſon projet, & d'aller trouver Brutus. Ces deux chefs étant réunis, regle rent enſemble les opérations de cette guerre, & réſolurent de ſoumettre les Rhodiens & les Lyciens, pour ne pas laiſſer derriere eux des ennemis capables de les inquiéter, quand ils auroient en tête Antoine & Auguſte. Caſſius fut chargé de l'expédition de Rhodes: il mit ſa flotte en bon état, la munit de tout ce qui étoit néceſſaire, & la fit aſſembler à Mynde. Les Rhodiens allarmés du péril qui

les menaçoit, mirent tout en œuvre pour déſarmer la colere de Caſſius; mais n'ayant pû le fléchir par leurs ſoumiſſions, ils ne ſongerent plus qu'à lui vendre cher leur liberté, ou à lui préparer le même affront qu'avoit éprouvé Mithridate devant leur ville. Dans cette réſolution, ils allerent au-devant de Caſſius avec 33 navires; & pour l'intimider, ils paſſerent cette premiere journée à faire montre de leurs galères, & à les manier avec une extrême légereté. Le lendemain, ils voulurent recommencer la même choſe; mais Caſſius ſe préſenta en bataille, & le combat s'engagea. Les Rhodiens firent d'abord la manœuvre la plus fine & la plus hardie, ils s'élançoient au milieu de la flotte ennemie, & s'en retiroient avec la rapidité d'un éclair; ils échapoient quand on croyoit s'en ſaiſir; ils heurtoient en fuyant tout ce qu'ils rencontroient: rien ne ſe déroboit à leurs coups, & ils ne pouvoient recevoir d'atteinte. Mais toute l'adreſſe des Rhodiens n'aboutiſſoit à rien de déciſif, & leurs vaiſſeaux n'entamoient que légerement ceux des Romains. Ceux-ci, dont les vaiſſeaux étoient plus grands & plus forts, firent bientôt ceſſer un jeu qui les ennuyoit. Quand les vaiſſeaux des Rhodiens s'approchoient, ils les accrochoient avec des mains de fer, & les obligeoient d'en venir à l'abordage. Ce genre de combat toujours favorable aux Romains, eut le ſuccès qui l'accompagnoit d'ordinaire: ils prirent trois vaiſſeaux ennemis, avec toute leur charge, en mirent deux en piéces, & le reſte fort maltraité ſe retira à Rhodes.

Caſſius après s'être radoubé à Mynde, * fit voile à Loryma, **, ville de la Natolie, ſituée vis-à-vis de Rhodes. Il y embarqua ſes troupes ſur des vaiſſeaux de tranſport, & les fit paſſer dans l'iſle; pour lui il alla avec 80 vaiſſeaux bien armés, mouiller devant la ville, pour l'aſſiéger par mer & par terre. Les Rhodiens, dont la défaite n'avoit point abattu la témérité, vinrent encore attaquer ſa flotte; mais après avoir perdu deux vaiſſeaux, ils ſe renfermerent dans leur port & dans leurs murailles; Caſſius les pourſuivit dans leur retraite, & ſe rendit enfin maître de la ville, où il trouva des richeſſes immenſes. Brutus eut un pareil ſuccès dans la Lycie, chargé des riches dépouilles de cette province, qu'il avoit

* Mindus, *aujourd'hui* Menteſe.

** Loryma, *aujourd'hui* Maxi.

avoit ſoumiſe, il ſe retira à l'entrée de l'Helleſpont, pour y attendre Caſſius. Celui-ci n'ayant pû exécuter les projets qu'il avoit formés contre Cléopatre, avoit donné à Murcus 60 vaiſſeaux de guerre bien armés, avec ordre d'aller croiſer ſur les côtes du Péloponnèſe, pour y attendre & combattre la flotte de cette reine, qui alloit joindre Auguſte & Antoine ; Murcus apprit à ſon arrivée que la flotte de Cléopatre avoit été battue par une tempête ſur les côtes d'Afrique, & que la plûpart de ſes vaiſſeaux avoient péri ; il en vit lui-même les débris jettés ſur les rivages de la Gréce. Pour ne pas reſter inutilement dans ces mers, où il n'avoit plus rien à faire, il fit voile du côté de Brindes, il s'y empara d'une petite iſle qui formoit ce port, afin d'empêcher le tranſport des troupes & des vivres que les ennemis faiſoient paſſer en Macédoine. Antoine fatigué du voiſinage de cet ennemi, l'aſſiégea avec quelques vaiſſeaux de guerre ; mais comme il n'étoit point aſſez fort pour l'arrêter, & pour s'oppoſer à ſes courſes, il appella Auguſte à ſon ſecours. Auguſte que les fils de Pompée occupoient alors, comme je le dirai bientôt, quitta la Sicile, dans le deſſein d'y retourner, & courut au plus preſſé. Murcus ſe voyant en tête ces deux généraux, prit le large, de peur d'être enveloppé, il fut joint par Domitius Ænobarbus, qui lui amena 50 navires. Avec leurs flottes réunies qui compoſoient plus de 150 vaiſſeaux, ils firent tous leurs efforts pour empêcher que les convois d'Auguſte & d'Antoine ne paſſaſſent en Macédoine, mais ils n'en purent venir à bout.

Pendant que l'armée de ceux-ci ſe formoit dans la Macédoine, Brutus & Caſſius qui s'étoient joints, s'approchoient avec un formidable appareil de guerre. Les deux partis ſe rencontrerent dans la plaine de Philippes, où ſe terminerent les deſtinées de Caſſius & de Brutus, & celle des Romains changea par l'évenement d'un combat, dans lequel Auguſte & Antoine eurent tout l'avantage, & Brutus & Caſſius perdirent la vie. An. Rom. 712.

Le même jour qu'Auguſte eut un ſi heureux ſuccès ſur terre, il reçut un terrible échec ſur mer. Domitius Calvinus lui amenoit ſur des vaiſſeaux de charge deux légions,

une cohorte prétorienne, quelques eſcadrons de cavalerie, & d'autres troupes d'élite ; ces vaiſſeaux étoient convoyés par un petit nombre de galères. Murcus & Ænobarbus allerent au-devant de cette flotte, avec 130 vaiſſeaux longs. A leur approche, quelques navires de charge, bons voiliers, profiterent du vent, & ſe ſauverent : mais le vent étant tombé, & le calme étant ſurvenu tout à coup, ce qui reſtoit fut contraint d'errer au gré des flots, & fut attaqué par les vaiſſeaux ennemis, qui les briſerent à coups d'éperons, ſans qu'ils puſſent être ſecourus par les galères. Domitius Calvinus voulant éviter le choc, fit amarrer pluſieurs de ſes vaiſſeaux enſemble, pour leur donner plus de force & de réſiſtance. Murcus voyant que l'expédient de Calvinus lui réuſſiſſoit, fit jetter ſur ces vaiſſeaux des traits enflammés, qui forcerent Calvinus à faire couper les cordages qui tenoient ſes vaiſſeaux attachés, ce qui les expoſa de nouveau à la violence des éperons, dont les coups redoublés les maltraiterent de façon, qu'une partie fut coulée à fonds, pendant que les autres étoient dévorés des flammes ; il ne reſta de cette nombreuſe flotte que le vaiſſeau monté par Calvinus, & 17 galères qui furent priſes par Murcus. Ce général reçut à ſon ſervice toutes les troupes qui les montoient. Calvinus après ſa défaite fit voile avec ſon unique vaiſſeau vers Brindes, où il arriva en cinq jours. Si Murcus, Ænobarbus & Pompée qui tenoient la mer avec 260 vaiſſeaux, avoient ſçû ſe réunir & un peu mieux s'entendre, ils auroient écraſé tous les partiſans de Ceſar, & conſervé la liberté de Rome. Il faut donc convenir que les ſuccès d'Auguſte, furent plutôt l'effet de ſa bonne fortune, que de ſa capacité militaire, ou de ſa bonne conduite ; & que les fautes de ſes ennemis contribuerent plus que toute autre choſe à le rendre maître du monde.

La défaite de Brutus & de Caſſius mit Auguſte fort au large, mais il lui reſtoit encore un puiſſant ennemi, c'étoit le plus jeune des enfans de Pompée, nommé Sextus ; il étoit échappé du combat que ſon frere perdit en Eſpagne contre Ceſar, & recueillant les débris de ſa maiſon, il s'étoit rendu formidable ſur mer. Il avoit aſſemblé un grand nombre de

vaiſſeaux, en avoit fait conſtruire de tous côtés, & avoit mis dans ſon parti les piratès, avec leſquels il parcouroit les mers, plutôt en corſaire qu'en capitaine. Ceſar envoya d'abord contre lui deux généraux, qui ne purent le défaire. Après la mort de Ceſar, le ſénat, à la ſollicitation d'Antoine, reçut Sextus Pompée en grace: on lui abandonna la Sicile, & les iſles de Corſe & de Sardaigne: l'Italie par cet accommodement fut délivrée de ſes brigandages; Pompée ſe retira enſuite à Marſeille, pour y attendre le dénouement des intrigues qui ſe formoient à Rome: mais informé de l'établiſſement & des vûes du fameux triumvirat, il fit voile vers la Sicile, réſolu de s'oppoſer de tout ſon pouvoir aux entrepriſes des nouveaux tirans. Il commença par raſſembler tous les fugitifs; & comme les triumvirs avoient décerné une ſomme pour ceux qui maſſacreroient les proſcrits, il promit le double à ceux qui les ſauveroient, & qui leur fourniroient les moyens de le venir trouver. Il s'attacha par cette conduite tous ceux qui ne pouvoient ſouffrir le triumvirat, & les ſecours qu'il reçut encore de la Lybie, de l'Eſpagne & d'autres provinces, lui firent un parti conſidérable. Les triumvirs ne crurent pas leur pouvoir bien affermi, tant qu'ils auroient un ſi redoutable ennemi en tête; ils réſolurent de l'abattre, & Auguſte ſe chargea d'en venir à bout. Il envoya contre lui Salvidienus avec une flotte, & prit lui-même la route de Rhegio, pour être à portée d'encourager par ſa préſence ſes troupes de mer. Pompée alla au-devant de cette flotte, avec un grand nombre de vaiſſeaux. Les deux flottes ſe rencontrerent à l'entrée du détroit, aſſez près du rocher de Scylla, ſi célébré par les Poëtes, & livrerent auſſi-tôt le combat; Pompée eut dans cette occaſion beaucoup d'avantage, ſes vaiſſeaux étoient légers, & conduits par de bons pilotes, qui connoiſſoient parfaitement cette mer. Ceux des triumvirs au contraire étoient lourds & difficiles à manier: ils combattoient dans un détroit dangereux, dont ils ne connoiſſoient pas les périls, & ne ſe gouvernoient qu'avec de grandes difficultés. Une ſi mauvaiſe manœuvre leur fut fatale; ils ſe virent obligés de ſe retirer les premiers du combat, & de gagner un port voiſin pour ſe radouber: la perte des vaiſſeaux

fut pourtant égale des deux côtés ; mais ceux qui reſterent à Salvidienus étoient plus maltraités, & preſque fracaſſés.

Si Pompée, à qui Murcus avoit amené un renfort de 80 vaiſſeaux & des troupes, avoit ſçû profiter de ſes avantages, & qu'il eût fait voile du côté de Rome, il auroit certainement ruiné la puiſſance du triumvirat. Auguſte & Antoine, les deux principaux chefs, commençoient à ſe brouiller ; d'ailleurs il y avoit déja quelque tems qu'ils n'étoient point enſemble, Antoine étoit en Aſie, & Auguſte à Rome ; mais Pompée aima mieux conſerver ce qu'il poſſedoit, que de tenter de nouvelles conquêtes. Ænobarbus qui étoit l'ame de ſon parti, ne fut pas ſi tranquille ; car avec 70 navires il alla ravager toutes les côtes qui étoient déclarées pour les triumvirs ; il parut enſuite à la hauteur de Brindes, où il prit & brûla les galères d'Auguſte.

Antoine ayant reçû de Rome des nouvelles peu favorables à ſes interêts, partit avec 200 vaiſſeaux, pour y aller racommoder ſes affaires, qui étoient en fort mauvais état ; il reçut à Athènes des députés de Pompée, qui l'invitoit à ſe liguer avec lui contre Auguſte. Il traita poliment ces députés, mais il ne répondit point comme il auroit dû aux offres qu'ils étoient venus lui faire, & prit avec ſa flotte la route de Brindes. Domitius Ænobarbus, qui couroit la mer d'Ionie avec une autre flotte qu'il avoit renforcée de celles de Brutus & de Caſſius, alla au-devant de lui ; Antoine, quoiqu'allarmé de ſes approches, prit le parti de faire bonne contenance, & il s'avança avec cinq vaiſſeaux ſeulement, car il avoit laiſſé le reſte derriere lui ; il ſe trouva ainſi preſque ſeul au milieu d'une flotte nombreuſe, qu'il pouvoit regarder comme ennemie : un (*a*) de ſes gardes, pour faire montre d'aſſurance, cria aux vaiſſeaux d'Ænobarbus, de baiſſer le pavillon, en préſence d'un des chefs de la république ; cet air de fermeté eut ſon effet ; tous les vaiſſeaux d'Ænobarbus mirent

(*a*) L'union d'Antoine & d'Ænobarbus parut un évenement ſi intéreſſant, qu'on frappa à cette occaſion une médaille où étoit repréſentée une proue de navire & une étoile au-deſſus, avec cette inſcription : IMP. CN. DOMIT. AHENO. BARBUS. *Vid. Numiſm. Io. Vaillant.*

pavillon bas, & ce général vint faire ſa cour à Antoine, dans le deſſein de le lier avec Pompée, & de l'indiſpoſer contre Auguſte : enſuite ils firent voile enſemble vers Brindes, qui leur ferma ſes portes.

Antoine piqué de cet affront qu'il regardoit comme une hoſtilité, forma la réſolution de s'emparer de Brindes, & ſe lia pour cet effet avec Pompée, qu'il pria d'agir de ſon côté. Pompée mit en mer une puiſſante flotte avec laquelle il ſe ſaiſit d'abord de la Sardaigne. Il prit enſuite des meſures aſſez juſtes pour couper le paſſage aux vivres qu'on amenoit à Rome, & il jetta ainſi l'épouvante dans toute l'Italie. Auguſte étonné de ſe voir ſur les bras une guerre qui devenoit ſi ſérieuſe, cherchoit à ſe réconcilier avec Antoine, & la mort de Fulvie épouſe du dernier lui en fournit les moyens. Auguſte lui donna en mariage Octavie ſa ſœur, qui fut le lien de leur réunion, & occaſionna celle de Pompée. Pour cimenter celle-ci qui fut accordée aux beſoins du peuple, & aux empreſſemens du ſénat, on convint d'une conference, & Pompée ſe prêta de bonne-grace à toutes les négociations. Il ſe rendit dans ce deſſein à Pouzol avec quelques navires d'élite. Il montoit une magnifique galère à ſix rangs de rames, ou de rameurs (*a*) & il arriva dans ce ſuperbe appareil à une petite iſle voiſine de Pouzol où il aborda le ſoir. Dès le lendemain, il fit conſtruire un pont, dont un bout portoit dans l'iſle, & l'autre dans le continent ; Antoine & Auguſte étoient ſur le rivage de la terre-ferme. Les premieres négociations furent preſqu'auſſitôt rompues qu'entamées ; elles furent cependant renouées par les intrigues de la mere de Pompée, & de celle d'Antoine ; la paix ſe fit, & l'original du traité fut remis comme un dépôt ſacré entre les mains des Veſtales. Une réconciliation ſi néceſſaire à l'état fut célebrée par des fêtes particulieres & publiques. Pompée régala Auguſte & Antoine ſur An Rom. 716.

(*a*) Il n'eſt pas encore décidé ſi les galeres des anciens étoient à pluſieurs rangs de rames ou de rameurs. Ainſi, quoi qu'on ait omis juſqu'à préſent d'exprimer l'alternative, comme on fait ici, cette obſervation doit influer ſur tous les endroits où il eſt parlé de vaiſſeaux à pluſieurs *rangs de rames*, & l'on ne s'aſſujettira point à la diſtinction de rames ou de rameurs.

ſon bord. Au milieu du feſtin, Ménodore un des lieutenans de Pompée, le voyant maître de la perſonne de ſes compétiteurs, lui fit dire qu'il avoit une belle occaſion de vanger la mort de ſon pere, & de s'élever à l'empire ; mais ſoit généroſité de la part de Pompée, ſoit défaut de réſolution il répondit: *Ce trait ſeroit digne de Menodore, qui ne s'effraye pas d'une infidélité, mais Pompée n'en ſçauroit être capable.* Appien cependant inſinue qu'il n'auriot pas été fâché que Ménodore eût fait le coup ſans l'en prévenir.

La réconciliation d'Auguſte & de Pompée réjouit tout l'Empire Romain : mais elle étoit trop peu ſincere pour être durable. On vit bientôt renaître leurs diviſions, ſoit par la mauvaiſe foi d'Auguſte, ſoit par la vanité de Pompée, & par l'ambition de l'un & de l'autre. Les hoſtilités recommencerent avec plus de chaleur qu'auparavant. Auguſte réſolut d'attaquer la Sicile par mer & par terre. Il donna le commandement de ſes vaiſſeaux à Calviſius & à Ménodore. Celui-ci qui avoit trahi Pompée, en prenant le parti d'Auguſte, lui avoit livré les iſles de Corſe & de Sardaigne. Pompée de ſon côté ſe prépara à ſoutenir les attaques d'Auguſte, il l'attendit à Meſſine, & envoya Ménécrates au-devant de lui avec une flotte. Ce général dès le même ſoir parut en préſence des ennemis, qui le voyant arriver en bonne contenance, ſe retirerent dans un golfe aux environs de Cumes. Le landemain au point du jour, Calviſius rangea ſa flotte en bataille en forme de croiſſant, ſans s'éloigner des côtes. Menecrates la vint attaquer. Il la força de ſe ſerrer du côté de la terre, la proue tournée vers les ennemis, & comme il jouiſſoit de toute la liberté de la mer, il pouſſoit avec impetuoſité ſes vaiſſeaux, ſur ceux de Calviſius qui avoient à ſe garantir de leur choc & des rochers, dont la côte étoit bordée. Ainſi Calviſius ſe trouvant dans une ſituation où il ne pouvoit ni fuir, ni écarter l'ennemi, Ménecrates ſentoit trop ſes avantages pour ne pas engager le combat. Il le commença en attaquant le vaiſſeau de Ménodore, ſon ennemi déclaré ; on ſe battit de part & d'autre avec beaucoup de fureur ; ces deux adverſaires paſſionnés & brûlans de vangeance, pouſ-

ferent leurs vaiſſeaux l'un contre l'autre avec tant de rapidité qu'ils ſe fracaſſerent. Celui de Ménodore eut l'éperon briſé, & les rames de Menecrates tomberent en éclats. Ils s'accrocherent néanmoins dans cet état, & chacun s'efforça de monter ſur le vaiſſeau ennemi : cet abordage fut très meurtrier ; les ſoldats des deux partis avoient à ſoutenir une grêle de flêches, de pierres & de javelots ; la rage & la colere animoient les deux chefs, qui furent tous deux bleſſés : Menodore eut le bras percé d'un dard, & Menecrates fut frappé à la cuiſſe d'un javelot, qui le mit hors de combat. Le vaiſſeau de Menodore, plus fort, plus grand, plus élevé, & mieux conſtruit que celui de ſon adverſaire, fut victorieux & s'empara de celui de Menecrates. Celui-ci, pour ne pas tomber dans les mains de ſon plus cruel ennemi, ſe précipita dans la mer. Menodore fit attacher le vaiſſeau de Menecrates au ſien, & regagna la terre : voilà tout ce qui ſe paſſa à l'aîle gauche. Calviſius qui occupoit la droite, ſuivit au large quelques vaiſſeaux ennemis qui fuyoient ; mais Democharès, lieutenant de Menecrates, pour venger la mort de ſon général, ſe jetta ſur le reſte des vaiſſeaux d'Auguſte, en mit une partie en fuite, en briſa quelques-uns, & en brûla d'autres. Calviſius de retour rappella ſes vaiſſeaux fugitifs, eſſaya d'éteindre les flammes de ceux qui brûloient, & la nuit étant ſurvenue, chacun fit ſa retraite. L'avantage de cette journée demeura aux lieutenans de Pompée, Calviſius y ayant perdu ſes meilleurs vaiſſeaux.

Democharès moins ſatisfait de la victoire qu'il venoit de remporter, que touché de la perte de Menecrates, ſe retira en Sicile auſſi affligé que s'il avoit perdu toute ſa flotte, & Calviſius profitant de ſa retraite, radouba ſes vaiſſeaux, & ſortit du golphe où il s'étoit renfermé. Cependant Auguſte étoit parti de Tarente avec une nombreuſe flotte, avoit pris la route de Rhegio, & fait voile vers Meſſine où étoit Pompée, avec 40 navires ſeulement. Si Auguſte avoit été rapidement l'attaquer, comme ſes amis l'en ſollicitoient, il l'auroit ſans doute bien embarraſſé ; mais il voulut attendre Calviſius, & par ce retardement, il laiſſa échapper l'occaſion de battre Pompée.

Comme dans ce même tems, Auguſte fut informé de l'échec que Calviſius avoit reçu près de Cumes, il leva l'ancre & alla à ſa rencontre ; mais auſſi-tôt qu'il parut dans le détroit, ſa flotte fut attaquée par celle de Pompée, que commandoit Democharès. Ce général tomba bruſquement ſur lui, & attaqua tous les vaiſſeaux à la fois, pour les engager tous au combat. Auguſte qui ne vouloit point combattre dans le détroit, ni dans l'abſence de Calviſius, ſe retira ſur la côte, & fit jetter l'ancre à tous ſes vaiſſeaux. Democharès les chargea avec vivacité, & par des chocs violens & réitérés, il en fit briſer pluſieurs les uns contre les autres, ou les fit échouer contre les rochers. Auguſte étonné d'une manœuvre aſſez nouvelle pour lui, ſauta de ſon vaiſſeau ſur un rocher, & ſe ſauva ſur une montagne. Cornificius, un de ſes généraux, piqué de voir maltraiter ſes vaiſſeaux & maſſacrer ſes gens ſans pouvoir ſe défendre, ne voulut pas du moins périr ſans rendre de combat : il pouſſa au large, & par une heureuſe témérité, il attaqua le vaiſſeau de Democharès & le prit. Democharès ſauta dans un autre vaiſſeau, & le combat devint plus vif. La nuit s'approchoit, & les vaiſſeaux de Pompée les plus éloignés, appercevant la flotte de Calviſius qui venoit à pleines voiles, donnerent le ſignal de la retraite, pour ne pas entreprendre un combat à l'entrée de la nuit contre des vaiſſeaux tout frais.

Auguſte paſſa une mauvaiſe nuit dans l'endroit où il s'étoit retiré, il ſe trouva ſans vivres & ſans commodités, accompagné ſeulement d'une partie de ſes troupes qui avoient quitté leurs vaiſſeaux, & qui les croyoient perdus. A la pointe du jour il alla ſur le rivage, d'où il apperçut les triſtes débris de ſa flotte, il vit la mer toute couverte de vaiſſeaux, ou brûlans, ou à demi brûlés, & de navires en piéces, qui s'étoient briſés contre les rochers. Il fut cependant un peu conſolé par l'arrivée de Calviſius, mais cette joie ne fut pas de longue durée ; car dans le tems qu'il faiſoit radouber ſes vaiſſeaux, il s'éleva un vent violent, qui fit heurter ſes vaiſſeaux les uns contre les autres, ou contre des rochers. Menodore craignant un nauffrage entier, prit le large, & fit jetter l'ancre. Il ſe ſervit encore de longues perches & de rames, pour empêcher

empêcher le choc des vaiſſeaux ; pluſieurs firent la même manœuvre ; mais le vent étant devenu plus furieux, tous les vaiſſeaux d'Auguſte furent très-maltraités ; les cables des ancres rompus ; les vaiſſeaux errans au gré des flots ſe ſervoient mutuellement d'écueils, ou ſe briſoient contre terre ; les cris affreux des matelots & des ſoldats mêlés avec le bruit des vagues & des vents, empêchoient d'entendre le commandement ; les pilotes crioient en vain, & ne ſçavoient comment manœuvrer, l'on ne voyoit par tout que morts & que mourans : la nuit le vent devint encore plus furieux ; & les ténebres ſe mêlant aux horreurs de la tempête, la mer & les côtes voiſines retentiſſoient des cris de ceux qui périſſoient, & de ceux qui demandoient inutilement du ſecours. Le lendemain le ſoleil ramena le calme ; les généraux d'Auguſte recueillirent les triſtes débris de leur flotte, & ſe retirerent, ſans que Pompée qui pouvoit profiter de leur déſordre, ſongeât ſeulement à troubler leur retraite.

Auguſte toujours malheureux ſur mer, paroiſſoit dans la diſpoſition de ne plus rien tenter de ce côté-là ; cependant les différens ſecours qu'il reçut de ceux de ſon parti, l'engagerent à mettre une nouvelle flotte en mer, pour aller attaquer Pompée. Antoine qui avoit 300 vaiſſeaux, lui en prêta 120, ou plutôt il les échangea pour des légions. Auguſte de ſon côté, fit radouber ceux qui lui reſtoient, il en fit même conſtruire de nouveaux, ce qui forma une flotte bien plus conſidérable que la derniere. Avec cet armement formidable, il réſolut de faire la conquête de la Sicile ; il crut devoir en bruſquer l'attaque. Dans ce deſſein, il ordonna à ſes généraux de s'y rendre, & leur déſigna les endroits où ils devoient faire leur deſcente, chacun devoit en même tems faire irruption dans l'iſle de differens côtés ; de ſorte que Lepidus venant de l'Afrique, Taurus de Tarente, & Auguſte de Pouzol, la Sicile devoit être attaquée en même tems par l'orient, l'occident & le midi. Pompée de ſa part n'oublia rien pour donner de l'occupation à ſes ennemis ; il mit en état de défenſe Lilybée & les iſles voiſines de l'Italie, tandis que ſa flotte étoit à Meſſine, pour obſerver les mouvemens des flottes ennemies. Celles-ci ne tarderent pas à prendre leur route

pour ſe rendre à la vûe de la Sicile. Lepidus avoit 1000 vaiſſeaux de charge & 70 vaiſſeaux longs, & Taurus, lieutenant d'Antoine, avoit 102 voiles. Cependant Auguſte s'avançoit avec ſa flotte; il s'étoit fait précéder de quelques navires, pour aller à la découverte, & Appius conduiſoit ſon arriere-garde.

Cet appareil devoit faire trembler Pompée, mais la mer & les vents ſe trouverent encore comme d'intelligence avec lui. La flotte de Lépidus fut accueillie par un vent de ſud, qui lui fit perdre un grand nombre de vaiſſeaux de charge: il fit pourtant une deſcente en Sicile, où il s'empara de quelques bourgades. Taurus ayant eu les vents contraires, fut obligé de regagner Tarente. Appius étant arrivé au promontoire de Minerve, y perdit la plus grande partie de ſes vaiſſeaux; les uns ſe briſerent contre les rochers, d'autres échouerent ſur des bancs de ſable, & le reſte fut preſqu'entierement diſperſé. Auguſte aux approches de la tempête, ſe retira dans un golfe de la Lucanie *, où il ne perdit d'abord qu'une galère à ſix rangs de rames; mais le vent étant devenu ſud-oueſt, le golfe qui étoit ouvert à l'oueſt, fut ſi terriblement agité, que les vaiſſeaux ne pouvant ni prendre le large, ni reſter à l'ancre, ſe briſerent en partie les uns contre les autres; pour comble de malheur, la nuit qui ſurvint augmenta la tempête & le deſordre, tellement qu'Auguſte perdit dans cette occaſion ſix gros vaiſſeaux, 26 légers, & pluſieurs liburnes.

* au royaume de Naples.

Pompée peu attentif à profiter des avantages que la fortune lui offroit, ne fit de ſon côté aucun mouvement dans des circonſtances où il lui auroit été facile d'abattre le parti puiſſant qui avoit réſolu ſa perte; ſon orgueil lui faiſoit regarder les pertes d'Auguſte comme ſon ouvrage, & il s'applaudiſſoit d'une victoire qu'il ne devoit qu'aux élémens. Dans ces chimériques idées, il ſe fit nommer le fils de Neptune, & s'habilla de couleur de mer. Mais Auguſte ſçut faire un meilleur uſage de ſes diſgraces; il répara ſa flotte, & en peu de tems, il ſe vit en état de faire une nouvelle tentative ſur la Sicile. Pompée ouvrit les yeux, mais trop tard, ſur ſon indolence, & ſur l'activité de ſon ennemi: il envoya Meno-

Digitized by Google

dore à la découverte avec ſept vaiſſeaux, pour obſerver les mouvemens d'Auguſte. Menodore qui avoit quitté le parti du dernier pour reprendre celui de Pompée, ne penſoit alors qu'à le trahir, pour rentrer dans les intérêts d'Auguſte. Il voulut auparavant faire un coup d'éclat, ſoit pour amuſer le premier, ſoit pour paroître plus redoutable, & par conſéquent plus néceſſaire au ſecond. Il fondit comme un éclair ſur les vaiſſeaux d'Auguſte commis pour la garde des bâtimens que l'on conſtruiſoit dans les arſenaux; il en maltraita deux ou trois, il prit, brûla ou coula à fonds des vaiſſeaux de charge qui portoient des vivres pour remplir les magaſins; enfin après avoir fait ſentir à Auguſte de quelle conſéquence il étoit pour lui de l'acquerir, il revint une ſeconde fois dans ſon parti. Auguſte reçut ce traître; mais déteſtant ſa trahiſon, il ſe contenta de le retirer du ſervice de Pompée, ſans l'attacher au ſien.

Auguſte ayant refait ſa flotte, ſe mit donc en état d'attaquer la Sicile de tous les côtés, & Pompée qui tenoit la ſienne à Meſſine, ſe préparoit à lui faire face. Papia, un de ſes généraux, ayant eu avis que des vaiſſeaux de charge partis d'Afrique, conduiſoient quatre légions à Lepidus, alla au-devant d'eux pour les ſurprendre. Ceux-ci prenant ſon eſcadre pour une eſcorte que Lepidus leur envoyoit, s'en approcherent ſans crainte; mais leur erreur leur coûta cher, & fut ſuivie de leur défaite. Pour comble de malheur, quand le ſecours de Lepidus arriva, ils crurent que c'étoit les ennemis qui les pourſuivoient, & prirent la fuite en déſordre; cette double erreur fit périr deux légions & pluſieurs vaiſſeaux, dont les uns furent pris ou brûlés, & les autres engloutis par les flots, un petit nombre ſe ſauva en Afrique.

Cependant Auguſte partit avec toute ſa flotte, & fit voile vers les iſles Æoliennes *: mais ayant apperçû beaucoup de troupes, qui s'étendoient depuis le promontoire de Pelore juſqu'au-delà de Myles **, il ſe perſuada que Pompée y étoit en perſonne. Plein de cette idée, il laiſſa une partie de ſes vaiſſeaux à Agrippa, qu'il avoit fait ſon Amiral, & prit la route de Taurominium ***, dans le deſſein de profiter de l'abſence de Pompée, & d'attaquer en même tems la Sicile par

* Iſles au nord de la Sicile, dont *Lepari* eſt la premiere.

** aujourd'hui *Milazzo*.

*** Taormina.

le nord & par l'eſt. Agrippa ne reſta pas oiſif ſur les côtes de la Sicile, il s'approcha de Myles, place importante, que Democharès couvroit avec 40 vaiſſeaux ; Pompée fortifia la flotte de Democharès de 40 autres navires, qu'il lui envoya ſous la conduite d'Apollophane, & ſuivit lui-même de près ce ſecours avec 70 autres vaiſſeaux. Les deux armées navales étoient nombreuſes & bien pourvûes. Les vaiſſeaux de Pompée étoient légers & faciles à manier, plus propres à voltiger autour des vaiſſeaux ennemis qu'à les attaquer de front : ceux d'Auguſte au contraire étoient plus grands & plus forts, & leur peſanteur ne leur permettoit pas de ſe remuer aiſément ; mais auſſi les coups qu'ils recevoient ne faiſoient pas ſur eux beaucoup d'impreſſion, & il n'en étoit pas de même de ceux qu'ils donnoient. Ces vaiſſeaux étoient montés par de bonnes troupes, mais les ſoldats de Pompée paſſoient pour meilleurs marins.

Dès que ces deux flottes furent en préſence, le combat fut bientôt engagé ; les vaiſſeaux de Pompée incommoderent d'abord conſidérablement ceux d'Auguſte, par l'agilité de leurs mouvemens ; ils donnoient de l'éperon dans leurs flancs, briſoient leurs rames & leur gouvernail. Les vaiſſeaux d'Auguſte, plus lourds, portoient auſſi des coups plus vigoureux ; ils accrochoient les vaiſſeaux ennemis avec des corbeaux & des mains de fer, & ils lançoient ſur eux des traits & des dards, avec l'avantage que leur donnoit la hauteur de la poupe & de la proue. Agrippa, général d'Auguſte, attaqua le vaiſſeau de Papia, qui commandoit la flotte de Pompée, & l'ouvrit juſqu'à la quille ; Papia ſe ſauva à la nage, monta ſur un autre vaiſſeau, & recommença le combat avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant. Pompée placé ſur une hauteur, étoit ſpectateur du combat ; voyant que les ſiens avoient du deſſous, il leur donna le ſignal de la retraite, qui ſe fit en bon ordre. Agrippa voulut les pourſuivre ; mais comme ils prenoient peu d'eau, ils allerent mouiller dans des endroits où les gros vaiſſeaux d'Agrippa ne pouvoient aborder. Pompée perdit dans ce combat 30 vaiſſeaux, & Auguſte cinq.

Pompée dans ce même tems informé des deſſeins qu'Auguſte avoit ſur Taurominium, laiſſa une partie de ſes

vaiſſeaux à Myles pour amuſer Agrippa, & emmena le reſte à Meſſine, où il forma une puiſſante flotte. Auguſte qui le croyoit encore à Myles, avoit formé le deſſein de ſe mettre en mer au milieu de la nuit, & de faire voile à la dérobée vers Taurominium; mais ayant appris la victoire qu'Agrippa avoit remportée, il crut qu'il étoit indigne d'un vainqueur de cacher ſa marche : il appareilla en plein jour, & alla débarquer en Sicile. Comme il faiſoit tracer ſon camp, Pompée parut en mer avec une flotte nombreuſe : Auguſte qui s'étoit perſuadé que ſes forces maritimes étoient conſidérablement affoiblies, fut ſurpris de le voir paroître en ſi bonne poſture, & fut ſi allarmé des approches d'un ennemi qu'il croyoit défait, que ſi Pompée avoit ſçu profiter de ſon embarras, il auroit remporté ſur lui une victoire complette; mais Pompée né pour faire des fautes, lui donna le tems de ſe ſauver. Auguſte ſe mit en mer avant le jour pour échapper au péril qui le menaçoit; Pompée le ſuivit, & il y eut entre eux deux combats dans cette journée. La fortune ſe déclara encore contre Auguſte; il perdit la plus grande partie de ſes vaiſſeaux, & obligé de ſe ſauver preſque ſeul, après avoir beaucoup ſouffert, il ſe réfugia dans le camp de Meſſala, qu'il devoit regarder comme un ennemi, puiſqu'il avoit mis ſa tête à prix; mais celui-ci eut la généroſité de lui donner un azile.

Auguſte revenu de ſa peur & de ſes fatigues, harceloit par terre Pompée dans la Sicile, & remportoit toujours ſur lui quelques avantages. Pompée ennuyé d'une guerre infructueuſe, voulut tenter une action déciſive; & comme il ſe ſentoit le plus fort ſur mer, il fit propoſer à Auguſte de terminer leurs différens par un combat naval. Auguſte à qui la mer avoit toujours été funeſte, rejetta d'abord la propoſition, mais enfin il ſe détermina à l'accepter. Le jour marqué pour le combat, les deux flottes ennemies, fortes chacunes de 300 vaiſſeaux, ſe trouverent en préſence dans un terrible appareil : tous les navires étoient armés de tours, de catapultes pour le jet des pierres, & de toutes les machines de guerre uſitées alors chez les Romains. Agrippa qui commandoit la flotte d'Auguſte, inventa une ſorte de grapin qui lui ſervit beaucoup. L'action commença par le choc violent des vaiſ-

ſeaux à rames, auquel ſucceda de part & d'autre une grêle de pierres, de flêches, de dards & de javelots enflammés, jettés ſoit avec la main, ſoit avec les machines. Tous les vaiſſeaux ſe mêlerent & s'attaquerent par la proue, la poupe, & les flancs. Les ſoldats combattoient avec une égale ardeur, les pilotes & les rameurs mettoient toute leur adreſſe en uſage, & les officiers animoient tout par leur exemple. Les deux armées de terre rangées en bataille ſur la côte, donnoient encore de l'émulation aux deux partis; mais rien ne fit plus de tort aux vaiſſeaux de Pompée, que le harpon inventé par Agrippa. Cet inſtrument étoit long & armé de fer, & cependant aſſez léger pour ſe lancer aiſément. Il accrochoit les navires par un de ſes bouts, on le tiroit par l'autre avec des cordes qui y étoient attachées, & ſa longueur empêchoit que les cordes ne fuſſent coupées. Les vaiſſeaux étant accrochés, on alloit tout de ſuite à l'abordage; & comme on ſe battoit à bout touchant, ce n'étoit plus qu'une mêlée, où tout étoit confondu, & où l'on tuoit ſouvent auſſi bien l'ami que l'ennemi. Bientôt le mot du guet dont on ſe ſervoit pour ſe reconnoître ne fut plus ſecret, & devint commun aux deux partis, ce qui contribua à augmenter le carnage; enſorte que la mer fut en peu de tems couverte de corps morts, de boucliers, & d'armes briſées. Agrippa s'étant apperçu que la flotte de Pompée s'ébranloit, redoubla ſes efforts, & força la victoire à ſe déclarer pour Auguſte, qui ne perdit que trois vaiſſeaux dans cette journée. Pompée en eut 28 coulés à fonds, & le reſte fut pris, briſé ou brûlé, à la réſerve de 17 qui ſe ſauverent.

Pompée troublé par la perte de la bataille, oublia qu'il avoit une armée de terre, & ne ſongea qu'à s'enfuir avec les 17 vaiſſeaux qui lui étoit reſtés, comptant bien qu'Auguſte profiteroit de ſa victoire: il ſe retira à Céphalonie, où ſes vaiſſeaux ſe rallierent; mais ſe voyant alors une flotte trop forte pour fuir encore, & trop foible pour combattre, il permit à tous ſes officiers de mer de prendre le parti qu'ils voudroient. Pour lui il prit le parti d'aller ſe joindre à Antoine; mais une mort prématurée l'arrêta, il fut aſſaſſiné au milieu de ſa courſe. Telle fut la deſtinée du fils du grand

Pompée, qui ſelon les apparences auroit ſoutenu la gloire de ſon pere & vangé ſa mort, s'il avoit mieux ſçû profiter de ſes avantages, mais il en laiſſoit trop à faire à la fortune. Auguſte, ſoit par la crainte de ſe brouiller avec Antoine, ſoit à cauſe des affaires que lui ſuſcita Lépidus, ſoit parce que Pompée n'avoit point trempé dans la conjuration contre Ceſar, ne le pourſuivit point: il jouit en Sicile de ſes lauriers, & s'occupa à y raſſembler ſa flotte, qui ſe trouva monter à 600 vaiſſeaux, ſans une prodigieuſe quantité de navires de charge. Il y marqua auſſi ſa reconnoiſſance aux officiers qui l'avoient ſervi avec honneur, & ſurtout à Agrippa, dont il récompenſa la valeur & les ſervices: il lui donna une couronne navale, & un étendart de couleur de mer. Auguſte ſe rendit à Rome, où il reçut de grands honneurs pour cette glorieuſe expédition, qu'il devoit pourtant moins à ſa valeur qu'à la mauvaiſe conduite de Pompée; on lui érigea une ſtatue d'or, avec cette inſcription: *Ob pacem, poſt diuturna bella terrâ marique, redditam*: Pour la paix recouvrée après une longue guerre faite par terre & par mer.

La mort de Pompée débarraſſa tout-à-fait Auguſte d'un ennemi puiſſant; d'un autre côté il avoit humilié Lépidus, & étoit enfin parvenu à le chaſſer du triumvirat; il n'avoit plus qu'Antoine pour concurrent, il vint encore à bout de l'abattre, & ſe vit par ce moyen ſeul maître de l'empire de l'univers.

Auguſte fut cependant moins redevable de ce dernier évenement à ſa valeur & à ſes intrigues, qu'à la malheureuſe paſſion que conçut Antoine pour l'illuſtre Cleopatre, reine d'Egypte, dans le tems même qu'il paroiſſoit le plus indiſpoſé contre elle. Allant faire la guerre aux Parthes, il avoit mandé cette reine, afin qu'elle vint en perſonne juſtifier ſa conduite & répondre aux accuſations formées contre elle au ſujet des ſecours qu'on prétendoit qu'elle avoit donnés à Caſſius & à Brutus.

Cleopatre ſe diſpoſa à obéir aux ordres d'Antoine; mais connoiſſant la foibleſſe qu'avoit pour le ſexe celui devant qui elle avoit à paroître, elle crut devoir faire uſage de ſes charmes, & rendre eſclave celui qui lui demandoit compte de ſa conduite comme ſon ſouverain.

Ce ne ſera point ſortir de mon ſujet, que de mettre ſous les yeux l'appareil dont ſe ſervit cette reine pour remporter la victoire qu'elle avoit méditée, puiſque ce fut pendant une navigation, & que ce trait par conſéquent appartient à l'Hiſtoire générale de la Marine.

Cleopatre joignant aux charmes que la nature lui avoit prodigués tous les ſoins qui ſervent à les relever, partit donc d'Egypte pour ſe rendre en Cilicie ſur le fleuve Cydnus, dans un vaiſſeau dont la poupe étoit d'or, les voiles de pourpre, & les rames d'argent; la manœuvre s'y faiſoit au ſon des inſtrumens de muſique; la reine mollement & négligemment couchée ſous un pavillon d'une étoffe tiſſue d'or, étoit parée des plus brillans ajuſtemens qu'on donne à Venus, auſſi vouloit-elle repréſenter cette Déeſſe; une troupe de jeunes & beaux garçons habillés en amours, l'entouroit, & l'éventail à la main rafraîchiſſoit l'air qu'elle reſpiroit; elle étoit accompagnée de jeunes filles qu'on auroit priſes pour les Nymphes, les Néreïdes, ou les Graces, & qui étoient vêtues de même. Les unes appuyées ſur le timon ou ſur les bords, & les autres diſperſées ſur le vaiſſeau, ne devoient laiſſer aucun regard, aucun coup d'œil porter à faux.

Le fleuve & les rivages étoient embaumés d'odeurs exquiſes, qui s'exhaloient continuellement du ſuperbe vaiſſeau; lorſqu'Antoine y ſoupa avec Cleopatre, il étoit éclairé d'une infinité de lumieres arrangées par compartimens, & qui formoient des deviſes & des figures élégamment variées. Antoine à ce ſpectacle le plus beau qui eût jamais frappé ſes yeux, Antoine plus galant que capitaine, céda bien-tôt à des attraits qui en auroient pû ſéduire de moins voluptueux. Cleopatre ſans avoir la peine de s'excuſer fut pleinement juſtifiée; & l'extrême paſſion qu'elle alluma dans le cœur de ce Romain, occaſionna enfin la perte de l'un & de l'autre.

Auguſte dont la paſſion principale étoit l'ambition, profita de la conduite d'Antoine pour le détruire dans l'eſprit du ſénat & du peuple; il le rendit mépriſable, même odieux, en exagérant ſes foibleſſes & l'injuſtice de ſes procedés. Il les

les prépara ainſi peu à peu à prendre en bonne part la guerre qu'il vouloit lui déclarer : & il ſe mit en devoir de détruire dans la perſonne de ce rival le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à ſon avenement au trône. Antoine de ſon côté fit tout ce qu'il pût pour rendre Auguſte odieux ; il avoit ſes partiſans auſſi bien que ſon rival : chacun de ſon côté fit des mouvemens, & on vit en peu de tems tout l'empire en combuſtion pour la querelle particuliere de ces deux Romains.

Antoine commença le premier les préparatifs de guerre, il ſe rendit à Ephèſe avec Cleopatre ; ce fut-là qu'il raſſembla une flotte conſidérable qui formoit 800 voiles, en y comprenant 200 vaiſſeaux que la reine lui fourniſſoit. Il prit enſuite avec elle la route de Samos, & vint mouiller à la rade de cette iſle, où fut auſſi le rendez-vous de tous les plaiſirs, tandis que les peuples effrayés des malheurs dont ils ſe voyoient menacés par la diviſion de ces deux chefs de la république, étoient dans la plus grande conſternation, Samos retentiſſoit de cris de joie, & Antoine s'y comportoit en commençant la guerre comme on auroit fait à peine après de célébres victoires. Il y ſéjourna quelque tems, & ſe rendit enſuite à Athènes, où il tint la même conduite, & y tranſporta tous les délices de Samos.

Les formidables préparatifs d'Antoine étoient en état avant qu'Auguſte eût diſpoſé les ſiens, celui-ci étoit abſolument perdu, ſi ſon rival, moins occupé de ſes plaiſirs, eût été d'abord en Italie ; mais Auguſte ne pouvoit s'élever que par les fautes de ceux même qui pouvoient l'accabler. Pendant qu'Antoine, enivré de délices, perdoit ſon tems à Athènes, Auguſte preſſa ſes armemens de terre & de mer ; il partit de Brindes avec ſa flotte ; & n'ayant pû attirer ſon ennemi en Italie, il l'alla trouver du côté de l'Epire, où il s'étoit avancé.

L'armée navale d'Antoine étoit rangée ſous Actium, promontoire de l'Epire, fameux & connu par les jeux Actiaques ; on y comptoit 500 vaiſſeaux de guerre, dont pluſieurs étoient à huit & à dix rangs de rames ; ils étoient ſolidement conſtruits, hauts de bord, chargés de tours élevées, parés ſuperbement, & ornés plutôt pour un triomphe que

pour un combat ; pluſieurs rois rendoient cet armement célébre par leur préſence & par leurs forces. Cleopatre ſurtout y brilloit par ſes charmes, ſon rang & la magnificence de ſon vaiſſeau ; cet appareil étoit ſuperbe, mais il n'étoit pas terrible ; la flotte manquoit de matelots, & le peu qu'il y en avoit, ou avoit été pris de force, ou n'avoit pas aſſez d'expérience. L'armée navale d'Auguſte au contraire étoit moins nombreuſe (*a*), mais elle étoit mieux équipée ; elle étoit preſque toute compoſée de liburnes, c'eſt-à-dire, de vaiſſeaux légers & faciles à manier ; tous les équipages étoient complets, les matelots bien choiſis, & depuis long-tems exercés contre Pompée. C'eſt ainſi qu'Auguſte s'avança contre Antoine, dans le deſſein de lui préſenter bataille : mais celui-ci ſe ſentant inférieur en forces, éluda l'action par un artifice qui lui réuſſit. Il fit élever les rames comme ſi on eût été prêt de mettre à la voile, il tira les forçats des chiourmes, les fit armer, & les plaça ſur les tours, & dans les endroits où l'on devoit combattre : toutes les galères oppoſées à l'ennemi préſentoient la proue, comme ſi elles n'avoient attendu que le ſignal pour donner. Auguſte fut la dupe de toute cette manœuvre, & croyant cette premiere ligne impénétrable, il ſe retira.

Antoine qui faiſoit plus de fond ſur ſes troupes de terre que ſur celles qu'il avoit ſur mer, auroit voulu éluder un combat naval, & engager Auguſte à en venir aux mains ſur terre ; mais Cleopatre qui craignoit que les retardemens ne ſe terminaſſent à une réconciliation, dont elle auroit été la victime, le détermina à tenter la fortune de la mer ; une tempête qui dura près de cinq jours, ſuſpendit les mouvemens des deux flottes ; mais le calme revenu, Auguſte reparut devant le golfe, avec la réſolution d'y attaquer Antoine, ou de l'attirer au large ; Agrippa étoit amiral de la flotte d'Auguſte. M. Larius commandoit l'aîle gauche, Aruntius l'aîle droite ; pour Auguſte, on peut dire qu'il étoit partout. Antoine ſe mit auſſi

(*a*) Elle n'étoit que de 250 vaiſſeaux. Florus l. 4. c. 11. dit que la flotte d'Auguſte étoit de 400 vaiſſeaux, & celle d'Antoine de 200. Pour concilier cet Auteur avec Plutarque, il faut dire qu'Antoine avoit 500 vaiſſeaux dans ſa flotte, & 100 dans le golfe, & qu'Auguſte en avoit 400 en tout, dont 250 de guerre.

en ordre de bataille ; il étoit à la droite avec Publicola, Cœlius à la gauche, M. Octavius & M. Inſteius au centre ; il fut en bataille juſqu'à midi ſans faire aucun mouvement, comme s'il avoit été à l'ancre ; mais le vent ayant commencé à fraîchir, il fit avancer ſon aîle gauche. Auguſte feignit de reculer, pour l'attirer au large ; ce fut alors que le combat s'engagea ; on ne ſe heurta point d'abord avec ce fracas qui eſt ordinaire au commencement des batailles, parce que les vaiſſeaux d'Antoine, trop peſans & trop lourds, ne pouvoient courir ſur ceux d'Auguſte, dont les vaiſſeaux ne pouvoient non plus attaquer ceux d'Antoine, ni par les proues armées d'airain qui les auroient briſés, ni par les flancs, dont la ſolidité auroient rompu leur bec.

Auguſte faiſoit ſeulement voltiger quatre de ſes vaiſſeaux autour d'un des vaiſſeaux d'Antoine, & les faiſoit combattre de près en évitant l'abordage ; les ſoldats d'Antoine ſe contentoient de lancer des traits du haut des tours. Publicola, voyant qu'Agrippa étendoit ſon front pour envelopper Antoine, ſortit du golfe pour s'y oppoſer. Ce fut alors que le combat devint furieux ; les vaiſſeaux d'Auguſte attaquoient rapidement & ſe retiroient de même, ils avoient le tems de porter des coups, & ne donnoient pas celui de s'en laiſſer atteindre : c'étoient autant de foudres qui diſparoiſſoient auſſi-tôt qu'elles frappoient. Tantôt ils tomboient d'un vaiſſeau ſur l'autre, ſans leur donner le loiſir de ſe reconnoître ; tantôt ils portoient, en gliſſant, des coups obliques qui briſoient les rames, enlevoient des éclats, fracaſſoient le gouvernail ; d'autres ſe réuniſſant attaquoient enſemble un même vaiſſeau, qui ſe trouvoit pris avant que de ſçavoir de quel côté il devoit ſe défendre ; au contraire les vaiſſeaux d'Antoine, qui ne ſe remuoient qu'avec une extrême difficulté, tâchoient d'accrocher ceux des ennemis ; alors ils étoient les plus forts, de maniere que la flotte d'Antoine reſſembloit à un gros d'infanterie qui combat de pied ferme, & celle d'Auguſte à une cavalerie légere qui va bruſquement à la charge, & qui ſçait ſe démêler avec habileté.

Un combat ſi opiniâtre rendoit la victoire indéciſe, lorſque la foibleſſe de Cléopâtre la fit bientôt pancher ; cette

reine timide peu accoutumée aux ſpectacles ſanglans, étoit au fond du golfe comme dans l'endroit le plus ſûr, avec ſes 60 vaiſſeaux, & s'ennuyoit fort d'une action, qui ne lui préſentoit rien que d'affreux ; incertaine du ſuccès de la bataille, & penſant que ſi Antoine ſuccomboit, elle étoit perdue, elle fit appareiller ; & profitant d'un vent favorable, elle paſſa au milieu des vaiſſeaux d'Antoine, & fit voile du côté d'Alexandrie.

Antoine plus attaché à ſon amour qu'à ſa gloire, & dans le tems même que ſes affaires n'étoient rien moins que déſeſpérées, courut après la reine d'Egypte, abandonnant ſon armée dont les braves officiers ſe faiſoient maſſacrer, & dont le courage, quoiqu'ébranlé par cette honteuſe fuite, ne laiſſa pas de tenir long-tems ; un vent violent & contraire la mit dans un ſecond danger, mais ne l'empêcha pas néanmoins de réſiſter aux inſtances d'Auguſte, qui vouloit qu'elle ſe rendît, & qui la voyant dans une inflexible fermeté, ordonna qu'on en brûlât tous les vaiſſeaux ; on y jetta pour cela une infinité de torches ardentes, des dards enflammés, & des pots pleins d'artifice, & tous ceux qui les montoient périrent ou par le feu, ou par l'eau, ou furent maſſacrés par les ennemis.

Auguſte néanmoins par un retour de réflexion, dans l'eſpérance de trouver les tréſors d'Antoine, voulut conſerver le plus de vaiſſeaux ennemis qu'il pourroit, il en fit éteindre le feu, & en ſauva 300 dont il s'empara ; tout le reſte de la flotte d'Antoine fut la proie des flammes ou des flots. Auguſte après cette victoire, dont le prix fut l'empire de l'univers, ſe mit à la pourſuite d'Antoine & de Cléopâtre ; mais comme ils avoient beaucoup d'avance, il fut impoſſible de les atteindre. Le vainqueur tira de ſa victoire tous les avantages poſſibles ; l'armée de terre ennemie après avoir balancé pendant ſept jours, ſe rendit à lui ; il ſoumit ſans peine toute la Gréce, & fit reconnoître ſon autorité juſques dans Alexandrie : Antoine y fit quelques efforts par terre & par mer ; mais ce ne furent que des lueurs d'un feu qui s'éteint. Trop foible pour ſupporter le poids d'une pareille diſgrace, il n'en chercha le remede que dans la mort, qu'il ſe donna en ſe plongeant un

poignard dans le ſein. Cléopâtre qui appréhendoit d'orner le triomphe d'Auguſte, ſe fit auſſi mourir avec du poiſon, diſent quelques Auteurs, ou par la morſure d'un aſpic, ſelon d'autres, car ils varient tous ſur cette circonſtance, ils ſont encore peu d'accord ſur le nombre des vaiſſeaux des deux partis, on pourroit peut-être les concilier, en diſant que les uns parlent de toutes ſortes de navires, & que les autres ne parlent que des navires de guerre.

Tel fut le ſuccès de la bataille d'Actium, un des plus mémorables évenemens dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire, ſoit par rapport aux circonſtances, ſoit à cauſe des ſuites.

Auguſte, pour immortaliſer la mémoire de ſon triomphe, fit bâtir une ville à l'entrée du golfe où l'action s'étoit paſſée, & la nomma Nicopolis *Ville de la Victoire.* Il y inſtitua les Jeux Actiaques qui ſe célebroient tous les cinq ans, il y rétablit un vieux temple d'Apollon, qui étoit dans le voiſinage du promontoire d'Actium, & y conſacra quelques vaiſſeaux des débris de la flotte d'Antoine.

On frappa des médailles d'or, d'argent & de bronze, pour conſerver le ſouvenir de cette importante victoire *(a)*. Ce fut pour la troiſiéme fois depuis la fondation de Rome, que l'on vit fermer le temple de Janus.

Auguſte jouiſſant ſeul de l'empire de l'univers, fit ſucceder aux calamités publiques, aux guerres, aux proſcriptions injuſtes, aux maſſacres des meilleurs cytoyens, la paix, la juſtice & l'abondance, ce qui fit dire de lui, en conſiderant les commencemens & la fin de ſon regne, qu'il devoit ou ne jamais naître, ou ne jamais mourir. Dans ſon ſyſtême de gouvernement, il n'oublia pas de faire entrer la marine, qu'il regarda toujours comme un des plus puiſſans nerfs de l'état. Il entretint toujours deux flottes, l'une à Miſene dans la Campanie, & l'autre à Ravennes, afin d'être toujours maître de la mer Adriatique,

(a) On voit dans la plûpart des médailles qui furent frappées à cette occaſion, outre la tête d'Auguſte, tantôt un arc de triomphe, ou une victoire ailée, ſur un globe, tantôt une couronne roſtrale, ou un trophée d'armes élevé ſur la poupe d'un vaiſſeau. Dans quelques-unes Auguſte conduit un char de triomphe, tenant une branche de lauriet dans la main, & dans d'autres on lit cette inſcription IMP. CAESAR. DIVI. F. COS. VI. LIBERTATIS P. R. VINDEX.

que l'on appelloit auſſi mer ſuperieure, parce qu'elle arroſe l'Italie à l'orient ; & de la mer de Toſcane, appellée mer inferieure, parce qu'elle baigne la partie occidentale de l'Italie. Dans la flotte de Ravenne, il y avoit juſqu'à 250 vaiſſeaux ; elle tenoit en reſpect la côte de Veniſe, l'Illirie, la Liburnie, la Dalmatie, l'Epire, la Gréce, & même l'Aſie, celle de Miſene couvroit la Sicile & l'Afrique ; outre ces flottes, Auguſte entretenoit encore à Frejus en Provence, grand nombre de vaiſſeaux à éperons, qu'il avoit pris ſur Antoine à la bataille d'Actium.

LIVRE X.

De la Navigation des Romains depuis Tibere juſqu'à Conſtantin.

APRE'S la mort d'Auguſte, Tibere eut les rênes de l'empire. Ce Prince dont un aſſemblage de vices formoient un caractere ſi odieux, qu'on a cru qu'Auguſte ne l'avoit choiſi pour ſon ſucceſſeur, que pour ſe faire regreter, parut plus occupé à répandre le ſang Romain, qu'à cultiver la Marine, & ſon regne n'offre à l'hiſtoire de la navigation, que quelques particularités à l'occaſion de la guerre que Germanicus ſon neveu fit en Allemagne.

Les ſuccès de ce capitaine commençoient à cauſer de l'ombrage & de la jalouſie à Tibere. Il réſolut de le rapeller, ſous prétexte qu'il en avoit beſoin ailleurs ; mais Germanicus pénétrant ſes véritables motifs voulut profiter du fruit de ſes victoires, & ne ſongeant qu'à pouſſer ſes conquêtes, il eut recours à la marine, pour porter la guerre juſques dans le ſein de l'Allemagne. Pour cet effet il fit conſtruire en diligence dans la Hollande, mille vaiſſeaux de differentes formes, & de differentes grandeurs ; les uns étoient courts, étroits par la poupe & par la proue, & larges par les flancs, afin qu'ils puſſent mieux tenir la mer ; les autres étoient plats & plus propres pour les côtes, pluſieurs avoient deux

gouvernails, l'un à la poupe, l'autre à la proue, afin que le vaiſſeau pût aller de tout côté ſans ſe tourner, il y en avoit beaucoup de pontés, pour porter les machines, les chevaux & les vivres : ils étoient tous excellens voiliers, fort maniables, & montés par de bons ſoldats. Après avoir aſſemblé cette nombreuſe flotte aux embouchures du Rhin, Germanicus entra dans le canal conſtruit par Druſus ſon pere, & de-là il fit voile vers la riviere d'Ems, appellée dans ce tems Amiſie.

Il jetta l'ancre à l'embouchure de cette riviere, & débarqua ſes troupes ſur la droite, laiſſant l'Ems à gauche, il fit jetter pluſieurs ponts ſur cette riviere pour paſſer ſes troupes. Il paroît étonnant que Germanicus fit débarquer ſes troupes d'un côté pour les faire paſſer de l'autre, au-lieu de faire remonter plus haut la riviere à ſes vaiſſeaux, & s'épargner par-là l'embaras de faire des ponts. Tacite l'accuſe d'avoir fait une faute en cette occaſion, mais Juſtelipſe ſon commentateur le juſtifie : Germanicus, dit-il, étoit trop habile homme pour l'avoir fait ſans raiſon. Il ne fit pas deſcendre ſon armée ſur la gauche de la riviere, parce que le terrein en étoit impraticable, & il ne fit pas remonter cette même riviere à ſes vaiſſeaux, ou parce-qu'il ne la connoiſſoit pas, ou parce qu'il n'auroit pû le faire ſans reſſerrer le front de ſa flotte, & par-conſéquent, l'expoſer en l'affoibliſſant.

Germanicus ayant donc paſſé l'Ems, il campa entre cette riviere & le Veſer, au-delà de laquelle les Allemands l'attendoient, mais il ne l'eut pas plutôt appris, qu'il le paſſa à leur vûe, il leur livra enſuite pluſieurs combats, & les battit toujours. En mémoire des avantages qu'il remporta ſur eux, il érigea un monument à la ſeule gloire de Tibere, car il eut la modeſtie d'empêcher qu'on ne mît dans l'inſcription un ſeul mot qui le regardât. L'hiver approchant, il renvoya une partie de ſes troupes en quartier dans leurs garniſons, & fit rembarquer le gros de l'armée ſur la flotte qui étoit reſtée dans la riviere d'Ems, pour la ramener par l'Océan.

Les mille vaiſſeaux qui compoſoient cette flotte, gagne-

rent le large par un vent reglé, mais bientôt ils eurent à eſſuyer une des plus violentes tempêtes. Déja ils n'étoient plus gouvernés : Ces ſoldats d'autant plus épouvantés qu'ils connoiſſoient peu cette mer, empêchoient les matelots de faire la manœuvre. On ne pouvoit dégager les pompes pour ſoulager les vaiſſeaux qui étoient prêts de couler à fonds, ils n'avoient d'autre reſſource que de jetter à la mer les chevaux, les armes & les bagages. Une partie des vaiſſeaux fut jettée en pleine mer, d'autres furent emportés dans des iſles éloignées ou déſertes, où les hommes qui y débarquerent, s'ils n'y moururent de faim ſur le champ, ne prolongerent leur vie que pour quelque tems, ſe nourriſſant des cadavres & des chevaux à demi pouris que la mer jettoit ſur le rivage ; d'autres furent jettés ſur des iſles bordées de rochers, pluſieurs échouerent ſur des bas-fonds où les ancres n'avoient point de priſe, beaucoup furent engloutis, & enfin toute cette nombreuſe flotte fut diſſipée, le ſeul vaiſſeau de Germanicus qui étoit à trois rangs de rames, aborda ſur les côtes des Cauces, ou Cauques, peuples ſitués entre les embouchures de la riviere d'Ems & de l'Elbe.

Ce Prince fut ſi ſenſible au malheureux ſort de ceux qui avoient peri, dont il ſe croioit la cauſe, qu'il voulut ſe précipiter dans la mer, ce qu'il auroit fait ſans les repréſentations de ceux qui l'environnoient. Après la tempête quelques vaiſſeaux bien maltraités arriverent à l'endroit où Germanicus avoit mouillé, il les fit radouber promptement, & les envoya dans toutes les iſles voiſines, pour y recueillir les débris du naufrage.

Voilà ce qui s'eſt paſſé de plus conſiderable dans la navigation ſous Tibere, elle ne fut pas plus brillante ſous ſon ſucceſſeur Caïus Caligula, fils de Germanicus : & ſans les extravagances de cet empereur, on ne trouveroit dans tout ſon regne aucune occaſion de parler de la marine. Il concevoit des projets extraordinaires, ſouvent même impoſſibles. Comme rien ne lui réſiſtoit ſur la terre, il voulut auſſi ſoumettre la mer ; il y fit conſtruire un pont d'environ cinq quarts de lieues, qui s'étendoit depuis Bayes juſqu'à Pouzoles. Il employa pour cet ouvrage tous les vaiſſeaux

ſeaux que l'on put trouver, & en fit conſtruire de nouveaux, dans le deſſein de faire un pont qui ſurpaſſât celui de Xerxès dont nous avons parlé.

Il fit bâtir ce pont ſur deux rangs de vaiſſeaux, liés ſolidement, affermis par des ancres, & couverts de planches & de madriers, ſur leſquels on mit une grande quantité de terre & de pierres. C'étoit une eſpéce d'eſplanade, où l'on voyoit des maiſons, des tentes & des hotelleries. Ce grand ouvrage étant fini, pour y paſſer avec pompe, il endoſſa une cuiraſſe qu'il prétendoit être celle d'Alexandre. Il étoit paré d'un manteau de pourpre tout brillant d'or & de pierreries, d'une riche épée, d'un bouclier & d'une couronne de chêne, il ſe fit accompagner d'une grande quantité de gens de pied & de cheval, tous armés, & partit ainſi de Bayes, pour paſſer le pont, qu'il paſſa en effet & repaſſa avec l'appareil d'un triomphe, après s'être arrêté au milieu du pont, & y être monté ſur un trône pour y faire ſon éloge. Je n'examinerai pas ſi ce pont s'étendoit de Pouzoles à Bayes, maiſon royale, à ce que prétend Dion, ou à Miſene, comme le marque Joſephe, j'embraſſe le ſentiment le plus ſuivi. Comme tous les vaiſſeaux de l'état avoient ſervi à cette folie, Rome fut deſolée par une cruelle famine, qui dura long-tems.

Caligula entreprit une autre expédition marquée de-même au coin de la folie, il fit de grands préparatifs pour la conquête de la Grande Bretagne; il penſa que Jules Ceſar n'avoit fait qu'entamer cette entrepriſe, & voulut la conſommer; il arma puiſſamment par mer & par terre, & ſe rendit ſur les côtes de la Gaule qui regardent cette iſle, il s'avança avec ſa flotte, bien capable de faire trembler les Inſulaires, mais, tout-d'un-coup, il fit revirer de bord, regagna le rivage d'où il étoit parti, & fit alors les préparatifs d'un combat; on diſpoſa les machines, les trompettes ſonnerent, le ſignal même de la bataille fut donné, & tous ces grands mouvemens ſe terminerent à faire amaſſer ſur le rivage à ſes ſoldats des coquilles. Chargé ainſi que ſon armée de ces dépouilles de l'Océan, il ſe rendit comme en triomphe à Rome, où il fit conduire en partie par mer,

& en partie par terre, les vaiſſeaux qui avoient été employés à cette expédition ; pour en conſacrer la mémoire & de ſon prétendu triomphe, il fit bâtir un Phare à l'entrée du port de Bologne, ſuivant l'avis le plus commun.

Sous l'empire de Claude ſucceſſeur de Caligula, la marine fut en quelque conſidération, l'entrée du Tibre étoit d'un très-difficile abord, les vaiſſeaux y étoient expoſés à de grands périls, principalement en hiver, & cette incommodité empêchoit les Romains de bien jouir de l'empire de la mer. Claude, pour y conſtruire un port ſûr & commode, fit creuſer une foſſe d'une prodigieuſe grandeur, la fit revétir de pierres de taille, & pour en rendre le fond plus ferme, après y avoir fait échouer le fameux vaiſſeau que Caligula employa pour amener d'Egypte l'obeliſque dreſſé depuis dans le cirque du Vatican, fit mettre trois couches de maçonnerie. Ce baſſin devint ainſi un azile aſſuré pour les vaiſſeaux, & pour que rien ne manquât à la commodité de ce port, d'un grand amas de terre & de gazon, il fit former une iſle, dans laquelle il fit conſtruire un Phare ; Suétone appelle ce port le port d'Oſtie, mais improprement, c'eſt le lieu qu'on nomme aujourd'hui Porto ſitué vis-à-vis Oſtie, de l'autre côté du Tibre ; le même auteur met cet ouvrage au rang de ceux qui ſont plus magnifiques que néceſſaires, mais il ſe trompe, on n'en pouvoit faire un plus utile, Jules Ceſar qui en étoit perſuadé en avoit formé le projet, que les grandes difficultés qu'on rencontra pour lors, empêcherent d'exécuter.

Claude fit auſſi entrer la marine dans l'exécution de ſes deſſeins, Jules Ceſar n'avoit fait que quelques conquêtes ſur les Anglois, connus alors ſous le nom de Bretons, Auguſte avoit mieux aimé s'en faire craindre que de les aſſujettir ; mais Claude, quoique d'un mérite médiocre, fut ambitieux de l'honneur d'un triomphe, & entreprit de les ſoumettre. Dans ce deſſein, il mit en mer une flotte conſidérable, & en donna le commandement à Plotius Sénateur Romain, qui après l'avoir diviſée en trois corps ou eſcadres, paſſa l'Océan. Il fit cette diſpoſition parce qu'il avoit cru trouver les Anglois ſur le rivage,

diſpoſés à s'oppoſer à ſa deſcente, dans ſon paſſage il eut un vent contraire, & aſſez violent pour que ſes ſoldats fuſſent découragés, mais ils ſe raſſurerent par une lumiere qui courut d'orient en occident, & qu'ils prirent pour un heureux préſage. Plotius fit le débarquement ſans obſtacle, chercha les Anglois, les battit en pluſieurs rencontres, & gagna du terrein, mais ne ſe ſentant pas aſſez fort pour en gagner davantage, il demanda du renfort à l'empereur. Claude voyant ſa puiſſance déja établie dans cette iſle, réſolut, pour ſoutenir la gloire de ſes armes, d'y aller en perſonne, il s'embarqua pour cela au port d'Oſtie, dirigeant d'abord ſa route à Marſeille, pendant laquelle un tems fâcheux manqua de le faire périr ſur les côtes de la Ligurie, & ſur les côtes de Provence, il prit la terre depuis Marſeille juſqu'à Boulogne, où il ſe rembarqua pour aller trouver ſon armée en Angleterre, il y remporta de célebres victoires, & alla enſuite découvrir & ſubjuguer les Orcades, iſles ſituées au nord de l'Ecoſſe. Tacite met cette découverte ſous le regne de Domitien, mais ſon ſentiment eſt inſoutenable, puiſque Pomponius-Mela, dans la deſcription du monde, compoſée cette même année, parle de ces iſles; Claude après ces expéditions, s'en retourna à Rome, où il jouit des honneurs d'un magnifique triomphe; le ſénat lui donna le ſurnom de Britannicus, & il fit mettre lui-même une couronne navalle de pur or ſur ſon palais, & ſur la proue de ſes vaiſſeaux.

Depuis la mort de Claude juſqu'à Conſtantin le Grand, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace d'environ 300 ans, & ſous 39 empereurs, la marine ne fut, pour ainſi dire, point exercée par les Romains. Pendant ces trois ſiécles, qui ne furent proprement le regne que de l'irreligion, de la débauche & de la cruauté, on n'entretint que les vaiſſeaux néceſſaires pour la traite des bleds, pour quelques tranſports de troupes, & qu'en quelques occaſions dont nous allons parler.

Néron ſucceſſeur de Claude fit pour l'avantage de la Marine mettre la derniere main à l'embelliſſement du port que ſon prédéceſſeur avoit fait conſtruire. Peu après

il fit faire un autre ouvrage très-commode pour la navigation. Ce fut d'ouvrir un canal de 70 lieues de longueur, depuis le lac d'Avernes dans la Campanie, juſqu'à l'embouchure du Tybre, aſſez large pour y conduire de front deux galères à cinq rangs de rames, il fallut pour la conſtruction de cet ouvrage, couper beaucoup de collines, & applanir des terres, & quand il fut achevé, pour le rendre plus commode, on y jetta un pont de trois arches *(a)*. Néron qui n'a plus à être nommé dans l'hiſtoire de la marine, ne s'en ſervit d'ailleurs que pour faire venir d'Aléxandrie de la pouſſiere à l'uſage des athletes, & pour s'enfuir lui-même en Egypte, quand il vit ſes affaires déſeſperées; car je ne parlerai point du projet extravagant qu'il avoit formé de percer l'iſthme de Corinthe.

Depuis Néron juſqu'à Veſpaſien, il ne ſe paſſa ſur mer rien de conſidérable que la déſertion d'une grande partie des vaiſſeaux de la flotte Romaine ſous Vitellius; elle fut le fruit des intrigues de Civilis chef des Bataves (aujourd'hui les Hollandois). Veſpaſien ſucceſſeur de Vitellius, s'y rendit plus célébre: il s'étoit diſtingué contre les Anglois dans l'expédition de Plotius; il ruina depuis une flotte de ſéditieux à la priſe de Joppé. Veſpaſien après s'être emparé de Tarichée, ville de la Tribu de Zabulon, aſſiſe ſur le ſommet d'une montagne & par-là une des plus fortes places de Galilée, ne voulant pas qu'il en ſurvécut aucun habitant, réſolut de pourſuivre ceux qui, échappés à l'épée de Tite lorſqu'il aſſiégeoit la ville, s'étoient réfugiés ſur les vaiſſeaux qu'ils trouverent à l'entrée du lac de Genézareth, & avoient gagné le large; il fit conſtruire pour cela avec une diligence incroyable une flotte avec laquelle il alla les attaquer. Les Juifs ſe défendirent quelque tems, mais enfin ſuccombant à l'activité à l'addreſſe & à la force des Romains, ils périrent preſque tous, & au nombre de 6500; la mer de Génézareth en fut, dit Joſephe, toute rouge de

(*a*) On frappa une médaille à ce ſujet, on y voyoit la tête de Neron, avec ces mots: NERO. CLAVDIVS. AVG. Au revers il y a un pont à trois arches, avec cette inſcription: EX CON. C. C. II. c'eſt-à-dire, ſelon quelques Sçavans, *Ex conſenſu civitatum Campaniæ duarum.*

ſang, & couverte de corps morts. Cette victoire fut conſacrée par une médaille, on y voit une victoire montée ſur la proue d'un vaiſſeau levant une couronne & une palme avec ces mots : *Victoria Navalis.*

Veſpaſien après ſon expédition de la Syrie, retourna à Rome, où il parut ſi glorieux, par tout ce qu'il avoit fait ſur terre & ſur mer, qu'on frappa une médaille, au revers de laquelle il eſt repréſenté ſous la figure de Neptune, ayant le pied droit ſur un globe, tenant dans la main droite l'extrémité d'une proue de vaiſſeau, & dans la gauche un trident, l'inſcription eſt, *Neptuno reduci.*

Au commencement de l'empire de Domitien, un corps de troupes Allemandes que les Romains avoient fait paſſer en Angleterre déſerta, après avoir maſſacré ſes officiers, & ſe mit en mer ſur trois brigantins, pour retourner en ſa patrie. Mais comme les pilotes ne s'étoient embarqués que par force, l'un d'eux ramena ſon vaiſſeau ſur les côtes de l'iſle. Les Allemands qui étoient ſur les deux autres vaiſſeaux, craignant le même tour de la part de leurs pilotes, les tuerent, & n'ayant perſonne pour les conduire, ils ne navigerent plus qu'au gré des flots & des vents, qui leur firent faire le tour de l'Angleterre par le nord, & ce fut par-là qu'on ſçut que l'Angleterre étoit une iſle. L'année ſuivante, la flotte d'Agricola qui ſubjuguoit cette iſle avec ſes troupes de terre, en fit auſſi le tour & reconnut en paſſant les Orcades, deja découvertes & ſoumiſes par Claude, comme je l'ai dit ci-devant, contre le ſentiment de Tacite. Cette flotte apperçut auſſi l'iſle d'Irlande, connue par les anciens ſous le nom de Thulé.

Trajan parvenu à l'empire, ne crut pas la marine indigne de ſon attention ; un très-long eſpace des côtes d'Italie étoit ſans port, ce qui ôtoit de grandes commodités à la navigation, il en fit conſtruire un fort beau à Centumcelles en Toſcane, dont Pline a donné la deſcription : cet ouvrage parut ſi utile, qu'on en conſacra le ſouvenir par une médaile, dans laquelle on voit un port orné de différens édifices, au milieu duquel paroît une galère impériale, accompagnée

d'autres galères, avec ces mots : *Portum Trajani S. C.* (*a*) Trajan fit encore conſtruire à ſes propres dépens un port à Ancone, pour ouvrir une entrée à l'Italie du côté de la mer Adriatique : le ſénat & le peuple Romain, pour conſerver la mémoire de ce bienfait, en fit faire mention dans une inſcription qu'on voyoit autrefois au port d'Ancone, & qu'Onuphre nous a conſervé.

Trajan viſitant ſes conquêtes en Aſie, & animé de la curioſité de voir l'Océan, comme le fut Alexandre, s'embarqua ſur le Tigre, & entra dans le golfe Perſique, où la tempête & la rapidité du fleuve combattue par le flux de la mer, le mirent en danger de périr. Quelques auteurs diſent qu'il alla au-delà d'Ormus, qu'il pénétra juſqu'à la mer des Indes ; & qu'y étant arrivé, & ayant apperçu un vaiſſeau qui faiſoit voile vers ces floriſſantes contrées, il avoit voulu le ſuivre, afin de ſurpaſſer en cela Alexandre. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ſans des révoltes qui s'éleverent dans les pays qu'il avoit conquis, & qui l'y rappellerent, il auroit ſans doute exécuté ce projet, qu'il ne perdit jamais de vûe, puiſqu'il entretint toujours une flotte dans le golfe Perſique.

Adrien qui ſucceda à Trajan, ne fit uſage de la marine que pour ſe promener : il étoit grand voyageur, & il avoit coutume de dire, qu'un Empereur, comme le ſoleil, devoit toujours rouler. Il paſſa en Angleterre, en Sicile, en Afrique, & dans quelques iſles.

Ce que firent les Empereurs qui vinrent après lui par rapport à la marine, ſe réduit auſſi à bien peu de choſe ; ce fut pourtant beaucoup pour Commode, du ſein de ſes débauches outrées, d'établir une flotte pour la traite des bleds d'Afrique, au cas que la traite des bleds d'Alexandrie manquât : on frappa à cette occaſion deux médailles ; on voit dans l'une ces mots : *Felicitas perpetua Aug.* L'Empereur y paroît debout, tenant dans ſa main une corne d'abondance, & préſentant ſa main droite à une femme, qui tient un cadu-

(*a*) On nomme aujourd'hui ce port *Civita-Vecchia*, il eſt défendu par un bon Château iſolé dans la mer ; Urbain VIII. le fit fortifier, & Innocent XII. l'a déclaré un port franc : c'eſt le rendez-vous de toutes les galères du Pape.

cée de la main gauche : on lit dans l'autre médaille, *Providentiæ Aug.* On y voit un Hercule ayant le pied droit ſur une proue de navire, une femme devant lui repréſente Alexandrie par ſes attributs, & lui donne des épics.

La marine des Romains ne commença à ſe ranimer qu'après la mort de Pertinax & de Julien ; l'empire fut alors diſputé par Severe & par Peſcennius Niger ; l'un fut proclamé à Rome, & l'autre dans l'Orient. Severe pour détruire ſon compétiteur ſe ſaiſit de la flotte de Ravenne, & arma puiſſamment par mer & par terre. Niger du ſein des plaiſirs, ſe réveilla au bruit de ce grand appareil, & mit auſſi ſur pied toutes les forces qu'il pût aſſembler, il fit fermer tous les paſſages, & s'empara de tous les ports, & de Byſance même, par où les vaiſſeaux de Severe auroient pû paſſer en Aſie. Cette guerre fut fatale à Niger, il y perdit la vie. Severe au contraire eut tous les avantages, & la termina par le ſiége de Byſance, où s'étoient réfugiés les reſtes du parti de ſon rival ; il preſſa cette ville vivement, par terre & par mer avec tant de vaiſſeaux, qu'un auteur dit, qu'elle étoit aſſiégée par les flottes de toute la terre. Ceux de Byſance avoient 500 vaiſſeaux à double gouvernail, ils attiroient à leur rade par des machines inviſibles les vaiſſeaux ennemis ; les cordages leur manquerent, ils en firent avec des cheveux de femmes ; ils ſoutinrent une infinité d'aſſauts par terre & par mer, & ſe défendoient avec une valeur extraordinaire ; mais voyant leurs vaiſſeaux briſés, les ruës de leur ville couverte de corps morts, les flots même rougis du ſang de leurs citoyens ; ils ſe rendirent enfin. Severe fit raſer les murailles de la ville, la fit démanteler, & la priva de ſes priviléges, pour les donner aux Périnthiens ſes ennemis, qui par reconnoiſſance pour Severe, lui dreſſerent un temple, comme on le voit par une médaille.

Je me trouve obligé de ne rien dire ici d'une longue ſuite d'empereurs, parce que leurs vies n'offrent que beaucoup de crimes, peu d'actions glorieuſes, & rien de conſidérable pour mon ſujet. L'empire comme un corps malade, & mal gouverné, fut long-tems ſi languiſſant, que les Scythes vou-

lant profiter de ſa foibleſſe, le mirent à deux doigts de ſa perte. Sous Philippe, prince indolent, ces barbares paſſerent le Danube, que Zozime nomme mal à propos le Tanaïs, & vinrent ravager les pays voiſins de la Thrace. Dece alla les combattre, il les attaqua d'abord avec ſuccès; mais pour n'avoir pas bien connu le pays, il fut battu & défait à ſon tour, & perdit la vie. Gallus qui lui ſucceda laiſſa les Scythes s'affermir & profiter de leur victoire, ils tirerent effectivement tout l'avantage poſſible de l'indolence de ce nouvel empereur, ils répandirent la terreur chez les peuples voiſins, & ravagerent tout le pays ſitué ſur le bord de la mer; ils paſſerent même en Aſie, favoriſés par les habitans du Boſphore, qui leur prêterent des vaiſſeaux; mais un échec auquel ils ne s'attendoient pas, les fit retourner dans le pays d'où ils étoient ſortis; ils revinrent cependant peu après par la même route & réuſſirent mieux; ils pouſſerent leurs conquêtes aſſez loin; ils s'emparerent de la Bithinie, & ne trouvant plus de barrieres capables de les arrêter, ils ſe répandirent juſques dans l'Italie; Rome même en fut allarmée, & l'empire ébranlé; l'on n'en peut attribuer la cauſe qu'à la foibleſſe du gouvernement de Gallus.

Claude II. qui lui ſuccéda, ſongea d'abord à arrêter les rapides progrès des Scythes, qui avoient formé une ligue avec les Herules & les Gots, & s'étoient tous aſſemblés proche le fleuve Tyra, qui ſe décharge dans le Pont-Euxin, où ils conſtruiſirent 6000 vaiſſeaux, ſelon le compte de Zozime, ſur leſquels ils mirent 320000 hommes; quelques auteurs ne font mention que de 2000 vaiſſeaux; mais il n'eſt pas probable qu'un ſi petit nombre de navires ait porté tant de monde, car lorſqu'on parle de 320000, on ne compte que les combattans, & l'on n'y comprend pas ceux qui étoient pour le ſervice des vaiſſeaux ou de l'armée.

Ce formidable eſſein de barbares, après avoir navigé ſur le Pont-Euxin, ſe jetta ſur les villes de Tomes dans la petite Scythie, & de Marcianople dans la Meſie, mais ils en furent vigoureuſement repouſſés. Voulant enſuite profiter d'un vent favorable, ils s'avancerent vers la Propontide; mais leurs vaiſſeaux entraînés par les courans, & mal conduits par les pilotes,

pilotes, ſe mêlerent avec beaucoup de confuſion, & ſe briſerent les uns contre les autres ; ce qui put échaper au naufrage, ſe retira vers l'Helleſpont pour s'y radouber, & paſſa enſuite dans la mer Egée : l'empereur Claude s'y rendit auſſi promptement, il attaqua les barbares ſur mer & ſur terre, il les défit par tout ; & la fureur de la peſte ſe joignant à l'effort de ſes armes, il les vit preſqu'entierement détruits. Les Scythes perdirent 2000 vaiſſeaux dans cette guerre, & 320000 hommes, comme Claude le marque lui-même dans une de ſes lettres. Cette glorieuſe expédition fit prendre à cet empereur le nom de Gothique, & frapper une médaille dont voici l'inſcription : *Imp. Claudius. P. F. Aug* au revers on voit un trophée d'armes & deux captifs avec ces mots : *Victoria Gothica.*

Maximien Hercule aſſocié à l'Empire par Diocletien, pour arrêter les courſes des Gaulois & des Saxons, qui infeſtoient les mers, donna le commandement d'une flotte à Carauſe, homme de baſſe naiſſance, mais habile dans la marine, dans laquelle il s'étoit exercé dès ſa plus tendre jeuneſſe : Carauſe aſſembla ſa flotte à Boulogne, & réuſſit aſſez bien à défendre les côtes confiées à ſa vigilance, car il dompta les Gaulois & les pirates ; mais il porta plus loin ſes vûes, & ſe laiſſa tenter par les charmes de l'indépendance, pour y parvenir il commença par retenir pour lui tout ce qu'il enlevoit aux corſaires. Maximien avertit des deſſeins de Carauſe, donna ordre qu'on le fît mourir ; mais celui-ci informé de cet ordre, ſe retira avec tous ſes vaiſſeaux en Angleterre, dont il ſe rendit le maître abſolu, il s'y fit déclarer Auguſte ; & pour s'y maintenir, il fit conſtruire une grande quantité de vaiſſeaux. Maximien fit auſſi beaucoup armer, pour l'aller forcer dans cette iſle ; mais il n'y put réuſſir, ſa flotte eut à combattre la tempête & Carauſe, qui par ſon expérience dans la guerre & dans la marine, ſuffiſoit ſeul pour déconcerter les projets du plus puiſſant ennemi : Maximien n'ayant donc pû vaincre cet uſurpateur, lui donna la paix, & le laiſſa poſſeſſeur de ce qu'il ne pouvoit lui ôter.

Carauſe, glorieux d'avoir forcé Maximien à faire la paix avec lui, fit fraper une médaille dans laquelle on voit ſa

tête, avec ces mots : *Imp. Carauſius Aug.* au revers, la Déeſſe de la Paix, tenant d'une main un rameau d'olivier, & de l'autre un long ſceptre, & ces mots, *Pax Aug.* La tranquillité de Carauſe dans ſa nouvelle monarchie, ne fut pas de longue durée ; après un regne de ſept ans il fut aſſaſſiné par un de ſes officiers nommé Allecte, qui avoit relevé la baſſeſſe de ſon extraction par d'aſſez belles actions : il s'étoit tellement diſtingué par des courſes & des combats de mer, que Carauſe lui avoit donné ſon eſtime, ſa confiance, & enfin le commandement de ſes flottes : Allecte non content de ces avantages, lui ôta la vie pour lui enlever ſes états.

Allecte placé donc tout d'un coup ſur le trône de celui dont il étoit le meurtrier, s'y croyoit tellement inébranlable, qu'il fit fraper une médaille, dans laquelle on voit ſa tête avec ces mots : *Imp. C. Allectus. P. F. Aug.* au revers paroît une galère, & autour on lit, *Virtus Aug.* Il vouloit montrer par-là qu'il ne redoutoit point les Romains, mais Conſtance Chlore que Diocletien avoit fait Céſar, pour montrer qu'il étoit digne de la pourpre dont il étoit honoré, arma puiſſamment pour faire la guerre à Allecte, & la commença par le ſiége de Boulogne, dont celui-ci étoit le maître. Conſtance, pour empêcher que cette place ne fut ſecourue du côté de la mer, en ferma le port par une digue faite avec des pieux, des poutres, des pierres, & aſſez fortes non-ſeulement pour empêcher les vaiſſeaux d'entrer, mais encore pour réſiſter au flux de la mer, & pour en briſer les flots.

Conſtance ſe rendit maître de cette importante place, & prépara enſuite deux flottes pour faire une irruption en Angleterre ; l'une étoit ſur la Seine, ſous le commandement d'Aſclepiodote, & l'autre à Boulogne ; il paſſa avec celle-ci en Angleterre malgré le gros tems. L'autre flotte le ſuivit, elle rangea la côte de Wight, où les ennemis s'attendoient de la combattre, mais elle échapa à leur vûë, à la faveur d'un brouillard épais, & elle aborda ſans danger ; les équipages ne furent pas plutôt débarqués qu'on brûla tous les vaiſſeaux, ſoit pour empêcher qu'ils ne tombaſſent au pou-

voir de la flotte ennemie, ſoit pour forcer les ſoldats, à ne chercher d'autre reſſource que dans la victoire. Allecte voyant les troupes Romaines paſſées dans l'iſle ſe hâta de les combattre, mais il fut défait & tué ſur le champ de bataille, ſon regne fut de trois ans. Conſtance après cette victoire reconquit toute l'Angleterre, & la réunit à l'Empire dont elle avoit été démembrée pendant dix ans: cette conquête rendit les mers libres, aſſura le repos juſques-là troublé par les courſes des vaiſſeaux Anglois, & fit tant d'honneur à Conſtance, que dans les médailles il eſt repréſenté ſous les images, de la fortune appuyée ſur un gouvernail, de la victoire tenant une palme, d'un lion, d'un aigle, & de la maſſue d'Hercule. Il fut pere du grand Conſtantin, dont nous allons parler.

Si j'avois à décrire la vie du grand Conſtantin, je ferois voir à quels titres il a mérité le ſurnom de *Grand*; & ſans craindre de trop charger ſon éloge, je l'éleverois avec Euſebe, au-deſſus des Cyrus & des Alexandres; ce fut lui qui, élevant l'Evangile ſur les ruines des idoles, tira l'empire des ténébres du paganiſme, & y fit ſuccéder les lumieres du Chriſtianiſme; il recula les bornes de l'ancien empire Romain, établit le nouveau, & le rendit plus floriſſant qu'il ne le fut depuis; mais je ne dois parler que des affaires de ſon regne où la marine a eu part.

Conſtantin ayant triomphé de Maxence, défait les Sarmates, voiſins des Palus Méotides, combattit Licinius, ſon collegue en l'Empire, mais il ne le réduiſit pas ſi bien, que celui-ci ne pût devenir & ne devint effectivement en état d'inquiéter encore ſon vainqueur; la jalouſie, la haine & la vengeance lui faiſoit mettre tout en œuvre contre Conſtantin, qui de ſon côté ſouffroit fort impatiemment les entrepriſes de Licinius. Ces diſpoſitions les engagerent bientôt à une nouvelle rupture. Conſtantin ſe prépara donc à faire la guerre à Licinius par mer & par terre, il fit d'abord conſtruire un port à Theſſalonique, où il n'y en avoit point, & mit en mer 200 vaiſſeaux à 30 rames, & plus de 2000 navires de charge. Licinius voyant cet appareil, chercha de tous côtés du ſecours, il reçut 80 vaiſſeaux de l'Egypte,

autant de la Phénicie, 60 des Ioniens & des Doriens, de l'Aſie mineure, 30 de Chypre, autant de la Bithinie, 20 des Cariens, & 50 de l'Afrique; & de tous ces vaiſſeaux il compoſa ſon armée navale, qu'il tenoit à l'entrée de l'Helleſpont, celle de Conſtantin étoit au Pirée. Pendant ces diſpoſitions maritimes, Conſtantin remporta par terre une grande victoire ſur Licinius, qui ſe retira à Byſance; Conſtantin l'y pourſuivit, & commanda à ſa flotte de s'avancer: elle partit du Pirée, & s'étendit le long des côtes de la Macédoine. Criſpus qui la commandoit, ayant appris qu'Abante, chef de la flotte ennemie, l'attendoit au détroit avec 200 vaiſſeaux, l'aborda lui-même avec quatre-vingt de ſes meilleurs. Abante voyant arriver ſon adverſaire avec un ſi petit nombre de navires, le mépriſa; il força de voiles & de rames, pour ſe jetter impétueuſement & ſans ordre ſur des vaiſſeaux qui, ſelon qu'il lui paroiſſoit, ne pouvoient lui échaper. Criſpus fit bien voir dans cette occaſion, qu'à la guerre l'ordre & la diſcipline valent mieux que la multitude; il s'avança avec beaucoup de ménagement & d'intelligence; ſes vaiſſeaux n'étoient point en aſſez grand nombre pour s'embarraſſer, mais ils étoient ſuffiſans pour embarraſſer ceux des ennemis, qui ſe trouverent bientôt dans une ſi grande confuſion, qu'ils ſe briſerent mutuellement, ne pouvant ni gagner le large, ni ſe ſauver par le détroit, trop reſſerré pour donner une entrée libre à tant de vaiſſeaux: la perte de Licinius fut conſidérable dans cette journée; elle l'auroit été davantage, ſi la nuit n'avoit mis fin au combat: le lendemain Abante ſortit du port où il s'étoit retiré, & ſe préſenta devant la flotte de Conſtantin, qu'il trouva en bon ordre & plus nombreuſe qu'il ne penſoit, parce que Criſpus avoit été joint par les vaiſſeaux qu'il avoit exprès fait reſter derriere, le combat recommença, & le vent devenant favorable à Conſtantin, la flotte de Licinius fut encore battue, une partie fut ſubmergée, & l'autre alla ſe briſer ſur les côtes ou contre des rochers, il perdit dans cette ſeconde défaite 5000 hommes, & 130 vaiſſeaux avec leurs équipages; Abante lui-même ſe trouva fort heureux de pouvoir ſe ſauver en Aſie avec quatre navires.

La flotte victorieuſe s'avança juſques devant Biſance, que Conſtantin aſſiégeoit par terre, & où s'étoit retiré Licinius, qui craignant alors d'être envelopé, ſortit de cette ville, paſſa la mer & ſe retira à Calcédoine. Conſtantin qui, ne vouloit pas lui laiſſer reprendre haleine, ni lui donner le tems de refaire ſon armée, le ſuivit avec ſes vaiſſeaux; mais craignant qu'ils n'échouaſſent ſur la côte de Bithinie, inacceſſible aux gros bâtimens, il fit bâtir à la hâte des vaiſſeaux légers, ſur leſquels il fit paſſer ſes troupes, il forma un camp près de Calcédoine, & livra un nouveau combat à Licinius, qui fut entiérement défait dans cette action, où de trois cens trente mille hommes il ne s'en ſauva que trente, ſelon Zozime. Conſtantin retourna victorieux à Biſance, qui lui ouvrit ſes portes; il y établit le ſiége de l'Empire, & donna ſon nom à cette ville qu'on a toujours appellé depuis Conſtantinople.

Comme cette ville a eu part à de grands événemens, il eſt à propos d'en donner ici une légere connoiſſance, ſur tout pour ce qui regarde la mer; les auteurs varient aſſez ſur les motifs qui engagerent Conſtantin à bâtir cette nouvelle ville; Zozime prétend qu'il voulut ôter à Rome le ſiége de l'Empire, parce qu'il n'étoit pas aimé de Rome, à cauſe qu'il protégeoit les Chrétiens: Eutrope n'en atribue le deſſein qu'à la vanité; il croit que Conſtantin pour ſe rendre célébre à jamais, voulut bâtir en peu de tems une ville égale à Rome, que pour former il avoit fallu tant de ſiécles. Mais ſans vouloir pénétrer dans les motifs de ce grand prince, je dirai ſeulement que s'étant déterminé à bâtir une ville à laquelle il pût donner ſon nom, il jetta d'abord les yeux ſur Dardes, & Teſſalolonique, mais il changea de réſolution, & ſe détermina pour Sigée, promontoire de la Troade, célebre par le tombeau d'Ajax, il y fit jetter des fondemens, mais ce projet n'eut pas plus de ſuite: Conſtantin préfera encore Calcédoine, il y fit travailler; mais pendant que les ouvriers traçoient le plan de la nouvelle ville, des aigles venoient enlever les cordeaux, ſuivant ce que rapporte Zonare, & les tranſportoient à Byſance, ſituée de l'autre côté de la mer. L'empereur informé du fait, alla viſiter le lieu déſigné par

les oiſeaux ; il le trouva ſi charmant & ſi commode, qu'il s'y fixa, & y fit jetter les fondemens de ſa ville. Sozomene dit que Dieu apparut la nuit à Conſtantin, & lui ordonna de bâtir ſa nouvelle ville à Byſance ; elle a l'Aſie en face, l'Europe à dos, étendant ſa droite vers le midi, dans l'Archipel & la Méditerranée, & ſa gauche dans le Pont-Euxin ; elle a la forme d'un triangle, dont un côté regarde la terre, & les deux autres la mer, ſon port conſiſte dans un grand golfe, qui ſe trouve entre Conſtantinople & Galata, de ſorte que c'eſt la ville du monde la plus propre pour la marine.

Les heureux ſoins de Conſtantin pour la navigation ſe bornerent-là, car pendant le reſte de ſa vie, il ne fit rien pour elle. Ses enfans qui partagerent l'empire la cultiverent peu. Conſtance, l'un d'eux, à qui les provinces orientales étoient échues en partage, honora de ſes premieres attentions Séleucie, ſituée dans la Syrie, l'abord des côtes de cette ville étoit extremement dangereux, parce qu'elles étoient pleines de rochers & d'écueils, Conſtance fit creuſer un rocher à l'embouchure de l'Oronte, qui paſſe à Antioche, & il en fit à grands frais un port avantageux qui ménageoit toutes ſortes de commodités. Le même Conſtance, dans l'eſpace de dix mois, équippa une flotte plus nombreuſe, que celle de Xerxès, qui ne fut formée qu'en dix ans, il diſpoſa ce grand appareil contre Magnence, mais il ne paroît pas qu'il ait ſervi à quelque choſe de remarquable, ce fut auſſi contre ce rival qu'il envoya deux flottes, l'une en Afrique, & l'autre en Sicile. Conſtance & ſon frere Conſtans, maîtres de toute la ſucceſſion de leur pere, par la mort de leur frere Conſtantin, eurent beaucoup de vaiſſeaux ſur l'océan Britannique. Julius Firmicus qui vivoit de leur tems, & qui leur dédia ſon ouvrage, ſur l'erreur des *prophanes Religions*, les félicite de ce que cette mer avoit pour ainſi dire tremblé & gémi ſous le nombre & le poids de leurs vaiſſeaux, & de ce que les Bretons effrayés de leur préſence avoient été ſurpris de les voir paroître ſur leurs rivages, au milieu de l'hiver, pendant lequel tems, les plus hardis n'oſoient s'expoſer ſur la mer, cet auteur ſemble inſinuer, que les deux empereurs avoient paſſé

en Angleterre, mais d'autres prétendent qu'il n'y eut que Conſtans ; Libanius dit dans ſa troiſiéme oraiſon, que l'Océan reſpectant ce vertueux monarque, calma ſes flots, ſouffrit avec complaiſance qu'il paſſât dans l'iſle, & qu'il en revînt. Une médaille frappée à cette occaſion, prouve encore ce ſentiment, on y voit Conſtans ceint d'un diadême, & ces mots : *Conſtans Aug.* au revers Conſtans paroît debout ſur une galère, tenant dans ſa main droite un phœnix, de l'autre le *Labarum*, derriere lui eſt une victoire qui tient un aviron, & on lit cet mots : *Fel. Temp. reparatio.* Cela marque le rétabliſſement de la gloire de l'empire Romain, par l'expédition de Conſtans, qui par ſa valeur & ſon intrépidité, diſſipa les troubles naiſſans de la Grande-Bretagne.

Julien ſurnommé l'Apoſtat, ayant été créé Ceſar par Conſtance, fit à l'âge de 25 ans une expédition maritime, qui lui fit beaucoup d'honneur. Il avoit forcé les Allemans à lui reſtituer les priſonniers de 40 villes confédérés qui étoient ſous la protection de l'empire : comme elles manquoient de vivres, il fit conſtruire huit cens vaiſſeaux de bois coupés dans les forêts voiſines de l'embouchure du Rhin, les envoya faire la traite des bleds en Angleterre, les fit enſuite remonter par ce fleuve, & fit diſtribuer à ces villes des grains ſuffiſamment pour vivre & pour ſemer. Etant empereur, dans ſon expédition contre les Perſes, il équippa ſelon Zozime, une flotte des plus nombreuſes qu'on eut encore vûes, il y avoit 600 caravelles, 500 vaiſſeaux de cuir 50 vaiſſeaux de guerre, pluſieurs vaiſſeaux larges, propres à faire des ponts, & une grande quantité de bâtimens chargés de bois pour en conſtruire, de vivres & de machines de guerre ; Zonare dit qu'elle étoit de 700 galères à trois rangs de rames, & de 400 vaiſſeaux de charge, d'autres la font de 1200 vaiſſeaux, cette flotte fut aſſemblée dans l'Euphrate, de-là, il la fit paſſer dans le Tigre, par le moyen d'un canal conſtruit par Trajan, & perfectionné par Sévere, & qui joint les deux rivieres. Julien auroit pû avoir un heureux ſuccès s'il avoit ſçû ſe ſervir de ſon armée de mer & de celle de terre, mais il fit une faute qui fut cauſe de ſa mort.

Un déſerteur des Perſes ayant gagné la confiance de cet empereur, lui repréſenta que ſa flotte ne pouvant remonter le Tigre à la voile ni à la rame, elle occuperoit à cela la moitié de ſon armée, que par cette raiſon, il étoit plus expédient de brûler tous les vaiſſeaux, & qu'en étant une fois débaraſſé, il devoit s'éloigner du fleuve, & chercher l'ennemi dans les terres. L'empereur ébranlé d'abord, ſe détermina tout-à-fait à ſuivre cet avis, par la réflexion qu'il fit qu'en brûlant ſes vaiſſeaux, il groſſiſſoit encore ſon armée de terre de plus de 20000 hommes occupés à la marine; encheriſſant même ſur cet avis, il fit brûler auſſi toutes les proviſions, ſe perſuadant qu'il mettroit par-là ſes ſoldats dans la néceſſité de ne rien attendre que de leur valeur.

Lorſque les Perſes le virent engagé dans leur pays, qu'il ne connoiſſoit pas, ils le harcelerent & le fatiguerent conſidérablement, l'on en vint enfin à une bataille, au commencement de laquelle l'empereur Julien reçut un coup dont il mourut, âgé d'environ 31 ans, & après deux ans de regne depuis la mort de Conſtance.

La marine ne fut pas floriſſante ſous les premiers ſucceſſeurs de Julien, ils furent occupés des loix & des affaires de religion; les diſputes ſur la foi, & l'établiſſement de la Juriſprudence ſuccéderent aux démêlés militaires, auſſi ſous ces premiers regnes trouve-t-on plus de quoi remplir l'hiſtoire eccléſiaſtique & du barreau, que celle de la navigation, & je ne vois juſqu'au regne de Théodoſe, qu'un petit trait qui la regarde. Maxime amuſoit Valentinien le jeune par des témoignages d'amitié, & cependant paſſa ſans bruit en Italie, pour le ſurprendre. Ses approches imprévûes firent bien connoître à Valentinien, qu'il n'en vouloit pas moins qu'à ſa vie & à ſes états, & le firent embarquer avec ſa mere Juſtine, & Galba ſa ſœur. Ils jetterent l'ancre à Theſſalonique. L'empereur Théodoſe qui étoit alors à Conſtantinople, en partit pour l'aller trouver, & dans le ſéjour que Théodoſe fit à Theſſalonique, il fut épris de Galba, & en fit ſon épouſe: touché de plus des malheurs de Valentinien, & excité par les artifices de Juſtine, il réſolut de faire la guerre

guerre à Maxime, & de vanger ces illuſtres infortunés, ainſi que la mort de Gratien dont Maxime avoit été la cauſe.

Théodoſe renvoya en Italie avec une flotte, Valentinien, Juſtinien & Galba, & en prit lui-même le chemin par la Pannonie avec ſon armée. Maxime averti du paſſage de Valentinien avec ſa mere & ſa ſœur, envoya contr'eux Adragathius avec ſes meilleurs voiliers. Mais ce Général ayant parcouru toute la mer qui eſt entre la Gréce & l'Italie, ſans les avoir rencontrés, & informé dans le même tems que Maxime avoit été battu par Théodoſe, ſe jetta tout armé dans la mer, aimant mieux périr ainſi, que de s'expoſer à la fureur de ſes ennemis, dont il ne devoit attendre qu'un traitement rigoureux. Nous avons une médaille de bronze qui paroît avoir été frappée à cette occaſion. Elle repréſente un navire au milieu des flots, dont la Victoire tient le gouvernail. L'empereur Valentinien y eſt debout, en habit militaire, & on y lit ces mots : *victoria Romanorum* (*a*).

L'empire Romain qui étoit alors dans un état aſſez languiſſant, fut tout-à-coup inondé par les Barbares, qui s'y répandirent comme un torrent. Les Gots, les Huns, les Alains, & les Vandales, ſorti de différens pays du nord, fondirent avec impétuoſité ſur cette nation, & l'obligeant à prendre les armes pour ſa défenſe, la réveillerent de ſon aſſoupiſſement.

Les Vandales peuples des Palus Meotides, ennuyés de la vie dure & laborieuſe qu'ils menoient dans un pays ingrat & ſtérile, en ſortirent pour chercher un meilleur climat. Ils occuperent d'abord differentes contrées de l'Allemagne, & allerent enſuite s'établir dans cette partie de l'Eſpagne qui regarde l'Afrique, & à laquelle ils donnerent le nom d'Andalouſie, ou de Vandolouſie. De-là appellés par Boniface en Afrique, ils y paſſerent, & s'y fortifierent ſi bien, que ce capitaine Romain ne put enſuite les en chaſſer ; au-contraire, ils en chaſſerent les Romains, ſe rendirent les maîtres du pays, s'y firent gouverner par des rois, & furent en plus d'une occaſion redoutés par les Empereurs d'orient & d'occident.

(*a*) Dans le Catalogue du Comte Mezza-barba.

Leon qui avoit ſuccedé à Marcius voulut vanger l'empire des outrages réiterés des Vandales, & reprendre ce qu'ils lui avoient uſurpé. Pour cette expédition, il fit de grands préparatifs de guerre, dans leſquels il fit entrer 1100 vaiſſeaux. Il en forma trois flottes, pour pouvoir attaquer les Vandales de toutes parts. La premiere flotte commandée par le comte Marcellin, les chaſſa de l'iſle de Sardaigne, la ſeconde ſous les ordres d'Héraclien, les défit à la hauteur de Tripoli, mais la troiſiéme n'eut pas un ſuccès ſi heureux. Elle avoit fait voile avec un bon vent ſous le commandement de Baſiliſque, frere de l'impératrice Verine, de Conſtantinople, juſqu'au cap de Mercure, aſſez près de Carthage : mais aulieu d'aller droit à cette ville qu'il auroit emportée d'emblée, il s'arrêta en chemin. Ce délai raſſûra Giſeric premier roi des Vandales, qui d'abord avoit été allarmé. Ce prince en profita, & mit promptement en état ſes grands vaiſſeaux & ſes barques ; mais ce qu'on aura peine à croire, c'eſt que le vent ne lui étant pas favorable, il obtint du général Romain, une treve de cinq jours : on croit qu'il l'acheta à prix d'argent, & que cette ſuſpenſion d'armes ne fut que l'effet d'une perfidie de Baſiliſque.

Au bout de cinq jours le vent étant changé, & devenu favorable aux Vandales, ils en profiterent, & tomberent bruſquement ſur la flotte Romaine, ſur laquelle ils lancerent des brûlots. Elle en fut embraſée d'autant plus aiſément, qu'elle étoit fort nombreuſe, & renfermée dans un port très reſſerré : un vaiſſeau n'y pouvoit détourner un brûlot, qu'en le pouſſant ſur d'autres vaiſſeaux, qui, une fois enflammés, ſe ſervoient de brûlots réciproquement. Les ordres des officiers devenoient ſans effet, le bruit du vent qui étoit furieux, du feu qui devoroit tout, des mats qui tomboient, des hommes qui crioient & couroient à demi brûlés, empêchoit qu'on ne s'entendît. Beaucoup pour échaper aux flames, ſe jetterent à la nage, mais pour cela n'échaperent pas à la mort ; les Vandales les découvrant à la lueur de l'incendie, les aſſommoient à coups de perches, d'avirons, & de tout ce qu'ils ſe trouvoient en main, enfin, toute cette prodigieuſe flotte fut réduite en cendres. Le lieu-

tenant de Baſiliſque qui n'avoit aucune part à ſa trahiſon, ſe battit bien, & fit un grand carnage des Vandales; voyant ſon vaiſſeau entouré de toutes parts, & qu'il ne pouvoit échapper aux ennemis, il ſe précipita tout armé dans la mer, plutôt que de ſe rendre, & malgré les belles promeſſes que lui faiſoit le fils de Giſeric. Tel fut le commencement de la guerre contre les Vandales, l'empereur Théodoſe envoya par la ſuite une flotte contre Giſeric, ſur les côtes de la Sicile, mais elle n'y fit rien de conſidérable.

Giſeric après avoir fait beaucoup de ravage dans l'empire, fit un traité de paix avec l'empereur Zenon, qu'il obſerva religieuſement auſſi-bien que ſes ſucceſſeurs Anaſtaſe & Juſtin; mais il fut rompu par Juſtinien ſous Gelines VI. roi des Vandales en Afrique, & en voici l'occaſion. Giſeric avant que de mourir avoit ordonné par ſon teſtament, que les prémices de ſon ſang lui ſuccederoient de mâle en mâle, ſelon le droit d'aîneſſe, Ilderic ſon petit-fils, & le cinquiéme roi après lui, n'avoit de grands talens ni pour le gouvernement ni pour la guerre. Gelimer ſon parent, homme capable & hardi, ennuyé de le voir vivre long-tems, forma le deſſein de lui ravir l'empire, il en vint à bout, & pour s'aſſurer contre toutes révolutions, il tint Ilderic priſonnier, & fit crever les yeux à ceux de qui il crut avoir quelque choſe à craindre. L'empereur Juſtinien lui écrivit deux lettres, pour lui inſpirer des ſentimens moins injuſtes & moins barbares, mais le cruel uſurpateur, n'y répondit que fierement, & dès-là la guerre paſſa pour être déclarée entre ces deux princes. Juſtinien arma par mer & par terre, il envoya contre les Vandales Beliſaire, avec une flotte compoſée de 92 vaiſſeaux longs armés en guerre, à un rang de rames, fort légers & couverts, pour que les rameurs puiſſent être garantis des traits des ennemis: il y avoit cinquante autres vaiſſeaux, qui contenoient depuis trois juſqu'à cinquante mille mines de bled, on comptoit dans cette flotte 20000 matelots, & deux mille hommes de Conſtantinople, qui ſçavoient parfaitement manier la rame.

Après que Juſtinien eut fait benir le vaiſſeau amiral par le patriarche de Conſtantinople, la flotte mit à la voile,

le vent étant entierement tombé quand elle fut à Abyde ; d'où elle ne put partir que quatre jours après. Beliſaire obſerva bien de mettre ſes vaiſſeaux dans une diſtance tellement proportionnée, qu'en cas d'orage, ils ne pouvoient pas être trop écartés, & ne pouvoient non plus tomber dans l'inconvénient contraire, de ſe fracaſſer les uns contre les autres. Il les fit précéder par trois autres vaiſſeaux peints en rouge au deſſus des voiles *(a)* pour être vûs le jour, & portant des fanaux pour être apperçus la nuit. La flotte ne fut pas plutôt partie d'Abyde, qu'un vent violent la pouſſa à Sigée, enſuite un vent frais au cap de Malée, où elle courut quelque danger, qu'une très-habile manœuvre, lui fit ſurmonter ; de-là elle s'avança juſqu'à Methone *, où Beliſaire mit ſon armée à terre, pour la refaire des maladies cauſées par l'avarice du munitionnaire qui l'avoit nourrie de mauvais biſcuit ; elle partit de Methone, & aborda au port de Zacinthe **, où elle fit de l'eau ; de-là elle ſe rendit en Sicile. Beliſaire s'y informa de la ſituation actuelle des Vandales, il apprit que leur armée navale, forte de 120 vaiſſeaux, étoit occupée contre Godas en Sardaigne, que Carthage n'étoit point gardée, que Gélimer étoit tranquille à 4 journées de la mer, & que la navigation étoit libre : ſur ces avis il fit voile vers Carthage, rangea l'iſle de Malthe, & arriva heureuſement ſur les côtes d'Afrique, à cinq journées de la capitale. Ayant jetté l'ancre, il délibera avec ſon conſeil ſur le parti qu'on devoit prendre. Archelaüs un des principaux officiers de l'armée, fut d'avis d'aller bruſquer l'attaque de Carthage, expoſant qu'il étoit dangereux de faire une deſcente dans l'endroit où ils étoient, parcequ'il étoit impoſſible de s'y retrancher, & parce qu'une tempête ſubite pouvoit écarter les vaiſſeaux qui étoient leur ſeule reſſource, en cas qu'ils ſe trouvaſſent les plus foibles. Beliſaire fut d'un ſentiment contraire, prétendant que ſes ſoldats qui ne s'étoient jamais battus que ſur terre, ſeroient d'abord intimidés, & facilement défaits, ſi la flotte ennemie venoit les attaquer, & qu'il étoit poſſible après avoir débarqué les troupes de les mettre en bataille, & de bien faire fortifier le camp. Le

* Aujourd'hui *Modon*.

** Aujourd'hui *Zanthe*.

(a) C'eſt peut-être ce que nous appellons aujourd'hui les flammes.

ſentiment de Beliſaire l'emporta, & la deſcente ſe fit aiſément.

L'armée Romaine, après quelques heureux eſſais, marcha à Carthage le long de la mer: les vaiſſeaux la ſuivoient le long de la côte, & ne ſe laiſſoient point perdre de vûe; Gelimer s'étoit auſſi mis en campagne, & avoit écrit à ſon frere qui commandoit dans Carthage de faire maſſacrer Ilderic & tous les princes de la race de Giſeric qu'il tenoit priſonnier, ce qui fut exécuté. Beliſaire, & Gelimer s'étant joints aux avenues de Carthage ſe battirent bientôt: d'abord celui-ci eut l'avantage, mais il ne ſçut pas en profiter. Beliſaire eut le tems de raſſembler les fuyards, ranima ſes ſoldats, & revint bruſquement ſur les ennemis que le plaiſir du triomphe avoit mis en déſordre, il les battit ſans peine, & les obligea de prendre la fuite. Le vainqueur s'approcha de Carthage que les Vandales avoient déja abandonnée, & dont les portes lui furent ouvertes, il y entra, & les habitans fatigués du gouvernement barbare des Vandales, l'y reçurent avec joie, & ouvrirent leur port à ſes vaiſſeaux.

Les ſuccès de Beliſaire contre les Vandales ne ſe bornerent pas là; dans une ſeconde bataille il battit & fit priſonnier Gelimer leur roi, & leur enleva tout ce qu'ils avoient amaſſé de richeſſes pendant 96 ans que dura leur empire en Afrique, & qui finit avec cette guerre qu'avoit entrepriſe Juſtinien cinq ans auparavant.

LIVRE XI.

De la Marine des Romains depuis Juſtinien juſqu'à la diviſion de l'Empire.

LEs ennemis de l'empire Romain ſembloient renaître les uns des autres; aux Vandales ſuccéderent les Gots, nation féroce, endurcie au travail & à la fatigue, que la cruauté, & la multitude de ſes ſoldats, excita à porter partout l'épouvante. Après avoir ravagé differentes contrées, juſqu'à Conſtantinople, ils paſſerent rapidement en Ita-

lie; & Rome par les incurſions que ces barbares y firent à différentes repriſes, ſe vit pluſieurs fois à la veille d'être ſaccagée. Ils furent long-tems ſans marine ; nous liſons que dans le tems qu'ils manquerent leur coup ſur Conſtantinople, dont ils avoient voulu ſe rendre maîtres, ils ſe retirerent en Thrace, & que ne ſe trouvant pas en ſûreté dans cet azile, Gaïnas un de leurs chefs, réſolut de les en faire ſortir, & de les conduire en Aſie, dans l'eſpérance d'y trouver de quoi ſatisfaire ſon ambition. Mais il y avoit un obſtacle à ſurmonter, il falloit paſſer l'Helleſpont, & ces barbares n'avoient point de vaiſſeaux. Gaïnas, pour remédier à cet inconvénient, fit couper des arbres dans une forêt voiſine, il en fit faire des poutres qu'il aſſembla, & dont il forma des eſpéces de radeaux, ſur leſquels il eut la témerité de mettre ſes ſoldats & ſes chevaux. On comprend aiſément que des navires ainſi fabriqués, qui n'étoient ni conduits par des rames, ni dirigés par un gouvernail, erroient au gré des flots. Fravitta à qui l'empereur Arcadius avoit confié ſes forces de mer, appercevant la mauvaiſe manœuvre des barbares, profita d'un vent frais & vint à eux avec un ſeul vaiſſeau à éperon: il fit d'abord tomber une grêle de traits ſur les troupes qui étoient à découvert, il vint enſuite à l'abordage, & il lui fut aiſé de couler à fond la plus grande partie de ces vaiſſeaux informes : une tempête qui ſurvint alors ſeconda la valeur des Romains, de façon que preſque toute cette multitude de barbares, ſans art & ſans capacité fut enſevelie dans la mer.

Ces mêmes Gots, l'empereur Zenon regnant, voulurent tenter une deſcente en Italie, ſous la conduite de Théodoric, leur chef. Ils partirent de Thrace dans ce deſſein, & vinrent juſqu'au golfe Ionique ; mais inſtruits par leur propre expérience, ils n'oſerent en entreprendre le paſſage, ils en firent le tour le long du rivage, & vinrent gagner Ravennes, toujours en côtoyant la mer. Ils formerent le ſiége de cette place, devant laquelle ils reſterent trois ans, ſans pouvoir la forcer, ni même la réduire à une certaine extrémité, parce que n'ayant point de vaiſſeaux, il leur étoit abſolument impoſſible de couper les ſecours que les aſſiégés

recevoient par mer. Si ces barbares euſſent cultivé la marine, ils ſe ſeroient aiſément rendus maîtres de la plus grande partie de l'Europe & de l'Aſie.

Les empereurs dans ces tems fâcheux ne ſe ſoutenoient que par la navigation, auſſi avoient-ils ſoin d'entretenir toujours un grand nombre de vaiſſeaux, qui leur ſervoient à tranſporter des troupes & des vivres dans les endroits où il étoit néceſſaire (*a*).

Ce fut par le moyen de la marine que les Romains remporterent de grands avantages ſur les Gots. Beliſaire avec une flotte alla les attaquer dans la Sicile, il prit d'abord Catanes & Syracuſe ; pluſieurs autres villes ſe rendirent ; mais les Gots qui s'étoient retranchés dans Palerme, s'y défendirent ; Beliſaire fit entrer ſa flotte dans le port de cette place, & y fit jetter l'ancre : ſes vaiſſeaux étant ainſi affermis, il fit avec des machines élever au haut des mats, qui étoient plus élevés que les murs, des canots remplis de ſoldats, qui faiſoient tomber une grêle de fléches ſur les Goths, ceux-ci effrayés de ſe voir attaqués par des ennemis qui combattoient en l'air ne furent pas long-tems à ſe rendre ; toute la Sicile prit le même parti. Les Goths eurent un pareil échec dans la Dalmatie, Grippa leur chef s'étoit emparé de Salone. Conſtantien qui commandoit les armées navales de Juſtinien, fit voile de ce côté-là pour les chaſſer. Grippa ne jugea pas à propos de l'attendre : il avoit déja eu ſoin d'envoyer reconnoître les forces des Romains, dans le tems que leur flotte mouilloit dans le port d'Epidaure ; & ceux qui avoient été chargés de cette commiſſion s'étant trouvés effrayés de l'appareil formidable de l'armée Romaine, ils en firent à leur général un récit chargé, qui le détermina à ſortir de Salone avec toutes ſes troupes, de-peur d'y être enveloppé ; Conſtantien informé de ſa fuite, démara au plutôt, s'empara de la ville, & fit entrer ſes vaiſſeaux dans le port.

La ſupériorité que la marine donnoit aux Romains ſur les

(*a*) Nous liſons que ſous l'Empereur Honorius, Heraclien gouverneur d'Afrique, voulant enlever la couronne à ſon maître, fit voile vers Rome avec 3200 vaiſſeaux ; effrayé des approches du Comte Marin qui venoit au-devant de lui, & de l'horreur de ſon attentat, il s'enfuit, & reprit avec un ſeul vaiſſeau la route de Carthage d'où il étoit parti.

Goths, engagea ceux-ci à s'appliquer à ce qui concernoit la navigation. Vitigis, un de leurs généraux, fut le premier qui penſa à faire conſtruire des vaiſſeaux ; il en fit l'eſſai devant Salone, qu'il vint aſſiéger par mer & par terre. L'entrepriſe ne fut pas heureuſe ; ſes vaiſſeaux mal conſtruits & montés par des matelots encore peu au fait de la manœuvre, furent bientôt diſperſés par les Romains ; pluſieurs furent pris avec leurs équipages, d'autres coulés à fonds, le peu qui reſta prit la fuite. Vitigis que ce mauvais ſuccès rendit furieux, forma le deſſein de ſe vanger ſur Rome : il rallia ſes troupes, & vint mettre le ſiége devant cette ville, qu'il preſſa de façon que Beliſaire qui la défendoit, ſe trouva obligé de demander du ſecours à l'empereur Juſtinien ; ce prince lui envoya par mer un convoi conſidérable, ſous les ordres de Valerien & de Martin ; l'impétueux Vitigis voyant que ce ſiége n'avançoit pas auſſi vîte qu'il l'auroit ſouhaité, réſolut pour le preſſer davantage de ſe rendre maître de l'embouchure du Tibre, afin que les Romains ne reçuſſent du côté de la mer, ni troupes ni vivres. Son eſpérance fut trompée : Beliſaire malgré toutes les précautions des Goths, reçut pluſieurs fois par le Tibre les ſecours qui lui venoient par mer ; il eſt vrai que ne pouvant pas dans ces occaſions employer la force ouverte, il eut recours à l'artifice, & ſes ſtratagêmes furent toujours heureux dans ſes plus grands beſoins : il en fit uſage dans une circonſtance aſſez critique Une flotte nombreuſe chargée de ſoldats & de munitions étant venue mouiller à l'embouchure du Tibre, paroiſſoit ne devoir pas aborder heureuſement juſqu'à Rome, étant ſur un fleuve dont les rivages étoient tout couvert de Goths, Beliſaire vint viſiter la flotte, à la faveur de la nuit, il fit faire des eſpéces de vaiſſeaux plats de pluſieurs canots liés enſemble, & il fit mettre ſur ces petits bâtimens les vivres, les matelots, les pilotes, & des ſoldats armés, pour tirer ſur les ennemis qui voudroient s'oppoſer à leur paſſage ; ils pouvoient en toute ſûreté faire voler des fléches ſur les Goths qui occupoient tout le rivage, parce qu'ils étoient à couvert ſous une eſpéce de plancher que Beliſaire avoit fait conſtruire pour la ſûreté de ſes troupes : au point du jour

jour cette flotte de nouvelle fabrique remonta le Tibre & prit la route de Rome ; lorſque le cours du fleuve étoit droit, & qu'elle avoit le vent en poupe, elle alloit à la voile ; quand le Tibre étoit tortueux, & que le bon vent lui manquoit, elle alloit à la rame ; les barbares laiſſerent tranquillement paſſer ce convoi, ſoit qu'ils imaginaſſent ne pouvoir pas l'attaquer impunément, ſoit qu'ils le cruſſent de peu d'importance ; peut-être auſſi ne vouloient-ils point irriter Beliſaire, à qui ils avoient déja fait quelques propoſitions de paix : quoiqu'il en ſoit, il arriva heureuſement à Rome, où il porta l'abondance, & ranima le courage des Romains, les Goths renoncerent bien-tôt à garder l'embouchure du Tibre, & laiſſerent la mer libre ; Vitigis peu de tems après leva le ſiége, & alla faire celui de Rimini : il fit encore contre cette ville des efforts impuiſſans, Beliſaire l'y ſuivit ; ce général le déconcerta d'abord en employant toutes les ruſes que lui fourniſſoit ſon expérience dans les armes. Peu après ayant reçu un renfort de troupes qu'une nombreuſe flotte lui apporta, il l'obligea à ſe retirer ; dès que les vaiſſeaux parurent dans les rades de Rimini, (dont le port dans ce tems-là étoit excellent), les Goths prirent l'allarme & ſe ſauverent.

Ce fut ſous Totila, ſucceſſeur d'Evaric, que les Goths commencerent à ſe former à la marine ; ce roi après pluſieurs conquêtes ; aſſiégea la ville de Naples, Juſtinien allarmé envoya des troupes en Italie, pour arrêter la rapidité de ſes conquêtes, il fit partir de Conſtantinople une flotte compoſée de vaiſſeaux de la Gréce, dont il donna le commandement à Maximin, homme foible, ſans génie & ſans courage. Ce général aborda en Epire & s'y arrêta ; ſa timidité & ſon inſuffiſance l'empêcherent de rien entreprendre : après lui l'empereur envoya Démetrius, qui s'étoit formé au métier de la guerre ſous Beliſaire ; Demetrius fit voile vers la Sicile, où il fortifia ſa flotte des vaiſſeaux de l'iſle, il s'approcha de Naples avec ce formidable appareil, croyant épouvanter les Goths ; mais effrayé lui-même par la crainte d'un mauvais ſuccès, il paſſa ſeulement devant la ville aſſiégée, & alla mouiller à l'embouchure du Tibre ; s'il eût été droit à Naples, il l'auroit certainement ſecourue, car les Goths

avoient déja pris l'allarme à la vûe de ces préparatifs, que leur imagination frappée leur rendoit encore plus conſidérables qu'ils n'étoient en effet.

Le gouverneur de Naples preſſé par un ennemi redoutable, voulut faire ſçavoir à Demetrius l'extrême beſoin qu'il avoit de ſon ſecours, mais il étoit difficile de paſſer, parce que Totila gardoit exactement toutes les avenues de la place; cependant un ſoldat nommé Demetrius, natif de Cephalonie, qui avoit ſervi avec honneur ſous Beliſaire dans differentes expéditions maritimes, vint à bout de cette entrepriſe; on s'en rapporta d'autant plus volontiers à lui pour le ſuccès, que ſa grande expérience & le peu de crainte qu'il avoit du danger, le rendoit plus propre qu'un autre à faire un coup de main. Ce Romain monta ſur un canot, il fut aſſez adroit pour tromper la vigilance des Goths, & ſe faire jour au travers de toutes les ſentinelles; il parvint juſqu'à la flotte Romaine, & il repréſenta au général la ſituation des aſſiégés avec tant de force & d'éloquence, qu'il y eut ordre d'appareiller & de faire voile vers le port de Naples. Totila bien informé du nombre & de la qualité des vaiſſeaux de la flotte ennemie, crut ne devoir pas lui donner le tems de ſe reconnoître; comme elle abordoit, il la fit attaquer bruſquement par un grand nombre de navires qu'il avoit fait armer exprès; l'attaque fut ſi vive, qu'elle déconcerta les Romains, la terreur les ſaiſit de façon qu'ils ne penſerent plus qu'à fuir. Les Goths les pourſuivirent & en firent un horrible carnage; ils firent pluſieurs priſonniers, parmi leſquels ſe trouverent les deux Demetrius, & il n'y eut de ſauvés que ceux qui ſe jetterent dans des chaloupes, tous les vaiſſeaux avec leurs équipages tomberent entre les mains des Goths.

Pendant que les Napolitains conſternés ſe déſoloient d'un échec qui les réduiſoit aux dernieres extrémités, le lâche & timide Maximin perdoit le tems en Sicile avec ſa flotte: on lui fit ſçavoir le triſte état de Naples, & le preſſant beſoin que cette ville avoit de ſon ſecours; on mit en œuvre les ſollicitations les plus touchantes pour l'engager à ſe mettre en mouvement; mais quand on le vit inſenſible aux prieres,

on eſſaya de l'ébranler par les menaces, celles de l'empereur l'épouvanterent, & les ſanglans reproches que lui firent les officiers acheverent de le déterminer. Il fit enfin partir ſes vaiſſeaux pour Naples, mais pour lui, il jugea à propos de reſter à Syracuſe, & abandonna la conduite de ſa flotte à Erodien & à Demetrius. Aux approches de la ville, cette infortunée flotte fut battue par une effroyable tempête, qui briſa les rames, & mit dans les équipages une telle confuſion, qu'il fut impoſſible de faire les manœuvres néceſſaires. Les vaiſſeaux furent preſque tous jettés ſur la côte; les barbares profitant du malheur des Romains, monterent ſur leurs navires échoués, & y firent un horrible carnage, Demetrius, un des généraux, fut fait priſonnier, Totila le fit entrer dans Naples la corde au cou. Les Napolitains voyant leurs eſpérances diſſipées, & l'exemple de Demetrius leur faiſant appréhender les cruautés de Totila, prirent le parti de ſe rendre.

Juſtinien peu ſatisfait de ſes généraux qui paroiſſoient s'endormir ſur les progrès que Totila faiſoit en Italie, crut devoir y envoyer Beliſaire: la préſence de ce général ranima les troupes, & les Goths s'apperçurent bientôt que les armées Romaines n'avoient beſoin pour réuſſir, que d'être bien conduites: la premiere choſe que fit Beliſaire, fut de ravitailler Ottrante; cette place aſſiégée par les Goths, & preſſée par la famine, avoit déja parlementé pour ſe rendre, & le jour en étoit pris. Beliſaire fit charger des vivres ſur pluſieurs vaiſſeaux, dont il donna le commandement à Valantin; celui-ci fit voile au plutôt vers Ottrante, & trouvant le port mal gardé, il y entra ſans obſtacle, & donna à la ville des munitions pour un an, il en retira les ſoldats, qui avoient été affoiblis par la faim, & il en mit de frais à leur place. Ce ſecours venu ſi à propos, détermina les ennemis à lever le ſiége.

Totila qui avoit une puiſſante armée tourna ſes armes contre d'autres places, il s'empara d'abord de pluſieurs villes qu'il auroit été difficile de ſecourir, parce que l'armée de l'empereur, qui ne conſiſtoit que dans une poignée de ſoldats ramaſſés au hazard, n'étoit pas en état de lui faire tête: &

enſuite alla aſſiéger la capitale de l'Italie ; il réſolut d'abord d'affamer cette ville, il avoit raſſemblé dans ce deſſein tous les vaiſſeaux des iſles voiſines, & leur avoit ordonné de croiſer aux avenues du Tibre, pour intercepter tous les convois qui voudroient tenter le ſecours de Rome : cela s'exécuta ſi fidélement, que tout ce qui venoit de Sicile étoit pris en arrivant ; le Pape Vigile, qui s'étoit réfugié dans cette iſle, fit charger de bled une flotte conſidérable qu'il fit partir pour Rome ; elle arriva ſans obſtacle au port du Tibre, les Goths qui avoient eu avis de ſon arrivée, entrerent dans le port, & s'y cacherent : quand la flotte parut, ils ſortirent de leur embuſcade pour ſe ſaiſir des vaiſſeaux à meſure qu'ils arriveroient. Les Romains qui occupoient les fortereſſes du port, s'étant apperçus du deſſein des ennemis, firent des ſignaux à ceux qui étoient ſur la flotte, pour les avertir de ne pas avancer ; mais ceux-ci ne ſachant comment expliquer des ſignaux dont on n'étoit pas convenu, prirent le change ; ils ſe perſuaderent qu'on les preſſoit d'approcher, ce qu'ils firent à toutes voiles, & ils allerent préciſément ſe donner en proie aux barbares, qui s'emparerent des vivres & des vaiſſeaux.

Beliſaire qui voyoit la néceſſité abſolue qu'il y avoit de jetter des vivres dans Rome, ſe ſentoit en même tems trop foible pour attaquer l'armée des Goths ; il réſolut cependant de faire une tentative par mer, & le ſuccès ſeconda ſon entrepriſe, il fit partir une flotte de Durazzo, qui à la faveur d'un bon vent arriva à Ottrante en très-peu de tems, d'où elle fit voile du côté de Rome. Totila informé du deſſein de Beliſaire, prit ſes meſures pour le déconcerter ; il fit conſtruire dans l'endroit du Tibre le plus étroit, une eſpéce de pont compoſé de longues poutres, qui s'étendoit d'un rivage à l'autre, & fit bâtir deſſus des tours de bois, dans leſquelles il logea ſes meilleurs ſoldats : mais le général Romain ſçut bientôt renverſer ces obſtacles ; voici comme il s'y prit. Il fit joindre enſemble deux batteaux, & mettre en travers de longues piéces de bois pour les affermir ; il fit bâtir deſſus une tour plus haute que celle des ennemis, il mit enſuite ſur le Tibre 200 barques chargées de ſoldats & de

bleds, ces petits bâtimens étoient entourés de murs de bois, percés par intervalle, afin qu'on pût tirer par ces trous sur les Goths. Il mit de l'infanterie & de la cavalerie aux avenues du port des deux côtés du rivage, pour en défendre l'entrée, & une forte garnison dans la ville; ayant ainsi tout disposé, il monta sur un vaisseau pour être à la tête de cette expédition, & remonta le Tibre avec sa flotte; lorsqu'il fut à l'estacade des Goths, qui avoit été fortifiée par des chaînes, il fit donner par terre sur ceux qui la gardoient; il l'attaqua ensuite avec ses vaisseaux murés & sa tour, & fit jetter dessus quantité de feux d'artifices qu'il avoit préparés, le tout fut executé avec tant d'habileté & de bonheur, que les Goths furent défaits, & leurs tours mises en cendre avec plus de 200 soldats qui les défendoient. Malgré tous ces avantages, le peu de soin du commandant que Belisaire avoit consigné à la garde du port, & la trahison des soldats Isauriens empêcherent les assiégés de profiter de cet avantage, ces soldats livrerent la ville à Totila, qui y entra triomphant. Bélisaire après cette défaite, fut long-tems sans faire aucune action d'éclat; il erra en Italie pendant près de cinq ans, après lesquels il s'en retourna trouver l'empereur à Constantinople.

Totila après avoir ravagé l'Italie, forma le dessein de s'emparer de la Sicile, il y fit passer des troupes, qui désolerent tout le pays. Justinien pour sauver cette isle, y envoya une flotte avec des troupes sous la conduite d'un général nommé Liberius; il fit voile vers Syracuse & y aborda, quoique les Goths tinssent cette ville assiégée : malgré leurs efforts il entra dans le port & dans la ville : comme ce commandant étoit fort âgé & peu habile, l'empereur se repentit bientôt de l'avoir chargé d'une commission de cette importance. Pour réparer la faute qu'il croyoit avoir faite, il fit partir Artabane avec de nouvelles troupes, pour aller relever Liberius, & prendre le commandement de la flotte; Artabane se mit en mer & alla jetter l'ancre à Cephalonie, où il apprit que Liberius étoit à Syracuse; il appareilla pour l'aller joindre, & traversa la mer Adriatique; mais aux approches de la Calabre, il fut battu par une horrible tempête

qui diſperſa tous ſes vaiſſeaux ; les uns furent jettés ſur les côtes de la Calabre, & tomberent au pouvoir des Goths, les autres furent emportés avec violence juſques dans le Péloponnèſe, où il en périt beaucoup : celui que montoit Artabane fut démâté & jetté dans l'iſle de Malthe. Liberius informé de l'infortune d'Artabane, qui le mettoit hors d'état de réſiſter aux ennemis, ſortit de Syracuſe & ſe retira à Palerme : les Goths ayant déſolé, dépouillé & ravagé la Sicile, ſe rembarquerent & retournerent en Italie chargés d'un riche butin.

L'empereur voulant toujours rétablir ſes affaires en Italie, y envoya une nouvelle armée ſous la conduite de Narſes : Totila l'ayant appris diſpoſa tout à Rome, pour y faire une bonne défenſe, il arma 300 vaiſſeaux longs, ſur leſquels il mit des ſoldats qu'il envoya butiner à Corfou & dans tout le pays voiſin, ils déſolerent toute la côte maritime & prirent pluſieurs vaiſſeaux Romains, chargés de munitions de bouche & de guerre, deſtinés pour l'armée de Narſes : Totila tenoit encore la ville d'Ancône aſſiégée par terre, il la fit inveſtir par mer avec une flotte de 47 vaiſſeaux. Valerien & Jean, tous deux généraux de l'empereur, connoiſſans de quelle importance il étoit de faire lever le ſiége de cette place, unirent leurs troupes pour tenter ce projet, l'un étoit à Ravenne, & l'autre à Salone ; Jean partit avec 38 vaiſſeaux, Valerien le joignit avec 12, & tous enſemble firent voile du côté d'Ancone. Dès que les Goths furent informés de la marche de cette armée, ils allerent au-devant d'elle, avec leurs 47 vaiſſeaux, chargés de l'élite de leurs troupes. Les deux armées étant en préſence, ſe flattoient réciproquement de la victoire ; les Romains ſe diſpoſoient à combattre pour l'intérêt de leur fortune, dont cette bataille devoit décider : les Goths accoutumés à vaincre les Romains, ſe perſuadoient que ceux-ci n'ayant pas plus de courage que par le paſſé, n'auroient pas non plus de meilleurs ſuccès ; pleins de ces idées & d'une entiere confiance, ils en vinrent aux mains.

Les barbares commencerent le combat avec furie, mais peu encore expérimentés dans les combats de mer, ils ſe

préſenterent ſans ordre & ſans diſcipline ; une partie de leurs vaiſſeaux étoit trop écartée, & l'autre trop réunie ; les premiers furent enveloppés, & pris les uns après les autres ; ceux qui étoient trop preſſés, & qui ſembloient ne former qu'un ſeul vaiſſeau, s'embarraſſoient mutuellement : la multitude des mats aſſemblés les empêchoit de tirer ſur les Romains, & arrêtoient leurs fléches, qui retomboient ſur eux-mêmes. Tantôt les flots & les vents ſerroient leurs vaiſſeaux, de ſorte qu'on craignoit qu'ils ne ſe heurtaſſent, tantôt ils les écartoient avec excès : d'ailleurs ils s'étourdiſſoient eux-mêmes par les cris affreux qu'ils faiſoient pour intimider leurs ennemis ; toutes ces clameurs ne ſervoient qu'à empêcher le ſoldat & le matelot d'entendre le commandement, de ſorte qu'il n'étoit plus poſſible d'obſerver aucun ordre dans les manœuvres tant marine que militaire. Les Romains plus intelligens firent paroître leurs vaiſſeaux de front, ils n'étoient ni trop éloignés ni trop près les uns des autres, mais dans une telle diſtance, qu'ils pouvoient facilement ou s'écarter ou ſe réunir, ils étoient aſſez près pour être redoutables aux Goths, & aſſez loin pour ne les pas craindre, & par leur ſituation, tous leurs traits tomboient ſur les barbares, & ceux des barbares ne les incommodoient que légerement : les Goths ne ſçavoient à quoi ſe réſoudre, le déſordre qui regnoit parmi eux y jetta bientôt le découragement ; ils s'abandonnerent à leur mauvaiſe fortune, la flotte victorieuſe les enveloppa, tous leurs vaiſſeaux furent pris ou coulés à fonds, à la réſerve d'onze qui gagnerent la côte, & que les Goths firent brûler, de peur qu'ils ne tombaſſent au pouvoir des Romains. Cette victoire qui fut ſuivie de la levée du ſiége d'Ancone abaiſſa beaucoup l'orgueil de Totila.

Ce général parut cependant vouloir reprendre une nouvelle vigueur : peu après cette défaite, il aſſembla encore une flotte, qui s'empara des iſles de Corſe & de Sardaigne ; cette conquête conſola un peu ſa vanité, & le releva des humiliations qu'il avoit eſſuyées à la bataille d'Ancone. Jean envoya auſſi-tôt une flotte du côté des iſles conquiſes pour les reprendre, ſes ſoldats firent une deſcente qui ne fut pas heureuſe, les Goths les attaquerent avec tant de furie, qu'ils

furent obligés de fuir & de regagner leurs vaiſſeaux : ce foible avantage fut le dernier que ces barbares eurent ſur les Romains. Narſes à la tête d'une formidable armée, alla combattre Totila & le vainquit, ſix mille Goths furent tués dans le combat, une infinité ſe rendirent priſonniers & furent maſſacrés, peu ſe ſauverent ; Totila s'enfuit avec quinze de ſes ſoldats, il fut atteint par ceux qui le ſuivoient, & reçut un coup de javelot qui lui ôta la vie ; ainſi mourut Totila, après avoir été onze ans roi des Goths. La mort de ce prince fut vraiment l'époque de la décadence de l'empire des Goths, ils firent à la vérité bien des efforts pour ſe relever, mais enfin, après 18 ans de guerre, ils furent totalement anéantis.

Peu après la ruine de cette nation barbare, l'empire eut encore de nouveaux ennemis à combattre ; il fut déſolé par les Huns, peuples ſortis des Palus Méotides, qui errans de province en province, faiſoient par tout un épouvantable ravage. Une multitude de ces barbares ſe répandit ſur les bords du Danube au plus fort de l'hiver, ils le paſſerent à pied à la faveur de la glace dont il étoit couvert, & ils allerent s'établir dans la Cherſonnèſe de Thrace, d'où ils porterent l'épouvante juſqu'à Conſtantinople : l'empereur envoya contre eux une armée ſous les ordres de Beliſaire : ce général, quoique courbé ſous le poids de ſes années, reprit encore les armes ; il repouſſa les Huns, les battit, les mit en déroute ; & ſans chercher à pouſſer plus loin ſa victoire, il retourna auſſi-tôt à Conſtantinople avec ſon armée triomphante. Les Huns n'étant pas pourſuivis comme ils le craignoient, ſe rallierent dans la Cherſonnèſe, & ſe préparerent à de nouvelles entrepriſes ; ils forcerent pluſieurs places, & répandirent la terreur dans toute cette contrée : leur deſſein étoit de s'établir dans ce pays & d'y fixer leur demeure. Cependant pour ſe faciliter une retraite par mer, en cas qu'ils ne fuſſent pas aſſez forts pour conſerver leur nouvel établiſſement, ils imaginerent de conſtruire une flotte d'une fabrique aſſez ſinguliere ; ils aſſemblerent une grande quantité de roſeaux longs & épais, ils les lierent avec des cordes & de l'ozier, & en firent des clayes, ils jetterent deſſus de longues

longues perches attachées par le milieu & les extrémités, pour ſervir de bancs aux rameurs, & y affermirent le tout avec des liens plus forts; l'aſſemblage de trois ou quatre clayes, faiſoit un vaiſſeau aſſez large pour contenir quatre hommes, & aſſez profond pour porter un poids propre à lui ſervir de leſte, & à lui donner une juſte peſanteur, afin qu'il ne fût pas le jouet des flots. La partie de ces vaiſſeaux qui ſe préſentoit la premiere, étoit élevée & recourbée en forme de proue; les côtés étoient diſpoſés de façon qu'on y pouvoit facilement faire uſage de la rame. Les Huns firent cent cinquante vaiſſeaux de cette eſpéce, qui devoient être montés par 600 hommes bien armés.

Cependant l'empereur informé des ravages que les Huns continuoient de faire dans l'empire, envoya contre eux un corps de troupes ſous les ordres de Germain, qui, quoique jeune encore, s'étoit déja fait une grande réputation par les armes. Le bruit de ſon arrivée mit l'épouvante parmi les Huns, qui ne voulant pas hazarder une action, ſe jetterent ſur leurs vaiſſeaux pour ſe ſauver. Germain ayant appris que ces barbares étoient en mer ſur leurs roſeaux flottans, envoya à leur rencontre 20 vaiſſeaux légers, ſur leſquels il avoit mis de bons rameurs, & des ſoldats armés de boucliers, d'arcs & de lances; ces vaiſſeaux agités par les rames, & pouſſés par les courants, tomberent avec violence ſur les vaiſſeaux des Huns, qui furent d'abord enfoncés, les plus légers furent emportés par les flots; les barbares qui ſe trouvoient ſur les plus ſolides, avoient de la peine à s'y tenir, & pendant qu'ils n'étoient occupés qu'à ſe garantir du naufrage, ils étoient cruellement inquiétés par les traits des Romains, qui leur tuoient bien du monde. Mais leur défaite entiere fut occaſionnée par les dards à pointe recourbée, qui étant lancés coup-ſur-coup, couperent enfin les cordages qui faiſoient la partie principale de leurs vaiſſeaux: ces roſeaux ainſi démembrés furent engloutis dans la mer avec les ſoldats qui étoient deſſus, ſans qu'il en pût échaper un ſeul.

Malgré toutes ces expéditions, l'empire des Céſars panchoit vers ſa ruine. La foibleſſe de ceux qui pendant un aſſez long-

tems occuperent ſucceſſivement le thrône, ſembloit inviter les ennemis de cette puiſſance à faire les derniers efforts pour l'anéantir. Aux Huns ſuccéderent les Avares, peuples établis ſur les bords du Danube ; à ceux-ci, les Lombards, qui éleverent en Italie une nouvelle puiſſance, ſur les ruines de celle des empereurs. Les Perſes vinrent enſuite, & firent pluſieurs fois trembler Conſtantinople. Pluſieurs petits tyrans ſe mirent de la partie, & firent tous leurs efforts pour démembrer l'empire, afin d'en envahir quelque portion. Les Turcs menaçoient auſſi de leur côté ; cette nation, Scythe d'origine, venoit de jetter les fondemens de cette puiſſance formidable, qui devoit enfin écraſer l'Empire, & en laiſſer à peine ſubſiſter le ſouvenir.

Les fréquentes incurſions des Sarraſins donnerent ſouvent de vives allarmes aux empereurs. Ces peuples, Arabes d'origine, s'étoient déja rendus redoutables en Europe, en Aſie & en Afrique : ſous l'empereur Conſtans, neveu d'Heraclius, ils avoient enlevé aux Romains pluſieurs provinces, & rendu beaucoup d'iſles tributaires. Un de leurs chefs, nommé Mabias, non content de ces conquêtes, porta ſes vûes plus loin, & réſolut de ſe rendre maître de l'empire même. Pour y réuſſir, il mit en mer une grande quantité de vaiſſeaux de guerre. L'empereur Conſtans arma de ſon côté une puiſſante flotte, qui alla mouiller dans un port de la Lycie ; le lendemain de ſon arrivée elle ſe mit en bataille, celle des Sarraſins en fit autant ; & le combat ſe termina par la défaite des Romains, dont les Sarraſins firent un ſi grand carnage, que la mer parut teinte de leur ſang. L'empereur Conſtans échappa cependant à la cruauté des barbares, il quitta ſes vêtemens, prit un habit de peu de valeur, monta ſur un petit bâtiment qu'il trouva par hazard, & ſe ſauva avec peu de monde à Conſtantinople. Après cette victoire, les Sarraſins qui ne voyoient aucune barriere à leur ambition, ſe rendirent maîtres de l'iſle de Rhodes ; & ſans leurs diviſions inteſtines, ils auroient fait alors ſubir le même ſort à l'empire.

Après la mort de Conſtans, ſon fils Conſtantin gouverna. Il ne fut pas plutôt ſur le thrône, qu'il partit de Con-

ſtantinople avec une nombreuſe flotte, & fit voile vers la Sicile, pour faire la guerre à un Arménien nommé Mizizius, que des légions romaines avoient déclaré empereur. Conſtantin qui voyoit de quelle importance il étoit de bruſquer l'attaque de cet ennemi avant qu'il eut le tems de ſe fortifier, lui livra le combat, & le défit entierement. Mizizius perdit la victoire & la vie. L'empereur après cette expédition, retourna à Conſtantinople. Le jour de ſon entrée dans cette ville il reçut le ſurnom de Pogonat que ſes ſujets lui donnerent, à cauſe que n'ayant point de barbe à ſon départ, ils lui en virent une fort longue à ſon retour.

Ce fut ſous cet empereur, que les Sarraſins après avoir ravagé les plus belles provinces de l'empire, vinrent enfin envelopper Conſtantinople avec une puiſſante flotte. Pogonat réſolu de bien défendre ſon terrein, leur oppoſa tous les vaiſſeaux qu'il put raſſembler ; les deux armées navales furent continuellement en préſence, depuis le printems juſqu'à l'automne, chaque jour amenoit un combat ; mais comme aucun n'étoit déciſif, les Sarraſins aux approches de l'hiver ſe retirerent à Cyſique ; ils reparurent au printems, & la même manœuvre ſe fit pendant ſept ans. Les barbares ennuyés d'une entrepriſe où ils n'avoient rien gagné, & dans laquelle ils avoient perdu beaucoup d'hommes & de vaiſſeaux, ſe retirerent en très-mauvais état, les reſtes de leur flotte arrivés à Silée, furent ſurpris d'une tempête qui en briſa une partie contre les rochers, l'autre fut enſevelie ſous les flots. Les Sarraſins furent contraints alors de demander une tréve de trente ans, qui leur fut accordée aux conditions de payer le tribut qui leur fut impoſé. Ce fut ainſi que ces barbares qui croyoient ſubjuguer les Romains, furent trop heureux de pouvoir en être les tributaires.

L'empereur eut encore à ſe ſoutenir contre les Bulgares : ces peuples ſortis de la Sarmatie Aſiatique, ravagerent les provinces voiſines du Danube; Pogonat, pour arrêter les progrès de ces redoutables ennemis, aſſembla ſur le Pont-Euxin une grande quantité de vaiſſeaux, avec leſquels, il entra dans le Danube. Les barbares effrayés d'un appareil ſi conſidérable, prirent le parti de la retraite, & allerent ſe for-

tifier dans un endroit entouré de rivieres, & défendu par des marais. L'empereur s'étant trouvé alors ſérieuſement incommodé d'un mal qui lui étoit ſurvenu au pied, ſe retira avec cinq de ſes vaiſſeaux pour aller prendre les eaux dans la Meſambrie; mais les troupes qu'il avoit laiſſées prenant ſon départ pour une fuite, prirent l'allarme & ſe retirerent; la lâcheté des ſoldats Romains ranima le courage des Bulgares, qui revinrent ſur les fuyards, & en firent un horrible carnage; ils ſe répandirent enſuite dans l'empire, dont ils déſolerent les plus floriſſantes provinces: l'empereur, pour les contenir, ſe vit enfin obligé de leur payer un honteux tribut.

Quelque tems après, les Sarraſins reprirent les armes, & commencerent par s'emparer de l'Afrique. L'empereur Léonce y envoya une armée navale ſous la conduite du patrice Jean, qui mit les barbares en déroute, & reprit toutes les villes qu'ils avoient ſoumiſes: les Sarraſins ſouffrirent fort impatiemment la perte de l'Afrique, il y alloit trop de leur honneur & de leur interêt. Ils mirent en mer une flotte plus nombreuſe que celles qu'ils avoient eues juſqu'alors, ils reprirent tout ce qu'ils avoient perdu, & obligerent Jean à prendre la fuite, il alla relâcher à l'iſle de Candie, où ſes troupes mutinées ſe révolterent, & mirent Apſimare à ſa place & le déclarerent empereur. Apſimare ne refuſa point une dignité ſi flateuſe; mais pour la poſſéder ſans trouble, il monta ſur la flotte du patrice, & la conduiſit à Conſtantinople; il ſurprit la ville, monta ſur le thrône de Léonce, & renferma l'empereur dans un monaſtere.

Juſtinien le jeune, que Léonce avoit relégué dans la Cherſonnèſe, reparut encore ſur la ſcene; échappé de ſa priſon, il remonta ſur le thrône, & pour s'y affermir, il fit trancher la tête à Léonce & à Apſimare, il arma puiſſamment par mer & par terre, pour faire la guerre aux Bulgares, mais ſes armes n'eurent pas un heureux ſuccès, il fut obligé de remonter ſur ſes vaiſſeaux, & de s'en retourner à Conſtantinople, couvert de confuſion. Comme ce prince étoit cruel, il penſa plutôt à vanger ſa perſonne qu'à ſoutenir ſa dignité;

il mit en mer une flotte compoſée de trirêmes, de navires légers & de vaiſſeaux de charge, ſur leſquels il fit monter cent mille hommes, il l'envoya dans les préfectures de la Cherſonnèſe & du Boſphore, pour y mettre tout à feu & à ſang; il voulut punir par cette conduite inhumaine, les outrages perſonnels qu'il avoit reçus de quelques habitans de ces contrées, cet ordre barbare fut exécuté, mais comme ſi le ciel eut voulu vanger la mort de tant d'innocens maſſacrés, cette flotte fut battue par la tempête, qui enveloppa dans un ſeul naufrage, près de ſoixante-treize mille perſonnes; toute la mer étoit couverte de cadavres flottans depuis Famaſtro juſqu'à Héraclée, l'empereur moins touché de ce déſaſtre, que de ce que ſa paſſion n'avoit pas été bien ſervie, mit une nouvelle flotte en mer pour faire de nouveaux ravages dans la Cherſonnèſe, mais il périt lui-même ſans avoir pû ſatisfaire ſa vengeance.

Sous Anaſtaſe ſecond, dit Artemius, les Sarrazins déclarerent encore la guerre à l'empire, & ſe diſpoſerent à l'attaquer par terre & par mer, ils firent voile avec une puiſſante flotte vers Alexandrie & la Phénicie, pour y couper des cyprès propres à la conſtruction des vaiſſeaux. L'empereur, pour s'oppoſer à leur deſſein, aſſembla à Rhodes une flotte compoſée de galères, de vaiſſeaux légers & de brûlots, pour la conduite de laquelle il fit un choix aſſez bizarre; il en donna le commandement à Jean, diacre de la grande Egliſe. Ce général trouva d'abord les eſprits aſſez dociles, & ſoumis à ſes ordres; mais les Opſiciens (c'eſt-à-dire, les ſoldats tirés de Bethinie, de Myſie, de Phrygie, de Dardanie & de la Troade) ſe révolterent contre ce commandant & le tuerent. Les troupes qui n'avoient point eu de part à ce meurtre ſe voyant alors ſans chef, ſe débanderent auſſi-bien que les révoltés: ceux-ci ayant relâché à Aramite dans la Myſie, y trouverent un receveur des impôts publics, nommé Théodoſe, à qui ils mirent malgré lui la couronne impériale ſur la tête: c'étoit un homme tranquile, peu curieux des honneurs, qui entraînent toujours avec eux du tumulte & du fracas; il refuſa abſolument ceux qu'on lui préſentoit, & s'enfuit ſur une montagne pour s'y cacher; les Opſiciens

An J. C. 711.

An J. C. 714.

entêtés l'arracherent avec violence de l'azile où il s'étoit réfugié, & le contraignirent de ſe mettre à leur tête. Ils fortifierent alors leur flotte de pluſieurs vaiſſeaux marchands, & allerent aborder ſur la côte maritime de Chiſopolis, ils en firent le ſiége, & le continuerent pendant ſix mois. De-là ils firent voile vers la Thrace, dont ils s'emparerent; ils entrerent enſuite dans Conſtantinople par la porte des Blachernes, qui leur fut livrée à prix d'argent par des traîtres. Anaſtaſe ſe voyant déplacé par une force ſupérieure, vint ſe ſoumettre à Théodoſe & lui rendre hommage, après quoi il ſe retira dans un monaſtere.

Ce changement continuel d'empereurs qui ſe détruiſoient les uns les autres, affoibliſſoit conſiderablement l'empire, tous les ambitieux aſpiroient à l'autorité ſouveraine, & l'état ſe trouvoit déchiré par une multitude continuelle de factions; les Sarraſins voulant profiter de ces diviſions inteſtines, vinrent avec une armée formidable déſoler l'Aſie mineure. Les principaux officiers de Théodoſe voyant que ce prince étoit abſolument incapable de ſe ſoutenir contre des ennemis ſi redoutables, lui conſeillerent d'abdiquer l'empire; il le quitta ſur le champ avec autant de joie qu'il avoit eu de peine à le prendre : on mit à ſa place Léon l'Iſaurien.

An J. C. 716.

Cependant les Sarraſins qui pouſſoient toujours leurs conquêtes, vinrent enfin ſe préſenter devant Conſtantinople, & pendant qu'ils ſe préparoient à l'attaquer par terre avec une armée conſidérable, ils firent avancer en même-tems une flotte de 1800 vaiſſeaux, ſelon quelques auteurs, ou de 3000 ſelon d'autres, elle étoit ſous les ordres de Soliman leur calife. La ville preſſée par des forces ſi prodigieuſes, étoit ſur le point de tomber entre les mains des infideles; mais dans le tems que le calife ſe diſpoſoit à donner un aſſaut du côté de la mer, l'empereur Leon fit pouſſer contre ſa flotte, un grand nombre de vaiſſeaux remplis de feu grégeois. Les Sarraſins qui ne s'attendoient point à un tel abordage, & qui ignoroient même la force de ce feu d'artifice, qui brûloit dans l'eau, virent périr vingt de leurs vaiſſeaux, qui furent conſumés dans un inſtant. Les Grecs qui voltigeoient ſans

obſtacle autour de ces vaiſſeaux embraſés, jettoient continuellement de ces mêmes feux ſur ceux qui ne l'étoient pas, de ſorte que l'embraſement devint preſque général: il y en eut cependant quelques-uns qui furent aſſez heureux pour ſe ſauver; ils ſe retirerent au Boſphore de Thrace, & entrerent dans le port de Sotterne, où ils paſſerent l'hiver. La ſaiſon fut extremement rigoureuſe, la terre fut couverte de neige pendant plus de trois mois, ce qui fit périr une grande quantité d'hommes, de chevaux & de chameaux dans l'armée des Sarraſins.

Au printems ſuivant ils furent ſecourus par deux flottes, l'une d'Egypte de 400 vaiſſeaux de charge & de pluſieurs vaiſſeaux légers, ſous la conduite de Sophien; & l'autre d'Afrique, de 360 navires, commandés par Jeſide. Elles étoient bien pourvûes d'hommes & de vivres, & en état d'inſulter avec ſuccès la capitale de l'empire. Ces deux flottes ſi bien préparées, apprirent les effets prodigieux du feu grégeois ſur la flotte de l'année précedente, & que l'empereur ſe préparoit à leur envoyer de pareils brûlots: la crainte de ces feux amortit toute leur ardeur, & les empêcha de s'engager dans le détroit, elles aborderent en Bithynie; l'une y prit terre à Beauchamp, & l'autre à Satyre. Les Egyptiens & ceux qui leur étoient ſoumis, craignant l'incendie dont ils étoient menacés, monterent ſur des chaloupes à la faveur de la nuit, & allerent à Conſtantinople ſe ſoumettre à l'empereur. Leon encouragé par cette défection, fit partir des brûlots chargés de Siphons, qui vomiſſant un torrent de feu liquide ſur les deux flottes, les réduiſirent en cendres. An J. C. 718.

Nicephore de Conſtantinople & Paul diacre, qui parlent de l'incendie général de ces deux flottes, diſent cependant que la flotte des Sarraſins s'en retourna avec beaucoup de confuſion: cette flotte fut apparemment compoſée des débris des deux flottes brûlées; elle n'eut pas plutôt appareillé, que pour comble de malheur, elle fut aſſaillie par une effroyable tempête qui la diſperſa, une partie fut jettée dans une iſle de la Propontide*, & l'autre ſubmergée dans les flots. Les reſtes de cette flotte infortunée faiſant voile dans la mer Egée, fut ſurpriſe, ſi nous en voulons croire Paul diacre,

* Proconnèſe.

par une grêle de feu, & par une pluie de poix fondue, qui firent bouillonner la mer; tous les vaiſſeaux y périrent, à la réſerve de dix, dont cinq furent pris, & les cinq autres aborderent en Syrie, où ils allerent porter la nouvelle, des malheurs arrivés à tant de flottes réunies pour déſoler l'empire.

Leon fut encore attaqué dans ſa capitale par les habitans des Cyclades : ces peuples que la cruauté de l'empereur avoit diſpoſés à la révolte, réunirent leurs vaiſſeaux, & en firent une flotte nombreuſe; ils étoient bons ſoldats, & excellens hommes de mer: avec ces forces, ils prirent la route de Conſtantinople, après avoir proclamé un d'entr'eux empereur. Comme l'empire dans ce tems-là éprouvoit des révolutions ſubites, ils comptoient s'en rendre aiſément les maîtres, & que la plûpart des habitans ſe déclareroient en leur faveur. Ils ſe tromperent, car Leon qui étoit averti les attendit avec ſon armée navale, & leur livra un combat dont le ſuccès ne fut pas long-tems douteux, il mit encore en uſage ſon feu grégeois, qui brûla preſque tous les vaiſſeaux de ces malheureux inſulaires.

Conſtantin Copronyme ſucceſſeur de Léon l'Iſaurien eut auſſi à ſe défendre contre les differentes incurſions des barbares. La ſixiéme année de ſon regne une flotte de Sarraſins partis d'Alexandrie, aborda en Chypre; mais une flotte imperiale qui étoit dans cette iſle l'attaqua, brûla une partie de ſes vaiſſeaux, & s'en retourna à Conſtantinople, chargée de gloire & de richeſſes. Quelque tems après, l'empereur envoya contre les Bulgares une armée de 2600 vaiſſeaux nommés palandries (c'eſt peutêtre ce que nous appellons des balandres) mais la tempête fit périr preſque tout cet armement. Dans la trente-troiſiéme année de ſon empire, il ſe diſpoſa encore à faire la guerre aux mêmes peuples; il mit en mer 2000 vaiſſeaux de la même conſtruction, ſelon Paul diacre, ou 800 ſelon Nicephore; il conduiſit lui-même cette flotte, montant un navire peint en rouge; il fit voile dans le Pont-Euxin, & arriva avec ſes vaiſſeaux à l'embouchure du Danube; il livra un combat par terre où il fut victorieux, il retourna enſuite à Conſtantinople. L'année ſuivante

vante il mit en mer une flotte conſidérable, mais comme elle faiſoit voile pour aller combattre les Bulgares, elle eſſuia un tempête qui lui enleva pluſieurs de ſes vaiſſeaux.

Michel (d'Amorium, ville de la haute Phrigie) ayant pris les rênes de l'empire après Léon l'Arménien, eut à ſoutenir la guerre que lui fit un certain Thomas, Sclavon d'origine, de naiſſance obſcure, mais d'un courage peu commun; cet homme ennuyé de la miſere dans laquelle il languiſſoit, ſe ſentit aſſez d'ambition pour oſer aſpirer à la fortune la plus brillante. Il ſe rendit à Conſtantinople, comme dans un lieu qui pouvoit le plus favoriſer ſes deſſeins; il s'y mit domeſtique chez un Sénateur; mais ayant eu la témerité de manifeſter la paſſion qu'il avoit conçue pour la femme de ſon maître, il fut obligé de prendre la fuite, il ſe réfugia chez les Sarraſins dont il embraſſa la religion & les mœurs; il prit le parti de la guerre, & il s'y acquit une telle réputation, que les Sarraſins le mirent à la tête de leurs troupes, il réſolut de profiter de ces forces pour uſurper l'empire Romain. Pour s'en faciliter les moyens & ſe donner plus de crédit, il ſe fit paſſer pour Conſtantin fils d'Irene. Il y en a qui racontent autrement l'hiſtoire de ſa naiſſance & le commencement de ſa fortune. Quoiqu'il en ſoit, ce Thomas avoit un air de dignité qui pouvoit donner de la vraiſemblance à ce qu'il vouloit faire accroire ſur ſon origine; il avoit d'ailleurs beaucoup de politeſſe & un abord très-facile, aucune entrepriſe n'étoit capable de déconcerter ſon courage, & il avoit en même-tems un tempérament extrêmement robuſte qui le rendoit infatigable pour l'exécution de ſes projets. Il vint avec une nombreuſe armée porter la guerre dans le ſein de l'empire. Le trône étoit alors occupé par Michel, prince déteſté de la plûpart de ſes ſujets, ſoit pour cauſe de religion, ſoit à cauſe de ſa difficulté de parler, ſoit enfin parcequ'il paſſoit pour un lâche. An. J. C. 822.

Cet empereur voulut lui oppoſer quelques troupes, qui furent tout-d'un-coup défaites. Thomas aſſembla des galères & des vaiſſeaux ronds, ſoit pour aller chercher des vivres, ſoit pour porter des chevaux, & avec ces vaiſſeaux il ſe ſaiſit de la flotte imperiale; & de tous ces navires

réunis à Leſbos, il fit une armée navale ; celle de terre étoit de 80000 hommes, avec leſquels il faiſoit des ravages affreux partout où il paſſoit. Il paſſa le détroit à Abyde ; alla dans la Thrace, & enfin s'approcha de Conſtantinople. L'empereur qui vit le péril ſi près de lui, ſe diſpoſa à s'en garantir. Thomas attaqua la ville par terre & par mer, avec beaucoup de vivacité ; les vaiſſeaux qui l'environnoient étoient chargés de machines qui jettoient du feu de toutes parts, la ville eût été bientôt réduite en cendres, ſans un vent furieux qui s'éleva, & qui ſembloit chaſſer les flammes qui la menaçoient. L'armée de terre n'eut pas un plus heureux ſuccès, les habitans ſe défendirent courageuſement, & la rigueur de la ſaiſon ſe joignant à leur valeur obligea Thomas à lever le ſiége.

Au printems ſuivant Thomas reparut devant Conſtantinople, il l'aſſiégea encore par mer & par terre, l'empereur voyant ſes murs attaqués, monta ſur un endroit élevé, d'où il parla aux troupes de Thomas, comme s'il avoit voulu les attendrir ſur les malheurs de la guerre ; mais il n'avoit deſſein que de les amuſer ; car pendant qu'il paroiſſoit occupé à haranguer, il fit faire une ſortie ſur les ennemis qui ne s'y attendoient pas, ils furent ſurpris & battus preſque en même tems. L'empereur remporta encore une victoire plus ſignalée ſur la mer, ſes galères ayant pris le large pour livrer bataille à celles de Thomas, celles-ci frappées d'une terreur panique, tournerent la proue du côté de la terre, une partie des équipages alla ſe jetter avec confiance entre les bras de Michel, & implora ſa miſéricorde ; une autre ſortit des vaiſſeaux, ſe jetta dans le camp & ne voulut point abſolument ſe rembarquer, ainſi la flotte de Thomas s'évanouit tout-d'un-coup ſans avoir rendu de combat.

La fermeté de Thomas ne fut point ébranlée de cette perte, & il penſa moins à s'en affliger qu'à la réparer, il fit venir une flotte qu'il avoit en Acha:e, elle étoit compoſée, tant en vaiſſeaux de guerre qu'en vaiſſeaux de charge, de 350 voiles, elle vint prendre terre dans un port de la Thrace ; mais la flotte imperiale chargée de ſiphons à feu, la vint ſurprendre & en brûla une bonne partie, le

reſte effrayé tomba entre les mains de l'empereur, ſans avoir le tems de ſe reconnoître. Peu de tems après, la mort de Thomas délivra l'empereur du plus terrible ennemi qu'il pût avoir.

Pendant que l'empereur étoit occupé à s'oppoſer aux entrepriſes de Thomas, de nouveaux ennemis lui préparoient d'autres affaires. Les Sarraſins, ou, comme quelques-uns les appellent, les Arabes établis ſur les bords de l'Ebre, près de la mer, vers la partie occidentale de l'Eſpagne, ſe voyant multipliés dans un terrein aſſez ingrat, demanderent à leur chef Apochapſe la permiſſion d'aller établir une colonie dans quelque pays plus fertile. Cette propoſition fut du goût de ce prince, qui forma d'abord le deſſein de les mener butiner dans les iſles du Levant, réſolu de s'établir dans celle qu'il trouveroit à ſon gré. Il tint cette réſolution ſecrette, & pour répondre aux intentions de ſes ſujets, il fit armer de grands vaiſſeaux, & les conduiſit vers les iſles de l'Archipel, ſous prétexte de s'y enrichir; il parcourut pluſieurs iſles ſans trouver d'obſtacle, parce que toutes les forces navales de l'empereur étoient employées à la pourſuite de Thomas, il fit un riche butin dans toutes ces iſles, vint aborder en Créte où il acheva de s'enrichir; & s'en retourna dans ſon pays avec de précieuſes dépouilles. Y étant arrivé il équippa une flotte plus forte & plus nombreuſe que la premiere. Il partit au commencement du printems, & fit voile vers l'iſle de Créte, où il avoit deſſein de fixer ſa demeure, à cauſe de la beauté, de la fertilité & des avantages du lieu; il y aborda ſans obſtacle avec ſa flotte de quarante vaiſſeaux. Auſſitôt après la deſcente, il envoya la plus grande partie de ſon monde au pillage. Pendant qu'ils y étoient occupés, il fit mettre le feu à ſes navires, qui furent bientôt conſumés à la faveur d'un grand vent. Ses gens épars dans l'iſle, effrayés de cet incendie, accoururent au camp, & ayant ſçu que leur chef en étoit la cauſe, ils lui en demanderent la raiſon: il leur répondit, qu'ayant cherché, comme ils l'avoient demandé eux-mêmes, un endroit où ils puſſent s'établir commodément il n'en avoit point vû de meilleur que celui où ils étoient, & qu'ils devoient y fixer leur deſtinée. Le ſouvenir

de leurs femmes & de leurs enfans parut d'abord devoir être un obſtacle à cet établiſſement ; mais Apochapſe leur ayant repréſenté qu'ils trouveroient des femmes ſuffiſamment dans leur nouvelle habitation, & qu'ils auroient plus de facilité à y élever leur famille que dans le pays d'où ils ſortoient ; ils n'eurent plus rien à répliquer.

L'empereur informé de ce qui s'étoit paſſé en Créte, y envoya Photin avec des vaiſſeaux ; Damien le joignit avec des forces conſidérables ; ils allerent attaquer les Sarraſins, qui ſe défendirent avec opiniatreté ; Damien fut tué dès le commencement du combat, ce qui mit en déroute l'armée navale de l'empereur. Photin qui ſe vit abandonné, monta ſur un vaiſſeau léger, & alla apprendre à l'empereur la diſgrace qu'il venoit d'eſſuyer. Les Sarraſins enflés de cette victoire, ſongerent à s'affermir dans l'iſle, comme ils étoient occupés de cette idée, un moine établi ſur une montagne les vint trouver, leur montra l'endroit de l'iſle le plus fertile & le plus beau, & leur perſuada d'y bâtir une ville, ils ſuivirent ſon avis. Charmés des agrémens du lieu qui leur fut marqué, ils y bâtirent une ville, à laquelle ils donnerent le nom de Candie, parce que cet endroit s'appelloit Candax. Toute l'iſle qu'ils aſſujettirent à leur domination, fut auſſi appellée Candie, comme la ville qu'ils venoient de bâtir.

L'Empereur fit une ſeconde tentative ſur l'iſle de Créte. Il y envoya une flotte de 70 galères, ſous le commandement de Cratere, il y fit une deſcente, & combattit contre les Sarraſins juſqu'à midi, ſans que la victoire ſe déclarât. La valeur fut égale de part & d'autre ; mais ſur le déclin du jour, le courage des Sarraſins commença à ne ſe plus ſoutenir ; ils prirent la fuite, pluſieurs furent tués ou rendirent les armes, & leur ville auroit été priſe ſi la nuit n'étoit ſurvenue. Les ténebres ayant mis fin au combat, les ſoldats de l'empereur fatigués, voulurent goûter dans le repos, les fruits de la victoire ; ils ſe livrerent pendant la nuit à la débauche du vin & des femmes, perſuadés qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'à la pointe du jour tout leur ſeroit ſoumis ; mais dans le tems de leur intempérance, les Sarraſins informés les ſurprirent & en firent un horrible carnage. Cratere n'eut

que le tems de monter ſur un vaiſſeau marchand & de prendre le large. Le chef des Sarraſins envoya des vaiſſeaux à ſa ſuite, ils le trouverent à l'iſle de Cos, où les barbares le firent mourir en croix.

Theophile ſucceſſeur de Michel, reçut bien de l'inquiétude des mêmes barbares; ils ne ceſſerent de déſoler ſous ſon empire les Cyclades, & tout le pays maritime de la Thrace; ils reçurent à la vérité quelques échecs dans une deſcente qu'ils firent pour ravager le continent: Conſtantin Contomythe, préfet d'une province, les coupa, les enveloppa, les défit, & prit leurs vaiſſeaux reſtés ſur le rivage. Peu de tems après ils perdirent une autre flotte dans l'iſle de Thaſſe; mais ſous Michel, fils de Theophile, ils ſe remirent en mer, & avec 20 chaloupes armées, ſept galères, & quelques vaiſſeaux de charge, ils firent encore de grands ravages dans les Cyclades, & ſur toutes les côtes maritimes, juſqu'à l'iſle de Préconnèſe. An. J. C. 829.

Sous ce même empereur les Sarraſins de Carthage mirent 36 vaiſſeaux en mer pour aller s'établir ſur les côtes de Dalmatie: après s'y être emparé de pluſieurs villes, ils formerent le ſiége de Raguſe; les habitans firent une vigoureuſe réſiſtance, & réduits à un petit nombre, ils envoyerent demander du ſecours à l'empereur Michel. Leurs ambaſſadeurs en chemin ayant appris ſa mort, s'adreſſerent à ſon ſucceſſeur Baſile, qu'ils trouverent ſur leur route: ce nouvel empereur leur accorda ce qu'ils ſouhaitoient, il leur envoya une flotte de 100 vaiſſeaux, ſous la conduite de Nicetas, grand drungaire de la marine, c'eſt-à-dire, amiral; les Sarraſins informés des approches de ces forces maritimes, leverent le ſiége & allerent s'établir dans la Lombardie. Un autre eſſain de Sarraſins ſortis de Carthage, fit voile avec 30 gros vaiſſeaux du côté de l'Euripe, pour s'emparer d'une forte place ſituée ſur ſes côtes; ils l'attaquerent avec fureur, mais les habitans ſe défendirent très-bien, reçurent du ſecours de Baſile, & brûlerent une partie des vaiſſeaux ennemis avec un feu grégeois, dont le ſuccès ſe dût à un coup de vent ſurvenu à propos: ils firent une ſortie ſur les barbares, les mirent en fuite, & les chaſſerent juſques ſur le rivage, où

les fuyards furent trop heureux de trouver le reſte de leurs vaiſſeaux pour s'échaper.

Les Sarraſins de Crete firent en même tems une incurſion ſous la conduite de Saëte, fils d'Apochapſe, avec une flotte de 27 gros vaiſſeaux, & de pluſieurs autres, ſoit galères, ſoit brigantins; ils faiſoient un prodigieux butin dans toute la mer Egée, & ſouvent juſqu'à Préconnèſe dans l'Helleſpont. L'empereur envoya contre eux Nicetas, qui les attaqua, les combattit avec valeur, & brûla avec du feu grégeois 20 de leurs vaiſſeaux, le reſte ſe ſauva : les Sarraſins, quoiqu'humiliés par cette diſgrace, ne ſe crurent pas vaincus, ils mirent en mer une nouvelle flotte, & ravagerent les endroits les plus éloignés de Conſtantinople, comme le Péloponnèſe & les iſles écartées : Nicétas fit voile par un bon vent avec la flotte impériale, & aborda au port de Cenchrée, dans le Péloponnèſe; il y apprit que la flotte ennemie étoit répandue à Methone, Patras, aux environs de Corinthe, & dans toute la côte occidentale : il vouloit les ſurprendre, mais comme le circuit étoit long à faire, il eut peur que les Sarraſins ne fuſſent avertis de ſes approches; c'eſt pourquoi il fit paſſer pendant la nuit tous ſes vaiſſeaux par l'iſthme de Corinthe, à force de bras & de machines : les ennemis qui ne s'y attendoient pas, étonnés d'une apparition ſi ſubite, & ſe ſouvenant de leur derniere diſgrace, n'oſerent tenter un nouveau combat; ils furent preſque tous pris, brûlés ou noyés; le peu qui échapa ſe retira dans une iſle où il fut envelopé; & comme il y avoit dans ce nombre beaucoup de renégats, on lui fit ſouffrir (par un prétendu zele de religion) les ſupplices les plus cruels.

Les Sarraſins, quoiqu'affoiblis par tant de défaites, n'en devenoient pas plus prudens dans leurs entrepriſes, il ſembloit qu'ils ne pouvoient renoncer à l'habitude de ravager & de piller; ceux d'Afrique avec 60 gros vaiſſeaux ſe répandirent encore ſur la Méditerranée, & faiſoient de toutes parts d'effroyables dégats juſqu'aux iſles de Zante & de Céphalonie. L'empereur pour débarraſſer les mers de ces barbares, envoya contre eux une flotte conſidérable, compoſée de galères & de frégates légeres ſous la conduite de Naſar; ce gé-

néral arriva par un bon vent à Methone, il fut obligé de s'y arrêter pour y refaire ſa flotte, que la deſertion de quantité de rameurs avoit extrémement délabrée : les Sarraſins voyant la flotte impériale dans l'inaction, crurent qu'elle craignoit; pour la braver, ils faiſoient en ſa préſence des deſcentes dans les iſles & dans les bourgs voiſins. Naſar profita habilement de l'indiſeretion dans laquelle les Sarraſins tomberent par le trop de confiance que leur avoit inſpiré le contre-tems qu'ils ignoroient; il tomba ſur eux pendant la nuit, & lorſqu'ils s'y attendoient le moins; & ſans leur donner le tems de ſe reconnoître ni de ſe rallier, il brûla ou prit tous leurs vaiſſeaux avec leurs équipages; Naſar, informa au plutôt l'empereur de cette victoire, & lui demanda ſes ordres. Baſile réſolu de profiter de cet avantage, pour ſe vanger des déſordres que ces barbares avoient faits ſur les terres de l'empire, ordonna à ſa flotte victorieuſe de faire voile vers la Sicile; elle y alla ravager toutes les places tributaires des Sarraſins, elle y fit un riche butin & ſe ſaiſit de pluſieurs chaloupes & de quantité de vaiſſeaux de charge qui appartenoient aux ennemis. Naſar, comptant toujours ſur la victoire qui ſembloit ne pas ſe laſſer de le ſuivre, fit voile vers la Calabre & la Lombardie, pour y déſoler encore les places occupées par les Sarraſins, il remit ſous la puiſſance de l'empereur toutes ces villes uſurpées, il attaqua & défit encore une flotte Africaine qu'il rencontra près l'iſle de Stela, revint enſuite triomphant à Conſtantinople, en y ramenant ſa flotte victorieuſe & chargée des plus riches dépouilles des Sarrazins.

Ceux d'entre ces barbares qui s'étoient établis dans les contrées méridionales, ignorant ce qui ſe paſſoit en occident, & ſe perſuadant que l'empereur languiſſoit dans une molle oiſiveté, formerent le deſſein de tenter fortune, & d'attaquer l'empire par quelque endroit : ils mirent en mer une flotte de vaiſſeaux ramaſſés ſur les côtes de l'Egypte & de la Syrie : l'empereur informé de leurs deſſeins, fit préparer une flotte qui ſe trouva nombreuſe & bien armée; les barbares avant que de mettre à la voile, crurent qu'il étoit de la prudence de s'inſtruire de l'état de l'empire avant

que de l'attaquer, c'eſt pourquoi ils envoyerent un eſpion à Conſtantinople, qui leur fit un rapport fidéle des préparatifs qu'il y avoit vûs, & de la tranquillité avec laquelle on les attendoit; ce rapport les déſarma & arrêta l'exécution de leur projet. Dans le même tems ceux de Carthage, pour réparer la diſgrace qu'ils avoient éprouvée en Sicile, & ſçachant que l'empereur n'y avoit aucuns vaiſſeaux, y envoyerent une flotte qui alla mettre le ſiége devant Syracuſe. Au premier avis, Baſile fit partir la flotte préparée pour les recevoir; elle partit de Conſtantinople ſous le commandement d'Adrien : ce général eſſuya d'abord des vents contraires qui le contraignirent de mouiller dans un port du Péloponnéſe; comme il ne vouloit pas faire uſage des rames, il attendit long-tems un vent favorable; ſes délais donnerent aux Sarraſins le tems de prendre Syracuſe, de la piller & ruiner entiérement. Adrien ayant appris cette nouvelle, ſaiſi de frayeur prit le parti de profiter du vent qui regnoit pour faire voile vers Conſtantinople où ſa lâcheté fut blâmée & punie : l'empereur Baſile mourut quelque tems après; il avoit gouverné l'empire avec
An. J.C. 886. honneur, & fait fleurir la navigation. On lui a appliqué ces paroles d'Homere : *Utrumque. Rex bonus, & fortis bellator.*

LIVRE XII.

De la Marine des Empereurs d'Orient.

L'EMPIRE Romain, fondé par Jules Ceſar, fut partagé par Conſtantin le grand entre ſes trois fils; de-là la diſtinction de l'empire d'orient, & de l'empire d'occident. Conſtantinople fut le ſiége de l'un, & Rome de l'autre : le premier ſe ſoutint juſqu'à Mahomet II. qui s'en empara : le ſecond après une longue & funeſte décadence, périt enfin par la foibleſſe de ſes empereurs, & par les fréquentes incurſions qu'y firent les barbares; on le vit renaître l'an 800 dans la perſonne de Charlemagne, qui fut ſalué & couronné empereur des Romains le jour de Noel par le Pape Leon III.

Comme

Comme cette diſtinction des deux empires eſt la plus marquée & la plus ſoutenue, j'en fais l'époque de l'empire d'orient ; il eſt vrai qu'il a commencé à Conſtantin, mais il conſervoit toujours le nom d'empire Romain, & il ſemble qu'il ne l'ait perdu que depuis que le peuple cria à Rome, lorſque Charlemagne fut déclaré empereur, *Vive Charles Auguſte, couronné de la main de Dieu ; vie & victoire au grand & pacifique empereur des Romains.*

Suivant ce plan, je devrois commencer la ſuite des empereurs d'orient à Iréne qui regnoit, lorſqu'on fit à Rome la cérémonie dont je viens de parler, je ne la commence cependant qu'à Leon le philoſophe, pour ne pas interrompre le fil de cette hiſtoire.

Leon le philoſophe, qui ſucceda à ſon pere Baſile, eſſuia une irruption de Bulgares : les Sarraſins profitant de l'embarras du nouvel empereur, mirent une flotte en mer ſous la conduite de Leon Tripolite renégat, qui fit voile vers Conſtantinople dans le deſſein de l'aſſiéger. Leon averti des projets & des préparatifs de Tripolite, envoya au-devant de lui une flotte commandée par Euſtate. Ce général qui ne paſſoit pas pour homme de cœur, s'en retourna ſans avoir oſé rien tenter, ſous prétexte qu'il ne ſe trouvoit pas le plus fort. L'empereur indigné du peu de courage de ſon général, renvoya la même flotte ſous la conduite d'Emerius ſon premier ſecretaire : celui-ci paſſa d'abord l'Helleſpont, la mer Egée, Lampſaque, Imbros, la Samothrace, & rencontra enfin Tripolite ; mais ſaiſi de la même timidité qui s'étoit emparé de ſon prédéceſſeur, il n'oſa en approcher ; heureuſement pour lui Tripolite eut peur à ſon tour, il ſe retira vers Theſſalonique, ville célebre de la Macédoine, ſituée ſur le golfe Thermaïque qu'elle a au ſud ; elle ſe nomme aujourd'hui Salonique, ou Salonichi. Ce golfe eſt fort étendu, & reçoit facilement, quoique par une entrée tortueuſe, des vaiſſeaux de toutes grandeurs, le port de Theſſalonique eſt au fond, & voici la deſcription que nous en donne Jean Caminiate, qui étoit dans cette ville quand elle fut aſſiégée par Tripolite. Là ſe forme, dit-il, un port qui s'étend dans un enfoncement dont l'abord eſt aiſé, les vaiſſeaux y ſont en

ſûreté, le port eſt clos, & ſéparé de la mer par un mur qui briſe les eaux, les empêche d'entrer avec violence, & rompt encore l'impétuoſité des vents : la mer eſt toujours tranquille dans le baſſin, parce que les flots les plus agités étant portés contre le mur, s'amortiſſent par leur choc même, ou ſont détournés & déterminés à ſe jetter d'un autre côté. Le havre communique à la mer par une gorge ou long canal qui forme comme un ſecond port.

An. J.C. 892. Tripolite qui ne vouloit pas que ſon armement fût inutile, & qui appréhendoit auſſi de s'en retourner avec la honte de n'avoir rien entrepris, alla faire le ſiége de Theſſalonique. Ce chrétien renégat devenu pirate étoit farouche, cruel, brutal, incapable d'aucun ſentiment d'humanité, & ſur tout ennemi déclaré des Chrétiens, il fut quelque tems devant Theſſalonique, occupé à la reconnoître : ayant apperçu que les habitans en étoient allarmés, il étala à leurs yeux ſa flotte, compoſée de 54 grands vaiſſeaux, qui paroiſſoient comme autant de fortereſſes flottantes, au moyen des tours & des machines de guerre dont ils étoient chargés; il augmenta l'horreur de cet appareil par un épouvantable bruit de tambours, de cris & de hurlemens ; il ordonna en même tems à ſes gens d'attaquer. Les barbares qui montoient ces vaiſſeaux, étoient pour la plûpart originaires de Syrie, d'Ethiopie & d'Egypte, tous gens accoutumés à la mer, ils s'y jettoient tout nuds, n'ayant que le caſque en tête, & portoient des échelles pour les poſer aux pieds des murs ; les habitans ſe défendirent avec beaucoup de valeur, ils faiſoient tomber ſur leurs ennemis une grêle de flêches & de pierres qui tuoient bien du monde, mais tous leurs efforts furent inutiles, il fallut enfin ſe rendre.

Tripolite entra triomphant dans la ville, & ordonna à ſes ſoldats d'en faire le pillage. Le butin fut ſi conſidérable, que ſes vaiſſeaux ne ſuffiſant pas pour le contenir, il en chargea tous ceux qui étoient dans le port, & il fit même retirer les navires qui étoient échoués dans le havre, afin qu'ils lui ſerviſſent pour le tranſport des richeſſes immenſes qu'il emportoit ; & lorſque le pillage fut fini, il fit mettre le feu à la ville, & un jour au ſoleil couchant il appareilla & ſe

retira au ſon des inſtrumens & des cris de joie. Tripolite en s'en retournant ne voulut pas tenir une route directe, de peur de rencontrer la flotte impériale ; il erra à l'avanture, il alla d'abord à l'iſle de Negrepont ; à Patmos, à Naxe, tributaire des Cretois, de-là il fit voile vers Candie : les habitans prirent l'allarme, croyant que cette flotte appartenoit à l'empereur ; mais ils ſe raſſurerent quand ils reconnurent que c'étoit celle de Tripolite ; celui-ci y prit terre, & y partagea le butin. Comme il étoit tems de partir, à cauſe que l'hiver approchoit, Tripolite fit embarquer tout ſon monde & mit à la voile : lorſqu'il fut en pleine mer, il fut ſurpris d'une tempête, pendant laquelle ſes vaiſſeaux furent ſur le point de ſe briſer les uns contre les autres ; enfin après cinq jours de navigation ſa flotte aborda à l'iſle de Chipre, elle s'y repoſa un jour & une nuit, & arriva enſuite à Tripoli.

Emerius après le départ de Tripolite, fit ſemblant de le ſuivre ; mais comme cette valeur apparente n'étoit qu'une lâcheté maſquée, il alla porter dans l'iſle de Lemnos ſa honte & ſa confuſion ; il s'enhardit cependant quelque tems après, & il remporta une grande victoire ſur l'armée navale des Sarraſins, mais cette victoire fut bientôt ſuivie d'une déroute entiere.

Conſtantin Porphyrogenete, (ainſi nommé parce qu'il étoit né dans un appartement du palais de Conſtantinople, où les imperatrices faiſoient leurs couches, & dont le dedans étoit tout revêtu de Porphyre,) Conſtantin, dis-je, étoit très-entendu dans la marine, & ſçavant dans l'architecture navale ; il porta la guerre en Italie par mer & par terre. Il commença par ſoumettre les Lombards, les Calabrois & Naples, que l'éloignement de la ville impériale avoit déterminé à la révolte. Conſtantin eut le même ſuccès en Sicile & en Afrique, & ſa flotte ayant rencontré celle des barbares, il la défit & la coula preſque toute à fond. Au bruit de cette victoire l'empire d'Egypte fit alliance avec lui.

Conſtantin ne pouvant ſupporter ſeul le poids de l'empire, y aſſocia Lecapene, général de la mer, recommandable par ſes ſervices.

Ce nouvel empereur ne fut pas plutôt monté ſur le trône, qu'il ſe vit beaucoup d'ennemis ſur les bras ; Leon Tripolite courut encore la mer avec une flotte nombreuſe, mais il fut battu & entierement défait près de Lemnos, par le patrice Jean Radin, général des armées navales. Un autre ennemi auſſi redoutable parut pour la ſeconde fois devant Conſtantinople, c'étoit Simon, roi des Bulgares ; après avoir ravagé tout ce qu'il trouva ſur ſon paſſage, & porté l'allarme dans la capitale de l'empire, il demanda une conférence à Romain, elle lui fut accordée : l'empereur monta ſur ſa galère, & accompagné d'une brillante flotte, il ſe rendit ſur le rivage, où ſe devoit faire l'entrevûe. Etant aſſez éloigné du bord pour ne rien craindre, & aſſez près pour ſe faire entendre, il adreſſa ces paroles au roi des Bulgares : *J'ai appris que tu croyois l'exiſtence de Dieu, & la divinité de* JESUS-CHRIST, *mais tes œuvres ſont en contradiction avec ta foi. Si tu es véritablement Chrétien, deviens plus avare du ſang dont tu as été ſi cruellement prodigue, tu es comme nous diſciple du Sauveur du monde, que ſa charité nous réuniſſe ; penſe qu'il eſt honteux à des Chrétiens de ſe ſouiller par l'effuſion du ſang de leurs freres : tu es roi, mais ſonge auſſi que tu es mortel, que tu ſeras réduit en pouſſiere avec ta fortune, & que tu n'emporteras dans l'autre monde que la matiere de ton jugement. Si c'eſt pour t'enrichir que tu nous fais la guerre, accorde-nous la paix ; j'aſſouvirai ton avarice, & je te donnerai des tréſors que tu poſſederas ſans répandre de ſang.* Simon attendri par ce diſcours, mit les armes bas, & ſe retira après avoir reçu de grands préſens de l'empereur.

An. J.C. 928. ſelon Baron. & ſelon Pagi, 923.

Sous le même Romain Lecapene, les Moſcovites formerent le deſſein de s'emparer de Conſtantinople, mirent ſur la mer noire une flotte de 10000 barques légeres. L'empereur pour diſſiper cet eſſain de barbares, envoya contre eux le patrice Theophane avec toutes les galères & les frégates qui étoient alors dans le port de Conſtantinople ; Theophane alla les attendre à l'embouchure du Pont-Euxin, il les attaqua auſſi-tôt qu'ils furent à portée, il pouſſa ſur eux ſon vaiſſeau, & les mit d'abord en déſordre, il brûla enſuite une grande quantité de leurs petits bâtimens & mit le reſte en

An. J.C. 941.

fuite, à la réſerve de ceux qui furent engloutis par les flots avec leurs charges; les Moſcovites eurent dans cette occaſion beaucoup de gens pris ou tués: les débris de cette armée battue ſe retirerent vers la Bithynie, & y firent de grands ravages; mais les troupes de terre les ayant forcés de ſe rembarquer, ils prirent la route de leur pays, uniquement attentifs à éviter la rencontre de Theophane; cependant ils ne purent tromper la vigilance de ce général, qui les attendoit au paſſage; il leur livra un autre combat, dans lequel ils furent encore défaits, ils perdirent beaucoup de vaiſſeaux & d'hommes, & il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui ſe ſauva à la faveur de la nuit; Theophane s'en retourna glorieux à Conſtantinople, où il fut honorablement accueilli, on célébra ſa victoire par des monumens qu'on érigea en ſon honneur.

Après la mort de Conſtantin Porphyrogenete, Romain le jeune ſon fils ſucceda à l'empire: ce nouvel empereur, touché des maux que les Sarraſins de l'iſle de Candie avoient cauſé dans ſes états, propoſa dans ſon conſeil de leur faire la guerre; quelques-uns s'oppoſerent à cette entrepriſe, dont ils exagererent les ſuites funeſtes: ils repréſenterent qu'un pareil démêlé avoit preſque ruiné l'empire, & que ſi on rompoit avec les Sarraſins de Candie, on s'attireroit ſur les bras ceux qui étoient répandus dans tous les autres pays: cependant le ſentiment oppoſé prévalut, & l'empereur fit un appareil proportionné à une ſi grande expédition; il mit en mer une flotte de plus de 2000 vaiſſeaux chargés de feux grégeois & de toutes ſortes de machines de guerre: Nicephore Phocas fut fait commandant de cette formidable armée; cet habile général couvrit ſi bien ſon deſſein, qu'il fit ſa deſcente dans l'iſle ſans aucun obſtacle. Les barbares étonnés de voir ce puiſſant ennemi ſi près d'eux, formerent à la hâte un corps d'armée pour s'oppoſer à ſes entrepriſes, mais il fut taillé en piéces. Les Sarraſins ne pouvant plus tenir la campagne, ſe retirerent dans leur ville; Phocas en fit le ſiége, & pour leur ôter toute eſpérance de ſecours, il fit mouiller ſes vaiſſeaux dans le port & dans la rade, pour empêcher les approches de tous les navires étrangers qui voudroient jetter

conſidérable en mer, avec laquelle il enleva aux Sarraſins l'iſle de Chypre, il ravagea toutes les villes maritimes qu'ils poſſedoient en Syrie, il leur prit plus de cent places; & après de ſi belles expéditions il s'en retourna à Conſtantinople, chargé des riches dépouilles de ces barbares, il s'empara auſſi de la ville d'Antioche par ſes généraux. An. J.C. 968.

L'empire des Grecs deſolé ſi long-tems par des guerres étrangeres, le fut auſſi par des guerres civiles ſous les deux freres Baſile & Conſtantin. Bardas, ſurnommé Sclerus, porta ſes vûes juſqu'au trône des empereurs; il mit une puiſſante armée ſur pied, & remporta ſur eux pluſieurs victoires, il entretenoit une armée navale qui le rendoit le maître de la mer, il s'étoit déja emparé d'Abyde, tous les vaiſſeaux marchands le redoutoient, il avoit fermé toutes les avenues de Conſtantinople & lui avoit coupé les vivres, en ſaiſiſſant les navires qui lui en portoient. Les empereurs fatigués par un tel ennemi, firent ſurprendre ſa flotte par des brûlots qui la réduiſirent en cendre; ſes troupes de terre furent en même tems défaites, ce qui l'obligea à prendre la fuite. An. J.C. 976.

Les deux freres empereurs eſſuyerent encore la révolte de Phocas; ce rebelle, avec une armée de ſoldats qu'il avoit fait en Aſie, s'étoit emparé de beaucoup de ports & de places maritimes, il avoit en mer une flotte qui occupoit les bouches de l'Helleſpont, & qui empêchant les vaiſſeaux marchands d'y entrer, affamoit Conſtantinople: l'empereur Baſile arma contre lui par mer & par terre, le battit & le fit priſonnier. Cet empereur qui avoit détruit l'empire des Bulgares, mourut lorſqu'il étoit ſur le point de s'embarquer pour aller en Sicile faire la guerre aux Sarraſins. Son frere Conſtantin trop livré à ſes plaiſirs, ne tint pas long-tems ſeul les rênes de l'empire, il mourut peu de tems après, & le patrice Romain, ſurnommé Argyrus, lui ſucceda: celui-ci qui gouverna très-mal l'empire pendant cinq ans & demi, perdit preſque toute la Syrie, & il n'eut d'affaires ſur la mer qu'avec les Sarraſins d'Afrique: ces barbares avec mille vaiſſeaux bien armés, vinrent ravager les iſles de l'Archipel, & les côtes maritimes; Romain les fit pourſuivre, & fit ſur eux 500 priſonniers. An. J.C. 1033.

An.J.C.1034. L'empereur Romain périt miſerablement, ſa femme l'empoiſonna, pour jouir plus librement de ſes amours. Cette princeſſe, éperduement paſſionnée pour un jeune Paphlagonien qui avoit plus de beauté que de naiſſance, le fit monter ſur le trône de ſon époux, qu'elle immola à ſa coupable paſſion.

Cet empereur, connu ſous le nom de Michel Paphlagonien, ne régna pas bien long-tems; il eut quelques démêlés avec les Sarraſins: ceux d'Afrique & de Cilicie faiſoient des courſes dans les iſles & ſur les côtes maritimes, où ils faiſoient de grands ravages; la flotte de l'empereur les attaqua ſur mer, coula à fond pluſieurs de leurs vaiſſeaux, & fit ſur eux beaucoup de priſonniers. Les Sarraſins qui occupoient la Sicile, donnerent occaſion à Michel d'armer puiſſamment ſur mer: deux freres qui regnoient dans cette iſle ſe brouillerent, & celui qui ſe ſentoit le plus foible, demanda du ſecours à l'empereur, qui lui envoya le patriarche George Maniaces avec des vaiſſeaux & des troupes. Le prince Sarraſin craignant que les troupes auxiliaires ne devinſſent des troupes ennemies, ſe reconcilia avec ſon frere, & ils ſe réunirent tous deux pour empêcher Maniaces d'entrer dans leurs états; mais comme ils ne ſe ſentoient pas aſſez forts pour le repouſſer, ils appellerent à leur ſecours les Sarraſins d'Afrique, qui y volerent, mais ils furent entierement défaits.

An.J.C.1038. Cette victoire du patrice lui fraya le chemin à la conquête de l'iſle, il s'empara d'abord de treize villes, peu à peu il fit de nouveaux progrès, & il ſe conduiſit avec tant de prudence & de ménagement, qu'enfin il vint à bout de ſoumettre toute la Sicile.

Les Sarraſins d'Afrique, pour rétablir leur gloire, & réparer leur perte, reparurent en Sicile avec des forces plus conſidérables. Maniaces ſe diſpoſa à les bien recevoir; il rangea ſon armée en bataille, & les attaqua avec tant de valeur & de vivacité, qu'il les tailla tous en piéces; leur chef échapa à l'épée du vainqueur & ſe ſauva en Afrique ſur une chaloupe. Maniaces avoit confié le ſoin de ſa flotte à un parent de l'empereur nommé Etienne; il lui avoit expreſſément ordonné de faire main baſſe ſur tous les fuyards, & d'empêcher qu'aucun

qu'aucun ne gagnât la mer. Quand Maniaces apprit que le général Sarraſin s'étoit dérobé à ſa vigilance, il entra dans une extrême colere. Etienne craignant la juſte punition de ſa faute, ne balança point à ruiner la réputation de Maniaces pour ſauver la ſienne ; il fit ſçavoir à l'empereur que la fidélité de ce général étoit ébranlée, & qu'il étoit ſur le point de le trahir. Comme les princes croyent facilement ce qu'ils craignent, Michel ſaiſit promptement cet avis, il fit arrêter Maniaces, qui fut conduit pieds & mains liés à Conſtantinople, & le commandement des vaiſſeaux & des troupes fut donné à Etienne. L'empereur ne fut pas longtems ſans ſe repentir de ſa trop grande crédulité : les Sarraſins inſtruits de la lâcheté d'Etienne, & de ſon incapacité pour la guerre, reprirent ſur lui tout ce qu'ils avoient perdu ſous Maniaces, à la réſerve de Syracuſe, qui étoit défendue par un excellent capitaine.

L'empire d'orient perdit en ce tems-là beaucoup de ſon éclat & de ſon ancienne ſplendeur ; Conſtantin Monomaque qui le gouverna pendant douze ans, ne fit rien qui fût digne de ſon rang ; ſon indolence & ſa molleſſe indiſpoſerent peu à peu les eſprits, ſes ſujets ſe révolterent, & ſes ennemis profiterent de cette conjoncture pour faire la conquête d'une grande partie de ſes états ; il y avoit déja quelque tems qu'il jouiſſoit tranquillement de la paix que ſes prédeceſſeurs avoient faite avec les Ruſſiens, lorſqu'une bagatelle la troubla. Quelques Ruſſiens qui négocioient à Conſtantinople, prirent querelle avec des habitans : elle commença par des injures, & finit par des coups : & dans ce démêlé il en coûta la vie à un Ruſſien illuſtre par ſa naiſſance. Le prince des Ruſſiens, ou pour vanger ſa nation inſultée, ou pour commencer une guerre dans laquelle il eſpéroit trouver quelqu'avantage, mit ſur le Pont-Euxin une prodigieuſe quantité de petits bâtimens, avec leſquels il pénétra à l'improviſte juſques dans la Propontide, & il attaqua les Grecs qui ne s'y attendoient pas ; l'empereur ſurpris d'une rupture ſi ſubite & ſi imprévûe, l'envoya prier de ceſſer ſes hoſtilités, & lui fit promettre toutes les ſatisfactions qu'il pourroit exiger. Le prince Ruſſien reçut les envoyés avec hauteur & rejetta

leurs propoſitions. L'empereur qui ſe vit dans la néceſſité de ſe défendre, ſe trouva fort embarraſſé, parce que ſes vaiſſeaux étoient écartés, pour la ſûreté des provinces éloignées ; il fit au plutot aſſembler les galères & les vaiſſeaux de charge qui ſe trouverent dans les rades voiſines ; il les fit charger de feu grégeois, & les envoya contre les Ruſſiens. Comme le combat ſe devoit donner à la vûe de Conſtantinople, l'empereur qui vouloit en être ſpectateur, ſe plaça dans un endroit du port, d'où il pouvoit tout voir : il ordonna à Theodorocanus de s'avancer avec trois galères, pour attirer les Ruſſiens au combat ; mais ce général au lieu d'une eſcarmouche engagea ſérieuſement la bataille, il brûla pluſieurs vaiſſeaux avec ſon feu volant, en coula d'autres à fond, entra lui-même dans un vaiſſeau l'épée à la main, & s'en empara après avoir tué tous ceux qui oſerent s'oppoſer à ſa valeur. Comme il y avoit à craindre qu'il ne fût enfin accablé par la multitude, l'empereur envoya le reſte de ſes vaiſſeaux pour le ſoutenir ; les Ruſſiens chargés de toutes parts prirent la fuite, mais un vent d'eſt qui s'éleva, & qui les battit plus violemment encore que les Grecs, fit couler bas pluſieurs de leurs vaiſſeaux, & en briſa d'autres ſur des rochers cachés ; une partie des hommes qui les montoient fut engloutie dans les eaux, & ceux qui gagnerent les rivages furent maſſacrés.

Ce combat fut heureux, parce qu'il fut conduit avec beaucoup de ſageſſe ; mais les ſuites ne répondirent point à ces premiers ſuccès. Vingt-quatre galères grecques conduites avec beaucoup de hardieſſe & peu de ménagement, pourſuivirent les Ruſſiens qui fuyoient, & s'engagerent trop au large, eſpérant toujours rencontrer les vaiſſeaux ennemis ; mais ceux-ci avoient relâché dans un port où ils étoient à couvert : les Ruſſiens n'eurent pas plutôt apperçus les Grecs, que raſſûrés par leur petit nombre, ils ſe gliſſerent à la faveur de leurs rames le long de deux promontoires, & allerent ſurprendre leurs ennemis, qui au lieu des fuyards qu'ils cherchoient, trouverent dans ceux-ci des combattans qui les mirent en fuite à leur tour. Les Ruſſiens qui crurent qu'il n'étoit pas ſage de les ſuivre, reſterent à l'embouchure

du golfe d'où ils étoient ſortis ; le patrice Conſtantin, croyant qu'il étoit honteux à des vainqueurs de fuir devant ceux qu'ils avoient vaincus, pouſſa ſa galère avec dix autres ſur les Ruſſiens, qui le reçurent avec beaucoup de valeur : dès le premier choc le patrice fut tué, & ſa galère priſe avec quatre autres ; tous ceux qui les montoient furent égorgés ; les autres galères furent coulés à fond, ou ſe briſerent ſur les côtes. Le plaiſir que ce triomphe cauſa aux barbares fut un peu rallenti par la perte qu'ils firent peu de tems après : comme ils avoient perdu un grand nombre de vaiſſeaux, une grande partie de leurs gens fut obligée de prendre terre, pour s'en retourner chez eux. Quand ils furent aux approches du Danube, le gouverneur qui commandoit pour l'empereur de ce côté-là, fit main-baſſe ſur eux, en fit un fort grand carnage, & 800 priſonniers, qu'il envoya à Conſtantinople.

L'imperatrice Theodora, qui ſuccéda à Monomaque, ne regna qu'un an & neuf mois. Michel Stratiotique qui monta ſur le trône après elle, eut à peine le tems de s'y aſſeoir : comme il étoit incapable de le remplir, on l'obligea de le quitter au bout d'un an. Iſaac Comnene qui le déplaça, ne jouit que pendant deux ans & trois mois des honneurs qu'il avoit uſurpés. Il ſe ſentit tellement agité de remords, qu'il quitta la pourpre pour ſe faire moine. Il eut ſoin de nommer auparavant Conſtantin Ducas pour ſon ſucceſſeur, qui ne regna que ſept ou huit ans, pendant leſquels il n'y eut point d'évenement conſidérable. Son regne fut vraiment celui de la tranquillité, de la douceur & de l'équité. Après ſa mort, Eudocie ſa femme, donna ſon cœur, ſa main & l'empire à Romain Diogene, fils d'un grand maître de la garderobe ; ce prince eut d'abord quelques avantages dans la guerre qu'il fit contre les Turcs, mais à la fin il fut vaincu & fait priſonnier, le Sultan vainqueur le traita avec beaucoup d'égards & d'humanité, & lui dit un jour : *Si tu m'avois pris, comment m'aurois-tu traité ? Je t'aurois fait mourir ſous les coups*, dit l'empereur. *Je ſuis moins cruel que toi*, repartit le Sultan ; *car je veux t'accorder la paix qui t'eſt tant recommandée par le Dieu que tu adores.* Romain eut pour ſuc-

An. J. C. 1056.

ceſſeur Michel Ducas, prince auſſi lâche que cruel : les Turcs mirent à profit les mauvaiſes qualités d'un empereur ſi indigne de l'être, & s'emparerent ſans obſtacle des provinces ſitués ſur les côtes du Pont-Euxin. La guerre civile mit le comble aux déſordres que la guerre étrangere avoit commencés, l'on s'apperçut alors évidemment que l'empire d'orient approchoit de ſa ruine : Nicephore Botoniate, qui fut ſucceſſeur de Michel, n'eut aucune des qualités néceſſaires pour ſoutenir le poids de l'empire ; ſa foibleſſe le rendit ſi mépriſable, qu'Alexis Comnene, par ſa valeur & ſa bonne conduite, l'arracha du trône & prit ſa place ; Nicephore, pour éviter le ſupplice qu'on lui deſtinoit, qui étoit d'avoir les yeux crevés, prit le parti de ſe faire moine.

An. J.C. 1081

Alexis comnene joua un grand rôle ſur le trône de l'empire d'orient, il y monta le premier jour d'Avril ; Irene ſon épouſe fut couronnée avec lui.

Alexis trouva l'empire fort délabré, par la mauvaiſe conduite de ſes prédéceſſeurs ; il n'y avoit point de diſcipline dans les troupes, les finances étoient épuiſées, les guerres civiles avoient occaſionné partout un deſordre extrême. L'empereur ſe vit cependant tout-d'un coup ſur les bras deux redoutables ennemis ; les Turcs & les Normands. Les uns ravageoient tout du côté de l'orient, pendant que les autres l'inquiétoient du côté de l'occident. Les Turcs avec quelques petits vaiſſeaux, ſurprirent l'iſle de Chio, & s'en emparerent ; ils y conſtruiſirent une flotte, avec laquelle ils ſe rendirent maîtres de Lesbos, de Samos, de Rhodes, & de pluſieurs autres iſles. Alexis pour arrêter la rapidité de leurs conquêtes, envoya contre eux une flotte avec laquelle il fut aſſez heureux pour reprendre toutes les iſles dont ils s'étoient emparés. Les Turcs cependant continuoient toujours leurs ravages ſur mer, & venoient inſulter l'empereur juſques dans le Boſphore. Ce Prince ne ſe ſentant pas aſſez puiſſant pour les éloigner à force ouverte, employa la négociation, & fit un traité avec Soliman.

Il ne ſe tira pas ſi bien d'affaire avec les Normands, ils avoient à leur tête Robert Guiſchard, Duc de la Pouille & de la Calabre, un des plus grands capitaines de ſon tems,

qui s'étoit déja rendu fameux par les victoires qu'il avoit remportées ſur les Grecs en Italie. Voici ce qui lui fit prendre les armes contre Alexis : Michel Ducas qui s'étoit fait moine, crut pouvoir profiter des révolutions qui déſoloient l'empire, pour tâcher de remonter ſur le trône ; il s'alla jetter entre les bras du Pape Grégoire VII. & lui promit de ménager la réunion de l'Egliſe Grecque avec la Latine, s'il vouloit lui faire recouvrer l'empire. Le pape flatté de cette propoſition, l'adreſſa au duc Robert, & lui recommanda ſes interêts. Ce prince ravi de trouver l'occaſion de faire la guerre à l'empereur, & de pouſſer ſes conquêtes du côté de la Grece, arma puiſſamment contre Alexis, pour remettre Michel ſur ſon trône, ou peut-être pour y monter lui-même.

Robert équippa ſa flotte à Brindes. Il fit conſtruire ſur ſes grands vaiſſeaux des eſpéces de tours, qu'il fit envelo- An. J. C. 1081. per de cuirs de bœuf, & il mit ſur ſes navires des ſoldats des chevaux, des machines de guerre, & tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſiége d'une ville. Cette flotte brillante & bien armée mit à la voile par un bon vent, & alla aborder à la Valone, dont il s'empara. Après cette premiere conquête, il fit marcher ſon armée de terre commandée par ſon fils Boemond, vers Duras ou Durazzo, pour en faire le ſiége ; il ſuivit la côte avec ſa flotte qui eſſuya d'abord une furieuſe tempête ; une partie de ſes vaiſſeaux fut engloutie dans la mer, d'autres allerent ſe briſer contre le rivage. Les peaux de bœufs qui enveloppoient les tours ayant été ramollies par la pluie qui tomboit en abondance ſe relâcherent, & formerent des eſpéces de voiles, qui étant mal diſpoſées recevoient le vent de façon, que les vaiſſeaux étoient forcés de pirouéter, & étoient ainſi précipités au fond de la mer. Le vaiſſeau amiral ſur lequel étoit Robert ſe ſauva à demi fracaſſé avec quelques vaiſſeaux de charge ; tous les rivages voiſins furent en peu de tems couverts de cadavres flottans & de débris de vaiſſeaux.

Robert ne fut pas découragé par le déſaſtre de ſa flotte, il en recueillit les débris, il fit venir des troupes & des vaiſſeaux de tous les endroits qui étoient ſous ſa domination,

& il alla aſſiéger Duras par mer & par terre ; la place étoit défendue par George Paléologue officier d'une grande réputation.

L'empereur Alexis ne ſe ſentant pas aſſez fort pour faire échouer lui ſeul les deſſeins de Robert, travailla à s'affermir par des confédérations, il s'aſſocia avec les Turcs & les Venitiens ; ceux-ci envoyerent une flotte conſidérable contre Robert. Les deux armées navales étant en preſence, les Venitiens mirent ſur une même ligne leurs plus gros vaiſſeaux, qu'ils lierent les uns aux autres, avec de gros cables pour les rendre immobiles, afin de combattre deſſus avec autant de fermeté que s'ils avoient été ſur terre. Ils avoient quantité de chaloupes pleines de ſoldats, qui lançoient avec des machines des dards d'une coudée de long, épais, peſans, & tout hériſſés de pointes. Un de ces dards d'une peſanteur énorme fut lancé avec tant de force ſur le vaiſſeau que montoit Boemond fils de Robert, que le bâtiment fut entr'ouvert, & prit eau avec tant d'abondance, que ce jeune prince fut obligé de ſe ſauver ſur un autre ; pluſieurs vaiſſeaux de cette même flotte eurent un ſort pareil, ce qui obligea les autres à prendre la fuite.

Les Venitiens aulieu de pourſuivre les fuyards, firent une deſcente pour attaquer Robert, qui aſſiegeoit la place par terre. Paléologue fit en même-tems une ſortie. Robert preſſé de toutes parts, fut obligé de s'écarter après avoir perdu beaucoup de monde. Les Venitiens glorieux d'avoir battu les deux armées d'un ennemi ſi redoutable, ſe rembarquerent pour retourner à Veniſe.

Le courage de Robert ſe roidit contre ſes malheurs, il raſſembla tout ce qu'il put de vaiſſeaux pour faire de nouvelles tentatives : mais les Venitiens revinrent à la charge, & ayant réuni leurs forces à celles que leur apporta une flotte de l'empereur Alexis, ils attaquerent Robert, le battirent & le mirent en fuite.

Robert qui n'étoit pas le plus fort ſur mer, retira ſes vaiſſeaux & les mit en ſureté ; mais des peuples de l'Epire qui lui payoient le tribut, ayant appris qu'il n'avoit plus de vaiſſeaux en mer, ſecouerent le joug qu'il leur avoit impoſé, il

connut par-là que ſa réputation & ſes intérêts demandoient qu'il remontât ſa marine ; ce fut ce qui l'obligea à remettre en état des vaiſſeaux qu'il avoit fait échouer; il les avoit fait entrer dans le canal de Glycis, qui étoit plutôt un torrent qu'une riviere ; lorſqu'ils y étoient entrés le canal étoit plein, mais l'eau étant extrêmement baiſſée, le canal ſe trouva preſque à ſec, & les vaiſſeaux hors d'état de flotter. Robert fit faire au milieu de ce canal deux paliſſades fort longues, elles étoient compoſées de pieux entrelaſſés d'oſier, garnies par dehors d'arbres qu'il avoit fait arracher pour cet effet, le tout étoit templi de terre & de gros ſable, capable de retenir l'eau. Par cet ouvrage, il reſſerra le canal, ou pour mieux dire il en fit un nouveau. Lorſqu'il fut achevé, il y fit conduire par des rigoles toute l'eau qu'il put recueillir de côté & d'autre. Et pour la retenir, il fit faire une écluſe à l'embouchure ; quand le canal fut plein juſqu'au haut des paliſſades, ſes vaiſſeaux ſe trouverent à flot, & par ce moyen il les mit en mer. L'empereur Alexis voyant que Robert n'étoit ébranlé ni par les tempêtes, ni par les diſgraces, ſe mit lui-même en marche pour le combattre.

Cependant, Robert qui avoit repris le ſiége de Duras, ayant appris qu'Alexis ſe diſpoſoit à lui livrer bataille, ſe prépara à le bien recevoir, & pour animer ſes ſoldats, il leur fit cette harangue avant l'action : *Nous allons, chers amis, combattre contre un empereur aguerri & accoutumé à vaincre, nous devons nous défaire de tout, excepté du deſir de remporter la victoire ; il faut vaincre ou périr ; ſi nous triomphons, nous ſerons aſſez riches des dépouilles des ennemis, ſi nous périſſons, nous n'aurons plus beſoin de rien.* Après ce diſcours, il fit brûler toutes les richeſſes de ſon armée, & fit percer ſes vaiſſeaux de charge, pour les faire échouer, afin que tout fut perdu, & que ſes ſoldats ſe viſſent forcés de ſe battre en déſeſperés. Ils le firent auſſi : les troupes de l'empereur furent entierement défaites, & lui-même fut trop heureux de pouvoir échapper au vainqueur ; les habitans de Duras ſe voyant hors d'état de réſiſter, furent obligés de ſe rendre. Alexis retourna à Conſtantinople, & Robert en Italie.

Robert qui ne perdoit point de vûe l'empereur Alexis, ſe remit en mer, afin de pouſſer ſes conquêtes du côté de Conſtantinople ; il fit prendre les devans à ſes enfans, qui s'emparerent de la Valone & de Butrinte, où Robert les joignit avec ſa flotte, de-là il paſſa à Corfou, où il remit ſous ſon autorité un fort qui avoit changé de maître. Alexis allarmé des approches d'un ſi fâcheux ennemi, mit tout en œuvre pour arrêter ſes progrès. Il demanda du ſecours aux Venitiens, qui lui donnerent une flotte ; il en fit auſſi armer une de ſon côté, qui partit preſque en même-tems. La flotte Venitienne alla trouver celle de Robert, qui étoit au port de Jannina, & lui livra bataille. Robert eut encore du deſſous, mais il ne ſe crut pas vaincu. Il ramaſſa ſes forces, & ſe prépara à un autre combat ; les officiers des flottes alliées s'y attendoient. En effet, trois jours après, le combat recommença avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant, les Venitiens remporterent encore la victoire ; mais au lieu de pourſuivre leur ennemi, qui étoit toujours à craindre pour eux, tant qu'il ne ſeroit pas entierement défait, ils allerent jetter l'ancre au port de Paſſare ; & croyant que Robert étoit trop foible pour revenir à la charge, ils envoyerent à Veniſe tous leurs vaiſſeaux légers, pour y porter la nouvelle de leur triomphe, comme ſi un ſeul vaiſſeau n'eut pas ſuffi pour cela.

An. J. C. 1084.

Robert dont les malheurs ne faiſoient qu'animer le courage, informé de ce qui ſe paſſoit dans la flotte Venitienne, alla hardiment l'attaquer. Les Venitiens ſurpris & intimidés d'un coup ſi bruſque, avancerent leurs plus gros vaiſſeaux amarés enſemble, mirent les moindres au milieu, & dans cet ordre attendirent l'ennemi. Robert emporté par l'ardeur de ſon courage, tomba ſur eux en homme qui vouloit relever ſa gloire & réparer ſes infortunes. Les Venitiens, outre la faute qu'ils avoient faite, eurent un fâcheux inconvénient à eſſuyer ; leurs vaiſſeaux étoient d'abord fort chargés de munitions de bouche & de guerre : qui leur ſervoient de leſt ; mais la conſommation des vivres ayant trop diminué leur charge, ils ne prenoient point aſſez d'eau, & ne faiſoient que rouler. Quand les ſoldats, en combattant s'approchoient

prochoient d'un des côtés, leur poids le faiſoit pancher ; & pluſieurs vaiſſeaux prenant ainſi l'eau par le bord, s'enfoncerent dans la mer. Robert profita du malheur de ſes ennemis ; il battit les Venitiens, & remporta ſur eux une victoire complette. Mais il ſe deshonora par ſa cruauté ; il fit mutiler inhumainement la plûpart des priſonniers qu'il fit, & travailla plutôt pour ſa vangeance que pour ſa gloire. Il ne jouit pas long-tems de ce nouveau triomphe ; car les Venitiens, dont la flotte avoit été refaite & renforcée, allerent le chercher ; ils le trouverent à Butrinte, & le battirent.

L'année ſuivante, Robert, dont rien ne pouvoit ébranler la fermeté, ni rebuter le courage, recommença ſes hoſtilités du côté de la Gréce. Il avoit envoyé ſon fils Roger avec quelques vaiſſeaux à Céphalonie, pour s'emparer d'une ville de cette iſle ; il monta lui-même ſur une galère pour s'y rendre. Mais étant arrivé au promontoire Ather, il y fut attaqué d'une fiévre brûlante, qui l'emporta en peu de tems. An. J. C. 1085.

Alexis perdit dans Robert un ennemi dont la valeur relevoit, à la verité, la gloire de ſes triomphes, mais qui faiſoit auſſi continuellement chanceler ſa fortune. Il en eut d'autres en tête, qui ne lui cauſerent pas de moindres embarras ; les Scythes l'inquieterent, & l'empire ſe trouva très-affoibli par une multitude d'ennemis qui renaiſſoient les uns des autres. Le Turc Tzachas plus diſtingué par ſes crimes que par ſa naiſſance, voulut profiter de la déplorable ſituation de l'empire. Il fit conſtruire à Smyrne pluſieurs vaiſſeaux ſemblables à ceux dont ſe ſervent les corſaires, il y joignit quarante barques couvertes. Avec cette flotte, il s'empara d'abord de Clazomene & de Phocée ; il prit enſuite la route de Mytilene, ſes approches effrayerent tellement le gouverneur, que la nuit ſuivante il monta ſur un vaiſſeau, & ſe ſauva à Conſtantinople. Tzachas prit ſans obſtacle Mytilène, à la réſerve de Metymne, qui fut ſecourue par des vaiſſeaux que l'empereur y envoya. Tzachas ne s'opiniâtra pas contre cette place, dont il faiſoit peu de cas ; il la quitta & alla s'emparer de Chio. Alexis allarmé de ces conquêtes, envoya une flotte contre Tzachas, ſous la conduite de Nice-

tas, qui ne fit pas beaucoup d'honneur au choix de l'empereur, car il fut battu ſans ſe défendre, & perdit beaucoup de vaiſſeaux. Pour réparer l'honneur de l'empire, flétri par la lâcheté de Nicetas, Alexis donna la conduite de ſa flotte à Dalaſſène ſon parent. Ce général qui joignoit un grand courage à beaucoup de prudence, alla faire le ſiége de la forteresſe de Chio, que les Turcs défendirent avec beaucoup de fermeté. Tzachas accourut au Secours de la place, il débarqua à l'autre extremité de l'iſle, & marcha vers le camp des Grecs, avec une armée de 8000 hommes, qu'il fit cotoyer le long du rivage, par des vaiſſeaux qui n'étoient là que pour intimider ſes ennemis, car il n'y avoit point de troupes deſſus. Dalaſſenne informé de ce qui ſe paſſoit parmi les Turcs, envoya des vaiſſeaux bien armés ſous la conduite d'Opus, pour ſe ſaiſir de ces vaiſſeaux dégarnis. Tzachas qui s'en douta, ſe rembarqua au plutôt avec tout ſon monde, & fit lier tous ſes vaiſſeaux enſemble, afin de mettre ſes gens dans la néceſſité de combattre & dans l'impoſſibilité de fuir. Opus qui trouva des vaiſſeaux bien armés, au lieu des vaiſſeaux vuides qu'il cherchoit, s'en retourna vers la place aſſiégée. Tzachas le ſuivit; mais déſeſperant de vaincre Dalaſſene dont il connoiſſoit la valeur, il lui fit des propoſitions de paix. Dalaſſene qui ne comptoit pas beaucoup ſur la bonne-foi de ce Turc, dont il regardoit les propoſitions comme autant de pieges; & d'ailleurs eſperant d'avoir bientôt un puiſſant renfort, refuſa tout accommodement. Tzachas, de ſon côté, ayant eu vent des ſecours qu'on attendoit, ſe ſauva à la faveur de la nuit; il s'en retourna à Smirne, dans le deſſein de revenir au plutôt avec des forces ſuffiſantes. Dalaſſene profita de ſon départ, pour s'emparer de l'iſle de Chio.

Tzachas qui ne pouvoit ſe détacher du deſſein qu'il avoit pris de s'emparer de l'empire, voyant Alexi occupé à ſe défendre contre les Scythes, mit en mer une flotte avec laquelle il ravagea toutes les iſles & les côtes maritimes. L'empereur obligé de partager ſes forces, ne put oppoſer que des troupes de terre aux irruptions de ce barbare. Tzachas qui meſuroit ſes eſpérances ſur les embarras de l'empereur, fit

à Smirne, où il tenoit le ſiége de ſa domination, de grands préparatifs pour terminer enfin les projets qu'il avoit conçus. L'empereur de ſon côté pour s'oppoſer à ſes deſſeins, mit deux armées ſur pied ; une de terre ſous le commandement de Jean Ducas, & une de mer ſous les ordres de Dalaſſene, & les envoya à Mitylene. Tzachas vôla au ſecours de cette place qu'il avoit miſe ſous la conduite de ſon frere, il établit ſon camp dans l'iſle, les Grecs en firent autant. Pendant trois mois, les deux armées ennemies furent tous les jours en préſence, on livroit bataille ſans qu'il y eut aucun avantage de part ni d'autre. L'empereur informé de la ſituation des deux armées, & que le combat ſe donnant le matin, ſes gens avoient le ſoleil levant dans les yeux juſqu'à midi, envoya ordre à ſes généraux de ne combattre qu'après le milieu du jour ; cela fut exécuté avec un heureux ſuccès. Tzachas fut battu, il fit alors des propoſitions de paix qu'on écouta ; on le laiſſa retourner à Smyrne, aux conditions qu'il ne feroit aucun mal aux habitans de Mytilene : il le promit, mais il n'en fit rien. Au-contraire, il fit ſur les Mytileniens un butin conſidérable, & emmena avec lui beaucoup de femmes & d'enfans.

Trachas ne fut pas plutôt à Smyrne, qu'il fit conſtruire des barques, des galères de différentes eſpeces & des brigantins, vaiſſeaux plus propres à pirater, qu'à ſe battre en guerre. Il entreprit avec cet armement le ſiége d'Avido. L'empereur envoya encore contre lui Dalaſſene avec une puiſſante flotte. Ce général qui ſe portoit avec ardeur partout où il y avoit de la gloire à acquerir, alla au ſecours de la ville aſſiégée. Le ſultan tourna auſſi ſes forces de ce côté-là, pour abattre Tzachas ſon gendre. Comme il connoiſſoit toute l'étendue de ſon ambition, il craignit qu'il ne portât ſes vues juſques ſur ſon trône, ainſi il aima mieux l'attaquer avec l'empereur, que de lui laiſſer prendre des forces qui auroient pû avoir de funeſtes conſéquences par la ſuite. Tzachas qui ne ſe ſentoit pas en état de réſiſter à de ſi puiſſants ennemis, prit le parti d'aller trouver le ſultan, dans l'eſpérance de le détacher de l'empereur. Sa négociation ne fut pas heureuſe : le ſultan, pour toute réponſe, lui paſſa ſon

épée au travers du corps, & débaraſſa ainſi ſes états & ceux de l'empereur du plus dangereux ennemi qu'ils puſſent avoir.

Je ne pouſſerai pas plus loin ici le récit des exploits maritimes d'Alexis Comnene. J'en parlerai bientôt, lorſque je traiterai la marine des Turcs & celle des Croiſades. Cet empereur mourut le 15 d'Août de l'année 1118. après avoir regné 37 ans & quelques mois. Il avoit toutes les qualités que l'on peut ſouhaiter dans un particulier, mais peu de celles qui font un grand homme ; plus connu par ſes artifices que par ſes exploits, ſa qualité principale fut toujours une profonde diſſimulation. Son épouſe Irene lui en fit des reproches à l'article de la mort : *Mari perfide*, lui dit-elle, *dont la langue n'a jamais été d'accord avec le cœur ; maintenant même que tu es prêt de quitter ce monde, tu ne peux te dépouiller de ta diſſimulation.*

An. J. C. 1118.

Jean Comnene, fils d'Alexis, lui ſucceda à l'empire. Les Grecs le nommerent Calo-Jean, c'eſt-à-dire, le Beau-Jean ; il regna 25 ans, & pendant ce tems-là, il triompha des Scythes, des Hongrois, & des Tribaliens ou Serviens.

LIVRE XIII.

Suite de la Marine des Empereurs d'Orient.

JEAN Comnene déſigna empereur ſon fils Manuel, quoiqu'il fut le plus jeune, il le préfera à Iſaac ſon aîné, parce qu'il avoit plus de talens pour la guerre. Ce jeune prince, qui dans un âge aſſez tendre avoit donné des marques d'une prudence conſommée, s'oublia entierement dès qu'il fut ſur le thrône. Il ſe livra aux plaiſirs ſans aucune retenue : & pour que rien ne pût l'en diſtraire, il confia l'adminiſtration de ſon empire à Jean Puzenus, homme dur, inflexible, d'une politique rafinée pour tirer de l'argent des peuples ; mais peu intelligent pour la conduite d'un état. Il détruiſit la marine, à cauſe des grandes dépenſes qu'il falloit faire pour l'entretenir, & groſſit les revenus du Prince, de l'argent or-

dinairement employé pour les vaiſſeaux, il coupa ainſi un des nerfs de l'empire, ſous prétexte de le ſoulager. Manuel donna d'abord dans cette épargne qui augmentoit ſes finances; mais il ne fut pas long-tems à connoître qu'il étoit dupe de cette œconomie. Les Pirates qui ravagerent ſans obſtacle ſes états maritimes, lui firent ouvrir les yeux ſur la néceſſité qu'il y avoit d'entretenir une bonne marine. Cette néceſſité lui parut encore plus preſſante dans les guerres qu'il eut à ſoutenir.

Roger, roi de Sicile, couroit les mers & ravageoit les côtes; il étoit parti de Brindes avec une flotte, & étoit venu aborder à Corfou, qu'il avoit pris ſans réſiſtance; les habitans s'étoient livrés d'eux-mêmes, pour ſe débarraſſer du poids des impôts & des charges publiques; le général de ſa flotte en continuant ſa courſe, avoit doublé heureuſement le cap de Malée, ſi décrié par les tempêtes qui y regnent ordinairement; il avoit pillé en paſſant l'Acarnanie & l'Etolie: étant enſuite entré dans le golfe de Corinthe, il avoit abordé au port de Criſſée, & Corinthe & Thebes n'avoient point été épargnées, partout il avoit fait un butin conſidérable, & après en avoir chargé ſes vaiſſeaux, il s'en étoit enfin retourné. An. J. C. 1148.

Ce coup réveilla donc l'empereur Manuel. Pour ſe ſoutenir contre les attaques d'un nouvel ennemi, il ſe vit obligé d'armer par terre & par mer, il fit réparer toutes ſes vieilles galères, & en fit conſtruire de neuves; il aſſembla une flotte d'environ 1000 vaiſſeaux, & fit mettre ſur quelques-uns du feu gregois, dont l'uſage avoit été négligé depuis quelque tems. Pour ſe fortifier davantage, il ſe ligua avec les Venitiens, qui lui donnerent des vaiſſeaux. L'empereur mit cette armée navale ſous la conduite de Contoſtephane qu'il nomma grand Duc, c'eſt-à-dire, commandant des troupes de mer: ce général ayant mis à la voile par un vent favorable, arriva heureuſement dans les rades de Corfou, où il jetta l'ancre; il ſépara enſuite les vaiſſeaux Venitiens de ceux des Grecs, pour prévenir les démêlés qui pourroient naître entre ces deux nations, ſi differentes d'inclinations & de mœurs: l'empereur ſuivit de près ſa flotte; quand

il fut à l'endroit où elle avoit mouillé, il fit dire aux habitans de Corfou qu'il n'entreroit point dans leur ville comme leur ennemi, s'ils vouloient l'y recevoir comme leur ſouverain. Les inſulaires affermis dans leur révolte, ne lui répondirent qu'en ſe mettant ſur la défenſive, ce qui détermina l'empereur à mettre le ſiége devant la place; elle étoit ſituée ſur un promontoire, dont le pied avançoit dans la mer, & la cime étoit extrêmement élevée : il la fit environner par toute ſa flotte; les troupes qui étoient répandues ſur les vaiſſeaux commencerent l'attaque; mais la façon dont ils étoient obligés de combattre étoit abſolument déſavantageuſe; les ſoldats qui tiroient, dit un auteur Grec, ſembloient combattre contre le ciel, ou lancer leurs traits contre des oiſeaux perchés au ſommet d'un grand arbre, leurs machines ne jettoient des pierres qu'avec d'extrêmes difficultés contre des tours fort élevées; les aſſiégés au contraire faiſoient aiſément tomber ſur eux une grêle de traits & de pierres; dès le commencement du ſiége, le grand Duc reçut une bleſſure de l'éclat d'une pierre dont il mourut. L'officier qui commandoit les troupes de terre prit ſa place à l'inſtant, & l'attaque fut pouſſée avec plus de vigueur. Un accident retarda la priſe de la ville; les Venitiens & les Grecs ſe brouillerent, leur differend, dont la raiſon auroit dû être le juge, ne fut décidé que par les armes; les premiers furent battus, ils rentrerent dans leurs vaiſſeaux, & paſſerent dans une iſle ſituée entre Itaque & Cephalonie, où ils trouverent des vaiſſeaux de l'empereur, qu'ils brûlerent. Manuel ſentit bien qu'il étoit à propos de diſſimuler ſon reſſentiment, & de remettre ſa vengeance à un tems plus convenable, il ne s'appliqua qu'à rétablir la paix entre les deux partis, & il redoubla enſuite ſes efforts contre la ville, il la prit enfin par famine, n'ayant pû le faire par force.

Manuel forma enſuite le deſſein d'attaquer la Sicile même, il y conduiſit ſon armée navale; mais ſon projet fut déconcerté par une tempête qui l'empêcha deux fois d'aborder dans l'iſle; il perdit pluſieurs vaiſſeaux & eut bien de la peine à ſe ſauver lui-même.

L'empereur envoya en Sicile une nouvelle flotte, ſous la

conduite d'Alexis Comnene, fils de Bryenne, mari d'Anne Comnene ; cette flotte rencontra celle de Roger, elle la battit & la diſperſa ; mais Roger ayant rallié ſes vaiſſeaux, & y en ayant ajoûté de nouveaux, il revint à la charge contre ce général, qui fut enfin battu & fait priſonnier. L'empereur pour réparer cette perte, envoya encore une flotte en Sicile ſous les ordres de Conſtantin l'Ange : celui-ci fut auſſi battu & fait priſonnier par les galères de Roger, qui croiſoient dans les mers de Sicile : toutes ces diſgraces procurerent la paix entre ces deux princes, mais comme elle étoit forcée, elle ne fut pas de durée, ils recommencerent la guerre avec plus de fureur qu'auparavant. Roger envoya Maïus à Conſtantinople avec une flotte de 40 voiles, afin d'y faire inſulte à l'Empereur ; ce général exécuta ponctuellement les intentions de ſon maître ; il alla jetter l'ancre devant le palais des Blaquernes, & en préſence d'une multitude d'habitans aſſemblés, il déclara Roger roi de Sicile, d'Aquilée, de Capouë, de la Calabre, & de toutes les iſles qui en dépendent ; il profera les paroles les plus injurieuſes contre l'empereur, & il fit tirer contre le palais des fléches à pointes d'or & d'argent ; après cette rodomontade il s'en retourna en Sicile : Manuel qui n'étoit pas alors à Conſtantinople, mépriſa ces inſultes quand il les aprit, & les regarda comme autant de traits de folie.

Roger ne fut pas le ſeul ennemi qui embarraſſa Manuel, il eut encore à ſoutenir les efforts de differens peuples répandus en deçà & au-delà du Danube, avec leſquels il fut long-tems en guerre ; mais au milieu de ces occupations ſi ſérieuſes, & dans le tems même que ſes plus floriſſantes provinces étoient ébranlées par des révoltes, ou menacées d'irruptions ; il eut la ridicule curioſité de faire le voyage d'Egypte pour y voir par lui-même les merveilles qu'on lui avoit racontées de la fertilité de ce pays, occaſionnée par les inondations périodiques du Nil. Il équipa pour ce voyage une flotte de plus de 200 vaiſſeaux, dont il nomma général Andronique Contoſtephane ; il s'étoit aſſocié pour cette expédition avec Amauri, roi de Jeruſalem, & lui envoya annoncer ſon départ par 60 galères. Contoſtephane partit avec

le reſte de la flotte, & en faiſant voile vers l'iſle de Chypre, il rencontra ſix brigantins que le ſoudan d'Egypte avoit envoyés à la découverte, il les pourſuivit & en prit deux, les quatre autres ſe ſauverent. Contoſtephane ayant pris terre en Chypre, envoya prier Amauri de le venir joindre : ce prince qui s'étoit repenti de s'être engagé dans cette entrepriſe, amuſa long-tems le général de l'empereur ſous differens prétextes, ils partirent cependant enſemble, & leur flotte arriva à l'embouchure du Nil auprès de Damiette, dont ils firent le ſiége : cette place fut vivement preſſée, & auroit été réduite en peu de tems, ſans les obſtacles qu'y mit Amauri : quand il la vit ſur le point d'être forcée, il la ſauva, en faiſant un traité qui fut bien plus avantageux aux Egyptiens qu'aux Grecs, les troupes de l'empereur ſe rembarquerent ; mais comme la ſaiſon n'étoit pas propre pour la navigation, la flotte fut preſqu'entierement détruite, la plus grande partie des vaiſſeaux fut ſubmergée, ou diſſipée par les vents, ou conſidérablement endommagée, car à peine s'en trouva-t-il ſix pour ramener Contoſtephane à Conſtantinople.

Cependant Manuel qui n'avoit point perdu de vûe l'inſulte que les Venitiens lui avoient faite à Corfou, réſolut de s'en vanger ; il fit arrêter tous ceux de cette nation qui étoient établis à Conſtantinople & confiſqua leurs biens ; ceux qui purent échaper ſe mirent en mer pendant la nuit, & allerent porter à Veniſe la nouvelle de ce qui ſe paſſoit à Conſtantinople : l'année ſuivante, la république envoya au Levant une puiſſante flotte, qui ravagea le Negrepont, Chio, & d'autres iſles : Manuel envoya contre les Venitiens Contoſtephane avec 150 vaiſſeaux & quelques navires Eſclavons, mais il les pourſuivit inutilement, il revint à Conſtantinople ſans avoir rien fait ; l'empereur crut devoir étouffer cette guerre naiſſante, il fit la paix avec les Venitiens, en les dédommageant des pertes qu'il leur avoit cauſées.

Je ne parlerai point ici des démêlés aſſez vifs que l'empereur eut avec les Turcs & les Perſes, parce que la marine n'y eut point de part ; ce prince mourut après avoir regné 38 ans moins trois mois.

An. J. C. 1180.

La

La décadence de l'empire des Grecs fut plus marquée que jamais après la mort de Manuel : les incurſions des barbares, la molleſſe, la cruauté, les fourberies de ceux qui gouvernerent, l'ambition & la révolte des grands, l'avarice des miniſtres, en furent la cauſe ; & la minorité d'Alexis Comnene, qui fut mis ſur le thrône de ſon pere étant encore enfant, occaſionna tous ces déſordres. Cet empereur fut ſurnommé Porphyrogenete, pour le diſtinguer du vieux Alexis Comnene ; j'ai déja dit que *Porphyrogenete* ſignifie *né dans la pourpre* ; j'ajouterai ici que la pourpre étoit un pavillon quarré, terminé en forme de pyramide, d'où l'on voyoit la mer & le port, le plancher étoit de marbre, & les murailles en étoient incruſtées. Ce marbre précieux étoit rouge, marqueté cependant de quelques taches blanches, la couleur de ce marbre fit donner le nom de *pourpre* à ce bâtiment, & c'étoit-là que les impératrices faiſoient leurs couches. An.J.C.1183.

Alexis Comnene n'eut préciſément que le nom d'empereur ; pendant trois ans qu'il regna, il fut ſous la tutelle d'Andronic ſon oncle, qui fut ſon meurtrier afin d'être ſon ſucceſſeur. Andronic ne ſe ſoutint ſur le thrône que par le moyen dont il s'étoit ſervi pour y monter : on n'entendit parler que de meurtre & de carnage, & il ne laiſſa que d'affreux monumens de ſa barbarie. Guillaume le Bon, roi de Sicile, petit-fils de Roger, arma contre lui par mer & par terre, il lui prit quelques places, & alla porter l'épouvante juſques dans Conſtantinople : Andronic en fut allarmé, mais la valeur de ſes ſujets le tira heureuſement d'affaire. Ses crimes ne furent cependant pas impunis ; après deux ans de regne il fut mis dans les fers, peu après on lui creva les yeux, il fut enſuite pendu & mis en piéces, après avoir été long-tems expoſé aux inſultes de la populace.

Iſaac l'Ange, qui avoit été élevé ſur le thrône d'Andronic par les mouvemens d'un peuple révolté contre l'inhumanité de ce tyran, ne remplit pas toutes les eſpérances qu'on avoit conçues de lui ; les premieres années de ſon regne furent aſſez heureuſes, mais les ſuites n'y répondirent pas. J'ai déja dit que le roi de Sicile avoit fait des conquêtes dans l'empire, il s'étoit emparé de pluſieurs places, & avoit en An.J.C. 1185.

mer une flotte de 200 vaiſſeaux : les premiers ſoins d'Iſaac, furent d'écarter un ennemi dont le voiſinage étoit à craindre ; un projet ſi raiſonnable fut appuyé avec ardeur par ſes ſujets ; la politeſſe, l'humanité, la généroſité qu'il oppoſa aux affreux crimes d'Andronic, les engagerent à lui fournir tous les moyens de faire avec ſuccès la guerre aux Siciliens ; il mit ſur pied une puiſſante armée de terre, & équipa une flotte de 100 vaiſſeaux ; ſes troupes de terre furent victorieuſes, & reprirent tout ce qu'avoit conquis le roi de Sicile, dont la flotte de 200 vaiſſeaux eut auſſi un malheureux ſort, les vents, la tempête, la maladie & la famine la firent entierement périr.

An. J. C. 1195. L'empereur Iſaac n'eut pas le même ſuccès dans ſon expédition de Chypre ; cette iſle étoit poſſedée par Iſaac Comnene, frere aîné de l'empereur Manuel, qui y regnoit en tyran, Iſaac l'Ange envoya contre lui une flotte de 70 vaiſſeaux longs, ſous le commandement de Jean Contoſtephane, elle fit voile par un vent aſſez favorable, mais quand elle fut dans le port, elle fut battue d'une effroyable tempête, alors les troupes de l'empereur ſe mirent à terre & ſe rangerent en bataille : un corſaire qui étoit d'intelligence avec le tyran de Chypre, vint enlever tous ces vaiſſeaux dégarnis, l'armée de terre fut défaite, & le corſaire ſe chargea des principaux chefs, qu'il conduiſit au roi de Sicile.

L'empereur Iſaac après neuf ans & dix mois de regne fut détrôné par ſon frere Alexis, qui quitta le nom de l'Ange pour prendre celui de Comnene : le caractere violent de ce nouvel empereur, le rendit odieux à tout le monde ; non content d'avoir arraché ſon frere du thrône impérial, il eut la cruauté de lui faire crever les yeux ; croyant n'en avoir plus rien à craindre après cela, il le laiſſa jouir d'une pleine liberté dans un palais ſitué ſur le port : Iſaac qui n'avoit pas perdu l'eſperance de redevenir le maître, profita de la liberté qu'on lui laiſſoit pour négocier ſourdement avec les Latins qui lui ménagerent des correſpondances en Allemagne & en Italie : lorſqu'il eut bien lié toutes ces intrigues, il engagea le capitaine d'un vaiſſeau marchand de la ville de

Piſe, qui devoit faire voile en Italie, d'y conduire ſon fils Alexis. Ce ne fut pas ſans adreſſe qu'on cacha la fuite de ce jeune prince. Ce vaiſſeau ſortit du port, alla mouiller à l'embouchure de l'Helleſpont, la chaloupe qui étoit reſtée, ſous prétexte de charger du ſable pour leſter le vaiſſeau, prit le jeune Alexis, & le mena à bord du bâtiment qui l'attendoit, l'empereur n'eut pas plûtôt appris ſon évaſion, qu'il fit courir après lui : ceux qui étoient chargés de la commiſſion firent des recherches très-exactes, entrerent & examinerent tout dans le vaiſſeau même où étoit le jeune fugitif, mais inutilement, il étoit ſi bien déguiſé, qu'il fut vû pluſieurs fois ſans être reconnu.

Le vaiſſeau mit à la voile & alla relâcher en Sicile, le prince paſſa de-là à Rome, & enſuite en Allemagne ; & comme il ne trouva dans ces lieux rien de favorable à ſes deſſeins, il ſe rendit à Veniſe, où ſes vûës furent parfaitement remplies ; il y trouva pluſieurs ſeigneurs qui s'étoient croiſés, & qui étoient prêts à partir pour la terre ſainte ; les plus conſidérables étoient, Boniface Marquis de Montferrat, Baudouin comte de Flandres, Henri comte de S. Paul, Louis comte de Blois, & pluſieurs autres, tous guerriers célebres. Ces grands hommes, par compaſſion ou par interêt, réſolurent de faire la guerre à l'uſurpateur du thrône d'Alexis, ils engagerent aiſément dans ce projet les Venitiens, qui avoient été ſi fort maltraités par cet empereur ; il les avoit brouillés pluſieurs fois avec les Piſans ; il avoit violé les traités qu'il avoit faits avec eux, il avoit maltraité leurs vaiſſeaux, levé ſur eux des impôts exhorbitans, refuſé même de payer ce qui leur étoit dû ſur les ſommes qu'on leur avoit promiſes, lorſque leurs effets furent vendus. La ligue étant conclue, les Venitiens, ſelon Nicetas, fournirent 110 vaiſſeaux légers, 70 vaiſſeaux ronds, 60 longs ; parmi ces navires il y en avoit un d'une ſi prodigieuſe grandeur, qu'on le nommoit le monde. An. J. C. 1202.

La flotte partit & prit Zara, où Alexis le jeune aborda heureuſement, il y fut reçu avec la magnificence & la diſtinction que demandoit ſa naiſſance ; on lui donna des galères & des vaiſſeaux autant qu'il en fallut pour ſon ſervice & pour lui

An.J.C.1206 faire honneur. On mit à la voile, & on alla jetter l'ancre à Duras, où les habitans reçurent Alexis comme leur ſouverain, & lui préſenterent les clefs de leur ville ; on en partit, & on alla mouiller à Corfou, qui étoit le rendez vous général de tous les vaiſſeaux. Le Prince y fut reçu comme à Duras, auſſi-bien que les croiſés ; on continua la route & après avoir cotoyé la Morée & l'Achaïe, on aborda à l'iſle de Negrepont, où l'armée ſe diviſa en deux eſcadres. La premiere où étoit le prince Alexis, paſſa dans l'iſle d'Andros, où il reçut les ſoumiſſions des habitans ; la ſeconde alla droit à l'Helleſpont, & prit terre à Abyde, où le reſte de l'armée ſe rendit en huit jours. Elle entra dans le canal, qui ſe trouva couvert alors, & à la portée de la vûe de l'Europe & de l'Aſie, de la plus belle flotte qui eut jamais paru dans ces mers. Elle alla prendre terre au port de l'abbaïe de ſaint Etienne, ſur le rivage de la Propontide, du côté de la Thrace, à ſix mille du fameux château des ſept tours. De-là elle fut jettée par le vent & les courans du côté de Chalcédoine, & pouſſée juſques dans le port de cette place. Toute l'armée y deſcendit le jour de ſaint Jean-Baptiſte. On fit voile enſuite vers Scutari.

C'étoit un beau ſpectacle pour Conſtantinople, qu'une flotte de 300 vaiſſeaux qui s'approchoit en bel ordre, & qui étoit richement ornée. Les girouettes étoient diverſifiées, les flammes flottantes, les pavillons coupés de différentes façons, & voltigeant au gré des vents frais ; les bords des navires pavoiſés des écus des chevaliers, peints de leurs armoiries, & de leurs deviſes, & les officiers tout brillans d'or & d'argent. L'empereur qui juſqu'alors avoit mené une vie aſſez molle & même diſſolue, s'anima aux approches de cette flotte. Il prit des meſures pour lui empêcher l'entrée de ſon port, & ne put pourtant que faire armer 20 galères, pour garder la groſſe chaîne qu'il fit tendre à l'entrée. Son arſenal ſe trouva abſolument dégarni par ſa négligence, & par l'avarice de ſon beau-frere, général de la mer, qui avoit tout vendu juſqu'aux voiles, aux cordages, aux ancres, & aux cloux des vaiſſeaux.

Les Latins débarquerent à Scutari : ce fut-là qu'ils formerent leur armée ; ils s'y repoſerent quelque tems, & s'y ra-

fraîchirent. L'empereur campa ſur le rivage du Boſphore, à l'oppoſite des ennemis ; il avoit dix fois plus de monde qu'eux. Cela n'empêcha pas les Latins de tenter le paſſage du bras de mer qui les ſéparoit des Grecs. Voici l'ordre qu'ils tinrent : Ils rangerent 200 vaiſſeaux ſur deux grandes lignes qu'ils diviſerent en ſix eſcadres ; les chevaliers & les gens-d'armes étoient dans la premiere, ſur les vaiſſeaux plats, ils avoient avec eux leurs chevaux caparaçonnés de grandes houſſes de taffetas, ornées des armes de leurs maîtres. A côté d'eux, à droite & à gauche, il y avoit des barques pleines d'archers & d'arbalêtriers, qui devoient tirer pour les défendre. La ſeconde ligne étoit compoſée de galères, qui rémorquoient chacune un grand navire. Toute l'armée s'embarqua le 8 Juillet, il n'y eut jamais ſpectacle plus magnifique ; le ciel étoit ſerein & la mer calme ; un vent frais pouſſoit doucement les vaiſſeaux ; le ſoleil levant faiſoit briller dans les deux armées les heaumes, les boucliers & les épées nues ; l'air paroiſſoit en feu. Les Latins qui prenoient leur route de l'orient à l'occident, avoient à dos les rayons du ſoleil. An. J. C. 1203.

La mer étoit tranquille, tout le Boſphore retentiſſoit du bruit des trompettes & des rames, on aborda avec une hardieſſe qui déconcerta tellement les Grecs qu'ils prirent la fuite, de ſorte qu'on ne put les atteindre qu'avec des fleches. Après quelques petits combats, on ſe mit en état de forcer l'entrée du port. Pendant que les François attaquoient le château de Galata, les Vénitiens mirent leurs vaiſſeaux en bataille, dans le canal au-deſſus de Scutari, les proues de leurs galères & de leurs vaiſſeaux tournées vers le port. Un vent favorable les porta juſqu'à la chaîne ; ils briſerent à coups de trait l'eſtacade de vaiſſeaux qui la gardoit. Pendant qu'on lançoit des pierres avec des machines, un grand navire s'approcha de la chaîne, qui fut coupée par le milieu, avec de grands ciſeaux d'acier, qui s'ouvroient & ſe fermoient facilement par le moyen d'une machine qu'on avoit inventée à cet effet. Toute la flotte Venitienne entra dans le port, & s'empara des navires Grecs qui s'y trouverent. Le ſiége de la ville fut formé par terre par les François, & par mer par les Venitiens. Le 17 Juillet il y eut un aſſaut général. Les Venitiens

An.J.C.1203. rangerent leurs grands vaiſſeaux le long du bord ſur une grande ligne, avec des intervales pour laiſſer paſſer les galères quand il faudroit faire la deſcente. Toutes les machines étoient diſpoſées ſur le tillac, les hunes étoient pleines d'archers, & d'arbalêtriers; à côté du grand mats, on avoit élevé avec de grands arbres, des tours ſur leſquelles on fit monter des ſoldats, elles étoient couvertes de peaux fraîches pour les garantir du feu gregeois. Au haut de ces tours, il y avoit un pont fait en baſcule, de façon qu'il pouvoit s'étendre juſques ſur les murailles. Le ſignal étant donné, toutes les machines firent leur jeu, qui fut épouventable; celui des aſſiégés ne le fut pas moins. Le doge Henry d'Andolo, malgré ſon grand âge, fit conduire ſa galère à bord; il mit pied à terre, & faiſant porter devant lui l'étendart de ſaint Marc, il monta à l'aſſaut comme un lion; toutes les galères le ſuivirent; ſon exemple entraina la multitude, l'étendart fut bientôt arboré ſur une tour, ce qui ranima le courage de l'armée. Les François de leur côté, firent auſſi des prodiges de valeur.

Les exploits des aſſiégés hâterent la reddition de cette place, elle fut abſolument décidée par la fuite du lâche empereur Alexis. Il n'eut pas plutôt quitté la ville, que les habitans tirerent Iſaac du Palais qui lui ſervoit de priſon & le remirent ſur le thrône; ils rapellerent ſon fils Alexis, & ouvrirent leurs portes aux Latins. Ce fut ainſi que dans le tems-même que le feu de la diviſion paroiſſoit le plus allumé, Conſtantinople vit renaître la paix dans l'enceinte de ſes murs. Les aſſiégeans & les aſſiégés prirent également part à cet évenement, Iſaac rétabli ſur ſon thrône aſſocia ſon fils Alexis à l'empire, & ces deux princes firent avec les Latins un traité qui auroit tenu long-tems les deux nations unies, ſi les Grecs l'avoient religieuſement obſervé.

L'élevation d'Iſaac ne fut qu'une ſimple apparition ſur le thrône, il mourut peu de tems après qu'il y fut remonté; ſon fils Alexis prit ſeul les rênes de l'empire, mais il ne les tint pas long-tems. Ducas Murzufle le détrôna & ſe mit à ſa place. Voici comment il s'y prit. Il commença par inſinuer à Alexis de la méfiance contre les Latins, il lui fit ob-

ſerver que leur nombre les rendoit très-puiſſans dans l'empire, que peut-être ils tourneroient bientôt leurs forces contre lui, & que le parti le plus sûr étoit de tâcher de les affoiblir, ce qui n'étoit pas difficile, s'il vouloit ordonner d'abord qu'on mit le feu à leur flotte. Cet ingrat empereur déferant plus aux conſeils d'un traître, qu'à la reconnoiſſance qu'il devoit à ſes bienfaicteurs, fit diſpoſer en brûlots 17 navires fort longs, il les fit remplir de faſcines & de matieres combuſtibles, de raiſine, de poix, de graiſſe, & une nuit qu'un vent d'oueſt ſouffloit violemment, il fit jetter du feu gregeois dans ces navires, & les fit conduire tout brûlans ſur les vaiſſeaux Venitiens. Ces fournaiſes flottantes qui jettoient des tourbillons de flammes, s'approcherent à pleines voiles de l'armée navale des Latins; mais les Venitiens qui étoient conſignés à la garde des vaiſſeaux, préſerverent leur flotte du malheur dont elle étoit menacée. Dès qu'ils virent approcher ces effrayans brûlots, ils ſauterent dans leurs chaloupes, & allerent au devant de ces machines infernales; ils les accrocherent, & les conduiſirent les unes après les autres au-delà de leur flotte; ils les abandonnerent alors au gré des vents, qui les pouſſerent dans la Propontide, où elles allerent ſe conſumer.

Murzufle jouoit dans cette tragédie un infame perſonnage. Après avoir brouillé Alexis avec les Latins, il le mit en divorce avec les Grecs, & il l'immola enfin à ſon ambition. Il eſſaya deux fois de l'empoiſonner; mais mal ſatisfait d'un poiſon auquel le vigoureux temperament de l'empereur avoit reſiſté, il l'étrangla, & ſe plaça ſur ſon trône. Les Latins firent la guerre à cet infame uſurpateur, ils attaquerent Conſtantinople par mer, & la prirent par eſcalade le 12 Avril. An. J. C. 1204. Les Venitiens & les François s'étant ainſi rendus maîtres de l'empire, le partagerent entr'eux. Ils nommerent douze électeurs pour le choix d'un empereur; ceux-ci élurent Baudouin, comte de Flandre & de Hainaut, qui avoit toutes les belles qualités qu'on peut deſirer dans un ſouverain. Ce fut ainſi que l'empire de Conſtantinople, fondé par Conſtantin & occupé par des Grecs pendant plus de neuf cens ans, paſſa aux François dans une ſeule campagne. Baudouin regna environ deux

ans, il fut pris par les Bulgares, qui le firent mourir cruellement. Son frere Henri lui ſucceda, & mourut après avoir regné 10 ans & 10 mois. Les ſeigneurs Latins mirent à ſa place Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre en 1216. Il alla ſe faire couronner à Rome. Après cette cérémonie, il s'embarqua à Brindes ſur des vaiſſeaux que les Venitiens lui fournirent. Cux-cy aſſiégerent en paſſant Durazzo, ou Durasque Théodore Comnene avoit enlevé, mais ils furent contraints de lever le ſiége. L'empereur voulut ſe rendre par terre à Conſtantinople; mais Théodore s'étant mis à ſa ſuite l'atteignit & le fit priſonnier. Ce malheureux prince mourut dans ſa priſon. Robert de Courtenay lui ſuccéda, il partit de France ſur la fin de 1220, & aborda à Conſtantinople, où il fut couronné le 24 Mars 1221, il mourut en 1228. Son ſucceſſeur fut Baudouin le jeune, ſon frere, qui fut le dernier empereur des Latins.

Les Grecs après avoir perdu Conſtantinople, prirent de ſages meſures pour ne pas perdre leur empire; & pour en ſoutenir la ſucceſſion. Theodore Laſcaris qui avoit épouſé Anne, fille de l'empereur Alexis l'Ange, ſe fit couronner à Nicée métropole de Bithynie, l'an 1206: il regna 18 ans, pendant leſquels il ſe conduiſit de façon qu'il mit l'empire à couvert des coups dont il étoit menacé, il mourut l'an 1222. Il eut pour ſucceſſeur Jean Ducas Vatace ſon gendre, prince habile, entreprenant, qui ne faiſoit rien ſans conſeil, & qui mettoit tout en œuvre pour aller à ſes fins. Il aggrandit beaucoup ſon empire, il commença par mettre en mer une flotte conſidérable, avec laquelle il s'empara de Leſbos, de Chio, de Samos, d'Icarie, de Cos & de l'iſle de Rhodes; & réflechiſſant ſur le mauvais état dans lequel étoient les affaires des Latins, il réſolut d'en profiter; il paſſa l'Helleſpont, & fit une irruption dans la Cherſonnèſe; il s'empara des villes maritimes les plus voiſines de Conſtantinople, & prépara ainſi les voyes pour reprendre cette capitale de l'empire des Grecs. Mais la gloire en étoit réſervée à Michel Paléologue, qui profita de la négligence des François peu attentifs à conſerver leurs conquêtes; il fit ſurprendre la ville par une petite armée qui trouva le moyen de

de s'en approcher ſans être apperçue ; ſes troupes eſcaladerent les murs pendant la nuit, & allerent égorger la plûpart des François endormis. Baudouin II. déconcerté par un évenement auſſi inopiné, penſa plutôt à fuir qu'à ſe défendre, il ſe jetta dans une barque, & ſe ſauva. Michel remonté ſur le thrône de ſes ancêtres, travailla puiſſamment à s'y affermir. Il équipa une flotte, avec laquelle il ſe remit en poſſeſſion de la plus grande partie de ce qu'on avoit enlevé à ſa couronne ; il reprit les iſles de Naxos, de Paros, de Ceos, de Caryſte, d'Orée & la ville de Lacédémone. An. J. C. 1261.

L'empereur Baudouin alla porter en Italie la nouvelle de la perte de ſon empire ; & penſa à prendre au plutôt des meſures pour le recouvrer. Il fit alliance avec Charles roi de Naples, qui devoit lui en fournir les moyens. Michel Paleologue, pour détruire ſes eſpérances, mit en mer une flotte compoſée de plus de ſoixante galères, bien équippée & fortifiée de pluſieurs vaiſſeaux Lacédémoniens ; auſſitôt qu'elle parut en mer, les Latins n'oſerent tenter d'approcher de Conſtantinople. Michel ſe ſervit de ſa flotte pour faire la conquête de Lemnos, de Chio, de Rhodes & de pluſieurs autres iſles qui avoient été enlevées aux Grecs.

Le nouvel empereur voyant qu'il n'avoit plus rien à craindre de la part des Latins, retira ſa flotte ; mais peu après il en équippa une autre, compoſée d'un grand nombre de vaiſſeaux, ſous la conduite de Philantropene, dans le deſſein de ſe rendre maître de la mer, convaincu que ſans cela il ne ſeroit point maître de ſes états, ni tranquille dans ſa capitale, il trouva bien-tôt l'occaſion d'en faire uſage. Michel Deſpote avoit laiſſé un fils naturel, nommé Jean Ducas, homme remuant & courageux, qui aimoit paſſionnément la guerre. L'empereur qui le craignoit, réſolut de ſe l'attacher par une alliance. Il maria ſon neveu Traconiote à la fille de Jean, qu'il fit en même-tems Sebaſtocrator, dignité créée par Alexis, en faveur d'Iſaac ſon frere. Traconiote piqué de jalouſie parce que ſon frere lui avoit été préferé dans une des grandes charges de l'empire, ſuſcita quelques brouilleries, à la faveur deſquelles il s'enfuit dans les états de Jean

Ducas ſon beau-pere. Celui-ci qui cherchoit l'occaſion de faire la guerre, le reçut à bras ouverts. L'empereur qui vit bien qu'il alloit être attaqué, ſe mit en état de ſe défendre ; il arma par mer & par terre, & donna à Philantropene le commandement de ſa flotte, qui étoit de 73 vaiſſeaux ; il l'envoya cotoyer les terres des Latins, pour les empêcher d'aller au ſecours de Jean Ducas. Jean Deſpote, frere de l'empereur, eut la conduite des troupes de terre, & alla chercher Jean Ducas. Celui-ci qui vit tout-d'un-coup tomber ſur lui les forces de l'empire, & qui n'étoit pas bien préparé à les recevoir, eut recours à la ruſe. Comme il ſe voyoit ſerré de près, il ſe renferma dans Potras, où il fut aſſiégé ; mais il ſe ſauva, & ſe rendit ſourdement à Thebes, où il ramaſſa des troupes, avec leſquelles il alla ſurprendre celles de l'empereur ; il les attaqua à l'improviſte & les défit. Toute l'armée fut taillée en pièces à la réſerve de quelques fuyards.

La flotte de Jean Ducas partit de l'Euripe, & s'appuyant ſur la bonne fortune de Sebaſtocrator, vint attaquer celle de Philantropene dans le golfe Pelaſgien, nommé aujourd'hui le golfe de Volo, près de Démétriade, ville ſituée au fond de ce golfe. La flotte de l'empereur qui étoit plus nombreuſe étoit à l'ancre dans la rade ; celle de Ducas qui n'étoit que de 30 vaiſſeaux, dont la plûpart portoient une tour ſur la proue, vint hardiment préſenter le combat à celle de l'empereur. Les Impériaux ſurpris par cette attaque imprévue, n'eurent pas le tems de faire les préparatifs néceſſaires pour ſe mettre en défenſe. Ils reçurent cependant les ennemis avec une contenance aſſurée, le combat ſe donna à quinze ſtades du rivage, chacune des deux flottes avoit des avantages particuliers ; les vaiſſeaux de l'empire étoient plus nombreux & plus légers, ceux de Jean Ducas etoient plus forts, plus peſans & ne pouvoient être attaqués que par les flancs. Les deux armées s'étant miſes en ordre de bataille, l'attaque ſe fit des deux côtés avec une ardeur égale. L'aile gauche de Ducas fut d'abord maltraitée, parce qu'elle avoit le ſoleil levant devant les yeux ; mais l'aile droite fit tout plier. Les vaiſſeaux de l'empereur étoient rangés dix-à-dix,

parmi ces navires brilloit ſurtout celui que montoit Philantropene ; c'étoit le plus grand de tous, & il étoit encore remarquable par le ſceptre de l'empire dont il étoit orné. Il fut attaqué avec tant d'ardeur & d'impétuoſité, qu'il ne put réſiſter, il fut pris. Philantropene qui le défendoit avec toute la valeur qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine, reçut pluſieurs coups qui ne porterent d'abord que ſur ſes armes, mais il en reçut enfin qui le mirent hors de combat, il fut percé en pluſieurs endroits au défaut de ſa cuiraſſe. Les troupes de Ducas firent un horrible carnage de celles de l'empereur, & tout auroit été taillé en piéces, ſi quelques vaiſſeaux échappés à la fureur des ennemis ne s'étoient ſauvés ſur les côtes ; ceux qui les montoient craignant d'être pourſuivis, les abandonnerent & ſe retirerent dans les terres.

Les généraux de Jean Ducas emmenoient en triomphe le plus grand vaiſſeau, le commandant, les plus braves ſoldats & les enſeignes de l'empire, lorſque Jean Deſpote ſurvint à propos pour arracher la victoire des mains de Jean Ducas. Ce Deſpote qui commandoit l'armée de terre, avoit été battu, & obligé de prendre la fuite, il s'étoit retiré à Démetriade avec le reſte de ſes troupes. Il parut ſur le rivage pendant le combat : voyant la flotte ébranlée, & preſque défaite, il fit embarquer ſur les vaiſſeaux qui étoient reſtés ſur les côtes, les plus vaillans de ſes ſoldats, & les envoya au ſecours des vaincus. Ce nouveau ſecours raſſura les eſprits, & releva le courage de ceux qui avoient été défaits, ils reprirent une nouvelle vigueur, & le combat recommença. Les Imperiaux profitant de la valeur renaiſſante, attaquerent la flotte victorieuſe, que le plaiſir du triomphe occupoit entierement, ils reprirent tout ce qu'ils avoient perdu, ils défirent à leur tour leurs ennemis, & s'emparerent de tous leurs vaiſſeaux, à la réſerve de deux ou trois qui leur échaperent.

Michel Paleologue ayant diſſipé cet orage, ſe trouva bientôt après menacé d'un autre plus redoutable. Charles roi de Sicile, prince auſſi hardi à entreprendre, qu'habile à exécuter, forma le deſſein de faire remonter Baudouin ſur ſon

thrône, il équippa pour cet effet une puiſſante flotte, avec laquelle il projetta de faire la conquête de Conſtantinople. Michel ne pouvant réſiſter par la force à cet armement, le rendit inutile par la ruſe ; il mit le Pape dans ſes interêts, en lui promettant de le reconnoître, & de lui ſoumettre l'orient. C'eſt pour cela que les auteurs Grecs attribuent l'accord qu'il fit avec l'Egliſe Latine, plutôt à ſa politique qu'à ſa religion.

Ce Prince pendant le reſte de ſon regne eut toujours ſoin d'avoir une flotte en mer, tant pour tenir en reſpect quelques voiſins remuans qui auroient pû l'inquiéter, que pour réprimer l'inſolence des Genois, qui abuſoient ſouvent de l'autorité qu'il leur avoit laiſſé prendre dans le Pont-Euxin, il mourut après 24 ans de regne. Son fils Andronic qu'il avoit aſſocié à l'empire dès ſon enfance, lui ſucceda, & prit ſeul le maniement des affaires.

An. J. C. 1282.

Michel Paléologue avoit laiſſé en mourant une armée navale compoſée de 80 vaiſſeaux, cet armement étoit néceſſaire pour le ſoutien de l'état & pour la conſervation de la capitale, qui étoit environnée d'un grand nombre d'iſles auſquelles il étoit impoſſible de commander ſans vaiſſeaux. Il en falloit auſſi pour s'oppoſer aux entrepriſes des Latins, qui épioient continuellement l'occaſion de rentrer dans Conſtantinople. Andronic loin de ſentir combien il lui étoit néceſſaire d'avoir une bonne marine, ſuivit aveuglément les conſeils de quelques flatteurs interreſſés, qui voulant s'enrichir aux dépens de l'empire, lui perſuaderent d'abandonner le ſoin de ſa marine, qui ne pouvoit être entretenue qu'à grands frais. Ils lui repréſenterent que cette dépenſe étoit d'autant plus inutile, qu'il n'avoit plus rien à craindre du côté de la mer ; que tout étoit pacifié par la mort de Charles, roi de Sicile, & par le parti que les Genois & les Venitiens venoient de prendre de concert, de ceſſer tout acte d'hoſtilité. L'empereur ſe laiſſa aller à ces pernicieux conſeils, on négligea les arſenaux, on ne conſtruiſit plus de navires, & on laiſſa déperir ceux qui étoient dans les ports. Ce fut-là l'époque de la décadence des Grecs, & de la ruine entiere de leur empire. La plûpart des gens de mer qu'on

avoit congediés, prirent parti dans les troupes des ennemis de l'état. Conſtantinople ainſi dépouillée de ce qui faiſoit ſa principale défenſe, fut bientôt en proye aux incurſions des pirates, & les iſles continuellement expoſées au pillage.

Les Grecs ſentirent bientôt la faute qu'ils avoient faite, les pirates dont l'audace n'étoit point réprimée, & qui ne trouvoient aucun obſtacle à leur brigandage, déſolerent les côtes & les iſles. Chacun chercha à ſe mettre à l'abri de la fureur de ces barbares; ceux qui étoient voiſins de la mer furent obligés de ſe retirer plus avant dans les terres; les Alains quitterent le ſervice de l'empereur; tous les jours ce prince faiſoit des pertes conſidérables, & ſe voyoit expoſé à des inſultes continuelles. Il éprouva auſſi, mais trop tard, que la réconciliation des Venitiens & des Genois n'étoit nullement ſolide, & que ces peuples naturellement jaloux l'un de l'autre, ne pouvoient pas être long-tems ſans guerre. En effet, les Venitiens firent voile vers Galata avec une flotte de 70 vaiſſeaux, pour ſe vanger de quelques inſultes qu'ils prétendoient avoir reçues des Génois. Ceux-ci, pour éviter l'orage qui les menaçoit, mirent leurs femmes, leurs enfans & leurs richeſſes dans la ville de Conſtantinople, ils monterent enſuite ſur leurs galères, & ſe retirerent dans le Pont-Euxin. Les Venitiens entrerent dans le port de Conſtantinople, qui étoit ſans défenſe, ils déchargerent leur fureur ſur tout ce qui appartenoit aux Genois, & brûlerent quantité de maiſons de la ville. An. J. C. 1296.

L'année ſuivante, les Venitiens reparurent à Conſtantinople avec 18 bâtimens bien armés, & demanderent juſtice à l'empereur, de l'inſulte qu'on leur avoit faite en donnant un aſyle aux Genois leurs ennemis; ils demanderent en même-tems la main-levée de quelques biens qu'on leur avoit ſaiſis, ils firent cette demande avec aſſez de fierté, comme des gens qui ſentoient la ſuperiorité que leur donnoient leurs forces navales ſur un empereur qui, par ſa négligence, n'en avoit point. Les Venitiens ne recevant pas les dédommagemens qu'ils demandoient, ravagerent tous les endroits de la ville qui étoient à leur portée, y mirent le feu, prirent

quelques vaiſſeaux qui alloient à Conſtantinople, firent un grand butin, & s'en retournerent plus riches que ſi on leur eût accordé ce qu'ils demandoient.

Les Turcs ne furent pas long-tems à s'appercevoir que l'empire ne ſe ſoutenoit plus, faute de vaiſſeaux, ce qui leur fit naître le deſſein d'élever leur marine ſur les ruines de celle des Grecs, ils conſtruiſirent des navires de guerre, & des vaiſſeaux marchands, ſe mirent à courir les côtes de Thrace & de la Macédoine, s'emparerent de pluſieurs iſles & de l'Archipel. Ces pertes continuelles ſapoient peu-à-peu les fondemens de l'empire, & le menaçoient d'une ruine prochaine. Les Turcs devenus audacieux par leurs premiers ſuccès ſur mer, paſſerent dans l'iſle de Chio, avec une flotte de trente vaiſſeaux; ils la ravagerent entierement, & paſſerent une partie des habitans au fil de l'épée.

L'empire des Grecs ſe trouvoit alors dans un état déplorable, les parties de l'Aſie les plus voiſines étoient en proye à la fureur des Turcs, les Pirates étoient maîtres de la mer, les habitans des iſles & des côtes maritimes étoient obligés de chercher un azyle dans la capitale, remplie par-là d'étrangers qui y excitoient du trouble & des ſéditions; le peuple révolté blâmoit le gouvernement avec une licence éffrenée; chacun reſſentoit en ſon particulier le tort que l'empereur faiſoit à ſes états, & principalement à la ville de Conſtantinople, de ne pas y rétablir la marine. Il le ſentit lui-même d'une maniere bien humiliante dans une émeute qui arriva ſous ſes yeux. Des étrangers entrerent de force chez quelques-uns des plus riches citoyens, les pillerent, brûlerent leurs maiſons, & après avoir tué bien du monde, ils ſe retirerent ſur leurs vaiſſeaux. Andronic qui n'étoit pas en état d'arrêter ni de punir ces déſordres, eut recours aux Génois, qui réunirent tous leurs vaiſſeaux, & [illegible]rent fondre ſur ceux des étrangers, le combat fut rude & ſanglant pour les deux partis. Les Génois remporterent la victoire, & prirent tous les vaiſſeaux ennemis, à la réſerve d'un ſeul. Les Genois, en plein midi, conduiſirent leur flotte victorieuſe à la vûe de Conſtantinople, le long du port, avec

une pompe affectée, les pavillons flottans, les vaiſſeaux ornés des dépouilles des vaincus. Ceux qu'ils avoient pris dans le combat ſuivoient en déſordre, en mauvais équipage, ſans enſeignes, & ſans aucune marque d'honneur & de diſtinction. Cet étalage faſtueux de la valeur des Genois étoit en même-tems un titre honteux de la foibleſſe de l'empereur, qui fut mépriſé par les vainqueurs au point qu'ils ne voulurent lui donner aucune part des vaiſſeaux, des priſonniers, ni du butin.

Andronic Paleologue avoit aſſocié à l'empire ſon fils Michel, pour lui aider à porter le poids du gouvernement, devenu trop peſant pour lui; mais ce collegue ne vécut pas long-tems après, il mourut dans ſa quarante-troiſiéme année, ſon fils Andronic prit ſa place, ainſi deux Andronics furent en même tems placés ſur le thrône de Conſtantinople; pour les diſtinguer, l'un fut appellé le vieux Andronic, & l'autre le jeune; ils virent l'un & l'autre de nouveaux malheurs ſuccéder à ceux dont l'état étoit déchiré depuis long-tems; le feu de la guerre civile s'alluma inſenſiblement, & pendant que les grands officiers de l'empire travailloient chacun de ſon côté à fortifier leurs factions; un évenement imprévu fit ſentir encore une fois de quelle funeſte conſéquence il étoit pour l'empire d'avoir détruit la marine. Des pirates Génois ayant pris une ſomme d'argent ſur un vaiſſeau marchand qui appartenoit à la république de Veniſe, les Venitiens avec 40 vaiſſeaux bien armés allerent inveſtir les Genois dans Galata, pour les obliger à reſtituer l'argent qui avoit été pris: cette flotte fut pendant quinze jours dans le port de Conſtantinople, elle s'empara de tous les vaiſſeaux qui ſe préſentoient pour y entrer, & coupant les vivres à cette ville infortunée, ils la mirent à deux doigts de ſa perte.

An.J.C. 1320.

An.J.C. 1328.

Le vieil Andronic paſſa triſtement le reſte de ſes jours dans le trouble & la diviſion, il devint aveugle, ſe fit moine en 1330, & mourut deux ans après. Andronic le jeune devenu par cette mort ſeul poſſeſſeur de l'empire, ſe mit en devoir d'en rétablir les affaires. Il ſe conduiſit par les conſeils de Jean Cantacuzene, homme d'un génie ſupérieur, qui étoit ſon ami, & grand domeſtique, c'eſt-à-dire, général des

An.J.C. 1332.

troupes de terre ; celui-ci lui conſeilla d'abord de remettre la marine ſur pied : l'empereur y fit travailler promtement, & il eut bientôt occaſion de s'en ſervir avec ſuccès. Un Genois nommé Zacharie, s'étoit emparé de l'iſle de Chio ſous le regne du vieil Andronic ; l'empereur n'oſant pas entreprendre de l'en chaſſer, à cauſe de l'embarras que lui cauſoient les fréquentes incurſions des Turcs, ſe vit forcé de faire avec cet uſurpateur un traité, par lequel il étoit convenu que Zacharie poſſederoit cette iſle pendant dix ans ſans payer de tribut, que cependant les armes de l'empereur y ſeroient arborées, & que l'iſle ſeroit rendue au bout des dix ans. Zacharie s'y voyant paiſible, y fit faire des fortifications pour s'en aſſurer la poſſeſſion ; les 10 ans étant expirés, l'empereur fit ſommer le Genois de quitter l'iſle, celui-ci demanda cinq ans de délai, qu'Andronic fut encore forcé de lui accorder, après leſquels cinq autres années furent encore demandées & obtenues : Zacharie mourut dans cet intervalle ; ſes deux enfans Martin & Benoît voulurent ſuivre les traces de leur pere, & ſe ménager la poſſeſſion de l'iſle, en demandant auſſi des délais ; mais Andronic le jeune qui étoit à la tête des affaires ne voulut point y entendre : le grand domeſtique lui conſeilla de faire conſtruire des galères, auxquelles il joignit toutes celles qui étoient dans les ports, il forma ainſi une flotte de 105 vaiſſeaux d'un, de deux & de trois rangs de rames, dont huit étoient deſtinés pour tranſporter 300 chevaux ; l'empereur commanda lui-même ſa flotte, il fit voile vers Chio, y fit ſa deſcente, & à la faveur de quelque intelligence, il ſe rendit maître de l'iſle, & emmena Martin priſonnier.

Un autre Genois nommé Dominique, partit de ſon pays avec onze galères armées à ſes dépens ; il augmenta ce nombre de ſix autres, dont l'une étoit de Sicile & cinq de Delos, avec cette petite flotte il alla ſurprendre l'iſle de Mytilene & s'en empara ; l'empereur fit de ſanglans reproches aux Genois de Galata ſur cette uſurpation. Mais voyant que ceux-ci n'y avoient pas beaucoup d'égards, il équipa une flotte de 84 vaiſſeaux de differentes grandeurs, ſans compter les vaiſſeaux de charge : il partit avec ſa flotte, & fit voile vers Mytilene ;

Mitylene ; Dominique l'attendit de pied ferme, & ſe diſpoſa à le combattre ; mais un évenement auquel il ne s'attendoit pas, le fit changer de réſolution ; le général Delien après lui avoir conſeillé de ne point hazarder un combat contre l'empereur, dont il ignoroit les forces, ſe retira & fit voile vers Delos ; Dominique affoibli par la retraite des Deliens, tâcha de ſe mettre en ſûreté, mais ſe voyant pourſuivi, & ne pouvant ni fuir ni combattre, il ſe fit mettre à terre & ſe retira dans un bois ; l'empereur ſe ſaiſit de ſes vaiſſeaux, & cette victoire fut ſuivie de la conquête de pluſieurs places. Andronic après cette expédition s'étant remis en mer, apprit que 16 galères parties de Genes, jointes à ſix qui étoient à Mitylene devoient l'attaquer : pour ſe fortifier contre ces nouveaux ennemis, il demanda du ſecours au ſultan Sarcane, qui lui envoya d'abord 24 vaiſſeaux, peu après il en reçut encore trente : avec cette armée il alla chercher les Genois, mais ceux-ci effrayés de cet appareil ſe retirerent ; le grand domeſtique par ſa prudence termina ainſi cette guerre ſans répandre de ſang, les Genois rentrerent dans leur devoir, & ils demanderent pardon à l'empereur ; Andronic ſoumit enſuite Mitylene à ſon obéiſſance, après quoi il retourna triomphant à Conſtantinople.

Les Turcs de leur côté firent quelques mouvemens qui donnerent de l'inquiétude à l'empereur ; ils avoient embarqué une armée ſur 36 vaiſſeaux, dans le deſſein de venir piller les environs de Conſtantinople. Andronic alla au-devant d'eux avec 2 galères, & envoya le grand domeſtique avec des troupes pour leur diſputer la deſcente : celui-ci les ayant atteint les tailla en piéces ; ceux qui purent échaper à la valeur de ce général, ſe ſauverent ſur trois vaiſſeaux, & laiſſerent ſur le rivage les 33 autres, dont l'empereur s'empara : la nuit ſuivante 9 vaiſſeaux Turcs, ignorant la deſtinée de leurs compagnons qu'ils alloient joindre, s'avançoient du côté de Conſtantinople, dès qu'ils apperçurent les deux galères d'Andronic, ils tomberent deſſus avec impétuoſité, & furent ſur le point d'en enlever une ; mais la préſence de l'empereur ayant ranimé ceux qui les montoient, ils prirent huit de ces vaiſſeaux, le neuviéme ſe ſauva. Andronic le jeune

An.J.C. 1341. mourut dans ſa quarante-cinquiéme année, & laiſſa deux enfans fort jeunes, Jean & Emmanuel.

Après la mort de l'empereur, Jean Cantacuzene eut la tuteſle de ſes enfans & la régence de l'empire ; peu après il monta lui-même ſur le thrône. Il eut un cruel ennemi dans la perſonne d'Apocaucus, homme de baſſe naiſſance, fourbe, ambitieux, qui par le crédit de Cantacuzene même étoit parvenu aux premieres charges de l'état. A la mort d'Andronic il voulut monter ſur le thrône ; mais comme Cantacuzene étoit un grand obſtacle à ſon ambition, il forma le deſſein de le perdre ; il le brouilla avec le jeune empereur Jean & l'impératrice ſa mere, qui lui déclarerent la guerre, & ce fut préciſément ce qui ménagea l'empire à Cantacuzene, il fut proclamé à Didymoteque, où il mit les brodequins de pourpre, la robe & le bonnet imperial.

An. J.C. 1342. La proclamation de Cantacuzene fut le ſignal de la guerre civile, qui devint furieuſe. Apocaucus qui n'avoit pris le parti de Jean que pour prendre ſa place, ſouffloit toujours le feu de la diviſion, il fut fait grand duc, c'eſt-à-dire, grand amiral : comme toute l'autorité du jeune empereur étoit entre ſes mains, il envoya une armée de terre contre Cantacuzene, pour lui il ſe mit en mer avec une flotte de 70 navires, il fit voile vers Theſſalonique, où il aborda ; il travailla alors à traverſer les deſſeins de Cantacuzene, qui n'étoit pas encore bien aſſûré ſur ſon thrône. Amir, fils d'Aitine,

An.J.C. 1344. ſultan d'Ionie, ami intime de Cantacuzene, ayant appris ſa ſituation, courut à ſon aide avec 380 vaiſſeaux tant grands que petits, ſur leſquels il avoit embarqué 29000 hommes ; ce ſecours lui fut cependant inutile, car Amir trompé par une fauſſe lettre de Cantacuzene, qui le prioit de ſe retirer, ſe rembarqua & retourna chez lui.

Apocaucus craignant qu'Amir ne revint ſecourir Cantacuzene, fit fermer tous les paſſages par ſes galères ; Cantacuzene pour tromper ſa vigilance, fit conſtruire une barque en ſecret dans une maiſon particuliere, & la fit porter pendant la nuit au bord de la mer, dans un endroit qui n'étoit pas gardé, un de ſes amis entra dedans, fit voile vers Smyrne, il y aborda heureuſement en peu de jours, & remit

entre les mains d'Amir la lettre de Cantacuzene, qui le prioit de l'aſſiſter dans ſon preſſant beſoin : Amir fit auſſitôt équiper une flotte de près de 200 vaiſſeaux, bien fournis d'argent, d'hommes & de vivres, avec laquelle il fit voile vers l'Eubée, où il fut arrêté par un vent contraire. Apocaucus inquiet de cet armement des Turcs, fit tous ſes efforts pour gagner Amir, qui demeura toujours attaché à ſon ami, & détermina par-là Apocaucus à ſe retirer à Conſtantinople. Ce fut le ſeul effet que produiſirent par rapport aux affaires de Cantacuzene les troupes d'Amir, qui s'en ſervit pour faire de grands ravages dans la Thrace & beaucoup d'autres pays, après quoi il s'en retourna fort à propos, car 24 galères des Latins voulant profiter de ſon abſence, étoient abordés à Smyrne pour s'en emparer ; mais la préſence d'Amir qui arriva aſſez tôt, leur fit manquer leur coup. An. J.C. 1345.

Cette guerre civile qui dura cinq ans, affoiblit conſidérablement l'empire, & l'auroit ruiné infailliblement ſi elle eût duré long-tems ; mais la mort d'Apocaucus contribua beaucoup à la terminer. Cantacuzene débarraſſé d'un ſi terrible ennemi, trouva le moyen d'entrer dans Conſtantinople, où il fit la paix avec l'empereur Jean & l'Imperatrice ſa mere ; & pour reſſerrer les nœuds de cette paix, il donna ſa fille en mariage à l'empereur Jean. An J.C. 1347.

Après que Cantacuzene eut terminé cette guerre, la marine de l'empire ſe trouva en fort mauvais état, ce qui produiſit de très-mauvais effets, les Latins * établis à Galata profiterent de cette foibleſſe pour s'emparer de Phocée, de Mitylene, de Chio, & voyant l'empereur paiſible poſſeſſeur de l'autorité ſouveraine, ils demanderent qu'on leur cedât un certain eſpace de terrein, pour pouvoir, diſoient-ils, aggrandir un peu leur citadelle, mais leur vrai deſſein étoit de la rendre imprenable ; l'empereur leur refuſa cette grace, qui véritablement paroiſſoit contraire à ſes intérêts, dans ce même tems il donna des ordres pour que l'on équipât quelques vaiſſeaux en guerre. Les Latins indignés de ce qu'on ne leur accordoit pas leur demande, & de l'armement qu'on préparoit, s'emparerent du terrein, firent fortifier leur place ; &

* Ces Latins étoient Genois.

pour assûrer leur ouvrage & se conserver l'empire de la mer dont ils jouissoient, ils armerent leurs vaisseaux, leurs galè-
An. J.C. 1353. res & leurs barques, brûlerent toutes les maisons avancées de Constantinople, une partie des vaisseaux qui étoient sur le chantier, & ravagerent toute la côte. L'empereur qui étoit malade à Didymoteque se fit porter à Constantinople pour s'opposer à ces violences, il pressa la construction des vaisseaux qu'on bâtissoit avec d'extrêmes difficultés, parce que les Latins étant maîtres de la mer, il falloit transporter par terre les bois nécessaires.

Les Latins crurent alors qu'il falloit prévenir l'empereur, & l'attaquer avant qu'il fût plus fort; ils établirent une grande machine à lancer des pierres sur un grand vaisseau, qu'ils remorquerent avec des galères; ils jetterent dans la ville avec cette machine quantité de pierres, qui causerent plus de peur que de dommage; les vaisseaux de l'empereur étant prêts, ils firent à leur tour du désordre sur les rivages de Galata, & coulerent à fond le grand vaisseau chargé de la machine, quatre de ces navires de differens rangs attaquerent un vaisseau Genois richement chargé, qui étoit à l'ancre près de l'isle du prince; ils jetterent dessus des feux d'artifice, vinrent à l'abordage, & tuerent beaucoup de gens de l'équipage; mais les Latins de Galata vinrent à son secours, & tirerent à terre ce vaisseau à demi-brûlé. La flotte de l'empereur partit en bon ordre pour aller combattre les Latins; elle avoit à sa suite un grand nombre de vaisseaux, de barques & de batteaux chargés de soldats, mais un vent impétueux qui s'éleva, fit évanouir les projets de l'empereur, trois de ses galères chargées de tours, furent renversées dans la mer, l'étage d'un autre étant tombé, les soldats & les matelots qui étoient dessus furent précipités dans les flots. Les Latins tirerent ces galères à terre, & y mirent le feu: le lendemain pour célebrer leur avantage, ils équiperent leurs vaisseaux, les couronnerent de fleurs, & dans ce superbe équipage, ils passerent plusieurs fois devant le palais de l'empereur, portant comme en triomphe les étendarts des vaincus. Cantacuzene pour se relever de cette disgrace, fit équiper une nouvelle flotte. Les Latins étonnés de

ces nouveaux préparatifs, craignant de gâter leurs affaires par une imprudente opiniâtreté, demanderent la paix qui leur fut accordée.

Les empereurs Grecs n'ayant point de marine entretenue, étoient ſouvent le jouet des Venitiens & des Genois, comme ceux-ci avoient de puiſſantes flottes ſur la mer d'Ionie, ſur la mer Egée, & dans le Pont-Euxin, ils s'y rendoient redoutables, & refuſoient hardiment les droits établis par les empereurs de Conſtantinople; ce qui força ces empereurs à faire avec eux des traités peu honorables, cela arriva pluſieurs fois à Cantacuzene, qui ſe trouva ſi foible contre ces étrangers, qui s'étoient établis dans le ſein de ſes états, que ne pouvant vanger leur inſulte, il fut obligé dans mille occaſions de diſſimuler: il fut cependant ſi vivement piqué contre les habitans de Galata, qu'il aſſiégea cette ville par mer & par terre, ſa flotte commandée par Tarcaniote Protoſtrator * étoit jointe à celle des Vénitiens que commandoit Nicolas Piſani, elles faiſoient en tout 32 galères, mais tous ces préparatifs furent inutiles, Piſani ayant eu avis qu'une flotte Genoiſe de 70 galères, étoit partie ſous les ordres de Pagan Doria, pour le combattre, ſe retira pour l'éviter; il le rencontra cependant, mais il s'enfuit avec une telle viteſſe, qu'il échapa à ſon ennemi, & ſe retira dans l'iſle d'Eubée; Cantacuzene abandonné des Venitiens rentra dans Conſtantinople.

* Protoſtrator eſt celui qui tient le cheval de l'empereur quand il monte deſſus.

Pagan après avoir inutilement pourſuivi le général des galères Venitiennes, fit voile vers Conſtantinople, mais le vent l'ayant jetté au port d'Héraclée, il y reçut quelques inſultes des habitans de cette ville, il vangea la nation outragée, en faiſant le ſiége de cette place, dont il s'empara après l'avoir pillée, il prit la route de Galata: l'empereur averti de ſes approches, fit mettre ſes vaiſſeaux en état; mais il n'auroit pû réſiſter aux forces Genoiſes, s'il n'avoit été ſecouru par les Venitiens; Nicolas Piſani qui s'étoit rendu à Veniſe, en étoit parti avec une flotte de 70 vaiſſeaux, parmi leſquels il y en avoit 26 Catalans; mais au lieu de joindre au plutôt les ennemis, pour ne leur pas donner le tems de ſe reconnoître, il ne fit que voltiger au tour des iſles, & perdit par cette lenteur l'occaſion de battre les Genois; enfin preſſé par les

ſollicitations réitérées de l'empereur, & par les vives inſtances du général Catalan, il vint mouiller à l'iſle du prince,* & trois jours après il ſe joignit aux vaiſſeaux de l'empereur.

* Iſle deſerte près de Conſtantinople.

Pagan avec ſes 70 galères étoit à Calcedoine, vis-à-vis de Conſtantinople, où il exerçoit tous les jours ſes gens au combat, ſans le vouloir donner : comme il étoit excellent marin, il prévit qu'une grande tempête alloit s'élever, c'eſt pourquoi il demeura tranquille à l'ancre, ſe flattant que les ennemis qui avoient pris la route de Conſtantinople ſeroient ſurpris par le gros tems, & qu'il pourroit profiter de leur déſordre ; en effet il s'éleva un vent de midi ſi violent, que la flotte Venitienne fut ſur le point d'être jettée ſur les écueils qui ſe trouvent du côté de Conſtantinople, & qui en défendent les avenues. Traconiote qui commandoit les vaiſſeaux de l'empereur, connoiſſant mieux le danger que les autres, s'écarta de la rade, & alla ſe jetter avec furie ſur les Genois, qui n'étoient pas en garde contre un coup ſi hardi : les Eſpagnols le ſuivirent, & Piſani entraîné par un ſi bel exemple de courage, fut obligé de les ſuivre. Les Genois ne pouvant ſoutenir en même tems l'effort du vent & de leurs ennemis, ſe retirerent vers Galata ; mais ſe voyant vivement pourſuivis, ils mouillerent dans un endroit nommé Bracophage, à cauſe de quantité de rochers qui y ſont cachés ſous l'eau. Les Venitiens & les Grecs, qui ſçavoient combien cet endroit étoit dangereux, s'en approcherent avec beaucoup de précaution, ils attaquerent les Genois, & remporterent d'abord quelque avantage ſur eux. Les Eſpagnols qui ne ſçavoient point qu'il y eût de rochers à craindre dans cet endroit, pouſſerent inconſidérément leurs galères ſur ces écueils où elles ſe briſerent, ils combattirent cependant avec beaucoup de valeur, mais la nuit ſépara les deux partis, & ſauva les Genois. Les Eſpagnols qui ne connoiſſoient pas bien cette mer, firent des pertes conſidérables cette même nuit. Quelques-unes de leurs galères donnerent encore contre des écueils, pluſieurs de leurs gens que la peſanteur de leurs armes empêchoit de nager, s'y noyerent ; d'autres trompés par des flambeaux allumés du côté de Galata, qui appartenoit aux Genois,

s'y rendirent croyant aller à Conſtantinople ; le jour éclaira la défaite des deux armées ; la perte fut grande de part & d'autre, les Genois perdirent 18 galères, les Venitiens & les Eſpagnols 16, il n'en couta rien à l'empereur.

Cette victoire fut aſſez conſidérable, mais Piſani en perdit tout le fruit par ſon indolence ; l'empereur & le général Eſpagnol le preſſerent de fondre ſur les vaincus qui s'étoient retirés à Galata ; ils lui firent voir avec quelle facilité on pouvoit les ſurprendre tant du côté du port que dans la ville, mais rien ne put ranimer la lâcheté du Venitien, ni fléchir ſon opiniâtreté, il ſe retira dans une rade étroite, comme s'il eût été vaincu, Pagan à qui la timidité de Piſani avoit donné de la hardieſſe, remonta ſur ſes vaiſſeaux, fit voir par ſa contenance qu'il vouloit livrer un ſecond combat ; l'empereur convaincu que cette vaine oſtentation de valeur n'étoit qu'une foibleſſe déguiſée, vint encore à la charge, mais il ne put vaincre l'entêtement du général Venitien.

Le Genois ne voyant point paroître leurs ennemis, qui ſelon toutes les regles de la guerre devoient les aller attaquer, ſe perſuaderent qu'ils en étoient craints ; la lâcheté des Venitiens fit renaître le courage dans leur cœur, ils crurent qu'ils devoient attaquer des gens qui avoient peur, & ils ſe mirent en état de le faire. L'empereur & le général Eſpagnol outrés de ce que la foibleſſe de Piſani rendoit les Genois plus hardis, le preſſerent encore, & firent ſucceder les plus vifs reproches aux plus puiſſantes raiſons, mais inutilement, l'Eſpagnol voyant ſa gloire flétrie par l'inaction de ſon collegue, en mourut de chagrin ; il eut pour ſucceſſeur un officier d'une rare prudence & d'une valeur éprouvée. L'empereur voulut l'engager à ſe joindre à lui pour livrer bataille aux Genois, ſe flattant que par-là ils entraîneroient Piſani, qui auroit honte de ne rien faire pendant qu'ils ſeroient en action : le nouveau général qui ne devoit rien entreprendre que par les ordres de celui de Veniſe, ſe voyant par-là dans la triſte néceſſité d'être vaincu ou déſobéiſſant, ne voulut point ſuivre l'avis de l'empereur. Dans ce même tems on vit arriver trois galères Eſpagnoles bien équipées & bien armées, on crut que ce nouveau ſecours ébranleroit

Piſani; mais on ſe trompa, & pour faire voir qu'il étoit abſolument déterminé à ne point combattre, il changea de poſte, & alla mouiller dans un endroit plus éloigné des ennemis, mais plus dangereux, parce qu'il étoit fort expoſé à la violence des flots; l'empereur qui le vit en danger d'être jetté ſur des maſſes de pierre, par des vents d'orient qui ſouffient aſſez ordinairement dans cet endroit, lui fit dire de chercher un mouillage plus ſûr; mais auſſi entêté à ne ſuivre aucun avis qu'à laiſſer en repos les Genois, il ne voulut point ſe déplacer, ſon opiniâtreté ne demeura pas impunie, car la nuit ſuivante ſes galères, & celles des Eſpagnols qui l'avoient ſuivi, furent battues par une tempête qui en fit périr ſept, les autres eurent bien de la peine à ſe ſauver; enfin Piſani après avoir laiſſé échaper la victoire qu'il avoit entre les mains, & perdu des vaiſſeaux par ſon imprudence, s'en retourna à Veniſe; l'empereur qui ſe vit abandonné par ſes alliés, s'accorda avec ſes ennemis, & fit la paix avec les Genois.

Pagan qui s'étoit parfaitement bien acquité des devoirs d'un excellent général, fut dépoſé. Piſani, dont la conduite avoit paru indigne d'un grand Capitaine, fut conſervé. L'empereur Cantacuzene, qui a écrit tous ces évenemens, dans leſquel il a eu tant de part, n'en marque point les raiſons. Antoine Grimaldi qui avoit remplacé Pagan, partit de Genes avec ſa flotte qu'il avoit conſidérablement augmentée, & vint à la rencontre des Venitiens. Piſani ajoûta auſſi quelques galères à celles qu'il avoit déja, & partit de Veniſe pour chercher les Genois. Ils ſe rencontrerent près de la Sardai-
An J.C. 1353. gne, & en vinrent aux mains : Grimaldi perdit la bataille & 32 galères. On verra le détail de ce combat dans la marine des Venitiens.

La vanité des Genois fut un peu humiliée par cet échec, mais elle reprit une nouvelle vigueur par les ſecours qu'ils tirerent du duc de Milan à qui ils s'étoient ſoumis; ils armerent une nouvelle flotte, qu'ils firent partir ſous la conduite de Pagan. Les Venitiens firent auſſi partir une armée navale commandée par Piſani. Enflés de la victoire qu'ils avoient remportée, ils refuſerent le ſecours des Eſpagnols, pour

pour ne pas partager avec eux la gloire qu'ils comptoient acquerir dans l'expédition qu'ils avoient projetté ; mais le ſuccès ne répondit pas à leur eſpérance. Les deux armées s'étant rencontrées près de Modon, ſe livrerent un combat dans lequel les Venitiens furent entierement défaits, & perdirent preſque tous leurs vaiſſeaux. On verra auſſi les circonſtances de ce combat dans la marine des Venitiens. Les vaincus fatigués d'une guerre qui les avoit épuiſés, demanderent la paix aux vainqueurs, qui la leur accorderent avec d'autant plus de plaiſir, qu'ils la ſouhaittoient eux-mêmes avec ardeur.

La vie de l'empereur Cantacuzene fut ſi agitée dans la ſuite, qu'il renonça à l'empire & au monde, & ſe fit moine. An. J.C. 1355. Après ſa retraite, l'empire fut gouverné par Jean ſon gendre, Manuel, Jean & Conſtantin. La marine n'eut point de part au gouvernement de ces derniers empereurs, ils eurent à ſoutenir les attaques des Turcs, qui ſapoient peu-à-peu les fondemens de leur empire, qui fut entierement détruit par Mahomet ſecond, ſous Conſtantin, comme on va le voir dans la marine des Turcs.

LIVRE XIV.

De la Marine des Turcs, juſqu'à Mahomet II.

LEs Turcs ignorerent long-tems l'uſage de la marine. Sortis d'un pays éloigné des mers, inculte, ſterile, où ils ne ſubſiſtoient que par les vols & les brigandages, & qu'ils quitterent pour chercher de plus heureux climats, ils inonderent une grande partie de l'Aſie, qu'ils ne parcoururent qu'en voleurs & en vagabonds, juſqu'à ce qu'Oſman leur premier empereur les eut fixé, & eut établi le ſiége de ſa domination à Pruſe, autrefois capitale de la Bithynie, & aujourd'hui Bruſe, capitale de la Natolie : ils s'étendirent depuis plus avant encore en Aſie & dans l'Europe. Mais juſque-là ils ne dûrent leurs rapides conquêtes qu'à leurs for- An J.C. 1303.

ces de terre, & ce ne fut que lorſqu'ils dominerent juſqu'à la mer Egée, l'Helleſpont & quelques iſles voiſines, qu'ils ſentirent la néceſſité d'une Marine. Les premiers eſſais de leur navigation, furent ſous Mahomet I. leur neuviéme empereur.

Les Venitiens avoient eu avec les Turcs des démêlés qui n'étoient pas encore bien aſſoupis : le ſenat, pour les tenir en reſpect, envoya dans l'Archipel une flotte aſſez conſidérable avec ordre néanmoins de ne pas commencer les hoſtilités. Il prit cette précaution, parce qu'il ne vouloit rien avoir à ſe reprocher ; mais précaution vaine vis-à-vis des barbares qui ne connoiſſent pas de pareilles délicateſſes. Pierre Lauredan général de la flotte Venitienne, vint mouiller vis-à-vis de Gallipoli. Le gouverneur de cette place prenant cette démarche pour une inſulte, arma à la hâte vingt-cinq galères qui étoient dans le port, & quatre-vingt petits bâtimens qui allerent occuper l'entrée du détroit. Lauredan appareilla & s'avança du côté de la propontide pour prendre l'avantage du vent & du courant qui eſt aſſez rapide en cet endroit. Une galère Venitienne ſuivoit les autres d'aſſez loin. Les Turcs la firent attaquer par une des leurs des mieux équipées. Lauredan fit faire un ſignal pour que la ſienne ne s'engagea point au combat ; mais celui qui la commandoit concevant au-contraire qu'on lui ordonnoit de combattre, tomba ſi bruſquement ſur la galère Turque, moins forte de corps & d'équipage, qu'il la coula bas. Ce combat particulier en attira un général. Les Turcs animés de fureur & de vengeance, fondirent ſur les Venitiens, qui leur répondirent avec autant d'impetuoſité. Le combat fut ſanglant & opiniâtre, la fureur y fut plus écoutée que la diſcipline militaire : les Turcs furent battus ; ils ſe ſauverent partie ſur leurs vaiſſeaux, & quelques-uns à la nage, ils eurent pluſieurs bâtimens coulés à fonds & 13 de pris.

Les premiers empereurs Turcs étoient ſi peu puiſſans ſur mer, qu'Amurat premier, pour faire paſſer en Europe ſix-mille hommes, fut obligé de ſe ſervir de deux vaiſſeaux Genois, & de payer un ducat pour le paſſage de chaque ſoldat. Bajazet premier fit aſſieger une fois par an pendant dix ans

Conſtantinople, ſans la pouvoir prendre, parce qu'il n'avoit point d'armée navale, & Amurat ſecond manquant de vaiſſeaux fut obligé pour faire paſſer l'Helleſpont à ſon armée, de ſe ſervir d'un vaiſſeau Genois. On verra dans la ſuite de cette hiſtoire ce que formerent les premiers empereurs Ottomans pour la marine.

An. J.C. 1048.

Mahomet ſecond onziéme empereur des Turcs, fut le premier qui donna beaucoup de ſoins à la navigation. Elle étoit néceſſaire à ſes deſſeins, & il n'eſt pas hors de propos d'expoſer ce qui leur donna la naiſſance.

Après la mort de Mahomet premier, Amurat ſecond ſon fils aîné, eut les rênes de l'empire. Les Grecs perſuadés que le meilleur moyen d'affoiblir les Turcs étoit d'y ſemer la diviſion, oppoſerent à Amurat, Muſtapha fils de Bajazet. La guerre s'alluma entre ces deux princes, & ne s'éteignit que par la mort de Muſtapha. Amurat quoique victorieux, conſerva toujours du reſſentiment contre l'empereur Grec, de lui avoir ſuſcité un pareil ennemi, & il l'auroit fait éclater, ſi d'autres ennemis ne lui avoient donné de l'occupation. Mahomet ſecond ſon fils ſucceda à l'empire & à la haine de ſon pere pour les Grecs. Il ne ſe vit pas plutôt le maître, qu'il réſolut de leur en faire ſentir tout le poids, & il forma ce deſſein avec d'autant plus de réſolution qu'il devoit trouver dans la deſtruction de l'empire des Grecs à ſatisfaire en même-tems ſa vengeance & ſon ambition. Cette derniere paſſion, extrême chez lui, & un aſſemblage bizarre des plus grandes qualités & des plus monſtrueux défauts formoient le caractere le plus ſingulier qu'il y ait jamais eu.

Il commença l'exécution de ſon deſſein par faire bâtir une forteresſe en Europe ſur le rivage du Boſphore, par-là il pouvoit occuper inſenſiblement les avenues de Conſtantinople, il faiſoit aiſément paſſer ſes troupes d'Aſie, & ſe rendoit maître de la navigation qui ſe faiſoit de la Mediterranée au Pont-Euxin, & du Pont-Euxin dans la Mediterranée. Cette citadelle, funeſte préſage pour les Grecs, ne fut pas plutôt achevée, que Mahomet fit un formidable appareil pour aſſiéger Conſtantinople; & s'inſtruiſant par l'exemple de ſes prédéceſſeurs qui avoient toujours manqué cette place, parce

qu'ils ne l'aſſégeoient que par terre, il mit une armée navale en mer pour envelopper cette ville, & la ſerrer de toutes parts. Cette armée navale étoit compoſée de trente galères & de deux cens vaiſſeaux ſelon quelques-uns, de cent galères & de cent trente vaiſſeaux ſelon d'autres; car les auteurs varient ſur le nombre. La conſervation de cette ville intereſſoit trop celle des états, de la religion & du commerce des Chrétiens, pour qu'on demeurât tranquile à la vûe des périls qui la menaçoient. Les Vénitiens entr'autres s'y croyant les plus intereſſés, y envoyerent des ſecours d'hommes, de vivres, & de vaiſſeaux.

Je me ſuis trouvé embaraſſé pour la deſcription de certaines circonſtances de ce ſiége par les differences qui ſe trouvent dans les auteurs. Mais j'ai toujours ſuivi ce qui m'a paru le plus vraiſemblable & le plus appuyé d'autorité.

La flotte Ottomane occupa d'abord toutes les avenues du port, pour empêcher les ſecours d'y entrer. Mais il lui étoit bien difficile d'y entrer elle-même, & on l'auroit cru toujours impoſſible, ſans le moyen ſurprenant & même incroyable dont ſe ſervit Mahomet. Le port de Conſtantinople eſt d'une prodigieuſe étendue, & formé par un golfe qui ſépare la ville d'avec Galata un de ſes faubourgs, lequel forme un ventre dans ce golfe. Ce port étoit fermé par une forte chaine attachée par un bout à la tour de Galata, & par l'autre à la forteresſe d'Acropolis, qui commandoit l'entrée du port du côté de la ville, & la chaîne étoit défendue par treize vaiſſeaux rangés en dedans.

Mahomet déſeſperant de forcer cette barriere, fit conſtruire un chemin avec des poutres & des planches enduites d'huile, de ſuif, & d'autres matieres propres à faciliter le tranſport. Ce chemin occupoit bien l'eſpace de deux lieues, il s'étendoit depuis la mer juſqu'au haut de la colline de Galata fort élevée, & de-là deſcendoit dans le port; il fit conduire par ce chemin, à force de bras & de machines, en une ſeule nuit, ſoixante & dix navires, avec quelques galères. Ce fait tient du merveilleux; mais il n'eſt pas incroyable, l'hiſtoire nous en fournit pluſieurs exemples que je raporte dans les occaſions. Les Chrétiens tranquiles dans le

port, parce qu'ils s'y croyoient en ſureté, furent bien étonnés de le voir rempli de vaiſſeaux ennemis. Ce ſpectacle leur parut un prodige ou un enchantement qu'ils voyoient ſans pouvoir le comprendre. Cependant ils attaquerent ces vaiſſeaux, mais l'artillerie des Turcs dont le rivage étoit bordé, les écarta & coula deux de leurs vaiſſeaux à fond. Les Turcs ſe voyant maîtres du port, jetterent l'ancre, & firent un pont flottant qui joignoit les deux rivages, & ſur lequel les troupes alloient aiſément de la terre juſqu'aux murs de la ville.

Un évenement ſi exraordinaire jetta l'épouvante parmi les aſſiegés; ils ſe raſſurerent cependant un peu, par un ſecours qui leur arriva, & par la maniere ſinguliere dont il leur arriva. Sur la fin du mois d'Avril, quatre vaiſſeaux, dont trois étoient de Genes, & l'autre appartenoit à l'empereur, partirent de Chio pour porter à Conſtantinople des proviſions de bouche & de guerre. Ils avoient le vent en poupe, & s'avançoient heureuſement vers le Boſphore. Mahomet qui les apperçut du rivage, où il étoit à la tête de ſes troupes, envoya ordre à la flotte de les attaquer & de s'en ſaiſir. Plus de cent cinquante de ſes vaiſſeaux allerent auſſi-tot pour les envelopper, & barrer l'entrée du port. Le vent étant tombé tout-à-coup, les quatre vaiſſeaux ſe virent obligés de combattre contre toutes les forces navales des Turcs. L'inégalité & le ſuccès de ce combat, eſt un des plus ſurprenans traits qu'on liſe dans l'hiſtoire. L'armée Ottomane rangée ſur la côte, le grand ſeigneur à ſa tête & grand nombre d'habitans de Conſtantinople en furent les ſpectateurs. Les navires des Chrétiens arrêtés dans une mer tranquille, étoient comme des fortereſſes aſſaillies par une multitude de vaiſſeaux à rames, maniés légerement, dont ils étoient à la verité attaqués de toutes parts, mais inveſtis & immobiles qu'ils étoient, ils tiroient avec une artillerie bien ſervie, & dont tout coup portoit ſur cette multitude de bâtimens qui s'approchoient ſans ordre croyant qu'il étoit indigne d'eux d'en garder dans un combat où la victoire leur paroiſſoit certaine. Le canon des quatre vaiſſeaux fit un horrible fracas de ce tas confus de navires ennemis. Il en coula pluſieurs à fond, & ceux qui lui échapperent s'embaraſſerent de telle ſorte,

qu'ils ſe ſervirent d'écueils les uns aux autres. La mer alors ſe trouva toute couverte d'armes, de dépouilles, de corps morts, & de débris de vaiſſeau.

Mahomet outré de colère & d'impatience de ſe voir vaincu par un ſi petit nombre de vaiſſeaux, quitta le rivage, & ſe fiant à ſon cheval ſeul, il entra dans la mer pour donner du courage aux ſiens. Mais ſes exhortations, ſa rage, ſa fureur, ſes menaces & ſes blaſphêmes furent inutiles. Un vent de midi s'éleva ſur le ſoir, & pouſſa les quatre vaiſſeaux victorieux dans le port, où ils entrerent ſans avoir perdu de monde. Le déſeſpoir qu'en conçut Mahomet éclata ; il frappoit la terre, il ſe mordoit, il blaſphêmoit, il voulut d'abord faire empaler le général de ſa flotte, mais il aima mieux le faire battre, il le battit lui-même, & il ne lui conſerva la vie qu'en lui faiſant perdre ſa charge & tous ſes biens.

Les aſſiegés réſolurent de brûler le pont flottant qu'avoient fait les Turcs, & dont ils étoient fort incommodés. Un Venitien auſſi habile qu'intrépide ſe chargea de le faire. Voici comme il l'entreprit : Il mit ſur trois brigantins legers, des jeunes-gens choiſis pour la hardieſſe & le courage, les exerça à lancer des feux d'artifice, & deſtina une galère Génoiſe bien armée pour les ſoutenir. Après ces diſpoſitions, on s'approcha du pont à la faveur de la nuit, & l'on commença à jetter les matieres enflammées ; mais les Turcs qui avoient été avertis par le domeſtique d'un de ceux qui étoient de cette expédition déchargerent de deſſus leur pont & leurs vaiſſeaux, une effroyable artillerie qu'ils avoient préparée. La galère Genoiſe fut d'abord fracaſſée & coulée à fond, un des brigantins fut mis en pieces & les deux autres furent pris ; aucun des hommes n'échappa, ils furent tous tués, ou noyés ou faits priſonniers. La ville ne tint pas long-tems après ce triſte évenement, elle tomba ſous l'effort des infideles, qui y commirent les plus abominables infamies, & les plus horribles cruautés. L'empereur Grec fut enſeveli ſous les ruines de ſa capitale & de ſon empire, il fut tué en combattant. Telle fut la déplorable deſtinée de cette ville.

An. J. C. 1453.

Mahomet maître de Conſtantinople & de preſque toute la Grece, n'étoit pas encore ſatisfait : ſon ambition plus va-

ſte que ſes conquêtes voyoit l'iſle de Rhodes fiere & triomphante au milieu de ſes états, & la ſeule des iſles de la Grece qui ne lui étoit pas ſoumiſe. Il réſolut de la réduire auſſi ſous ſon obéiſſance. Cette iſle appartenoit aux chevaliers de Saint Jean de Jeruſalem. On me permettra de mettre ici quelques traits qui puiſſent ſervir à faire connoître un peu ces illuſtres guerriers avant d'en venir à l'hiſtoire de leur deſtinée avec les Turcs.

Quelques marchands d'Amalfi, ville ſituée au royaume de Naples, négocioient en Syrie, & par dévotion viſitoient les lieux ſaints. Chagrins de ce que les Grecs faiſoient publiquement l'exercice de leur religion à Jeruſalem, & de ce qu'il n'y avoit aucun temple où l'on célébrât l'office Divin ſelon le rit de l'Egliſe Romaine, ils obtinrent par leurs mouvemens, & par les préſens qu'ils firent au Calife d'Egypte, la permiſſion d'y bâtir une Egliſe, qu'ils dédierent à la ſainte Vierge, & y fonderent un monaſtere de religieux de ſaint Benoît, deſtinés à recevoir des pellerins. On y ajoûta dans la ſuite un hôpital à cauſe de la multitude des pellerins qui arrivoient à Jeruſalem accablés de miſere & de maladie, fruits des mauvais traitemens des infideles, & des fatigues d'un long & pénible voyage. La chapelle de cet hôpital fut dédiée à ſaint Jean-Baptiſte. Gerard natif de Provence, en eut le premier la direction. Gerard & ſes confreres hoſpitaliers ſe ſéparerent des religieux de ſainte Marie, & firent une congrégation à part. On les nomma hoſpitaliers, ou freres de l'hôpital de ſaint Jean de Jeruſalem. An. J. C. 1048.

Raymond Dupuy, natif de Dauphiné ſuccéda à Gérard, prit le nom & la qualité de maître, donna une regle à ſes Freres, & les obligea aux trois vœux ſolemnels de religion. Les vertus que faiſoient éclatter les hoſpitaliers aux yeux des fidéles qui alloient viſiter la terre-ſainte, leur procurerent de grandes richeſſes. Dupuy qui n'en vouloit faire qu'un ſaint uſage, deſtina pour la guerre que l'on faiſoit aux infideles le ſuperflus de l'entretien des pellerins. Il ne ſe contenta pas d'employer les biens de l'hôpital contre les ennemis de Jesus-Christ, il y conſacra les hoſpitaliers même, & les départit en trois claſſes, celle des nobles, deſti-

nés à combattre pour la foi, celle des chapelains pour le ſervice divin, & celle des freres ſervans, qui n'étoient pas nobles, deſtinés cependant à la profeſſion des armes. Ces Religieux militaires ne furent pas long-tems ſans donner des preuves de leur valeur ; leurs premiers combats furent des victoires.

Les hoſpitaliers éprouverent differentes révolutions. La ville de Jeruſalem ayant été priſe par Saladin Calife d'Egypte, ils ſe retirerent à Margat, ville de Phenicie, qui leur appartenoit. Ils allerent enſuite s'établir à Ptolémaïde ; mais cette ville étant tombée au pouvoir du Calife, ils ſe réfugierent en Chypre ; ils ſe placerent à Limiſſo, que leur donna le roi de Chypre Henri de Luſignan. Les hoſpitaliers ſe voyant affermis dans cette iſle, & ne perdant point de vûe leur premiere inſtitution, qui étoit de favoriſer les pellerinages que les Chrétiens faiſoient aux lieux ſaints, armoient des vaiſſeaux pour eſcorter les fidéles qui, malgré la perte de Jeruſalem, alloient viſiter la terre-ſainte. Ils les prenoient ſur les côtes de l'Europe, les conduiſoient, & les ramenoient. Les pirates infidéles voyant que les hoſpitaliers enlevoient à leur avarice ces pellerins dont ils faiſoient ſouvent d'avantageuſes proyes, allerent attaquer ces premiers vaiſſeaux de la religion ; mais ils y trouverent une valeur intrépide. Les hoſpitaliers ne ſe contenterent pas de ménager un paſſage tranquille aux Chrétiens, ils entreprirent de netoyer la mer des corſaires qui l'infeſtoient, ils leur enleverent leurs vaiſſeaux & leur butin, & s'enrichirent de leurs dépouilles. Voilà la ſource de leurs forces maritimes, qui les rendirent enfin ſi puiſſans & ſi redoutables aux infidéles, que le ſoudan d'Egypte Melec-Seraph, arma contr'eux une flotte conſidérable qui reſta néanmoins ſans effet, parce qu'une guerre civile le retint dans ſes états.

An. J. C. 1187.

Les hoſpitaliers demeurerent environ 18 ans en Chypre, ils s'y trouvoient reſſerrés dans un bourg ouvert de toutes parts, ſans port & ſans fortifications. Cela joint aux duretés qu'ils eſſuyoient de la part du roi, à qui ils donnoient de l'ombrage, leur fit prendre la réſolution de chercher un azyle plus sûr & plus agréable. Guillaume de Villaret leur grand-maître,

maître, jetta la vûe sur l'isle de Rhodes ; mais la mort l'ayant surpris, l'exécution de ce dessein regarda Foulques de Villaret, son successeur & son frere. L'isle de Rhodes avoit éprouvé les plus fréquentes révolutions. Les Génois s'en étoient emparé : les Grecs l'avoient reprise sur les Genois, & les Sarrazins sur les Grecs. Foulques de Villaret crut qu'il ne pouvoit mieux signaler son élection qu'en s'emparant de cette isle voisine de la Palestine. Il alla trouver à Constantinople l'empereur Andronic, qui lui en donna l'investiture, en cas qu'il la pût arracher aux infideles. Il intéressa au succès de cette conquête tous les princes Chrétiens. Le Pape Clement V. qui entra vivement dans cette affaire, négocia pour cela une croisade. Charles II. roi de Sicile, & la république de Genes prêterent des vaisseaux pour transporter les Croisés. Le grand-maître qui commandoit la flotte composée de 25 galères, cotoya l'Albanie, la Morée & Candie, pour dérober son dessein à la connoissance de ceux qui le pourroient traverser, & alla débarquer en Chypre. Il n'y fut qu'autant de tems qu'il en falloit pour embarquer les hospitaliers & les effets de la Religion. Il ne s'étoit point encore ouvert sur son projet. Il fit voile vers l'isle de Rhodes, & ce ne fut qu'en route qu'il déclara le sujet de son armement. Il fit sa descente à Rhodes après une très-foible résistance, & vint à bout de s'en emparer, autant par adresse que par force. Ce fut le 15 Août 1309. qu'il y entra : les hospitaliers y prirent le nom de Chevaliers de Rhodes. An. J.C. 1309.

Les chevaliers se voyant paisibles possesseurs de l'isle de Rhodes, travaillerent pour s'y affermir à mettre leur port en bon état, & à fonder une bonne marine. Ils équiperent une flotte avec laquelle ils s'emparerent, comme nous le verrons, de sept isles voisines, qui étoient anciennement de la dépendance des Rhodiens ; sçavoir, l'isle de Leros, de Calamo, d'Episcopia ou de Piscopia, de Calchy, de Simia, de Nisaro, de Cos ou de Lango. Les chevaliers jouissoient tranquillement du fruit de leur conquête, lorsqu'Ottoman I. empereur des Turcs, leur donna de l'occupation. Ce prince qui regnoit dans une partie de la Bythinie, province de l'Asie mineure, ne vit pas sans inquiétude aux portes de ses états des voisins

auſſi formidables, il crut qu'il étoit de ſes interêts de ne leur pas donner le tems de ſe fortifier davantage. Il entreprit alors de les attaquer, de plus il y fut excité par les vives ſollicitations des fugitifs de l'iſle conquiſe. Ottoman après avoir mis une puiſſante armée ſur pied, alla débarquer dans l'iſle de Rhodes, la fit bloquer du coté de la capitale, & en forma le ſiége. Il faut remarquer ici qu'Ottoman n'eut de vaiſſeaux que pour paſſer ſes troupes dans l'iſle de Rhodes, peu éloignée du continent, & qu'il n'en fit aucun uſage pour le ſiége, parce que les Turcs n'avoient point encore de marine formée.

Ottoman croyoit bruſquer cette place, & l'emporter d'emblée, parce que les breches n'étoient pas encore réparées, ni les fortifications entierement rétablies : mais il éprouva que le courage des Chevaliers valoit autant que des murailles. Les chevaliers ſoutinrent toutes ſes attaques, repouſſerent vigoureuſement tous ſes aſſauts, lui tuerent beaucoup de monde dans des ſorties, & le contraignirent enfin à lever le ſiége, & à ſe rembarquer. Des hiſtoriens prétendent qu'Amedée V. comte de Savoye, vint au ſecours de Rhodes avec une flotte nombreuſe, qu'il fit lever le ſiége aux Turcs, qu'il les força à faire une retraite honteuſe, & que pour conſerver la mémoire de cette victoire, il avoit ôté de ſes armes l'aigle de Savoye, & mis à ſa place celles de la religion de ſaint Jean de Jeruſalem, qui ſont de gueules à la croix d'argent avec cette deviſe : F. E. R. T. ſignifiant : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.* Mais de bons critiques nient ce trait d'hiſtoire. Ils prouvent qu'Amedée étoit en Angleterre quand le ſiége de Rhodes fut levé, & que cette deviſe étoit en uſage long-tems avant le ſiége de Rhodes. Louis de Savoye mort en 1301. la portoit dans ſes monnoyes plus de dix ans avant l'expédition de Rhodes ; & on voit encore dans l'egliſe cathédrale d'Aouſte, ſur le tombeau de Thomas de Savoye, comte de Maurienne & de Piémont, pere d'Amedée, un chien avec un collier, ſur lequel on lit ce mot, *Fert*, en lettres gothiques, & ſans point de ſéparation. Ils ajoûtent que les princes de Piemont ont toujours eu une croix dans leurs armes, qu'Amedée troiſiéme qui ſe croiſa l'an

An. J. C. 1310.

1147. garda la croix au retour de la Paleſtine, pour marquer ſon expédition d'outre-mer : & qu'Amedée V. la portoit lui-même dès l'an 1304. comme il paroît par ſon ſceau, dont le pere Bouhours fait mention dans ſon hiſtoire du grand-maître d'Aubuſſon.

Cette tentative ne ſervit qu'à affermir les chevaliers de Rhodes dans leur iſle. Il firent de nouvelles fortifications, ils dreſſerent une armé navale avec laquelle ils firent la conquête de Lango, Leros & Calamo, trois iſles ſituées vers les côtes de la Natolie. Ils devinrent redoutables à tous leurs voiſins, & la terreur des pirates & des infideles. Orcan, fils & ſucceſſeur d'Ottoman ſe détermina à leur faire la guerre, par le deſir de vanger la honte de ſon pere, & par la crainte d'une puiſſance ſi formidable dès ſa naiſſance. La diviſion qui ſe trouva parmi les chevaliers lui parut favorable à ſes deſſeins, & ſembloit lui répondre du ſuccès. Il mit en mer une armée navale de quatre-vingt bâtimens de toutes grandeurs, pourvûe de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſe rendre maître de l'iſle de Rhodes. Gerard de Pins, lieutenant ou vicaire général de l'ordre, excellent homme de mer, voyant l'orage s'élever, le conjura avant qu'il fut entierement formé : il ramaſſa tout ce qu'il put de vaiſſeaux qui conſiſtoient en quatre galères, & vingt petits bâtimens auſquels ſe joignirent ſix galères Genoiſes. Avec cette petite flotte, il alla au devant des Turcs, qui ne l'attendoient pas, il prit le vent ſur eux, & les attaqua. Son intrépidité & ſa valeur ſuppléerent au nombre des combattans, il mit tellement en œuvre la ſcience maritime dans laquelle il excelloit, qu'il remporta une victoire complette. Preſque tous les vaiſſeaux des Turcs furent ou pris ou coulés à fond. Orcan eut bien de la peine à échapper au maſſacre général ; il ſe ſauva à terre, il y fut ſuivi par les chevaliers, qui lui taillerent en piéces dix-mille hommes qui devoient paſſer dans l'iſle. Gerard de Pins ayant avec ſi peu de forces fait périr la flotte des infidéles, ſi ſuperieure en nombre, alla prendre Piſcopia, petite iſle ſituée à l'orient de celle de Rhodes dont Orcan s'étoit emparée.

An.J.C.1314.

An.J.C.1321.

Ces exploits augmentoient la gloire des chevaliers de Rho-

des & le nombre de leurs ennemis. Pour être moins exposé à leur insulte, ils augmenterent les fortifications de leur isle. les infidéles n'osoient en approcher ; mais ils se vangeoient sur les isles de Chypre & de Candie, & sur les autres terres appartenantes aux Chrétiens, dans lesquelles ils faisoient de grands ravages.

Pour arrêter leurs courses, le Pape Clement VI. forma une ligue avec quelques puissances Chrétiennes. Le Pape fournit quatre galères, les Venitiens cinq, le roi de Chypre quatre, & les chevaliers de Rhodes six, & de tout cela on composa une flotte dont le commandement fut donné à Jean Biandras, prieur de Lombardie. Elle chassa les Turcs, rassura la navigation, & s'empara du port de Smyrne, qui servoit d'azile à tous les corsaires.

L'armée Chrétienne ne fut point oisive à Smyrne. Elle désoloit les infidéles qui se voyant harcelés, proposerent une tréve à des conditions si avantageuses pour les Chrétiens, qu'ils étoient persuadés qu'elles seroient acceptées. On ne voulut cependant rien conclure sans sçavoir le sentiment du Pape. On lui en écrivit, mais pendant qu'on attendoit sa réponse, les Turcs qui n'avoient fait de si belles propositions que pour mieux cacher leurs mauvais desseins, assemblerent une flotte de 150 vaisseaux, avec laquelle ils allerent surprendre Embro, ou Limbro, isle de l'Archipel, vers la côte de Romanie. A cette nouvelle les escadres Chrétiennes se joignirent sous le commandement de Jean Biandras, & allerent surprendre à leur tour la flotte des infidéles, qui ne les croyoient pas si près. Les Turcs s'étoient répandus dans l'isle où ils tenoient les Chrétiens resserrés, on s'empara de leurs vaisseaux dégarnis, on en brûla beaucoup, & il n'en échappa que 33. On fit dans cette affaire 5000 esclaves. Le grand-maître de Goson, sous qui se fit cette expédition, équippa
An.J.C.1347. l'année suivante une puissante flotte, qu'il envoya au secours du roi de la petite Armenie, & qui lui aida à chasser les Sarrasins de ses états.

Pendant que les chevaliers de Rhodes se faisoient craindre au-dehors, ils s'affermissoient au-dedans. Le grand-maître, pour rendre le port plus sûr, y fit bâtir un môle qui

qui en rendoit les approches plus difficiles, & fit ceindre de murailles la partie de la ville qui regardoit la mer.

La navigation des Chrétiens fut enſuite fort troublée dans les mers de Chypre & de Rhodes, par les Corſaires Egyptiens qui les déſoloient. Berenger qui pour lors étoit grand-maître, ſe ligua avec le roi de Chypre pour leur donner la chaſſe. Ils armerent cent vaiſſeaux de differentes grandeurs, qui furent montés par l'élite des chevaliers. Cette flotte partit d'Egypte avec un bon vent, & alla ſurprendre Alexandrie. Les chevaliers ſoutenus de ſoldats François, eſcaladerent de toutes parts la ville, qui étoit grande, bien peuplée & défendue par une forte garniſon. La victoire fut long-tems douteuſe, mais la valeur des chevaliers fut conſtante, & ſi bien ſoutenue, qu'ils forcerent enfin la ville, & y firent un grand carnage des infideles. Ils en ſortirent chargés de dépouilles des barbares, en y laiſſant une garniſon. Le ſoudan honteux de voir une de ſes plus floriſſantes villes enlevée en ſi peu de tems, & par ſi peu de monde, aſſembla toutes ſes forces pour reprendre Alexandrie. Les Chrétiens qui y étoient reſtés en petit nombre, n'étant point en état de s'y ſoutenir, ſaccagerent & pillerent la ville, mirent le feu dans tous les quartiers, & ſe retirerent encore chargés d'un grand butin. An J.C. 1365.

Jean Ferdinand d'Heredia élu grand maître, parut plus empreſſé de mériter cette éminente charge que d'en prendre poſſeſſion ; il ſignala ſon courage contre les infidéles avant que d'aller à Rhodes ſe mettre à la tête d'un ordre deſtiné à les combattre. S'étant embarqué ſur les galères de la Religion, & faiſant voile vers l'iſle de Rhodes, il rencontra une flotte Venitienne qui vouloit reprendre Patras, dont les Turcs venoient de s'emparer. Le général Venitien qui ſe ſentoit un peu foible pour une ſi grande entrepriſe, pria le grand maître de ſe joindre à lui pour cette expédition, qui devoit être auſſi glorieuſe pour la Religion de Rhodes, qu'avantageuſe à la république de Veniſe. Heredia ſe livra avec joie à une ſi belle occaſion d'acquérir de la gloire. Les deux flottes réunies mirent le ſiége devant Patras, défendue par une forte garniſon. Le grand maître avec An J.C. 1377.

ſes chevaliers bruſqua cette place & l'emporta d'aſſaut.

La réputation des chevaliers de Rhodes augmenta encore ſous le grand maître Philbert de Naillac. Ils réſiſterent à l'orgueil & aux forces du victorieux Tamerlan, ce ſuperbe vainqueur de Bajazet, qui vit tout plier ſous ſes armes. Ce conquerant fut ſi piqué du mépris qu'ils faiſoient de ſes triomphes & de ſon armée immenſe, qu'il forma le deſſein de les aller attaquer dans leur iſle; mais un roi indien qui ravageoit ſes états, fit avorter ſes deſſeins & le rappella dans ſon royaume. Les chevaliers ayant ainſi humilié la vanité du fier Tartare, devinrent les protecteurs de tous les Chrétiens du Levant: ils prirent dans la Carie un château bâti ſur les ruines de l'ancienne Halicarnaſſe, & en firent une fortereſſe qui devint l'aſile de tous les Chrétiens qui ſe ſauvoient des mains des Turcs: leur port étoit bien fortifié & rempli de toutes ſortes de navires; ils cultivoient la marine avec beaucoup d'habileté: la mer étoit couverte de leurs vaiſſeaux; ils intimidoient les corſaires; ils faiſoient trembler les Turcs, & leur nom imprimoit partout le reſpect & la crainte. Le ſoudan leur envoya un ambaſſadeur pour conclure avec eux une tréve qui devoit être auſſi avantageuſe aux Chrétiens, qu'honorable aux chevaliers.

Mais la gloire des chevaliers de Rhodes cauſoit trop d'ombrage aux Turcs & aux Sarraſins d'Egypte, pour que ceux-ci demeuraſſent long-tems tranquilles. Ils ſe ligueren ſecrettement contre ces terribles voiſins; & le ſoudan qui les croyoit invincibles à force ouverte, ſe flatta de les vaincre par ſurpriſe. Les croyant tranquilles ſur la foi de la tréve qui duroit encore, il arma le plus ſecrettement qu'il put 18 galères & un grand nombre d'autres vaiſſeaux. Cette flotte aborda à l'improviſte à une petite iſle voiſine & dépendante de la Religion; elle la ſaccagea & brula tous les petits bâtimens qui s'y trouverent. Les Sarraſins après cette expédition arriverent devant le port de Rhodes le 25 Septembre: mais
An.J.C.1440. ils furent fort ſurpris de voir les rivages bordés de troupes qui les attendoient. Le grand maître Jean de Laſtic qui avoit été averti des préparatifs du ſoudan, avoit fait les ſiens: on avoit armé huit galères, quatre gros vaiſſeaux & quelques

frégates, & la conduite en avoit été donnée à Louis de Saint Sebaſtien, maréchal de l'ordre. A la vûe des Sarraſins, le maréchal ſortit du port en bon ordre au ſon des trompettes; & quoi qu'il fût inferieur en nombre de vaiſſeaux, & qu'il eût le ſoleil en face, il leur préſenta hardiment la bataille, & pour l'engager, il fit faire une décharge de toute ſon artillerie.

Les Sarraſins qui avoient cru ſurprendre, ſurpris eux-mêmes, & voyant leur coup manqué, firent une ſage retraite. Ils approcherent leurs vaiſſeaux le plus près qu'ils purent de la terre, les tenant ſerrés les uns contre les autres, la proue tournée du côté de la mer. Ils ſe ſervirent de toute leur artillerie & d'une quantité de feux d'artifice pour tenir les chevaliers en reſpect. Cependant la nuit vint, ils en profiterent pour ſe retirer. Le maréchal averti par un priſonnier qu'ils vouloient ſe conſoler de leur mauvais ſuccès à Rhodes par la priſe de Lango, prit les devants, & y arriva avant eux. Ils furent encore très-étonnés au point du jour, lorſqu'arrivant devant cette iſle, ils virent l'armée de Rhodes forcer de rames & de voilespour venir leur livrer le combat. Se défiant de leur valeur, ne doutant point au contraire de celle des chevaliers, ils ſe retirerent dans un port appartenant aux Turcs; & comme il étoit en fort mauvais état, ils firent de tous leurs vaiſſeaux une eſtacade, dont ils croyoient que les chevaliers ne pourroient approcher, à cauſe du ſable & des bas fonds.

Le maréchal qui les avoit ſuivis, délibéra ſur le parti qu'il devoit prendre. Les officiers croyoient qu'il étoit dangereux d'attaquer des gens ſi biens retranchés; mais le maréchal pour qui une victoire difficile avoit de l'attrait, croyant auſſi qu'il lui ſeroit honteux de laiſſer échaper des ennemis que la fortune lui offroit, ſe diſpoſa à les attaquer. Il mit les ſoldat de ſes vaiſſeaux ſur les galères, & attaqua cette forteresſe flottante avec beaucoup de vigueur: le combat fut ſanglant; on étoit aux mains de toutes parts: le nombre étoit du côté des Sarraſins, l'adreſſe du coté des chevaliers, & la valeur égale entre eux: la défenſe fut auſſi vive que l'attaque. Les chevaliers étoient cependant ſur le

point de remporter une victoire complette, lorſque la nuit vint la leur dérober. Les Sarraſins ſe ſauverent à la faveur des ténebres après avoir perdu 700 hommes ; le maréchal n'en perdit que 60 en cette occaſion ; il ne parut pas moins excellent ſoldat que grand capitaine, il reçut cinq bleſſures. Après cette action il ſe retira à Rhodes.

La retraite humiliante des Sarraſins cauſa au ſoudan autant de dépit que de confuſion, & lui inſpira le deſſein de s'en vanger: il arma puiſſamment, réſolu d'immoler l'iſle de Rhodes à ſon reſſentiment ; mais ne comptant pas aſſez ſur ſes forces ſeules, il uſa d'artifices. Il voulut amuſer le grand maître par des négociations, mais celui-ci ſentit le piége. Il ſe prépara de ſon côté à ſe défendre : il fit mettre en état toutes les fortifications de la ville & de l'iſle de Lango, & fit remplir les magaſins : il rappella les chevaliers diſperſés dans differens Royaumes, & emprunta quelques vaiſſeaux des puiſſances Chrétiennes.

An J. C. 1444. La flotte du ſoudan parut à la hauteur de Rhodes au commencement du mois d'Août. Les hiſtoriens ne diſent point de quels vaiſſeaux elle étoit compoſée ; mais le pape Eugene IV. dans une Bulle qu'il donna la même année, dit qu'elle étoit très-puiſſante, qu'elle fit des efforts qu'on n'avoit point encore vûs, & que les Chrétiens n'y auroient pû réſiſter ſans un ſecours particulier du Ciel. Les Sarraſins étalerent d'abord toutes leurs forces, & les firent paſſer en revûe devant le port, ſe flattant qu'elles épouvanteroient les habitans. Elle effraya effectivement le peuple, mais elle ne fit qu'allumer le courage des chevaliers. Les Sarraſins firent le tour de l'iſle, & débarquerent 18000 hommes ; & après avoir pillé & brûlé tous les villages, ils s'approcherent de la ville capitale, & en formerent le ſiége. Ils le pouſſerent avec la derniere vigueur : leurs batteries furent bien ſervies, & ils donnerent de terribles aſſauts ; mais ils furent toujours reçus & repouſſés avec vigueur. Ennuyés enfin de n'employer contre les chevaliers qu'une rage impuiſſante, & de n'avoir fait pendant 40 jours que des efforts inutiles, ils ſe retirerent avec autant de perte que de confuſion, & allerent rendre au ſoudan des témoignages non ſuſpects de leur foibleſſe,

foibleſſe, en comparaiſon de la valeur des chevaliers de Rhodes.

Tels étoient les chevaliers de S. Jean de Jéruſalem lorſque Mahomet II. conçut le deſſein de les aller aſſiéger dans Rhodes. Il fit ſommer le grand maître de le reconnoître pour ſouverain & de lui payer tribut : il lui fit dire que ſa perte étoit aſſûrée s'il refuſoit de ſe ſoumettre, & que le vainqueur de Conſtantinople n'auroit pas de peine à ſe rendre maître de Rhodes. Le grand maître répondit en héros & en Chrétien, que le ſoudan de Babilone & d'Egypte avoient ſouvent attaqué l'iſle ſans rien gagner : que la ruine de leurs voiſins avoit tellement augmenté leur courage, qu'ils regardoient leurs retranchemens comme le tombeau des Turcs, & qu'ils aimeroient mieux être enſevelis ſous les cendres de leur ville, que de ſe livrer à des infidéles que la Religion leur feroit toujours regarder comme ennemis. Cette réponſe irrita le fier Ottoman, qui dès-lors jura la perte des chevaliers. Pour ſatisfaire à l'impatiente ardeur qu'il avoit de ſe vanger, il envoya comme un avant-coureur de ſa fureur & de ſa vengeance une flotte de 30 galères pour ravager les côtes de toutes les iſles qui appartenoient à la Religion. Il s'attendoit à les faire ſuivre par un formidable appareil de guerre ; mais une ligue qui ſe forma contre lui, ſuſpendit pour quelque tems l'exécution de ce projet. Il alla faire le ſiége de Belgrade, que l'éloquence de S. Jean Capiſtran & le courage du brave Huniade lui firent lever. Ce fut alors qu'il reprit l'entrepriſe contre l'iſle de Rhodes, & qu'il mit en mer une puiſſante flotte avec 18000 hommes de débarquement. Le commandant fit une deſcente dans l'iſle de Cos, en aſſiégea le château & le battit avec une artillerie nombreuſe. Les infidéles ayant fait breche monterent à l'aſſaut, mais ils trouverent dans les chevaliers une réſiſtance à laquelle ils ne s'attendoient pas, & qui les força à ſe rembarquer auſſi-tôt. Ils allerent de-là dans les iſles voiſines qui appartenoient à la Religion ; ils ſurprirent même un bourg de l'iſle de Rhodes, où ils mirent tout à feu & à ſang. An J.C. 1454.

Après ces ravages Mahomet laiſſa l'iſle de Rhodes tranquille pour quelque tems. Son ambition qui ſe portoit ſur

plusieurs objets, se tourna du côté de l'empire de Trébisonde ; mais pendant qu'il y faisoit des conquêtes, ses sujets faisoient de tems en tems des descentes & de fort grands ravages dans les isles dépendantes de la Religion, & en enlevoient les habitans qu'ils faisoient esclaves. Les chevaliers par représailles firent aussi des incursions sur les cotes de la Turquie. Le sultan qui ne vouloit point reconnoître cette égalité que les chevaliers affectoient en toute occasion, étant de retour de Trébisonde qu'il venoit de soumettre, sentit revivre le cruel desir qu'il avoit eu plusieurs fois d'exterminer les chevaliers établis à Rhodes & en Asie ; pour y trouver moins de difficulté, il commença par s'emparer des isles de l'Archipel qui pouvoient être favorables aux chevaliers, & continua par mettre le siége devant Mytilene, capitale de l'isle de Lesbos ; les chevaliers qui s'y trouverent y firent un horrible massacre des Turcs, & leur valeur auroit entierement humilié l'orgueil du sultan, si le gouverneur ne se fût laissé corrompre par le grand visir. Ainsi si les Turcs furent maîtres de cette ville, ce fut pour l'avoir achetée, & non pour l'avoir conquise.

Les chevaliers pour ne pas être la victime de l'orage qu'ils voyoient se former, prirent les plus sages mesures. Le grand maître fit venir à Rhodes les chevaliers de chaque nation qui avoient le plus d'expérience & de réputation. Il fit élargir & creuser les fossés de la ville, & bâtir du coté de la mer une muraille d'une toise d'épaisseur, de cent de longueur, & de six de hauteur. Mahomet envoya d'abord à Rhodes 30 galères chargées d'infanterie, qui n'eut pas plutôt mis pied à terre, qu'elle fut ou tuée, ou prise, ou obligée de se rembarquer avec précipitation.

Les mauvais succès des Turcs contre Rhodes ne faisoient qu'augmenter la fureur & la rage de leur empereur, il arma de nouveau par mer & par terre pour se saisir de toutes les avenues de Rhodes, & de toutes les isles qui la pouvoient secourir. Il se rendit maître de l'ancienne Eubée, comme je le marque ailleurs.

Pierre d'Aubusson fut fait grand-maître de l'ordre : il étoit ci-devant grand prieur d'Auvergne, & descendant des an-

ciens comtes de la Marche, l'une des plus illustres maisons de France, toujours fatale aux infidéles. Il étoit infiniment respecté dans son ordre, révéré de tous les princes Chrétiens, redouté des infidéles : aussi étoit-il prudent, éclairé, brave, fertile en ressources ; & l'ordre peut dire que s'il n'eut jamais un plus grand ennemi à combattre que Mahomet, il n'eut aussi jamais à lui opposer un si grand homme que Pierre d'Aubusson.

Le nouveau grand maître qui s'attendoit à voir bientô paroître l'ennemi, fit fermer le port avec une grosse chaîn de fer, remplir les magasins, & construire de nouvelles fortifications ; il envoya aussi de puissans secours aux isles qui dépendoient de la Religion. Le grand seigneur informé de ces préparatifs, pour l'amuser lui fit parler de paix ; mais le grand maitre ne s'en tint pas moins sur la défiance, & continua toujours de se mettre en bon état de défense. Il fit abattre les maisons de plaisance trop voisines de la ville, démolir les églises, couper les arbres, & ruiner toute la campagne, choses dont les Turcs auroient pû profiter.

Enfin Mahomet fit un appareil de guerre redoutable & proportionné à la colere dont il étoit animé ; il envoya reconnoitre la place par le général qui la devoit attaquer. C'etoit un Bacha indigne reste de l'illustre maison des Paléologues, qui avoit eu la lâcheté d'abjurer le Christianisme pour se conserver la vie. An. J. C. 1479.

Le Bacha qui avoit pris les devants fit mettre quelques compagnies de Spahis a terre pour aller a la découverte. Le commandant de la cavalerie légere de l'isle tomba brusquement sur eux, & les contraignit de se rembarquer au plutôt. Le Bacha prit le large ; chagrin d'avoir porté sur les rivages de Rhodes une fureur inutile, il alla insulter quelques isles de la Religion, & se retira ensuite dans le port de Phisco en Lycie pour y passer l'hyver.

Le printems ayant rendu la mer navigable, vers la fin d'Avril la grande armée des Turcs partit de Gallipoli, & arriva devant Rhodes le 23 Mai. Elle étoit composée de 160 vaisseaux de haut bord, sans compter les felouques, les ga- An. J. C. 1480.

liotes, les vaiſſeaux plats & de tranſport. Je ſortirois des bornes que je me ſuis preſcrites ſi je détaillois ce fameux ſiége ; c'eſt pourquoi je ne parlerai que de ce qui a rapport à la marine.

Le Bacha ayant garni toute la rade de l'iſle de ſes vaiſſeaux, fit ſon débarquement à la faveur d'un feu épouvantable. Il fit le ſiége de la place dans les formes. Pour comprendre ce qui s'y fit par mer, il faut ſçavoir que Rhodes avoit deux ports, l'un pour les galères, l'autre pour les grands vaiſſeaux. L'entrée du premier étoit défendue par une plate-forme ſur laquelle on avoit établi un fort appellé le fort S. Elme : le ſecond étoit fortifié par deux tours placées ſur les endroits où portoient les pieds de l'ancien coloſſe ; à côté de ce port étoient deux petits golfes, l'un au nord, l'autre au midi : celui du nord étoit fermé par un môle qui s'avançoit de plus de 300 pas dans la mer ; à ſon extrémité étoit la forteresſe de S. Nicolas : on voyoit à l'extrémité de l'autre golfe une autre tour qui ſervoit encore de défenſe à l'entrée du port.

Le Bacha crut qu'il s'empareroit facilement de la ville s'il ſe rendoit maître du port ; c'eſt pourquoi il attaqua la tour de S. Nicolas. Le grand-maître ayant remarqué que la mer étoit quelquefois baſſe du côté du mole, & que les Turcs pouvoient y monter facilement, il fit jetter au fond de l'eau des planches toutes hériſſées de clouds, de pointes de fer, & fit environner le fort S. Nicolas de brulots tout prêts à mettre le feu aux galères ennemies ſi elles approchoient. Le Bacha y fit donner un aſſaut le 9 Juin : ſes galeres & ſes bâtimens légers chargés de troupes s'approcherent du mole ; l'attaque & la défenſe furent effroyables ; l'artillerie foudroyoit également de part & d'autre. Les brulots préparés allerent mettre le feu aux galeres des Turcs. Ceux ci dont il y eut un horrible carnage, eſſayerent de gagner leurs vaiſſeaux, mais leur retraite fut ſi précipitée, que la plupart fut tuée ou noyée.

Le Bacha voulut entamer la place par un autre endroit ; mais n'ayant pas mieux réuſſi il revint au mole & à la tour de S. Nicolas. Comme cette forteresſe n'etoit ſéparée de la

terre que par un canal, les Turcs firent conſtruire un pont ſur lequel ſix ſoldats pouvoient marcher de front, & qui devoit traverſer ce petit bras de mer. Un ingénieur ſe chargea de faire porter un bout de ce pont flottant ſur le môle de la tour ; pour y réuſſir, la nuit il alla jetter près du mole un ancre : il avoit paſſé dans ſa boucle un cable, & par le moyen d'un cabeſtan poſé au rivage, il devoit attirer le bout du pont juſque ſur le mole : un matelot de l'iſle qui s'en apperçut ſe jetta dans la mer ; & comme il étoit excellent plongeur, il nagea entre deux eaux, & alla retirer l'ancre. Les Turcs ayant commencé à tirer le cable, amenerent l'ancre ſans remuer le pont. Le Bacha voyant ce coup manqué fit une autre manœuvre : il fit remorquer le pont par un grand nombre de barques qui l'amenerent ſur le mole : il fit en même tems mettre à terre une grande quantité de ſoldats dont il avoit chargé ſes galères & des vaiſſeaux plats : ils allerent à l'aſſaut avec une ardeur incroyable & un épouvantable bruit de tambours & de trompettes mêlé de cris. L'obſcurité de la nuit les favoriſoit ; mais le grand-maître fit faire ſur eux une ſi furieuſe décharge d'artillerie qu'il en perit encore dans cette occaſion un très-grand nombre : le pont fut rompu, & tous ceux qui étoient deſſus ſe noyerent. Pendant ces terribles combats, le ſpectacle qu'offroit la mer étoit auſſi affreux.

D'Aubuſſon avoit lâché des brûlots ſur les galères Ottomanes qui battoient le fort ; elles furent bien-tot toutes en en feu & détruites avec un fracas & des cris épouventables. Les Turcs au retour du jour furent effrayés en reconnoiſſant leur perte ; quatre galeres & pluſieurs gros vaiſſeaux avoient été brulés, ils virent la mer couverte de rames briſées, de mats flottans, de turbans, de fléches, de débris de vaiſſeaux, des ruines du pont qu'on avoit mis en piéces, de cadavres de ſoldats maſſacrés. Cet horrible ſpectacle ne fut pas capable de déſarmer leur fureur ; ils combattirent avec un nouvel acharnement juſqu'à dix heures qu'ils furent contraints de ſe retirer avec perte.

Le Bacha porta d'un autre côté ſes attaques, mais elles n'eurent pas plus de ſuccès, il trouva partout une valeur ſu-

périeure à la ſienne. Enfin après avoir perdu 10000 hommes & un grand nombre de vaiſſeaux, il réſolut de lever le ſiége. Lorſqu'il ſe diſpoſoit à la retraite, il parut deux vaiſſeaux Eſpagnols qui venoient au ſecours de Rhodes : ils faiſoient voile avec un vent favorable : les Turcs étant ſous le vent ne pouvoient aller à eux, ils ſe diſpoſerent ſeulement à les foudroyer par leur artillerie quand ils approcheroient du port. Les deux vaiſſeaux Eſpagnols ſe préſenterent à la portée du canon, firent eux-mêmes un feu terrible, pendant que preſque tous les coups des Turcs portant à faux ; ne firent d'autre mal que de deſemparer du grand mât l'un des vaiſſeaux Eſpagnols, qui ne voulant pas trop s'approcher du port, de peur que la violence du vent ne les briſât contre les murs, attendirent pour cela que le vent fût paſſé. Le jour ayant paru, le vaiſſeau démâté entra ſans peine dans le port : l'autre fut inveſti par 24 galeres Turques ; mais comme il étoit bien fourni d'artillerie, il ſe défendit pendant trois heures ; & après avoir fort maltraité les galères qui l'attaquoient, vint a bout d'entrer auſſi. Ces deux vaiſſeaux annoncerent à Rhodes un ſecours prompt & puiſſant qui venoit d'Italie, la joie en éclata dans la ville. Le Bacha informé du ſujet de cette allégreſſe publique, précipita ſon départ, & fit voile le 19 Août vers Conſtantinople, où il fut témoin & victime des fureurs de l'impétueux Mahomet, qui ne lui laiſſa la vie qu'en le privant de ſes charges & de ſa liberté.

Les armes de Mahomet n'avoient pas ailleurs le même ſucces que devant Rhodes. Il avoit envoyé Achmet en Italie avec une flotte de 100 vaiſſeaux. Ce bacha fit voile vers Otrante, ville de la Pouille dans le royaume de Naples. N'ayant pu la ſurprendre comme il en avoit eu le deſſein, il en forma le ſiége, la prit & y ſignala ſa barbarie par des cruautés & des abominations.

Cette conquête ne conſola pas Mahomet de l'humiliation qu'il avoit reçue de la part des chevaliers de Rhodes, & ne lui fit pas perdre le deſir de les exterminer. Au-contraire, il ne faiſoit que s'enflammer de plus en plus. Se perſuadant que ſes armes ne devoient être victorieuſes qu'entre ſes

mains, il assembla une flote de 200 vaisseaux, & une armée de 300000 hommes qu'il voulut commander lui-même. Il partit effectivement de Constantinople, ne doutant point que Rhodes & ses chevaliers ne fussent bientôt immolés à sa fureur. Il avoit même déja passé le détroit, lorsque la mort le surprit, & détruisit en lui les plus ambitieux projets, car Rhodes n'étoit pas l'unique objet de ses armes, il vouloit encore faire de toute l'Italie une nouvelle province de son empire, & il le paroît par une inscription qu'il vouloit qu'on mit sur son tombeau. An. J.C. 1481.

LIVRE XV.

De la Marine des Turcs depuis Mahomet II. jusqu'à Selim II.

Bajazet II. fils aîné de Mahomet, comme quelques auteurs le prétendent (car ce fait est contesté) monta sur le thrône de son pere, & ne dégénéra point de ses ancêtres en cruauté.

Le commencement de son regne fut agité par les troubles qu'excita son frere qui lui disputoit l'empire. Il eut aussi quelques démêlés avec les nations voisines, qui occasionnerent une guerre assez longue. Lorsque tout fut pacifié, il demeura quelque tems tranquille; mais son caractère remuant ne lui permettant pas long-tems le repos, il projetta de faire la guerre aux Venitiens. Il en trouva un prétexte assez spécieux dans la protection que cette république avoit autrefois accordée à ses ennemis. D'un autre côté, Louis Sforce Duc de Milan, qui étoit depuis long-tems en guerre avec les Venitiens, fit tant de mouvemens auprès de Bajazet, qu'il le détermina à déclarer la guerre à la république. Cet empereur mit en mer une flotte de 270 vaisseaux. Elle sortit du détroit, & fit voile vers le Negrepont, de-là elle s'avança jusqu'à Napoli de Romanie. Celle des Venitiens, commandée par Antoine Grimani, étoit composée de 46 galères, de 17 grands vaisseaux marchands & de 80 autres navires, tant An. J.C. 1499.

brigantins que vaiſſeaux légers. Elle mouilla devant Modon, pour obſerver de-la les mouvemens des Turcs. Grimani ayant appris qu'ils s'approchoient de lui, prit le large & ſe rangea en bataille à l'iſle de Sapienza. Il s'avança avec quatre galères, & vint reconnoître l'armée ennemie. Il ne tenoit qu'à lui de la faire attaquer, & il avoit tout lieu de le faire avec avantage parce qu'il avoit le vent ſur elle ; mais au lieu d'en profiter il s'en retourna à Modon. Les Turcs erroient à la vûe des Venitiens en attendant que le vent changeat.

Cependant André Loretan vint fortifier l'armée Vénitienne de quatre gros vaiſſeaux & de onze brigantins. Grimani fut alors obligé de céder à l'empreſſement des officiers, qui demandoient qu'on livrât bataille ; l'action fut enfin engagée. Deux vaiſſeaux Venitiens accrocherent deux gros vaiſſeaux de l'armée Ottomane, qui ſe défendirent avec valeur, ils y jetterent beaucoup de feux d'artifice, dont la flamme fut portée par le vent ſur les vaiſſeaux Chrétiens même, qui en furent conſumés, tandis que les vaiſſeaux Turcs furent ſecourus à propos. Grimani déconcerté par cette premiere diſgrace, ſe retira à l'iſle de Prodona. Les Turcs maitres du champ de bataille, à peu de frais, y reſterent quelque tems. Grimani craignant que les ennemis ne le pourſuiviſſent, alla ſe mettre en ſureté à l'iſle de Zante. Il y fut bientot joint par 22 galères Françoiſes parties de Provence pour ſecourir l'iſle de Rhodes, mais qui ayant trouvé cette iſle tranquille, vinrent au ſecours des Venitiens. Avec ce nouveau renfort, Grimani alla chercher les Turcs, qui étoient à la rade de Caſtel Torneze ; il les apperçut la poupe aſſez près de terre, & la proue tournée vers la mer. Ce général intimidé à la vûe de cette flotte, n'oſa pas l'aller attaquer. Il ſe contenta d'envoyer ſur eux ſix mauvais navires enflammés par des matieres combuſtibles dont ils étoient remplis, la flotte des Turcs n'en fut nullement endommagée, & cette conduite de Grimani ne fit que leur donner de nouvelles preuves de ſa lâcheté. Ce général fut rapellé à Veniſe & dépouillé de ſa charge par le Prégadi, conſeil du ſenat où reſide toute l'autorité de la ſeigneurie.

Les Turcs ſe voyant maitres de la mer, allerent ſans obſtacle

obſtacle s'emparer de Lepante. Les Venitiens voyant leurs finances épuiſées, leurs troupes affoiblies, leurs ennemis multipliés, envoyerent à Bajazet un ambaſſadeur, pour lui demander la reſtitution de Lepante & la paix; on refuſa d'abord l'une & l'autre; cependant Bajazet feignant de vouloir bien en venir à un accommodement, fit dire enſuite aux Venitiens qu'il leur accorderoit volontiers la paix, s'ils conſentoient de lui livrer d'abord Modon, Coron, & Napoli, & s'ils s'engageoient de lui payer tous les ans un tribut. La république ne voulut point entendre à des conditions ſi dures, elle prit le parti d'envoyer du ſecours aux villes que le grand-ſeigneur demandoit, prévoyant bien qu'il ne manqueroit pas de les aſſieger. Ce ſecours conſiſtoit en 10 galères & 6 gros vaiſſeaux.

Les Venitiens ne furent point trompés. Bajazet envoya effectivement une flotte de 200 vaiſſeaux attaquer Napoli. An. J.C. 1500. Les habitans ſe défendirent avec vigueur, & firent une ſortie dans laquelle les Turcs perdirent bien du monde, ce qui les obligea d'abandonner le ſiége de cette place, d'où ils vinrent faire celui de Modon. Dans le tems qu'ils attaquoient cette place avec aſſez d'avantage, & qu'ils en avoient déja enlevé un faubourg, Jerôme Contarin qui étoit à Zante, partit avec les vaiſſeaux de la république de Veniſe, pour aller donner du ſecours aux aſſiegés, ou du moins pour inquiéter les aſſiégeans. Les Turcs qui étoient à l'iſle de Sapienza voyant approcher les Venitiens, envoyerent contre eux cent vaiſſeaux. Les deux flottes ſe joignirent & en vinrent aux mains. Le combat fut d'abord aſſez vif, & l'avantage étoit du côté des Venitiens; mais dans le tems qu'ils commençoient à triompher, & que les Turcs penſoient à s'aller briſer ſur le rivage pour ſe ſauver, le vent tomba tout-à coup, & le calme fut ſi grand, que les galères avoient peine à ſe joindre. Ce changement de tems cauſa la perte des Venitiens. Les Turcs reprirent courage, ils revinrent à la charge, & ſe battirent avec une fureur qui déconcerta leurs ennemis, ils vinrent à bout de couler à fond la principale galère des Venitiens, ils en prirent une autre, & celle de Contarin faiſant eau de tous côtés, obligea ce general de paſſer dans une

autre. Celui-ci ſe voyant ainſi maltraité, ſe retira à Zante, pour ſe radouber, & les Turcs retournerent devant Modon.

Le Général Venitien ayant remis ſes vaiſſeaux en état, alla une ſeconde fois au ſecours de Modon. Il mena cinq galères chargées de vivres pour ravitailler la place. Quatre paſſerent au milieu des Turcs, & après avoir échappé à leur artillerie, entrerent dans le port. Les habitans n'eurent pas plutôt appris l'arrivée de ces munitions de bouche, que preſſés par la faim, ils coururent en foule au port, ainſi que ceux même qui étoient commis à la défenſe des murs. Les Turcs ayant apperçu que les murs étoient dégarnis, & les breches abandonnées, planterent les échelles, entrerent dans la ville ſans obſtacle, & maſſacrerent tout ce qui s'offrit à eux. Les habitans rappellés par les cris de ceux qu'on égorgeoit, firent des efforts impuiſſans pour repouſſer les Turcs; ils furent preſque tous taillés en piéces, & ce qui échappa à l'épée des infidéles, mit le feu à la ville, qui fut priſe à demi brulée. Les Venitiens voyant Modon au pouvoir des ennemis, prirent le large pour s'en retourner à Zante; mais ils furent aſſaillis d'une tempête, qui déſempara leurs vaiſſeaux, & les jetta ſur differens rivages.

Les Turcs porterent leur armes victorieuſes devant Coron. Les habitans effrayés du ſort de leurs voiſins, aimerent mieux ouvrir leurs portes, que de s'expoſer aux hazards d'un ſiége. Les infidéles qui voyoient la victoire voler ſur leurs pas, ſe préſenterent devant Napoli, perſuadés que le bruit de leurs triomphes avoit ôté à ceux qui la devoient défendre, le courage de leur réſiſter. Les voyant cependant diſpoſés à ſoutenir un ſiége, ils députerent Paul Contarin noble Venitien établi à Coron, qu'ils avoient amené avec eux, afin qu'il engageât la garniſon de Napoli à ſe rendre. Contarin ſe voyant près de la place, pouſſa ſon cheval, ſe déroba à ceux qui l'eſcortoient, entra dans la ville, & fortifia le courage des habitans, déja fort réſolus à ſe défendre. Les Turcs déſeſperant de prendre la place par compoſition, firent avancer leur armée, pour en faire le ſiége; mais pendant qu'ils la battoient, il ſe formoit un orage auquel ils ne s'attendoient pas. Benoît Pezaro étoit arrivé à

Zante ; l'armée diſperſée s'y étant auſſi rendue, il raſſembla & arma tous les vaiſſeaux qui pouvoient tenir la mer, & en compoſa une flotte de 18 grandes galères, de 25 plus petites & de 20 autres bâtimens. Il mit au plus vîte à la voile pour aller ſecourir Napoli. Les Turcs intimidés de ſes approches n'oſerent pas l'attendre, ils levèrent le ſiege à la hâte, & prirent la route de Conſtantinople. Pezaro les ſuivit, & chemin faiſant il s'empara de l'iſle d'Egine & de celle de Metelin, il brûla Tenedos, & forçant de voiles, il attrapa les Turcs à l'entrée du détroit, il donna ſur leur arriere-garde, leur prit pluſieurs vaiſſeaux, alla piller & ravager quelques-unes de leurs iſles, & s'en retourna à Zante, chargé de butin. Il y fut joint par une flotte eſpagnole que commandoit Ferdinand Conſalve : ils prirent enſemble Cephalonie & quelques autres places. Après ces expéditions Conſalve s'en retourna en Sicile, & Pezaro avec quatorze galères bien armées, alla s'emparer de quelques galères que Bajazet venoit de faire lancer à l'eau à la Prevere, à l'embouchure du golfe de Larta.

Les conquêtes que Bajazet avoit faites ſur les Venitiens allarmerent l'Italie. Le pape Alexandre VI. pour détourner l'orage dont elle étoit menacée, engagea la plûpart des princes Chrétiens dans une ligue contre les Turcs. L'empereur, les rois de France, de Caſtille, de Portugal, & de Hongrie y entrerent. Le pape étoit à la tête de cette ligue, dans laquelle on n'oublia pas de faire entrer auſſi les chevaliers de Rhodes. On comptoit tellement ſur leur valeur, que leur grand-maître fut nommé généraliſſime de l'armée Chrétienne. Les princes ligués obſerverent religieuſement leur parole. Louis XII. roi de France envoya une eſcadre de huit galères bien équipées, & chargées de troupes de débarquement, ſous la conduite de Philippe de Cleves-Raveſtein, qui avoit ordre de ſuivre en tout les ordres du grand-maître. Celui-ci de ſon côté arma beaucoup de vaiſſeaux de guerre, de galères, de galiotes & de barques. Tous ces vaiſſeaux devoient ſe joindre à la flotte Venitienne compoſée de 30 galères. An J.C. 1501.

Raveſtein qui ne vouloit point partager avec d'autres l'honneur d'une expédition éclatante, alla mettre le ſiége devant

Metelin ſe croyant aſſez fort pour s'en rendre le maître avant la jonction des alliés. Il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il s'étoit trompé. La place étoit bien fortifiée & défendue par une bonne garniſon. Comme il ne put la forcer, il envoya à Rhodes pour preſſer le départ de la flotte des chevaliers. Le grand-maitre entraîné par la vivacité de ſon zele, fit partir auſſi-tôt douze vaiſſeaux qui allerent l'attendre à Lango. Il les ſuivit avec trente navires, & arriva le vingt-trois Novembre. Il y apprit en arrivant que Raveſtein après une perte conſidérable avoit été obligé de lever le ſiége & de ſe ſauver. Ce mauvais ſuccès déconcerta la ligue, qui ne tarda pas à ſe défunir ; tous ces grands préparatifs ſe terminerent à la conquête de l'iſle
An.J.C.1502. de Sainte Maure, ſituée au nord de Cephalonie. Pour Raveſtein, il ſe retira en France, & rejetta hautement ſur le pape la faute qu'il avoit faite d'attaquer Metelin, ſans attendre du ſecours. Il diſoit que le pape avoit toujours parlé de cette ville comme d'une place très-facile à prendre.

Le grand-maître de Rhodes ayant fait d'inutiles efforts pour ranimer la conféderation languiſſante, & voyant tous les projets qu'il avoit fait contre les infidéles, entierement évanouis par la ſéparation des flottes liguées, ne voulut pas que ſon armement fut oiſif. Il tenoit en mer les galères de la religion, commandées par le chevalier de Villaragut. Elles rangeoient les côtes de la Syrie & de l'Egypte ; elles y rencontrerent une flotte de Turcs & de Sarraſins, qui portoit de riches marchandiſes d'Alexandrie à Conſtantinople. Villaragut attaqua cette flotte, battit & mit en fuite l'eſcorte, & ſe ſaiſit de tous les vaiſſeaux marchands, qu'il conduiſit au port de Rhodes.

Les Venitiens voyant la ligue rompue, les princes Chrétiens, ſelon leur coutume, diviſés au-lieu de ſe réunir con-
An.J.C.1503. tre les infidéles, & ſe voyant eux-mêmes ſur le point d'être immolés à l'ambition de Bajazet dont ils avoient ſujet de redouter la puiſſance, firent avec lui la paix, ou plutôt l'acheterent en lui abandonnant l'iſle de Sainte Maure.

La république de Veniſe recouvra ainſi la tranquillité par une paix forcée. Bajazet de ſon côté ne paroiſſoit pas diſpoſé

à faire de mouvement. Les chevaliers de Rhodes étoient alors les ſeuls qui portaſſent les armes contre les Turcs. Ils troubloient leur navigation & celle des Egyptiens dans toutes les mers du Levant ; ils déſoloient leurs vaiſſeaux marchands & leurs corſaires, & remportoient ſur eux des avantages continuels. Cette ſuite de proſpérités irrita contr'eux Bajazet & le ſoudan. Ils ſe liguerent ſecrettement contre les chevaliers, & firent tous les préparatifs néceſſaires pour les combattre. Comme le ſoudan manquoit de vaiſſeaux, & qu'il n'avoit point de bois dans ſes états pour en conſtruire, le grand ſeigneur lui prêta quatre galères armées, il lui permit d'acheter à Conſtantinople des vaiſſeaux marchands & & des aggrés pour la marine, & de faire couper des bois dans la forêt voiſine du mont Negro (*a*). On les travailla ſur les lieux, & ils furent apportés à Alexandrie, prêts à être employés.

Quand l'armement du Soudan fut prêt, Bajazet fit ſortir de ſes ports une flotte compoſée d'un grand nombre de galliotes, de flutes & de bâtimens de differentes grandeurs, commandée par le fameux corſaire Camali ; pluſieurs autres corſaires ſe joignirent à lui ; il alla par ordre du ſultan faire une deſcente dans l'iſle de Rhodes, où il devoit mettre tout à feu & à ſang ; mais ſa fureur y trouva une barriere à laquelle il ne s'attendoit pas. Le grand-maître Emeri d'Amboiſe, frere du Cardinal de ce nom, reçut Camali en homme préparé. Celui-ci n'eut pas plutôt mis ſes troupes à terre, que les chevaliers répandus dans l'iſle, les envelopperent & les taillerent preſque toutes en piéces. Camali aiant ramaſſé ce qui avoit échappé à l'épée des chevaliers, remit à la voile, & eſſaya de ſe vanger ſur les iſles de Simia, de Tilo, & de Niſſaro de la perte qu'il avoit faite à l'iſle de Rhodes ; mais il n'y fit éclater qu'une fureur inutile. Tous ces mauvais ſuccès n'ayant fait que ralumer ſa rage, il ſe flatta de l'aſſouvir entierement dans l'iſle de Lango ; mais ſur la nouvelle qu'il reçut, que le grand-maître y avoit jetté des chevaliers & des troupes, il tourna ſes vûes du côté

(*a*) Aujourd'hui nommé le mont Amañ qui eſt une chaine de montagnes qui s'étend depuis la Mediterranée juſqu'a l'Euphrate, & le long du golfe d'Ajazzo, entre la Caramanie & la Syrie.

de Lero, petite iſle vers la côte de la Natolie, qui étoit défendue par un jeune chevalier âgé de 18 ans. Camali bat-
An.J.C.1506. tit le château avec toute ſon artillerie, & renverſa un pan de muraille. Le jeune commandant qui n'avoit qu'une foible garniſon, fit habiller en chevaliers de Malte tous les habitans de l'iſle, les femmes même, les fit paroître ſur la breche, & fit en même-tems jouer toute ſon artillerie. Les Turcs croyant qu'il étoit arrivé la nuit dans l'iſle un nouveau ſecours de chevaliers, prirent l'épouvante, leverent le ſiége & s'enfuirent.

Le ſoudan pour ſatisfaire aux engagemens qu'il avoit pris avec Bajazet, envoya contre les chevaliers, ſept flutes chargées de troupes de débarquement. Celui qui les commandoit voulut eſſayer de prendre Lango. Deux de ſes flutes prirent les devants pour reconnoître cette iſle; comme elles s'approchoient le gouverneur du château les fit inveſtir par deux de ſes galères: ceux qui montoient ces flutes ne ſe ſentant point aſſez forts pour réſiſter, gagnerent la côte de Lango, y débarquerent, & allerent ſe cacher dans l'iſle. Les chevaliers monterent ſur ces deux flutes & allerent à la rencontre des cinq autres. Celles-cy qui ne ſçavoient point ce qui s'étoit paſſé, laiſſerent approcher les deux flûtes ſans aucune défiance; mais elles furent bien ſurpriſes, lorſqu'elles ſe virent attaquées: les deux galères de l'ordre qui s'étoient miſes à l'abri d'un cap, ſortirent de cette embuſcade, ſe joignirent aux deux flutes, & ſe rendirent maîtres des cinq autres.

Les chevaliers enleverent auſſi au ſoudan ſa grande caraque,
An.J.C.1507. nommée la *mogarbine*, la reine des vaiſſeaux, ou la reine de la mer. C'étoit un vaiſſeau d'une énorme grandeur, la proue étoit plus élevée que la pointe du plus grand mât des plus hautes galères, ſix hommes pouvoient à peine embraſſer ſon mât; ce bâtiment avoit ſept étages, dont deux étoient ſous l'eau, il portoit 1000 ſoldats, outre les marchands & les matelots, & il étoit armé de plus de 100 piéces de canon. Il partoit tous les ans d'Egypte pour porter en Afrique & à Conſtantinople les riches marchandiſes des Indes, que le ſoudan tiroit par la mer rouge. Le grand-maître d'Aubuſſon

avoit inutilement tout mis en œuvre pour l'enlever ; mais cet avantage étoit réſervé à Emeri d'Amboiſe. Il donna ordre au chevalier de Gaſtineau commandeur de Limoges de monter le premier vaiſſeau de la religion, & d'aller attaquer la Mogarbine, mais d'employer d'abord plutôt la ruſe que la force. Le commandeur fit voile vers Candie, il apperçut la caraque & s'en approcha. Lorſqu'il fut à la portée du canon, il fit ſommer le capitaine de ſe rendre ; celui-ci répondit avec la fierté d'un homme qui croit n'avoir rien à craindre. Le commandeur lui envoya pluſieurs fois ſon canot pour l'amuſer, & cependant il s'approchoit toujours de lui. Lorſqu'il crut avoir trouvé l'occaſion favorable, il lui envoya une bordée qui tua le commandant, beaucoup d'officiers, & grand nombre de ſoldats & de marchands qui étoient ſur le tillac. Les Sarraſins voyant que le chevalier ſe diſpoſoit à leur en donner une ſeconde, amenerent le pavillon & les voiles, & ſe rendirent. On en fit paſſer une partie ſur le vaiſſeau de la religion, & des chevaliers allerent prendre leur place. Quelque tems après, les chevaliers prirent encore aux Sarraſins trois vaiſſeaux ſur les côtes de Chypre.

Ce ne fut pas là le dernier échec que Campſon Soudan d'Egypte reçut des chevaliers. Il diſpoſoit unarmement conſidérable pour troubler le commerce que les Portugais faiſoient aux Indes. Il envoya vingt-cinq vaiſſeaux au golfe d'Ajazzo pour y couper du bois de conſtruction qu'il devoit envoyer par le Nil juſqu'à Suez & de-là dans les ports de la mer rouge. Le grand-maître s'interreſſant pour le roi de Portugal, mit en mer 18 vaiſſeaux de differentes grandeurs, 4 galères, & la grande caraque de la religion. Il donna le commandement des galères à André Damaral Portugais, & celui des vaiſſeaux à Philippe de Villiers-L'iſle-Adam. Les galères rangerent la côte de l'iſle de Rhodes ; les vaiſſeaux prirent le large pour éviter les calmes dangereux dans ces mers, cotoyerent la Caramanie pour n'être point apperçus, & allerent joindre les galères au cap de Saint André, ſitué à l'eſt de l'iſle de Chypre. La flotte des chevaliers fut apperçue des Sarraſins qui en prirent l'allarme. Ils tinrent auſſi-tôt un conſeil dans lequel ils ſe trouverent tous

An. J. C. 1208.

diviſés. Les uns vouloient qu'on ſerrât les vaiſſeaux contre terre, qu'on débarquât toute l'artillerie & qu'on en dreſſât des batteries pour empêcher les vaiſſeaux Chrétiens d'approcher. Les autres repréſenterent qu'une telle conduite ſeroit honteuſe pour le ſoudan, & pour ſon neveu qui étoit leur commandant, & qu'il étoit de leur honneur d'aller au-devant de leurs ennemis qui étoient plus foibles qu'eux. Ce ſentiment fut ſuivi. La flotte Chretienne eut auſſi ſes diviſions. Les deux generaux eurent une diſpute qui penſa ruiner l'entrepriſe. Ils en ſeroient venu aux mains, ſi la prudence de l'Iſle-Adam n'eut pas cedé à la fierté de Damaral.

Le François vouloit qu'on laiſſât ſortir du golfe la flotte Egyptienne chargée de ſon bois pour l'attaquer en pleine mer, perſuadé qu'il étoit dangereux de l'attaquer dans le golfe, où elle pouvoit être défendue par des batteries dreſſées à terre. Le Portugais vouloit qu'on allât forcer les Infidéles dans le golfe. Le François ſacrifia ſon reſſentiment particulier au bien public, & ſe ſoumit à cet avis tout imprudent qu'il paroiſſoit. On s'approcha du golfe en bon ordre. Les Infidéles réſolus à ſe battre en ſortirent faiſant bonne contenance. Lorſque les deux flottes furent en préſence, on ſe diſpoſa de part & d'autre au combat. Les Sarraſins firent d'abord entendre un bruit épouventable de cris & de hurlemens mêlés au ſon de leurs timbales & de leurs autres inſtrumens de guerre. Les chevaliers y répondirent avec des trompettes, des tambours, des hautbois. Peu après ils firent ſur la flotte Egyptienne une décharge de toute leur artillerie, ſi bien conduite, qu'elle la mit en deſordre. Les Infidéles ſe remirent cependant, & combattirent avec une valeur ſurprenante ſous les ordres du neveu du ſoudan, qui faiſoit en même-tems les fonctions d'un grand capitaine & d'un excellent ſoldat. L'artillerie fut bien ſervie des deux côtés; la mêlée fut ſanglante, & pendant trois heures la victoire toujours incertaine. Les Sarraſins ſe virent enfin obligés de céder à la force & au courage des chevaliers. Ceux-ci ayant maltraité & enlevé pluſieurs bâtimens de la flotte ennemie, porterent tous leurs efforts ſur le vaiſſeau du neveu du ſoudan. Ce general les ſoutint avec

avec une intrépidité aſſurée, & quoiqu'il ſe trouvât le plus foible, il préféra une mort honorable à une fuite honteuſe. Il fut tué en combattant. Dès que les Egyptiens ſe virent ſans chef, ils chercherent leur ſalut dans la fuite, ils abandonnerent leurs vaiſſeaux & gagnèrent la terre, les uns à la nage, les autres dans des chaloupes. Les chevaliers ſe ſaiſirent des vaiſſeaux abandonnés, ils pourſuivirent les fuyards juſqu'à terre, & prirent tout ce qui ſe trouva ſur le rivage, ils brûlerent tous les bois deſtinés pour la conſtruction des vaiſſeaux, & conduiſirent à Rhodes onze bâtimens ennemis, quatre galères, une nombreuſe artillerie, de riches dépouilles & quantité d'eſclaves. Le reſte de la flotte Egyptienne fut brûlé ou coulé à fond.

Après la mort de Bajazet, Selim I. ſon fils monta ſur le thrône des Ottomans, qu'il cimenta du ſang de ſes proches. An. J.C. 1512. Ce prince par ſes qualités militaires pouvoit être comparé à ſes plus illuſtres ancêtres ; mais il ne fit rien ſur mer, il n'eut que des armées de terre qu'il conduiſit en Perſe & en Egypte. Il auroit cependant beaucoup animé la marine, ſi ſes projets n'avoient pas été déconcertés. Il avoit formé le deſſein d'exterminer les chevaliers de Rhodes, ou de les chaſſer de l'iſle ; mais la mort l'ayant moiſſonné au milieu de ſes plus belles eſpérances, la gloire en fut réſervée à ſon fils.

Soliman II. fils de Bajazet attaqua d'abord les Chrétiens en Hongrie, & après leur avoir enlevé Bellegrade, il penſa An. J.C. 1520. à porter ſes armes triomphantes du côté de Rhodes. Tout le portoit à cette expédition. La honte dont Mahomet II. fut couvert devant cette place ; la ſituation de cette iſle placée au milieu de ſes états, remplie d'ennemis puiſſans & redoutables à ſes ſujets ; les princes Chrétiens brouillés & armés les uns contre les autres & les intelligences ſecrettes qu'il entretenoit dans la ville.

Soliman ſe prépara donc ſérieuſement à la conquête de Rhodes ; mais pour couvrir ſon deſſein, il prétexta d'autres projets. Le grand-maître ne prit point le change, il vit bien que l'orage le menaçoit, il ſe diſpoſa à le recevoir ; c'étoit Philippe Villiers de l'Iſle-Adam, d'une illuſtre maiſon de

France. Perſonne n'étoit plus capable que lui de réſiſter à toute la puiſſance Ottomane. Il étoit d'une fermeté que rien ne pouvoit ébranler ; ſa prudence égaloit ſa fermeté ; les évenemens ne le ſurprenoient jamais, il les prévoyoit avec une habileté merveilleuſe ; ſon activité étoit ſouvent la cauſe de ſes ſuccès, & il étoit doué d'une grandeur d'ame que les plus affreuſes diſgraces ne pouvoient abbattre ; informé des formidables aprêts de Soliman, il fit tout ce que pouvoit faire un grand homme pour ſe défendre ; & ſi les Turcs ſe préparoient à Conſtantinople pour le bien attaquer, il ſe diſpoſoit à Rhodes à les bien recevoir.

An J.C. 1522. Les hoſtilités commencerent par la priſe d'un brigantin que les infidéles enleverent à la vûe de l'iſle. Ce coup fut regardé comme une déclaration de guerre ; & comme le ſignal du ſiége de Rhodes. Trente vaiſſeaux devancerent l'armée des Turcs, & firent une deſcente dans l'iſle de Lango, qu'ils avoient deſſein de piller & de brûler ; mais le chevalier qui y commandoit les repouſſa, & ils furent obligés de ſe retirer après avoir perdu bien du monde. Ces 30 vaiſſeaux s'approcherent de Rhodes pour intercepter les ſecours qu'on y pouvoit envoyer : ils furent bientôt ſuivis de 100 autres, & ceux-ci du reſte de l'armée : elle ſe trouva compoſée de 400 vaiſſeaux de toutes les grandeurs ſortis des ports de Conſtantinople, de la Syrie, de la Paleſtine, & de l'Egypte. L'armée de terre étoit de 140000 hommes & de 60000 pionniers.

Ce formidable appareil auroit effrayé une ville qui n'avoit que 4500 hommes de garniſon & 600 chevaliers, ſi le courage de ceux qui la défendoient n'avoit pas été ſupérieur au péril. Le grand-maître pour montrer à ſes ennemis qu'il ne les craignoit pas, fit arborer les étendarts de la Religion ſur les tours & ſur les baſtions au ſon des fifres, des tambours & des trompettes. Pendant les treize premiers jours, les infidéles furent occupés à débarquer leurs troupes & tout ce qui étoit néceſſaire pour le ſiége. Ils le commencerent par une décharge de leur artillerie qui étoit nombreuſe & qui fut toujours bien ſervie. On leur répondit avec la même vivacité, & les chevaliers les pouſſerent avec tant d'a-

vantage, que Soliman fut obligé de venir ranimer par ſa préſence ſes troupes rebutées qui commençoient à s'ébranler. La deſcription de ce fameux ſiége n'entre point dans mon projet ; ceux qui la voudront voir peuvent la lire dans l'hiſtoire des chevaliers hoſpitaliers par l'abbé de Vertot. Je me contenterai de dire que ce ſiége fut un des plus cruels qu'on ait vû, puiſque 40000 Turcs y furent tués, & qu'il en périt autant par la maladie. Les chevaliers y firent des prodiges de valeur. Pour peu qu'on les eût ſecourus, ils auroient entierement fait périr l'armée de Soliman ; mais tout ſe refuſoit à eux, & il ſembloit que la mer, les hommes & les élémens euſſent conjuré leur perte. Deux vaiſſeaux partis de Marſeille avec un convoi conſidérable, furent battus par une tempête qui les empêcha de gagner Rhodes ; l'un coula à fond à la hauteur de Monaco, l'autre échoua ſur les côtes de Sardaigne ; un autre vaiſſeau chargé de chevaliers Anglois eut un ſort auſſi triſte ; la guerre allumée entre François I. & Charles V. ne laiſſoit aucune eſperance à Rhodes d'être ſecourue par les princes Chrétiens. Soixante galères Vénitiennes oiſives dans le port de Candie ne firent aucun mouvement en faveur des chevaliers : ils ſe virent ainſi obligé à rendre la ville par une capitulation honorale. Soliman y entra le jour de Noël. C'eſt ainſi que fut détruite la plus forte barriere qui fût entre les Chrétiens & les Infidéles.

Le grand-maître, pour empêcher que les chevaliers commis à la défenſe des iſles dépendantes de la Religion ne tombaſſent entre les mains des Turcs, envoya des vaiſſeaux pour les en retirer ; & après avoir reçu de Soliman tous les honneurs que méritoit ſa valeur, il partit de Rhodes la nuit du premier jour de l'an, avec ſa flotte de 50 vaiſſeaux de différentes grandeurs, ſur laquelle il avoit ramaſſé les triſtes débris de l'iſle de Rhodes & de ſon ordre, qui conſiſtoient en 5000 perſonnes. An. J. C. 1523.

A peine eut-il appareillé, qu'il s'éleva une furieuſe tempête qui diſperſa ſa flotte. Douze gripes ou brigantins ſe virent dans la néceſſité de moler en poupe, auſſi-bien que pluſieurs autres bâtimens, & de gagner les iſles de l'Archipel : deux vaiſſeaux furent perdus, & tous les autres furent d'au-

tant plus maltraités, qu'ils étoient partis ſans avoir été radoubés; & l'on ne put encore en ſauver la plûpart qu'en ſacrifiant une partie de leur charge pour les ſoulager. La grande caraque fut en grand danger : le grand-maître avec ſes meilleurs vaiſſeaux arrvia le 5 de Janvier à l'iſle de Candie, & mouilla au cap Salomon; de-là il ſe rendit à la capitale de l'iſle, où étoit le rendez-vous général, & où tous les vaiſſeaux diſperſés arriverent les uns après les autres.

Le grand-maître y ſéjourna 12 jours, pendant leſquels il fit radouber ſes vaiſſeaux; il mit enſuite à la voile, & ayant jetté l'ancre à Cérigo, iſle ſituée ſur la côte méridionale de la Morée, il fit partir d'abord tous les gros vaiſſeaux pour Meſſine, & prit lui-même bien-tôt la même route avec tous les bâtimens légers; enſuite il rangea avec de grandes difficultés les côtes de la Morée, de l'Albanie, de la Calabre, & alla aborder à Gallipoli, dans la province d'Ottrante au royaume de Naples. Après avoir pourvû au beſoin de tous les malades, il en partit vers la fin d'Avril pour Meſſine, où il arriva avec la plus grande partie de ſes vaiſſeaux en mauvais état, ſans aucun ſigne de joie, ſans aucunes marques d'honneur, ſans pavillon de commandement; ſeulement il avoit fait arborer au haut de ſon mât l'image de JESUS-CHRIST mort entre les bras de ſa mere, avec ces paroles, *Afflictis ſpes mea rebus.*

Le grand-maître échapé à tant de malheurs & à une infinité de périls, ſe vit attaqué par un ennemi dont il ne put triompher que par la fuite. La peſte s'éleva à Meſſine & fit en peu de tems de grands ravages. Le grand-maître pour éviter la contagion qui déſoloit toute la ville, s'embarqua avec tout ſon monde. Malgré ſes précautions, la peſte gagna ſes vaiſſeaux : il alla mouiller dans le golfe de Baye près de Pouzzoles; un air plus ſain & plus temperé y rétablit tous ſes malades. Après s'y être repoſé 25 jours, il alla jetter l'ancre à Civita-Vecchia, où il trouva deux galères que le pape avoit envoyées à ſa rencontre. Il alla à Rome, & de-là à Viterbe, que le pape lui donna pour azile.

An. J. C. 1524

L'ordre des chevaliers n'avoit plus pour ainſi dire d'établiſſement : le grand-maître faiſoit ſon poſſible pour en ob-

tenir un : on le flatta du recouvrement de Rhodes & de la conquête de Modon. Enfin, après beaucoup de mouvemens & de ſollicitations de ſa part, l'empereur Charles-Quint donna l'iſle de Malthe aux chevaliers, par un traité ſigné le 24 de Mars à Caſtel-Franco dans le Bolonois. L'empereur marque dans cet acte : » Qu'il donne à la Religion de S. Jean » & à ſes grands-maîtres à perpétuité, tant en ſon nom qu'au » nom de ſes héritiers & ſucceſſeurs, comme Fief noble, li- » bre & franc, les châteaux, places & iſles de Tripoli, Mal- » the & Goze, avec leurs territoires & juriſdictions, haute, » moyenne juſtice, droit de vie & de mort, avec toutes au- » tres maiſons, appartenances, exemptions, priviléges, ren- » tes & autres droits & immunités : à la charge qu'à l'avenir » le grand-maître & les chevaliers tiendront ces places de » lui & de ſes ſucceſſeurs au royaume de Sicile, comme fiefs » nobles, francs & libres, ſans être obligés à autre choſe » qu'à donner tous les ans au jour de la Touſſaint un » Faulcon. An. J.C. 1530.

Le grand-maître s'embarqua pour aller prendre poſſeſſion de l'iſle de Malthe, dont les chevaliers depuis ce tems-là ont pris le nom. Il y arriva le 26 Octobre avec ſa flotte : elle étoit compoſée de cinq galères, de deux grandes caraques & de differens vaiſſeaux de tranſport. Cette petite flotte étoit chargée des principaux officiers de l'ordre, & de ce qu'il avoit de plus précieux. Elle n'eut pas plutôt doublé le cap Paſſaro, qu'elle fut ſurpriſe d'une tempête & d'un vent furieux, avec lequel elle paſſa le canal dangereux qui ſépare la Sicile d'avec l'iſle de Malthe.

Le grand-maître trouva ſa nouvelle demeure ouverte de toutes parts, il y fit faire quelques travaux, mais ne la fit pas fortifier avec la derniere perfection ; il conſervoit toujours l'eſpérance de reconquerir Rhodes ; il avoit des intelligences dans Modon, par le moyen deſquelles il comptoit d'enlever cette place aux Turcs ; cette conquête devoit lui faciliter celle de Rhodes. Pour cette expédition il équipa une flotte de 6 galères, de pluſieurs brigantins, & de deux vaiſſeaux marchands. Il en donna le commandement au chevalier Salvati, prieur de Rome : le vicomte Cigale ſe joignit à lui avec deux de ſes

An.J.C. 1531. vaiſſeaux. Salvati partit du port de Malthe le 17 Août : il fit voile heureuſement, & fut bien ſervi par ceux qui avoient promis de lui livrer la ville : mais cette place ne pouvoit être enlevée que par un coup de main, & le gouverneur fut aſſez heureux & aſſez habile pour gagner du tems, pendant lequel il fut ſecouru. Salviati fut obligé de ſe rembarquer ſans avantage pour la Religion ; car le grand butin qu'il fit fut partagé entre ceux qui avoient été de l'expédition. Ce coup manqué détermina le grand-maître à fixer ſon établiſſement à Malthe : il fit fortifier cette iſle, & s'y mit en état de rendre à la Religion autant de ſervice qu'il avoit tâché d'en rendre à Rhodes.

Soliman après l'expédition de Rhodes avoit tourné ſes armes du côté de la Hongrie, & y avoit fait des conquêtes avec une rapidité étonnante. Vienne en Autriche, & même l'empire d'occident étoit l'objet de ſon ambition ; mais l'armée de Charles-Quint fut une digue à ce torrent. La marine des Turcs fut un peu ſuſpendue pendant qu'ils faiſoient la guerre en Hongrie ; Soliman la ranima : il envoya dans la Méditerranée une armée navale de 70 vaiſſeaux. Charles-Quint qui avoit fait échouer ſur terre les projets du grand-ſeigneur les déconcerta auſſi ſur mer. Il arma une puiſſante flotte dont il donna le commandement à André Doria, prince de Melphe. Le grand-maître de Malthe invité de prendre part à cet armement, ne balança pas : il fit partir un nombre conſidérable de vaiſſeaux bien armés & bien équipés, entre leſquels étoit la grande caraque : le prieur de Rome qui les
An.J.C. 1532. commandoit, mit à la voile le 4 Août & joignit le 8 la flotte de l'empereur.

L'armée Chrétienne compoſée des eſcadres du pape, de l'empereur & de Malthe, qui faiſoient près de 100 voiles, fit route vers la Morée : la principale galère du pape avoit la droite, & celle qui portoit l'étendart des chevaliers avoit la gauche. Doria trouva à la rade de Zante 60 galères Vénitiennes ; il voulut engager Vincent Capello qui les commandoit, à ſe joindre à lui pour aller forcer la flotte Ottomane qui s'étoit réfugiée dans le golfe de Larte, qui fait partie de la baſſe Albanie, & dont l'embouchure eſt fort reſſerrée : il lui

repréſenta qu'après la défaite de la flotte des Turcs qui paroiſſoit aſſurée, ils feroient voiles ſans obſtacle juſqu'à Conſtantinople qu'ils trouveroient dégarnie, parce que le grand-ſeigneur avoit mis toutes ſes troupes en campagne. Le Venitien ſe refuſa à ce projet, parce qu'il avoit reçû ordre de la ſeigneurie de ne rien faire qui la pût brouiller avec la Porte.

Les Turcs affoiblis & fatigués par les maladies n'attendirent pas l'armée Chrétienne : ils ſe retirerent vers l'iſle de Negrepont, avant que de prendre la route de Conſtantinople. Doria ayant appris entre l'iſle de Sapienzza & Modon la retraite des Turcs, ne voulut pas pour cela demeurer ſans rien faire, il aſſiégea la ville de Coron (autrefois Chéronnée, patrie de Plutarque.) Comme ſes murs ſont baignés par la mer, il rangea ſes galères en croiſſant devant la place, & les grands vaiſſeaux étant plus élevés, il les fit placer par derriere, afin de tirer par deſſus. Tous ces navires étoient chargés d'une nombreuſe artillerie qui battoit la ville avec deux batteries de ſept canons chacune placées en terre-ferme. La place fut bien-tôt foudroyée & obligée de ſe rendre, après avoir ſoutenu deux aſſauts. Doria alla enſuite s'emparer de Patras, pendant que les galères de la Religion ſe ſaiſiſſoient des forts ſitués le long de la côte. L'hiver s'approchant, tous les vaiſſeaux ſe ſéparerent & ſe retirerent dans leurs ports.

L'année ſuivante les Turcs voulant profiter de l'éloignement des vaiſſeaux Chrétiens, aſſiégerent Coron par mer & par terre. Leur armée navale étoit de 80 voiles parmi leſquelles étoient 4 galères commandées par le capitaine More, fameux pirate d'Alexandrie, dont les avis & la valeur étoient d'un grand poids parmi les Muſulmans. Doria qui avoit pris cette place ſe trouva intereſſé à la ſecourir. Il aſſembla 57 navires à Naples, avec leſquels il fit voile à Meſſine où étoit le rendez-vous de ſon armée, il y fut joint par les galères du pape & celles de Malthe. Pour animer la garniſon de Coron & l'exciter à ſe défendre, il envoya une galère commandée par Pallavicin, officier d'un grand courage, il paſſa avec une hardieſſe intrépide au milieu de l'armée des An. J. C. 1533.

Turcs, brava leur nombre & leur force, & entra dans le port de Coron, où il répandit une joie inconcevable. Après avoir bien examiné l'état de la place, il repaſſa en plein midi au milieu de la flotte Ottomane, & alla faire à ſon généralle récit du ſuccès de ſon voyage. Celui-ci voyant bien que le ſecours qu'il conduiſoit ne pourroit être utile qu'autant qu'il arriveroit promptement, mit auſſi-tôt à la voile & s'avança vers Coron, il dépêcha encore Pallavicin pour annoncer ſon arrivée, & quand ſa flotte fut près de celle des ennemis, il fit prendre les devants à quelques vaiſſeaux pour amuſer les Turcs, & à la faveur de quelques eſcarmouches, il entra dans le port.

Le général Turc piqué de s'être ainſi laiſſé amuſer, voulut ſe vanger ſur deux vaiſſeaux Eſpagnols qui n'avoient pas pû ſuivre la flotte. Doria les voyant attaqués vola à leur ſecours avec 22 galères. Les Turcs qui étoient déja préparés à la fuite ne l'attendirent pas, ils ſe retirerent à Modon. Doria tua, ou fit priſonniers, 300 janiſſaires qui étoient montés ſur les vaiſſeaux Eſpagnols; mais la flotte infidéle leur échappa, il ne put pas la ſuivre faute de vent. Quelques auteurs rapportent un évenement particulier de ce ſiége dont d'autres ne parlent point. Ils diſent que Doria avoit donné ordre à des officiers de faire couler des ſoldats & des munitions dans la place, à la faveur du feu & de la fumée du canon, ſur de petits bâtimens; mais que l'ordre ayant été mal exécuté, les Turcs avoient enveloppé ces petits bâtimens. Les Chrétiens alors ayant pris l'épouvante, les uns ſe jetterent dant le gros de l'armée; d'autres pour échapper à la fureur des infidéles, ſe jetterent en déſordre dans leurs eſquifs, où ils trouverent la mort en voulant l'éviter. Les Turcs maîtres d'une partie de ces petits vaiſſeaux, voulurent attaquer les grands, l'action ſe trouva ainſi engagée entre les deux flottes. Doria & le chevalier Salviati par leur préſence leurs exhortations & leur valeur, ranimerent tellement le courage des ſoldats, qu'ils firent des efforts prodigieux pour ſe défendre. Un grand nombre de Turcs fut fait priſonnier ſur un vaiſſeau de la religion, dans lequel ils s'étoient jettés le ſabre à la main & ils s'y virent chargés des mêmes chaines qu'ils deſtinoient aux chevaliers. Le reſte contraint de céder plutôt à

la

la valeur qu'à la force, chercha ſon ſalut dans la fuite.

Le victorieux Doria après avoir ravitaillé la place, ſe retira à Meſſine & à Civitta-Vecchia, & l'eſcadre de la Religion à Malte. Les Turcs étant toujours à portée de Coron s'en emparerent l'année ſuivante. La garniſon épuiſée & pluſieurs familles accablées de miſere, ſe retirerent ſur huit vaiſſeaux, & allerent chercher un aſile dans l'iſle de Malte. An. J. C. 1534.

Soliman fit une guerre aſſez vive aux Chrétiens ſur la Méditerranée par ſes lieutenans Barberouſſe & Dragut; mais comme cette guerre eſt liée avec l'hiſtoire de Charles-Quint, je n'en rapporterai les évenemens qu'en parlant de la marine de cet empereur.

L'Océan fut auſſi un théatre de guerre entre Soliman & les Chrétiens. Cet empereur irrité contre les Portugais de ce qu'ils avoient donné du ſecours à Charles-Quint & au roi de Perſe ſes ennemis, prit la réſolution de leur faire la guerre & d'interrompre leur commerce des Indes; comme il n'avoit point de vaiſſeaux ſur l'Océan, il fit conduire du golfe de Satolie & de la Caramanie juſqu'à Damiette des bois mis en œuvre & tout prêts pour la conſtruction des vaiſſeaux, il les fit mener par le Nil ſur des radeaux juſqu'au Caire. Là il fit aſſembler toutes les piéces, & monter 80 vaiſſeaux de différentes eſpéces, qu'il fit tranſporter par terre juſqu'au port de Suez dans la mer Rouge. Cette armée navale fit voile vers l'Arabie heureuſe; elle alla mouiller devant Aden. Le roi de cette ville allarmé de voir dans ſes rades une puiſſance étrangere & formidable, fit demander à l'Eunuque Soliman qui commandoit cette armée, quel étoit le ſujet de ſes approches: Soliman le raſſura par de belles paroles par de riches préſens, & par les témoignages les plus flateurs. Ce prince ouvrit ſon port au traître Soliman, qui s'empara de la ville & peu après fit mourir le roi. Le perfide Eunuque, après avoir chargé ſes vaiſſeaux de toutes les proviſions néceſſaires, fit voile vers le royaume de Cambaye: il arriva en 19 jours devant l'iſle de Diu. La ville étoit occupée par les ſujets du roi de Cambaye, & la citadelle par les Portugais: il prit la ville & traita les habitans en ennemis, quoi que An. J. C. 1537.

leur roi eût appellé les Turcs à ſon ſecours contre les Portugais. Il attaqua enſuite la citadelle ; mais les Portugais firent une vigoureuſe réſiſtance, & remporterent toujours quelques avantages. Soliman déconcerté par ces mauvais ſuccès, fut contraint de lever honteuſement le ſiége. Après avoir ainſi fait éclater aux Indes une impuiſſante colere contre les Portugais, il retourna en Arabie, où il ſe rendit maître de la ville de Zibut qu'il joignit au royaume d'Aden ; c'eſt tout ce qu'il fit pendant un an que dura ſon voyage.

L'année ſuivante le grand-ſeigneur porta ſes forces du côté de l'Italie ; il envoya dans la Pouille une armée navale dont il fit uſage contre les Vénitiens dans le tems même qu'il paroiſſoit ne devoir rien entreprendre contre ces républicains. La paix étoit alors entr'eux, mais une bagatelle la rompit. Une galère Venitienne ayant heurté par hazard une galère Turque la nuit dans le golfe de Corfou, celle-ci tira ſur la Vénitienne, qui ſe voyant inſultée, attaqua l'autre dans les formes, & la prit après avoir tué 300 ſoldats qui la défendoient. Soliman ſe crut outragé par ce fait, & réſolut de manifeſter ſon reſſentiment en ravageant toutes les iſles qui appartenoient aux Vénitiens. Ceux-ci eſſayerent d'appaiſer le ſultan, ils en ſeroient peut-être venus à bout, ſi Barberouſſe qui avoit une haine particuliere contre les Chrétiens ne l'avoit excité à agir de toutes ſes forces contre les Vénitiens.

Soliman donc déterminé à la guerre fit ſes premieres hoſtilités à l'iſle de Corfou, qui appartenoit aux Vénitiens depuis 150 ans. Cette iſle ſituée à l'entrée du golfe Adriatique, en eſt comme la clef : c'eſt auſſi une des principales défenſes de l'Italie. La ville eſt ſur la côte orientale de l'iſle oppoſée à la terre ferme & avance dans la mer : elle étoit alors bien pourvûe & en bon état. Les Vénitiens connoiſſant tout le péril qui les menaçoit, demanderent du ſecours aux princes Chrétiens, principalement au pape, à l'empereur & aux chevaliers de Malte. Le pape avoit en mer 4 galères, l'empereur 100 vaiſſeaux, les chevaliers en avoient auſſi pluſieurs. Ces forces furent réunies aux 100 vaiſſeaux de la république, & paroiſſoient devoir remporter de grands

avantages ſur les Turcs; mais la méſintelligence des princes Chrétiens qui leur avoit tant de fois fait perdre le fruit de leur ligue, ſauva encore les Turcs dans cette occaſion. Le pape ſe contenta de publier une eſpéce de croiſade : André Doria général des armées navales de l'empereur, ne voulut point ſe prêter, & tout le fardeau de cette guerre porta ſur les Venitiens.

Soliman fit deſcendre dans l'iſle de Corfou 30 piéces d'artillerie & 20000 hommes; il y fit conſtruire quatre cavaliers & dreſſer ſes batteries; mais un bacha ayant bien examiné la place & la croyant imprenable, après ſon rapport au grand-ſeigneur, lui conſeilla de ſe retirer; Soliman déja en balance par les approches des vaiſſeaux Venitiens s'y détermina, fit rembarquer ſon artillerie & ſes troupes, & ſe retira à Conſtantinople. Il y en a qui croyent que ce furent quelques nouvelles venues de Perſe qui l'obligerent à précipiter ſon départ. Barberouſſe pour vanger l'affront que venoit de recevoir Soliman, alla avec 70 galères ravager les iſles de l'Archipel qui appartenoient à la république. Il prit les iſles de Scyros, Pathmos, Egine, Paros, Stampatia & pluſieurs autres aſſez mal défendues. Les Venitiens prirent auſſi quelques petites places ſur les Turcs, & terminerent ainſi la campagne.

La guerre avec les Venitiens n'étoit pas du goût de Soliman : la puiſſance de la république lui paroiſſoit capable de balancer la ſienne, & de troubler les projets qu'il avoit formés contre la maiſon d'Autriche. Il fit ſecretement ſolliciter les Venitiens à faire la paix avec lui. La plus ſaine partie du ſénat, à qui un accommodement paroiſſoit plus utile qu'une guerre dans laquelle il y avoit beaucoup à perdre & rien à gagner, étoit d'avis d'en faire un; mais Charles-Quint qui trouvoit de l'avantage dans la diviſion qui regnoit entre la Seigneurie & la Porte, forma contre Soliman une ligue avec le pape dans laquelle il voulut faire entrer les Venitiens : il y trouva de grands obſtacles, mais il en vint pourtant à bout. Paul III. Charles-Quint & la république de Veniſe firent donc une ligue offenſive & défenſive contre les Turcs : les conditions en furent arrêtées à Rome au mois de An. J. C. 1538.

Fevrier; elles portoient que le pape fourniroit 36 galères; l'empereur 82, & la république autant : qu'outre cela l'empereur armeroit 100 vaiſſeaux pour tranſporter les ſoldats & les munitions de bouche & de guerre, & qu'André Doria auroit le commandement de l'armée. Soliman de ſon côté arma puiſſamment par mer & par terre. Barberouſſe qui commandoit ſes vaiſſeaux, partit avec 120 navires, & alla ravager de petites iſles de l'Archipel qui appartenoient à la république, enſuite il fit voile vers Candie; il fit le tour de l'iſle pour la reconnoître exactement, & ayant vû qu'elle étoit bien fortifiée, il ſe contenta d'en déſoler quelques cantons, après quoi il ſe retira à l'iſle de Negrepont pour éviter l'armée Chrétienne.

Toute l'Europe étoit attentive aux mouvemens des flottes alliées. Celles de l'Egliſe & de la république étoient jointes & attendoient celle de l'empereur qui ne paroiſſoit point; ce qui fit ſoupçonner qu'il vouloit faire porter aux autres tout le poids de cette guerre, quoiqu'il l'eût allumé lui-même; Charles-Quint pour diſſiper ces ſoupçons & amuſer ſes alliés, fit partir Ferdinand Gonzague avec quelques galères. Il fit voile vers Corfou où étoit le rendez-vous, & tâcha de s'excuſer ſur ce que les autres vaiſſeaux ne l'avoient pas ſuivis. Les généraux du Pape & de la république, propoſerent de conduire l'armée dans les mers du Levant; mais Gonzague n'y voulut point conſentir. Grimani Patriarche d'Aquilée qui commandoit les galères du Pape, ne voulut point le preſſer davantage, il partit de Corfou avec 36 galères, & prit ſa route vers la Preveſe, ville ſituée à la bouche du golfe de Larta. Il attaqua la citadelle avec tant de vigueur, qu'il l'auroit infailliblement emportée ſi les campagnes voiſines n'avoient envoyé du ſecours. Grimani fut obligé de ſe retirer.

Barberouſſe ayant été informé que le patriarche étoit entré dans le golfe de Larta, fit voile de ce côté-là avec toute ſon armée qui n'étoit que de 150 voiles, dans l'eſpérance de l'y envelopper; mais quoiqu'il apprit que Grimani en étoit ſorti, qu'il ſe vit ainſi trompé, il ne laiſſa pas d'y entrer & d'y mouiller. Quand on ſçut à Corfou où étoit Bar-

berouſſe, on aſſembla le conſeil pour déliberer ſur le parti qu'on devoit prendre. Dans le tems qu'on étoit aux opinions & que les ſentimens paroiſſoient extrêmement partagés, André Doria arriva, on décida auſſi-tôt qu'il falloit aller trouver Barberouſſe. On mit l'armée en bataille; elle ſe trouvoit compoſée d'environ 150 galères, 60 navires de charge & de pluſieurs brigantins, ce qui faiſoit en tout 250 bâtimens. On diſtribua tous ces navires en vingt-cinq petits corps Grimani tenoit l'avant-garde, Doria & Gonzague étoient au corps de bataille avec tous les gros vaiſſeaux; le Général Venitien avoit l'arriere-garde. La flotte ainſi diſpoſée, on fit voile vers l'iſle de Sainte Maure.

Les Turcs informés des approches de l'armée Chrétienne, ne ſçavoient ce qu'ils devoient faire. Les uns vouloient reſter dans le golfe où ils ſe croyoient en ſûreté, tant par une fortereſſe qui les couvroit, que par la diſpoſition du canal, qui étoit ſi ſerré qu'on n'y pouvoit entrer que par une eſpéce de défilé; les autres croyoient qu'il étoit indigne de la majeſté de leur empire de ſe laiſſer inſulter dans leurs ports par des hommes auſſi mépriſables que des Chrétiens; qu'ils ne pourroient ſans expoſer leur réputation, leurs forces, & leur fortune, laiſſer à leurs ennemis la gloire de l'attaque. Le courageux Barberouſſe ſaiſit cet avis qui étoit conforme à ſon inclination; il fut réſolu de prendre le large avec toute l'armée, compoſée de 150 vaiſſeaux à rames & de pluſieurs autres navires. On fit d'abord ſortir 50 galères pour obſerver l'armée Chrétienne. Quand celle-ci eut apperçu les 50 galères, elle revira ſur elles ſans changer ſon ordre de bataille; ainſi le général Venitien ſe trouva à l'avant-garde, & le patriarche à l'arriere-garde. Le Venitien avec toute ſa flotte força de rames pour venir à l'abordage. Les galères Turques ſe voyant preſſées & battues par une artillerie bien ſervie, voulurent rentrer dans le golfe; mais comme elles tâchoient toutes de paſſer en même-tems pour éviter le péril, elles s'expoſerent à un plus grand danger en ſe mêlant & s'embaraſſant les unes avec les autres; leur perte étoit inévitable ſi on les eut pris en queue & en flanc. Mais Doria ordonna à toute l'armée de ſe retirer & de faire voile

vers l'iſle de Sainte Maure. Une ſi belle occaſion manquée fortifia le ſoupçon qu'on avoit que Doria cherchoit moins à vaincre qu'à prolonger la guerre.

Barberouſſe qui s'ennuyoit dans le golfe ayant appris la retraite de l'armée confédérée, profita de l'occaſion pour ſortir & ſe mettre au large. Il rangea ſes vaiſſeaux en bataille, & alla trouver ſes ennemis. Doria qui ſe vit malgré lui dans la néceſſité de combattre, employa toute ſon éloquence pour détourner les généraux d'engager une action. Le général Venitien, Grimani & toute l'armée demandoient la bataille, & Doria ne pouvant pas avec honneur ſe refuſer aux cris de tant de braves gens, ſe diſpoſa au combat. Les deux armées étant en préſence, commencerent d'abord par ſe diſputer le vent. Doria fit enſuite gliſſer ſes vaiſſeaux le long de la côte, pour en écarter les Turcs; mais le vent étant tombé, il fut obligé de faire rémorquer ſes vaiſſeaux, ce qui cauſa un retardement qui l'empêcha de réuſſir. L'armée de Barberouſſe étoit ſur trois lignes. Ce général étoit au corps de bataille; il montoit le principal vaiſſeau pavoiſé, & paré des plus beaux étendarts; les deux aîles étoient commandées par deux grands capitaines. Dragut fameux corſaire voltigeoit devant eux avec quelques vaiſſeaux légers pour frayer le chemin & commencer les eſcarmouches.

Barberouſſe alla ſe ranger le long de la terre ferme que Doria avoit voulu occuper: par cette manœuvre il ne craignit point d'être envelopé, & il faiſoit front partout. Les Chrétiens voyant les Infidéles dans cette ſituation, crurent qu'ils ne leur échapperoient pas, ils demanderent le combat avec des clameurs qui retentiſſoient de toutes parts. Doria qui ſe vit en danger d'être deshonoré s'il ne combattoit pas, ou de trahir ſa politique s'il combattoit, voulut ſe tirer d'affaire par une diſſimulation, à la faveur de laquelle il crut impoſer à ſes alliés, ſans cependant en venir aux mains avec les ennemis; pour tromper les uns, il feignit d'aller bruſquer les autres; il leur tira quelques coups de canon de loin; mais las enfin de diſſimuler, il ſe retira ouvertement. Les Turcs enhardis par ſa retraite s'approcherent des vaiſſeaux Chrétiens qui étoient reſtés. Il s'en fallut peu qu'ils ne brûlaſſent

un gallion, ils y mirent le feu, mis il fut bien-tôt éteint. Les Chrétiens ſe voyant ainſi abandonnés par Doria, ſe retirerent auſſi, & gagnerent l'iſle de Corfou. Doria n'y vint qu'après les autres, croyant par ce moyen paſſer pour le plus brave en n'arrivant que le dernier. L'affaire eſt rapportée differemment par quelques auteurs. Ils prétendent qu'il y eut un combat fort âpre, dans lequel les Chrétiens furent très-maltraités ; qu'une furieuſe tempête qui s'éleva les obligea à prendre la route de Corfou avec beaucoup de confuſion ; que ce fut plutôt une fuite qu'une retraite, & que Barberouſſe les ſuivit juſqu'à la nuit.

Barberouſſe vint mouiller à l'iſle de Pachſu peu diſtante de Corfou; il préſenta pluſieurs fois le combat aux Chrétiens; mais ceux-cy occupés entr'eux de murmures, de troubles & de diviſion ne ſe trouverent point en état de l'accepter. Barberouſſe craignant les tempêtes qui ſont fréquentes lorſque la ſaiſon eſt avancée (car c'étoit au mois d'Octobre) ſe retira au golfe de Larta. Les confederés honteux de leur fuite, & devenus braves par la retraite de Barberouſſe, voulurent rétablir leur réputation, en finiſſant la campagne par quelque expedition. Après avoir déliberé ſur pluſieurs projets, on s'arrêta ſur celui qui pourroit le plus engager Barberouſſe à s'éloigner. Toute l'armée fit voile du coté de Catarro, golfe de la Dalmatie, on y fit le ſiége de Caſtel-novo petite ville moins fortifiée par l'art que par la nature ; la place fut priſe & pillée. Barberouſſe informé de l'entrepriſe des chrétiens, ſortit au plutôt du golfe où il s'étoit retiré & fit voile vers Caſtel-novo, s'aſſurant que ſa préſence débaraſſeroit la place ; mais étant au milieu de ſa route, il s'éleva une furieuſe tempête, qui briſa 30 de ſes vaiſſeaux contre des rochers, & le reſte ſe retira fort maltaité à la Valone dans la haute Albanie.

Dès que les officiers de l'armée Chrétienne ſçurent la diſgrace de Barberouſſe, ils demanderent à marcher au plutôt pour attaquer l'armée Ottomane qui n'étoit pas éloignée, elle s'étoit retirée en fort mauvais état dans un endroit où rien ne la défendoit ; d'ailleurs elle ne pouvoit fuir, la plûpart de ſes rames étant briſées ; en un mot, tout les engageoit à une action qui ne pouvoit manquer de réuſſir ; mais

Doria qui avoit moins d'envie de vaincre les Turcs que d'humilier les Venitiens, amuſa encore les alliés, & par ſes délais affectés, il donna le tems à Barberouſſe de ſe ſauver. En effet, il conduiſit ſon armée navale à Conſtantinople, à la réſerve de 25 galères & de quelques brigantins, qu'il laiſſa ſous la conduite de Dragut au golfe de Lepante, pour troubler la navigation des Chrétiens. Doria après avoir mis ainſi le comble à ſes trahiſons, ſe retira avec ſes vaiſſeaux en Sicile. Grimani prit la route d'Italie. Telle fut la fin d'une ligue que des prétextes de Religion avoient rendue ſacrée, & que des motifs humains rendirent inutile.

Les Venitiens voyant leurs états menacés par des irruptions de Dragut & de Barberouſe, trahis d'ailleurs & joués par Charles-quint, & las d'être les victimes de ſa politique & de la fureur des Turcs, travaillerent à faire un accommo-
An. J.C. 1539. dement avec Soliman. Ils firent d'abord une tréve; mais craignant que le ſultan ne fît ſervir cette ſuſpenſion d'armes à quelques mauvais deſſeins, ils ſolliciterent une paix en forme. Ils l'obtinrent à des conditions un peu dures; mais elles leur
An. J.C. 1540. parurent moins inſuportables que la conduite de Charles-Quint: & ils préfererent une mauvaiſe paix à une plus funeſte guerre.

Si le grand-ſeigneur accorda la paix à la république de Veniſe, il n'eut pas des ſentimens ſi pacifiques pour le reſte des Chrétiens; il leur fit cruellement la guerre en Hongrie & ſur mer, & ce fut toujours Barberouſſe qu'il employa dans ces expéditions. Comme il eſt ſouvent de parlé ce fameux corſaire, il n'eſt pas hors de propos de rapporter ce qui peut ſervir à le faire connoître.

Barberouſſe étoit de Mytilene dans l'iſle de Leſbos, où ſon pere étoit potier de terre. Son courage au-deſſus de ſa naiſſance le porta à abandonner ſes parens & ſa patrie pour ſe livrer aux ſentimens de valeur qu'il ſentoit regner dans ſon ame. Les talens que la nature lui avoit donnés en auroient fait un des plus grands hommes de l'Univers, s'ils avoient été cultivés, & s'il eût embraſſé un état où il eût pu les faire valoir ſans crime & ſans deshonneur. Mais il devint corſaire, & ne fit profeſſion que de brigandage, de licence

&

de débauche. Sa valeur, ſa force & ſon eſprit, ne ſe tournerent qu'au mal. Il devint habile & intrépide marin, il ſe ſignala une infinité de fois contre les Chrétiens; il devint la terreur de la mer, & les Turcs lui donnerent le nom de Cariadin ou Cheredin, qui dans leur langue ſignifie courageux, il eut auſſi celui de Barberouſſe, à cauſe de la couleur de ſa barbe. Selim I. conçut tant d'eſtime pour lui, qu'il lui fit de riches préſens afin de le mettre dans ſes interêts. Soliman II. ſe l'attacha tout-à-fait; il le déclara général de ſes armées navales, avec leſquelles il acquit beaucoup de gloire à l'empire Ottoman. Barberouſſe avoit un frere aîné nommé Horuc, pirate comme lui, qui avoit uſurpé par une inſigne pérfidie le Royaume d'Alger ſur la côte de Barbarie. Horuc étant mort, ſon frere lui ſucceda, & il devint formidable ſur cette côte. Les corſaires qui lui étoient ſoumis infeſtoient cette partie de la Méditerranée, & interceptoient la plupart des vaiſſeaux qui paſſoient le détroit de Gibraltar pour aller en Sicile, ce qui obligea Charles-Quint à porter ſes armes en Afrique. On verra cette guerre dans les expéditions maritimes de cet empereur. Je vais ſeulement marquer ici les derniers exploits de Barberouſſe.

L'empereur Charles-quint faiſoit continuellement éclater ſa haine contre la France & ſes alliés. François I. pour mieux réſiſter à ſes injuſtes deſſeins, fit avec Soliman une alliance. Ce monarque crut trouver la juſtification d'une pareille démarche dans l'exemple de David & de Salomon, & dans celui même de Charles-Quint, qui s'étoit lié dans un preſſant beſoin avec des hérétiques.

Soliman envoya à François I. une armée navale de cent dix galères (des auteurs diſent 175 galères) & quelques autres vaiſſeaux, ſous la conduite de Barberouſſe. Ce général après avoir ravagé les côtes de la Calabre & pris Rhegio, alla jetter l'ancre au port de Marſeille. Il y trouva l'armée de France compoſée de 18 vaiſſeaux & de 22 galères, commandée par François de Bourbon duc d'Anguien, mais mal équipée & fort en déſordre. Les François avoient eu plus d'attention à charger leur flotte de vin, que de canon, de poudre, & de boulets. Barberouſſe fut indigné de voir Au. J. C. 1543.

l'armement de ſes alliés ſi dépourvû de munitions de guerre.

Les deux armées allèrent faire le ſiége de Nice, que François I. vouloit recouvrer comme lui appartenant en qualité de comte de Povence. La ville fut priſe par compoſition, mais Barberouſſe après avoir été deux mois devant le château, qui eſt hors d'atteinte à la ſape & à l'artillerie, trompé d'ailleurs par de fauſſes lettres, qui annonçoient un grand ſecours, mais qui pourtant n'étoit qu'imaginaire, ſaccagea la ville & ſe retira au port d'Antybe. Il y apprit que le marquis du Gaſt & le duc de Savoye étant ſur le point d'entrer dans le port de Ville-Franche, avoient été ſurpris d'une effroyable tempête, & que quatre de leurs galères s'étoient briſées contre des rochers. Barberouſſe toujours prompt à ſaiſir les occaſions, alla raſſembler les débris de ces galères, fit retirer leur artillerie ſubmergée, & alla paſſer l'hiver à
An. J.C. 1544. Toulon, dont on lui rendit le ſéjour agréable par la variété des plaiſirs qu'on lui procura. Le printems étant venu, il prit la route de Conſtantinople, & voulant laiſſer partout de ſes traces, il ravagea en paſſant toutes les côtes d'Italie; il mit tout au pillage dans l'iſle d'Elbe; Il ruina Talamone en Toſcane; il mit en cendres Porto-Hercole. Il fit un grand nombre de captifs dans l'iſle de Giglio, & porta l'épouvante & la mort dans celle d'Iſchia; il déſola toute la côte de la Calabre; il força la ville de Lipari, & fit un grand nombre d'eſclaves dans l'iſle. Accompagné de plus de ſept mille captifs, & chargé de l'exécration de toute l'Italie, il ſe rendit à Conſtantinople où des aplaudiſſemens publics furent la récompenſe de ſes exploits inhumains. Mais il n'en jouit pas long-tems, les excès qu'il fit dans les plaiſirs, moins ſupportables à ſon âge de quatre-vingt ans qu'à tout autre, fu-
An. J.C. 1547. rent la cauſe de ſa mort, qui arriva à Conſtantinople le 4 Juillet.

Les Chretiens perdirent un terrible ennemi dans Barberouſſe, mais le retrouverent dans Dragut. Ce formidable marin étoit né de parens pauvres, dans un village de la Natolie, ſituée vis-à-vis de l'iſle de Rhodes. Pendant qu'il gardoit ſes troupeaux à l'âge de douze ans, ſur le bord de la mer, il fut apperçu d'un maître canonier, qui en paſſant

remarqua dans ſa phiſionomie un air noble, fier & courageux, qui le frappa. Celui-ci lui propoſa de le ſuivre. Dragut ne balança point à accepter ce parti ; il accompagna juſqu'au Caire cet étranger, qui en peu de tems le rendit excellent canonier. La vie de corſaire eut pour lui des charmes & l'attira ſur mer. Il s'embarqua dans le port d'Alexandrie ſur un brigantin, & fit des courſes qui lui produiſirent des priſes conſidérables ; il ſe mit enſuite ſur les galères du grand-ſeigneur, & s'attacha ſurtout à Barberouſſe, ſous qui il apprit parfaitement le metier de la guerre ; il le ſervit avec diſtinction dans toutes les occaſions importantes. Soliman nomma Dragut pour remplacer Barberouſſe, & le fit général de tous les corſaires. Il ſuccéda ainſi à une partie des charges, & à toute la haîne de Barberouſſe contre les Chrétiens. Les ravages qu'il fit ſur les côtes de l'Eſpagne & de l'Italie, & par leſquels il ſignala cette haîne, le rendirent redoutable à Charles-Quint. Il ſe rendit maître d'Africa ville forte ſituée ſur la côte de Barbarie, entre Tunis & Tripoli, & de quelques autres places voiſines. L'empereur, la Sicile, Malte & toute l'Italie allarmée de cette conquête, ſe réunirent, & mirent en mer une flotte de cinquante-quatre galères, ſous les ordres de Doria ; elle fit voile vers Africa où étoit Dragut, dans l'eſperance de l'y renfermer & de l'y prendre ; mais l'habile corſaire informé de ce deſſein, laiſſa ſon neveu dans la place ; il prit le large, & pour faire diverſion, alla inſulter les côtes d'Eſpagne. Mais voyant que ſon expédient ne réuſſiſſoit pas, & que l'armée Chrétienne preſſoit vivement les places qu'il avoit conquiſes, il partit pour les ſecourir ; ſon adreſſe & ſa valeur ne purent les défendre ; la ville d'Africa fut repriſe, ainſi que toutes les places dont il s'étoit emparé. An. J.C. 1550.

Dragut confus de ſe voir ainſi déchu des eſperances de ſe faire roi, que lui avoient fait naître ſes conquêtes en Afrique, réſolut de ſe vanger des Chrétiens, & pour le faire plus efficacement, il tâcha d'intereſſer Soliman dans ſa vangeance. Il fit repréſenter à cet empereur qu'il devoit s'oppoſer aux progrès des Chrétiens, qui s'étoient déja emparés des pla-

ces les plus importantes de l'Afrique ; qu'il étoit de la gloire & de la ſûreté de ſon thrône que des ennemis auſſi formidables fuſſent éloignés de lui. Dragut fit accompagner ces repréſentations au ſultan de préſens fort riches. Tout cela fit ſon effet ſur l'eſprit du Turc. Il commença par faire demander avec beaucoup de hauteur & de fierté à Charles-Quint la reſtitution d'Africa & des places voiſines. Celui-ci répondit ſur le même ton. Soliman irrité fit armer dans tous ſes ports, & ordonna à Dragut d'aſſembler tous les corſaires & de les amener ſous ſes pavillons. Charles-Quint informé de ces grands préparatifs, & perſuadé qu'ils étoient l'ouvrage des intrigues de Dragut, envoya Doria contre ce corſaire, avec ordre de s'en ſaiſir mort ou vif.

An. J.C. 1551. Doria partit avec vingt-ſept galères. Il apprit que Dragut avoit relâché dans le havre ou canal de l'iſle des Gerbes dans le royaume de Tunis, & ſituée ſi près de la terre, qu'on y va par un petit pont ; les uns l'appellent Zerbi, d'autres Gerba, ou l'iſle de Gelves. Doria eſſaya de le forcer dans ce havre ; mais il ne put entrer par le canal, l'entrée en etoit défendue par une tour, & par l'artillerie de Dragut qui étoit placée fort avantageuſement ; elle tiroit à fleur d'eau & foudroyoit ainſi tout ce qui ſe préſentoit. Doria ne pouvant avancer, recula, & ſe rangea devant le port, de maniere que Dragut ne pouvoit lui échaper ; ſe flattant qu'il étoit impoſſible au corſaire de ſe dérober au péril, il envoya chercher du ſecours à Naples, à Genes & en Sicile. Il vouloit faire une deſcente dans l'iſle pour brûler par terre tous les vaiſſeaux de Dragut ; mais celui-ci attentif aux deſſeins de Doria, fit conſtruire tout le long du canal des retranchemens garnis d'artillerie qui tiroit ſur les vaiſſeaux Chrétiens. Pendant le jour il faiſoit la manœuvre d'un homme qui ſe prépare ſérieuſement à la défenſe ; mais la nuit aidé des habitans de l'iſle, il fit applanir un terrein qui commençoit à l'endroit où ſes galères étoient mouillées, & élever deſſus un fort plancher, compoſé de pluſieurs piéces de bois couvertes de planches frottées de graiſſe : il fit enſuite enlever ſes galères par des cabeſtans, & les fit poſer ſur ce plancher, & avec des rouleaux de bois on les fit gliſſer juſques

dans un canal qu'on avoit creuſé dans un endroit ſablonneux. Dragut ſortit ainſi avec 20 galères du havre où il étoit renfermé : il gagna la haute mer & trompa ainſi l'eſpérance & l'habileté de Doria. Dragut rencontra ſur ſa route la capitane de Sicile, & un bâtiment chargé de vivres & de munitions qui ſe rendoient à l'armée Chrétienne : il arriva ſur eux par une manœuvre qui annonçoit des galères amies. Ces deux vaiſſeaux ne pouvoient s'imaginer que ce fût Dragut qu'ils croyoient renfermé, ils ne le reconnurent que quand ils furent près. Dragut alla enſuite faire de l'eau dans l'iſle de Malte, & de-là à Conſtantinople. Doria qui ne ſçavoit pas que ſa proye lui avoit échapé, envoya demander du ſecours au grand-maître Jean d'Omedes, qui lui apprit l'affligeante nouvelle, que ſon ennemi lui avoit échapé ; Doria confus ſe retira à Genes, laiſſant la mer libre aux Turcs, qui firent de grands ravages ſur les états Chrétiens.

Dragut arrivé à Conſtantinople monta ſur la flotte Ottomane en qualité de lieutenant géneral ; elle étoit commandée par le bacha Sinam & compoſée de 112 galères, qu'on appelloit galères royales, de deux cens galeaſſes, de trente flûtes, & de pluſieurs brigantins & vaiſſeaux de tranſport. Après avoir paſſé le canal de Corfou, la flotte alla mouiller au phare de Meſſine, prit enſuite la route de Catane, mais ne s'y arrêta pas, à cauſe d'une tempête dont on étoit menacé ; elle gagna le grand port d'Agoſta, pilla, ſaccagea la ville, & y fit un grand nombre d'eſclaves : de-là elle fit voile vers l'iſle de Malte, où elle arriva le 16 Juillet. Dragut avoit inſpiré au grand-ſeigneur l'expédition de Malte, & il en avoit garenti le ſuccès, qui ſelon les apparences auroit été conforme à ce qu'il avoit avancé, s'il en avoit eu la conduite. Le bacha ayant fait ſa deſcente, ne fut pas longtems à connoître que la valeur des chevaliers de Rhodes n'avoit pas dégeneré à Malte : il fut très-ſurpris de ſe voir vivement attaqué par une poignée de gens, qui bien loin de redouter ſon formidable appareil, ſembloient n'en pas tenir compte. Il fit quelques tentatives inutiles, il ſe vit repouſſé par tout avec une intrépidité qui tenoit du prodige. Enfin l'entrepriſe lui parut ſi difficile, qu'il, ſongea à en lever le

ſiége ; il y fut déterminé par une lettre qui tomba entre ſes mains : elle étoit écrite par le receveur de l'ordre qui étoit à Meſſine : il donnoit avis au grand-maître qu'André Doria faiſoit voile avec une puiſſante flotte pour attaquer celle des Turcs. Cette lettre fut trouvée ſur une barque partie de Meſſine ; elle étoit faite exprès pour tromper les Infidéles, & l'avis étoit faux. Sinam prit donc tout d'un coup le parti de lever le ſiége & fit rembarquer ſes gens & ſon artillerie : il alla décharger ſa furie dans l'iſle de Goze qu'il ravagea, & où il fit beaucoup d'eſclaves ; de-là il prit la route de Tripoli : c'étoit-là ſon principal objet.

Tripoli de Barbarie eſt une ville ſituée dans une plaine ſablonneuſe ſur le rivage de la mer, bâtie par les Romains, conquiſe par les Goths, ſoumiſe par les rois de Fez & de Tunis, priſe par Ferdinand roi d'Eſpagne, & cédée par l'empereur Charles-Quint aux chevaliers de Malte pour ſe débaraſſer du ſoin de la conſerver. Elle avoit alors pour gouverneur le chevalier Gaſpard de Vallier de la langue d'Auvergne, & maréchal de l'ordre, homme d'un mérite univerſellement reconnu ; mais ſa valeur étoit aſſez inutile dans une place qui n'étoit défendue que par une foible garniſon, & très-peu fortifiée, parce que Charles-Quint n'y avoit fait aucune dépenſe, & que les chevaliers la poſſédoient malgré eux. Le maréchal l'auroit cependant défendue ſi ſa valeur avoit été appuyée, mais il eut le malheur de ſe voir lâchement abandonné dans le tems qu'il ſe préparoit à une vigoureuſe réſiſtance. Il fut d'abord trahi par un provençal, peu après la garniſon ſe révolta & pluſieurs chevaliers l'imiterent ; tout cela joint à la conduite du grand-maître à ſon égard le détermina à céder au tems. Sinam profita de toutes les diſgraces du maréchal ; il prit Tripoli en barbare, il viola les articles qu'il avoit accordés ; il traita les chevaliers avec une indignité qui ne convenoit ni à leur valeur ni à leur naiſſance, & les auroit tous réduits au comble de la miſere, ſans l'ambaſſadeur de France qui ſe trouva dans ſon armée & qui ramena à Malte ſur ſes galères ceux qui étoient ſortis de Tripoli.

An. J.C. 1546.

An. J.C. 1647.

Après cette conquête le bacha Sinam s'en retourna à Conſtantinople, où il trouva la famille de Soliman déchirée par

de cruelles diviſions : le ſultan voyoit ſa maiſon deſolée par des troubles domeſtiques, ſes enfans lui cauſoient plus de chagrins & d'inquiétudes que ſes ennemis même.

Pendant que cet empereur étoit occupé à faire mourir quelques-uns de ſes fils, & à combattre les autres, les chevaliers faiſoient dans les mers du levant & ſur les côtes de Barbarie des courſes qui déſoloient les Turcs & les corſaires. Ils travailloient auſſi au-dedans à ſe mettre en garde contre les entrepriſes de leur ennemi, & par leurs nouvelles fortifications, ils leur ôterent & la hardieſſe d'en tenter, & l'eſperance d'y réuſſir. Tout étoit floriſſant à Malte, & la religion y jouiſſoit tranquillement de toute ſa gloire ; mais cette proſpérité fut tout d'un coup troublée par un accident, qui en ruinant la marine de l'ordre, détruiſit toute ſa force & ſa vigueur. Le 23 Septembre ſur les ſept heures du ſoir il s'éleva un furieux ouragan cauſé par la contrarieté & le combat de trois vents : les flots ſoulevés par cet effroyable tourbillon à une hauteur prodigieuſe, en ſe heurtant ſe briſerent avec un bruit & un fracas inconcevable. Tous les vaiſſeaux en furent fracaſſés, & pluſieurs furent jettés bien avant dans les terres : quatre galères qui étoient attachées chacune avec deux gros cables, furent renverſées de façon que la carene étoit en haut, les amares de toutes les autres furent rompues, & il ſe fit un terrible ravage dans toute l'étendue de l'iſle. An. J.C. 1648.

Malte étoit trop intereſſée au rétabliſſement de la marine pour le négliger, auſſi y travailla-t-on avec beaucoup de vivacité. Le grand-maître, Claude de la Sangle, fit relever les bâtimens renverſés, radouber ceux qui étoient les moins maltraités, & conſtruire une galère dans le port de Meſſine. Philippe II. alors roi d'Eſpagne, qui regardoit les chevaliers comme les défenſeurs de ſes états d'Italie, leur fit preſent de deux galères, bien armées. Philippe Dubroc chevalier de la Langue de Provence envoya à Malte un grand galion équippé armé & muni. Pluſieurs commandeurs riches & puiſſans ſe réunirent pour réparer les pertes de la religion. Le grand-prieur de France François de Lorraine, ne fut pas des derniers à donner à ſon ordre des marques efficaces de ſon An. J.C. 1649.

zéle. Il arriva à Malte avec deux ſuperbes galères qui furent ſuivies d'un autre vaiſſeau. Ces ſecours ſi néceſſaires arriverent fort à propos, car l'infatigable Dragut attentif à tout, s'étoit approché de Malte avec ſept vaiſſeaux dans le deſſein de tirer quelqu'avantage de ſes pertes. Il y fit ſa deſcente, ravagea l'iſle, & y fit quantité de priſonniers. Le commandeur de Laſtic grand-maréchal, le chargea comme il s'embarquoit, tailla en piéces une partie de ſes gens, reprit les priſonniers & le butin, & força le Corſaire à regagner au plutôt ſes vaiſſeaux. La marine des chevaliers fut en peu de tems remiſe ſur pied, & ils reprirent avec une nouvelle gloire, la ſuperiorité qu'ils avoient toujours eue ſur les infideles.

Cette expédition manquée, Dragut rentra à Tripoli, où il vivoit en ſouverain. Mécontent de Soliman qui lui avoit refuſé les grands emplois que poſſedoit Barberouſſe, il s'étoit établi dans cette ville dont il avoit fait la capitale d'un petit état qu'il gouvernoit en roi. Il fortifia cette place ſelon toutes les regles de l'art connues en ce tems-là ; il en fit l'azile de tous les corſaires, & le refuge de ceux qui alloient ravager les côtes de la Sicile, de Naples & de l'Italie. Jean de la Cerda, duc de Medina-Celi, viceroi de Sicile, forma des deſſeins ſur Tripoli. Il crut que s'il pouvoit enlever cette place à Dragut, il ſe feroit une réputation qui releveroit encore ſa dignité : il aſſocia à ſon projet le grand-maître Jean de la Valette Pariſot, qui ſe trouva très-intereſſé dans la deſtruction d'un repaire de pirates, dont la proxi-
An J. C. 1551. mité l'incommodoit. Ils en écrivirent à Philippe II. roi d'Eſpagne : & ils lui repréſenterent que cette entrepriſe ne pouvoit être que très-utile, & d'ailleurs très-facile à executer. Ce monarque qui vit que la priſe de Tripoli aſſuroit ſes états, envoya en Sicile une flotte de 96 vaiſſeaux tant galères qu'autres bâtimens, il en donna le commandement au viceroi. Les démêlés ſurvenus entre les géneraux au ſujet du commandement, firent languir cette affaire, qui ne pouvoit réuſſir que par une expédition vive & prompte. La flotte partit enfin de Meſſine ſur la fin d'Octobre, & une tempête la fit relâcher à Syracuſe ; elle y ſéjourna pendant tout le mois de Novembre, & au commencement de Décembre

elle

elle remit à la voile pour Malte, où elle arriva vers le milieu du mois. Toute l'armée étant raſſemblée dans l'iſle, le viceroi dont la valeur n'étoit pas la meilleure qualité, changea de réſolution : la proximité du péril affoiblit ſon courage ; informé que Dragut l'attendoit en homme préparé, il fut intimidé ; il jetta ſes vûes ſur l'iſle des Gerbes ; il fit de cette petite iſle l'objet d'un ſi grand armement, parce qu'elle étoit moins défendue & plus facile à prendre que Tripoli.

Ce nouveau projet parut au grand-maître peu raiſonnable & peu glorieux ; il le combattit par de bonnes raiſons qui échouerent toutes contre l'autorité & l'artifice du viceroi. L'on s'embarqua le 10 de Fevrier, & l'on fit voile vers les Au. J.C. 1560. côtes d'Afrique : la flotte arriva aux petites Lyrtes près de l'iſle des Gerbes. Cette iſle qui n'a que ſept lieues de tour, eſt à l'entrée du golfe de Capes, ſur la côte du royaume de Tripoli qu'elle a au levant. Dragut pour obſerver les mouvemens des Chrétiens, s'approcha de l'iſle avec deux galères, contre leſquelles le viceroi détacha pluſieurs des ſiennes ; mais l'officier qui les commandoit, plus ſenſible au gain qu'à l'honneur, abandonna les deux galères de Dragut qu'il falloit combattre, pour enlever deux vaiſſeaux marchands richement chargés qui venoient d'Alexandrie ; & pendant que ces lâches Chrétiens au mépris de leur devoir & du commandement, pilloient ces deux navires, dans leſquels ils ne trouverent perſonne, le vieux corſaire échapa : celui-ci fit partir une de ſes galères pour Conſtantinople, afin d'y ſolliciter un prompt & puiſſant ſecours ; & avec l'autre il rentra à Tripoli.

Pendant que le viceroi perdit un tems conſiderable à déliberer ſur le parti qu'il devoit prendre, les diviſions, la diſette & les maladies déſolerent ſa flotte ; ils ne trouverent même pour étancher leur ſoif que des eaux du pays mal ſaines. Le viceroi fit enfin ſuccéder à ſa lâche inaction quelques mouvemens guerriers, il fit une deſcente dans l'iſle, & après un léger combat donné contre une poignée de gens mal armés, il prit le château par compoſition. Cette conquête ſuffit pour l'éblouir ; il ne s'occupa plus qu'à faire conſtruire des forts qui puſſent immortaliſer ſon nom ; & comme s'il eût

été de concert avec le grand-ſeigneur, il lui donna tout le tems d'envoyer des forces navales au ſecours des Afriquains.

Soliman ne perdoit point un tems dont le viceroi faiſoit un ſi mauvais uſage ; il mit en mer une armée compoſée de tous les vaiſſeaux de ſes ports, & de tous les corſaires qui couroient la mer ſous ſes pavillons ; elle avoit ordre de joindre les vaiſſeaux que Dragut commandoit. Cette armée qui étoit de 85 galères, parut le 7 Mai à la hauteur de Goze, petite iſle au couchant de Malte, dont elle dépend. Elle étoit commandée par Piali, favori du ſultan, & par Cara Muſtapha. Les officiers de l'armée Chrétienne les plus éclairés vouloient qu'on allât au-devant de la flotte Ottomane, & qu'on l'attâquât dans l'Archipel avant qu'elle eût joint les vaiſſeaux corſaires & Dragut. Ce conſeil étoit prudent, mais le viceroi refuſa de s'y rendre. Les Turcs inſtruits à Goze du triſte état de la flotte Chrétienne, partirent auſſi-tôt pour la ſurprendre, & ils le firent en effet.

Cette flotte infortunée en proie aux maladies, au trouble & aux diſſentions, combattue par les vents contraires, ne pouvoit tenir contre une flotte ennemie fraîche & bien pourvûe : elle tâcha de prendre le large ; mais la flotte Ottomane qui avoit le vent ſur elle, l'inveſtit de toutes parts & la foudroya avec ſon artillerie. Les Chrétiens effrayés & mis en déſordre ſe précipitoient dans le péril en voulant l'éviter : les uns donnoient dans des baſſes où ils échouoient & où ils étoient pris ; les autres ſe noyoient en voulant ſe ſauver à la nage. Pluſieurs qui croyoient trouver un azile dans l'iſle, y étoient maſſacrés par les habitans qui vouloient par-là faire leur cour aux Turcs, bien-tôt leurs maîtres. Les infidéles tirerent tout l'avantage du malheur des Chrétiens ; ils prirent 20 galères, 14 vaiſſeaux, & firent 5000 eſclaves. Les galères de Malte ſe ſauverent adroitement. Le viceroi & & Doria profitant des ténebres de la nuit, & de la joie à laquelle les Turcs victorieux s'étoient livrés, ſe retirerent à Malte avec neuf frégates légeres.

Le géneral de la flotte Ottomane après s'être emparé de l'iſle des Gerbes & de la fortereſſe que le viceroi y avoit fait

bâtir, ſe retira chargé de gloire & de butin, & fit voile vers Conſtantinople, où il fit une entrée triomphante. Les vaiſſeaux du grand-ſeigneur entrerent dans le port parés de tout ce qui pouvoit leur donner de l'éclat : les galères Chrétiennes dépouillées de tous leurs ornemens, les pavillons abaiſſés & traînant dans l'eau étoient tirés par la poupe, les officiers priſonniers, une prodigieuſe quantité d'eſclaves portant ſur leur viſage toutes les marques de la triſteſſe & de la confuſion, ſervoient à augmenter le plaiſir & la vanité des Turcs. Soliman placé ſous un ſuperbe portique, vit ce triomphe avec un viſage froid & tranquille. Il ne fut pas plus ébloui par l'éclat de ſa proſpérité, qu'il auroit été peu abattu par les diſgraces. Et on le vit preſque toujours ſupérieur aux bons & aux mauvais ſuccès. Cependant l'avantage qu'il venoit de remporter ſur les Chrétiens, l'engagea à faire de nouvelles tentatives, il crut devoir arrêter les progrès des chevaliers de Malte, qui ne ceſſoient de croiſer ſur les vaiſſeaux Ottomans, & de troubler la dévotion & les voyages des pelerins de la Mecque ; mais ce qui le détermina particulierement à tourner ſes armes contre eux, fut un évenement que je vais rapporter.

Un gros vaiſſeau Turc richement chargé alloit à Veniſe, & devoit en rapporter des étoffes & des bijoux pour le ſérail. Ce vaiſſeau & ſa cargaiſon appartenoient au chef des eunuques, & les favorites du grand-ſeigneur y étoient même intéreſſées : ce vaiſſeau étoit armé de 20 gros canons de fonte & de pluſieurs autres d'un moindre calibre, & monté par 200 janiſſaires agguéris, outre les paſſagers & les gens de l'équipage : il fut rencontré entre Zante & Cephalonie par une eſcadre de Malte de ſept galères, commandées par deux chevaliers qui tirerent d'abord un coup de canon ſans boulet, pour obliger l'officier Turc d'amener. Celui-ci qui avoit du courage & de l'expérience, répondit par un coup à boulet, mit dehors ſes pavillons & ſes étendarts, & donna le ſignal du combat : les chevaliers le commencerent, il fut cruel. Les Turcs eurent d'abord un grand avantage à la faveur de leur artillerie, mais ils furent obligés de céder à la force & à la valeur, les chevaliers s'en emparerent, & le conduiſirent à Malte. An. J.C. 1564.

Dès que la nouvelle de cette action fut parvenue à Conſtantinople, les ſultanes éplorées vinrent ſe jetter aux pieds du ſultan, & le conjurerent de ne pas laiſſer impunie une inſulte faite à ſa propre maiſon. Les rois d'Alger & de Maroc joignirent leurs ſollicitations aux prieres des ſultanes : le Muphti vint à la charge, mit en œuvre toute la véhemence du zéle de la religion ; il prit Soliman par les interêts de ſa conſcience, & lui fit entendre les gémiſſemens & les plaintes ameres de ſes ſujets captifs, qui du fond des priſons de Malte imploroient ſon ſecours.

Soliman par l'avantage que ſes troupes venoient de remporter ſur les Chrétiens, étoit déja aſſez engagé à faire contre eux de nouvelles tentatives : les atteintes que donnoient à ſon autorité & à ſa gloire les chevaliers de Malte, qui croiſoient toujours ſur les vaiſſeaux Ottomans, & troubloient la dévotion & les voyages des pelerins à la Mecque, le ſollicitoient déja trop à leur faire de nouveau la guerre, pour que ce nouvel incident manquât de l'y déterminer tout-à-fait. Il s'y réſolut effectivement, & fit ſerment d'exterminer ces opiniâtres ennemis.

Il fit armer dans tous les ports du Pont-Euxin & de la Méditerranée, & équipa une flotte d'environ 200 vaiſſeaux bien pourvûs de munitions de bouche & de guerre ; elle avoit des vivres pour nourrir 80000 hommes pendant ſix mois. On le comprendra aiſément ſi l'on fait attention que les Turcs n'embarquent point de vin, qui occupe ordinairement beaucoup d'eſpace dans les vaiſſeaux des Chrétiens ; rien n'y manquoit de tout ce qui eſt néceſſaire pour l'attaque & pour la défenſe : un grand nombre de canons, parmi leſquels on en comptoit 50 de 80 livres de bales, des machines pour lancer des pierres d'une groſſeur démeſurée, de la poudre pour tirer cent mille coups de canon, une prodigieuſe quantité de feux d'artifice, & enfin des armes de toute eſpéce compoſoient l'attirail de guerre. Piali & Muſtapha, deux généraux pleins de courage & fort expérimentés, étoient à la tête de cette formidable armée. Leurs galères auſſi bien que celle du grand-ſeigneur, étoient ſuperbement ornées, elle portoient chacune trois fanaux, l'or & les croiſ-

ſants y brilloient de toutes parts : leſſoldats qui devoient faire le ſiége étoient au nombre d'environ 40000 hommes, parmi leſquels on comptoit plus de 6000 janiſſaires agguéris, & certains avanturiers, eſpéce d'enfans perdus, vêtus de peaux de lion, de tigre, de panthere, de leopard ; leurs bonnets étoient ornés de plumes d'oiſeaux de proie.

Cette armée partit de Navarin, port de la Morée, où elle s'étoit aſſemblée ; elle fut jointe par ſix galères, que le renégat Luccialy amena d'Alexandrie, par 13 galères & 2 galiotes de Dragut, & par les vaiſſeaux du roi d'Alger. Après avoir cotoyé la Sicile, elle parut devant l'iſle de Malte le 18 de Mai. La grande-maîtriſe étoit alors remplie par Jean de la Valette-Pariſot, de la noble & ancienne maiſon de Cornuſſon en Querci. Il étoit auſſi diſtingué par ſa religion que par ſon courage ; la prudence accompagnoit ſa valeur ; il étoit prompt à réſoudre, courageux à entreprendre, habile à prévoir l'avenir ; & ſi quelquefois ſes projets furent déconcertés, ce fut ou par la faute de ceux qu'il mit en œuvre, ou parce que le hazard fit naître des obſtacles invincibles : il étoit d'une fermeté que rien ne pouvoit ébranler, d'une politeſſe qui lui gagnoit les cœurs, d'une piété qui ne faiſoit qu'augmenter ſon courage ; charitable, liberal, gracieux, en un mot Chrétien ſincere, religieux exact, bon ſoldat, excellent capitaine, tel étoit le grand-maître ; & il ne falloit pas un homme de moindre mérite pour défendre l'iſle de Malte. Je ne rapporterai point le détail de ce ſiége, que l'on peut voir dans l'hiſtoire de Malte de l'Abbé de Vertot. Je me contenterai de dire que le grand-maître avec 500 chevaliers & 8000 hommes de troupes reglées, ſoutint les plus grands efforts de l'empire Ottoman. Les Turcs furent obligés de lever honteuſement le ſiége, après avoir fait pendant quatre mois de terribles attaques & bouleverſé la ville & ſes fortifications : les infidéles y eurent 15000 ſoldats tués, & 8000 hommes de marine, parmi leſquels ſe trouva le fameux Dragut. Les bachas après avoir embarqué leur artillerie & les reſtes de leur armée, firent voile vers Conſtantinople. An. J.C. 1565.

Soliman ayant appris le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe,

s'écria tout en courroux, que ſon épée n'étoit heureuſe que dans ſes mains. Cependant pour couvrir ſa confuſion & en impoſer au peuple, il voulut que les bachas entraſſent en triomphe dans le port de Conſtantinople au ſon des inſtrumens, les enſeignes déployées, en un mot avec tous les honneurs de la guerre. Soliman après cette diſgrace, renonça à combattre les Chrétiens ſur mer, & tourna ſes efforts contre la Hongrie & la Tranſylvanie; mais il n'y fut pas heureux. Le chagrin de ſes mauvais ſuccès plus encore que ſa vieilleſſe le mirent au tombeau.

An. J. C. 1566.

La confuſion qu'eſſuya Soliman devant l'iſle de Malte, releva infiniment la gloire des chevaliers; elle fut cependant partagée par ceux de l'ordre militaire de S. Etienne qui leur donnerent du ſecours, ce qui me donne occaſion en finiſſant ce livre de parler de l'inſtitution de cet ordre & de ſes expéditions maritimes contre les Turcs.

Côme de Medicis, premier grand duc, ayant remporté le 2 Août 1554. une victoire ſur les troupes de France commandées par le maréchal Strozzi, voulut conſacrer la mémoire de cet évenement qui lui aſſûra la ſouveraineté de la Toſcane: il établit à cet effet un ordre militaire ſous le nom de S. Etienne, parce qu'il avoit triomphé de ſes ennemis le jour de S. Etienne pape & martyr. Cet ordre formé ſur celui de Malte fut approuvé par le pape Pie IV. Côme en fut le premier grand-maître, & ſes enfans les premiers chevaliers. La victoire remportée ſur les François ne fut pas le ſeul motif qui détermina le grand-duc à inſtituer ce nouvel ordre: il voulut encore aſſembler dans un corps une multitude d'hommes diſtingués par la nobleſſe & par la valeur, pour les oppoſer à la puiſſance Ottomane & aux courſes des pirates qui infeſtoient toute la Méditerranée.

Les chevaliers de S. Etienne dès le commencement de leur inſtitution firent honneur à leur établiſſement. Ils ſe rendirent redoutables aux infidéles, & pendant un ſiécle toutes les années furent marquées de leurs differens exploits. Etablis en 1562 ils ſe mirent en mer en 1563; pour leur coup d'eſſai ils prirent quelques vaiſſeaux Turcs, & donnerent la chaſſe aux galères de Rhodes. En 1564. ils aiderent aux

Eſpagnols à prendre la fortereſſe de Pignon ; en 1565 ils ſecoururent les chevaliers de Malte aſſiégés par l'armée navale de Soliman. En 1568. ils enleverent deux vaiſſeaux à un fameux corſaire. En 1571. douze de leurs galères eurent part à la victoire de Lepante : en 1572. ils prirent à Barberouſſe ſon principal vaiſſeau & firent trembler ce pirate intrepide : en 1582. ils ſe rendirent maîtres de Cole en Barbarie : en 1585. de Monaſtero & de quelques autres places : en 1599. de Chio : en 1604. de Preveza : ils ſaccagerent en 1607. la fortereſſe de Bonne en Barbarie : en 1608. avec ſix galères & onze galions ils attaquerent l'armée des Turcs compoſée de 45 galères & l'obligerent à prendre la fuite : en 1610 ils s'emparerent de Biſcheri en Barbarie : en 1611, de Dieſto en Negrepont : en 1612, de Chiermon : en 1613. d'Eliman dans la Caramanie : en 1624. ils prirent 24 galères Turques & un grand nombre de petits bâtimens : enfin ils ſignalerent pluſieurs fois leur courage pendant la guerre de Candie.

On aſſure que pendant le cours de ces beaux exploits ils ont délivré plus de 5600 Chrétiens des mains des infidéles, & fait ſur eux 14871 eſclaves. On voit à Florence dans deux places publiques les figures en bronze de Côme I. & de ſon fils, faites des canons pris ſur les Turcs par les chevaliers de S. Etienne. C'eſt ſans doute au déſavantage de la Religion qu'un ordre ſi floriſſant & ſi redoutable aux ennemis de la foi n'a pas ſoutenu plus long-tems ſon éclat & ſa gloire.

LIVRE XVI.

De la Marine des Turcs depuis Selim II. juſqu'à Muſtapha.

Selim II. ſuccéda à ſon pere dans l'empire, mais non à ſes mœurs & à ſes bonnes qualités. Il ne ſe fit connoître que pour un débauché, un perfide, & un violateur public de ſa loi. Livré au vin & aux débauches les plus infâmes, il n'eut aucune des qualités d'un homme de guerre. Cepen-

dant les exemples de ſes prédéceſſeurs l'obligerent dans les commencemens de ſon regne à tenter quelques exploits militaires, d'abord contre les Chrétiens. Il donna des commiſſions à Lucciali renégat Calabrois, fameux corſaire, que les Turcs nommoient le maître de la mer. Lucciali avec ſept galères, eſſaya de ſurprendre la Goulette, fortereſſe ſituée à l'endroit le plus étroit du golfe de Tunis; mais ayant été découvert, il ſe retira à Tripoli. Quelque tems après il fut plus heureux dans un combat qu'il livra à une eſcadre de Malte. Le commandeur de Saint Clément, général des galères de la religion, avoit conduit le viceroi de Sicile à Trapani. Comme il ſe diſpoſoit à reprendre la route de Malte, on lui donna avis que Lucciali croiſoit autour de l'iſle avec plus de 20 vaiſſeaux. Il mépriſa cet avis auſſi-bien que les conſeils que lui donnoient ſes officiers de ne pas partir, ou de tenir une autre route. Au-lieu même de mettre à la voile à l'entrée de la nuit au ſon des inſtrumens & au bruit du canon, ce qui fut pour les Turcs le ſignal de ſon départ, s'il ne l'eut fait que le matin, il auroit pû appercevoir de loin les vaiſſeaux du corſaire & les éviter; mais ayant fait route pendant la nuit, à la pointe du jour, il ſe trouva en préſence de Lucciali, qui l'obligea de prendre la fuite. Si Saint Clément eut agi en habile marin, il auroit tenu ſerrées ſes quatre galères, qui par cette manœuvre n'auroient pû être attaquées que par quelques vaiſſeaux, & à meſure qu'elles ſe ſeroient défendues, elles auroient pû gagner l'iſle de Goſe dont elles n'étoient pas éloignées; mais comme il n'avoit donné aucuns ordres, ſes galères s'élargirent, la Capitane & la Saint Jean prirent d'un côté, la Patrone & la Sainte Anne de l'autre. Lucciali avec douze vaiſſeaux pourſuivit les deux premieres, & il mit ſept vaiſſeaux à la pourſuite des deux autres. Les chevaliers ſe battirent longtems avec beaucoup de courage, mais il fallut céder à la force. Trois de leurs galères furent priſes, & une ſeule ſe ſauva. Lucciali mena deux de ces galères à Alger, où il entra en triomphe, & il envoya la Sainte Anne à Conſtantinople. Le général des galères voulut ſe tuer, pour ne pas ſurvivre à la honte d'une action ſi indigne de la prudence

&

& de la valeur qui faiſoient le caractère particulier des chevaliers.

Cette petite guerre mortifia beaucoup les chevaliers de Malte, qui n'étoient pas accoutumés à de pareilles diſgraces. Selim prépara auſſi aux Venitiens des chagrins bien ſenſibles. Du vivant même de ſon pere, il voyoit avec peine l'iſle de Chypre ſous la domination de la république. La fertilité extraordinaire de cette iſle, & les excellens vins qu'elle produit lui avoient fait naître depuis long-tems le déſir de la voir jointe à l'empire Ottoman. Quand il ſe vit ſur le thrône de ſon pere, il penſa ſérieuſement à exécuter ce qu'il n'avoit fait que projetter juſqu'alors. Il y fut vivement excité par un Juif chaſſé d'Eſpagne, qui s'étoit fait Turc, & qui avoit gagné toute ſa confiance. Pour engager Selim dans cette entrepriſe, ce Juif lui repréſenta, qu'il ne pouvoit manquer d'avoir un heureux ſuccès; que l'arſenal de Veniſe avoit été depuis peu réduit en cendres; que les forces de la république étoient beaucoup affoiblies; & qu'elle ne pouvoit point eſperer de ſecours des princes Chrétiens, qui étoient diviſés entr'eux par des interêts d'état & de religion.

Selim propoſa donc la conquête de Chypre à ſes Bachas: leurs ſentimens furent partagés & chacun tâcha d'appuyer ſon opinion des raiſons les plus ſpécieuſes; mais Selim qui ſe ſentoit violemment tenté de la conquête de cette iſle, ſe rangea du côté de ceux dont le ſentiment étoit conforme à ſon deſſein, & il donna tous ſes ſoins aux préparatifs néceſſaires pour l'exécuter. Il ordonna que l'on conſtruiſît des vaiſſeaux dans tous les ports, & qu'on radoubât tous ceux qui étoient conſtruits; il fit faire une grande quantité de biſcuits dans la Morée; & 25 galères furent envoyées à Alexandrie pour y prendre les proviſions de l'armée. Tout étant diſpoſé, la flotte qui étoit de plus de 200 voiles partit de Conſtantinople ſous les ordres de Piali. Muſtapha fut nommé général des troupes de terre. La flotte alla d'abord mouiller à Negrepont, puis à Rhodes, où toute l'armée s'aſ- An. J.C. 1570.
ſembla: de-là elle fit voile vers l'iſle de Chypre.

Cette iſle étoit poſſedée par les Venitiens depuis 80 ans. La république pour la mettre à couvert de l'orage qui la me-

naçoit, demanda du ſecours aux princes Chrétiens ; mais elle n'en put obtenir que du pape & du roi d'Eſpagne, encore fut-il foible & tardif. Jerôme Zani général des Venitiens prit les devans avec 70 galeaſſes, laiſſant derriere lui les groſſes galères avec les vaiſſeaux ; il alla mouiller à Corfou, où il fut joint par 20 galères de Candie. Après avoir fait quelques courſes vers les iſles de l'Archipel, ſoit pour obſerver les mouvemens des Turcs, ſoit pour profiter de quelque occaſion que le hazard pouvoit faire naître ; il aſſembla à Candie toute ſon armée, qui montoit à 120 galères. Il y attendit le ſecours du Pape & du roi d'Eſpagne, qui y arriva ſur la fin du mois d'Août.

Les longs délais des Chrétiens & leur inaction donnerent aux Turcs tout le tems qu'ils pouvoient déſirer pour ſe préparer à recevoir leurs ennemis. J'ai déja dit qu'ils avoient fait voile vers l'iſle de Chypre. Ils furent apperçus le premier Juillet de Baffo, ville de cette iſle, ſituée ſur ſa côte occidentale ; ils coururent toute la côte, depuis le cap de Chatte ou de Gato juſqu'à Himiſſo, y firent des deſcentes, brûlerent, ſaccagerent tout ce qui ſe préſenta, & firent pluſieurs priſonniers. Le lendemain ils allerent jetter l'ancre à Salines ſur la côte méridionale de l'iſle ; ils y débarquerent leur artillerie & leurs troupes, & s'y retrancherent ſans trouver le moindre obſtacle. Leur artillerie conſiſtoit en 30 groſſes piéces de canon, & 150 de moindre calibre ; & leurs troupes en 15000 hommes de pied, 2500 Chevaux & 3000 pionniers.

L'iſle dégarnie de tout, n'étoit pas en état de réſiſter à de ſi puiſſantes forces ; elle étoit ſans défenſe & ouverte de toutes parts. La facilité que les Turcs trouverent à ſe répandre dans la campagne, leur fit d'abord appréhender de tomber dans quelque embuſcade ; mais ils ſe raſſurerent, & ſe perſuadant que toutes les troupes Venitiennes étoient renfermées dans Nicotie & Famagouſte ; ils réſolurent d'aſſiéger ces deux villes. Ils commencerent par Nicotie, qui eſt ſituée au milieu de l'iſle. Le gouverneur de cette place étoit d'un génie borné, ſans reſſource, ſans courage ni capacité ; il commandoit à des ſoldats peu aguerris, & mal armés ; les fortifications de la place quoique régulieres étoient im-

parfaites, les foſſés n'étoient pas achevés, les proviſions étoient inſuffiſantes. Telle étoit la ville de Nicotie quand les Turcs en firent le ſiége. Ils la battirent, & la prirent d'aſſaut le neuf Septembre. Muſtapha ne fut pas plutôt maître de la ville, qu'il ſouilla ſon triomphe par le maſſacre de près de 25000 perſonnes, & ceux qu'il n'immola point à ſa cruauté n'en furent pas plus heureux. C'étoient des femmes, des filles & des garçons, choiſis parmi ce qu'il y avoit de plus beau; il en chargea trois vaiſſeaux pour les envoyer à Selim. Une femme de condition indignée de voir tant d'innocentes victimes deſtinées à ſervir aux paſſions des Infideles, & préferant une glorieuſe mort à une vie auſſi honteuſe, mit le feu aux poudres, & fit ſauter les trois vaiſſeaux en l'air avec tout ce qui étoit dedans. Les Turcs s'étant emparé de Nicotie s'approcherent de Famagouſte pour en faire le ſiége.

Pendant que les Infideles faiſoient des conquêtes, les Chrétiens ne s'aſſembloient que lentement. Leur armée navale après de longs délais ſe forma enfin au port de la Suda dans l'iſle de Candie : elle s'avança enſuite juſqu'à Siltia dans la même iſle. Elle étoit compoſée de 124 galères légères, de 12 groſſes, de 14 navires de guerre, qui appartenoient aux Venitiens, de 12 galères du Pape, de 45 du roi d'Eſpagne, & d'un grand nombre de vaiſſeaux de charge. Les officiers tinrent conſeil de guerre pour déliberer ſur le parti qu'on devoit prendre. Les uns étoient d'avis qu'on allât aſſiéger quelque place importante de l'empire Ottoman, pour faire diverſion & obliger les Turcs à quitter l'iſle de Chipre. Le ſentiment du général Zani étoit d'aller en droiture à l'iſle de Chipre pour brûler les vaiſſeaux ennemis s'ils étoient vuides, ou pour combattre les Infideles ſi à leurs aproches ils ſe rembarquoient; il fit obſerver que des troupes fraîches auroient ſurement l'avantage ſur des ſoldats fatigués; qu'il falloit attaquer les Infideles pour s'en faire craindre, & que ſi l'on reſtoit dans l'inaction, c'étoit le moyen de relever leur courage & d'abattre celui des habitans de l'iſle. Ce ſentiment prévalut. L'armée partit de Candie le 18 Septembre, & fit voile vers les côtes de Caramanie, où elle alla mouiller : elle y fut d'abord informée de la priſe de Nicotie. Les

Chrétiens furent très-allarmés de cette nouvelle. Doria prit la réſolution de s'en retourner, ne voulant point hazarder une bataille contre les Turcs victorieux. Les officiers Venitiens mirent tout en œuvre pour le détourner d'un ſi lâche deſſein, leurs remontrances furent inutiles, ſes craintes l'emporterent, il fit voile vers la Sicile. Zani & Colonne qui étoient reſtés unis voulurent ſe diſtinguer par quelque coup d'eclat, afin de jetter ſur Doria toute la honte de leur inaction ; mais ayant eu avis que Piali les cherchoit avec toutes ſes forces, & ſe ſentant trop foibles pour lui réſiſter, ils ſe retirerent à la Canée dans l'iſle de Candie. Le général Ottoman les ſuivit aſſez loin, mais les vents commençant à s'élever, & la ſaiſon étant fort avancée, il s'en retourna avec ſa flotte à Conſtantinople, Zani prit la route de l'iſle de Corſe, & Colonne celle d'Ancone.

Tout l'hiver ſe paſſa en négociations de la part des Venitiens. Le Pape ſe donna des mouvemens infinis pour liguer les Princes Chrétiens contre les Turcs ; à Rome on ne parloit que de prieres publiques, de proceſſions, de Jubilé ; mais pendant ce tems-là, Selim faiſoit des préparatifs plus efficaces pour achever la conquête de l'iſle de Chipre : ſon armée navale groſſie par les vaiſſeaux des Corſaires d'Afrique, ſe trouva forte de 250 voiles. Elle ſe mit en mer dès le mois d'Avril : & alla ravager les iſles de Candie, de Zante, de Cephalonie, de Corſe, & porta l'épouvante juſque dans Veniſe ; mais craignant d'être ſurpriſe par les Chrétiens, qui ſe liguoient, elle alla faire le ſiége de Famagouſte. Cette place avoit été fortifiée & munie pendant l'hiver. Les Turcs pour ne pas la manquer, l'attaquerent avec un grand appareil de guerre ; ils avoient 200000 hommes devant cette ville ſelon quelques auteurs. Une infinité de ſujets du grand-ſeigneur s'y rendirent, guidés plutot par l'avarice que par la valeur, & attirés par l'eſpoir du pillage : elle fut battue pendant 15 jours par 80 piéces de la plus groſſe artillerie : enfin, après s'être bien défendue, avoir reçu 150000 coups de canon, & fait périr plus de 60000 Turcs, elle ſe rendit aux Infideles, qui ſe virent par-là maîtres de toute l'iſle.

An. J.C. 1571.

Le cruel Muſtapha n'eut pas plutôt ſigné la capitulation qu'il en viola les articles. Il fit écorcher vif le gouverneur, qui n'avoit point d'autre crime que de s'être bien défendu, & qui après avoir vécu en brave, mourut en Chrétien. Enyvré de ſang, raſſaſié de carnage, ſouillé d'impiétés & de crimes, après avoir mis la place conquiſe en bon état, il fit voile vers Conſtantinople, où ſes exploits barbares furent couronnés par des acclamations publiques.

Pendant que les Turcs jouiſſoient dans le repos de la gloire de leurs conquêtes, le Pape Pie V. travailloit vivement à liguer les princes Chrétiens contre les Infideles. Il réunit avec lui dans cette confédération, le roi d'Eſpagne & les Venitiens. La ligue fut conclue à Rome le 20 May, elle fut lue le 25 en plein conſiſtoire, confirmée par un ſerment ſolemnel, & publiée après la Meſſe célébrée dans l'Egliſe de ſaint Pierre. Selon les conditions de cette ligue, l'armée devoit être compoſée de 200 galères & de 100 vaiſſeaux de guerre, de 50000 hommes d'infanterie, de 4500 chevaux & d'une artillerie proportionnée. Jean d'Autriche fils naturel de Philippe II. fut déclaré généraliſſime; il reçut à Naples, de la main du cardinal de Granvelle qui en étoit vice-roi, le bâton de commandement que le Pape avoit beni, & un étendart d'étoffe bleue, où l'image du Crucifix étoit brodée en or & en argent. Les armes de Jean d'Autriche pendoient au-deſſous avec des chaînes.

Ce général arriva à Meſſine le 23 Aouſt, il y fut reçu par Marc-Antoine Colonne, qui commandoit les galères du Pape, & par Venieri qui commandoit celles de Veniſe. Toute l'armée étant aſſemblée, elle démarra le dix-ſept Septembre, & arriva bientôt à Corfou. Le Pape avoit fourni 12 galères, le roi d'Eſpagne 81 & les Venitiens 108; le duc de Savoye 2, les Genois 3, les chevaliers de Malte autant; outre ces galères, l'armée étoit fortifiée de 6 vaiſſeaux de guerre de 80 piéces de canon, de 24 vaiſſeaux de charge & d'environ 70 brigantins. Les auteurs varient un peu ſur le nombre & la qualité des vaiſſeaux; mais la difference n'eſt pas conſiderable. L'armée Ottomane étoit d'environ 300

voiles, ſous le commandement d'Hali Bacha ; il avoit ſous lui le Bacha Pertau, le fils de Barberouſſe, le roi d'Alger, Sirocco gouverneur d'Alexandrie, le fameux Lucciali, tous capitaines célebres par les ravages qu'ils avoient faits ſur les terres des Chrétiens.

Hali qui avoit ordre de combattre l'armée Chrétienne, envoya un de ſes officiers pour la reconnoître. Comme elle avoit derriere elle l'iſle de Corfou, il ne fut pas poſſible de l'obſerver exactement, auſſi le rapport fut-il peu fidele. Cet officier aſſura que l'armée des Chrétiens étoit peu conſidérable, les Turcs en conſéquence ſe déterminerent à livrer bataille. Les Chrétiens de leur côté avoient auſſi obſervé l'armée des Turcs ; ils ſçavoient qu'elle avoit paſſé à la vûe de Zante, & qu'elle étoit entrée dans le golfe de Lepante. Ce golfe a la Morée au midi, Corinthe à l'Orient, & la ville de Lepante au Nord qui lui donne ſon nom ; il s'avance dans les terres du Couchant au Levant, l'eſpace de 80 milles. On voit à ſon embouchure les Courzolaires, cinq petites iſles ou plutôt cinq rochers, célebrés par les poëtes ſous le nom d'Echinades. Dom Jean d'Autriche & les Eſpagnols n'étoient pas d'avis qu'on s'engageât dans ce golfe ; mais les Venitiens vouloient qu'on allât attaquer l'ennemi qui y étoit renfermé, & qui, ſelon les apparences, ne pouvoit leur échaper, parce qu'il n'y avoit aucune iſſue pour s'enfuir. Cet avis prévalut ; Barbarigo Venitien fut commandé pour ſe préſenter à l'entrée du Golfe avec huit galères, afin d'attirer les Turcs au large. Venieri qui regardoit l'entrée dans le golfe comme le ſignal aſſuré de la victoire, chercha à engager Dom Jean à faire cette démarche. Il l'aſſura qu'il étoit bien informé que 50 galères avoient quittées l'armée ennemie & avoient pris leur route vers le Levant. Sur cette nouvelle, on ne balança plus d'entrer dans le golfe. Les deux armées ſe virent bientôt en préſence, & animées d'un égal deſir de combattre ſe mirent en ordre de bataille : cet ordre eſt differemment décrit par differens auteurs ; je ſuivrai ceux qui m'ont paru les plus dignes de foi.

Les Turcs ſe rangerent ſur une ligne courbe & formée en croiſſant, ſuivant leur uſage. Mahomet & Sirocco occupoient la droite avec 55 galères ; Lucciali la gauche avec un pareil

nombre. Hali qui montoit la capitane tenoit le milieu, pour obſerver de-là tous les mouvemens de ſon armée, Pertau étoit à côté de lui ; ce centre étoit compoſé de 96 galères. Le reſte des navires etoit répandu de côté & d'autre, pour porter les ordres, & pour les autres beſoins de l'armée. Dans celle des Chrétiens, Dom Jean étoit oppoſé au Bacha Hali ; le corps de bataille où il étoit conſiſtoit en 61 vaiſſeaux, il avoit à ſes côtés Colonne & Venieri. Doria faiſoit tête à Lucciali avec 54 galères, & Barbarigo à Sirroco avec 54 autres. Le Marquis de Sainte Croix avec un corps de réſerve étoit deſtiné pour ſoutenir ceux qui ſeroient ébranlés, & ſix gros vaiſſeaux de guerre rémorqués par des galères, étoient à la tête de cet ordre de bataille. Tout étant ainſi diſpoſé, Jean d'Autriche fit déployer ſon étendart pour donner le ſignal du combat.

Les deux armées s'approcherent : celle des Turcs arriva ſur celle des Chrétiens avec un vent favorable, elle avoit encore cet avantage, que le ſoleil donnoit dans les yeux de leurs ennemis. Le combat commenca ſur les deux heures après midi avec des hurlemens épouvantables, ſelon l'uſage des Turcs. Hali entama l'action par un coup de canon auquel Jean d'Autriche répondit. Le rhumb du vent ayant changé, les Chrétiens qui étoient d'abord ſous le vent des Turcs, ſe virent au vent de l'armée Ottomane, & le ſoleil ayant tourné, non pas par miracle, comme le diſent des gens prodigues de merveilles, mais par la néceſſité de ſon cours, les Turcs dans la ſuite du combat en furent autant incommodés que les Chrétiens l'avoient été au commencement. Les ſix gros vaiſſeaux qui étoient de l'avant commencerent à foudroyer les Infideles par leur artillerie nombreuſe & bien ſervie, leurs galères furent miſes en deſordre & leur ligne rompue ; mais comme ils étoient conduits par d'habiles capitaines, ils ſe rallierent, & le combat s'engagea de toutes parts. Les approches furent terribles. Les premieres bordées de canon étant lâchées, on vint à l'abordage ; le bruit des armes & des décharges réciproques d'artillerie joints aux cris des bleſſés, & de ceux qui animoient au combat, empêchoit d'entendre le commandement des chefs. Tou-

tes les diviſions des deux armées combattirent alors en même-tems ; comme je ne puis repreſenter cet engagement général dans un ſeul point de vûe, je ſuis obligé de le détailler.

Les galères des deux généraux ſe battirent avec un égal acharnement ; ils étoient tous deux jeunes & paſſionnés pour la gloire. L'élite de l'armée Chrétienne & la fleur de la nobleſſe étoient dans la galère de Dom Jean d'Autriche ; dans celle d'Hali étoient des Janiſſaires choiſis, & un équipage d'une valeur pluſieurs fois éprouvée. Jean d'Autriche arriva ſur ſon ennemi avec une intrépidité qui l'auroit effrayé s'il avoit été moins brave ; il fit monter à l'abordage, & ſes gens animés par l'eſpoir de la gloire & du butin, firent d'abord un grand carnage parmi les Turcs. Hali ne s'étonna point de ſe voir au milieu d'un grand nombre de ſes ſoldats morts & mourans ; il raffermit le courage des autres qui commençoit à s'ébranler. En donnant des ordres il donnoit auſſi l'exemple, & combattant lui-même avec une valeur extraordinaire, il arracha des mains des Chrétiens la victoire qui s'étoit déclarée pour eux, & les obligea à ſortir de ſon vaiſſeau après une perte conſidérable. Le mauvais ſuccès qu'eut l'entrepriſe de Jean d'Autriche ne fit que ranimer ſa valeur & ſes eſpérances : il commanda un ſecond abordage ; les ſoldats Chrétiens le firent avec une réſolution & une vigueur qui fit d'abord changer la fermeté des Turcs déja fatigués. Hali ſe trouva ſi vivement preſſé qu'il fut obligé de ſe retirer dans la chambre de poupe, il s'y défendit avec l'intrépidité d'un héros ; mais il y fut tué, ſa galère fut priſe, les pavillons Ottomans en furent arrachés, & on arbora à leur place ceux des Chrétiens.

Pendant que les galères capitanes étoient aux priſes, les deux corps de bataille ſe mêlerent, & le combat fut ſanglant. Il ne le fut pas moins aux deux aîles. Lucciali vint avec 100 vaiſſeaux attaquer Doria qui n'avoit que 54 galères & deux navires de guerre ; il l'alloit envelopper & l'auroit défait entierement ſans le ſecours d'un nombre conſidérable de galères, tirées du centre qui étoit déja victorieux dont Doria groſſit ſon aîle, & enveloppa lui-même Lucciali. L'habile

L'habile & ruſé corſaire ſe ſentant le plus foible, voulut ſe réfugier à ſon corps de bataille ; mais voyant qu'il plioit & qu'il étoit en déroute, il rangea les côtes & ſe ſauva avec 30 Galères. Ce fut à l'aîle gauche où commandoit Barbarigo, qu'il y eut des prodiges de valeur : le carnage, l'horreur & la mort y regnoient de toutes parts, & la victoire incertaine favoriſoit tour-à-tour les deux partis ; mais la fumée de l'artillerie que le vent pouſſoit ſur les Turcs & qui les aveugloit, la fit pancher du côté des Chrétiens. Le vaillant Barbarigo en combattant avec un courage héroïque, fut bleſſé d'un coup de fléche dans l'œil, dont il mourut. Mahomet & Sirocco y périrent auſſi.

Les Turcs ne pouvant plus ſoutenir le feu des Chrétiens, ſe retirerent, & abandonnerent un grand nombre de leurs galères aux vainqueurs, pluſieurs vinrent échouer ſur le rivage, d'autres aborderent, non ſans effort, dans l'endroit où Lucciali recueilloit les débris de l'armée Ottomane : le général Pertau fut le dernier qui ſe retira ; il ſoutint pendant quatre heures les efforts de quatre galères Chrétiennes ; mais ſe voyant ſans rames, ſans gouvernail & preſque ſans ſoldats, il ſauta dans un brigantin où il fut tué, d'autres diſent qu'il ſe ſauva dans l'iſle de ſainte Maure. Ce combat fut ſi ſanglant, qu'on aſſûre que la mer parut teinte de ſang, & couverte de corps morts, de membres flottans, d'armes rompues, & de débris de vaiſſeaux. Chaque auteur décrit differemment la perte qu'on fit de part & d'autre dans cette bataille. Mais ſelon le ſentiment qui me paroît le plus appuyé, les Chrétiens perdirent dix-mille hommes & quinze galères : les Turcs eurent environ trente-mille hommes de tués, cent ſoixante galères priſes, quarante percées & hors de combat : ſoixante de leurs brigantins furent auſſi la proye des vainqueurs. Les richeſſes qu'on trouva ſur les principales galères Ottomanes étoient immenſes (*a*).

(*a*) Voici des vers faits à l'occaſion de cette célèbre bataille.

Quis furor hic ! Ardetne fretum? Tot fulmina cœlo
Anne cadunt ? Dormit Jupiter, an vigilat?
An magis inſanus movit temeraria bella
Æquoreo fratri, cæruleiſque Deis ?
Sic Neptunus ait tumida emerſurus ab unda :
Sed non invenit quod fuit ante fretum.
Cærula navigiis velantur tergora ponti :

Les Chrétiens ne ſçurent pas profiter de leur victoire ; au-lieu de porter leurs armes devant Conſtantinople effrayé, ou de reconquerir l'iſle de Chypre, ils s'amuſerent à faire éclatter publiquement leur joye par des arcs de triomphe, des inſcriptions magnifiques, des fêtes ſuperbes, des médailles, des diſcours éloquens, des priſonniers délivrés & des largeſſes au peuple. Les flottes alliées ſe ſéparerent, & par leur retraite donnerent aux Turcs épouvantés & affoiblis, le tems de ſe rafermir & de ſe refaire. Revenus des allarmes que leur avoit cauſé une ſi grande perte ; raſſûrés par l'éloignement & l'inaction des flottes confédérées, ils reprirent courage ; & pour montrer qu'ils n'étoient pas ſi affoiblis qu'on le penſoit, Caraffoli ſortit du détroit de Gallipoli avec 60 vaiſſeaux ; il courut les mers de la Morée ; il pilla l'iſle de Cerigo & ruina quelques autres iſles voiſines. Pendant que ſans obſtacle il faiſoit ces ravages, Lucciali raſſembloit tout ce qu'il pouvoit de vaiſſeaux ; il en arma juſqu'à cent, avec leſquels il alla joindre Caraffoli, & forma avec lui le deſſein de ravager l'iſle de Candie. Cette armée alla mouiller ſous la forteresſe de Malvoiſie, ſituée ſur la côte du golfe de Napoli de Romanie : d'autres vaiſſeaux s'y joignirent, & elle ſe trouva compoſée de 200 voiles & de pluſieurs petits vaiſſeaux.

Les Venitiens réveillés au bruit de cet armement, mirent promptement en mer 120 galères, 6 galéaſſes & 20 autres navires. Cette flotte qui étoit également bien pourvûe d'armes & de munitions, partit de Corfou : quarante-cinq galères formoient le corps de bataille où commandoit Foſcarini général de la république ; le Provediteur tenoit l'aîle droite & Canahi la gauche. Les galères qu'on attendoit de Candie devoient faire l'avant-garde. Lucciali ayant ſçû que l'armée Chrétienne, moins forte que la ſienne en galères,

An. J. C. 1572.

Et mare, cæruleum quod fuit ante, rubet
Fragmina remorum, Tabulas, mortalia membra
Hùc illuc crebro fulmine pulſa videt.
Ambigit an vigilet, vel ſomniet. Arma ferocis
Ut novit Martis, Quid tibi quæris, ait?
Quiſve, homicida, tibi imperium conceſſit in undas?
Cui Mars, Europæ litus id, hoc Aſiæ :
De utroque imperio pugnatur : Præmia bello
Nimirum magno grandia propoſita.

mais ſuperieure en gros vaiſſeaux, venoit la trouver en droiture, & qu'elle étoit déja arrivée à l'iſle de Cerigo, réſolut d'aller la combattre. Les généraux Chrétiens informés de cette réſolution, ſe diſpoſerent à le bien recevoir. Lucciali appareilla & mit à la voile: ayant paſſé le cap Malio ou de Saint Ange, il tira vers le canal de Cerigo. Les Chrétiens ſortirent auſſi-tôt du port de la Dragonère à l'Eſt de l'iſle où ils avoient jetté l'ancre; ils ſe rangerent en bataille, & s'étendirent vers le cap Malio, en ſe préſentant fierement au combat.

Lucciali qui n'avoit pas deſſein d'en venir aux mains, à moins qu'il ne vit une occaſion de ſe battre à coup ſûr, ſe retira vers la terre pour tâcher de gagner le vent. Les Chrétiens qui virent ſon deſſein ſe mirent en état de le lui diſputer. Le corſaire ſe voyant découvert fit une autre manœuvre. Les Chrétiens étant à l'Eſt de Cerigo, il alla ſe placer à l'Oueſt de la même iſle, s'élargiſſant de cet endroit où étoit la tête de ſon armée juſqu'à l'iſle de Cerui, ſituée au nord de Cerigo, où ſe terminoit ſa queue; il préſenta la proue aux ennemis, & les attendit rangé en bataille. Il ne vouloit pas aller à eux, parce qu'il craignoit l'artillerie des gros vaiſſeaux & des galéaſſes; mais il vouloit les engager à venir à lui, parce que les gros vaiſſeaux de guerre reſtant immobiles faute de vent, il n'auroit eu à combattre que contre leurs galères. Il vouloit ainſi affoiblir l'armée Chrétienne en la déſuniſſant. Les Chrétiens qui obſervoient ſa manœuvre, ne voulurent point partir les uns ſans les autres. La journée ſe paſſa ainſi à ſe regarder. Lucciali qui voyoit plus de péril que d'avantage dans un combat, ſe retira à la faveur de la nuit, & pour n'être pas ſuivi, il déroba ſa route aux ennemis, en faiſant faire une fauſſe route par une galère éclairée par un fanal. Quelques jours après il fit voile vers le cap de Matapan, ſitué dans la partie la plus méridionale de la Morée, & ſe rangea tout le long de la côte. Les Chrétiens le ſuivirent: les deux armées ſe trouverent en préſence & à la portée du canon. Lucciali ſe tenoit fort ſerré vers les terres, afin que les gros vaiſſeaux des Chrétiens ne puſſent s'approcher de lui, parce qu'il crai-

gnoit leur artillerie. Le général Forcarini impatient de combattre ordonna toutes les diſpoſitions pour attaquer les Turcs ; mais le vent étant tombé tout-à-coup, les gros vaiſſeaux ſur leſquels on fondoit la victoire devinrent encore inutiles. Foſcarini qui comptoit plus ſur ſa valeur que ſur ſes vaiſſeaux, voulut qu'on attaquât les ennemis avec les ſeules galères. Comme le courage des autres n'étoit pas auſſi vif que le ſien, on n'eut pas aſſez d'empreſſement à lui obéir. Lucciali qui ne vouloit pas riſquer un combat, profita de l'indolence des Chrétiens : il s'avança en bon ordre du côté de l'Eſt, comme s'il eut voulu ſe préſenter au combat, & s'éloignoit peu-à peu. Il fit même rémorquer par la poupe ſa galère, afin que les Chrétiens ne s'apperçuſſent pas de ſa retraite. Quand il ſe vit ſuffiſamment éloigné, il prit la haute mer, & alla ſe mettre en lieu de ſureté : ne ſe ſentant point aſſez de forces pour combattre, il eut aſſez d'adreſſe pour échaper.

Lucciali prit quelques jours après une frégate de l'armée Chrétienne, par laquelle il apprit que Dom Jean d'Autriche venoit groſſir cette armée avec de nouvelles forces : il réſolut d'aller attaquer ces troupes auxiliaires. Les Venitiens inſtruits de ſon deſſein en furent allarmés, & pour le prévenir, ils prirent la route de Lante, où ils apprirent que Dom Jean ne viendroit pas ſitôt. Celui-ci arriva à Corfou le 9 Août avec 55 galères, 33 vaiſſeaux, & 15000 hommes d'infanterie. La flotte Venitienne s'y rendit, & l'armée Chrétienne ſe trouva compoſée de 194 galères, de 8 galéaſſes & de 45 vaiſſeaux : elle mit à la voile en ordre de bataille ; Les généraux étoient au centre avec 62 galères. Le provediteur de la république occupoit l'aîle gauche avec 52 galères ; le marquis de Sainte Croix la droite avec un pareil nombre ; Pierre Juſtiniani étoit à l'avant-garde avec 6 galéaſſes, & Jean de Cardonne à l'arriere-garde avec 22 galères. On ne pouvoit voir un plus magnifique appareil pour ne rien faire.

Cette armée partit de l'iſle de Pachſu, ſituée au midi de Corfou, incertaine de la route qu'elle devoit prendre, &

n'attendant pour ſe déterminer que des nouvelles de l'endroit où étoit Lucciali. La flotte de celui-ci fatiguée, affoiblie, & conſidérablement diminuée par la déſertion & la mortalité ; les vivres commençoient à lui manquer ; elle étoit ſéparée en deux, une partie étoit à Navarin & l'autre à Modon : il étoit aiſé de la couper alors, & ſa défaite étoit ſûre ; le ſuccès dépendoit de la diligence des Chrétiens. Quand on eut appris ces nouvelles, Dom Jean d'Autriche qui, ſelon le bruit commun, n'étoit pas venu pour combattre, mais pour faire parade des forces d'Eſpagne, ſans les hazarder, alla aux ennemis avec une lenteur qui décela toutes ſes vûes. Lucciali profita de ſes délais, & retira tous ſes vaiſſeaux ſous la fortereſſe de Modon. L'armée Chrétienne vint ſe poſter à la pointe de l'iſle de Sapienza. Lucciali fit ſortir cinquante galères pour aſſaillir ſon avant-garde. Dom Jean ſe perſuadant qu'il venoit pour offrir la bataille, fit poſter le cap ſur lui ; mais le corſaire qui vouloit éviter tout engagement fit rentrer ſes galères.

Les généraux Chrétiens perdirent un tems conſidérable à déliberer, & il ſembloit qu'ils ne fuſſent réunis que pour tenir des conſeils dans leſquels d'excellens projets étoient propoſés & combattus. Les Venitiens les plus intereſſés dans cette guerre, vouloient abſolument qu'on attaquât l'armée Ottomane qui étoit preſque aux derniers abois & à demi vaincue. Les Eſpagnols ne vouloient point entendre parler de combattre. Dom Jean qui ſe trouvoit flottant entre les excellens conſeils des Venitiens & les ordres ſecrets qu'il avoit reçus, ne ſçavoit quel parti prendre ; en refuſant de combattre il hazardoit toute ſa réputation, car l'Europe étoit attentive au dénouement de cette campagne ; en combattant, il trahiſſoit la confiance d'un Monarque qui auroit puni l'infidélité à ſes ordres. Dans cet embarras il fit attaquer Navarin ; c'eſt une fortereſſe ſituée ſur la côte du golfe de l'Arcadie, connue par les anciens ſous le nom de Pylos ; elle eſt bâtie ſur la croupe d'une montagne ; ſon port qui eſt excellent eſt fait en demi cercle. Dom Jean en attaquant cette place, crut accorder ſa gloire & ſon obéïſſance, mais il n'en impoſa point au public qui eſt

un juge éclairé. On vit bien qu'un ſi petit objet n'étant pas digne d'une ſi grande armée, il ne faiſoit ce ſiége que pour amuſer ; il fut même conduit avec ſi peu d'ordre & de vivacité, qu'on fut obligé de le lever ; & l'armée Chrétienne qui avoit paſſé toute la campagne en déliberations longues & inutiles, ſe retira & arriva le 20 Octobre à Corfou. Son armée y fut augmentée de treize galères & de quelques vaiſſeaux chargés de bled. Il fit avec les officiers de magnifiques projets, mais tout s'évanouit, l'armée ſe diſperſa dans ſon pays.

Lucciali qui vit renaître ſa liberté dans le temps qu'il craignoit le plus de la perdre, fit un bon uſage de la mauaiſe conduite des Chrétiens. Se voyant maître de la mer par la fuite de ſes ennemis, il s'élargit ſans crainte ; & fit voile vers Conſtantinople ; il y arriva avec 100 galères, & il y fut reçu comme un grand Capitaine qui avoit conſervé les états du grand-ſeigneur, ſoutenu glorieuſement la réputation de ſes armes, qui avoit rendu les mers libres, & contraint à une fuite honteuſe l'armée formidable des Chrétiens.

Les Venitiens déſolés d'avoir tiré ſi peu d'avantage de la ligue, & allarmés des conquêtes que les Turcs faiſoient continuellement ſur eux, firent leur paix avec Selim : elle fut
An. J. C. 1573. publiée à Veniſe le 15 Avril. Par un article de ce traité, ils s'engageoient de payer au grand-ſeigneur cent mille ducats pendant trois ans. Selim regarda cette ſomme comme un tribut, ce qui flatta beaucoup ſa vanité. Les Chrétiens regarderent ce traité comme honteux à la republique. Les Venitiens l'enviſageoient comme un moindre mal, & crurent qu'il valloit mieux pour eux s'être humiliés que de périr. Malgré cette paix, Selim qui n'étoit pas fort religieux obſervateur de ſa parole forma le deſſein de s'emparer de l'iſle de Candie ; mais il fut prévenu par la mort ; il décéda à Con-
An. J. C. 1574. ſtantinople au mois de décembre.

Après la mort de Selim, Amurat III. ſon fils monta ſur le thrône. Le caractère d'inconſtance de ce prince ſe manifeſta dans ſon humeur dans ſes mœurs & dans ſa fortune. L'on ne voyoit chez-lui qu'alternatives d'amour & de haine, de continence & d'excès. Un jour ſuffiſoit pour lui voir diſpenſer à

Digitized by Google

la même perſonne les plus hautes faveurs & les plus humiliantes diſgraces. Les belles lettres éprouvoient auſſi cette inconſtance ; tantôt il y prenoit plaiſir, tantôt il les condamnoit. Son regne ne fut marqué par aucune expédition maritime. Pour ſe faire eſtimer de ſes ſujets & craindre de ſes ennemis, il mit d'abord en mer une armée ſi prodigieuſe, que les Venitiens, les Chevaliers de Malte & la Sicile en furent alarmés ; mais il fut obligé de déſarmer ſes galères pour remplacer le monde qu'avoit fait périr à Conſtantinople une violente peſte. La Perſe, la Hongrie & la Tranſilvanie furent le théatre de la guerre, qu'à l'exemple de ſon pere, il ne fit que par des lieutenans. Il mourut le 18 Janvier. An. J. C. 1595.

Mahomet III. en montant ſur le thrône, commença par maſſacrer vingt-un de ſes freres, & il fit jetter dans la mer dix femmes de ſon pere, parce qu'il les croyoit enceintes. Il ne ſe vit pas plutôt affermi ſur le thrône, qu'il ſe renferma dans ſon ſerrail, pour s'y livrer à la volupté. Ses plaiſirs furent quelque tems interrompus par la guerre que lui firent les Chrétiens, qui, pour profiter des troubles & des ſéditions ordinaires parmi les Muſulmans dans un nouveau regne, l'attaquerent, & l'obligerent d'entretenir en Hongrie & en Tranſilvanie des armées qui eurent alternativement de bons & de mauvais ſuccès.

Mahomet eut non-ſeulement de grands démêlés par terre avec les Chrétiens, mais il eut encore à ſoutenir leurs efforts ſur mer, où il ne paroît point qu'il ait été puiſſant. Le grand duc de Toſcane le voyant occupé en Hongrie & aſſez tranquille ſur mer, forma le deſſein de ſurprendre la forteresſe de Chio. Pour cette expédition il mit en mer des galères bien armées chargées de 800 hommes de débarquement. Cette flotte arriva un ſoir, ſans aucun obſtacle, à la hauteur de l'iſle : on n'en prit aucun ombrage, parce qu'on avoit donné aux galères Italiennes l'appareil de celles des Infidéles, & que ceux qui étoient placés ſur le tillac avoient des turbans. La deſcente & l'attaque ſe firent de nuit : le ſuccès fut d'abord heureux, mais il n'eut pas tout l'effet dont on s'étoit flaté. Les Florentins qui ne pouvoient réuſſir que par un coup de main, ayant donné au jour le tems de paroître, An. J. C. 1599.

donnerent auſſi aux Turcs les moyens de ſe défendre avec avantage. La garniſon ayant apperçu ſes ennemis, les repouſſa avec beaucoup de valeur ; ceux-ci qui n'étoient pas en grand nombre, parce que le vent avoit empêché qu'on ne débarquât toutes les troupes, ſe battirent avec beaucoup de courage & peu de ſuccès : leur général ayant été tué, ils lâcherent pied & gagnerent leurs vaiſſeaux : les Turcs en tuerent beaucoup, firent eſclaves tous ceux qu'ils purent prendre, & pointant leur canon ſur les galères Italiennes, les obligerent à ſortir du port & à prendre le large.

An. J. C. 1601. Le roi d'Eſpagne fit une tentative ſur la côte de Barbarie, qui ne réuſſit pas mieux : il y avoit envoyé 70 galères ſous la conduite d'André Doria & de Dom Jean de Cordouë. Pour favoriſer le deſſein des Eſpagnols, le grand-maître de Vignacourt envoya les galères de Malte dans la Morée, afin d'y donner l'allarme ; elles prirent terre au bras de Maine, pays de la Grece. Les chevaliers ayant fait leur deſcente allerent attaquer la fortereſſe de Château-neuf à deux lieues de la mer ; y entrerent par le moyen du petard & des échelles, y firent 500 eſclaves, enclouerent 30 piéces de canon, & après avoir pillé & brûlé la place, ils s'en retournerent. La fortune ne fut pas ſi favorable aux Eſpagnols ; ils trouverent les côtes bordées de troupes qui les attendoient de pied ferme : les vents contraires qui les repouſſoient ne leur permettoient pas d'aborder : ces deux obſtacles firent avorter leur projet ; c'eſt ce qui fit dire à Mahomet, qu'il ne craindroit jamais la guerre que lui feroient les Eſpagnols & les Venitiens, ſi les François ne s'en mêloient pas.

An. J. C. 1602. Les chevaliers de Malte qui faiſoient la guerre aux infidéles d'une autre maniere que les Eſpagnols, exécuterent contre Mahomet une entrepriſe avec une valeur égale à la prudence avec laquelle ils l'avoient conçue. Le grand-maître fit partir au commencement du mois d'Août pour cette expédition 5 galères chargées de 800 hommes de troupes, parmi leſquels il y avoit 200 chevaliers. Le bailli du Vivier qui les commandoit, alla mouiller à Lampadouſe, petite iſle déſerte ſur la côte de Barbarie, où il fit la priſe de deux flûtes Turques ; il fit voile enſuite vers Mahomette, ville du royaume

royaume de Tunis ſituée dans un golfe : la deſcente s'y fit le 15 du même mois au point du jour : trois chevaliers appliquerent le petard à trois portes, deux furent enfoncées, la troiſiéme réſiſta, parce qu'elle étoit murée. Les chevaliers entrerent enſuite dans la place y firent un grand butin, & emmenerent 500 eſclaves après avoir réduit la ville en cendres.

Le grand-maître fit l'année ſuivante une pareille entrepriſe ſur les fortereſſes de Lepante & de Patras : il y envoya une eſcadre compoſée de 4 galères, de 3 gallions, & de deux autres vaiſſeaux : les deux fortereſſes furent attaquées & priſes en même tems, quoiqu'elles fuſſent défendues par des janiſſaires & une nombreuſe artillerie. Les chevaliers ne pouvant pas garder ces deux places, ſe retirerent après avoir tué 700 Turcs, fait 500 eſclaves, & chargé leurs vaiſſeaux de riches dépouilles & de 100 piéces de canon.

Le peu de ſoin que le grand-ſeigneur avoit eu de cultiver la marine, fut la cauſe de toutes ces diſgraces. Il fut toujours malheureux ſur mer. Il avoit envoyé une flotte en Aſie, qui fut battue & défaite par les Perſes ; il en envoya une autre aux Indes pour y faire des conquêtes, mais elle n'éprouva pas un ſort plus heureux. Les Turcs avec des forces ſupérieures attaquerent un roi de ce pays-là, qui ſe ſentant trop foible pour leur réſiſter, demanda du ſecours aux Portugais, dont il reçut 400 hommes choiſis : avec ce ſecours il fit reculer les Turcs qui avoient déja faits quelques progrès dans ſes états ; il les défit, coula à fond une grande partie de leurs vaiſſeaux, en prit 4 & laiſſa prendre la fuite au reſte, pour aller porter l'épouvante dans les ports de l'empire Ottoman, & faire évanouir le deſſein de la conquête des Indes.

Mahomet après avoir éprouvé pluſieurs diſgraces ſur mer & ſur terre, & avoir vû pluſieurs fois ſon thrône ébranlé par des ſéditions, mourut de la peſte à Conſtantinople ſur la fin de l'année.

Achmet I. ſon fils prit après lui les rênes de l'empire, & à l'âge de 15 ans. Il étoit beau de viſage, d'une taille avantageuſe & bien proportionnée, d'un eſprit vif, & d'un caractere un peu ſevere. Il ſe vit d'abord beaucoup d'affaires ſur

les bras : il ſe trouva engagé dans la guerre contre les Chrétiens & contre le roi de Perſe, & des ſujets rébelles d'Aſie à réduire. Il fut attaqué ſur mer dès le commencement de ſon regne par les chevaliers de Malte, ennemis irréconciliables des Ottomans. Le grand-maître de Vignacourt qui ne laiſſoit échaper aucune occaſion de leur nuire, joignit ſes galères à celles de Naples au nombre de onze, deſtinées à ſurprendre Lango, iſle ſi chere à la Religion lorſqu'elle réſidoit à Rhodes. Cette flotte aborda & fit ſa deſcente ſans obſtacle à Lango : les Chrétiens attaquerent la ville & la prirent ; ils ſe ſeroient également emparés du château, ſi le pont-levis avoit été abbaiſſé. Après avoir pillé la ville & ravagé l'iſle, ils ſe retirerent.

An. J.C. 1604

Achmet trouva encore un autre ennemi ſur mer, qui lui fit eſſuyer bien des malheurs : c'étoit le grand-duc de Toſcane : il entretenoit ſur la Méditerranée des vaiſſeaux pour donner la chaſſe aux pirates & pour troubler la navigation des Turcs. Sept de ſes galères croiſant ſur les côtes d'Alexandrie & des iſles de l'Archipel, rencontrerent des galliotes Turques, qui ne leur échaperent que par leur légereté & une manœuvre bien entendue ; & peu après huit autres bien équipées & bien armées qui portoient à Conſtantinople le tribut que l'Egypte payoit tous les ans au grand-ſeigneur, mais qui n'échaperent pas quoique la priſe en fût plus difficile. Les galères Florentines les attaquerent avec un courage animé par l'eſpoir du gain & le deſir de la gloire. Dès le commencement du combat, deux galères Turques furent coulées à fond : une ſeule galère Chrétienne combattit contre deux galères ennemies, briſa l'une & déſempara l'autre. Les forçats Chrétiens ravis de pouvoir recouvrer leur liberté perdue, ſe ſouleverent contre ceux qui les tenoient dans la captivité ; ce qui reſta de galères, ainſi que leurs équipages, & le tribut qui conſiſtoit en or, en argent, en perles & rares marchandiſes tomberent entre les mains des Florentins.

An. J.C. 1605.

Les bâtimens légers qui avoient eu le bonheur de ſe ſauver, s'étoient réfugiés à Rhodes & y avoient annoncé le malheur des galères qui venoient d'Egypte. Le gouverneur

de l'iſle fit armer ſix galères qui eurent ordre d'aller attaquer les Chrétiens ſur le champ, afin que les trouvant encore fatigués du combat précédent, elles puſſent reprendre plus aiſément le riche butin qu'ils avoient enlevé, & vanger l'affront fait à la nation. Les Florentins à qui la victoire paſſée étoit d'un heureux préſage pour la ſuite, s'engagerent avec joie au combat qui leur fut préſenté. Ils mirent à leur avant-garde trois des galères qu'ils avoient priſes, & dans leſquelles ils avoient mis les Turcs à la chiourme. Après un combat d'une heure & demie bien ſoutenu de part & d'autre, les galères Rhodiennes furent vaincues; une coula à fond, deux trouverent leur ſalut dans la fuite, & le reſte tomba entre les mains des vainqueurs qui retournerent dans leurs ports.

La fortune ne favoriſoit pas toujours les Chrétiens dans leurs entrepriſes contre les Turcs; & les chevaliers de Malte éprouverent que quoiqu'on ſoit toujours brave, on n'eſt pas toujours heureux. Le grand-maître envoya vers les côtes de Barbarie cinq galères pour enlever un vaiſſeau qui chargeoit à la Goulette pour le levant. Quand elles furent arrivées ſur la côte une furieuſe tempête les ſépara. Trois qui s'étoient approchées du rivage furent jettées ſur des écueils, & les deux autres qui étoient plus au large, ſe ſauverent. Les chevaliers qui montoient les trois galères échouées, mirent à terre leurs équipages, & ſe retrancherent le mieux qu'ils purent dans les précipices des rochers où ils s'étoient briſés: ils y furent bientôt aſſaillis par les vaiſſaux qui ſe trouverent à Biſerte, à Tunis, le long de la côte, & par une multitude d'habitans du pays; mais ils ſe défendirent comme les chevaliers avoient coutume de faire: ils tuerent plus de 600 Turcs, & firent reculer le reſte. Les deux galères qui s'étoient ſauvées jointes à quelques autres, s'approcherent de la côte pour donner du ſecours à ces chevaliers intrépides; mais la violence du vent les combattoit. Un ſoldat Eſpagnol, piqué de voir de ſi braves gens ſur le point de périr à la vûe du ſecours, pour leur ſauver la vie hazarda la ſienne: il conduiſit le plus près qu'il put du rivage un vieux bâtiment malgré les obſtacles qui s'y oppoſoient; il mit la chaloupe en An. J. C. 1606.

mer, & bravant les Turcs & la tempête, alla prendre à pluſieurs repriſes les chevaliers, & retira du milieu des ennemis l'Etendart de la Religion, & tous ceux qui étoient prêts de ſacrifier pour en ſoutenir l'honneur juſqu'à la derniere goutte de leur ſang. Cependant la tempête ayant ceſſé peu de tems après, les chevaliers rencontrerent des galères Siciliennes qui venoient les ſecourir, & avec leſquels un peu plutôt ils auroient ſauvé leurs équipages, leurs agrès leur artillerie, leurs eſclaves & tout ce qui étoit ſur leurs galères qu'ils furent obligés d'abandonner, & qui reſta aux infidéles.

Les Eſpagnols n'eurent pas plus de bonheur dans une tentative qu'ils firent peu de tems après dans le royaume de Tunis. Sept galères Eſpagnoles auſquelles trois de Malte ſe joignirent, firent voile vers la Mahomette, dans le deſſein de la ſurprendre. La deſcente ſe fit heureuſement, les chevaliers trouverent la porte de la ville ouverte, ils y entrerent & s'en emparerent ſans peine, parce que les habitans avertis avoient gagné les montagnes. Les Eſpagnols répandus de toutes parts pour piller, apperçurent une centaine de cavaliers; qui étoient venus plutôt pour les obſerver que pour les combattre; ces premiers effrayés, laiſſerent tomber leurs armes & prirent honteuſement la fuite. Les Infideles devenus hardis & braves par la timidité & la foibleſſe des Chrétiens, les ſuivirent le ſabre à la main, & en firent un grand carnage. Les chevaliers ne pouvant rallier les fuyards, tinrent ferme longtems contre les Maures; mais leur étant impoſſible de réſiſter ſeuls ils furent obligés de ſe rembarquer, & abandonnerent la ville auſſi aiſément qu'ils s'en étoient emparés.

L'année ſuivante, les Chrétiens eſſuyerent encore une diſgrace. Le grand-duc fit partir pour l'iſle de Chypre ſix
An. J.C. 1607. galères, & ſix gros vaiſſeaux avec 2000 combattans. Il avoit dans Famagouſte des intelligences qui devoient favoriſer la priſe de cette place. Les Florentins étant débarqués dans l'iſle, allèrent appliquer à Famagouſte des échelles qui ſe trouverent trop courtes & des petards qui furent inutiles, parce que les portes étoient murées. Le ſuccès de cette entrepriſe dépendoit du ſecret; mais ce projet ayant été découvert, fut en même-tems déconcerté; les troupes débarquées furent obligées de regagner leurs vaiſſeaux; ce

Digitized by Google

qui ne ſe put faire ſans une perte conſidérable.

Les Florentins chercherent à ſe vanger de cette diſgrace, avec trois galères & trois vaiſſeaux chargés de 2000 hommes de troupes, & de 200 gentils-hommes volontaires, ils allèrent attaquer Hyppone, connue aujourd'hui ſous le nom de Bone, ville du royaume d'Alger. Malgré la réſiſtance des Turcs & des Maures accourus pour défendre cette Place, les Chrétiens la prirent, y mirent tout à feu & à ſang, & après avoir fait un grand butin, ils ramenerent en Toſcane leur eſcadre triomphante. An J.C. 1608.

Les chevaliers de Malte n'étoient pas moins attentifs à déſoler les Turcs; & ils leur faiſoient continuellement éprouver tout ce que peut la valeur animée d'une haine inſpirée par des motifs de religion. Une eſcadre partie de Malte fit voile vers les mers du Levant : elle étoit compoſée du gallion de la Religion, commandé par le chevalier de Campremini; de celui du grand-maître, commandé par le chevalier Freſſinet, tous deux François, & de deux patacches, ſous la conduite de deux autres chevaliers de la même nation. Cette eſcadre alla mouiller à la hauteur de Layazzo, fortereſſe ſituée dans la Caramanie, vers les confins de la Syrie. Les Chevaliers ayant mis à terre 600 hommes, les conduiſirent avec tant d'habileté & de courage, qu'ils entrerent dans la place à la faveur du petard & des échelles : ils taillèrent en piéces tout ce qui oſa leur réſiſter. N'ayant plus d'ennemis à combattre, ils permirent le pillage, & huit jours après ils ſe retirerent & emmenerent ſix cens eſclaves.

L'eſcadre victorieuſe ayant quitté Layazzo, ſe répandit ſur la mer pour chercher quelque occaſion d'agir. Le chevalier Freſſinet ayant pris terre ſur les côtes de l'iſle de Chypre, fut averti qu'une armée navale de Turcs n'étoit pas éloignée : l'intrépide chevalier ne fut point effrayé de cette nouvelle; les approches de l'armée Ottomane n'étoient pas capables de faire retirer un homme qui ne reculoit jamais. Il montoit le gallion du grand-maître, de 40 canons; il étoit accompagné d'un vaiſſeau Sicilien de 30 piéces, & d'une patache de la Religion. Avec ces forces médiocres il attendit la flotte des Turcs qui arrivoit ſur lui : elle étoit com-

poſée de 42 galères & de deux mahones, eſpéces de galéaſſes. Le Bacha de la mer qui la commandoit enveloppa les trois bâtimens Chretiens, dont il ſe perſuada qu'il alloit faire aiſément la conquête ; il voulut aborder avec ſa galère le vaiſſeau de Freſſinet qu'il avoit reconnu, & qu'il croyoit ne pas oſer réſiſter ; mais Amurat Rais, fameux corſaire, qui conduiſoit ſon avant-garde, lui conſeilla de ne s'approcher qu'à la portée du canon du chevalier, dont il connoiſſoit la valeur. Le bacha le crut & fit bien, car ſans ce conſeil il étoit perdu avec toute ſon armée. Les Turcs attaquerent Freſſinet ſur les deux heures après midi, & eſſayerent de le foudroyer avec toute leur artillerie : il fit feu de tous ſes canons, & quoiqu'il en eut beaucoup moins que les Turcs, ſon activité ſuppléant au nombre, il tira preſqu'autant de coups. La nuit finit le combat.

Au point du jour Freſſinet ſe trouva ſeul, car le Sicilien avoit été pris, & la patache s'étoit ſauvée à la faveur des ténébres, mais il ne perdit pas courage pour cela. Le combat recommença avec le jour, & devint plus furieux & plus opiniâtre. Les coups des Turcs n'étoient plus partagés, ils étoient tous portés ſur le gallion de Malte. Le chevalier vit bientôt ſon vaiſſeau razé, ſes mats rompus, ſes voiles déchirées. Son navire ne gouvernoit plus, mais comme il en faiſoit la principale force, il ſe défendit toujours contre une multitude qui ne l'attaquoit pas impunément. Dans le tems que les Turcs s'appercevoient le plus de ſa réſiſtance ; un boulet de canon termina ſes jours & le combat. Ainſi mourut le Chevalier Freſſinet, qui eut la gloire de ſe battre pendant deux jours contre une ſi puiſſante armée qui n'auroit peut-être pas rémporté la victoire, ſi ce brave guerrier avoit vécu plus long-tems. Ce triomphe qui devoit humilier le bacha, lui parut au-contraire meriter tant de gloire, qu'il fit empoiſonner le corſaire Amurat, de-peur de la partager avec lui.

An. J. C. 1610. Les occupations que les Turcs avoient de la part des chevaliers de Malte, ne les délivroient pas de leur autre ennemi, le grand-duc de Toſcane. Les vaiſſeaux de ce prince faiſoient ſans ceſſe ſur eux des courſes qui les tenoient tou-

jours en allarme. Une de ſes eſcadres prit en très-peu de jours 4 gros vaiſſeaux Turcs richement chargés, elle inſulta deux fois la ville d'Alger, prit, pilla & ſaccagea une place qui n'en eſt éloignée que de 25 lieues, malgré la multitude des Infidéles qui la défendoient. L'année ſuivante, les Florentins troublèrent encore davantage la navigation des Turcs.

Le grand-duc dont les galères avoient autrefois enlevé la caravanne d'Egypte, forma le deſſein de faire encore une pareille tentative, ſur la nouvelle qu'il reçut qu'on en préparoit une conſidérable à Alexandrie. Il mit en mer, ſous la conduite du ſieur de Beauregard, François, quatre gros vaiſſeaux, dont le moindre étoit monté de 40 piéces de canon & de 400 hommes d'équipage. Ce général partit de Livourne, fit voile vers Candie, y fit de l'eau, & y ſéjourna ſix jours. Il alla enſuite croiſer ſur les côtes de Syrie, où il apprit par un bâtiment de Marſeille, que la Caravane étoit encore à Alexandrie, & qu'elle devoit mettre à la voile inceſſamment; en attendant ſon départ, il alla ſe rafraîchir au port de Sidon, aujourd'hui Saïde. l'Emir de cet endroit s'appelloit Facardin il s'étoit révolté contre le grand-ſeigneur, & étoit lié d'amitié avec le grand-duc. Beauregard y ſéjourna douze jours, & ayant appris que l'armée Turque avoit appareillé, il mit à la voile, & la joignit entre l'iſle de Chypre & la Caramanie. Elle étoit compoſée de 40 galères & de deux galéaſſes. Quand elle eut apperçu la petite eſcadre du grand-duc, les deux galéaſſes s'avancerent pour la reconnoître, & pour éprouver la portée de ſon Canon, & les galères ſe rangerent en bataille en forme de croiſſant. Dans cet ordre elles fondirent ſur Beauregard, qui les attendoit de pied ferme. Quand elles furent à portée, il les foudroya pendant une heure, avec une artillerie ſi bien ſervie, & une fureur ſi ſoutenue, que ſes vaiſſeaux paroiſſoient tout en feu. An. J.C. 1611.

Le bacha Muſtapha Grego, qui commandoit les galères Ottomanes, voyant que le feu des Florentins avoit amorti celui des Turcs, fit retirer ſes galères, dans l'eſperance que ſes troupes, après avoir un peu reſpiré, reprendroient courage. Lorſqu'il les crut ſuffiſamment ranimées, il partagea ſon armée, & envoya les deux diviſions l'une après l'autre à

un nouvel aſſaut. Le combat dura ſix heures. Ses galères qui étoient au vent de l'ennemi, ne purent ni entamer, ni aborder aucun de ſes vaiſſeaux. Beauregard au-contraire coula à fond cinq galères ennemies, il ſe rendit plus redoutable lorſqu'il eut l'avantage du vent, il tomba avec fureur ſur les Turcs. Ceux-ci étonnés de ſon intrépidité, & déconcertés par leurs propres pertes, forcerent de rames & de voiles, & ſe ſauverent dans l'iſle de Chypre, ſous la forteresſe de Famagouſte. Cette action, quoiqu'aſſez avantageuſe par elle-même, ne ſatisfit pas entierement Beauregard; il en vouloit à la caravane, & elle venoit de lui échapper; il prit le large dans l'eſpérance que ſa bonne-fortune lui fourniroit quelque occaſion de ſe dédommager. Son eſpérance ne fut pas trompée; il rencontra entre les iſles de Chypre & de Rhodes un Caramouſſat Turc, richement chargé, il chaſſa ſur lui, le joignit & s'en rendit le maître après avoir tué 130 hommes il y fit 300 eſclaves. Cette priſe fut eſtimée 140000 écus, ſans compter ce qui fut pillé par les ſoldats. Le général Beauregard commençant à manquer de vivres, profita d'un vent favorable, & s'en retourna à Livourne, où il arriva le 15 de Juin.

La Caravanne d'Egypte qui venoit d'échapper aux Chrétiens, ſeroit infailliblement tombée entre leurs mains, ſi elle eût continué ſon voyage; mais ayant été informée que la mer étoit couverte de vaiſſeaux Chrétiens qui l'attendoient, elle rentra dans le port d'Aléxandrie, dont elle ne ſortit que ſur la fin d'Octobre, & elle arriva heureuſement à Conſtantinople au mois de Décembre. Mechmet Bacha qui la conduiſit prit 50 galères bien armées pour eſcorte. Il préſenta en arrivant le tribut ordinaire, ce qui fit beaucoup de plaiſir, parce que les finances étoient épuiſées. Ce tribut étoit porté par ſoixante mulets, chargés chacun de 20000 ſéquins (*a*). Deux eſcadres, l'une de Malte & l'autre de Naples, s'étoient jointes pour enlever ce précieux tribut, mais elles y perdirent leurs peines. Pour s'en dédommager, elles firent une deſcente dans l'iſle de Lango, prirent & pillerent la ville, & s'en retournerent chargés d'un fort grand butin.

(*a*) Un ſequin eſt une piéce d'or qui vaut 7 livres.

L'année

An. J. C. 1612.

L'année ſuivante, les galères du grand-duc aborderent dans la même iſle, elles s'emparerent de la ville, forcerent le château qui s'étoit défendu l'année précédente contre les vaiſſeaux Maltois & Napolitains, & après avoir fait un grand pillage, elles emmenerent 1200 priſonniers. Le bacha de la mer ſouffroit impatiemment toutes ces diſgraces. Pour en arrêter le cours, il partit de Conſtantinople avec 33 galères, & ordonna à tous les bachas des iſles de l'Archipel de l'aller joindre avec le plus de galères qu'ils pourroient. Mais pendant qu'il faiſoit ces préparatifs pour raſſurer les places allarmées, il fut obligé de les abandonner pour aller donner la chaſſe aux pirates de Ruſſie, qui ſortant par toutes les bouches des rivieres qui ſe jettent dans le Pont-Euxin, déſoloient les états du grand-ſeigneur ſitués ſur cette mer.

Les Turcs ne pouvant pas empêcher les courſes des Chrétiens, cherchoient d'ailleurs toutes les occaſions de s'en vanger. Un vaiſſeau Florentin ayant échoué ſur les côtes de la Caramanie, les Turcs firent couper la tête à 40 hommes de l'équipage, & firent élever toutes ces têtes ſur les murs d'Angliman petite ville ſituée à cinq lieues de Séléucie, & qui lui ſervoit de port. Le grand-duc ne voulut pas laiſſer cette inhumanité impunie; il mit en mer ſix galères bien armées, ſur leſquelles étoient pluſieurs ſeigneurs François, qui ſervoient en qualité de volontaires. Cette eſcadre commandée par Ingherami, partit de Livourne le dernier jour de Mars, & prit ſa route au Levant: Le 10 Avril elle mouilla à Meſſine; elle remit à la voile le 14, & prit quelques vaiſſeaux qu'elle rencontra; elle alla enſuite faire le ſiége d'Angliman: c'étoit une fortereſſe aſſiſe ſur une belle colline, dont la partie méridionale venoit ſe terminer au bord de la mer; ſes murs étoient élevés, ſolides, & fortifiés de huit tours. Cette place défendue par une garniſon de plus de 300 hommes, étoit bien munie de vivres & d'artillerie; le port étoit gardé par quatre vaiſſeaux, ſur chacun deſquels il y avoit 150 ſoldats. Cent chevaux voltigeoient autour de la place, pour reconnoître ce qui ſe paſſoit au-dehors.

An. J. C. 1613.

Elle fut attaquée avec autant d'ordre que de courage. Les

François qui accompagnoient le Comte de Candale, fils aîné du duc d'Epernon, y firent des prodiges de valeur. Après un combat de quatre heures, on fit jouer le petard, & la place fut enfin emportée par eſcalade. On y fit 350 eſclaves : 244 Chrétiens furent tirés des fers; toute l'artillerie fut enlevée : on fit un riche butin & l'on ôta de deſſus les murs les têtes coupées; cruel trophée, qui avoit occaſionné cette expédition. On mit le feu aux maiſons, & on emmena deux galères de Chypre qui étoient dans le port. Ingherrami, après avoir tiré une ſi glorieuſe vengeance de l'inſulte que les ſujets du grand-duc avoient reçus des Turcs, prit la route de Livourne, où il arriva avec 10 vaiſſeaux qu'il avoit enlevés aux Infidéles.

Achmet eut encore à eſſuyer quelques diſgraces de la part des Chrétiens. Les ſujets qu'il avoit en Syrie s'étant révoltés, il envoya pour les réduire une armée navale ſous les ordres du Bacha de la mer. Il étoit parti de Conſtantinople avec plus de 30 galères; il en devoit prendre 30 autres à l'iſle de Negrepont, & celles qui ſe trouveroient à l'iſle de Rhodes. Le duc d'Oſſune viceroi de Sicile, mit en mer une eſcadre de 8 galères, dans le deſſein de harceler l'armée des Turcs. Octavio d'Arragon, général des galères au royaume de Sicile, qui la commandoit, mit à la voile au port de Palerme le 12 du mois d'Aouſt. Le 15 il apprit par un vaiſſeau Grec, que le bacha avoit envoyé 12 galères pour rémorquer quelques vaiſſeaux qui venoient d'Alexandrie : il profita de cet avis, & alla ſe mettre en embuſcade le long des côtes de la Natolie : il ſe gliſſa juſqu'au cap de Corico, à 10 lieues de Chio, & découvrit les galères qu'il cherchoit; elles n'étoient plus qu'au nombre de dix, parce qu'on en avoit détaché deux. Le général Sicilien alla en ordre de bataille attaquer les ennemis : il déchargea ſur eux toute ſon artillerie : il attaqua la galère du commandant où étoit l'étendart, & il la prit après une demi heure de combat. Les autres galères firent une vigoureuſe réſiſtance, mais la victoire ſe déclara pour les Siciliens, ils prirent cinq galères Turques, & ſe rendirent maîtres des deux autres qui étoient échouées à terre, dont l'équipage ſe ſauva, excepté la chiourme, compoſée d'eſ-

claves Chrétiens, qu'ils mirent en liberté. D'Arragon fit priſonniers beaucoup de Turcs diſtingués ; il délivra mille Chrétiens Captifs, fit 600 Turcs eſclaves, & s'en retourna à Palerme avec ſa priſe.

Cette perte mortifia le Bacha de la mer, mais elle ne l'empêcha pas de ſuivre ſon deſſein. Il ſe voyoit encore 60 galères & preſque autant de vaiſſeaux de guerre. Il continua ſa route vers la Syrie, pour ſoumettre Facardin : c'étoit un Emir ou gouverneur d'une partie de la Syrie, qui la vouloit ſoumettre toute entiere ſous ſa domination. Il avoit ſecoué le joug du grand-ſeigneur, & il ſe ſoutenoit dans ſa révolte par l'appui du grand-duc. Par reconnoiſſance il prêtoit ſes ports, & donnoit des ſecours & des rafraîchiſſemens aux Florentins qui navigeoient dans les mers du Levant. Facardin craignant qu'une ſi puiſſante armée ne le vint aſſiéger dans Saïde, anciennement appellée Sidon, ſe ſauva & ſe réfugia en Toſcane, où il arriva avec trois vaiſſeaux chargés de ſes femmes, de ſes enfans & de ſes richeſſes. Il avoit laiſſé ſon fils aîné à Saïde avec une forte garniſon. Les uns diſent qu'il ſe défendit avec vigueur, & qu'il força les Turcs à lever le ſiége : d'autres diſent qu'il ſe ſoumit, & que l'armée navale des Turcs ſe retira.

L'année ſuivante Achmet eut d'autres ennemis à combattre ſur le Pont Euxin. S'y étant aſſemblé une multitude de pirates, ils formerent une flotte conſidérable ; ils ſe rendirent tellement maîtres de cette mer, que la navigation, n'y étoit plus libre. Ils s'emparerent de Sinopi ou Sinabe, patrie de Diogène le cynique. Ils pillerent cette ville, qui eſt un des arſenaux de marine du grand-ſeigneur, & ils la brûlerent. Ils allèrent enſuite faire le partage de leur butin dans des iſles ſituées à l'embouchure du Danube. Achmet leur fit donner la chaſſe par un grand nombre de ſes galères, & rétablit ainſi la liberté de la navigation. An. J. C. 1614.

Achmet après avoir rétabli la tranquillité ſur le Pont-Euxin, entreprit de la faire régner ſur la Méditerranée : il y étoit continuellement inquiété par les chevaliers de Malte ; ils ravageoient ſes côtes, pilloient & déſoloient ſes iſles ; ils croiſoient ſur tous ſes vaiſſeaux, & ils avoient même plu-

ſieurs fois porté l'épouvante juſqu'à Conſtantinople. Pour vanger ces inſultes, il réſolut de tenter une entrepriſe ſur l'iſle de Malte; il mit en mer 55 galères & 4 galiottes bien armées. Cette flotte fit voile avec un grand ſecret; elle arriva à l'iſle ſans qu'on en fut averti, & jetta l'ancre à la Calle de Marſa-Siroc, le 6 du mois de Juillet. Les Turcs qui n'étoient point attendus, débarquerent 4000 hommes qui s'annoncerent par le pillage, le maſſacre & l'incendie. Les premiers coups tirés réveillerent toute l'iſle. Le grand-maître & les chevaliers ſe mirent en mouvement avec une impétuoſité qui fit bien voir que s'ils étoient ſurpris ils n'étoient pas déconcertés. Ils repouſſerent les Turcs avec tant de vivacité qu'ils eurent de la peine à ſe rembarquer, & ils les ſuivirent juſque ſur le rivage, malgré le grand feu de leurs vaiſſeaux. Pendant cette action qui dura depuis deux heures après minuit juſqu'à dix heures du matin; les Turcs eurent pluſieurs de leurs gens tués, bleſſés & faits priſonniers; les chevaliers n'y perdirent qu'un ſeul homme.

La flotte Ottomane ayant pris le large, fit mine de vouloir tenter une nouvelle deſcente à la Calle de Marſa-Scala; mais après cette fauſſe allarme, elle ſe montra en bon ordre & dans un ſuperbe appareil à la bouche du port de la cité, & en paſſant elle tira quelques volées de canon, plutôt par vanité que pour faire du mal. Elle alla enſuite faire aiguade à la Calle S. Paul. Dans cette deſcente, les Turcs pénétrerent juſqu'à l'Egliſe de Melecha, la profanerent & la pillerent auſſi bien que les endroits voiſins. Ils pouſſerent ces hoſtilités juſqu'à minuit; mais ayant appris que les chevaliers s'approchoient, ils ſe rembarquerent à la hâte.

Le bacha de la mer qui commandoit la flotte & qui ſembloit n'être venu à Malte que par curioſité, & pour y donner une légere allarme, fit voile vers la côte de Barbarie, où il fit plus d'uſage de ſes forces, parce qu'il y trouva moins de réſiſtance. Il ſoumit les rebelles de Tunis & de Tripoli; il réprima la licence des gouverneurs, qui ſembloient ne reconnoître que legerement l'autorité du grand-ſeigneur; & après avoir calmé le tumulte & la rebellion il conduiſit à Conſtantinople le Viceroi de Tripoli & ſes richeſſes.

Achmet quelque tems avant ſa mort, avoit encore deux puiſſantes armées en mer ; l'une dans le Pont-Euxin, l'autre dans l'Archipel. La premiere fut défaite par les Coſaques, An. J.C. 1617. la ſeconde périt par la tempête ; ces différens échecs furent comme un préſage de ſon trépas ; il mourut peu de tems après. C'étoit un prince ſans politeſſe & ſans lettres, d'une ſanté languiſſante, qui penſoit beaucoup & éxécutoit peu ; il enfantoit de vaſtes projets, mais n'en faiſoit jamais éclorre, parce qu'il étoit toujours indéterminé ſur le choix des moyens de réuſſir.

LIVRE XVII.

De la Marine des Turcs depuis Muſtapha.

Après la mort d'Achmet, Muſtapha ſon frere, par l'intrigue des bachas, de la priſon monta ſur le thrône ; & par une révolution ſemblable, & ordinaire dans l'empire Ottoman, Oſman ſon neveu fut mis à ſa place. Pendant le regne de Muſtapha & celui d'Oſman, il ne ſe paſſa rien de conſidérable par rapport à la mer. Il n'y eut que quelques actions particulieres entre les galères Turques & celles de Naples, de Florence & de Malte qui couroient les mers plutôt pour butiner que pour combattre, & dont les ſuccès n'intereſſerent que des particuliers. Les galères de France & de Malte nettoyerent les mers des corſaires de Barbarie & raſſurerent par-là la navigation. An. J.C. 1618.

A peine Oſman avoit-il goûté les douceurs de l'empire, que ſes ſujets le firent mourir pour remettre à ſa place l'imbécile Muſtapha ; mais celui-ci ne jouit pas long-tems d'une dignité dont il ne pouvoit pas ſoutenir le poids : il fut une ſeconde fois déthrôné, & on lui donna pour ſucceſſeur Amurat IV. ſon neveu. An. J.C. 1622.

La marine fut aſſez oiſive ſous ce nouveau ſultan. Il ne fit la guerre qu'avec les Perſes, les Polonois, les Ruſſes & quelques ſujets rebelles, & il ſe mit peu en peine de s'oppoſer aux courſes que les Chrétiens faiſoient dans la Méditerranée ; ceux-ci An. J.C. 1623.

n'eurent à ſe défendre que contre des corſaires qui couroient la mer ſous le pavillon du Sultan, ils étoient en grand nombre, puiſqu'une ſeule tempête fit périr ſoixante-dix de leurs vaiſſeaux.

An J.C. 1624.

Le premier armement naval qui ſe fit ſous ce nouveau regne fut employé contre les Tartares, qui avoient refuſé de reconnoître pour leur roi celui que la Porte avoit nommé. on envoya pour les réduire une flotte de 36 galères, ſous les ordres du capitan bacha. L'amiral Turc fit voile vers Caffa, capitale de la Tartarie Crimée; mais il trouva des peuples réſolus, que ſa préſence & ſes forces ne purent deſarmer. Les troupes qu'il mit à terre furent taillées en piéces: les Tartares firent ſur lui 1500 priſonniers, lui prirent 30 piéces de canon, & auroient enlevé tous ſes vaiſſeaux, s'ils avoient voulu profiter de leurs avantages. Après cette diſgrace, l'amiral couvert de confuſion retourna à Conſtantinople avec les débris de ſon armée.

La révolte des Tartares fut ſuivie des incurſions des Coſaques. C'étoit une nation endurcie à la fatigue, travaillant beaucoup & mangeant peu, accoutumée à vivre de brigandage, & très-prompte dans ſes expéditions. Ces peuples ſe ſervoient de vaiſſeaux longs & légers, qui avoient dix rames de chaque côté, & deux hommes ſur chaque rame: la poupe & la proue de ces bâtimens étoient peu différentes, de ſorte qu'ils attachoient le gouvernail tantôt à l'une tantôt à l'autre, ſans être obligés de revirer le bâtiment, ce qui leur faiſoit gagner bien du tems. Ces petits navires étoient montés de 50 hommes armés d'armes à feu & de cimeteres, qu'ils manioient avec une grande dexterité. Ils avoient encore une grande quantité d'autres vaiſſeaux d'arbres creuſés, qui ne pouvoient contenir que cinq ou ſix hommes. La multitude & la petiteſſe de ces pirogues les rendoient invincibles. Elles alloient en foule attaquer une galère, qui ſe trouvoit en priſe de toutes parts, tandis que les aſſaillans couroient peu de riſque: tous leurs coups portoient ſur leurs ennemis, & ils n'en recevoient que très-peu; ſemblables à ces petits animaux preſqu'inviſibles, qui déſolent l'animal le plus fort, ſans qu'il puiſſe s'en vanger: lorſque les galères

Turques bouchoient l'entrée des rivieres par où ils pouvoient s'échapper, ils portoient eux-mêmes leurs petits bâtimens, ou les faiſoient conduire ſur des charettes, & quand ils étoient vivement pourſuivis ſur mer, ils ſe réfugioient à l'abri des rochers ou ſur des baſſes dont les galères n'oſoient approcher.

Ils etoient entrés dans le Pont-Euxin par le Danube, & ils avoient commencé par ravager les états du grand-ſeigneur ſitués ſur cette mer; ils s'approcherent même de Conſtantinople; ils pillerent & brûlerent la ville de Mezembre, qui n'eſt qu'à trois journées de cette capitale. Amurat eut bien de la peine à trouver 15 galères dans ſes ports pour leur donner la chaſſe; il en eut encore plus lorſqu'il fallut les armer; il ne trouva ni forçats, ni mariniers, ni autre qui voulut marcher, il fut obligé de prendre de force des gens qui n'avoient aucune connoiſſance de la marine.

Cet armement ſi mal équipé n'intimida pas beaucoup les Coſaques, qui continuerent toujours leur brigandage avec le même ſuccès. On fit un nouvel effort pour arrêter le progrès de leurs hoſtilités, & on fortifia les quinze galères de dix autres; mais les Coſaques qui faiſoient auſſi peu de cas de cet appareil que de l'autorité du grand-ſeigneur, vinrent avec 100 barques brûler un gros bourg qui touche aux tours de Conſtantinople. On voyoit aiſément les flammes & la fumée des pavillons du ſérail. Après un coup ſi hardi ils employerent ſix heures à ravager la côte, qui étoit ornée de maiſons magnifiques & de palais ſuperbes où le grand-ſeigneur alloit quelque fois prendre le divertiſſement de la promenade. Conſtantinople effrayée eſſuyoit toutes ces inſultes ſans pouvoir ſe vanger. Amurat voyoit ſes ports dégarnis, ſes arcenaux vuides, ſes ſujets révoltés: d'un côté le roi de Perſe ſon voiſin & ſon ennemi armé, victorieux, & maître de pluſieurs villes qu'il avoit conquiſe. D'un autre, les Coſaques qui le faiſoient trembler juſques dans ſes palais, & dont il ne pouvoit réprimer l'inſolence. C'en étoit fait alors de l'empire Ottoman, ſi les Chrétiens l'avoient attaqué dans des circonſtances ſi favorables. Les Coſaques

ne ſe contenterent pas de s'être joués de la foibleſſe du grand-ſeigneur, & d'avoir porté l'épouvante juſque dans ſa capitale ; ils allerent ſurprendre la ville de Trébiſonde, la piſlerent & ſaccagerent. Ils firent quelques tentatives pour prendre le château, mais ils ne purent en venir à bout.

Amurat ne fut pas plus heureux ſur la Méditerranée. Il y reçut des échecs aſſez conſidérables de la part des chevaliers de Malte. Ils formerent une entrepriſe ſur la ville de ſainte Maure, dans la baſſe Albanie, que Jean d'Autriche, tout victorieux qu'il étoit, n'oſa pas attaquer près la bataille de Lepante. Le grand-maître fit partir pour cette expédition une eſcadre compoſée de cinq galères, de quatre
An. J. C. 1625. frégates & d'une felouque. Elle mit à la voile le 9 de May, & le 22 elle mouilla à l'iſle d'Antipachſu, entre Corfou & Céphalonie. En arrivant elle ſe ſaiſit de toutes les barques qui pouvoient porter des nouvelles de ſa route & de ſes deſſeins. Les chevaliers trouverent dans une de ces barques un Grec arrivant de l'iſle de ſainte Maure, qui leur fit appercevoir des obſtacles invincibles pour l'exécution de leur projet ; mais leur courage parut prendre une nouvelle force à la vûe des difficultés ; ils continuerent leur route, firent leur deſcente dans l'iſle, & attaquerent la ville dont ils firent ſauter la porte ; ils arborerent l'étendart de la Religion ſur les murs, & entrerent dans la place l'épée à la main, tous ceux qui voulurent ſe défendre furent taillés en piéces ou faits priſonniers. La ville fut livrée au pillage pendant cinq heures ; ils y mirent enſuite le feu, & ſe retirerent en bon ordre, ſans y laiſſer de garniſon, parce qu'ils n'avoient point aſſez de monde : ils rendirent la liberté à tous les Chrétiens qui y étoient captifs, & firent eſclaves 170 Muſulmans. Les pirates qui ſe réfugioient ordinairement dans cette iſle, ſe trouverent alors hors d'état de troubler la navigation.

Cependant les Coſaques continuoient toujours leurs incurſions contre les Turcs ; leur nombre s'étant augmenté, ils s'étoient répandus dans toute la mer noire, dont ils s'étoient entierement rendus les maîtres avec deux cent barques. La navigation n'y étoit plus libre, perſonne ne ſe croyoit en ſureté à Conſtantinople, & les inquiétudes du ſultan

ſultan s'augmentoient à meſure que le nombre de ces pirates ſe multiplioit. Le bacha de la mer arma 43 galères pour aller donner la chaſſe aux Coſaques ; mais de-peur qu'ils ne vinſſent inſulter Conſtantinople pendant qu'il iroit les chercher, il prit toutes les précautions néceſſaires pour la garantir du côté du Boſphore ; il fit conſtruire à l'embouchure un fort où il fit mettre du canon pour empêcher leurs approches. Il fit enſuite partir 12 galères pour aller reconnoître les Coſaques, & il les ſuivit avec celles qui lui reſtoient. Lorſqu'il les eut rejoint, il marcha contre les pirates, & leur livra bataille. L'artillerie des Turcs fit un grand effet parmi les Coſaques ; ils y perdirent beaucoup de monde, & un grand nombre de leurs barques fut coulé à fond. Le bacha emmena à Conſtantinople 17 barques & 300 eſclaves, avec autant de pompe, que s'il eût remporté une victoire des plus éclatantes. Ce triomphe étoit pourtant plutôt un titre honteux de la foibleſſe des Turcs, qu'une marque de leur puiſſance.

Quelque tems après cette expédition les Turcs firent courir le bruit qu'ils alloient mettre ſur la Méditerranée une formidable armée navale pour ravager les côtes maritimes des Chrétiens ; mais ils ne le ſoutinrent pas, tout ſe réduiſit aux pirateries d'Aſan Calefat ; c'étoit un renégat Grec, fameux corſaire, qui couroit les mers avec ſept vaiſſeaux de guerre & quelques autres bâtimens ; il étoit la terreur de la mer ; il voltigeoit avec tant de viteſſe, qu'en très-peu de tems il ſembloit ſe reproduire de toutes parts ; il prit d'abord un vaiſſeau Venitien ſur lequel étoient trois religieux de l'ordre des Capucins, envoyés à la terre-ſainte pour l'accompliſſement d'un vœu de l'Archiducheſſe Iſabelle-Claire-Eugenie, gouvernante des Pays bas. Peu de tems après il ſe rendit maître d'un navire François, chargé d'argent & de marchandiſes : il pilla dans le port d'Alexandrie trois vaiſſeaux de la même nation qui y étoient à l'ancre : il s'empara ſur les côtes de la Sicile d'un gros vaiſſeau & d'une Tartane ; & enfin il ſurprit par artifice un bâtiment Hollandois, & s'en rendit maître.

Chargé de butin il faiſoit voile vers Alger lorſqu'il fut ar-

rêté par une flotte Chrétienne compoſée de trois galères du pape, de quatre du grand-duc, & de huit de Naples. Quand les Chrétiens eurent reconnu le corſaire, huit de leurs galères attaquerent le vaiſſeau qu'il montoit, & les ſept autres combattirent les autres bâtimens. Aſan ſe défendit avec beaucoup d'intrépidité, & comme il avoit ſur ſon bord 46 piéces de canon, il maltraita conſidérablement les galères qui l'attaquoient : il fit une vigoureuſe réſiſtance, mais enfin ſon vaiſſeau fut déſemparé. Les Chrétiens auroient bien voulu le ménager afin de le prendre avec toutes ſes richeſſes; mais un de leurs généraux ayant été bleſſé à mort, la rage prit la place de la prudence, ils ne garderent plus de ménagement & coulerent ſon navire à fond. Aſan voyant périr ſon vaiſſeau y mit lui-même le feu pour en précipiter la perte ; il ſe jetta enſuite à la mer après y avoir jetté ſon or & ſon argent: mais il fut pris dans les flots & fait eſclave.

Pluſieurs ſoldats Chrétiens furent aſſez téméraires pour monter ſur ce vaiſſeau brûlant & prêt à être ſubmergé, & il en périt un très-grand nombre. Cependant le feu qui conſumoit ce vaiſſeau, gagna l'endroit où les eſclaves étoient enfermés; pluſieurs ſe ſauverent à travers les flammes, entr'autres les trois religieux dont je viens de parler ; d'autres furent étouffés par le feu, d'autres enfin ſe noyerent. Les autres vaiſſeaux du Corſaire furent pris avec tout ce qui étoit dedans.

Pendant que ces hoſtilités s'exerçoient ſur la Méditerranée, Amurat étoit continuellement inquiété par les Coſaques : ſes efforts contr'eux tournoient toujours à ſon déſavantage.
An. J.C. 1627. Les forts même qu'il fit conſtruire aux embouchures du Danube & du Boriſtène, afin de leur fermer les paſſages, furent inutiles ; les Coſaques inquieterent Amurat juſqu'à ſa mort.

La marine étoit alors en ſi mauvais état chez les Turcs que deux vaiſſeaux Anglois ſe rendirent redoutables à toute la
An. J.C. 1633. flotte Ottomane : elle étoit commandée par le capitan-bacha. Ce général envoya ſes galères pour ſe ſaiſir de ces deux bâtimens chargés de blé & à l'ancre dans le golfe de Volo. Les Anglois réſolus de vendre bien cher leur vie, leurs biens & leur liberté, couperent leurs cables, prirent le large, &

ſoutinrent un combat de trois heures. Ils étoient abordés tantôt par une galère, tantôt par pluſieurs ; mais ils repouſſoient toujours les Turcs, après en avoir fait un fort grand carnage. L'amiral picqué d'une réſiſtance qui ne lui faiſoit pas beaucoup d'honneur, alla lui-même attaquer un des vaiſſeaux Anglois ; il fit porter l'éperon de la galère dans la proue du vaiſſeau ; mais les Anglois accrocherent ſa galère, tirerent deſſus à cartouche, & y firent tomber une ſi prodigieuſe grêle d'artillerie, que le bacha fut tué avec près de 300 hommes. Mais comme il faut enfin que la valeur céde au grand nombre, les Anglois accablés par la multitude, mirent le feu à leurs vaiſſeaux, firent ſauter en l'air les Turcs qui avoient déja gagné les ponts, coulerent à fond trois galères ennemies & ſe ſauverent. La victoire fut peu honorable aux Turcs ; ils travaillerent pendant un mois à radouber leur flotte.

Amurat pour oublier les fréquens échecs qu'il recevoit ſur la mer Noire & ſur la Méditerranée, ſe fit un ennemi plus digne de ſon rang ; ce fut le roi de Perſe. Il lui fit la guerre, & entreprit le ſiége de Babilone avec une armée de 300000 hommes. Ce formidable appareil affoiblit ſes forces de mer ; mais afin que ſes places maritimes ne fuſſent pas expoſées aux inſultes des Chrétiens, il avoit ordonné aux corſaires de Barbarie de joindre ſes eſcadres, & de croiſer de concert dans l'Archipel. Seize galères d'Alger & de Tunis, réunies ſous les ordres d'un Renégat nommé Ali Piſcinino, pour obéir au grand-ſeigneur, firent voile vers les iſles du Levant ; mais ayant appris que l'armée navale de Veniſe étoit en Candie, elles dirigerent leur route vers le golfe Adriatique. Les Corſaires qui ne cherchoient qu'à faire du butin, allerent d'abord piller Nicoſtra dans la Pouille, où ils firent pluſieurs eſclaves : ils traverſerent le golfe, & s'emparerent d'un navire à Cattaro. Leur deſſein étoit de paſſer à Lorette, & de s'y ſaiſir des riches monumens de la piété des Chrétiens. Mais Dieu ne permit pas l'exécution de ces ſacriléges projets : une tempête les obligea de ſe retirer dans le port de la Valone dépendant du grand-ſeigneur. An. J.C. 1638.

Marin Capello qui commandoit la flotte Venitienne, in-

formé du ravage que ces corſaires faiſoient dans le golfe, fit voile de ce côté-là avec 18 galères & deux galéaſſes. Il apprit à Corfou que les pirates étoient à la Valone, il fut d'abord arrêté par le reſpect dû au grand-ſeigneur, qu'on ne pouvoit pas violer ſans s'expoſer à une rupture éclatante avec la Porte. Cependant, faiſant réflexion que par les traités faits avec les Turcs, il étoit défendu aux ſujets du grand-ſeigneur de donner aucun azile aux corſaires, & permis aux Venitiens de les attaquer partout, il ne balança point d'aller à ceux qui s'étoient renfermés dans le port de la Valone. Ce port eſt grand, ſûr, & commandé par une fortereſſe. Capello le bloqua, & ſe tint aſſez éloigné pour ne pas craindre le canon du fort, & aſſez près pour prendre les corſaires au paſſage. Ils eſſayerent le 3 du mois d'Aouſt de ſe ſauver à la faveur du vent, de leurs rames, & du ſoleil qui donnoit dans les yeux des Venitiens; mais ils ne purent tromper la vigilance de Capello; il les chargea vivement, & les obligea de rentrer dans le port après un combat de deux heures dans lequel ils eurent cinq galères maltraitées & perdirent beaucoup de monde.

Les corſaires déſeſperant de ſe ſauver, firent ſçavoir au bacha de la mer le péril où ils étoient, & combien leur ruine devoit intereſſer l'empire Ottoman. Le bacha pour favoriſer leur ſortie, mit à la voile avec 22 galères, deux mahones & quelques vaiſſeaux. Capello ayant appris ſon départ crut qu'il devoit prévenir ſon arrivée pour n'être pas enveloppé par deux armées ennemies. Il fit ranger ſa flotte en croiſſant, & placer les deux galéaſſes aux deux pointes, pour mettre les petits galions à couvert de la batterie du château, & entra ainſi dans le port avec une hardieſſe & une réſolution qui étonerent tellement les Barbares, qu'ils abandonnerent leurs vaiſſeaux, & ſe réfugierent à terre ſous le canon de la fortereſſe. Les Venitiens s'emparerent de toutes les galères des pirates, & les menerent en triomphe à Corfou: elles y furent enfoncées dans la mer, pour ſervir de pilotis & de fondations au mole qu'on vouloit y conſtruire, & en même-tems pour ôter aux Turcs l'eſpérance de les ravoir. La capitane d'Alger fut envoyée à Veniſe &

placée dans l'arcenal, pour perpetuer la mémoire d'une action ſi glorieuſe : elle fit grand bruit à Conſtantinople, & on la regarda comme une inſulte faite au grand-ſeigneur. Il la diſſimula, parce qu'il n'étoit pas en état de s'en vanger. Elle eut des ſuites fâcheuſes pour les Venitiens, s'il eſt vrai, comme quelques-uns l'ont cru, qu'elle ait donné occaſion au ſiége de Candie. C'eſt ce que nous verrons dans la ſuite.

Amurat ne vécut pas long-tems, ce fut ce qui l'empêcha An. J.C. 1640. de faire beaucoup de mal aux Chrétiens, car il avoit formé le deſſein de les attaquer. C'étoit un prince cruel qui avoit immolé ſon propre ſang à ſa fureur. Il étoit diſſimulé, débauché, avare, & ſes vices n'étoient rachetés par aucune vertu.

Après la mort du ſultan Amurat, Ibrahim ſon frere fut mis ſur le thrône. Il étoit renfermé, & quand on le fit paſſer de l'obſcurité de ſa priſon à l'éclat du thrône, il fut ſi ébloui de l'éclat de ce changement qu'il ne le pouvoit croire. Il crut d'abord qu'on ne le retiroit de ſa captivité que pour le faire mourir, mais il fut raſſûré lorſqu'il vit le cadavre d'Amurat. Il ne fut pas plutôt ſon maître, que la marine des Turcs parut reprendre des forces : ils conſtruiſirent 20 galères & 30 autres bâtimens dont ils firent une flotte. Lorſqu'elle fut aſſemblée à la pointe du ſerrail, on la diviſa en An. J.C. 1643. deux eſcadres, l'une de 20 galères, qui prit la route de la mer Noire ; le reſte commandé par le capitan bacha, entra dans l'Archipel, & alla jetter l'ancre à la rade de Chipre, pour s'y ſaiſir du gouverneur de l'iſle, qui paroiſſoit en diſpoſition de ſe révolter. Pour cela l'amiral uſa de ruſe, il le manda ſur ſon bord, & dès qu'il s'en vit le maître, il lui ôta la vie.

La peſte ſurvint qui fit beaucoup de ravage, & qui ſuſpendit toutes les expéditions maritimes. Ce terrible fleau qui fut ſi fatal aux Turcs, fut très-favorable aux Chrétiens; car près de 5000 eſclaves profitant de la calamité publique, & de la négligence avec laquelle on les gardoit, rompirent leurs chaînes, & s'étant emparés de quelques vaiſſeaux au port d'Alexandrie, ils ſe ſauverent à Malte, à Marſeille & en Candie, où ils furent bien reçus. Le ſultan négocia long-

rems auprès de la république de Veniſe pour les ravoir, mais il ne fut point écouté. Ce refus occaſionna, ſelon quelques-uns, la fameuſe guerre de Candie, dans laquelle la marine des Turcs parut encore plus forte qu'elle n'avoit été juſqu'alors. Tous les auteurs ne conviennent pas des motifs qui déterminerent Ibrahim à porter ſes armes en Candie. Quelques-uns croyent, comme je l'ai dit, que le grand-ſeigneur voulut vanger l'affront que les Venitiens avoient fait à ſon prédéceſſeur, & dans ſa perſonne à tout l'empire Ottoman: d'autres attribuent la guerre de Candie au reſſentiment d'une injure faite à Ibrahim, dont voici l'hiſtoire.

Trois galères de Malte étant en courſe, rencontrerent un galion du grand-ſeigneur, chargé de beaucoup de richeſſes, & ſur lequel étoit une ſultane avec ſon fils. Ce grand vaiſſeau comptant beaucoup ſur ſes forces, cacha une partie de ſon artillerie pour attirer les chevaliers : ménagement inutile avec des gens qui ne demandoient qu'à ſe battre, & dont rien ne pouvoit intimider la valeur. La galère des chevaliers la mieux armée, prit les devants & courut à l'abordage du galion ; elle fut bientôt ſuivie par les deux autres : on ſe battit avec une opiniâtreté réciproque ; mais après ſept heures d'un combat furieux dans lequel le capitaine Turc fut tué avec ſes principaux officiers, le vaiſſeau fut pris avec toute ſa charge.

* Ricaut. Un auteur Anglois * qui a exactement recherché les circonſtances de la guerre de Candie, rapporte autrement cet évenement, & ſon récit a quelque choſe de plus vrai-ſemblable. L'eunuque ſurintendant des femmes du ſerrail acheta une belle eſclave dont il étoit éperdument amoureux : un amour de cette eſpéce flatta moins la jeune eſclave, que l'amour d'un amant plus réel, & ſa groſſeſſe ayant décelé ſon infidélité, l'eunuque la chaſſa & la relegua chez ſon ſecretaire. Après les couches de la belle eſclave, il voulut voir l'enfant ; il le trouva ſi aimable qu'il réſolut d'en prendre ſoin ; il le mit dans le ſerrail avec la mere, qu'il deſtina à être la nourrice du ſultan Mahomet qui fut ſucceſſeur d'Ibrahim. Ces deux enfans élevés enſemble, & à peu près du même âge, amuſoient ſouvent l'oiſiveté du grand-ſeigneur ; mais

dans les marques de tendreſſe qu'il leur donnoit, il préferoit toujours à ſon propre fils l'enfant à qui la nature avoit accordé plus de graces & d'agrémens, & qui étoit fils de la belle eſclave. La ſultane picquée de cette préférence, projetta la perte de l'eunuque, de l'eſclave & de ſon fils. L'aga qui connoiſſoit tout ce qu'il avoit à craindre d'une princeſſe cruelle & jalouſe, crut qu'il ne pouvoit ſauver ſa vie que par la fuite; il demanda permiſſion d'aller à la Meque & de ſe retirer en Egypte, lieu d'exil des eunuques diſgraciés. Cette grace lui ayant été accordée, il s'embarqua avec l'eſclave & ſon fils avec la flotte d'Alexandrie, compoſée d'un gros galion, de deux navires moins conſidérables & de ſept ſaïques. Cette flotte rencontra à la hauteur de Rhodes ſix galères de Malte, commandées par le chevalier de Bois-Baudran, qui l'attaqua : une ſaïque fut d'abord enlevée, & on ſçut par-là toutes les forces & les richeſſes du galion. An. J.C. 1544.

Les chevaliers, que l'idée du butin qui s'offroit animoit autant que la gloire, attaquerent les Turcs avec une extrême vigueur. Deux galères de la religion * prirent un des deux vaiſſeaux chargé de bois deſtiné à la conſtruction des vaiſſeaux : trois autres accrocherent le galion, mais il n'y en eut qu'une qui put demeurer attachée & qui eut par conſéquent à eſſuyer tout le feu de l'ennemi. Le commandant alla au ſecours de ſa galère, attaqua le galion par l'autre côté, & toutes ſes galères ſe réunirent contre ce vaiſſeau, dont l'équipage ſe retira entre les ponts ; mais la mouſqueterie des Chrétiens tirant par toutes les ouvertures du vaiſſeau, tua le capitaine & obligea tous ſes gens à ſe rendre. On trouva ſur ce bâtiment des richeſſes immenſes que l'eunuque avoit amaſſées ſous trois empereurs. Les galères victorieuſes menant en queue les navires enlevés ſur les infidéles, allerent jetter l'ancre à Caliſmene, qu'on appelloit autrefois Phénice, port de Candie, ſitué au nord de cette iſle. Après y avoir pris quelques rafraîchiſſemens, elles partirent pour Malte, où elles furent reçues avec de grands témoignages de joie.

* *Le S. Joſeph & le S. Louis.*

La victoire des galères de Malte irrita Ibrahim, & l'azile que les Venitiens leur avoient donné dans l'iſle de Candie, ne l'indiſpoſa gueres moins. Il auroit voulu faire éclater en

même tems ſa vengeance contre la religion & contre la république ; mais comme il ne pouvoit partager ſes forces ſans les affoiblir, il forma le projet de les réunir toutes contre les Venitiens ; & pour mieux cacher ſon deſſein, il fit ſemblant de les deſtiner pour attaquer les chevaliers de Malte, à qui il déclara la guerre.

Il mit en mer une flotte de 378 vaiſſeaux, munie de tout ce qui étoit néceſſaire pour une expédition importante. Toute l'Europe avoit les yeux ouverts ſur ces grands préparatifs, & les chevaliers attendoient l'orage avec intrépidité. La
An. J. C. 1645. flotte Ottomane leva l'ancre le 10 de Mai. Elle étoit compoſée de 81 galères, de deux mahones, d'un grand galion nommé la ſultane, de 10 vaiſſeaux d'Alexandrie, de deux vaiſſeaux de Tunis, de 10 navires Anglois & Hollandois qui ſervoient par force, de 300 ſaïques ou caramouſels chargés de troupes, de munitions, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour un ſiége. Le rendez-vous étoit à Chio. La flotte y arriva le 17 ; elle en partit pour Napoli de Romanie ; mais un vent de nord diſperſa les galères, qui furent obligées de ſe retirer en divers ports : les ſaïques mouillerent à Mycone & à Tino : la flotte s'étant réunie, elle parut à la hauteur de Cérigo. Juſques-là les Turcs avoient tenu leurs deſſeins cachés, & en impoſoient à toute l'Europe qui trembloit pour l'iſle de Malthe ; mais la priſe d'un petit bâtiment Vénitien qui donna dans leur flotte ; l'empriſonnement du Baïle & la déclaration de la guerre qu'ils firent à la république éventerent leurs deſſeins. Ils prirent la route de Candie, où ils arriverent avec un vent favorable, les pavillons arborés, les flammes déployées, les étendarts flottans, au bruit des tambours, des trompettes & du canon. L'interêt eut du moins autant de part dans cette expédition que l'envie de ſe venger. Les Turcs regardoient Candie comme une iſle dont ils pouvoient faire la clef de l'Archipel & un rempart de la Turquie, puiſqu'en s'en emparant ils s'ouvroient un chemin plus court & plus aiſé pour aller en Afrique, ils ſe mettoient en état de ſecourir l'iſle de Chypre, & de faire facilement des deſcentes ſur les côtes d'Italie, & aſſûroient par-là les voyages de la flotte d'Alexandrie.

On

On ne s'endormoit pas tout-à-fait à Veniſe ſur les grands préparatifs d'Ibrahim, on y armoit ſecrettement ; & quand le ſultan eut déclaré ſon deſſein ſur Candie, la république réunit toutes ſes forces pour les oppoſer à celles des Turcs. Elle avoit donné 30 commiſſions pour équiper un pareil nombre de galères : elles arma deux nouvelles galeaſſes, outre 17 vaiſſeaux Anglois & Hollandois qu'elle prit à ſon ſervice : elle fit mettre en état 20 galères dans l'arſenal de la Canée, & fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour ſe défendre. Elle demanda du ſecours aux princes Chrétiens ; mais leurs diviſions particulieres les empêcherent de s'unir pour la cauſe publique.

Les Turcs après avoir fait montre de leurs forces, vinrent mouiller dans le golfe de la Suda, près de la côte ſeptentrionale de l'iſle de Candie ; ils y firent leur débarquement & attaquerent la fortereſſe qui étoit ſituée ſur un écueil : l'avantage de la ſituation & la vigoureuſe réſiſtance de ceux qui la défendoient, obligerent les Turcs à ſe retirer ; ils ſe rembarquerent & allerent faire une ſeconde deſcente près la Canée dont ils firent le ſiége. Les Venitiens qui étoient maîtres de l'iſle depuis l'an 1204, n'étant pas préparés à cette attaque ne purent défendre cette place ; elle fut emportée en 57 jours : il en couta 25 galères aux Turcs pour s'emparer de ſon havre.

Les Venitiens allarmés de cette conquête ramaſſerent des troupes de toutes parts, & travaillerent à former une flotte qui pût les défendre des inſultes d'un ennemi ſi redoutable. Ils ſe crurent même obligés de l'attaquer, pour empêcher qu'il ne ſe fortifiât davantage. Ils tenterent d'engager une action avec quatre ſultanes qui portoient des munitions à la Canée, où étoient les magaſins du grand-ſeigneur, mais elles prirent la fuite. L'année ſuivante ils donnerent la chaſſe à pluſieurs galères Ottomanes. Malgré ces petits avantages, les forces des Turcs s'augmentoient dans l'iſle, & le grand-ſeigneur y faiſoit continuellement paſſer des vaiſſeaux, des troupes & des munitions. Les Turcs s'étant ſuffiſamment affermis dans l'iſle travaillerent à s'y étendre. Ils s'emparerent de Retimo, ville ſituée entre Candie & la Canée ; elle

An. J. C. 1246.

An. J. C. 1247.

avoit un port aſſez beau, & elle étoit d'ailleurs défendue par une fortereſſe. De-là ils ravageoient ſans obſtacle toute l'étendue de l'iſle.

Les Venitiens déſeſpérant de réſiſter ſeuls à une ſi formidable puiſſance, demanderent du ſecours à tous les princes Chrétiens, intéreſſés comme eux à la conſervation d'une iſle qui pouvoit ſervir de boulevart à leurs états. Mais comme la plupart de ces princes étoient en guerre avec la république, ils aimerent mieux favoriſer par leurs diviſions les progrès des infidéles, que de ſe reconcilier pour s'y oppoſer. Ainſi les Venitiens ſe virent forcés de porter ſeuls le poids immenſe d'une ſi terrible guerre, pendant laquelle ils firent tout ce qu'on peut attendre d'une république qui s'eſt toujours diſtinguée par la ſageſſe & par la valeur.

Capello fut envoyé au ſecours de l'iſle attaquée : ce général partit de Veniſe avec une flotte de 50 galères, 6 galeaſſes, 40 vaiſſeaux de guerre, & de quatre brûlots, ſans compter un grand nombre de petits bâtimens qui ſuivent ordinairement une armée navale. Dès qu'il fut arrivé à Candie, il fit partir Moroſini avec 22 galères pour aller donner la chaſſe aux Turcs. Moroſini pourſuivit leurs vaiſſeaux juſqu'au port de Chio où il les brûla. Il en fit autant à Napoli de Romanie, & battit 16 de leurs galères dans le détroit de Gallipoli. Ces avantages étoient conſidérables, mais ils n'étoient pas déciſifs : ils ne faiſoient, pour ainſi dire, qu'amuſer la valeur des Venitiens, pendant que les Turcs travailloient ſolidement à la conquête entiere de l'iſle. Moroſini ayant rejoint la flotte, s'unit avec les autres officiers pour preſſer Capello d'aller attaquer celle des ennemis. Le général trouva l'entrepriſe téméraire, & ne voulut pas riſquer par un ſeul coup la fortune de l'iſle de Candie. Pendant ces délibérations, la flotte Ottomane compoſée de 300 voiles aborda à la Canée, & y débarqua 40000 combattans. La faute que firent les Chrétiens dans cette occaſion fut irréparable.

La flotte Vénitienne ayant été renforcée par les galères du pape & de Malte, Capello leva l'ancre pour aller combattre les vaiſſeaux des Turcs ; mais il les trouva ſi bien retran-

chés & ſi bien défendus, qu'il n'oſa les attaquer. Il envoya ſur eux des brûlots dont l'effet fut trop précipité ; & comme les Turcs n'en avoient jamais vûs, ils leur firent plus de peur que de mal. Les mers de l'Archipel étoient couvertes des vaiſſeaux des Turcs & des Chrétiens. Trente galères des Infidèles chargés d'hommes & de proviſions étoient en route pour la Canée : Capello fit voile vers Cerigo pour les enlever, & laiſſa le gros de ſa flotte ſous la conduite de Grimani & de Thomaſo Moroſini. Muſtapha Bacha s'en retournoit en même tems à Conſtantinople avec 57 galères, deux vaiſſeaux, deux galeaſſes, & grand nombre de ſaïques : il fut battu par une tempête qui lui fit perdre ſept galères & pluſieurs autres bâtimens : il diviſa ſa flotte en deux eſcadres ; il en envoya une à Chio, & avec l'autre il prit la route de Négrepont. Celebi, frere du bacha d'Alger, partit auſſi de Candie avec quelques vaiſſeaux. Moroſini & Grimani en prirent deux & firent Celebi priſonnier. Moroſini animé par ce ſuccès, pourſuivit la flotte de Muſtapha, mais une tempête l'ayant ſéparé de ſes vaiſſeaux, le bacha l'attaqua avec 40 navires ; 15 de ſes meilleures galères l'abordèrent : ce général ſe défendit en homme qui combattoit pour l'honneur de ſa religion & pour l'intérêt de ſa patrie : il ſe ſoutint contre 200 Turcs, qui ſur ſon tillac combattoient de l'épée & de la demi-pique ; mais accablé par le grand nombre, il fut tué & tomba glorieuſement ſur la multitude de ceux qu'il avoit fait périr. La mort du capitaine ne rallentit point l'ardeur des ſoldats : deux galeaſſes qui alloient à leur ſecours leur inſpirerent une nouvelle vigueur. Les Turcs affoiblis & rebutés ſe retirerent, ne voulant point acheter une victoire qu'on leur mettoit à ſi haut prix. Peu de tems après la flotte Venitienne qui avoit fait voile vers Candie, voulut attaquer les Turcs dans le détroit des Dardanelles ; mais une tempête la jetta ſur la côte de l'iſle de Pſara, qui eſt fort dangereuſe ; le général Grimani y périt avec une grande partie de ſes bâtimens. Pendant qu'on ſe battoit ainſi ſur mer, les Turcs étoient occupés ſur terre au ſiége de Candie, capitale de l'iſle ; mais Ibrahim qui avoit fait attaquer cette place, ne jouit pas long-tems de l'eſpérance de la

An J C. 1648 poſſeder, car il fut étranglé à Conſtantinople le 17 d'Août. Ce prince uniquement occupé de ſes plaiſirs, n'avoit aucune des qualités néceſſaires pour gouverner un grand empire : il abandonnoit aux ſoins de ſa mere & de ſes miniſtres tout ce qui pouvoit cauſer quelqu'embarras, & il ne ſe réſervoit que le ſoin de contenter ſes paſſions.

Après la mort tragique d'Ibrahim, ſon fils qui n'avoit encore que ſept ans, fut proclamé ſultan ſous le nom de Mahomet IV. Ce changement n'en fit aucun à Candie. Le général Chuſain * qui l'aſſiégeoit, la preſſoit toujours vivement. Les Venitiens firent ſur mer des prodiges, & les Turcs y furent toujours battus ; mais les Chrétiens éprouverent que leurs propres avantages leur étoient ordinairement funeſtes, tandis que les Turcs au contraire tiroient toujours quelqu'avantage de leurs diſgraces.

* Caſſein, Caſſa, ou Huſſain.

Les Venitiens s'affoibliſſoient en triomphant, ils perdoient toujours beaucoup, quoi qu'ils perdiſſent moins que leurs ennemis, & ils ne remportoient point de victoire qui ne leur coutât beaucoup de vaiſſeaux & de ſoldats. Les Turcs de leur côté perdoient auſſi bien du monde, mais ils ſe conſoloient de leurs pertes, parce qu'elles pouvoient être aiſément réparées ; ils ne ſe faiſoient pas de peine de riſquer beaucoup de ſoldats, pourvu qu'ils vinſſent à bout de fortifier leur camp & de faire paſſer des troupes dans l'iſle : ce fut en ſe conduiſant ainſi qu'ils réuſſirent dans leur entrepriſe.

An J.C. 1649. Chuſain demanda de nouveaux renforts à Conſtantinople, afin de pouſſer plus vivement le ſiége de Candie. On lui envoya une flotte compoſée de 70 galères, de 10 mahones & de trois autres navires. Cet armement ne pouvoit gueres manquer d'être découvert par les Venitiens, qui devoient lui diſputer le paſſage des Dardanelles : il ſortit cependant du détroit ſans aucun obſtacle. Riva qui commandoit la flotte Venitienne, étoit ſi peu préparé à recevoir les Turcs, qu'une partie de ſes vaiſſeaux s'étoit éloignée pour faire de l'eau ; mais quand il vit la flotte Ottomane dans l'Archipel, il raſſembla la ſienne, & pourſuivit les Turcs juſques dans le golfe de Fochies : quoi qu'il n'eût que 19 vaiſſeaux, il les

attaqua avec vigueur, & eut d'abord quelqu'avantage, il s'empara d'une galère, d'une mahone, & d'un vaiſſeau : aucun navire de la flotte Ottomane n'auroit échappé, ſi le vent eût continué d'être favorable aux Chrétiens ; mais ayant changé tout-à-coup, les Turcs en profiterent pour pouſſer ſur l'armée ennemie une partie de leurs vaiſſeaux, auxquels les Venitiens avoient mis le feu, & qui formoient autant de brûlots. Les vaiſſeaux Chrétiens furent obligés de ſortir pour éviter d'être embraſés ; pendant qu'ils faiſoient retraite, les Turcs couperent leurs cables & ſe ſauverent. Treize de leurs vaiſſeaux furent réduits en cendre dans cette occaſion.

Riva content de cette victoire, ne penſa point à profiter de cet avantage ; & il ne prit aucune meſure pour empêcher que les Turcs ne débarquaſſent des troupes en Candie. Pendant qu'il ſe repoſoit à Smyrne, le capitan bacha rétablit ſa flotte, la renforça de vaiſſeaux de Smyrne, d'Alexandrie, de Barbarie, & ſe remit en mer avec 83 galères, 60 gros vaiſſeaux, & quantité d'autres moins conſidérables. Le général Venitien l'ayant découvert, le ſuivit, mais il s'y prit trop tard : les Turcs malgré lui débarquerent 1000 hommes, & des munitions de bouche & de guerre.

Deux ans après, les Turcs équiperent une flotte de 1100 voiles, en comptant les galères, les vaiſſeaux, les galéaſſes, les ſaïques, les brigantins & les autres petits bâtimens. Elle étoit chargée de mortiers, de bombes, de grenades & de feux d'artifice de differente eſpéce. Le capitan-bacha qui la commandoit fit voile vers Candie avec toute la confiance que pouvoient inſpirer des forces ſi conſidérables. Il fut découvert par la flotte Venitienne qui étoit à l'ancre dans le port de Sancta-Ermina. Celle-ci étoit moindre par le nombre des vaiſſeaux, mais ſupérieure par l'habileté & la valeur des chefs. L'amiral de la république fit couper par deux vaiſſeaux la flotte Ottomane à la pointe de l'iſle de Candie, & la fit en même tems attaquer par quatre navires qui furent ſuivis de beaucoup d'autres. Les galères Turcques furent ſi maltraitées, qu'elles furent obligées de ſe retirer dans l'iſle de Chio. La nuit termina le combat. Trois jours après, le

An. J.C. 1651.

capitan bacha qui avoit profité de ce court intervalle pour rétablir ſes troupes, préſenta la bataille aux Chrétiens qui l'accepterent de bonne grace; elle fut opiniâtre, & la victoire vigoureuſement diſputée. Le capitan bacha eut la poupe de ſa galère emportée, ce qui fit perdre courage & prendre la fuite à ſa flotte. Une mahone qui en fut ſéparée après avoir perdu 400 hommes & ſon capitaine, tomba au pouvoir des Venitiens, qui y firent 200 eſclaves. Ceux-ci aborderent enſuite une ſultane montée par 300 hommes qui offrirent de ſe rendre ſi on leur vouloit conſerver la vie; mais les Venitiens écoutant plutôt leur reſſentiment que leur prudence, ne voulurent point faire de quartier à des gens qui n'en faiſoient à perſonne. Ils attaquerent la ſultane avec fureur, s'emparerent du pont, & ſe préparoient à ſe rendre bien-tôt maîtres du reſte, lorſque l'équipage aimant mieux recevoir la mort de ſa propre main que de celle des ennemis, mit le feu aux poudres, & envelopa dans une même deſtinée les vainqueurs & les vaincus. Quatre autres vaiſſeaux, dont l'un étoit de 60 piéces de canon, & les autres de 44 & de 40, prirent le même parti. Quinze vaiſſeaux de l'aîle droite forcerent de voiles & ſe ſauverent. Le vaiſſeau d'un renégat fut pris à l'aîle gauche avec deux autres vaiſſeaux. La plûpart des navires qui s'offroient à la vûe des Venitiens furent pris, coulés à fond, ou brûlés. Quelques jours après ils trouverent les vaiſſeaux ennemis qui avoient pris la fuite; ils les attaquerent & les défirent. Il en couta aux Turcs 39 galères, 23 vaiſſeaux & trois galeaſſes; une partie de ceux qui voulurent ſe ſauver alla ſe briſer ſur des rochers. Le débris de cette malheureuſe flotte ſe retira dans l'iſle de Rhodes.

La nouvelle de cette victoire cauſa autant de joie à Veniſe que de conſternation à Conſtantinople. Les Venitiens ne purent cependant pas profiter de leur avantage à cauſe de la diviſion qui regnoit entre les princes Chrétiens. Les Turcs étoient auſſi déchirés par des troubles inteſtins: tout étoit en combuſtion dans leur capitale. Ces differentes agitations qui déſoloient les Chrétiens & les infidéles, empêchoient les Turcs de pouſſer avec vivacité le ſiége de Candie, & rallen-

Digitized by Google

tiſſoient l'ardeur des Venitiens ; enſorte que pendant les deux années ſuivantes les uns & les autres demeurerent dans l'inaction pour les mêmes raiſons. Cependant François Morosini nommé commandant de la flotte Venitienne, défit près de Nicopolis la flotte Ottomane deſtinée à porter à la Canée des munitions & des troupes. Il mit en fuite la même flotte à la hauteur de l'iſle de Rhodes, fit une deſcente dans l'iſle d'Egine, & s'empara de 13 vaiſſeaux Turcs qui y étoient à l'ancre. Le 26 du même mois il remporta une grande victoire à la bouche des Dardanelles ſur la flotte Ottomane : le bacha de la mer qui la commandoit y perdit trois vaiſſeaux, deux galères, une mahone & 6000 hommes ; mais malgré cet échec il débarqua 12000 hommes en Candie : au retour il fut encore attaqué par les Venitiens qui mirent la flotte en déroute.

An. J.C. 1652.

An. J.C. 1653.

An J.C. 1654.

Les années ſuivantes furent marquées par de pareilles victoires que les Venitiens remportoient ſur les Turcs ; mais ces triomphes ne ſervoient qu'à diminuer les forces des vainqueurs. Les Turcs, quoique toujours vaincus, par le moyen même de leurs défaites, faiſoient paſſer des troupes dans l'iſle de Candie ; ils s'y ſoutenoient par-là, & la diminution de leurs vaiſſeaux & de leurs ſoldats ne donnoit que de foibles atteintes à leur formidable puiſſance. Les reſſources qu'ils trouvoient abondamment dans leur vaſte empire pour réparer leurs pertes, rendoient les coups qu'on leur portoit preſqu'inſenſibles. Il n'en étoit pas de même des Venitiens, leurs fréquentes victoires les affoibliſſoient conſidérablement. On verra dans le détail de cette foule de proſpérités dont ils furent favoriſés ſur mer pendant tout le tems de l'expédition de Candie, le peu d'avantage qu'ils en ont recueilli, & le grand nombre de pertes qu'ils ont faites.

En 1655. il y eut à la Porte de grandes révolutions. Le grand-ſeigneur changea de miniſtres. Le nouveau grand-viſir, homme de réſolution, mit en mer une des plus puiſſantes flottes qui eût paru dans l'Archipel. Elle étoit compoſée de 60 galères de l'état, de 61 galères des iſles ſoumiſes au ſultan, de huit mahones & de 30 gros vaiſſeaux de guerre. Voici l'ordre qu'elle obſerva à la ſortie du détroit des Darda-

An. J.C. 1655.

Digitized by Google

nelles. Les galères des iſles les mieux armées étoient à la tête, les grands vaiſſeaux ſuivoient avec les mahones, & les galères du grand-ſeigneur formoient l'arrierre-garde. La flotte Chrétienne attendoit les Turcs au paſſage. Les Turcs furent d'abord ſi intimidés de la fierté de ſa contenance qu'ils n'oſerent l'attaquer ; ils firent voile vers les côtes de la Grece ; mais comme ils étoient obligés de paſſer ſous le canon de l'amiral de Veniſe, qui effectivement les maltraita beaucoup, le général Turc eſſaya avec ſes galères légeres de ranger la côte de la Natolie ; mais il fut vigoureuſement repouſſé par une eſcadre de vaiſſeaux Chrétiens qui le contraignit de faire retraite, & il alla rejoindre le reſte de ſa flotte : il eut dans cette occaſion une mahone coulée à fond, & deux autres très-maltraitées. Les deux flottes ſe trouverent en préſence, & ſe battirent avec fureur : les Chrétiens ſe jetterent dans le gros des ennemis avec une impétuoſité qui déconcerta les infidéles. Les Venitiens prirent un grand nombre de leurs vaiſſeaux, ils en firent échouer pluſieurs, & preſſerent ſi vivement les autres, que ceux qui les montoient ſe jetterent dans leurs chaloupes & abandonnerent leurs navires aux vainqueurs : cette victoire ne couta qu'un ſeul vaiſſeau aux Venitiens. Les Turcs y perdirent cent piéces de canon de fonte & 14 vaiſſeaux, dont ſept furent pris, deux coulés à fond, & cinq brûlés.

An. J.C. 1656. L'année 1656. ſe paſſa à peu près comme les autres. Les Turcs envoyerent en Candie un armement conſidérable ; il conſiſtoit en 60 galères, 28 vaiſſeaux & 9 galéaſſes. Cette flotte partit de Conſtantinople dans le deſſein d'attaquer celle des Chrétiens : elle la trouva à l'embouchure des Dardanelles, où les Venitiens les attendoient pour leur diſputer le paſſage. La flotte Venitienne n'étoit que de 29 galères & de quelques brigantins, d'autres diſent de 24 galères, 7 galéaſſes & 28 vaiſſeaux de haut bord, ſous le commandement du noble Laurent Marcello ; mais le courage ſuppléoit au nombre. Les Turcs établirent deux batteries ; l'une ſur la côte d'Europe, l'autre ſur celle d'Aſie ; mais les décharges continuelles qu'elles firent ne dérangea point les Chrétiens de leur poſte. Le vent s'étant tourné du côté du nord,

&

& devenu par-là favorable aux Turcs, ils ſe mirent en mouvement pour ſortir du détroit ; mais ils furent fort étonnés quand ils virent les Chrétiens aller au-devant d'eux malgré le déſavantage du vent. Ils n'oſerent ſe battre contre des gens ſi déterminés, ils ſe retirerent entre les châteaux & les bouches des Dardanelles. Le prieur de la Rochelle à la tête de ſon eſcadre & Mocenigo avec trois vaiſſeaux s'avancerent vers les châteaux pour couper cette retraite aux Turcs ; on les attaqua dans leur poſte. Le général Marcello aborda une ſultane & s'en rendit maître auſſi bien que d'une galère ; mais un boulet de canon qui l'emporta l'empêcha de jouïr de ſa victoire. Les autres commandans Venitiens eurent un ſuccès égal, * tous les vaiſſeaux Turcs furent pris, brûlés ou coulés à fond, excepté 14 galères qui ſe ſauverent avec le capitan bacha, & quatre galères de l'Archipel. Les Venitiens ne pouvant pas monter tous les vaiſſeaux qu'ils avoient pris, en brûlerent une grande partie, & ne conſerverent pour marque de leur triomphe que 12 galères, 4 vaiſſeaux & 2 galéaſſes. Pour eux ils n'eurent que 300 hommes tués ou bleſſés, *Suppoſé*, dit un auteur, *qu'on puiſſe ne compter Marcello que pour un homme.* Les Venitiens encouragés par cette victoire, allerent attaquer les iſles de Tenedos & de Stalimene qu'ils prirent en peu de tems.

La priſe de Tenedos cauſa beaucoup de chagrin à Conſtantinople, parce qu'elle y occaſionna la cherté des vivres. Le grand-viſir, pour appaiſer les murmures du peuple, fit tous les préparatifs néceſſaires pour reprendre cette iſle : il y envoya une flotte bien armée & bien équipée ; mais la tempête l'ayant battue, elle ſe retira dans un port voiſin, où elle attendit les galères de l'Archipel. Les Venitiens s'avancerent pour empêcher cette jonction. Ils rencontrerent dans le canal de Chio dix vaiſſeaux de guerre de Barbarie qui convoyoient un grand nombre de ſaïques & d'autres bâtimens chargés de vivres & du tribut de Rhodes, qui conſiſtoit en deux cent mille écus : ils attaquerent ce convoi & s'en ren-

* Cette victoire remportée aux Dardanelles fut ſi intereſſante pour Veniſe, que tous les ans on y célebre le ſervice divin chez les Dominiquains pour en conſerver la mémoire. Le Doge y aſſiſte accompagné de toute la Seigneurie.

dirent maîtres. Ils brûlerent dans ce combat les vaiſſeaux de guerre & une partie des petits bâtimens ; ils tuerent 1000 Turcs, firent quatre cens priſonniers & délivrerent trois cens eſclaves.

Cette défaite ayant réveillé les ſujets de mécontentement & ranimé les murmures à Conſtantinople ; le grand-viſir, pour calmer tous ces troubles & prévenir une révolte générale, partit avec cent mille hommes ſur une flotte compoſée de 18 vaiſſeaux, 30 galères, 10 galéaſſes, & un nombre prodigieux de petits bâtimens. Il mit à la voile le 17 de Juillet, ſe flattant de ſortir des Dardanelles ſans obſtacle, parce que Mocénigo pourſuivoit quelques vaiſſeaux du côté de la Morée. Mais il rencontra Bembo, qui vint à lui avec 18 vaiſſeaux pour lui diſputer le paſſage. Les Turcs le chargerent à l'inſtant, dans l'eſpérance d'avoir bientôt l'avantage ſur un ennemi auſſi foible. Leur amiral, leur vice-amiral, & cinq autres gros vaiſſeaux s'attacherent à l'amiral Venitien, qui ſe défendit bord-à-bord pendant trois heures d'une maniere à ſe faire craindre. Les autres vaiſſeaux s'engagerent : la victoire pencha encore du côté des Venitiens : ils firent échouer une ſultane, mirent une galéaſſe hors de combat, coulerent à fond deux vaiſſeaux, & pourſuivirent le reſte juſqu'à Mitilene ; mais Mocénigo que le bruit du canon avoit rappellé du côté des Dardanelles, fit peur aux galères fugitives ; elles prirent la route de Natolie avec tant de précipitation & ſi peu d'ordre, que de 28 galères & 2 galéaſſes. A peine 5 purent ſe réfugier ſous le canon des châteaux.

An. J.C. 1657.

Le lendemain Mocénigo ayant apperçu cinq galères Turques qui alloient ſe mettre en ſureté à l'abri d'une pointe, alla les attaquer avec l'eſcadre de Malte, pendant que les autres vaiſſeaux faiſoient feu ſur d'autres navires mouillés hors de cet azile. Mocenigo s'avança vers la pointe malgré le feu de deux batteries ; mais un canon qui donna dans ſa chambre aux poudres fit ſauter ſon vaiſſeau en l'air. Les Venitiens vangerent ſa mort ſur la galère amirale des Turcs, qu'ils firent brûler. Le 28 du même mois la flotte Ottomane étant rétablie fit voile vers Tenedos, & reprit cette iſle & celle de Stalimene.

Differens évenemens qui ſuccéderent à ces expéditions, rendirent la marine des Turcs extrémement languiſſante. La guerre s'alluma entre le ſultan & l'empereur. Conſtantinople ſe vit agité de nouveaux troubles, occaſionnés la plûpart par la révolte des bachas. Alors il ne fut plus queſtion d'expéditions maritimes. Les Turcs ne tenoient plus la mer, que pour amuſer les peuples, & ſoutenir en quelque façon l'honneur de l'empire Ottoman; cela fut cauſe que les Venitiens furent long-tems ſans trouver l'occaſion de ſeſignaler. Après la mort de Mocenigo la charge de généraliſſime fut donnée à François Moroſini. Il ſe mit en mer au commencement de l'année 1658, il prit ſur les Turcs l'iſle de Chercie; mais comme il s'avançoit vers celle de Scarpanto, il fut ſurpris d'une tempête qui diſperſa ſa flotte. Il fut cependant aſſez heureux pour rallier ſes vaiſſeaux, & ayant été joint peu après par les galères du Pape, de Malte & de Toſcane; il chercha les Turcs pour leur livrer bataille; mais ceux-ci ne ſe ſentant pas aſſez forts pour le combattre, furent aſſez prudens pour l'éviter. L'année ſuivante Moroſini ſoumit quelques peuples de la Morée. An J.C. 1658. An J.C. 1659.

Tout étoit tranquile ſur mer, & les mouvemens dans l'iſle de Candie étoient aſſez languiſſans; mais ils furent ranimés par un ſecours de 4000 François, que Louis XIV. y envoya. Avec ce renfort, Moroſini prit la forteresſe de Sainte Venerande l'épée à la main, & ſe ſaiſit de la nouvelle Candie qu'ils avoient bâtie pour bloquer l'ancienne. L'année ſuivante les Venitiens qui étoient maîtres de la mer, attaquerent une flotte Turque de 24 galères dans le canal de Milo, & la défirent: les Turcs perdirent 13 galères dans ce combat. Ils eſſuyerent une plus fâcheuſe diſgrace l'année ſuivante. Leur flotte d'Alexandrie richement chargée d'argent & de marchandiſes, compoſée de 17 gros vaiſſeaux, de 37 ſaïques & de ſix galères, étant à la hauteur de Rhodes, fut attaquée par les Venitiens, qui après un combat fort opiniâtre, prirent 18 ſaïques & trois vaiſſeaux, & brûlerent un gros navire & 10 petits bâtimens. Ils firent 270 eſclaves. An J.C. 1660. An J.C. 1661. An J.C. 1662.

La guerre de Hongrie qui fut fort allumée entre le grand-ſeigneur & l'empereur, ſuſpendit toutes les affaires de la mer & les hoſtilités de Candie ; mais la paix étant conclue entre les deux empires, les forces du ſultan qui étoient occupées ailleurs, ſe réunirent contre les Venitiens. Comme les forces maritimes de l'empire Ottoman étoient affoiblies par la perte d'un nombre prodigieux de
An. J.C. 1665. vaiſſeaux, le grand-viſir fit conſtruire 60 galères, & les joignit à 40 autres qui étoient prêtes, & à une grande quantité de bâtimens de tranſport, & en compoſa une flotte deſtinée pour Candie, dont on vouloit accélérer la conquête ; mais comme il fallut du tems pour la mettre en état de partir, on la fit préceder de 30 galères & de trois vaiſſeaux de l'Archipel, chargés de recrues & de munitions de bouche & de guerre. Ce furent-là les premiers coups qui ſapperent Candie par les fondemens. Les Venitiens ne furent pas oiſifs pendant ces mouvemens : ils firent embarquer des troupes ſur une flotte compoſée de 16 galères, de 5 galéaſſes & de 35 vaiſſeaux, qui arriva heureuſement malgré les vents contraires au port de la Suda dans l'iſle de Candie. Le capitaine général André Cornaro partit peu de tems après avec une autre flotte, & alla faire ſon débarquement à Candie & à Standia.
An. J.C. 1666. Le grand viſir s'embarqua à Napoli de Malvaſie, ſur la côte orientale de la Morée, & paſſa dans l'iſle de Candie, avec des forces proportionnées à l'importance de ſes deſſeins. Il étoit réſolu de tout mettre en œuvre pour ſoumettre cette iſle, & les Venitiens ne négligerent rien de ce qui pouvoit contribuer à la défendre. Le grand-viſir perſuadé que s'il ſe rendoit maître de la ville capitale, le reſte ne tiendroit pas long-tems, réſolut de faire le ſiége de cette place ; mais comme elle étoit extrêmement forte, parce que la république de Veniſe n'avoit rien épargné pour s'en aſſurer la conſervation, & que les plus habiles ingénieurs de l'Europe avoient épuiſé tout leur art pour en faire une place imprenable, il fut long tems à faire ſes préparatifs, & à prendre toutes les meſures poſſibles pour réuſſir dans ſon entrepriſe. Ainſi ce
An. J.C. 1667. ne fut que le 22 Mai de l'année ſuivante qu'il établit ſon

Digitized by Google

camp devant la ville. Il la battit avec des canons qui portoient depuis 60 juſqu'à 120 livres de bales. L'hiſtoire nous fournit peu d'expéditions auſſi longues & auſſi meurtrieres que ce fameux ſiége, & où les vertus militaires ayent paru de part & d'autre avec tant d'éclat. Les forces maritimes des Turcs n'étoient employées qu'à porter du ſecours à Candie, & celles de la république ſervoient à leur fermer les paſſages. Les premiers faiſoient quelquefois une fauſſe route pour dérober leur marche; les autres croiſoient par-tout pour les ſurprendre; & quand les deux partis ſe rencontroient, il falloit livrer le combat; les Chrétiens en ſortoient ordinairement victorieux, mais ces ſuccès n'inquiétoient pas beaucoup les infidéles, parce qu'ils faiſoient toujours paſſer une partie du ſecours qu'ils conduiſoient en Candie, ce qui étoit leur principal objet. Il arriva par mer aux Venitiens un puiſſant ſecours compoſé des eſcadres du pape, de Naples, de Malte & de Sicile; mais ils n'en tirerent aucun avantage, la plupart de ces galères n'ayant fait que paroître devant Candie, & s'étant retirées auſſi-tôt.

Au mois de Mars de l'année 1668. le grand-viſir ayant appris que ſix ou ſept galères Venitiennes avoient mouillé près de Standia, petite iſle ſituée au nord de Candie, dont elle eſt peu éloignée, fit partir le ſoir même 12 galères pour les ſurprendre. Celles-ci jetterent l'ancre à quelque diſtance de celles de la république, dans le deſſein de les enlever au point du jour. Mais l'officier Venitien qui faiſoit les fonctions de capitaine général, averti de l'approche des Turcs, les ſuivit avec quatre galères & de bonnes troupes. En entrant dans le port de Standia, il y trouva une eſcadre de 14 galères qui venoit d'y arriver. Pour ne pas donner aux Turcs le tems de ſe reconnoître ou de fuir, il alla à eux avec toutes ſes galères, malgré l'obſcurité de la nuit. Il avoit fait mettre pour s'éclairer une eſpéce de fanal à chaque mât. Les Turcs qui n'apperçurent d'abord que deux galères, ſe mirent en mouvement pour les enveloper; mais ſe voyant enveloppés eux-mêmes par un plus grand nombre d'ennemis, ils mirent toute leur eſpérance dans leur courage. On ſe battit vivement pendant ſept heures, & les Chrétiens eurent tout

An. J.C. 1668.

l'avantage. Ils prirent ou coulerent à fond cinq galères ennemies, dont l'amirale étoit du nombre ; les autres diſperſées & fort maltraitées ſe ſauverent à la faveur des ténebres. Les Chrétiens eurent dans cette action 200 ſoldats de tués & 500 de bleſſés : les Turcs y perdirent leurs meilleurs officiers, & un grand nombre de ſoldats. On leur fit 400 priſonniers, parmi leſquels ſe trouverent cinq ou ſix bachas, & on délivra 1100 eſclaves Chrétiens, à condition qu'ils feroient une campagne ſur la flotte de la république.

L'amiral Turc fit encore dans cette même année le voyage de Candie, qu'il faiſoit tous les ans, en prenant néanmoins de grandes précautions pour éviter les Venitiens. Il arriva avec 53 galères au port de Nio, petite iſle entre Naxie & Santerini. Il y trouva quatre armateurs ſous le pavillon de Malte à l'entrée du port, & d'abord il les regarda comme une proie qui ne pouvoit lui échaper ; mais il ne fut pas longtems à s'appercevoir qu'il avoit affaire à des gens de qui l'on n'avoit pas ſi bon marché. Les armateurs le canonerent ſi rudement, qu'ils l'obligerent de s'écarter. Il leur envoya de ſon côté environ 8000 volées de canon qui firent peu d'effet, à cauſe de leur éloignement. Enfin après un combat de huit heures il ſe retira plus content de n'avoir pas été défait, que piqué de n'avoir pas eu l'avantage.

Cependant les Venitiens fatigués, ou même épuiſés par des ſuccès inutiles, demanderent du ſecours à la France, & Louis XIV. fit partir pour Candie les Ducs de Beaufort & de Navailles. Le premier commandoit la flotte Françoiſe qui étoit compoſée de deux eſcadres, l'une de vaiſſeaux & l'autre de galères, ſous les ordres du comte de Vivone. Le ſecond commandoit les troupes qui étoient au nombre d'environ 5500 hommes, d'autres diſent 7000. Le Duc de Beaufort qui avoit reçu du pape un riche Etendart avec l'image du Crucifix, arbora le pavillon de ſa ſainteté, ſous lequel ſa
An. J.C. 1669. majeſté vouloit que ſes troupes combattiſſent. Il ſortit des ports de Provence le 6 de Juin, fit route avec 14 vaiſſeaux Venitiens qu'il rencontra, & arriva à la hauteur de Candie le 19 du même mois. La deſcente des François ſe fit avec une magnificence qui étonna les Turcs, & qui donna un

rayon d'eſpérance aux Venitiens. Le 27, ou ſelon d'autres, le 25, les François firent une ſortie, ayant à leur tête les Ducs de Beaufort & de Navailles: ils attaquerent les Turcs dans leurs retranchemens, fondirent ſur eux avec une impétuoſité qui les effraya, les chaſſerent de trois redoutes avec une valeur qu'ils n'avoient point encore éprouvée, & s'emparerent des batteries qu'ils furent contraints d'abandonner. Un ſi heureux commencement annonçoit les plus grands ſuccès; mais un évenement, auſſi fâcheux qu'imprévû, fit avorter toutes ces belles eſpérances. Le feu prit à un petit magaſin rempli de poudre, de bombes & de grenades, dont les éclats tuerent 30 de nos ſoldats: les autres s'imaginant qu'ils étoient ſur un terrain miné, prirent l'épouvante & s'enfuirent, tellement qu'il ne fut pas poſſible de diſſiper leur juſte frayeur, ni de les ramener au combat. Les Turcs pourſuivirent les fuyards: il y en eut 500 de maſſacrés, & le Duc de Beaufort y périt. Sa mort au reſte eſt une eſpece de problême, & les auteurs en parlent differemment. Le marquis de la Galiſſonniere, lieutenant général des armées navales, qui étoit à cette action, m'a dit que le duc de Beaufort avoit été tué & dépouillé, & que ſa tête ayant été coupée & portée au général des Turcs, ſon corps qui étoit reſté nud parmi la foule des cadavres, n'avoit pû être diſtingué.

Les troupes maritimes eurent part à l'action & aux diſgraces de celles de terre. Toute la flotte Chrétienne vint mouiller le plus près qu'il lui fut poſſible du camp des ennemis pour le canoner. Elle conſiſtoit dans les navires des differens états qui les avoit envoyés au ſecours de Candie, & ſe trouvoit compoſée alors de 80 vaiſſeaux de toutes grandeurs, de ſix galéaſſes & de 50 galères. Le vent les obligea de s'éloigner un peu de la côte, ce qui fit que leurs décharges n'eurent pas grand effet. La Thereſe, vaiſſeau François de 70 canons, ſauta en l'air avec tout ſon équipage qui étoit de 300 hommes, & l'amiral reçut cinq coups qui le percerent de part en part.

Les François ſe retirerent auſſi vîte qu'ils étoient venus, & leur retraite précipitée empêcha de partir pour Candie un nouveau ſecours que le roi y envoyoit ſous les ordres du

maréchal de Bellefond. Cependant quatre vaiſſeaux qui avoient pris les devants arriverent à la Suda, & y débarquerent 2000 barils de poudre dont ils étoient chargés, & qui ne furent pas d'un grand ſecours à la ville, qui étoit réduite alors aux dernieres extrémités. Jamais place aſſiégée ne fut réduite dans un ſi pitoyable état : on y voyoit des montagnes de terre tranſportées ſur la pointe des rochers ; du ſein de la mer s'élevoient des digues qui fourniſſoient des logemens aux ſoldats au milieu des vagues : le canon, les fourneaux & les mines avoient renverſé les murailles & les forts: aucune maiſon n'étoit ſur pied dans la ville : les bourgeois vivoient dans les cavernes & les ſoldats logeoient ſur la brêche. Cette ville qui portoit dans ſes affreux débris de ſi glorieuſes marques de la valeur de ceux qui la défendoient, fut enfin obligée de capituler le 8 de Septembre. Les Turcs la prirent par compoſition, après avoir perdu plus de 120 mille hommes.

On peut juger de la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés par la relation ſommaire que nous a donnée un auteur parfaitement inſtruit de ce qui ſe paſſa à ce ſiége. Les Turcs prirent la ville de Candie après y avoir donné 56 aſſauts & fait jouer 472 mines. On ne peut pas exactement fixer la quantité des munitions de guerre qu'ils employerent à ce ſiége ; on en peut cependant juger par ce qu'il en a couté aux Venitiens ; ils y conſumerent 50317 barils de poudre, ils jetterent 48119 bombes depuis 50 juſqu'à 500 peſant, 100960 grenades de fonte & de fer, 84874 grenades de verre ; il y eut 176743 coups de canon de tirés, & on y employa 18044957 livres de plomb. Il y eut pendant tout le tems que les Turcs furent devant Candie 45 rencontres ſous terre entre les deux partis. Les Chrétiens firent ſur les Turcs 96 ſorties, & firent jouer 1173 mines & fourneaux. On auroit peine à trouver quelque choſe de pareil dans l'hiſtoire.

La priſe de Candie fut comme l'époque de la décadence de la marine Ottomane. Les Turcs n'ont rien fait d'éclatant ſur mer depuis ce tems-là, & leurs forces maritimes ſont devenuës ſi languiſſantes, que les Chevaliers de Malte ſuffiſent pour les tenir en bride & les déſoler. Les vaiſſeaux de la Religion,

religion leur donnent continuellement l'allarme, croiſent ſur leurs navires, & leur ôtent la liberté des mers. En toute occaſion ils ont fait voir aux Turcs ce que pouvoit la valeur ſur le nombre. Je ne puis me diſpenſer de rapporter une exemple mémorable de la valeur des chevaliers dans une action particuliére qui ſe paſſa pendant le ſiége de Candie. Le chevalier d'Hoquincourt fut inveſti par 33 galères Ottomanes dans le port de l'iſle Dauphine : le Général Turc fit débarquer des Troupes pour attaquer par terre le vaiſſeau Maltois que montoit le chevalier, & le fit en même tems foudroyer par mer avec l'artillerie de ſes galères, toutes ſes manœuvres furent bientôt en deſordre. Les Turcs le voyant ſi maltraité s'avancérent pour monter à l'abordage, & s'attachérent en même tems à ſa prouë & à ſa poupe. Le chevalier faiſoit face de toutes parts ; & quoique ſon vaiſſeau fut preſque tout deſemparé, & qu'il eût perdu beaucoup de monde, il tomboit ſur les Turcs de tous côtés avec tant de vivacité, qu'il les précipitoit dans la mer à meſure qu'ils ſe préſentoient. Le général Turc indigné du peu de ſuccès de ſes gens & de la réſiſtance des Chrétiens, ſe fit jour au travers de ſes galères, & il pouſſa ſa capitane avec toute l'impétuoſité de ſa chiourme ſur le vaiſſeau Maltois : ce violent effort ne ſervit qu'à pouſſer hors du port le vaiſſeau Chrétien. Il s'éleva alors un vent favorable, dont le chevalier profita pour ſe retirer dans un port qui appartenoit aux Chrétiens. Le Turc perdit dans cette action plus de ſix cens hommes & pluſieurs galères qui furent coulées à fond.

La Religion pour maintenir la ſûreté des mers & empêcher les ravages des Turcs, entretenoit autrefois cinq galères. Le grand-maître Antoine de Paule en fit conſtruire une ſixiéme en 1627 on en ajoûta une ſeptiéme en 1652 ; mais en 1700. le grand-maître Raymond Parellos croyant cette eſcadre de galères inſuffiſante, en établit une de vaiſſeaux de guerre. Avec ces forces qui paroiſſent aſſez médiocres, les chevaliers de Malte tiennent tout l'empire Ottoman en reſpect.

La marine des Turcs fut ſi négligée après la priſe de Candie, que pendant la guerre de Hongrie qui s'alluma peu de tems après entre les deux empires, François Moroſini géné-

raliſſime des Venitiens qui étoient entrés dans ces démélés, déſola toute la Morée, & fit trembler les iſles voiſines de Conſtantinople, ſans que rien s'opposât à la rapidité de ſes conquêtes. En 1684. il partit le 18 de Juin avec les galères du Pape, de Malte & de Toſcane, il s'empara de la ville & de l'iſle de Sainte Maure où il trouva 126 piéces de canon & beaucoup de munitions, & prit pluſieurs autres iſles. En 1685. il prit Coron d'aſſaut, il y mit tout à feu & à ſang, prit d'autres places & battit par-tout les Infideles qui voulurent s'oppoſer à ſes hoſtilités. En 1686. il prit Navarin & Modon. En 1687. il remporta ſur les Turcs auprès des Dardanelles une victoire complette ſuivie de la priſe de Patras, Lepante & quelques autres places. Ces victoires parurent ſi interreſſantes pour la République, que le ſénat fit ériger une ſtatuë d'airain à Moroſini, diſtinction qui n'avoit point encore été acordée à un homme vivant. Par un decret du ſénat on lui donna le nom de *Peloponeſiaque* dans l'inſcription ſuivante miſe au bas de ſa ſtatue.

An.J.C.1684.

An.J.C.1685.

An.J.C. 1686. & 1687.

FRANCISCO MOROCENO
PELOPPONESIACO
ADHUC VIVENTI
SENATUS POSUIT
ANN. M. DC. LXXXVII.

Moroſini ne reſta pas en ſi beau chemin : il profita de ſes victoires & prit Corinthe avec Sparte ou Miſithra, & Athenes Sethines. Il trouva dans cette derniére ville de curieuſes antiquités qu'il envoya à Veniſe : on les plaça à l'entrée de l'Arſenal avec cette inſcription.

ATHENIENSIA VENETÆ CLASSIS
TROPHÆA
VENETI SENATUS DECRETO
IN NAVALIS VESTIBULO
CONSTITUTA.
ANN. SAL. M. DC. LXXXVII.

Ces expéditions navales des Venitiens & des chevaliers

de Malte ne réveillerent point l'attention des Turcs : leur marine épuiſée par la guerre de Candie eſt reſtée depuis ce tems toujours aſſoupie : elle parut cependant vouloir ſe ranimer en 1709. Le bruit courut qu'on armoit à Conſtantinople 20 ſultanes & 40 galères, &. que l'iſle de Malte étoit menacée. On s'y diſpoſa à bien recevoir les Turcs ; mais tous leurs préparatifs ſe réduiſirent à 5 ſultanes qui ſe joignirent à trois vaiſſeaux ſortis de Tunis & de Tripoli. Ces huit vaiſſeaux prévoyant que leur entrepriſe ſur Goſe & ſur Malte ne ſeroit pas heureuſe, prirent la route de Conſtantinople, après avoir brûlé quelques petits bâtimens ſur la côte. An. J.C. 1709.

Quoique les forces maritimes des Turcs ſoient depuis longtems ſi affoiblies, ce n'eſt pas qu'ils manquent de moyens de ſe rendre puiſſants ſur mer : ils ont au contraire de grands avantages pour la navigation. Les vaſtes forêts qui ſe trouvent le long de la mer Noire & au fond du golfe de Nicomédie leur fourniſſent du bois pour la conſtruction des vaiſſeaux : ils trouvent dans l'Albanie & la Valachie de la poix, du gaudron & du ſuif : le grand Caire leur donne le chanvre & la toile : ils ont des ports très-commodes en pluſieurs lieux du Pont-Euxin, du Boſphore, de la Propontide & de l'Helleſpont : ils ont des Arſenaux à Sinabe près de Trebiſonde, à Midie, à Anchiole ; celui de Conſtantinople eſt compoſé de 130 chambres : leurs chiourmes ſont toujours bien remplies, & ils ne manquent point d'eſclaves pour la rame, les Tartares leur en fourniſſent un grand nombre, & pluſieurs perſonnes à Conſtantinople en louent pour un Eté. Les Turcs élévent encore en de certaines Provinces de jeunes payſans pour ſervir ſur leurs galères : ils trouvent facilement des ſoldats volontaires qu'ils louent pour monter leurs vaiſſeaux, les meilleurs ſont des montagnards des environs de Troye : ils tirent encore des troupes auxiliaires des côtes de Barbarie : ils ont dans l'Archipel 14 Beïs, dont chacun entretient & commande une galère au ſervice du grand-ſeigneur.

Il paroît ſurprenant que les Turcs ſoient ſi foibles ſur mer, ayant tant de facilité pour y être puiſſants. Ils ne ſçavent pas ſe ſervir des avantages que la nature leur a prodigués. Ils ſont très-ignorans dans les ſciences maritimes & dans les

arts propres à la navigation. Leurs matelots ſont mal exercés, leurs ſoldats peu diſciplinés, la plûpart de leurs officiers n'ont point d'autres diſpoſitions pour le commandement d'une galère que de l'avoir achetée. Leurs canoniers ſont ordinairement des renégats François, Anglois & Hollandois très-ignorants dans le canonage & très-eſtimés cependant dans l'empire Ottoman, où l'on ſe perſuade qu'il ſuffit d'être Chrétien pour être bon canonier. Voilà les raiſons pour leſquelles la nation Ottomane ſi redoutable ſur terre, n'a jamais pû tenir en mer contre les Venitiens & les chevaliers de ſaint Jean. Auſſi les Turcs diſent-ils que Dieu leur a donné la terre pour être le théâtre de leurs victoires, & qu'il a abandonné la mer aux chrétiens pour y faire éclater leur puiſſance.

LIVRE XVIII.

Des Navigations faites au ſujet des Croiſades.

An. J. C. 1500.

LEs Croiſades étoient des confédérations faites entre les princes chrétiens pour reconquérir la terre ſainte ſur les Sarrazins qui s'en étoient emparé. On les appelloit croiſades, parce que les confédérés portoient une croix ſur leurs habits & ſur leurs drapeaux.

Cette ligue, comme on voit, avoit l'apparence d'un acte de religion : on ne pouvoit y être admis que par une eſpéce d'inauguration qui donnoit encore du poids à une confédération formée pour cauſe de religion, c'eſt ce qu'on va voir par le détail que je vais donner des cérémonies qui s'obſervoient à la réception des croiſés.

Ceux qui vouloient y être admis s'y préparoient par le jeûne & par la fréquentation des Sacremens. Il y avoit un jour marqué pour la réception, & elle ſe faiſoit dans l'Egliſe, comme je vais le décrire. Le célébrant revêtu d'ornemens rouges venoit s'aſſeoir au milieu de l'Autel, la face tournée vers le peuple : il étoit accompagné de pluſieurs officiers. Le premier qui étoit à ſa droite portoit dans un baſſin les croix qu'on devoit benir, elles étoient toutes de drap rouge. Le ſe-

cond qui étoit à ſa gauche portoit le benitier. Le troiſiéme tenoit le rituel, & deux autres placés des deux côtés tenoient chacun un cierge. Ceux qui ſupplioient pour être admis au nombre des croiſés étoient à genoux vis-à-vis le célébrant. La cérémonie s'ouvroit par quelques antiennes, on récitoit enſuite le Pſeaume XC. le Vexilla & quelques Oraiſons. Après ces prieres le célébrant jettoit de l'eau benite ſur les croix, il les attachoit enſuite ſur les habits des croiſés au milieu de la poitrine, & prononcoit en même tems ces paroles : *Recevez le ſigne de la Croix au nom du Pere, &c. en mémoire de la Paſſion, de la Croix & de la Mort de N. S. J. C. & pour la conſervation de votre ame & de votre corps.* Enſuite le célébrant ſe mettoit à genoux, & après avoir fait quelques priéres, il ſe levoit, jettoit de l'eau benite ſur les croiſés & leur donnoit la bénédiction, en diſant : *In hoc ſigno vale, in hoc ſigno vince, in hoc ſigno revertere.* Le célébrant finiſſoit la cérémonie en embraſſant les croiſés : les aſſiſtans venoient enſuite baiſer la croix qui étoit attachée ſur leur eſtomach.

Ces cérémonies n'ont cependant pas toujours été ſcrupuleuſement obſervées, pluſieurs prenoient la croix d'eux-mêmes & la portoient indifféremment ou ſur la poitrine, ou ſur l'epaule. D'autres ſe l'imprimoient ſur la chair avec des fers chauds : les femmes voulurent auſſi ſe parer de ce ſigne, & ſe l'imprimoient ſur la peau avec des cauſtiques.

Il eſt encore à obſerver que quoique d'abord les croix fuſſent de couleur rouge, on a cependant varié dans la ſuite. Lorſque Philippe Auguſte ſe ligua avec le Roi d'Angleterre & le Comte de Flandre pour la conquête de la Paleſtine, on convint que les François porteroient la croix rouge, les Anglois la blanche, & les Flamans la verte.

Lorſque nos rois partoient pour une croiſade, ils prenoient tout l'habillement de ceux qui alloient en pelerinage à la terre ſainte, c'eſt-à-dire un bourdon & une gibeciere : ils alloient auſſi à ſaint Denys, pour y prendre l'oriflame qui eſt l'étendart de cette abbaye : c'étoit un eſpéce de gonfalon rouge fendu par le bas, qui étoit attaché à une lance dorée.

Les croiſades ont été regardées par les hiſtoriens ſous différens points de vûë. Le Pere Maimbourg les conſidere com-

me des entrepriſes fondées ſur la piété & ſur la religion ; les croiſés, ſelon cet auteur, ſont de vrais adorateurs de Jeſus-Chriſt, qui ne veulent pas laiſſer ſous la domination des Infideles des lieux où il eſt né, où il a vécu, où il eſt mort &c.

M. l'Abbé Fleury n'en penſe pas de même. Il prétend que la religion n'eſt point attachée à ce qu'on appelle les lieux ſaints. Les vrais adorateurs de Dieu ſont ceux qui l'adorent en eſprit & en vérité : il n'eſt plus néceſſaire d'aller ni à Jeruſalem, ni à Samarie : en vain dira-t'on que la Paleſtine eſt l'héritage du Seigneur, ſon véritable héritage eſt ſon Egliſe compoſée de toutes les nations qui croyent en lui : ce n'eſt point non plus la terre promiſe, un chrétien n'en connoît point d'autre que le ciel : pour ce qui eſt de la profanation de ces lieux ſaints par les Infideles, M. Fleury fait voir que J. C. étoit bien plus deshonoré par les mœurs corrompues de ceux qui prenoient parti dans les croiſades, que par la prétenduë profanation de créatures inſenſibles & inanimées, telles que peuvent être ſon ſépulchre &c.

J'en ai dit aſſez pour faire connoître ce que c'étoient que les croiſades : ſans prendre parti ni pour ni contre, je vais en parler conformément au plan que je me ſuis propoſé, c'eſt-à-dire autant qu'elles ont rapport à la marine.

La marine eût peu de part aux premiéres croiſades, parce qu'on prit ſa route par terre ; mais la fatigue de ces ſortes de voyages, leur ennuyeuſe longueur, & les nouvelles difficultés qu'on voyoit continuellement renaître ſous ſes pas en dégoûterent. Pour éviter tous ces inconvéniens on prit le chemin de la mer comme le plus court. Il fallut pour cet effet armer & équiper une grande quantité de vaiſſeaux dans les différens ports de l'Europe où s'embarquoient les croiſés. Ces vaiſſeaux ſervoient à les tranſporter de l'Europe dans la Paleſtine, & de la Paleſtine en Europe. L'effet le plus marqué que produiſirent ces navigations ſur la Méditerranée, fut d'ôter l'empire de cette mer aux Grecs & aux Arabes, & de le faire paſſer aux Latins. Elles ſervirent encore à enrichir les républiques de Veniſe, de Gênes, de Piſe & de Florence, qui s'accrurent conſidérablement pendant les guerres ſaintes, & devinrent opulentes ſoit en louant leurs vaiſſeaux, ſoit en

partageant les conquêtes, soit en faisant librement le commerce des marchandises de la Grece, de la Syrie, de l'Egypte & de celles qui venoient des Indes par l'Egypte. Voilà tout ce que je puis dire sur les croisades en général, entrons dans le détail.

La premiére croisade fut entrepriſe par les mouvemens infinis que ſe donna un ſolitaire zelé, nommé Pierre l'Hermite, natif d'Amiens en Picardie. Etant en pélerinage à Jeruſalem, il fut touché de voir la Terre ſainte honorée autrefois par tous les Myſteres de Jeſus-Chriſt, poſſedée alors par les Turcs, les plus grands ennemis de ſon nom. Attendri à la vûë de ce ſpectacle qui excita ſon zele, il forma le deſſein d'arracher ces lieux ſacrés d'entre les mains des Infideles. Il s'ouvrit pour ce deſſein à Siméon, Patriarche de Jeruſalem qui applaudit à ſon projet, & lui donna, pour en favoriſer l'exécution, des lettres pour le pape & pour les princes Chrétiens de l'Europe. Pierre encouragé par les recommandations du Patriarche, s'embarqua au plûtôt ſur un vaiſſeau marchand, & après une courte navigation, il aborda heureuſement au port de Bary dans la Poüille d'où il ſe rendit à la Cour du pape. Il fit par ſes diſcours une ſi vive impreſſion ſur l'eſprit d'Urbain II. qui occupoit alors le ſiege de ſaint Pierre, que ce Pontife ſe mit en devoir de faire exécuter ſon projet. Il le communiqua à tous les princes Chrétiens qui formerent entr'eux une ligue, en conſéquence de laquelle plus de ſix cens mille perſonnes s'enrôlerent pour la conquête de la Paleſtine. Tous ceux qui formerent cette formidable armée ne partirent pas en même tems, & ne prirent pas la même route. Le gros de l'armée alla par terre : quelques-uns prirent la mer, & firent voile juſqu'à Conſtantinople où étoit le rendez-vous général. Parmi les Seigneurs qui s'engagerent dans cette confédération, un des principaux étoit Hugues le grand frere de Philippe I. roi de France : ce prince qui étoit accompagné d'une brillante nobleſſe s'embarqua, & fit voile vers Durazzo : ſa navigation ne fut pas heureuſe : il fut accueilli d'une effroyable tempête qui fit périr la plûpart de ſes vaiſſeaux ; celui qu'il montoit coula à fond, il eût le bonheur de ſe ſauver dans une chaloupe qui le mit à terre

An. J.C. 1093.

An J.C. 1096.

près de Durazzo où il avoit fait annoncer ſa venuë au gouverneur par un vaiſſeau qui avoit pris les devants.

Alexis Comnene empereur de Conſtantinople qui avoit demandé du ſecours aux Latins, pour ſe défendre de l'invaſion des Turcs, allarmé de la multitude de ceux qui alloient pour le ſecourir contre les Infideles, employa toutes ſes ruſes pour ne pas devenir la victime de leur ambition. Comme il crut alors ſe voir dans la fatale néceſſité de n'échapper aux uns, que pour devenir la proye des autres: il eut recours à ſes fourberies ordinaires pour aſſûrer ſa tranquilité. Etant informé que le frere du roi de France devoit aller jetter l'ancre à Durazzo, il envoya ordre au gouverneur de cette place de s'aſſûrer de ce prince, & de le faire conduire à Conſtantinople avec une eſcorte, ce qui fut exécuté. Alexis le reçût gracieuſement, & le retint comme un ôtage qui pouvoit lui ſervir. Ce prince reſta dans cette eſpece de captivité, juſqu'à ce qu'il en fut délivré par Godefroy de Boüillon.

A meſure que les armées particuliéres arrivoient devant Conſtantinople, elles paſſoient le détroit de l'Helleſpont, & alloient former l'armée générale du côté de Calcédoine. La premiére expédition des croiſés fut malheureuſe: ils furent taillés en piéces par Soliman Soudan de Nicée, & il n'en ſeroit pas reſté un ſeul, ſi les vaiſſeaux de l'empereur Alexis ne les avoit ſauvés. Les Latins éprouverent alors que Pierre l'Hermite qui étoit un bon prêtre étoit un mauvais général.

An. J. C 1097. Tous les princes croiſés étant aſſemblés en Aſie, & la grande armée étant formée, on réſolut, pour réparer la honte de la premiére défaite, de former le ſiege de Nicée, capitale de la Bithynie: elle fut bien-tôt enlevée ſur les Turcs. Après la priſe de cette place, l'armée ſe mit en marche vers Antioche de Syrie: on réſolut de faire cette conquête, afin de s'ouvrir un paſſage pour pénétrer dans la Paleſtine. Les Venitiens, les Piſans & les Genois qui tenoient la mer avec une puiſſante flotte, cotoyoient l'armée, & lui fourniſſoient continuellement des armes, des vivres & de machines. Le hazard lui donna encore un nouveau ſecours du côté de la mer. Guinimer Boulonnois qui commandoit une flotte de pirates Flamands, Normands & Hollandois, étant venu mouiller à Tharſe,

Tharſe, Baudouin frere de Godefroy de Bouillon, dont il avoit ſervi le pere, le reconnut & l'engagea de quitter ſon infâme métier de Corſaire, & de ſe mettre au ſervice des croiſés.

L'armée Chrétienne après pluſieurs exploits glorieux alla faire le ſiege d'Antioche : cette place ſe défendit avec beaucoup de vigueur, & elle n'auroit point été priſe ſans les intelligences qu'on entretenoit au dedans. Aprés cinq mois de ſiege, deux flottes, l'une de Genois, l'autre de Piſans, vinrent mouiller au port de ſaint Siméon, & apporterent des vivres à l'armée qui en avoit un preſſant beſoin. Peu s'en fallut que ce ſecours qui n'étoit pas ſuffiſant n'occaſionnât un fort grand mal ; car les ſoldats affamés coururent ſans armes & ſans ordre vers les vaiſſeaux arrivés pour y chercher les vivres ; cette imprudence leur coûta cher ; les Turcs tomberent ſur eux, en firent un grand carnage, & les Chrétiens ſans l'habileté des généraux qui en ſçût mettre la plus grande partie à couvert, auroient tous été taillés en pieces. La ville fut emportée d'aſſaut après dix mois de ſiege. L'armée Chrétienne prit enſuite la route de Jeruſalem, toûjours cotoyée par une flotte de Vénitiens & de Genois, à laquelle s'étoit joint le Pirate Guinimer qui la fourniſſoit abondamment de vivres. Elle arriva enfin devant Jeruſalem qui étoit l'objet de ſon zele & de ſes travaux.

An. J. C. 1098

An. J. C 1099.

Les Chretiens après avoir jetté de grands cris de joye à la vûë des lieux ſaints, firent le ſiege de Jeruſalem, & le pouſſerent vivement : ils donnerent un aſſaut général aux ouvrages-avancés, & les emporterent ; mais comme ils avoient beſoin de machines de guerre pour pénétrer plus avant, neuf grands vaiſſeaux Piſans & Genois arriverent fort à propos au port de Joppé, & leur rendirent de grands ſervices, parce qu'ils avoient avec eux de bons ingenieurs & d'excellens charpentiers. Ces vaiſſeaux eſſuyerent un echec qui fut favorable aux aſſiegeans. Ceux qui commandoient ces navires, ſe voyant ſur le point d'être attaqués par une flotte de Sarrazins, les brûlerent, ils crurent ne pouvoir pas les conſerver. Ceux qui les montoient fortifierent l'armée, tous les vivres qui étoient deſſus furent portés au camp, & les

conſidérablement affoiblie. Les Infideles profiterent de cette langueur des Chrétiens : ils mirent ſur pied une formidable armée, s'emparerent d'Edeſſe, & forcerent les Chrétiens dans leurs plus fortes places. Le bruit de ces rapides exploits vola bien-tôt en Europe ; les Chrétiens déſolés demanderent avec inſtance un prompt ſecours à tous les Princes qui pouvoient leur en donner. Louis VII. roi de France touché de compaſſion du malheur de ſes freres dans la foi qui étoient ſur le point d'être immolés à la fureur des Sarrazins, réſolut de les ſecourir : il en avoit déja formé le deſſein après le cruel ſaccagement de Vitry ; mais il fut entiérement déterminé par les fâcheuſes nouvelles qu'il reçût de la Paleſtine, par les lettres du pape Eugene III. & par les exhortations de ſaint Bernard qui lui donna la croix de la part du ſouverain pontife. Ce fut-là le commencement de la ſeconde croiſade. Elle fut prêchée en France par ſaint Bernard avec un ſuccès étonnant. Il paſſa en Allemagne, & y réuſſit de même, il engagea l'empereur Conrad III. à ſe croiſer avec les plus notables de l'empire.

Le goût des croiſades s'étant ainſi ranimé dans toute l'Europe, on vit de toutes parts les Chrétiens ſe raſſembler pour l'expédition de la Paleſtine. Une flotte de plus de 200 vaiſſeaux armés par des particuliers Allemands, Anglois, François & Flamands, prit les devants, & partit d'un des ports d'Angleterre au mois d'Avril. Elle étoit chargée de 14000 hommes commandés par des officiers qu'ils avoient choiſis. Cette flotte fut agitée par des vents contraires : elle ſe vit obligée d'entrer dans la riviere de Liſbonne. Cette ville poſſédée alors par les Sarrazins étoit aſſiégée par une armée Chrétienne : Alphonſe roi de Portugal qui la commandoit, engagea les croiſés à lui donner du ſecours. Ceux-ci ravis de pouvoir faire en Europe ce qu'ils alloient faire en Aſie, aiderent à prendre la ville & à exterminer les Infideles. Après ces belles victoires, la ſaiſon étant trop avancée pour faire voile vers la Syrie, les uns s'en retournerent chez eux, les autres reſterent en Portugal. On verra un plus grand détail de cet évenement dans la marine des Portugais. An J.C. 1147.

L'empereur Conrad ayant aſſemblé une nombreuſe armée,

partit de Nuremberg ſur la fin du mois de Mai, & prit par terre la route de Conſtantinople, où il trouva dans ſon beau-frere Manuel Comnene qui en étoit empereur un ennemi ſecret, bien plus à craindre que les Infideles à qui il alloit faire la guerre. Manuel pour ſe défaire au plûtôt des Allemands dont le nombre lui faiſoit peur, avoit préparé une infinité de vaiſſeaux, avec leſquels il leur fit paſſer le détroit. Conrad ayant fait ſa deſcente dans l'Aſie prit ſa route vers la Bithynie.

Le roi de France Louis le jeune partit au mois d'Août ſuivant avec une brillante armée, paſſa le Rhin & le Danube, traverſa l'Autriche & la Hongrie, & arriva à Conſtantinople au commencement d'Octobre. Manuel à qui la preſence des François ne plaiſoit pas plus que celle des Allemands, tint ſes vaiſſeaux tout prêts pour paſſer l'armée de Louis qui ne tarda pas à ſuivre Conrad. Pendant que le roi de France faiſoit ſon voyage par terre, une flotte s'étoit miſe en mer, chargée de troupes qui venoient d'Italie ſous la conduite du Marquis de Montferrat & du Comte de Morienne. Lorſque toute l'armée fut aſſemblée, elle marcha au commencement de Novembre du côté de Nicomedie. L'empereur Conrad qui avoit pris les devants eſſuya toutes les diſgraces poſſibles : il fut trahi par Manuel, les guides dont il ſe ſervit, le tromperent & le firent tomber pluſieurs fois entre les mains des Sarraſins qu'ils avertiſſoient de ſa marche : ce prince au deſeſpoir de voir perir ſous ſes yeux une armée ſi brillante, s'embarqua au port d'Ephèſe avec peu de monde pour ſe retirer à Conſtantinople.

Le roi de France inſtruit par les diſgraces de Conrad ſe mit également en garde contre les trahiſons de Manuel, & contre les forces des infidéles : il remporta au paſſage du Meandre une victoire ſignalée, après laquelle il ſe retira dans Attalie, ville de l'Aſie mineure, ſituée dans le golfe de Satolie. Comme il vouloit aller à Antioche, diſtante d'Attalie de trois journées par mer, & de 40 par terre, il prit la réſolution de s'embarquer ; mais les Grecs qui lui avoient promis des vaiſſeaux, lui donnerent de nouvelles marques de leur perfidie. Après avoir amuſé ſes eſpérances pendant cinq

ſemaines, ils ne lui amenerent que quelques petits navires pour leſquels ils exigerent de lui des ſommes exceſſives. Le roi s'embarqua avec une partie de ſa nobleſſe ; & pendant que le reſte de ſon armée prenoit la route de terre, il fit voile vers Antioche. La traverſe fut de trois ſemaines, parce qu'il eut toujours à lutter contre la tempête. Il arriva enfin malgré la fureur des vents contraires le 19 Mars au port de S. Simeon, à l'embouchure de l'Oronte, à cinq lieues au-deſſous d'Antioche. Il y fut bientôt joint par le comte de Flandres & par Archambaud de Bourbon, qui s'embarquerent & le ſuivirent par mer. An. J.C. 1148.

Louis reçut à Antioche les triſtes débris de ſon armée, que la perfidie des Grecs & les continuelles attaques des Infidéles avoient réduit à un état pitoyable. Ce prince, après avoir eſſuyé bien des chagrins dans Antioche, ſoit par la perte de ſes ſujets, ſoit par la conduite de la reine ſon épouſe, ſe rendit à Jeruſalem, où l'empereur Conrad étoit arrivé ſur les vaiſſeaux que Manuel lui avoit fournis. Ces deux ſouverains, de concert avec Baudouin troiſiéme roi de Jeruſalem, firent le ſiége de Damas à la tête de leurs troupes. Cette entrepriſe fut belle, mais elle ne fut pas heureuſe : la trahiſon rendit inutiles tous les efforts des aſſiégeans, ils furent obligés de ſe retirer.

Les croiſés découragés par ces malheureux contre-tems, prirent le parti de s'en retourner en Europe. Conrad ſe rembarqua ſur des vaiſſeaux de l'empereur Grec, il fit voile vers le golfe Adriatique, & ſe rendit en Allemagne par les états de Veniſe. Le roi de France reſta encore quelque tems à Jeruſalem pour ſatisfaire ſa dévotion ; mais ne pouvant plus rien faire dans la Paleſtine pour la religion, & ſon abſence occaſionnant en France beaucoup de troubles, il s'embarqua au port de Ptolemaïde, & aborda le 29 de Juillet en Calabre. On peut voir dans la marine des François un plus long détail de ſon retour. Telle fut la fin de la ſeconde croiſade, dans laquelle il ſemble qu'on ne s'étoit engagé que pour faire périr les plus belles armées que les Chrétiens puſſent conduire dans un pays éloigné. Il y eut deux cauſes d'un ſi malheureux ſuccès. La premiere, fut le peu de An. J.C. 1149.

meſures que l'on prit contre les perfidies de l'empereur Grec; la ſeconde, fut le peu de connoiſſance qu'on avoit du pays, ce qui obligea les croiſés de ſe fier à des guides infidéles qui les menoient de précipice en précipice. Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'on a commis les mêmes fautes dans toutes les croiſades.

La troiſiéme croiſade fut entrepriſe par les mêmes motifs que la ſeconde. L'empereur & le roi de France ayant quitté la Paleſtine avec les troupes qu'ils y avoient menées, elle fut bientôt repriſe par les Infidéles. Noradin, ſoudan d'Alep, y fit des conquêtes rapides, en l'attaquant à l'orient, à l'occident & au nord : elle fut en même tems preſſée au midi par Saladin, ſoudan d'Egypte, fameux par nos pertes & par nos diſgraces. Celui-ci qui a été le plus grand conquerant de ſon ſiécle, commençoit à ſe rendre redoutable ; Amaulry, roi de Jeruſalem, voulut l'attaquer avant qu'il devint plus puiſſant. Il fit le ſiége de Damiette avec une flotte très-conſidérable qu'il avoit reçue de l'empereur Grec ; mais les pluies & la famine l'obligerent de ſe retirer, & il n'eut d'autre ſuccès dans cette expédition que de voir périr miſérablement ſa flotte par le feu des aſſiégés & par des naufrages. Saladin ne tarda pas à ſe vanger : il s'avança vers la Paleſtine, avec la rapidité d'un torrent, s'y empara de Jeruſalem & des plus fortes places, & il n'en échapa que très-peu à ſon ambition & à ſa vengeance. Les Chrétiens déſolés envoyerent demander du ſecours en Europe, & en reçurent de l'empereur & des rois de France & d'Angleterre.

L'empereur Frideric-Barberouſſe, neveu & ſucceſſeur de l'empereur Conrad, qu'il avoit accompagné à la ſeconde croiſade, ayant appris que les rois de France & d'Angleterre s'étoient croiſés, fit la même choſe à la Diette de Mayence; il fit les préparatifs néceſſaires pour ſecourir les Chrétiens de la Terre-Sainte, & il établit les loix les plus ſages pour prévenir les déſordres des premieres croiſades. Il mit ſur pied une armée qu'il forma de ſoldats d'élite ; une partie prit la route de la terre, & l'autre qui prit celle de la mer, ſe partagea ſur 55 vaiſſeaux. Frideric eut d'abord à eſſuyer toute la perfidie de l'empereur Grec Iſaac l'Ange ; il le mit cepen-

dant à la raiſon par les conquêtes qu'il fit dans ſes états, & le força de lui prêter des vaiſſeaux pour paſſer en Aſie. Iſaac voyant aux portes de Conſtantinople un prince victorieux, qu'il avoit contraint de devenir ſon ennemi, lui fournit au plutôt des moyens de s'écarter : il fit aſſembler à Gallipoli 1500 bâtimens de toutes les eſpéces. Frideric s'en ſervit pour traverſer l'Helleſpont. L'armée commença à paſſer le Vendredi-ſaint, 23 de Mars, & ce paſſage dura ſept jours. L'empereur ne s'embarqua que le dernier, parce que ſe défiant toujours d'Iſaac, il craignit qu'il n'inſultât ſon arriere-garde. An. J. C. 1189.

Frideric ayant paſſé la mer conduiſit ſon armée vers la Syrie, où ſa prudence & ſa valeur le mirent à couvert des inſultes de ſes ennemis. Il prit d'aſſaut la capitale d'Iconie, ou de Cogni, ſur le ſultan qui y commandoit ; il paſſa enſuite ſur les frontieres d'Armenie pour ſe rendre à la Terre-Sainte. Il fut arrêté dans ce paſſage par un fâcheux accident, qui termina le cours de ſes proſpérités & de ſa vie. Accablé par la chaleur d'un jour brûlant, il voulut ſe rafraîchir en ſe baignant dans un fleuve qui étoit ſur ſon chemin : à peine fut-il dans l'eau, qu'un froid exceſſif ſuccédant à un chaud extraordinaire, il fut tout-à-coup ſaiſi, tomba en défaillance & ſe noya. Il y a des auteurs qui diſent qu'en paſſant ce fleuve, ſon cheval s'abbatit ſous lui, & qu'il fut étouffé dans les flots. Les ſentimens ſont encore plus differens au ſujet du fleuve : on l'appelle Caleph, Salept, ou Selech ; d'autres diſent que c'eſt la riviere de fer qui paſſe dans la Caramanie : quelques-uns aſſurent que c'eſt le Cidne, dans lequel Alexandre fut ſur le point de perdre la vie, lorſqu'invité par la fraîcheur de ſes eaux il voulut s'y baigner. Cette varieté de ſentimens eſt d'autant plus ſinguliere, que les écrivains qui rapportent ce triſte évenement ſont tous auteurs contemporains, ils ne s'accordent que ſur le jour auquel il arriva, qui fut le 10 de Juin.

Après la mort de l'empereur Frideric, ſon fils duc de Suabe monta ſur le thrône. Ce jeune prince qui faiſoit revivre avec éclat les grandes qualités de ſon pere, conduiſit l'armée à Antioche : il prit ſa route par terre avec une partie de

ſes troupes, & envoya l'autre par mer ſur des vaiſſeaux que les Armeniens lui fournirent. L'abondance & les délices que les Allemans trouverent à Antioche leur fut plus funeſte que la diſette & la famine qu'ils avoient ſoutenues : la maladie ſe mit parmi les ſoldats, & y cauſa une peſte qui ravagea cette belle armée ; elle ſe trouva réduite à 7000 hommes de pied & 600 chevaux. Frideric conduiſit heureuſement à Tyr ces triſtes reſtes, & de-là il alla joindre l'armée Chrétienne, qui depuis deux ans aſſiégeoit Ptolemaïde.

Cette ville ſituée dans la tribu d'Aſer, ſe nommoit autrefois Achſaph. Les Ptolomées rois d'Egypte, après l'avoir embellie, lui donnerent le nom de Ptolemaïde ; elle reçut enſuite celui de S. Jean d'Acre, à cauſe que les chevaliers de S. Jean de Jeruſalem en furent long-tems les maîtres. Elle eſt au fond d'un golfe où peut mouiller commodément un grand nombre de vaiſſeaux. Gui de Luſignan, roi de Jeruſalem, avec une très-petite armée, mit le ſiége devant cette place importante, qui étoit défendue par une forte garniſon & par une armée que commandoit Saladin. Les Chrétiens n'oſant attaquer le ſoudan ou ſultan d'Egypte, & ne pouvant prendre la ville, étoient ſur le point de périr par la faim & par les armes des ennemis, lorſqu'ils virent paroître en mer une flotte de plus de 50 vaiſſeaux qui venoient à pleines voiles pour entrer dans le golfe. Incertains ſi la flotte étoit ennemie ou amie, ils ſe trouverent entre la crainte & l'eſpérance. Le beſoin qu'ils avoient d'un prompt ſecours, leur perſuada que ces vaiſſeaux étoient montés par des Chrétiens ; mais ils avoient auſſi raiſon d'appréhender que ce ne fût une armée navale que Saladin attendoit d'Egypte. Les officiers de la flotte ſe trouverent dans le même embarras, & voyant les Chrétiens rangés en bataille ſur la colline, ils craignirent à leur tour que ce ne fût une partie de l'armée des infidéles ; mais on ſe raſſûra de part & d'autres en voyant briller les Croix ſur les pavillons & les drapeaux. Cette flotte étoit compoſé de Danois, de Friſons, de François & d'Anglois, que l'empreſſement de ſoulager les Chrétiens de la Paleſtine avoit engagé à prévenir le départ de leurs ſouverains. Cette flotte avoit été jointe par quantité de vaiſſeaux qui venoient

de

de Marſeille, montés par un grand nombre de Seigneurs François, qui faiſoient 10000 hommes avec les ſoldats dont ils étoient accompagnés.

Comme cette flotte arrivoit du côté de la pleine mer, on en vit paroître une autre plus nombreuſe qui rangeoit la côte : elle étoit chargée d'Allemands qui venoient renforcer l'armée de l'empereur : elle s'étoit arrêtée au port de Tyr pour s'y rafraîchir. Le marquis de Montferrat qui avoit des vaiſſeaux dans ce port les joignit à cette flotte. Elle portoit environ 22000 combattans. Les aſſiégeans rafermis par un ſecours ſi conſidérable, en reçurent encore un autre de pluſieurs François & Italiens qui s'étoient croiſés. Tous ces renforts rendirent l'armée Chrétienne plus nombreuſe, mais non pas plus puiſſante, parce qu'à meſure qu'il lui venoit des troupes, Saladin en recevoit auſſi de ſon côté. Ces deux armées devenues formidables ne demeurerent pas oiſives ; & pendant qu'elles combattoient ou ſe tenoient en échec, la mer étoit couverte de vaiſſeaux qui apportoient des hommes & des vivres pour l'armée des Chrétiens & pour celle des Infidéles. Les premiers furent d'abord maîtres de la mer. Plus de cent vaiſſeaux de la Pouille, de la Calabre & de la Sicile, ne faiſoient qu'aller de l'Europe en Aſie & de l'Aſie en Europe pour tranſporter du ſecours aux Croiſés ; mais la flotte de Saladin équipée en Egypte, prit enſuite l'empire des mers du levant, porta l'abondance dans Ptolemaïde, & cauſa la diſette dans l'armée Chrétienne, qui auroit péri par la famine, ſans la bonne conduite du marquis de Montferrat. Ce ſeigneur qui avoit été aſſembler une flotte à Tyr, vint tomber bruſquement ſur celle de Saladin, la défit & ravitailla le camp des Chrétiens. Il rendit par cette victoire les mers libres, & mit les Croiſés en état d'être ſecourus par les vaiſſeaux qui leur venoient continuellement de l'Europe.

Tel étoit l'état du ſiége de Ptolemaïde lorſque le duc de Suabe y arriva avec les Allemands : le marquis de Montferrat alla le prendre avec ſes vaiſſeaux, & le conduiſit au camp. Les Chrétiens ranimés par ce nouveau ſecours, formerent le deſſein de donner un aſſaut général par mer & par terre. On établit à l'entrée du port une citadelle flottante : c'étoit

un château de bois élevé ſur le tillac d'un grand vaiſſeau. L'attaque fut vive & la défenſe opiniâtre. On combattit de part & d'autre avec beaucoup de valeur & peu de ſuccès, & ſans rien décider ſur la fortune de la ville aſſiégée. Cet exploit militaire fut le dernier auquel aſſiſta Frideric, duc de Suabe; car les maladies de l'automne qui deſoloient l'armée Chrétienne l'enleverent en peu de jours. La mort de ce prince jetta la conſternation parmi les Croiſés, parceque les Allemands ſe débanderent & ſe retirerent en Europe. L'armée affoiblie par cette retraite auroit infailliblement péri ſans les ſoins du marquis de Montferrat, qui envoyoit continuellement ſes vaiſſeaux chercher des vivres à Tyr, dont il étoit le maître; mais ce qui la ſauva entierement, ce furent les ſecours qui lui furent conduits par les rois de France & d'Angleterre.

Philippe Auguſte, roi de France, attendri ſur les malheurs des Chrétiens de la Paleſtine, ſe croiſa avec Henri II. roi d'Angleterre. Ces deux monarques ſe liguerent & formerent le projet d'aller arracher des mains de Saladin les conquêtes qu'il avoit faites dans la Terre-Sainte. La mort d'Henri fit avorter ce deſſein; mais il fut repris par Richard ſon fils, ſon ſucceſſeur, qui renouvella avec le roi de France le traité qu'avoit fait ſon pere pour ce voyage d'outre-mer. Ces deux princes, après avoir pris des meſures pour la conſervation de leurs états, & pour le ſuccès de leur entrepriſe, mirent chacun une armée ſur pied, & les aſſemblerent toutes deux à Vezélay en Bourgogne. Elles marcherent ainſi unies juſqu'à Lyon, où elles ſe ſéparerent pour éviter l'embarras que cauſe la multitude. Philippe prit du côté des Alpes pour aller s'embarquer à Genes, & Richard gagna Marſeille, où ſa flotte l'attendoit.

Philippe trouva ſes vaiſſeaux à Genes, ſur leſquels il s'embarqua avec ſon armée, qui étoit très-belle & bien choiſie. Les hiſtoriens ne marquent point le nombre de ſes vaiſſeaux ni de ſes troupes: ils diſent ſeulement que ce prince étoit accompagné des plus illuſtres ſeigneurs de ſon royaume. Il fit voile vers la Sicile, mais à la hauteur de cette iſle il fut battu d'une tempête qui fit périr pluſieurs chevaux, & qui

obligea de jetter dans la mer beaucoup d'équipages & de proviſions pour ſauver les vaiſſeaux, qui entrerent fort mal traités le 16 de Septembre dans le port de Meſſine, le rendez-vous des deux rois.

Richard qui avoit fait équiper une nombreuſe flotte dans les ports d'Angleterre, de Normandie, de Bretagne, de Poitou & de Guienne, crut qu'elle l'attendoit à Marſeille ; mais ne l'y ayant point trouvée, & l'y ayant inutilement attendue pendant huit jours, entraîné par ſon impatience naturelle, il s'embarqua le 7 d'Août, & fit voile avec 30 navires marchands juſqu'à Naples, & paſſa de-là à Salerne, pour y attendre ſes vaiſſeaux. Voici ce qui empêcha ſa flotte de ſe trouver au rendez-vous. Elle étoit partie dès la ſemaine de Pâques, mais une tempête furieuſe l'avoit diſperſée : un de ſes plus grands vaiſſeaux fut jetté près du cap de S. Vincent, & neuf autres allerent mouiller dans la riviere de Liſbone. Cet évenement fut moins une diſgrace qu'un coup de la Providence, car les Anglois qui étoient ſur ces vaiſſeaux étant deſcendus à terre, ſoutinrent Sanche, roi de Portugal contre les entrepriſes des Sarrazins d'Afrique, qui l'étoient venu ſurprendre. Les Anglois étant revenus ſur leurs vaiſſeaux furent joints par 63 autres : ils ſe remirent en mer le 25 de Juillet, & le même jour ils trouverent 33 de leurs grands vaiſſeaux qui les attendoient à l'embouchure du Tage. Cette flotte réunie alla mouiller à Salerne. Richard qui l'attendoit avec beaucoup d'impatience la remit à la voile & prit la route de Meſſine, où il arriva le 23 de Septembre.

Les deux rois paſſerent l'hiver à Meſſine, & au printems ſuivant, Philippe Auguſte entraîné par l'ardeur de ſon zele, y laiſſa Richard, partit avec ſa flotte le 30 de Mars, & arriva devant Ptolemaïde le 20 d'Avril. L'arrivée de ce prince fit des impreſſions bien differentes ſur les Chrétiens & ſur les Infidéles ; ceux-ci furent conſternés, les autres s'en réjouirent. Philippe Auguſte ayant fait ſa deſcente viſita le camp & les dehors de la ville, fit conſtruire des ouvrages pour reſſerrer la ville aſſiégée, & pour mettre les aſſiégeans à couvert de toute inſulte, & donna par ſa préſence & ſes bons ordres tant de courage aux Croiſés, qu'ils auroient An. J. C. 1191.

emporté la place d'aſſaut, ſi ce prince, religieux obſervateur de ſa parole, n'avoit voulu attendre le roi d'Angleterre pour partager avec lui l'honneur de cette conquête.

Richard partit de Meſſine avec ſa flotte le 10 d'Avril; elle étoit compoſée de 150 gros vaiſſeaux, de 53 galères, & d'une grande quantité de tartannes, de barques, & d'autres bâtimens de tranſport. Il la diviſa en deux eſcadres, qui furent battues vers l'Archipel par une tempête qui les diſperſa. Celle dans laquelle étoit Richard gagna l'iſle de Rhodes, & l'autre dans laquelle étoit ſa ſœur Jeanne d'Angleterre, veuve de Guillaume II. roi de Sicile, & Berengere, infante de Navarre, qu'il devoit épouſer, alla mouiller devant Limiſſo en Chypre, mais trois de ſes vaiſſeaux ſe briſerent ſur les côtes de cette iſle. Iſaac Comnene qui s'en étoit fait ſouverain, & qui y regnoit en tyran, pilla ces vaiſſeaux échoués & mit aux fers tous ceux qui les montoient. Il n'eut pas plus de reſpect pour le vaiſſeau qui portoit les princeſſes, il leur refuſa l'hoſpitalité qu'elles lui firent demander, & les laiſſa ainſi expoſées à la fureur des vents & des flots. Richard n'eut pas plutôt appris ces nouvelles, qu'il fit voile vers l'iſle de Chypre, & y prit terre malgré le prince qui y commandoit: il tailla en piéces les troupes qu'il lui oppoſa, il prit toutes ſes places, s'empara de l'iſle, & fit priſonnier le farouche Iſaac. Après cette conquête il épouſa la princeſſe de Navarre, & l'iſle de Chypre n'étant pas aſſez à portée de l'Angleterre pour la conſerver, il la vendit 300000 livres aux Templiers. Ceux-ci ne pouvant pas s'y ſoutenir, la rendirent à Richard, qui la donna en ſouveraineté à Guy de Luſignan. La maiſon de celui-ci l'a poſſedée près de 300 ans.

Richard, après s'être aſſuré la poſſeſſion de l'iſle de Chypre, fit partir quelques vaiſſeaux de ſa flotte avec les princeſſes, qui arriverent devant Ptolemaïde le premier jour de Juin. Pour lui il ne partit de l'iſle que le 5 du même mois. Comme il approchoit de la place aſſiégée, il rencontra un vaiſſeau d'une prodigieuſe grandeur qui portoit pavillon François: il ſoupçonna que c'étoit un vaiſſeau ennemi; il ne ſe trompa pas, car l'ayant fait reconnoître, il ſe trouva que c'étoit un vaiſſeau

de Saladin, chargé de 1500 hommes d'élite, & d'une grande quantité de munitions de bouche & de guerre. Il le fit attaquer & le coula à fond : on ſauva une partie des hommes qui furent faits priſonniers. Ce coup fut fatal à la ville & hâta beaucoup ſa priſe. Richard étant arivé au camp des Croiſés, les deux rois ne furent pas long-tems ſans ſe brouiller, ce qui retarda la reddition de Ptolemaïde : elle capitula enfin, & ſe rendit à compoſition le 13 de Juillet.

Philippe Auguſte ſe contenta de cette expédition ; la maladie, la perte des plus illuſtres ſeigneurs de l'armée, & les ſujets de mécontentement qu'il recevoit continuellement du roi d'Angleterre, lui firent prendre le parti de s'en retourner en Europe. Il donna des ordres pour la conſervation des troupes qu'il laiſſoit dans la Paleſtine, & s'embarqua à Tyr le 2 d'Août, d'autres diſent le dernier jour de Juillet, ſur trois galères Genoiſes, qui le conduiſirent à Otrante, où il aborda le 10 d'Octobre.

Après le départ de Philippe, Richard qui reſta ſans competiteur, remporta deux belles victoires ſur Saladin, & s'empara d'un riche convoi. Des expéditions ſi heureuſes devoient le conduire au ſiége de Jéruſalem ; mais dans le tems qu'on s'y attendoit le moins, il ſe détermina à paſſer en Europe. Il ſe rendit à Ptolemaïde pour regler les diſpoſitions de ſon retour. Il y apprit que Saladin avoit aſſiégé Japha, ville & port de mer de la tribu de Dan, connue autrefois ſous le nom de Joppé. Cette nouvelle ſuſpendit ſon départ, il crut qu'il étoit important pour ſa gloire de ne pas ſouffrir que ſon ennemi fût victorieux dans la Paleſtine, dans le tems qu'il y étoit encore. Il envoya par terre au ſecours de cette place une partie de ſon armée, & conduiſit l'autre par mer. Il eut à combattre quelque tems contre les vents contraires : il aborda enfin, & les Sarraſins appercevant ſa flotte, borderent le rivage pour lui diſputer la deſcente. Richard ſuivant plutôt l'avis de ſon intrépidité que de ſon conſeil, fit avancer ſa galère ſur le rivage, ſauta le premier dans la mer, & le ſabre à la main, écarta les ennemis qui vouloient l'enveloper : ſes officiers, entraînés par ſon exemple le ſuivirent. Les Sarraſins épouvantés d'une hardieſſe qui alloit juſqu'à la

témérité, prirent la fuite & ſe diſperſerent. Richard qui ne leur donna pas le tems de reſpirer, arracha pour ainſi dire des mains de Saladin la ville qu'il avoit priſe, & l'obligea d'abandonner le château qu'il aſſiégeoit; Richard qui le battit encore quelques jours après, le força à demander une tréve qui lui fut accordée. Après tant de belles actions, Richard retourna à Ptolemaïde, où il mit ſa flotte en état de partir. Il envoya devant les princeſſes qui l'accompagnoient, elles arriverent heureuſement en Angleterre. Pour lui il eut l'imprudence de ſe mettre en mer au commencement d'Octobre avec un ſeul vaiſſeau. Il alla ainſi juſqu'à Corfou, & ſon vaiſſeau n'allant point aſſez vîte à ſon gré, il le quitta & ſe mit dans une petite galère que la tempête jetta dans le golfe de Veniſe où elle fit naufrage; il fut aſſez heureux pour échaper à ce danger, mais ce fut pour retomber dans un autre. Ayant voulu prendre ſa route par terre, il traverſa l'Allemagne, & il y fut arrêté; il y reſta long-tems priſonnier.

An. J.C. 1192.

IV. Croiſade. Le peu de ſuccès des Croiſades, n'étoufferent point dans le cœur de beaucoup de Chrétiens le déſir de les recommencer. La mort de Saladin le ranima, & le pape Celeſtin III. mit tout en œuvre pour faire revivre le goût de ces confédérations. Ayant inutilement eſſayé de mettre en mouvement la France & l'Angleterre pour le voyage d'outremer, il tourna ſes vûes du côté de l'Allemagne, où il trouva l'empereur Henri VI. diſpoſé à ſeconder ſes deſſeins. Ce prince convoqua une Diette générale à Worme ſur la fin de Novembre, & il s'y croiſa avec les principaux ſeigneurs Allemands. Pour remplir ſes engagemens, il mit ſur pied trois grandes armées: il envoya la premiere par terre juſqu'à Conſtantinople, où elle s'embarqua ſur des vaiſſeaux fournis par l'empereur Grec, & fit voile vers Antioche, d'où elle ſe rendit à Tyr, & de-là à Ptolemaïde. La ſeconde prit la mer. Après avoir rangé les côtes des Pays-Bas, de l'Angleterre, de la France, de l'Eſpagne, elle alla aborder à Ptolemaïde, où elle ſe joignit à la premiere. Il conduiſit lui-même en Italie la troiſiéme, qui étoit de 60000 hommes; il fit d'abord ſervir cette armée à la conquête des places que les

An. J.C. 1195.

princes Normands poſſedoient dans le royaume de Naples & dans la Sicile. Il immola enſuite ces princes à ſa vengeance. Après ces expéditions, il fit partir cette troiſiéme armée par mer : elle arriva heureuſement au port de Ptolemaïde, où elle ſe joignit aux deux autres. Ces trois armées eurent des alternatives de bons & de mauvais ſuccès ; mais elles furent arrêtées au milieu de leurs plus grandes proſpérités par la mort de l'empereur, qui les obligea de ſe retirer dans le tems que la fortune commençoit à les favoriſer.

Cette croiſade étant tombée lorſqu'elle flattoit le plus l'eſpérance des Chrétiens, le pape Innocent III. travailla avec une ardeur incroyable à la remettre ſur pied. Ce pape fit prêcher la croiſade dans toutes les parties de l'Europe. Ce fut le curé de Neuilly ſur Marne qui la prêcha en France. Ses diſcours pathétiques engagerent un grand nombre de princes, de ſeigneurs, & de gentils-hommes à ſe croiſer. Ils s'aſſemblerent à Soiſſons pour délibérer ſur les moyens qu'ils devoient prendre pour le ſuccès de cette expédition. Ils convinrent que, pour éviter les inconvéniens des voyages de terre & la trahiſon des Grecs, il étoit néceſſaire de prendre la mer ; mais comme il falloit beaucoup de vaiſſeaux pour tranſporter une armée auſſi conſidérable que celle qu'on vouloit préparer, il fut réſolu qu'on s'adreſſeroit aux Venitiens, qui dans ce tems-là étoit la plus célébre des puiſſances maritimes. On leur envoya ſix députés qui conclurent avec eux un traité, par lequel les croiſés s'obligerent à fournir quatre-vingt cinq mille marcs d'argent * à la république, & elle s'engagea à faire paſſer dans la Syrie 4000 chevaliers & 20000 hommes de pied. Les députés étant retournés en France, les Seigneurs croiſés en partirent pour ſe rendre à Veniſe, à la réſerve d'un petit nombre qui s'embarquerent, les uns à Marſeille, & les autres dans les ports de la Pouille. Les Venitiens remplirent exactement les conditions du traité : ils fournirent même plus de vaiſſeaux qu'ils n'en avoient promis, & pour partager la gloire & le mérite de la croiſade, ils armerent à leurs dépens 50 galères, & le doge Henry Dandolo monta la capitane. Les ſei-

V. Croiſade.

An. J.C. 1199.

An. J.C. 1200.

An. J.C. 1201.

* 85000. écus.

An. J. C. 1202.

gneurs François qui s'étoient rendus à Veniſe, & dont le nombre étoit diminué, parce que pluſieurs s'étoient embarqués à Marſeille & dans la Poüille, ſe trouverent dans l'impoſſibilité de fournir l'argent dont on étoit convenu ; mais ce doge qui ne vouloit pas laiſſer rompre les nœuds d'une ſi ſainte entrepriſe, leur dit que la république les tiendroit quitte du ſurplus de ce qu'ils avoient donné, s'ils vouloient lui aider à reprendre en paſſant Zara en Dalmatie, de l'ancien domaine des Vénitiens, qui s'étoit révolté pour ſe mettre ſous la domination du roi de Hongrie. Les François accepterent cette propoſition.

Tout étant diſpoſé pour le départ, & le nombre des croiſés étant conſidérablement augmenté par ceux qui étoient venus du Brabant & d'Allemagne, l'armée s'embarqua, & partit de Veniſe au mois d'Octobre : la flotte étoit compoſée d'environ 300 vaiſſeaux : elle parut le 10 du même mois à la hauteur de Zara : on s'empara de la ville, & on y paſſa l'hiver. Au printems ſuivant, l'armée ſe remit en mer, & fit voile vers Conſtantinople, dont les François & les Venitiens ſe rendirent maîtres. On peut voir dans la marine des Venitiens & des empereurs Grecs, ce qui ſe paſſa au ſiege de Zara & à celui de Conſtantinople. Les croiſés qui s'étoient embarqués à Marſeille ſur une grande flotte, & ceux qui étoient partis des ports de la Pouille, aborderent à Ptolémaïde, & au lieu d'aller joindre les François & les Venitiens qui acqueroient tant de gloire devant la capitale de l'empire d'Orient, ils voulurent faire la guerre au ſoudan de l'Egypte ; mais la peſte qui ravageoit le pays déſola auſſi cette belle armée : elle en fit perir une partie, & l'autre ſe rembarqua & s'en retourna en Europe. Les Chrétiens du pays, après la ruine entiere des puiſſants ſecours qui leur étoient venus, ſe brouillerent & ſe firent la guerre. Les croiſés qui étoient reſtés ſe diviſerent, prirent parti dans ces démêlés, & la plûpart périrent par les maladies, ou par l'épée des Infideles.

VI. Croiſade. Le pape Innocent III. touché de l'extrême miſere des Chrétiens de la Terre ſainte, ſe donna des mouvemens infinis pour envoyer de nouveaux ſecours dans la Paleſtine. L'ardeur de ſon zele ſe répandit avec tant de vivacité, que les enfans même

même voulurent prendre parti. Il y en eut en France 30000. qui ſe croiſerent, & 20000. en Allemagne. Ceux de France étant arrivés à Marſeille furent immolés à la perfidie de deux inſignes ſcélérats qui, ſous prétexte de les conduire en Paleſtine, en chargerent ſept vaiſſeaux, & les allerent vendre en Egypte aux Sarrazins, à la réſerve de ceux qui ſe trouverent dans deux de ces vaiſſeaux qui firent naufrage. Le ſouverain pontife employa de nouveaux moyens pour réuſſir : il aſſembla le quatriéme concile de Latran, dans lequel la croiſade fut arrêtée, acceptée & publiée. Il la fit prêcher par tous les evêques, il la prêcha lui-même ; mais pendant que ſon zele ſe reproduiſoit de toutes parts pour une ſi ſainte action, la mort l'enleva. An. J.C. 1215.

Honoré III. qui lui ſuccéda, s'interreſſa auſſi vivement que lui dans le ſuccès de la croiſade concluë au concile de Latran. Il preſſa par ſes legats & par ſes lettres tous les princes de l'Europe de ſe joindre, & de s'unir pour la guerre ſainte qu'il avoit fort à cœur. Pluſieurs ſeigneurs ſe croiſerent, auſſi bien qu'une grande multitude de peuples, ſur-tout des nations Septentrionales. L'empereur Frideric II. devoit être leur chef ; mais comme ce prince eut de fortes raiſons de ne point quitter ſes états auſſi-bien que les autres ſouverains, André roi de Hongrie ſe mit à la tête de l'armée qui ſe forma de ceux qui avoient pris la croix. Elle ſe partagea d'abord pour la commodité du voyage ; l'iſle de Chypre fut marquée pour le rendez-vous général. Le roi de Hongrie accompagné des ducs d'Autriche & de Baviere, & de pluſieurs autres princes & ſeigneurs, ſe rendit à Veniſe, où il s'embarqua ſur des vaiſſeaux de la république : d'autres allerent s'embarquer à Genes, à Brindes & à Meſſine. Les Croiſés de Cologne & des Friſons avec une flotte de 300 vaiſſeaux ſe joignirent ſur la fin de Mai à l'embouchure de la Meuſe, à celle des comtes de Hollande & de Wide. Ces deux flottes paſſerent le détroit de Gibraltar & firent voile vers Ptolemaïde. Le roi de Hongrie, arriva à l'iſle de Chypre vers le 8 de Sptembre. Ceux qui s'étoient embarqués en Italie & en Sicile arriverent après peu de jours, & tous enſemble allerent jetter l'ancre au port de Ptolemaïde. La campagne ne fut pas heureuſe ; cette An. J.C. 1217.

armée après avoir eſſuyé bien des évenemens aſſez triſtes ſe débanda, & le roi de Hongrie repaſſa la mer. Ceux qui reſterent ſe trouverent fort déconcertés, ſoit par la retraite de ce prince & de ceux qui le ſuivirent, ſoit parce qu'ils n'avoient aucune nouvelle de la flotte qui étoit partie de l'embouchure de la Meuſe.

Cette puiſſante flotte qui avoit mis à la voile le 29 de Mai, après avoir cotoyé heureuſement l'Angleterre & la France, eut long-tems à ſoutenir les vents contraires ſur les côtes d'Eſpagne, & fut battue ſur celles de Portugal d'une violente tempête, qui lui fit perdre pluſieurs vaiſſeaux, & qui diſperſa tous les autres. Ils ſe raſſemblerent enfin dans le Tage au mois de Juillet: les comtes de Hollande & de Wide s'étant arrêtés au port de Liſbonne pour y faire radouber leurs vaiſſeaux, reçurent une députation de la part d'Alphonſe II. roi de Portugal, par laquelle ce prince les invitoit de lui aider à reprendre la forteresſe d'Alcaſar ſur les Sarraſins. Les deux comtes propoſerent cette expédition dans le conſeil des Croiſés; mais elle ne fut pas du goût de tout le monde. Les Friſons qui la deſapprouverent comme oppoſée à leur deſſein général, ſe ſéparerent de ceux qui la trouvoient raiſonnable, & firent voile avec plus de 80 vaiſſeaux. Leur navigation ne fut pas heureuſe, & ils ſe virent obligés de paſſer l'hiver dans les ports d'Italie. Les deux comtes après cette diviſion, & la perte qu'ils avoient faite dans la tempête, n'avoient plus dans leur flotte qu'environ cent vaiſſeaux. Malgré cet affoibliſſement, ils ſeconderent les deſſeins des Portugais, & leur aiderent à battre quatre rois Maures & à reprendre Alcaſar. Ils paſſerent l'hi-
An. J.C 1218. ver à Liſbonne, & au mois d'Avril ils mirent à la voile & prirent la route de la Paleſtine. Ils n'eurent pas plutôt paſſé le détroit de Gibraltar, qu'ils furent ſurpris d'une tempête qui les diſperſa, & les obligea d'aller jetter l'ancre dans les ports de Barcelone, de Marſeille, de Genes, de Piſe & de Meſſine. Ils appareillerent au premier beau-tems, & ſe rendirent à Ptolemaïde les uns après les autres. Ils y trouverent les Friſons qui avoient paſſé l'hiver en Italie.

Toute la flotte étant aſſemblée, on réſolut de tourner toutes

ſes forces du côté de l'Egypte. Les Friſons & ceux de Cologne mirent les premiers à la mer, & pouſſés par un bon vent de nord, ils arriverent le 30 Mai en trois jours à la hauteur de Damiette, où ils firent leur deſcente ſans aucun obſtacle & s'y retrancherent. Ils furent bientôt ſuivis par le reſte de l'armée. On diſpoſa tout pour le ſiége de Damiette; mais comme cette place étoit défendue du côté de la mer par une forte tour appellée la tour du Nil, on commença l'attaque par cette fortification. Pour la battre de près & plus commodément, on conſtruiſit ſur des navîres des eſpéces de châteaux remplis de troupes; mais ces machines flottantes ne réuſſirent pas; les châteaux s'éboulerent, & envelopperent dans leur ruine tous ceux qui étoient dedans. On conſtruiſit une autre fortification ſur deux vaiſſeaux bien affermis & ſolidement attachés, qui eut tout le ſuccès qu'on en pouvoit attendre: ce fut par ſon moyen qu'on s'empara de la tour à la vûe des Chrétiens & des Infidéles.

Après un commencement auſſi heureux, les Chrétiens auroient dû porter leurs armes contre la ville; mais la diviſion qui ſe mit entre eux leur fit manquer leur coup. Pluſieurs s'embarquerent pour retourner en Europe, & ils périrent preſque tous par un naufrage. La bréche que leur déſertion avoit faite à l'armée chrétienne fut réparée par une multitude de Croiſés qui y arriverent de toutes parts, ce qui détermina à preſſer la reddition de la place; mais le 30 de Novembre il s'éleva une ſi furieuſe tempête, que toute l'armée des Croiſés fut en danger de périr entierement. Pluſieurs de ſes vaiſſeaux furent engloutis; quatre grands navires chargés de tours furent jetté par les vents contre les murailles & y périrent. Des Templiers qui montoient un grand vaiſſeau, ayant été aſſaillis par un corps de Sarraſins, qui par leur multitude étoient prêts de ſe rendre maîtres du navire, aimerent mieux le couler à fond & périr avec leurs ennemis, que de les voir jouir de la victoire.

Les Croiſés revenus de la frayeur que leur cauſa cette perte, pouſſerent le ſiége de Damiette autant que leurs diviſions le pouvoient permettre. Enfin après pluſieurs évenemens bons & mauvais, cette place qui avoit couté tant de

ſang aux Chrétiens pendant dix-huit mois, fut priſe le 5 de
An. J.C. 1219. Novembre dans l'eſpace d'une nuit. Après cette expédition une grande multitude de Croiſés s'en retourna en Europe; le roi de Jeruſalem ſe retira auſſi : cela engagea les Chrétiens à reſter tranquilles pendant toute l'année ſuivante, après laquelle il leur vint des ſecours qui ranimerent leur courage. L'empereur Frideric II. qui s'étoit croiſé, leur envoya par mer plus de 400 ſeigneurs & gentilhommes avec de fort belles troupes; peu après il fit partir des ports de Sicile
An J.C. 1221. 43 galères bien équipées, qui firent voiles vers Damiette. Les Venitiens, les Genois & les Piſans y menerent auſſi un renfort conſidérable, & le roi de Jeruſalem revint à l'armée pour en reprendre le commandement. Toutes ces forces réunies cauſerent une grande joie aux Chrétiens qui étoient à Damiette, elle fut encore augmentée par un avantage remporté ſur les Sarraſins. Douze de leurs grands vaiſſeaux furent rencontrés par huit galères chargées de 700 gentilhommes Siciliens que l'empereur avoit fait partir pour Damiette : elles les attaquerent, en coulerent 4 à fond, en maltraiterent ſix, & emmenerent les deux autres.

Tous ces Croiſés raſſemblés à Damiette compoſoient une armée de 70000 hommes ſans compter la flotte. Cette armée partit au mois de Juillet pour aller trouver celle du
* aujourd'hui le grand Caire. ſoudan d'Egypte, qui étoit du côté de Babilone*. La flotte la cotoyoit en remontant le Nil, ſoit pour attaquer les vaiſſeaux des Sarraſins qu'elle pouvoit rencontrer, ſoit pour fournir des vivres à l'armée. Meledin, ſoudan d'Egypte, voyant l'armée des Chrétiens s'approcher de lui, & ne voulant pas expoſer ſon royaume au hazard d'une bataille, leur fit faire des propoſitions de paix à des conditions fort avantageuſes; les officiers généraux étoient d'avis de les accepter, mais le légat qui conduiſoit cette entrepriſe, ne voulut abſolument point les entendre. Il s'entêta pour livrer bataille au ſoudan; le ſuccès n'en fut pas heureux pour les Chrétiens. Meledin ne gardant plus de meſures avec des gens qui n'en obſervoient aucunes à ſon égard, mit tout en œuvre pour ſe défendre; il fit ouvrir des écluſes qui inonderent tout le pays, & il fit jetter ſur les vaiſſeaux ennemis

une grande quantité de feux gregois, qui en brûla la plus grande partie. Il périt beaucoup de Chrétiens dans cette occaſion ; ce qui reſta ne fut ſauvé qu'à la faveur d'une tréve que le ſoudan accorda pour huit ans, à condition qu'on lui rendroit Damiette.

Tous ces mauvais ſuccès, loin de rallentir l'ardeur des Croiſades dans le cœur des papes, ne firent que les animer davantage à engager les princes Chrétiens à faire de nouveaux voyages au levant. L'empereur Frideric, pour ſatisfaire aux empreſſemens du ſouverain pontife, fit équiper dans ſes ports de Naples & de Sicile environ 100 galères, 50 vaiſſeaux & pluſieurs autres bâtimens ; mais il differa ſi long-tems ſon départ, que l'on eut lieu de croire que les paroles qu'il avoit données n'étoient pas ſinceres. Cependant pour ſauver ſon honneur il ſe rendit aux preſſantes ſollicitations qu'on lui faiſoit. Il fit ſçavoir ſon départ à tous les Croiſés, il indiqua le rendez-vous à Brindes, où il avoit fait aſſembler ſes vaiſſeaux. Ils y arriverent dans les grandes chaleurs, ce qui occaſionna parmi eux une maladie qui en fit périr beaucoup ; pluſieurs épouvantés ſe retirerent dans leur païs. Ceux qui étoient reſtés s'embarquerent à Brindes vers le milieu du mois d'Août avec les troupes du Landgrave de Thuringe. L'empereur s'embarqua auſſi avec ce Landgrave, & mit à la voile le 8 de Septembre ; mais après trois jours de navigation, il revira de bord, & alla débarquer à Ottrante, ſous le prétexte qu'il ne pouvoit ſoutenir la mer. Son exemple fut contagieux, car près de 40000 Croiſés qui avoient pris les devants, & qui faiſoient voile vers la Syrie, reprirent le chemin de l'Europe, quand ils ſçurent que l'empereur avoit relâché en Italie. Gregoire IX. qui étoit alors ſouverain pontife, fut ſi outré de la conduite de l'empereur qu'il l'excommunia. An. J.C. 1227.

L'empereur Frideric, quoiqu'excommunié, entrepric l'année ſuivante un ſecond voyage d'outre-mer ; il partit au mois d'Août avec 20 galères, & arriva le 7 de Septembre au port de Ptolemaïde. Pendant ſon ſéjour au levant, il fit une tréve avec le ſoudan d'Egypte, qui lui céda Jeruſalem & quelques autres places, il repaſſa au plutôt ſur deux An. J.C. 1228.

galères en Italie, pour y défendre ſes états contre les troupes du pape, qui étoient venues les attaquer. On fit encore dans cette Croiſade quelques-autres tentatives, dont le ſuccès fut ſuſpendu à l'ordinaire par la diviſion des Chrétiens.

VII. Croiſade. La ſeptiéme Croiſade fut entrepriſe par Louis IX. roi de France, connu ſous le nom de S. Louis. Je ne marquerai rien ici de cette grande entrepriſe, parce qu'elle eſt ſuffiſamment détaillée dans la marine des François. On y verra ce qu'a fait ce grand monarque dans ſes expéditions ſur Damiette & ſur Tunis. Quelques auteurs les diſtinguent & en font deux Croiſades, ce qui les oblige d'en compter huit.

L'affaire de Tunis a été la derniere des entrepriſes faites pour la délivrance de la Terre-ſainte. Les papes depuis ce tems-là ont fait d'inutiles efforts pour ranimer le zéle des Croiſades dans le cœur des princes Chrétiens; la perte d'un nombre infini de leurs ſujets, les tréſors immenſes que ces ſortes d'expéditions ont abſorbés, la méſintelligence & les trahiſons de la part des confédérés même, ont abſolument fait perdre le goût de ces ſortes d'entrepriſes, & il y a apparence qu'il ne ſe réveillera de long-tems.

LIVRE XIX.

De la Marine des Venitiens.

DANS le fond du golfe Adriatique, au-deſſus du Pô & de l'Adige, du coté de l'Occident, la nature avoit oppoſé à la violence de la mer une digue qui s'étendoit du midi au nord; mais la mer l'ayant rompue, s'eſt ouvert un paſſage par ſix differens endroits, & a inondé tout le plat pays appellé les Lagunes, à la réſerve d'environ 60 iſles qui s'y ſont formées, & qui ſont preſque au niveau de la mer. Les peuples voiſins des Lagunes ſe retirerent dans ces iſles, dans le tems que les Viſigots & les Huns ravagerent l'Italie, & ils y conſtruiſirent des maiſons qui n'étoient alors que de bois ou de roſeaux. Après la deſtruction de Milan,

de Pavie, de Padouë & d'Aquilée par Attila, les habitans de ces villes ſe réfugierent dans les iſles des Lagunes, & y bâtirent des maiſons plus ſolides que les premieres ; ils y employerent le marbre & les pierres des palais & autres édifices démolis par les barbares. C'eſt ainſi que ſe forma la ville de Veniſe. An. J.C. 456.

Cette ville eſt une des plus magnifiques de l'Univers : il ſemble lorſqu'on la voit de loin, qu'elle flotte au milieu des eaux : une forêt de mats de vaiſſeaux mêlés avec ſes ſuperbes édifices, offre à la vûe un ſpectacle charmant. L'avantage de ſa ſituation l'a rendue la maitreſſe abſolue du golfe Adriatique, dont elle prétend depuis long-tems poſſeder la ſouveraineté. Cette prétention eſt confirmée par une cérémonie aſſez ſinguliere qui ſe fait tous les ans ; le Doge épouſe ſolemnellement la mer Adriatique le jour de l'Aſcenſion (a).

L'empire de cette mer dont jouiſſent les Venitiens ne leur a pas été donné par Alexandre III. comme quelques uns ſe le ſont imaginé ; ce pape a ſeulement inſtitué la cérémonie de ces épouſailles. Les Venitiens jouiſſent de cet empire par le droit des gens qui attribue la propriété des biens abandonnés à ceux qui s'en emparent les premiers : & par le droit de la guerre, que la république a ſoutenue pendant 170 ans contre les Naventins qui lui en diſputoient la poſſeſſion, qu'ils leur céderent enfin l'an 996. & contre les Normands, les Genois & les Piſans, qui furent pendant plus de 300 ans leurs competiteurs.

Les Venitiens n'ont pas toujours poſſedé l'empire de la mer dans toute l'étendue du golfe Adriatique : leur domination n'alloit d'abord que juſqu'à la mer qui eſt entre Ravenne & Aquilée ; elle s'avança enſuite peu à peu : à meſure que les empereurs d'Orient abandonnoient le golfe, ils s'en emparoient, ils en chaſſoient les corſaires & s'en rendirent entierement les maîtres. Pour y conſerver cette autorité dont

(a) Tout le monde connoît ces beaux vers de Sannazar ſur la ville de Veniſe.

Viderat Adriacis Venetam Neptunus in undis
Stare Urbem & toto ponere jura mari.
Nunc mihi Tarpeïas quantumvis, Jupiter, arces
Objice, & illa tui mœnia Martis, aït :
Si Tiberim Pelago præfers, urbem aſpice utramque,
Illam homines dicas, hanc poſuiſſe Deos.

ils ſont très-jaloux, ils y entretiennent une eſcadre de ſix galères & de quelques flûtes, ſous le commandement du général du golfe. Cet officier eſt dans une très-grande conſideration parmi les Venitiens ; il eſt un des remparts de la république. L'eſcadre qui eſt ſous ſes ordres eſt comme un corps de garde avancé pour rompre les premiers efforts des ennemis, pour s'oppoſer à leur paſſage, & donner au pays qu'elle couvre le tems de ſe mettre en état de ſe défendre. Elle eſt encore deſtinée à fermer aux pirates l'entrée du golfe Adriatique ; à donner la chaſſe à tous ceux qui voudroient y faire des courſes ; à faire payer les droits de toutes les marchandiſes qui y paſſent ; à tenir en bride les ſujets de la république répandus dans les iſles, & à défendre en cas d'attaque les places avancées qui ſont ſituées ſur le bord de la mer.

La domination de Veniſe s'étend ſur terre & ſur mer ; je ne la regarderai que dans ce dernier point de vûe qui doit être mon ſeul objet. Les entrepriſes que les Venitiens ont tentées ſur terre, n'ont ſervi qu'à amolir leur courage, & à leur attirer l'envie & la jalouſie des princes d'Italie, qui leur ont fait la guerre, & qui par-là ont fourni aux Turcs l'occaſion de leur enlever bien des pays maritimes. Sur mer au contraire ces républicains ſe ſont toujours rendus redoutables ; toutes leurs expéditions ont été glorieuſes, & ils ont pouſſé leurs conquêtes juſqu'à Conſtantinople. Nous pouvons juger de l'ancienne ſplendeur de Veniſe & du degré d'élevation où elle étoit arrivée à la faveur de ſa marine, par les pertes qu'elle a faites depuis que les Turcs ſe ſont établis en Europe. Amurat II. lui enleva Salonique, la plus riche ville de la Macédoine ; Mahomet II. le Negrepont & une partie de la Morée & de l'Albanie : Bajazet II. Lepante, Modon, Coron & Duras : Selim II. le royaume de Chipre, & Mahomet IV. la Candie.

Quoique ces diſgraces ayent obſcurci l'éclat de cette république, elle eſt encore une des plus floriſſantes de l'Univers, & ſon état un des plus puiſſans de la Méditerranée. Elle a pris naiſſance ſur cette mer, elle s'y eſt accrue, & de l'empire de cette mer dépend ſa conſervation. C'eſt pour

pour la ſoutenir qu'elle eſt attentive à l'entretien de ſes forces maritimes qui ſont très-conſiderables : on en peut juger par ſon arſenal qui eſt un des plus beaux qui ſoient au monde, & le mieux entretenu de l'Europe. Son enceinte qui a près de trois milles de tour, eſt environnée de canaux qui lui ſervent de foſſés ; c'eſt une eſpéce d'iſle, fermée de murailles, & ſituée à une des extrémités de la ville, du côté le plus proche de la pleine mer ; il y a trois grands baſſins ou réſervoirs qui reçoivent l'eau de la mer & qui ſe la communiquent ; ils ſont bordés d'une grande quantité de remiſes pour les galères : d'un côté on voit les galères prêtes à être miſes en mer ; un autre eſt conſacré à leur conſtruction ; ailleurs on les radoube, tout cela ſe fait en des lieux ſéparés. Cet arſenal eſt plein de magaſins deſtinés chacun à un uſage particulier : il y en a un pour les ferremens des galères, un pour les planches, un pour les mats, un pour les timons, un pour les avirons tout faits, un pour les voiles, un pour la poix, un pour le ſalpêtre, deux pour les balles & les boulets de canon ; il y en a deux où l'on travaille aux avirons, deux autres pour les cables & les cordages, pluſieurs pour faire la poudre, une corderie de 400 pas de long, une ſalle à peſer le canon, une grande cour pleine de bois d'ancres, de piéces d'artillerie, trois fonderies, douze forges où cent hommes travaillent continuellement, pluſieurs ſalles où ſont rangées plus de 800 piéces de canon de tout calibre : les galères y ſont renfermées à l'abri du vent & à couvert de la pluie ; on y en a vû juſqu'à trois cens avec tout ce qui étoit néceſſaire pout les armer & les équiper. Plus de 1200 ouvriers y travaillent continuellement, & on y trouve de quoi armer plus de cinquante mille hommes. Cet arſenal fait toute la gloire & toute la force de l'état : auſſi les ennemis des Venitiens ont-ils pluſieurs fois eſſayé de le brûler.

La République met tout en œuvre pour faire fleurir la marine, qui fait ſa principale force. Tous les arts qui peuvent y contribuer ſont ſoigneuſement cultivés, & on ne voit point ailleurs des bois mieux choiſis & mieux conſervés ; des métaux mieux trempés, des canons mieux fondus, des galères mieux faites, & des marins

mieux inſtruits. On a ſoin d'envoyer les jeunes gentilshommes ſervir ſous le général du golfe, pour leur apprendre de bonne heure la navigation ; on y entretient des officiers que l'on forme à la marine par une longue expérience. Lorſqu'on eſt en mer, toute l'autorité de la république eſt entre les mains du généraliſſime, parce qu'alors le ſuccès dépend ſouvent du tems, de la fortune & du hazard. Il eſt néceſſaire dans les changemens ſubits de ſçavoir prendre ſon parti promptement, ſans quoi un vent changé, une marée perdue, mettent dans une impoſſibilité irrémédiable d'exécuter une entrepriſe, & expoſent au péril de ſuccomber honteuſement dans une occaſion où un moment plutôt on auroit été infailliblement victorieux. Le pouvoir étendu que la république accorde aux grands officiers de mer ne peut lui être funéſte, parce que leur emploi étant fini, ils ſont ſoumis à la cenſure terrible & au jugement ſévere du conſeil des dix, ce qui les rend prudens & intrépides. C'eſt cette ſage conduite qui a ſoutenu, & qui conſerve encore la république. En vain l'apas de ſes grandes richeſſes lui a ſuſcité beaucoup d'ennemis, elle n'a jamais ſuccombé, ni n'a paſſé ſous la domination d'une autre puiſſance : elle doit cet avantage à ſon bon gouvernement, & peut-être encore plus à ſa ſituation. Les peuples réfugiés dans ſes Lagunes y furent à couvert de la fureur d'Attila qui n'épargnoit perſonne, & qui immoloit à ſa barbarie tout ce qui ſe trouvoit dans les lieux où il pouvoit pénétrer. Veniſe fut victorieuſe dès ſa naiſſance, & ſes premiers combats furent des triomphes. Les Iſtriens & les Dalmates jaloux de l'éclat que cette ville naiſſante acqueroit tous les jours, ne voyoient pas tranquillement cette nouvelle puiſſance s'élever dans leur voiſinage : ils s'efforcerent d'arrêter ſon progrès par des courſes. Les Venitiens fatigués de ces inſultes mirent des vaiſſeaux en mer : ils attaquerent ces peuples qui les déſoloient, ils les battirent, & nettoyerent le golfe Adriatique de tous les pirates qui l'infeſtoient. Par ce premier coup d'éclat, ils jetterent les fondemens de la grande réputation qu'ils eurent depuis dans la marine.

Leur puiſſance maritime s'accrut en peu de tems ; il eſt

difficile d'en décrire exactement le progrès, parce que l'hiſtoire des premiers ſiécles de la république eſt remplie d'une grande obſcurité. Je vais recueillir les faits que rapportent les hiſtoriens. Au commencement du neuviéme ſiécle Veniſe étoit gouvernée par un duc & des tribuns annuels. Un de leurs ducs nommé Jean, pour flatter Nicephore empereur de Conſtantinople dont il épouſoit les interêts, voulut faire un Grec Evêque d'Olivolo, iſle qui dépend de Veniſe; Les tribuns qui avoient pris des engagemens oppoſés à ceux du duc prierent le patriarche de Grade de ne pas conſacrer le ſujet propoſé. Le patriarche gagné par les tribuns, non-ſeulement rejetta le Grec, mais il l'excommunia. Le duc Jean choqué d'une telle conduite mit une flotte en mer, fit voile vers Grade, ſurprit la ville, & fit précipiter le patriarche du haut d'une tour fort élevée. An. J. C. 805.

Sous l'empire de Charlemagne Veniſe étoit déja dans une ſi grande conſidération, que les deux empereurs d'Orient & d'Occident briguerent ſon alliance; mais les Venitiens prirent le parti des Grecs dont ils n'avoient rien à craindre, & ſe refuſerent aux François dont ils redoutoient les forces. Ils craignoient d'en devenir ſujets après en avoir été les alliés. Pepin fils de Charlemagne & roi d'Italie, choqué du procédé des Venitiens, voulut forcer leur politique, & les obliger à ſe déclarer pour lui. Il vint à eux ſous le ſpécieux prétexte de rétablir l'autorité ducale. Sa flotte ayant fait voile du côté de Veniſe, il s'empara ſans peine des premieres iſles; mais il fut arrêté devant Realte, où les principaux de l'état s'étoient réfugiés. La mer étant baſſe dans cet endroit, & Pepin ne pouvant pas en approcher avec ſes vaiſſeaux, fit conſtruire un pont avec des barques & des radeaux pour faire paſſer ſes troupes dans l'iſle qui étoit la derniere reſſource des Venitiens. Ceux-ci combattant pour leur vie & leur liberté, mirent tout en œuvre pour déconcerter les projets de leur ennemi. Voyant que le pont flottant n'étoit pas aiſé à conduire à cauſe de ſa peſanteur, & que les barques qui le rémorquoient étoient entraînées par le reflux, ils allerent l'attaquer avec un grand nombre de vaiſſeaux legers, & quantité de gondoles bien An. J. C. 807.

armées ; ils le prirent de front & en flanc, couperent les cordages, enfoncerent les machines, coulerent à fond les bateaux qui le compoſoient, & firent un horrible carnage de ceux qui le défendoient. Cette expédition de Pepin ſur Veniſe eſt rapportée differemment par les auteurs.

Les Venitiens raffermis dans leurs iſles par la défaite de ceux qui vouloient les y forcer, eurent quelque tems après une nouvelle occaſion de faire éclater leur valeur. Ulric patriarche d'Aquilée picqué de la préference qu'on avoit donné à l'évêque de Grade, implora le ſecours des habitans du Frioul qui le mirent en état d'armer des vaiſſeaux pour lui faire la guerre. Les Venitiens protecteurs de l'évêque de Grade, mirent une flotte en mer, attaquerent Ulric, le défirent, & le firent priſonnier avec 12 de ſes chanoines, ils les condamnerent tous à avoir la tête tranchée ; mais la république pour leur épargner la confuſion du ſupplice, les fit mourir entre quatre murailles, & à leur place fit couper la tête à un taureau & à 12 cochons. Les Venitiens pour conſerver la mémoire de cet évenement, renouvellent cette cérémonie tous les ans le Jeudi gras ; ils en font un des plaiſirs du Carnaval. Le tems de cet évenement n'eſt pas bien marqué par les hiſtoriens.

La grande réputation que les Venitiens s'étoient acquiſe, tant par leurs richeſſes que par leurs forces, engagea Michel le Begue empereur des Grecs à leur demander du ſecours contre les Muſulmans d'Afrique. Ceux-ci avoient fait une deſcente en Sicile & s'étoient emparés de Palerme : quelques années après ils ſe rendirent maîtres de toute l'iſle par le ſecours du perfide Euphemius, capitaine Sicilien, qui voulut par cette trahiſon ſe mettre à l'abri de la punition d'un crime qu'il avoit commis. Ils ravagerent enſuite toute l'Italie. Les Venitiens pour les repouſſer, armerent 60 galères qu'ils joignirent à celles des Grecs. Cette armée navale alla chercher celle des Muſulmans pour la combattre : celle-ci étoit répandue le long des rivages de Crotone. Quand elle apperçut les flottes liguées, elle ſe mit en ordre de bataille : on eſcarmoucha d'abord, le combat s'engagea & devint général. Les Grecs plierent dès le commencement de l'action ;

An. J. C. 820.

& ſe voyant rompus prirent la fuite. Tout l'effort des barbares tomba ſur les Venitiens, qui dans la chaleur du combat ne s'apperçurent pas qu'ils étoient abandonnés : ils furent bientôt enveloppés par des forces ſuperieures, dont ils ſoutinrent l'impetuoſité avec une valeur intrépide ; mais accablés par la multitude, ils périrent preſque tous les armes à la main ; leurs galères furent priſes ou coulées à fond : cette défaite ajoûta encore un nouvel éclat à leur réputation. An. J.C. 829.
Ils avoient alors pour duc Juſtinien Participatio ou Patriciaco. Les Infideles continuant à ravager l'Italie, Boniface Comte de Corſe mit en mer une flotte aſſez conſidérable, & fit voile vers l'Afrique ; il y donna aux Muſulmans quatre batailles entre Utique & Carthage, d'où il ſortit toujours victorieux. Ceux qui déſoloient l'Italie aprenant ces nouvelles en ſortirent bientôt pour aller au ſecours de leur patrie, tandis que Boniface ramenoit ſa flotte triomphante avec un riche butin. Le Pape Grégoire IV. qui étoit alors ſur le ſiége de Saint Pierre, prit des meſures pour s'oppoſer aux incurſions des Muſulmans ; & pour aſſurer l'embouchure du Tibre, il fit rétablir les ruines de la ville d'Oſtie, & la mit en état de défenſe.

Les Venitiens affoiblis par l'échec qu'ils avoient reçu de la part des Sarraſins ne purent s'en vanger que 25 ans après. Ils vinrent heureuſement à bout de les chaſſer du golfe Adriatique. Ces barbares après avoir ravagé les côtes maritimes de l'Iſtrie & de la Dalmatie, avoient porté l'épouvante dans toute l'Italie ; leur deſſein étoit de ſe rendre maîtres de Rome. Ils parurent même à l'embouchure du Tibre An. J. C. 849.
avec une flotte nombreuſe pour attaquer cette ville. Les habitans de Naples, d'Amalfi & de Gaëte encouragés par les ſollicitations du Pape Leon IV. ſe mirent en mer & allerent à la rencontre des Sarraſins, ils leur livrerent bataille, & remporterent ſur eux une victoire qui remit le calme dans toute l'Italie. Après la défaite des Sarraſins, les Venitiens travaillerent à arrêter les incurſions des Narentins, qui depuis long-tems piratoient impunément ſur toutes les côtes du golfe Adriatique. La république envoya contr'eux trente vaiſſeaux de guerre qui les mirent hors d'état d'incommoder davantage leurs voiſins.

A peine les Venitiens avoient-ils eu le tems de goûter la tranquillité qu'ils s'étoient acquiſe par leur valeur, qu'il leur fallut reprendre les armes pur ſe défendre contre les Hongrois qui avoient formé le deſſein de ravager leur païs. Ils venoient de déſoler une partie de l'Allemagne, & l'eſperance d'un plus riche butin les avoit engagés à porter leurs armes en Italie, où ils s'attendoient de mettre au pillage les villes les plus floriſſantes. Cette nation feroce qui ne connoiſſoit que le carnage & le ſang, avoit laiſſé par tout où elle avoit paſſé des affreuſes impreſſions de ſa cruauté : partout on n'entendoit parler que de maſſacres, d'incendies de ſacrileges ; telle étoit l'idée qu'on en avoit en Italie lorſqu'on les y vit arriver. Les richeſſes immenſes de Veniſe furent pour eux un attrait puiſſant qui les determina à commencer leurs expeditions par le pillage de cette république. Ils mirent en mer un nombre conſidérable de vaiſſeaux aſſez mal conſtruits à la verité, mais toujours redoutables par leur multitude. Ils s'approcherent de la ville, & ſe ſaiſirent de toutes ſes avenues : Les Venitiens quoiqu'allarmés de l'approche de ces barbares, ne perdirent point courage ; au-contraire, les ſuccès qu'ils avoient déja eu dans les dernieres expéditions maritimes leur firent concevoir les eſperances les plus heureuſes dans les conjonctures où ils ſe trouvoient alors ; d'ailleurs ayant à défendre leur vie, leur liberté & leurs biens, ils réſolurent de faire les derniers efforts pour ſe bien défendre. De plus leur marine étoit en bon ordre, leurs vaiſſeaux bien conſtruits, & leurs troupes de mer parfaitement diſciplinées : ils ſe mirent donc hardiment en marche pour aller à la rencontre des Hongrois, ils les joignirent auprès de Réalte, dont les barbares s'attendoient de faire le ſiége inceſſamment. L'action fut bientôt engagée, & elle fut ſi bien ſoutenue de part & d'autre, qu'on ſe battit pendant pluſieurs jours avec un acharnement réciproque, ſans que la victoire parut favoriſer aucun des deux partis : mais enfin les Hongrois furent obligés de plier, & leur armée quoique formidable par le nombre, ne put tenir contre la valeur des troupes Venitiennes.

An. J. C. 899.

Les Sarraſins furent traités à peu près de-même quelque tems après, ils avoient déſolé une partie de l'Italie ; ils s'étoient rendus maîtres de Capoue ; ils s'attendoient d'en faire autant de Barri, ville du golfe Adriatique, qu'ils tenoient aſſiégée par terre & par mer ; mais les Venitiens vinrent ſur eux avec une armée navale, ils les défirent entierement, les mirent en fuite, & nétoyerent ainſi le golfe Adriatique. Cet évenement arriva ſous le Duc Pierre Urſeolo ou Orſeolo.

Tant de victoires ne procurerent point encore la paix aux Vénitiens ; ils eurent à combattre d'autres ennemis moins terribles, à la vérité, mais plus incommodes : c'étoient les Narentins, ils avoient déja été humiliés & ſoumis ; mais la paſſion de pirater les entraînoit toujours, & ils déſoloient toutes les côtes maritimes du golfe Adriatique. Tous les peuples de ces côtes implorerent les ſecours des Venitiens contre ces dangereux voiſins, qui depuis 170 ans ne vivoient que de brigandage. Pierre Orſeolo, du conſentement de la république, mit une puiſſante flotte en mer, alla recevoir les hommages des habitans de l'Iſtrie & de la Dalmatie, qui par une ſoumiſſion volontaire s'aſſujettirent à la puiſſance Venitienne ; il alla enſuite forcer les Narentins, il s'empara de tous les lieux qui leur ſervoient de refuge, & les mit hors d'état de faire du mal à leurs voiſins. Ce Pierre Orſeolo étoit fils de celui du même nom qui avoit fait lever le ſiége de Bari aux Sarraſins. Il accrut conſidérablement l'état de Veniſe, & recula ſes frontieres juſqu'aux derniers confins de l'Illirie. Au retour de ces glorieuſes expéditions, le ſénat lui fit l'honneur de lui donner la qualité de duc de Veniſe & de la Dalmatie ; il mourut l'an 1009. Il avoit ſuccédé à Memo, mort en 991.

Les Venitiens jouirent pendant quelque tems du fruit de leurs conquêtes, & du glorieux repos que de longs travaux leur avoit procuré ; mais mais ce calme fut troublé par les courſes des Normands qui parurent en Italie, ayant à leur tête le fameux Guichard. Ils prirent d'abord pluſieurs places, ils aſſiégerent Durazzo, & ſe préparoient à pouſſer plus loin leurs conquêtes, lorſque les Venitiens, pour

écarter le péril qui s'approchoit d'eux, vinrent à leur rencontre, & leur livrerent bataille : les Normands s'y engagerent avec beaucoup de courage : le combat fut long-tems équivoque, mais la victoire ſe déclara pour les Venitiens ; ils battirent & chaſſerent les Normands, & les obligerent de lever le ſiége de Durazzo. Ce triomphe des Venitiens n'eut pas des ſuites bien favorables, car les Normands ayant rétabli leurs forces maritimes, revinrent ſur leurs pas, aſſiégerent encore Durazzo & la prirent. Les Venitiens envoyerent contr'eux une armée navale dont l'expédition ne fut pas ſi heureuſe que la précédente ; car les Normands triompherent à leur tour dans le même endroit où ils avoient été vaincus peu de tems auparavant. Les Venitiens avoient alors pour duc Dominique Silvio qui fut chaſſé en 1083, pour avoir perdu cette bataille.

Les Croiſades donnerent encore aux Venitiens une belle occaſion d'acquerir de la gloire. Le Pape Urbain II. tint un Concile à Plaiſance au mois de Mars 1095. & un autre à Clermont en Auvergne au mois de Novembre de la même année pour engager les Chrétiens à s'armer contre les Turcs. Pluſieurs princes entrerent dans cette confédération & menerent leurs troupes dans la Paleſtine pour la délivrer de l'oppreſſion des Muſulmans. Après quelques heureuſes expéditions les Chrétiens prirent les villes de Nicée & d'Antioche. Pendant que leurs armes étoient ainſi victorieuſes ſur terre, les Venitiens arriverent dans les mers de l'Aſie mineure avec 200 vaiſſeaux commandés par Henri Contarin & Michel Vitalis fils du doge. Ils ſignalerent leur arrivée par la priſe de Smyrne : après cette conquête, ils allerent s'emparer de Joppé, & côtoyant les rivages de la Paleſtine, ils aiderent aux François à ſe ſaiſir d'Aſcalon & des autres places qu'ils s'aſſujettirent ſur cette côte. On peut voir les autres circonſtances de cette campagne dans la marine des Croiſades.

An. J.C. 1099.

Les affaires des Chrétiens de la Terre-ſainte étant fort délabrées ſous Baudouin, ils intereſſerent à leur malheureux ſort le Pape Calixte II. Ce pontife attendri ſur

leurs

leurs malheurs, chargea ſon nonce d'engager les Venitiens à les ſecourir. Le patriarche de Grade fit à ce ſujet à Veniſe un diſcours extrêmement pathetique qui eut tout le ſuccès qu'on en pouvoit eſperer. La république ordonna un armement conſidérable dont elle donna le commandement au doge Dominique Michieli : cet armement étoit de 40, de 100 ou de 200 galères, car les auteurs varient ſur le nombre ; mais le ſentiment qui marque 200 vaiſſeaux eſt le mieux fondé. Le doge avec ſes forces alla trouver les Infideles qui aſſiégeoient Joppé par mer & par terre : ils ſerroient vivement cette place, & avoient déja fermé ſon port. An. J.C. 1122. Michieli les ſurprit & tomba bruſquement ſur eux ſans leur donner le loiſir de ſe mettre en bataille ; il en fit un affreux carnage, prit une partie de leurs vaiſſeaux, diſſipa le reſte, & les contraignit à lever le ſiége.

Après cette expédition Michieli tourna ſes armes victorieuſes du côté de Tyr. Cette ville qui avoit tant fatigué la valeur d'Alexandre & rebuté celle de Baudouin roi de Jeruſalem, ne put tenir contre le courage des Venitiens ; ils An. J. C. 1124. l'aſſiégèrent par mer & la prirent. Le doge s'étant emparé de cette importante place, la mit entre les mains de l'Evêque de Jeruſalem, & en donna la troiſiéme partie aux Venitiens dont il arbora les étendarts avec ceux de l'évêque ſur les lieux les plus éminens de la ville & ſur les tours.

Ces heureux ſuccès des Venitiens en Syrie exciterent bien-tôt la jalouſie des Grecs, ceux-ci craignant de devenir la proye des vainqueurs, porterent la guerre dans les états de la république pour mettre le doge dans la néceſſité de voler au ſecours de ſa patrie. Ce fut Jean Comnene, fils de l'empereur Alexis, ou ſelon d'autres, Manuel ſon petit fils qui forma ce projet. Michieli obligé de faire voile vers l'Italie, paſſa à Rhodes pour y faire des vivres ; mais les Rhodiens lui en ayant refuſé, il força leur ville & la pilla ; il en fit autant à Chio ; & afin que les Grecs ne le contraigniſſent pas impunément à quitter le Levant, il s'empara d'une partie de leurs iſles ; il prit Samos, Andros, Leſbos, & une partie des Cyclades. Rangeant enſuite la

côte de la Morée, il prit Modon où il laiſſa garniſon, & alla faire rentrer dans le devoir des villes de Dalmatie qui s'étoient révoltées contre la république. Après tous ces exploits, il retourna couvert de lauriers à Veniſe, où il fut reçu avec de grands applaudiſſemens. Il y mourut l'an onze cens trente-un.

Après la mort de Michieli, Pierre Pollan qui lui ſuccéda, ſoutint l'honneur des armes Venitiennes dans une circonſtance où il s'agiſſoit de s'oppoſer aux entrepriſes des Normands. Ces barbares s'étoient emparés de la Sicile, & Roger, fils de Robert Guichard leur Duc, s'en étoit fait couronner roi ; mais cette iſle avec la Pouille & la Calabre étant trop petite pour ſon ambition, il porta ſes vûes juſque ſur le thrône de Conſtantinople, il mit en mer une puiſſante armée avec laquelle il s'empara de l'iſle de Corfou ; de-là il alla cotoyer la Morée & l'Achaïe, & y commit beaucoup d'hoſtilités ; il n'épargna pas le Negrepont & tout ſon voiſinage ; & voulant pouſſer plus loin ſes conquêtes, il détacha de ſa flotte 60 galères, qui allerent ſous la conduite d'un de ſes lieutenans juſqu'à Conſtantinople. Cet officier y mit le feu en pluſieurs endroits par des flêches enflammées qu'il fit tirer de deſſus ſes vaiſſeaux. L'empereur Manuel Comnene qui ne ſe ſentoit pas aſſez fort pour tenir contre un ennemi ſi redoutable, implora le ſecours de la république, qui lui envoya une armée navale commandée par le Doge : une horrible tempête l'obligea de relâcher dans un port où il tomba malade ; mais de peur que ſon indiſpoſition ne nuisît aux vûes & à la gloire de la république, il fit partir ſa flotte ſous la conduite de ſon frere & de ſon fils : elle reprit Corfou & fit une deſcente en Sicile, où elle cauſa de grands ravages. Ces heureux ſuccès raffermirent l'empire Grec ébranlé, firent beaucoup d'honneur à la république de Veniſe, & donnerent un frein à l'ambition du brave Roger, qui avoit fait graver ſur ſon épée le vers ſuivant :

Appulus & Calaber, Siculus mihi ſervit & Afer.

Après la mort du Doge Pollan qui arriva l'an 1148,

Dominique Morosini lui succéda ; celui-ci ne regna que huit ans. Il fit servir dans cet intervalle les forces de la république à nétoyer le golfe Adriatique des pirates qui l'infestoient ; il rassura par-là le commerce & la tranquillité : il obligea les villes d'Istrie à payer un tribut à la république ; & réunissant l'embellissement de la ville avec les avantages de la navigation, il fit bâtir le superbe clocher de S. Marc, qui sert de phare aux vaisseaux qui sont en mer, & qui l'apperçoivent des côtes de l'Istrie.

Vital Michieli, second du nom, fut successeur du Doge Morosini qui mourut l'an 1156. Peu de tems après qu'il fut élû, l'empereur Manuel, qui avoit reçu de si bons services des Venitiens, se brouilla avec eux ; car les mêmes passions qui unissent les états les désunissent. Les glorieux & rapides progrès des Venitiens furent la cause de cette rupture : Manuel ne vit pas sans inquiétude ni sans crainte cette république triomphante étendre ses frontieres si près de la capitale de son empire : c'est ce qui lui fit former le dessein de lui enlever une partie des places qu'elle avoit conquises. Il employa d'abord la ruse & la perfidie ; levant ensuite le masque, il se saisit des villes de Raguse, de Spalatre, & de quelques-autres places situées sur la côte de Dalmatie. Les Venitiens indignés des trahisons de Manuel, résolurent de ne les pas laisser impunies. Ils mirent en mer 100 galères avec vingt vaisseaux de charge : cette armée augmentée d'un renfort venu de l'Istrie & de la Dalmatie, fit voile sous la conduite de Vital. Ce Doge armé de tout le ressentiment de la république, reprit Raguse & toutes les places de la Dalmatie surprises par Manuel ; & profitant du vent il arriva devant l'isle de Negrepont, résolu de s'en emparer. Le gouverneur pour détourner l'orage qui le menaçoit, persuada à Vital que l'empereur de Constantinople étonné de ses heureux progrès, aimeroit mieux une honteuse paix qu'une guerre infortunée. Le crédule Doge, sur l'assurance d'un Grec, c'est-à-dire, sur un témoignage plus qu'incertain, envoya à Constantinople négocier un accommodement ; il quitta le Negrepont, & pour n'être point oisif pendant la négociation, il alla prendre l'isle de Chio, & y passa l'hyver pour y

attendre le dénouement de la négociation. Manuel par des délais affectés, & feignant de vouloir la paix, amuſoit les envoyés de Vital & gagnoit toujours du tems. Pendant ces retardemens la peſte ſe mit dans l'armée Venitienne, & y fit de ſi grands ravages, que le doge fut obligé d'en ramener à Veniſe les malheureux débris ; & comme un malheur n'eſt preſque jamais ſans un autre, la contagion paſſa des vaiſſeaux dans la ville, & y cauſa une effroyable mortalité. Le peuple déſolé murmura contre Vital, & le chargea ſeul de l'horreur de ces calamités. L'infortuné Doge eſſaya inutilement de ſe juſtifier ; il fut aſſaſſiné, & montra bien par ſa deſtinée que les bons ou les mauvais ſuccès décident aſſez ordinairement du mérite & du ſort des plus grands hommes. Il mourut l'an 1173.

Sebaſtien Ziani fut élû à la place de Vital avec un applaudiſſement univerſel : il étoit recommandable par ſon génie & par ſes vertus ; pendant ſon gouvernement il fit faire dans la ville beaucoup d'ouvrages qui augmenterent ſes embelliſſemens & lui donnerent plus de commodités. Pendant qu'il étoit doge la ſouveraineté que la république avoit acquiſe ſur le golfe Adriatique, monta à un point de ſplendeur où elle ſe ſoutient encore aujourd'hui. Voici quelle en fut l'occaſion. Le Pape Alexandre III. perſécuté par l'empereur Frideric Barberouſſe ſe réfugia à Veniſe, où il demeura longtems caché : il fut à la fin découvert & reconnu. Le doge alla le prendre avec un appareil ſuperbe & le conduiſit au Palais, où il fut logé & ſervi avec tous les honneurs convenables à ſa dignité. L'empereur informé de ce qui ſe paſſoit, fit ſçavoir aux Venitiens, que s'ils ne lui envoyoient pas le pape pieds & mains liés, il iroit mettre tout à feu & à ſang dans leur ville, & qu'il arboreroit les aigles Romaines dans la place de Saint Marc. Ces menaces n'allarmerent point les Venitiens, ils ſe préparerent au contraire à ſoutenir les efforts de Frideric.

Le foudre partit auſſi-tôt que l'éclair. L'empereur envoya contre les Venitiens ſon fils Otthon avec une flotte de 75 galères. Le doge comptant plutôt ſur la juſtice de ſa cauſe que ſur le nombre de ſes vaiſſeaux, alla au-devant du prince

avec 30 galères. Malgré cette inégalité il engagea le combat ſur la frontiere de l'Iſtrie, il dura pluſieurs heures, & les Venitiens eurent tout l'avantage; ils défirent entierement l'armée de l'empereur, prirent 48 galères, parmi leſquelles étoit la réale, en coulerent deux à fond, firent Otthon priſonnier & l'emmenerent à Veniſe.

Une ſi belle victoire combla de joie la république. Le pape alla recevoir le victorieux doge; & pour immortaliſer ſon triomphe, il lui donna ſon anneau, & lui dit de le jetter dans la mer en l'épouſant: il faut, ajouta-t-il, que la poſterité ſçache qu'une mer ſur laquelle les Venitiens ſont ſi puiſſans, doit leur être ſoumiſe comme la femme à ſon mari. Voilà l'origine de la cérémonie magnifique qui ſe fait tous les ans à Veniſe le jour de l'Aſcenſion. Elle ſe fait au port Sido: le doge, en préſence des ambaſſadeurs des têtes couronnées, monte ſur le Bucentaure; c'eſt une eſpéce de galère à deux étages, enrichie tout autour de ſculpture de bois doré: on étend deſſus un tapis de velours rouge cramoiſi, avec de larges bandes d'or & une crêpine de même qui regne à l'entour. Le doge monté ſur ce pompeux bâtiment, jette une bague d'or dans la mer, en diſant: Mer, nous vous épouſons en ſigne d'une véritable & perpétuelle ſouveraineté: *Deſponſamus te, mare, in ſignum veri perpetuique dominii.* An. J.C. 1177.

Otthon voulant faire ſervir la diſgrace à la converſion de ſon pere, demanda permiſſion de l'aller trouver; on le laiſſa aller ſur ſa parole: il parla ſi patétiquement à Frideric, qu'il le reconcilia avec le Pape & les Venitiens; & pour leur prouver la ſincerité de cette réconciliation il ſe rendit à Veniſe. La république envoya au-devant de lui ſix galères juſqu'à Ravenne. Etant entré dans Veniſe, il alla baiſer les pieds du pape, qui l'attendoit à la porte de l'Egliſe de S. Marc. Il y a dans toute cette hiſtoire bien des circonſtances conteſtées par les auteurs; je n'en garentis aucune, parce que je ne fais pas une diſſertation; je rapporte en ſimple hiſtorien ce qu'on a dit, ſans prendre aucun parti. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que les Venitiens ont tant fait de cas de la victoire de Sebaſtien Ziani, qui humilia un empereur & remit un pape ſur ſon thrône, qu'ils ſont venus à bout de faire écrire en

gros caracteres, dans la ſale royale du Vatican un abregé de cette hiſtoire en ces termes : *Alexander III. papa Friderici imp. iram & impetum fugiens, abdidit ſe Venetiis, cognitum & à ſenatu perhonorifice ſuſceptum Ottone imp. filio navali prælio à Venetis victo captoque, Fridericus pace facta ſupplex adorat, fidem & obedientiam pollicitur. Ita pontifici ſua dignitas Venetæ reipublicæ beneficio reſtituta an.* M.C.LXXVII. Le cardinal Baronius veut faire paſſer cette hiſtoire pour une fable. Urbain VIII. qui étoit de ſon ſentiment, fit ſupprimer cet éloge & effacer ce monument. La république de Veniſe en fut ſi vivement offenſée, que ſon ſucceſſeur Innocent X. rétablit cette inſcription, ce qui donna lieu à cette ingénieuſe paſquinade : *Quod Urbanus inurbaniter deleverat, Innocentius innocenter reſtituit.*

D'autres auteurs racontent autrement l'entretien du pape & de l'empereur à Veniſe. Ils diſent que Frideric ennuyé de vivre dans un divorce éclatant & ſcandaleux avec le pape Alexandre III. lui envoya une députation à Anagni pour lui propoſer un ſujet d'accommodement. Le pape reçut cette députation avec d'autant plus de joie, que la diviſion des deux puiſſances avoit des ſuites bien fâcheuſes pour la religion. Le ſouverain pontife pour travailler efficacement à réunir l'égliſe & l'empire, réſolut d'aller à Veniſe pour y conferer avec Frideric. Il s'embarqua ſur onze galères que lui envoya le roi de Sicile, & ſe rendit à Veniſe, où ſe rendit le doge Ziani, qui le reçut auſſi-bien que tout le peuple avec tous les honneurs dûs à ſa dignité. L'empereur s'y rendit auſſi quelque tems après : il y reçut l'abſolution du pape, ſe réconcilia avec lui, & lui rendit tous les reſpects qu'un enfant de l'Egliſe doit au ſucceſſeur de S. Pierre deſtiné pour la gouverner. Il eſt libre à chacun de croire ce qu'il voudra de ces hiſtoires.

Sebaſtien Ziani étant mort l'an 1178. ont mit à ſa place Aurie Malipieri. Pendant ſon gouvernement il y eut dans la Paleſtine quelques expéditions dont les Venitiens partagerent le ſuccès. Ce doge s'étant fait moine l'an 1192. Henri Dandolo fut élû après lui. Ce prince étendit fort loin les bornes de l'état. Il commença par diſſiper de petits orages

que des voiſins inquiets & jaloux excitoient dans le golfe adriatique : il les attaqua les uns après les autres, les battit & les mit à la raiſon ; mais ſa valeur & ſon génie furent employés à des exploits plus éclatans. La cinquiéme Croiſade en fut l'occaſion. Les princes Chrétiens s'étant ligués pour la guerre ſainte, réſolurent le voyage du levant par mer, pour éviter les longueurs & les périls qu'on avoit eſſuyés aux guerres précédentes dans les voyages de terre. L'armée Chrétienne s'aſſembla à Veniſe. Les Venitiens ſollicités de s'y joindre, An. J.C. 1202. & attentifs à mettre à profit les occaſions, promirent d'entrer dans cette ligue ſacrée, aux conditions qu'ils partageroient également les conquêtes, & qu'on leur aideroit à reprendre Zara, ville de Dalmatie, tant de fois révoltée contre la république. Ces conditions accordées, comme je l'ai déja dit au ſujet des Croiſades, ils fournirent 50 galères & près de 200 vaiſſeaux de charge pour tranſporter les vivres & les ſoldats. Le doge malgré ſon grand âge & ſes indiſpoſitions voulut être du voyage : il ſe croiſa & partit le premier de tous, le reſte de l'armée mit à la voile le lendemain 8 d'Octobre : cette flotte qui étoit compoſée de plus de 300 vaiſſeaux, alla mettre le ſiége devant Zara qui ſe rendit à compoſition, après s'être défendue avec beaucoup de courage. Comme l'hiver étoit fort avancé, les troupes prirent leurs quartiers ſur les côtes. Pendant que cette armée tranquille attendoit le moment favorable de faire éclore ſes projets, l'empire grec étoit fort brouillé. L'ambitieux Alexis, non content de s'être emparé du thrône d'Iſaac ſon frere lui avoit encore fait crever les yeux & l'avoit enſuite fait jetter dans une obſcure priſon. Alexis fils d'Iſaac, âgé ſeulement de 12 ans, mais qui avoit la prudence d'un âge plus avancé, ayant échapé à la cruauté de ſon oncle, vint implorer le ſecours des princes Chrétiens ; ſur ſes ſollicitations l'armée confédérée forma le deſſein d'aller aſſiéger Conſtantinople : elle prit la route de Calcédoine, où elle arriva le 24 du mois de Juin. Tout ce qui ſe paſſa dans cette grande An. J.C. 1203. entrepriſe eſt exactement décrit dans la marine des empereurs Grecs. Les François & les Venitiens après s'être emparé de Conſtantinople en partagerent toute l'autorité.

Baudouin, comte de Flandres, fut élû empereur, & Thomas Morosini patriarche. Les Venitiens reçurent encore les isles de la mer Egée pour prix de leur valeur & des services qu'ils avoient rendus dans cette guerre. Ils acheterent aussi l'isle de Candie du Marquis de Monferrat. Le doge Dandolo après avoir acquis beaucoup de gloire dans cette expédition, mourut à Constantinople l'an 1205.

Après la mort de Dandolo, Pierre Ziani, fils de Sebastien Ziani, fut fait doge. Pendant les guerres de Constantinople, une infinité de corsaires couroient la Méditerranée & la désoloient : ils s'étoient fait des lieux de refuge de plusieurs petites isles des mers d'Ionie & Egée. La république pour remédier à ces desordres, permit aux riches particuliers d'armer des vaisseaux à leurs dépens, & de s'emparer de ces isles pour les posseder en propre. Elle envoya en même tems une flotte de 30 galères pour s'emparer des plus considérables. Cette flotte prit un fameux pirate avec neuf galères qu'il commandoit ; elle reprit Corfou, se saisit de Modon & d'autres places de la Morée, & donna la chasse à tous les corsaires : elle fraya ainsi le chemin aux differens particuliers, qui allerent s'emparer pour leur utilité & au nom de la république de Naxos, Paros, du Negrepont, & de plusieurs autres isles.

Après toutes ces expéditions la république se trouva de plus grandes affaires sur les bras. Elle étoit alors en possession de Candie ; mais les Genois jaloux de la puissance de Venise, résolurent de lui enlever cette isle ; & comme ils sçavoient que ses habitans étoient d'un esprit inquiet, changeant, & naturellement porté à la révolte, ils n'épargnerent rien pour la leur inspirer & pour les engager à secouer le joug de la république ; mais les Venitiens mirent aussi-tôt en mer une puissante armée, qui alla reconquérir l'isle & toutes les places qui en dépendoient. A peine les Venitiens eurent-ils remis le calme dans Candie, qu'il s'y éleva de nouveaux troubles qu'y susciterent des Grecs séditieux. La république y envoya six galères & six gros vaisseaux de guerre, qui aux approches de Candie coulerent à fond trois navires Genois & en mirent beaucoup d'autres en fuite. Cette isle

pendant

pendant tout le regne de Pierre Ziani, fut la miſerable proie des factieux qui y fomentoient toujours la diviſion. Ce doge ſe démit volontairement de ſa dignité l'an 1228. Jacques Tiepolo lui ſuccéda.

Pendant que Tiepolo fut en place, l'iſle de Candie continua d'être agitée par des troubles occaſionnés par l'inconſtance naturelle des Candiots, & par les projets ambitieux des Grecs. Les habitans de l'iſle de Candie réſolus de ſecouer le joug des Venitiens, appellerent à leur ſecours Jean Ducas, ſurnommé Vatace, gendre du fameux Theodore Laſcaris, à qui il ſuccéda à l'empire des Grecs, établi à Nicée. Ducas qui avoit formé le deſſein d'enlever aux Latins toutes les conquêtes dont ils jouiſſoient au levant, ſe prêta ſans peine à l'inconſtance des Candiots; & pour favoriſer leur rébellion, il leur envoya 33 galères. Il y eut dans toute l'iſle bien des révolutions, & des villes tantôt perdues, tantôt reconquiſes; mais la prudence des Venitiens ſoutenue par leur bravoure, calma tous ces troubles. Ducas qui n'avoit nourri la diviſion dans l'iſle que pour s'en emparer, ayant manqué ſon coup, porta ſes vûes ſur Conſtantinople, & fit de grands préparatifs pour s'en rendre le maître. Jean comte de Brienne, qui en avoit été fait gouverneur, à cauſe de la grande jeuneſſe de l'empereur Baudouin II. implora le ſecours des Venitiens, qui envoyerent à Conſtantinople une flotte de 25 galères. Les Venitiens trouverent la ville aſſiégée par mer & par terre: l'armée navale des Grecs les ayant apperçus, ſe retira le long du rivage à l'abri des côtes & de l'armée de terre qui y étoit campée. Les Venitiens tomberent bruſquement ſur les vaiſſeaux des Grecs, & les attaquerent avec tant de hardieſſe & de furie, qu'ils furent d'abord ébranlés & rompus. Ils ſçurent habilement profiter de ce premier avantage: ils prirent 24 galères ennemies, mirent le reſte en fuite, & à la vûe de l'armée de terre ils entrerent victorieux dans la ville. La flotte Venitienne s'en retourna à Veniſe, où elle fut reçue avec de grands applaudiſſemens. Jean Ducas, quoiqu'humilié par ſa défaite, reprit courage dès qu'il ſut le départ de la flotte Venitienne, il envoya 25 galères accompagnées de pluſieurs autres petits bâtimens

pour recommencer le ſiége de Conſtantinople ; mais Jean Michieli, Podeſtat de la république à Conſtantinople, ſortit du port avec 16 galères qui le gardoient, & alla attaquer les Grecs avec une vivacité à laquelle ils ne s'attendoient pas ; il les mit en déroute après leur avoir pris 10 galères, ou ſelon d'autres 21.

Les Venitiens eurent en Italie des occupations plus ſérieuſes. L'empereur Frideric eut de grands démêlés avec le pape Gregoire IX. Les excommunications étoient employés d'un côté & les ſoldats de l'autre. Le ſouverain Pontife ne comptoit cependant pas tellement ſur la puiſſance qu'il avoit reçûe de Dieu, qu'il n'employât celle des hommes ; & s'il ordonnoit beaucoup de prieres, il faiſoit auſſi marcher beaucoup de négociateurs pour ſe ménager ſurtout l'appui & le ſecours des Venitiens. Ils envoyerent 25 galères dans la Pouille, ſous la conduite de Jean Tiepolo, fils du doge, qui avec cette flotte s'empara de toutes les villes de cette province qui avoient embraſſé le parti de Frideric, il mit en déroute ſes galères, & brûla dans le port de Manfredonia le plus grand de ſes vaiſſeaux, qui étoit monté de 1000 ſoldats.

Les Venitiens eurent encore une autre occaſion d'armer contre l'empereur. Le pape Gregoire IX. les avoit reconciliés avec les Genois, & ils avoient contracté enſemble une alliance dans laquelle ils s'étoient promis des ſecours réciproques ; mais les Genois & les Piſans ſe faiſoient la guerre à toute outrance. Ceux-ci avec les puiſſans ſecours qu'ils avoient reçus de Frideric, mirent 100 galères en mer pour aller attaquer leurs adverſaires. Les Genois allarmés d'un armement ſi conſidérable, demanderent du ſecours aux Venitiens leurs alliés : la république leur envoya auſſi-tôt 60 galères ſous la conduite d'André Tiepolo, fils du doge ; il fit voile en diligence pour fortifier l'armée des alliés ; mais il arriva trop tard, on avoit livré bataille, & les Genois avoient remporté la victoire. André retourna à Veniſe, & en paſſant il punit la ville de Pole qui s'étoit révoltée contre la république.

Voilà à peu près ce qui ſe paſſa ſous le regne de Jacques

Tiepolo, qui mourut l'an 1248. Marin Morosini lui succéda, & regna 4 ans, pendant lesquels il ne se passa rien de considérable sur mer. Il mourut l'an 1252. Reynier Zene fut son successeur. La république eut pendant le regne de ce doge de grandes affaires dans la Palestine, en Grece & avec les Genois. Ces deux nations célebres par leurs longues inimitiés & par neuf guerres qui avoient duré plus de 300 ans, se brouillerent sous le regne de ce doge, & voici quelle en fut l'occasion. An J.C. 1248. An. J.C. 1252.

Les Chrétiens s'étant emparés de Jerusalem & d'une partie de la Syrie, les Venitiens & les Génois qui avoient favorisé ces conquêtes par leurs forces navales, eurent une Eglise commune dans la ville de Ptolemaïde. Ce lieu saint où ils se réunissoient pour prier, devint bien-tôt pour eux un sujet de division. Chacun voulut s'ajuger la propriété de ce temple. Le pape Alexandre IV. crut pouvoir tout calmer en décidant que le service étant commun entre ces deux nations, le lieu le devoit être aussi ; mais les Genois qui ne vouloient point de partage se voyant favorisés du gouverneur, se saisirent de l'Eglise & s'y fortifierent. Les Venitiens piqués de la conduite des Génois envoyerent 13 de leurs galères pour forcer le port de Ptolemaïde, ils y prirent 23 vaisseaux de charge & deux galères qui appartenoient aux Génois, & les brûlerent ; ils entrerent dans la ville, assiégerent l'Eglise & s'en emparerent. Les Génois étonnés de cette irruption subite, armerent promptement à Tyr 32 galères qui chercherent en vain la flotte Venitienne pour la combattre, parce qu'elle avoit fait voile du côté de Constantinople. Le bruit de ces hostilités vola bientôt en Italie, & y réveilla la jalousie & l'animosité des deux nations. On arma à Genes cinquante vaisseaux qu'on envoya en Syrie : on en fit partir 25 de Venise, & les Venitiens de Ptolemaïde en armerent 50 de differentes grandeurs. Les deux flottes se chercherent avec un desir égal de se vanger : l'une vouloit soutenir sa gloire, l'autre réparer sa honte. Elles se trouverent, se mirent en bataille & s'attaquerent entre Tyr & Ptolemaïde : le combat fut sanglant ; les Venitiens triompherent ; ils prirent ou coulerent à fond une grande An. J.C. 1257.

partie des vaiſſeaux ennemis ; ils retournerent victorieux à Ptolemaïde, ſuivis des galères captives. Les débris de l'armée Genoiſe ſe retirerent dans le port de Tyr.

Le pape Alexandre entreprit de pacifier ces deux nations & d'éteindre la haine qui les diviſoit ; mais il ne put jamais que l'aſſoupir : elle trouva une occaſion de ſe réveiller dans les affaires de la Gréce. Michel Paléologue s'étoit emparé de Conſtantinople après en avoir chaſſé Baudouin II. dernier empereur François. Les Venitiens pour donner des bornes à ſon ambition, & pour couvrir les iſles qu'ils poſſédoient en Gréce, y envoyerent 18 galères ſous la conduite de Marc Michieli. Ce général alla faire trembler Paléologue juſques dans Conſtantinople, & auroit pris la ville, ſi les Génois, par jalouſie, n'avoient déconcerté ſes projets en prêtant à Paléologue l'armée navale qu'ils avoient en Syrie. L'empereur raſſuré par ce ſecours, penſa à s'affermir davantage ſur ſon trône en reculant les bornes de ſon empire du côté de la Morée ; c'étoit le moyen d'écarter les Venitiens ennemis trop voiſins & trop dangereux. Les Venitiens informés de ſes deſſeins ſe mirent en état de les traverſer : ils augmenterent leurs forces navales de 37 galères ; elles furent encore groſſies par pluſieurs vaiſſeaux qui partirent les uns après les autres pour aller joindre l'armée. Celle des Grecs & des Génois étoit de 60 vaiſſeaux. Les deux armées ſe rencontrerent dans la mer de Theſſalonique : elles furent quelques tems en préſence, & n'oſoient s'attaquer. Celle des deux nations étoit la plus forte, celle des Venitiens étoit la plus réſolue : elles ſe retirerent ſans combattre, les Grecs ne voulant point attaquer des ennemis fiers des victoires qu'ils avoient remportées ; & les Venitiens ne voulant point hazarder leur fortune contre le plus grand nombre, l'hiver obligea les deux armées de ſe retirer.

Au Printems ſuivant Gilbert d'Andolo partit de Veniſe avec 32 galères ; il rencontra l'armée ennemie & l'attaqua. Le combat animé par la vengeance fut très-âpre au premier choc, mais il ne fut pas long ; les Génois le terminerent en fuyant : ils n'y perdirent que quatre vaiſſeaux.

L'animoſité des Venitiens & des Genois qui éclatoit ainſi

aux environs de la mer Egée, ne paroiſſoit pas moins dans la Syrie où ces deux nations entraînoient dans leur querelle tous les Chrétiens, qui alors prenoient parti au hazard, les uns par inclination, d'autres en ſuivant la loi du plus fort. Les Venitiens étoient maîtres de Ptolémaïde, & les Génois de Tyr. Ces deux villes conquiſes par le ſang de tant de Chrétiens étoient en proye à la haine des Chrétiens mêmes; & les habitans commençoient à douter s'il leur étoit plus avantageux d'être ſous le joug de Mahomet ou ſous celui de Jesus-Christ. Les Venitiens vers la quatriéme année de cette guerre envoyerent en Syrie 55 galères, ou ſelon d'autres 37, pour faire le ſiége de Tyr: elles prirent un gros vaiſſeau Génois à la vue de la place, elles ſe jetterent dans le port, & crurent forcer la ville; mais elle fut défendue par la vigilance & le courage du gouverneur. Les Génois qui ne s'endormoient pas ſur ces hoſtilités enleverent à la ſortie du golfe Adriatique, 10 vaiſſeaux marchands Venitiens convoyés par un gros vaiſſeau de guerre. Les Venitiens ne tarderent pas à ſe vanger; ils firent partir Jacques Dandolo avec 7 galères: Dandolo en prit d'autres ſur ſa route, & ſe fit une flotte de 27 galères: il fit voile vers la Sicile, où il ſe ſaiſit de trois galères Génoiſes. La nouvelle de cette priſe fut bien-tôt portée à Genes, d'où l'on fit partir 28 galères; elles prirent la route de la Sicile, & trouverent les Venitiens devant Trapani: on ſe mit en bataille: les deux partis étoient égaux en force, & le déſir de la gloire leur donnoit encore une nouvelle vigueur, car ils alloient combattre à la vûe des Siciliens dont ils vouloient mériter les ſuffrages & les applaudiſſemens. On combattit long-tems ſans que la victoire ſe déclarât; mais enfin les Génois ſuccomberent; ils furent entierement défaits, 24 de leurs galères furent priſes, le reſte fut brûlé ou coulé à fond, & tous les hommes furent ou pris, ou tués, ou noyés.

Cette victoire qui couta cher aux Venitiens, leur procura cependant de grands avantages; Paléologue étonné de leur puiſſance, fit avec eux une tréve de cinq ans, & abandonna le parti des Génois, il les croyoit abbatus; mais ils n'étoient qu'affoiblis: le deſir de ſe vanger les rani-

ma un peu ; ils chagrinerent les Venitiens par quelques hoſtilités dont le ſuccès fut heureux, ils leur prirent quelques vaiſſeaux richement chargés, & ſurprirent la Canée dans l'iſle de Candie. Les Venitiens qui ne vouloient laiſſer aux Génois le plaiſir d'aucun avantage, envoyerent à Ptolémaïde 23 galères ſous la conduite de Marc Grandenighi, avec ordre de mettre tout en œuvre pour humilier l'orgueil des Génois qui étoient devenus un peu fiers à cauſe des petits avantages qu'ils avoient remportés. Marc trouva les Génois entre Tyr & Ptolemaïde, avec 28 galères. Les Génois furent encore battus & perdirent cinq galères.

Reinier Zene mourut l'an 1268. Laurent Tiepolo lui ſucceda, il étoit fils de Jacques du même nom. Au commencement de ſon regne le pape Clément IV. fit quelques tentatives pour amener les Venitiens & les Génois à un accommodement ; mais il n'y eut que Philippe III. roi de France, qui put faire réuſſir une entrepriſe auſſi difficile. Ce monarque leur fit propoſer une tréve qui fut heureuſement acceptée des deux partis. Tiépolo décéda l'an 1275, dans la ſixiéme année de ſon gouvernement. Jacques Contarini fut mis à ſa place. Les commencemens de ſon regne ne furent pas marqués par de grandes expéditions ſur mer ; mais dans la ſuite les Venitiens ayant armé pour calmer les révoltes des Iſtriens, ils en vinrent à bout. Ils eurent un peu plus de peine à ſoumettre les habitans d'Ancône : cette ville à l'occaſion de quelques impots donna de l'inquiétude à la république de Veniſe, qui envoya contr'elle 26 galères & pluſieurs vaiſſeaux de charge. Cette flotte attaqua le port, & fut repouſſée. La tempête ſe joignant à la valeur des habitans d'Ancône, maltraita fort les vaiſſeaux Venitiens, pluſieurs furent jettés ſur le rivage, 7 ſe briſerent contre des rochers, & le reſte prit le large. Les Venitiens firent partir un nouveau renfort pour réparer le dommage cauſé par la tempête. Les habitans d'Ancône en ayant eu avis, armerent des galères à la Venitienne ſur leſquelles ils arborerent le pavillon de la république, & allerent ainſi au devant du ſecours. Le commandant Venitien peu fait aux ruſes de guerre, donna dans le piége, il alla ſe joindre aux vaiſſeaux déguiſés qui prirent deux des ſiens, & les em-

menerent à Ancône. Les Venitiens réſolus de dompter l'opiniatreté d'Ancône, envoyerent de nouvelles forces pour l'aſſiéger. Les habitans qui redoutoient le reſſentiment des Venitiens employerent la mediation de Nicolas III. mais elle ne leur fut d'aucune utilité, parce que ce pape s'étoit mal conduit avec les ambaſſadeurs de la république. Les habitans déſeſperant d'avoir une iſſue favorable dans cette guerre, firent leur paix avec les Venitiens.

Contarini ne pouvant plus vaquer aux affaires publiques à cauſe de ſon grand âge, ſe démit de ſa charge, l'an 1280. Elle fut donnée à Jean Dandolo. Sous le gouvernement de ce doge les Venitiens firent un dernier effort pour conſerver la Syrie aux Chrétiens; mais leurs efforts furent inutiles; la ville de Ptolémaïde fut priſe par les Infideles, & toutes les eſperances des Chrétiens s'évanouirent. Dandolo mourut dans la dixiéme année de ſon gouvernement, l'an 1290. Il eut pour ſucceſſeur Pierre Gradenighi. Ce fut ſous ce doge qu'on vit renaître entre les Venitiens & les Génois ces anciens démêlés que la jalouſie avoit enfantés, & que des fleuves de ſang n'avoient pû éteindre. Ces deux peuples rivaux conſervoient toujours une animoſité réciproque, qui éclata enfin avec la même fureur qu'auparavant. Voici quelle en fut l'occaſion.

Les Génois avoient conſidérablement affoibli les Piſans; ils avoient enlevé Livourne, comblé ſon port, & pris 50 galères. Les Venitiens réveillés par le bruit des avantages des Génois prirent la réſolution de ſecourir & de vanger les Piſans leurs anciens alliés, ils mirent en mer 66 galères (quelques hiſtoriens diſent moins) ſous la conduite de Roger Moroſini; elles firent voile vers Conſtantinople, où elles prirent d'emblée Pera, poſſedée & fortifiée par les Génois avec quelques autres places voiſines. L'année ſuivante les Venitiens envoyerent encore dans le Pont-Euxin 25 galères qui s'emparerent de Caffa dans la Cherſonnèſe Taurique, qui appartenoit encore aux Génois. Ceux-ci ne demeurerent pas tranquiles ſur les conquêtes des Venitiens. Ils armerent 70 galères qu'ils mirent ſous la conduite de Lampade Doria. Ce général, pour obliger les Venitiens à quitter la mer An J.C. 1298.

Noire, entra dans le golfe Adriatique. Les Venitiens voyant leur capitale en danger, firent les derniers efforts pour détourner l'orage qui les menaçoit : ils mirent en mer une flotte de 95 galères, qui trouva celle des Génois devant l'iſle de Corfou. Les Vénitiens tant de fois victorieux des Génois, ſe flattoient d'en triompher encore. Les Génois honteux de leurs diſgraces paſſées, marchoient avec la pleine confiance qu'ils alloient cette fois effacer leurs anciens affronts. Dans ces diſpoſitions on livra le combat. Bientôt les hurlemens des matelots & des ſoldats qui s'animoient mutellement ; le choc furieux des vaiſſeaux qui ſe briſoient les uns contre les autres rempliſſoient l'air d'un bruit afreux. Au commencement aucun des deux partis n'eut d'avantage ; ce ne fut qu'après un horrible carnage que la victoire qui avoit ſi ſouvent favoriſé les Venitiens, ſe déclara enfin pour les Génois. Ceux-là furent défaits, & leur armée navale périt entierement. Les hiſtoriens détaillent différemment cette bataille ; mais comme il n'eſt pas aiſé de démêler ce que la paſſion a inſeré dans les recits, je me contente de rapporter l'action en général, & de parler de ce qu'elle a de plus conſtamment vrai. J'ajoûterai cependant que M. Amelot de la Houſſaye dans ſon hiſtoire du gouvernement de Veniſe, aſſure que dans cette journée, Doria brûla 67 galères de la flotte Venitienne, en prit 18, & fit 7000 priſonniers, parmi leſquels ſe trouva le général André Dandalo.

Après la bataille de Corfou, les Venitiens, pour empêcher l'ennemi triomphant de tirer tout l'avantage de ſa victoire, rétablirent promptement leurs forces navales ; ils envoyerent 25 galères du côté de la mer Egée, pour mettre à couvert les places maritimes qu'ils poſſedoient de ce côté là. Cette flotte fut attaquée par les Génois au détroit de Gallipoli ; après un combat cruel les Venitiens furent encore battus ; ils perdirent 16 galères, & le reſte ſe ſauva. Les Génois profitant de leur victoire allerent s'emparer d'une place dans l'iſle de Candie.

Ces deux nations s'affoiblirent tellement par la guerre qu'elles ſe firent, que, à cauſe de leur épuiſement, elles furent contraintes de faire la paix.

Les

Les Venitiens pour ſe faire payer d'une ſomme que leur devoit l'empereur Paléologue, que celui-ci refuſoit de leur payer, envoyerent du côté de Conſtantinople 27 galères, ſous le général Juſtiniani, qui fit de grands ravages à Pera, & tout le long de la côte maritime : il enleva auſſi pluſieurs vaiſſeaux Grecs. Paléologue ſurpris de l'attaque des Venitiens leur envoya l'argent qu'il leur devoit, & fit ſa paix avec eux.

Le doge étant mort l'an 1302, il eut pour ſucceſſeur Marin George, à qui ſuccéda Jean Souvance. Il s'en fallut peu que la guerre ne ſe ralluma ſous le regne de ce dernier entre les Venitiens & les Génois. Ceux-ci inſulterent les Venitiens du côté de Pera. On étoit près d'en venir aux mains, mais les Génois qui avoient tort dans cette circonſtance, ayant fait une réparation, la querelle fut aſſoupie. Le doge mourut l'an 1329. François Dandolo prit ſa place : il ne ſe paſſa rien de conſidérable pendant ſon regne : il mourut l'an 1339. Barthelemi Gradenic lui ſuccéda, mourut l'an 1342, & eut pour ſucceſſeur André Dandolo. Ce doge qui n'avoit que 36 ans quand il fut élû, avoit l'eſprit orné & cultivé par les belles lettres : il a écrit pluſieurs hiſtoires avec beaucoup d'élégance, entr'autres celle de ce qui étoit arrivé à Veniſe juſqu'à ſon tems : il mérita par ſes beaux ouvrages l'eſtime, l'amitié & les applaudiſſemens de Petrarque. Comme Zara fut repriſe pour la derniere fois ſous ce doge, je vais rapporter de ſuite les differens mouvemens que ſes fréquentes révoltes ont occaſionnés, afin qu'on ait ſous un ſeul point de vûe, toutes les expéditions maritimes des Venitiens contre cette ville rebelle.

Zara capitale de la Dalmatie eſt ſituée au 44. deg. 30. m. de latitude, & au 39. d. 10. m. de longitude. Elle eſt toute entourée des eaux de la mer, & ne tient à la terre que par un pont levis. Elle eſt appellée en Latin *Iadera*, d'un fleuve voiſin qui va tomber dans le golfe Adriatique :

Et tepidum in molles zephiros excurrit Iader.

Ses habitans fameux par leur inconſtance & leurs rébellions, furent les premiers de toute la Dalmatie qui ſe ſoumirent aux Venitiens ; mais auſſi prompts à changer de maîtres qu'à

s'en donner, ils ſe mirent après ſous l'autorité d'un ſeigneur de Croatie ; d'autres diſent qu'ils ſe donnerent à Salomon roi de Hongrie. Dominique Contarini doge alors, mit en mer une puiſſante armée avec laquelle il alla aſſiéger Zara & la prit. Cette ville ainſi conquiſe étoit continuellement tentée de ſecouer un joug qu'elle ne portoit que par force : elle ſuivit ſon penchant, chaſſa le gouverneur Venitien, & ſe livra à Coloman roi de Hongrie. Le doge Ordelaphus qui étoit dans la treiziéme année de ſon regne, ayant appris la mort de Coloman, profita de l'occaſion, il alla avec une flotte nombreuſe ſoumettre Zara & les places de la Dalmatie qui avoient ſuivi ſon exemple. Dominique Michieli ſon ſucceſſeur ramenant de la Syrie ſon armée victorieuſe, apprit en rangeant la côte de la Dalmatie que Zara s'étoit encore révoltée ; il la prit & la ruina preſqu'entierement. Les habitans de cette ville rebelle furent punis, mais ils ne ſe corrigerent pas : Ils reçurent une garniſon de Bela roi de Hongrie, & ſe mirent ſous ſa protection. Les Venitiens plus piqués d'honneur que d'interêt dans la conſervation d'une ville qui leur étoit à charge par ſes révoltes, envoyerent une puiſſante armée navale pour la ſoumettre : elle fut aſſiégée, mais la garniſon s'étant bien défendue, on fut obligé de ſe retirer. Les Venitiens remirent à une occaſion plus favorable l'humiliation de Zara : ils la trouverent dans la cinquiéme Croiſade. Les princes Chrétiens s'étant rendus à Veniſe pour aller de-là contre les Infideles, les Venitiens engagerent l'armée Chrétienne à leur prêter ſon ſecours pour reprendre Zara. Ainſi cette armée ſainte, comme on l'appelloit alors, fut obligée de ſervir d'abord la paſſion des Venitiens. Toutes les forces des Chrétiens réunis parurent devant Zara ; on croyoit l'emporter d'emblée, mais on y trouva plus de réſiſtance qu'on ne penſoit ; car la ville étant bien pourvûe d'hommes & de vivres, le ſiége fut long, mais enfin il fallut céder au grand nombre, Zara fut forcée, & dès qu'elle fut priſe on la démantela du côté de la mer.

Toutes ces révolutions ne firent que des impreſſions peu efficaces ſur l'eſprit des habitans de Zara. Cette ville toujours portée à la révolte profita du tems des grandes

affaires de la république pour ſe ſouſtraire à ſa domination. Les Venitiens auſſi attentifs à la réduire ſous leur joug qu'elle étoit prompte à le ſecouer, envoyerent des troupes pour la ſoumettre ; mais ils furent trahis par un Eſpagnol, à qui ils avoient confié leur cavallerie, ce qui rendit le ſiége fort long. Zara fut cependant priſe par le doge Souvance ; mais la modération dont il uſa à l'égard des habitans ne ſervit qu'à entretenir dans leur eſprit le goût de la révolte.

Ce peuple inquiet ne fut pas long-tems ſans faire de nouveaux mouvemens ; il offrit ſon port, ſa ville, & tout ce qui en dépendoit à Louis roi de Hongrie. Les Venitiens avertis de ces négociations ſecrettes, envoyerent d'abord 5 galères à Zara, pour y prendre le gouverneur qui auroit pû être la premiere victime des Zarentins. Cette eſcadre fut fortifiée par d'autres vaiſſeaux, & on fit le ſiége de Zara par mer & par terre : la place fut preſſée parce qu'on apprit que le roi de Hongrie approchoit avec une puiſſante armée pour la ſecourir. On conſtruiſit des ponts par le moyen deſquels on pouvoit aller des galères ſur les murs ; on battoit en même-tems les murailles par terre avec des machines : on donna un aſſaut général ; mais les habitans qui ſe battoient en déſeſpérés, repouſſerent les Venitiens. Le roi de Hongrie arriva avec ſon armée : il alla d'abord attaquer le camp des Venitiens qui le reçurent avec un grand courage. Le commandant des galères Venitiennes comprit par un bruit extraordinaire que les troupes de terre étoient aux priſes, ce qui l'engagea à faire deſcendre ce qu'il avoit de ſoldats à la réſerve de ceux qui étoient néceſſaires pour garder ſes galères ; il en compoſa un bataillon qui en ranimant le courage des Venitiens, ébranla celui de leurs ennemis, de façon que la victoire qui juſqu'alors avoit été en balance, ſe déclara enfin pour les Venitiens. Il y eut dans cette action un horrible carnage des Zarentins & des Hongrois. Louis après ſa déroute reprit le chemin de Hongrie ; mais ſon départ fut plutôt une fuite qu'une retraite. Les Venitiens victorieux, retournerent au ſiége, qu'ils pouſſerent avec plus de vigueur qu'auparavant ; ils briſerent la chaîne qui fermoit le port & prirent la ville. Elle fut repriſe quelques années après par Ladiſlas roi de

Naples, qui prenoit auſſi la qualité de roi de Hongrie; mais ce Prince ayant été informé que les plus grands ſeigneurs de Naples tramoient une conſpiration, il vendit Zara aux Venitiens avec toutes ſes appartenances, pour la ſomme de cent mille écus.

Il faut reprendre maintenant la marine de Veniſe, & voir ce qui s'eſt paſſé ſous le gouvernement du doge André Dandolo, qui avoit repris Zara après ſa ſeptiéme rébellion. On a pû remarquer par tout ce que nous avons dit, juſqu'à quel point étoit montée l'animoſité réciproque de Genes & de Veniſe. Ces deux Villes jalouſes ſe diſputoient l'empire de la Méditerranée, & elles ſe faiſoient réciproquement tout le mal poſſible. Il ſembloit qu'à meſure que leurs forces diminuoient leur antipathie augmentoit; & quand elles paroiſſoient vouloir reprendre une nouvelle vigueur, ce n'étoit que pour ſe donner de nouvelles marques de haine. C'eſt ce qui parut ſous le doge Dandolo. La haine des deux villes qui avoit paru un peu aſſoupie, ſe réveilla tout à coup. Voici quelle fut l'occaſion de cette troiſiéme guerre Liguſtique, comme l'appellent quelques auteurs. Les Genois qui poſſedoient quelques places ſur les côtes du Pont-Euxin, voulurent faire ſeuls le commerce ſur cette mer; ils n'y voyoient qu'avec chagrin les marchands Venitiens; ils les inquiétoient quelquefois ſourdement, d'autres fois à découvert. Ces petites étincelles de jalouſie cauſerent inſenſiblement un grand incendie. Les Genois ne gardant plus de meſures, attaquerent en ennemis déclarés des vaiſſeaux Venitiens qui ſe retirerent avec perte du côté de Caffa. La république de Veniſe envoya demander à celle de Genes une réparation de l'inſulte & du dommage faits à ſes ſujets. Le refus qu'on en fit fut regardé comme une déclaration de guerre. Les Venitiens raſſemblerent à la hâte des galéres de Candie, de Dalmatie, du Negrepont & du golfe Adriatique au nombre de 35. Cette flotte étant en pleine mer, fut jettée par la tempête au port de Cariſte, bourg de l'iſle de Negrepont, où elle trouva à l'ancre 14 galéres Genoiſes richement chargées.

Le général Venitien ne voulant pas laiſſer échaper une

occaſion ſi favorable à la vengeance de la république, les fit enveloper ; & pour les battre par mer & par terre, il fit deſcendre une partie de ſes troupes. Les Genois aſſaillis de toutes parts, uſerent de ruſe au défaut de la force : ils appareillerent comme s'ils avoient voulu forcer leurs ennemis tout ſupérieurs qu'ils étoient ; & à la vûe des Venitiens étonnés d'une action ſi hardie, ils firent partir quatre galères qui prirent le large par l'endroit le moins défendu. Moroſini, un des principaux officiers de la flotte, lâcha une de ſes galères après la cinquiéme qui vouloit ſuivre les autres, celle-ci fut priſe. Les autres qui étoient effrayées ne purent pas tenir une route certaine, elles allerent heurter contre des écueils & des rochers ; les Venitiens qui les pourſuivoient s'en emparerent facilement. Comme elles étoient chargées de marchandiſes précieuſes, les ſoldats ſe jetterent dedans, pour les piller malgré la défenſe qu'on leur en avoit faite. Le général Venitien voyant que les quatre galères ſe ſauvoient à la faveur de l'avidité de ſes ſoldats, fit mettre le feu à cinq galères ennemies qui n'étoient pas encore pillées ; mais malgré toutes ces précautions, les quatre galères ſe ſauverent. Elles ſe joignirent à ſix autres commandées par Philippe Doria, qui pour venger la perte des Genois brûla & ſaccagea l'iſle de Negrepont & ſe ſaiſit de Chio. An. J.C. 1350.

Ces avantages remportés de part & d'autre ne ſervoient qu'à ranimer la fureur des deux nations. Les Venitiens firent une ligue avec le roi d'Arragon & les Grecs. Leur armement n'étoit alors que de 40 galères, le roi d'Arragon leur en donna 30, ſous la conduite de Ponce, & les Grecs 40. Aux approches de l'armée confédérée, celle des Genois qui étoit de 64 navires ſe retira du côté de Pera : s'y voyant ſuivi de près par ſes ennemis & ſe trouvant dans la néceſſité de combattre, elle ſe ménagea l'avantage du lieu n'ayant pas celui du nombre ; elle s'écarta de la pleine mer pour n'être point envelopée, & ſe mit en bataille dans un lieu étroit, où la multitude des vaiſſeaux étoit inutile : elle avoit de front les Venitiens & les Arragonois, & les Grecs la prenoient en flanc. Toutes ſes forces étant réunies & en état d'agir, elle ſe trouva alors avoir beaucoup d'avantage ſur

celles des ennemis qui étoient partagées & qui ne pouvoient pas agir de toutes parts. Les Grecs furent ébranlés du premier choc & s'enfuirent. Les Genois n'ayant plus à combattre que contre les Venitiens & les Arragonois, le combat devint très-opiniâtre, & l'on ſe battit près de deux heures, ſans qu'aucun des deux partis pût ſe flatter d'avoir l'avan-
An. J.C. 1352. tage. Sur le ſoir il s'éleva un vent de midi contraire aux Genois, qui auroit dû les obliger à ſe retirer ; mais leur courage leur fit mépriſer les obſtacles, ils tinrent ferme contre leurs ennemis & contre les vents. L'opiniâtreté ſe joignit à la valeur dans les deux partis, le combat fut ſoutenu malgré l'obſcurité qui le rendit effroyable. Les plaintes des mourans, les gémiſſemens des bleſſés, les hurlemens des ſoldats, le choc des galères joints à l'horreur des ténebres, étoit quelque choſe de bien affreux. Pendant ce combat nocturne, toutes les galères mêlées s'entrechoquoient indifféremment, l'allié & l'ennemi étoient confondus, la mort voloit de toutes parts, & on la recevoit ſouvent de ſon ami. Comme on étoit en hiver, la nuit fut longue & le carnage horrible.

Le lendemain matin le jour naiſſant éclaira le plus affreux ſpectacle qu'on ait jamais vû ; le canal étoit couvert de dards & de fléches, de débris de vaiſſeaux, de corps flottans, de rames briſées, de galères errantes au gré de la mer, & d'hommes qui lutoient contre les flots. Chaque parti fut alors en état de connoître la perte qu'il avoit faite. Le général Arragonois ayant été tué ſes troupes ſe retirerent ; les Venitiens extrémement affoiblis par la perte d'un grand nombre de leurs plus braves ſoldats, prirent le même parti. Le champ de bataille reſta aux Genois. Ils remporterent dans cette occaſion une victoire ſanglante, & d'autant plus glorieuſe qu'ayant à ſe défendre contre trois nations confédérées, ils avoient encore été obligés de combattre contre le vent & contre la mer. Les auteurs qui parlent de cette action ſont preſque tous paſſionnés : les Grecs, qui s'y comporterent en lâches, diſent qu'ils y ont fait des actions héroïques, Surita Eſpagnol, aſſûre que les Arragonnois remporterent la victoire : les Venitiens & les Genois ſont plus

ſinceres ; les premiers avouent qu'ils perdirent la bataille, & les Genois qui ſe reconnoiſſoient victorieux, conviennent que cette victoire leur coûta cher, & qu'on n'en fit aucun feu de joie à Genes. Selon la ſupputation la plus modérée, les Venitiens perdirent 14 galères, les Arragonois 10, & il y eut des deux nations 2000 morts & 1800 priſonniers : il en coûta aux Genois 13 galères, & ils perdirent beaucoup de monde, & ſur tout 700 Gentilshommes.

Les Venitiens avoient trop de fierté pour ne pas venger l'affront qu'ils avoient reçu à la bataille du Boſphore. Ils firent partir une flotte ſous la conduite de Nicolas Piſani, qui fit voile du côté de Pera, où elle prit quelques vaiſſeaux Genois richement chargés ; mais cet avantage étoit trop peu de choſe pour un général qui croyoit ne pouvoir effacer le ſouvenir d'une bataille perdue que par le gain d'une autre. Piſani avec 20 galères bien armées alla ſe joindre à l'armée Arragonnoiſe qui en avoit 40. Celle des Genois commandée par Antoine Grimaldi étoit de 43 galères. Ces deux armées ſe rencontrerent du côté de l'iſle de Sardaigne : elles ſe diſpoſerent au combat, l'une pour réparer l'honneur qu'elle avoit perdu, l'autre pour conſerver la gloire qu'elle avoit acquiſe. L'ordonnance du combat fut ſinguliere de la part des Venitiens : pour ſe mettre dans la néceſſité de vaincre ou de périr, ils lierent toutes leurs galères enſemble, afin qu'aucune ne pût fuir, & qu'on pût combattre auſſi ſolidement que ſur terre ; ils en réſerverent dix pour voltiger ſelon les beſoins du combat. Quand on fut ſur le point de livrer la bataille, les Genois qui croyoient n'avoir affaire qu'aux Arragonois, furent fort étonnés de voir les pavillons des Venitiens dont ils ignoroient la jonction ; mais il n'y avoit plus à reculer, il fallut abſolument en venir aux mains. Les Genois furent entierement défaits : ils perdirent 32 navires & eurent bien de la peine à tirer leur général de la mêlée. Grimaldi retourna à Genes avec les triſtes débris de ſa flotte ; les deux armées victorieuſes, couronnerent leur triomphe par la priſe de deux villes de l'iſle de Sardaigne qui appartenoit à la république de Genes. An. J. C. 1353.

Cette défaite humilia conſidérablement les Genois ; ces

républicains ne ſe trouvant pas en état de ſe relever par eux-mêmes d'une diſgrace ſi accablante, offrirent à Jean Viſconti, ſeigneur de Milan, de ſe mettre ſous ſa puiſſance, pourvû qu'il leur aidât à ſe venger des Venitiens. Viſconti les écouta favorablement, & leur donna des ſecours pour mettre une nouvelle armée en mer. Les Venitiens firent auſſi des alliances pour oppoſer à la ligue des Genois, & mirent en mer une puiſſante flotte ſous la conduite du général Piſani : Pagan Doria qui commandoit la flotte Genoiſe, évitoit celle de Veniſe qui le cherchoit ; & pendant que Piſani erroit d'un côté, Doria faiſoit voile de l'autre : il alla porter l'épouvante dans le golfe Adriatique ; il ravagea la côte de l'Iſtrie, & porta l'allarme juſqu'aux portes de Veniſe. André Dandolo mourut à peu près dans ce tems-là, & Marin Phalere fut mis à ſa place. Doria alla au-devant de Piſani qui le cherchoit, avec une armée de 57 vaiſſeaux, ils ſe rencontrerent à l'iſle de Sapience, peu éloignée de Modon dans la Morée : ils ſe battirent avec une fureur égale, & l'avantage reſta au Genois. Piſani fut battu & fait priſonnier avec 5000 hommes, ou 500 ſelon quelques-uns, & il perdit 36 galères. Doria fut ſi occupé de la victoire qu'il venoit de remporter, qu'il ne penſa point à profiter de ſes avantages. La perte de Veniſe étoit inévitable ſi le général y eût conduit ſon armée triomphante, mais il aima mieux revenir à Genes pour y recueillir les applaudiſſemens qu'il avoit mérités.

An. J. C. 1354.

Marin Phalere fut tué la premiere année de ſon regne, parce qu'il vouloit ſe rendre maître abſolu. Jean Gradenic lui ſuccéda. Ce fut ſous ce doge & ſur la fin du mois de Mai que les Venitiens & les Genois, après cinq ans de guerre, épuiſés par tant de défaites ruineuſes, firent la paix. Gradenic mourut l'an 1356. Il fut remplacé par Jean Delphino, qui mourut l'an 1361. Laurent Celſe, ſon ſucceſſeur, après avoir reconquis l'iſle de Candie, mourut en 1365. Marc Cornaro qui lui ſuccéda, après avoir puni la rébellion des habitans de Candie, mourut en 1368. André Contarini fut élû à ſa place.

An. J. C. 1355.

Ce fut ſous ſon gouvernement que s'alluma la quatriéme guerre

guerre entre les Venitiens & les Genois, qui fut la plus meurtriere & la plus féconde en grands évenemens. Elle fut occaſionnée par les démêlés ſurvenus entre Jean V. empereur des Grecs & ſon fils Andronique. Les Venitiens, partiſans de Jean, reçurent de lui en récompenſe Tenedos, petite iſle de l'Archipel, près de la Natolie : Andronique fit le même préſent aux Genois qui étoient pour lui. Ce fut-là la pomme de diſcorde qui ralluma entre ces deux nations toute la violence d'un feu mal éteint ; les Venitiens prévinrent les Genois, & ils s'emparerent de cette iſle, qui eſt très-favorable au commerce du Pont Euxin. Les Genois au nom d'Andronique avec onze galères s'emparerent de l'iſle de Lemnos, que les Venitiens avoient conquiſe ſur les Grecs. Après cette expédition ils firent voile vers Conſtantinople, où ils formerent une flotte de 23 galères & de deux navires de charge que montoit Andronique. Cette flotte vint bruſquer Tenedos ; mais le gouverneur Venitien la reçut avec un courage intrépide, il fit une ſortie ſur les ennemis, & les chaſſa juſque ſur leurs vaiſſeaux. Andronique confus fut obligé de ſe retirer.

Les Venitiens qui comprirent bien que ces premieres hoſtilités auroient des ſuites, mirent en mer une flotte de 20 galères ſous le commandement de Victor Piſani. Ce général ayant doublé la pointe de la Sicile, fit voile du côté de la mer de Genes, où il prit pluſieurs vaiſſeaux Genois. Louis de Fieſque ſe mit en mer avec 10 galères pour donner la chaſſe aux Venitiens : Victor ſe préſenta en bataille, & Louis accepta le combat. Les deux généraux étant aux priſes, une horrible tempête aſſaillit les deux armées qui ſe ſéparerent après un combat de deux heures : il fut fatal aux Genois, qui ne ſauverent que quatre de leurs galères ; leur général fut pris, & ils perdirent beaucoup de monde.

Après cette action on ne garda plus de meſures de part & d'autre, & la haine des deux partis éclata de toutes parts. L'iſle de Chypre devint le jouet de l'animoſité des Genois & des Venitiens. Piſani ayant appris que les Genois approchoient des côtes de Dalmatie, pour couvrir les états de la république s'avança de ce côté-là avec 25 galères. Il cher-

cha la flotte Genoiſe, & la trouva dans le golfe de Tarente; mais celle-ci ſe ſentant la plus foible, échapa adroitement à la pourſuite de Piſani, qui ſe retira à Brindes; & la flotte Genoiſe fit voile du côté de la Dalmatie, où elle alla ſe mettre en ſûreté dans le port de Trau. La côte de Dalmatie fut long-tems le théatre de pluſieurs hoſtilités, qui ſe terminerent enfin par un combat dans lequel les Venitiens furent vaincus devant Pole : ils y perdirent 15 galères avec
An. J.C. 1379. leurs équipages & beaucoup de monde.

Les Genois enflés d'un tel ſuccès, crurent qu'ils pouvoient tout entreprendre. Ils radouberent leurs galères maltraitées, armerent celles qu'ils avoient enlevées aux Venitiens, & ſe firent une armée navale de 48 galères. Avec cette flotte ils s'approcherent de Veniſe & prirent un vaiſſeau à la vûe de ſes habitans allarmés; ils firent une deſcente à Chioſa, qui mit la république à deux doigts de ſa perte. Chioſa ou Chioggie eſt un port de Veniſe, qui en eſt éloigné de vingt-quatre mille, & qui lui reſſemble en quelque façon par ſa ſituation, & par ſes canaux. Cette ville s'appelloit autrefois Clodia, & comme elle a principalement fait parler d'elle dans cette guerre, on a dit la guerre Clodiane. Les Genois étant entrés dans une partie de la ville de Chioſa, s'y battirent contre la garniſon qui ſe défendit bien, & obligea les Genois à remonter ſur leurs vaiſſeaux, qui firent voile du côté de Zara : ce fut cette retraite des Genois qui ſauva Veniſe; la république ſentant le péril, fortifia ſes ports & toutes ſes avenues par des forts, des eſtacades, des vaiſſeaux, des chaînes, & tout ce qui pouvoit les mettre en ſûreté. Les Genois fâchés d'avoir manqué leur coup, revinrent ſur leurs pas avec 48 galères & pluſieurs autres petits vaiſſeaux; Platine dit 60 galères & autant d'autres bâtimens commandés par Pierre Doria. Ils étoient fortifiés par des ſecours conſidérables de leurs alliés. Ils s'emparerent d'abord du port de Chioſa, & s'approcherent enſuite de la ville. Les Venitiens après avoir long-tems combattu au-dehors, rentrerent au-dedans où ils ſe défendirent avec
An. J.C. 1380. vigueur; mais après une généreuſe réſiſtance les Genois s'en rendirent les maîtres; la pillerent, & arborerent leurs éten-

darts ſur les lieux les plus éminens. La priſe de Chioſa répandit dans Veniſe une conſternation extrême, la frayeur fut ſi grande, qu'on délibéra dans le ſénat ſi on devoit tranſporter la république en Candie : ſi les Genois moins occupés à gouter le plaiſir de leur victoire s'étoient approchés de Veniſe, ils la prenoient ſans obſtacle.

Le peuple de Veniſe couroit par la ville, éperdu, gémiſſant & demandant la liberté de Victor Piſani, qu'il regardoit comme ſon libérateur, & qui étoit retenu en priſon depuis la diſgrace qu'il avoit eſſuyée devant Pole. Le ſénat ſentant le beſoin qu'il avoit de ce grand homme, le remit dans ſes charges. Piſani commença par raſſûrer les eſprits allarmés en fortifiant la ville de tous les côtés. Il fit armer une grande quantité de petits vaiſſeaux & de gondoles pour fermer le paſſage des vivres aux Genois, & pour les tenir comme aſſiégés dans Chioſa. Les Venitiens raffermis par quantité de petits avantages, faiſoient tous les jours de nouveaux efforts pour écarter le péril qui les menaçoit. Les Genois connoiſſant que les Venitiens reprenoient courage, allerent occuper le port de Malamoque, le plus important pour Veniſe, & s'y établirent. Les Venitiens effrayés de voir leurs ennemis ſi près d'eux, firent les derniers efforts pour les écarter ; en deux jours de tems ils armerent 34 galères ; mais comme ils manquoient de rameurs, le doge fit mettre deſſus des artiſans à qui il faiſoit apprendre à manier la rame : & le peuple réſolu de tout ſacrifier pour conſerver ſa liberté & ſa vie, prodiguoit ſans peine ſes biens & ſes travaux. Les Genois étonnés du grand appareil qui ſe faiſoit à Veniſe, abandonnerent Malamoque après avoir démoli le fort, & ſe retirerent du côté de Chioſa. Piſani pour mettre à profit cette retraite précipitée, ſortit de la ville avec 300 petits vaiſſeaux & 50 gondoles, & ſe cacha dans des roſeaux pour ſurprendre les Genois, qui ayant apperçu l'embuſcade, s'enfuirent & rentrerent dans Chioſa. Piſani les pourſuivit juſque-là, prit le fort des Salines, attaqua la ville, & l'auroit priſe ſans l'arrivée de trois galères Genoiſes.

Pendant que les Venitiens & les Genois ſe faiſoient ainſi une cruelle guerre à la vûe de Veniſe, Charles Zani qui en

étoit parti avec cinq galères, avoit fait pluſieurs priſes conſidérables ſur les Genois : il ſe joignit à quatre galères qui venoient de Candie, & fit voile du côté de Genes ; il ravagea tous les environs de cette ville, & y auroit cauſé un plus grand dommage, ſans ſix galères ennemies qui le ſuivoient : il fit voile enſuite vers l'Archipel, & vint à Tenedos, où il ſe fit une flotte de 19 galères, avec laquelle il prit ou coula à fond 70 vaiſſeaux Genois richement chargés. Pendant qu'il couroit ainſi les mers à l'avantage de la république, il apprit par une galère que lui envoya le doge l'état où ſe trouvoit Veniſe, & reçut en même tems un ordre d'aller inceſſamment au ſecours de ſa patrie.

Les Genois cependant & les Venitiens n'étoient pas oiſifs : le doge partit une nuit de Veniſe avec 24 galères & pluſieurs autres vaiſſeaux ; il ſe jetta au point du jour dans le port de Chioſa, & y fit enfoncer deux vaiſſeaux barrotés pour en fermer l'entrée : il fit mettre ſon monde à terre : la garniſon de Chioſa forte de 10000 hommes, fit une ſortie : le combat fut cruel ; mais les Venitiens furent obligés de céder aux plus forts & de ſe retirer, après une perte conſidérable d'hommes & de vaiſſeaux. Le doge ne fut point déconcerté de ce mauvais ſuccès, il fit échouer beaucoup de vaiſſeaux pour fermer tous les paſſages, & pour tenir les Genois bloqués dans Chioſa. Piſani qui avoit auſſi des galères ſous ſon commandement, fit de ſon côté échouer des vaiſſeaux, tendre des chaînes & dreſſer des eſtacades : tout cela tendoit à renfermer les Genois dans Chioſa, & à les tenir captifs dans un lieu où ils étoient entrés triomphans. Sur ces entrefaites, Charles Zani arriva à Veniſe avec 14 galères bien armées ; le ſénat lui ordonna auſſi-tôt d'aller ſe joindre au doge devant Chioſa. Sa préſence ranima l'eſpérance & le courage des Venitiens. Le doge l'envoya avec 12 galères ſe joindre à Piſani, qui étoit près de Brondolo, un des ports de Veniſe. Ce fut-là qu'on ſe ſignala de part & d'autre par les exploits les plus glorieux tant ſur terre que ſur mer. Les deux partis regardoient ce moment comme celui qui devoit décider du ſort des deux républiques. La mort de Pierre Doria, général des Genois, fut un évenement bien

avantageux pour les Venitiens ; elle releva autant leur courage, qu'elle abbattit celui des ennemis. Les Genois déſolés de la perte de leur général, combattirent d'abord pour la vanger ; mais l'épouvante s'étant répandue parmi eux, ils ſe retirerent à Chioſa après avoir perdu bien des hommes & beaucoup de vaiſſeaux. Les Venitiens en prirent quatre-vingt.

Les Genois après cette diſgrace penſoient ſérieuſement à la retraite ; mais un ſecours qui parut ſur les côtes de Dalmatie les raſſûra : il conſiſtoit en 23 galères qui vinrent fierement ſe préſenter devant les Venitiens pour les défier au combat. Le doge qui ſçavoit combien les armes ſont journalieres, ne voulut point répondre au défit ; il aima mieux jouir d'une victoire remportée que de courir après un avantage incertain : il crut qu'il falloit attendre du tems & de la patience la défaite d'un ennemi qui ne pouvoit échaper. Le brave Piſani penſoit autrement, il ne voyoit pas tranquillement les Genois inſolens juſque dans leurs foibleſſes : il demanda au doge la permiſſion d'aller ſur eux avec 25 galères. Dès qu'il l'eut obtenu, il feignit d'abord de faire voile vers la pleine mer, puis il tourna tout d'un coup ſes proues ſur les galères Genoiſes, qui prirent la fuite & ſe retirerent du côté d'Ancône. Piſani ravi de les avoir écartés, ne jugea pas à propos de les ſuivre, pour ne ſe pas éloigner de Chioſa. Les Genois reſſerrés de toutes parts, & ne pouvant ſe ſauver par la force, eſſayerent de le faire par la ruſe. Ils mirent en œuvre tous les artifices que le péril eſt capable d'inſpirer : ils ſemerent la diviſion dans le camp ennemi ; ils gagnerent quelques chefs par des inſinuations adroites ; ils intéreſſerent les ſoldats par l'eſpoir d'un gain conſidérable ; ils faiſoient tous leurs efforts pour attendrir le peuple par le récit de leurs malheurs : les larmes, les ſoumiſſions, les promeſſes furent prodiguées, ils ne demandoient que la vie, & ils croyoient qu'on ne pouvoit la refuſer à un ennemi ſuppliant & déſarmé. Les Venitiens les reçurent à diſcretion, & le doge entra avec les principaux de l'armée dans Chioſa, qui avoit été dix mois au pouvoir des Genois. Les étendarts de la république furent arborés ſur les lieux les plus éminens.

Dix-neuf galères bien armées & pluſieurs autres vaiſſeaux pris ſur les Genois, furent conduits à Veniſe.

Les Genois affoiblis par les grandes pertes qu'ils avoient faites aux avenues de Veniſe ne perdirent pas courage ; au contraire, la vengeance & le deſir de réparer leur gloire, leur donnerent une nouvelle vigueur. Spinola, homme d'un génie ſupérieur, toujours égal dans l'une ou l'autre fortune, & qui n'avoit point voulu ſe renfermer dans les gorges de Chioſa, ayant appris le mauvais ſuccès de l'entrepriſe ſur Veniſe, voulut en effacer la honte par quelques faits éclatans : il vint avec une flotte de 38 galères en préſence de Trieſte ; il s'empara de la ville, & remit cette conquête entre les mains du patriarche d'Aquilée ſon allié. Enſuite il fit voile du côté de Chioſa ; mais il trouva cette place en ſi bon état, qu'il déſeſpéra de la pouvoir inſulter. Il ſe préſenta devant Veniſe, où il ne cauſa ni allarme ni dommage : tout y étoit en garde ; il fut obligé de ſe retirer ; il alla ſur les côtes de l'Iſtrie, & en ravagea une partie.

Les Venitiens revenus des frayeurs que leur avoient cauſées les approches des Genois, travaillerent à réparer leurs pertes ; ils ſe virent bientôt dans une brillante ſituation, & leur république peu auparavant aux abois, ſe vit plus floriſſante que jamais. Ils avoient des chefs d'une grande réputation & d'un vrai mérite. Ils mirent en mer une armée de 100 galères, & allerent reprendre ſur les côtes de l'Iſtrie & de la Dalmatie les places occupées par les Genois. Victor Piſani mourut ſur ces entrefaites : ce général ayant appris que 12 galères Génoiſes faiſoient voile du côté de la Pouille pour la traite des bleds, il quitta le ſiége de Zara pour les aller enlever : il les trouva & les attaqua au commencement de la nuit ; mais elles ſe ſauverent à la faveur des ténébres, Piſani ſe retira au port de Manfredonia où il mourut. C'étoit un grand capitaine, vigilant, actif, laborieux ; il auroit étoit comparable aux plus grands hommes, s'il avoit eu autant de bonheur que d'habileté.

Après la mort de Piſani les Venitiens & les Genois eurent des alternatives de bons & de mauvais ſuccès : ils s'enlevoient tour à tour des places & des vaiſſeaux, & chaque jour étoit

pour ainſi dire marqué par quelqu'avantage qu'ils remportoient les uns ſur les autres ; mais la haine des deux républiques ſe trouvant épuiſée, elles ſe prêterent aiſément aux projets d'accommodement que leur propoſa le duc de Savoie. Les conditions de la paix furent acceptées de part & d'autre, & on ſe rendit tous les priſonniers qu'on avoit faits. Ce fut ainſi que ſe termina cette guerre ruineuſe qui avoit duré environ 6 ans. Cette reconciliation ſe fit en 1383. qui fut auſſi l'année de la mort d'André Contarin. La Providence ne l'avoit fait doge de Veniſe que pour la conſerver : en effet il lui ſervit de rempart dans la plus dangereuſe guerre qu'elle ait jamais ſoutenue : il l'arracha, pour ainſi dire, pluſieurs fois des mains de ſes ennemis qui étoient ſur le point de la prendre ; & quand il l'eut ſauvée & raffermie par la paix, comme s'il ne lui avoit plus été néceſſaire, Dieu l'appella à lui pour récompenſer ſes vertus chrétiennes, qu'il avoit autant fait éclater que ſes vertus militaires.

Michel Moroſini lui ſuccéda, & ne fut doge que quatre mois : il fut remplacé par Antoine Venieri qui mourut en 1400. Sous Michel Stene ſon ſucceſſeur les Venitiens & les Génois virent renaître leurs anciens démêlés. La paix négociée par le duc de Savoye avoit ſuſpendu leur animoſité, mais elle ne l'avoit pas entierement éteinte. Charles Zani avec 11 galères & deux gros vaiſſeaux attaqua une flotte Génoiſe près de Modon. Le motif de ce combat eſt aſſez équivoque, mais il eſt certain que le ſuccès ne fut pas favorable aux Génois ; ils eurent trois galères ſubmergées, trois autres furent priſes, & le reſte ſe retira à Genes. La rupture dans cette occaſion auroit été générale entre les deux républiques, ſi la prudence de celle de Veniſe ne l'avoit prévenue par un accommodement qui ſe fit l'année ſuivante entr'elles. An. J C. 1403.

Michel Stene mourut l'an 1413. Thomas Mocenigo lui ſuccéda, & mourut l'an 1423. Il eut pour ſucceſſeur François Foſcari. Sous ſon regne les guerres de Lombardie que les Venitiens eurent à ſoutenir contre Philippe duc de Milan, donnerent un nouveau ſujet de rupture aux deux républiques rivales. Les Venitiens ayant été battus dans un

Digitized by Google

combat donné ſur le Pô, en attribuerent la cauſe aux Génonis, qui avoient dreſſé & conduit l'armée navale de Philippe. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller une haîne qui n'étoit qu'aſſoupie. Les Venitiens envoyerent 18 galères bien armées dans la mer de Gênes. Pierre Lauretan qui les commandoit aborda à Livourne où il fut joint par 5 galères Florentines. Les Génois lui oppoſerent François Spinola avec 24 galères. Spinola emporté par l'ardeur de combattre dès qu'il eut appris que la flotte Venitienne étoit à l'ancre, fit voile avant que tous ſes vaiſſeaux fuſſent prêts. Etant en préſence des ennemis avec l'avantage du vent dont il voulut profiter ; il força de rames, & arriva ſur eux avec une furie capable de les étonner. Lauretan qui ne vouloit pas combattre ſi près de la côte, fit ſemblant d'avoir peur, & par une fuite bien entendue, il courut au large & gagna le deſſus du vent : il revira enſuite ſur les Génois qui le ſuivoient de près : le combat fut opiniâtre & ſanglant, ſans que la fortune ſe déclarât. Trois galères Venitiennes étoient ſerrées de près, Spinola qui les apperçut y courut pour achever leur défaite ; mais il ſe vit lui-même ſur le point d'être coulé à fond par un vaiſſeau Florentin, qui emporté par les courans vint l'aborder de bout-au-corps. Les Génois croyant alors la galère de leur général perdue, ſe ſauverent dans les ports voiſins. Les Venitiens prirent 8 galères, & le général ennemi. Il y a dans le récit de ce combat, quelques circonſtances différemment détaillées dans les auteurs.

An. J. C. 1431.

Les Venitiens glorieux de voir Spinola dans l'enceinte de leur ville, ſe diſpoſerent à faire des conquêtes ſur les Génois. Ils firent partir au mois de Novembre de la même année, 13 gros vaiſſeaux de charge & 15 galéaſſes pour aller ſurprendre Chio qui n'étoit pas trop en état de défenſe. Cette flotte arriva par un bon vent devant l'iſle, & forma le ſiége de la ville : qui fut attaquée avec une extrême vigueur, & défendue avec une valeur égale. Les Venitiens ayant fait d'impuiſſans efforts pour s'emparer de cette place, déchargerent leur feu ſur l'iſle qu'ils ravagerent, & après une perte conſidérable, furent contraints de ſe retirer. Les Génois

Genois ayant appris que Chio étoit aſſiégée, envoyerent pour la ſecourir trois gros vaiſſeaux & deux galères, qui continuerent leur route malgré la nouvelle de la levée du ſiége.

L'année ſuivante les Génois voulurent uſer de répréſailles, & mirent en mer une flotte de 10 galères & de 4 corbites ou vaiſſeaux de charge un peu lourds. Pierre Spinola qui la commandoit, s'approcha de Corfou dans l'eſperance de s'en emparer. Il l'eſſaya inutilement ; car il trouva toute l'iſle bien munie & bien fortifiée. Il eut un plus heureux ſuccès à Naxe & à Andros dont il ſe rendit maître. Il s'en retourna enſuite à Genes après quelques légères expéditions. Les Venitiens de leur côté attentifs à humilier les Génois, envoyerent dans leurs mers 33 galères auſquelles ſe joignirent deux vaiſſeaux Florentins ; mais cette flotte ne fit que ſe montrer. Les deux partis continuerent encore à ſe harceler pendant quelque tems après quoi ils ſe réunirent encore par une nouvelle paix, dont les deux républiques avoient un extrême beſoin. An. J.C. 1432.

François Foſcari mourut l'an 1457. Paſcal Malipieri fut mis à ſa place, & mourut en 1462. Chriſtophle More fut ſon ſucceſſeur. La république eut des guerres aſſez conſidérables à ſoutenir ſous le gouvernement de ce doge, & il fut comme l'époque des pertes qu'elle fit dans la ſuite. La paix conclue avec les Génois fit renaître la tranquillité à Veniſe ; mais elle fut bientôt interrompue par une nouvelle guerre qu'elle fut obligée d'avoir avec les Turcs. Mahomet II. s'étant emparé de Conſtantinople, & ayant établi ſon empire ſur les débris de celui des Grecs, portoit ſes vûes ſur tous les pays voiſins qu'il n'avoit pas encore uſurpés. La Morée étoit trop à ſa bienſéance pour ne pas entrer dans ſes projets de conquête ; il ſe rendit maître de tout ce pays, à la réſerve cependant des villes qui appartenoient aux Venitiens. La république allarmée à l'approche d'un ſi formidable ennemi, prit de ſages meſures pour prévenir les coups qui la menaçoient. Elle mit en mer 35 galères & 12 gros vaiſſeaux ſous la conduite de Jacques Lauretan : il fit voile vers la Morée, où il débarqua de l'infanterie & de la cavalerie. An. J.C. 1433. An. J.C. 1462.

Les Venitiens reprirent la ville d'Argos dont les Turcs s'étoient ſaiſis, & reçurent ſous leur domination l'iſle de Lemnos.

An.J.C. 1463. Au Printems ſuivant Urſe Juſtiniani eut le commandement des forces navales. Après quelques legeres expeditions, il alla attaquer l'iſle de Metelin, autrefois Leſbos : il y fit à deux repriſes des efforts inutiles. Ayant appris que la flotte Ottomane, forte de 45 galères, s'avançoit pour le combattre, il ſe retira à l'iſle de Negrepont, & de-là à Modon où il mourut. On attribua ſa mort au chagrin que lui avoit cauſé le mauvais ſuccès de ſes entrepriſes. Au reſte, ſes malheurs ne diminuerent rien de la grande réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſes belles actions.

An.J.C.1464. On mit à ſa place Jacques Loredan. Les Venitiens ne s'oppoſoient alors que foiblement aux progrès des Turcs ; ceux-ci ſe rendoient de jour en jour plus redoutables ; ils pouſſerent leurs conquêtes bien avant dans la Gréce, & donnerent l'allarme à toute l'Italie. Le Pape Pie II. fit une ligue contr'eux avec les Venitiens & le Duc de Bourgogne. Pour rendre cette union plus ſolemnelle, le doge partit avec une belle & nombreuſe flotte, & alla trouver le Pape à Ancône ; il n'y fut pas plutôt arrivé que le Pape mourut. Cette mort déconcerta les projets & rompit la ligue. Le doge s'en retourna à Veniſe où il fut reçu ſur le Bucentaure avec une pompe digne du rang qu'il occupoit.

Après Jacques Lauredan, Victor Capelli eut le commandement des armées navales. C'étoit lui qui avoit engagé la république à faire la guerre aux Turcs avant qu'ils ſe rendiſſent plus puiſſans. La flotte Venitienne étoit compoſée de 25 galères & de 36 autres vaiſſeaux. Ce général alla forcer Aulide, prit Imbros, & s'empara de la ville qui a ſuccedé à l'ancienne Athènes. Comme il avoit des intelligences dans Patras, il fit voile de ce côté-là ; mais la cupidité

An.J.C. 1465. de ſes ſoldats, rendit ſon entrepriſe malheureuſe : pendant qu'ils s'amuſoient à butiner, ils furent enveloppés & défaits par les Turcs. Capelli ne fut point déconcerté par ce mauvais ſuccès ; comme il le devoit plutôt à la faute de ſes gens qu'au mérite de ſes ennemis, il fit une ſeconde tentative

qui ne réuſſit pas mieux que la premiere ; ſes troupes furent défaites ; il en ramaſſa les débris ſur ſes vaiſſeaux qu'il conduiſit à Negrepont où il mourut de chagrin.

Nicolas Canalis fut fait quelque tems après général de l'armée navale des Venitiens : il prit pluſieurs villes qui appartenoient aux Turcs dans la Morée & aux environs de Negrepont, il raſſembla dans cette iſle tout le butin qu'il avoit fait ſur eux. Ces conquêtes firent une vive impreſſion ſur Mahomet, qui réſolut dès-lors de tout mettre en œuvre pour s'en vanger. Avant que de rien entreprendre, il fit vœu d'exterminer les Chrétiens, & d'immoler à ſa vangeance tous ceux qui tomberoient entre ſes mains. C'étoit principalement aux Venitiens qu'il en vouloit. Il ne pouvoit ſouffrir de les voir plus long-tems maîtres de Negrepont ; la proximité de cette iſle mettoit ces républicains en ſituation de cauſer aux Turcs des inquiétudes continuelles. Le Sultan imagina que s'il pouvoit les en chaſſer, il éloigneroit un ennemi dangereux, & qu'il ſeroit par-là plus à portée de pouſſer ſes conquêtes. Pour exécuter ce projet, il mit en mer une puiſſante flotte d'environ 300 bâtimens de toute eſpéce. Canalis alla au-devant des Turcs avec 35 galères. étant arrivé à Imbros, il apprit quils étoient de l'autre côté de cette iſle : il envoya dix de ſes galères le reconnoître. Les ſignaux lui ayant annoncé que l'armée Ottomane étoit infiniment ſupérieure à la ſienne, il força de rames & de voiles pour prendre le large ; les Turcs le ſuivirent, mais la nuit le déroba à leur vûe. An. J.C. 1469.

Le lendemain les Turcs allerent mouiller devant Scyros : ils battirent cette iſle de façon qu'elle ſe ſoumit d'abord. S'étant aſſûrés de ce poſte qui leur étoit avantageux, ils ſe préſenterent devant l'iſle de Negrepont. Après y avoir forcé, pillé & brûlé deux villes, ils allerent aſſiéger la capitale par mer & par terre. Canalis avoit jetté quelques troupes dans cette ville, y avoit fait entrer des proviſions. Machmut grand-viſir, connu par ſa prudence & ſa valeur, enveloppa la place avec ſon armée navale qui étoit d'environ 300 vaiſſeaux. Il mit des troupes à terre, mais elles furent repouſſées & forcées à ſe rembarquer. Quelques jours après An. J.C. 1470.

Mahomet arriva par terre avec une armée de plus de 120000 hommes ; il les fit paſſer dans l'iſle par le moyen d'un pont qu'il fit jetter ſur l'Euripe. A ſes approches les habitans donnerent des marques d'une valeur extraordinaire ; ils firent pluſieurs ſorties dans leſquelles Mahomet perdit beaucoup de monde ; mais il les reſſerra, & les fit battre avec cinquante-cinq piéces de canon diſtribuées en pluſieurs batteries. Le feu des vaiſſeaux & de l'armée de terre qui foudroyoit les murs & les édifices de la ville de Negrepont, n'affoibliſſoit point le courage de ceux qui y étoient renfermés ; ils ſoutinrent pluſieurs aſſauts avec une fermeté intrépide. Mahomet eſſaya de gagner par des promeſſes ceux qu'il ne ne pouvoit ébranler par la force ; mais ils ne ſe laiſſerent point ſéduire ; ils avoient appris aux dépens des Chrétiens de la Morée à ſe défier des paroles d'un ſouverain, qui avoit pour loi de n'en reſpecter aucune. Les Venitiens qui connoiſſoient combien la conſervation de cette place étoit importante à la république y envoyoient continuellement des ſecours de vaiſſeaux.

Canalis qui manquoit de vivres, en alla chercher en Candie, où ſon armée navale fut jointe par les galères arrivées de Veniſe, & par ſept autres qu'il reçut du gouverneur de Candie : il fit voile vers l'Euripe, & entra dans le canal. Il s'agiſſoit de rompre le pont & de brûler une partie des vaiſſeaux des Turcs : c'eſt ce que ſon conſeil vouloit entreprendre ; & comme remarquent les hiſtoriens, il auroit pû réuſſir : il renfermoit par-là Mahomet & toute l'armée Ottomane dans l'iſle, d'où il ne ſe ſeroit pas ſauvé un homme. Mahomet connut ſi bien le danger, qu'il voulut lever le ſiége & ſe retirer ; mais ſon grand-viſir l'en empêcha, ce fut par ſon conſeil que le Sultan fit donner un aſſaut général, dans lequel toutes les forces de terre & de mer furent employées. Canalis au-lieu de profiter des avantages que le vent, la mer & la ſituation lui offroient, demeura dans une honteuſe inaction. Rien ne put l'en tirer, ni les vifs empreſſemens de toute ſon armée, ni les cris des habitans qui imploroient ſon ſecours : & comme s'il eut été d'intelligence avec les Turcs, il s'oppoſa au deſſein que quelques officiers avoient

formé d'aller avec quelques vaiſſeaux rompre le pont. Mahomet profita de l'indolence du général Venitien : il prit la ville d'aſſaut après un effroyable carnage de ſes ſoldats qui montoient à la breche ſur des monceaux de morts & de mourans. Les aſſiégés ſe retirerent alors dans la place d'armes, où ils formerent un Bataillon, réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Le combat recommença dans cet endroit, & fut plus furieux qu'auparavant : la place devint alors une boucherie où couloient des ruiſſeaux de ſang; mais les habitans étant infiniment inferieurs en nombre furent preſque tous maſſacrés. Mahomet vangea par cet horrible carnage la mort de 40000 hommes qu'il avoit perdus dans cette expédition, ſur des gens qui n'avoient point fait d'autre crime que de s'être défendus en braves. Ainſi fut enlevée aux Venitiens la plus belle, la plus commode & la plus floriſſante iſle de la mer Egée ; & par cette conquête, Mahomet acquit la facilité de parcourir toutes les côtes & iſles de la Mediterranée.

Après la ruine de l'ancienne Eubée, l'armée navale de Canalis s'augmenta conſidérablement. Jacques Vainieri lui amena 25 vaiſſeaux bien armés ; 14 galères le vinrent trouver ſuivies de 16 autres, & il ſe vit en peu de tems cent vaiſſeaux de guerre. Il ſuivit l'armée Ottomane juſqu'à Chio, mais il n'oſa lui livrer le combat. Les Infideles effrayés en ſe voyant ſuivis, avoient déja pris la réſolution de gagner le rivage, & d'abandonner leurs vaiſſeaux pour ſauver leur vie ; mais voyant que le général Venitien n'avoit pas un grand empreſſement pour ſe battre, ſe raſſurerent bientôt : ils ſe retirerent chargés de riches dépouilles, & celui qui les commandoit voyant que l'armée Venitienne les ſuivoit de loin, dit en plaiſantant : *En verité les Venitiens ſont bien polis ; ils nous ont accompagnés par honneur à la priſe d'une de leurs plus importantes places, & ils nous reconduiſent de même chez nous.* Canalis ayant appris que Mahomet s'étoit retiré par terre avec toutes ſes troupes, & ayant vû la retraite de ſon armée navale, ſe rendit avec tous ſes vaiſſeaux devant Negrepont dans le deſſein de reprendre cette ville ; mais après de vaines tentatives qui ne firent qu'augmenter

ſa honte, il ſe retira à Veniſe, où ſa lâcheté fut chargée de toute l'indignation publique. Le Sénat le dépoſa d'une charge qu'il n'auroit jamais dû occuper, & on le condamna à un banniſſement perpetuel. On prétend qu'il ne voulut s'engager dans aucune bataille de-peur d'expoſer la vie de ſon fils qui étoit ſur ſon bord; & qu'il préfera le devoir d'un bon pere à celui d'un bon général; ce qui engagea la république à faire un decret par lequel il fut défendu aux généraux des flottes Venitiennes de mener leurs enfans avec eux. Pierre Mocenigo ſuccéda à Canalis dans le commandement de l'armée navale. Le doge Chriſtophle More mourut l'an 1471, & Nicolas Thron fut mis à ſa place.

An.J.C. 1471. Toute l'Europe fut allarmée des rapides conquêtes de Mahomet, & ne regarda qu'en tremblant le progrès des armes de ce fier conquerant. Le pape Paul II. écrivit à tous les Princes Chrétiens pour les porter à réunir leurs forces contre celles des Turcs; mais il n'en put tirer aucun ſecours, parce qu'ils étoient tous engagés dans des guerres particulieres. Il détermina l'empereur à convoquer à ce ſujet une diette à Ratiſbonne; mais elle ne produiſit que de vains projets qui ne ſe terminerent à rien. Paul Moroſini Ambaſſadeur de Veniſe y fit une harangue dans laquelle il dit, que la république avoit 60 galères prêtes à agir, & quelles devoient être jointe par 23 autres, & par quatre vaiſſeaux de charge que devoit fournir Ferdinand roi de Naples. Le pape Paul mourut dans ce tems-là; mais Sixte IV. fit revivre le deſſein qu'avoit conçu ſon prédéceſſeur de faire une

An.J.C. 1472. ligue contre les Turcs. Cette confédération ſe fit entre le Pape, le roi de Naples & les Venitiens. Le Pape fournit 20 galères, ſelon quelques auteurs, ou 24 ſelon d'autres, commandées par le cardinal Caraffe; Pierre Mocénigo qui commandoit la flotte Venitienne avant la jonction des galères confédérées, fit pluſieurs petites expéditions, qui dans une autre conjoncture, auroient donné de la réputation à ſes armes, & auroient mérité quelqu'attention; mais elles n'étoient pas capables de dédommager la république de la perte qu'elle venoit de faire. Il pilla vis-à-vis de Chio une petite ville qui étoit l'entrepôt des plus riches marchandiſes de l'A-

ſie : Il rétablit dans l'iſle de Lemnos la ville de Coccine qui avoit été ébranlée par un tremblement de terre, & y mit une garniſon. Enſuite avec ſa flotte groſſie par les contingents du Pape & du roi de Naples, ſe trouva compoſée de quatre-vingt cinq galères, il alla ſe préſenter devant Attalie ou Satalie, ville de la Pamphylie : il força le port, briſa la la chaîne qui le fermoit, & qui fut depuis attachée aux portes du Vatican ; pilla les magazins & les arſenaux, & ne pouvant prendre la ville faute d'artillerie, il ſe jetta dans les faubourgs où il mit le feu, & fit un effroyable degât dans les environs. De-là il fit voile vers Smyrne qu'il mit en cendres, pilla Clazomène, & chargé de butin, il établit ſon quartier d'hiver à Modon.

Cependant toute cette campagne produiſit peu d'avantage aux alliés, & tint ſeulement en reſpect les Turcs, qui n'oſerent ſortir du Boſphore pour entrer dans la mer Egée. On prétend que ſi la flotte confédérée avoit été les attaquer, on auroit fait ſur eux de grandes conquêtes, parce qu'ils étoient alors occupés contre le roi de Perſe, avec lequel ils étoient en guerre ; mais au lieu de profiter d'une occaſion ſi favorable, on ſe ſépara. Les Napolitains ſe retirerent après l'expédition d'Attalie, & le cardinal Caraffe après celle de Smyrne ; & ce dernier reçut à Rome les honneurs du triomphe, comme s'il avoit conquis une province.

Au printems ſuivant Mocenigo fit voile vers les iſles de Rhodes & de Chypre, où il fut joint par dix galères de Naples & par dix autres du pape. Il alla avec ce renfort au ſecours du prince de Caramanie, que Mahomet avoit dépouillé d'une partie de ſes états. Il prit Sighin, Curco, Seleucie, & ravagea toute la Lycie. Après cette expédition, un jeune Sicilien nommé Antonello, fait priſonnier à Negrepont, & qui s'étoit échapé des mains des Infidéles, vint donner avis à Mocenigo que la flotte des Turcs qui étoit à l'ancre à Gallipoli, étoit peu en garde contre la ſurpriſe, ainſi qu'un grand arſenal qui n'en étoit pas éloigné, & qui contenoit de quoi équiper plus de 100 galères ; il ajoutoit que ſi l'on vouloit lui donner un vaiſſeau & des hommes, il An. J. C. 1473.

LIVRE XX.

De la Marine des Genois.

GENES ſituée au 43e deg. 26 min. de latitude, & au 31e de longitude, eſt une des plus floriſſantes villes d'Italie. Sa beauté, ſes richeſſes, & la magnificence de ſes palais lui ont fait donner le titre de Genes la ſuperbe. L'origine de cette république reſſemble à celle de la plupart des autres. Pour leur donner un vernis d'antiquité, on va fouiller dans les ſiécles les plus reculés, on y cherche quelque reſſemblance de noms, & en forçant un peu leur analogie, on les ajuſte aux lieux qu'on veut illuſtrer. Telles ſont les antiquités prétendues de Genes : on veut que ce nom moderne vienne de Janus roi de Troyes qui, dit-on, fut ſon reſtaurateur : d'autres avec autant de fondement en font honneur à un certain Genuus fils de Saturne : des auteurs moins crédules croyent que Genes a tiré ſon nom de ſa forme, qui reſſemble, ſelon eux, à celle d'un genou courbé ; quelques-uns ſe perſuadent qu'étant la porte de l'Italie, c'eſt de-là qu'il faut prendre ſa dénomination. La varieté de ces opinions eſt une preuve qu'il n'y a rien d'aſſûré ſur cet article. On donne entre-autres monumens de l'antiquité de Genes une planche de cuivre trouvée en 1556. ſur laquelle eſt une inſcription par laquelle il paroît que les Genois ayant eu un démêlé avec leurs voiſins pour les limites de leur territoire, les bornes de leurs états furent poſées par ordre du ſénat Romain, en la 106e Olimpiade, l'an de Rome 637, & 116 ans avant la naiſſance de J. C.

La ville de Genes eſt bâtie ſur la côte qui porte ſon nom : elle ſe préſente au midi du côté de la mer ; elle s'étend enſuite vers le nord ſur un terrein applani, & ſe termine ſur une montagne qui la met de ce même côté à l'abri des vents : elle eſt bâtie en amphithéatre autour du port, & fait une fort belle perſpective : on lui donne environ deux lieues de circuit : elle eſt fortifiée par de bons remparts & de fortes

murailles, & ouvertes par cinq portes du côté de la terre. Son port qui s'avance du côté du midi étoit autrefois dangereux, par rapport à de petits rochers à fleur d'eau qui s'y trouvent par intervalle, & qui obligent d'y entrer avec précaution : on l'a depuis rendu plus commode par la conſtruction d'un beau môle qui avance dans la mer ; ce qui n'empêche pas que ce port ne ſoit encore dangereux dans les bouraſques. A l'un de ſes côtés s'éleve un fanal qui ſert à diriger la nuit la route des vaiſſeaux qui veulent aborder.

La ville de Genes a toujours fait un état conſidérable en Italie : les Romains ont recherché ſon alliance : elle a picqué la jalouſie des Carthaginois, & ſes grandes richeſſes ont tenté plus d'un ſouverain. Sa puiſſance s'eſt fait redouter dans la mer Egée, ſur le Pont-Euxin, en Syrie & dans la Paleſtine, & les empereurs Grecs ont ſouvent brigué ſon amitié. Les Genois, célebres navigateurs, ont eu long-tems l'empire de la mer, & l'ont purgée de pirates. Rivaux des Venitiens ils mirent autrefois Veniſe à deux doigts de ſa perte. Ils s'étoient rendus maîtres de Caffa, ville de la petite Tartarie, ſituée ſur le bord du Pont-Euxin du côté du Boſphore Cimmerien, de l'iſle de Crete & de celle de Chypre, où ils ont poſſedé pendant plus d'un ſiécle Famagouſte : Mitylene & Galata, vis-à-vis de Conſtantinople, leur ont appartenus. Enfin la marine de Genes a été ſi floriſſante, que dans la ſeule guerre Piſanne elle mit en mer 620 vaiſſeaux, ſans compter ceux qu'armerent les particuliers.

An. J. C. 860. La premiere expédition des Genois dont il ſoit mention dans l'hiſtoire ſe fit contre les Sarraſins. Ces infidéles ravageoient les iſles & les côtes de l'Italie, portant partout le carnage & l'horreur. Pepin, fils de Charlemagne, leur donna la chaſſe ; mais ils reparurent bientôt, & s'emparerent de l'iſle de Corſe. Les Genois pour raſſurer tout le voiſinage, & ſe mettre eux-mêmes à couvert de la fureur de ces barbares, mirent en mer une puiſſante flotte ſous la conduite du comte Hadumar ou Audomare. Ce général avec toutes ſes forces alla ſurprendre les Sarraſins dans l'iſle de Corſe : ceux-ci étonnés d'une attaque ſi bruſque, couperent précipitemment leurs cables, & jetterent tout ce qui les em-

barraſſoit pour ſe dérober par la fuite à l'activité de leur ennemi. Hadumar leur ferma toujours les paſſages, & les engagea malgré eux dans un combat ſanglant : Hadumar y fut tué ; mais ſa flotte animée encore par la mort de ſon chef, redoubla d'efforts, & défit entierement les Sarraſins. Le fruit de cette victoire fut la conquête de l'iſle de Corſe, dont les Genois ſe rendirent maîtres, & ils retournerent à Genes avec 13 vaiſſeaux pris ſur les Sarraſins.

Les Sarraſins voulurent avoir leur revanche : ils partirent dans ce deſſein de l'Afrique avec une flotte nombreuſe, & vinrent à l'improviſte ſurprendre Genes, & après y avoir fait un horrible maſſacre, ils s'en retournerent chargés de butin, & emmenerent un grand nombre de captifs ; mais ce ſuccès n'eut pas une longue ſuite : la flotte Genoiſe qui étoit en mer étant rentrée dans le port peu après cette expédition, remit auſſi-tôt à la voile pour ſuivre les Sarraſins : elle les trouva près de la Sardaigne, & les força d'en venir à un combat, où ils furent entierement défaits, & tous les captifs repris avec les dépouilles. Voilà toutes les expéditions maritimes que fournit l'hiſtoire des Genois avant l'an 110 de J. C. où commencent leurs annales.

Comme les Genois ont été long-tems en guerre avec les Sarraſins, il ne paroît pas inutile de faire connoître ici ces peuples. Les Sarraſins, nation Arabe deſcendue d'Iſmaël, fils d'Agar, furent d'abord appellés Iſmaëlites & Agaréniens, & prirent enſuite le nom de Sarraſins, dont l'étymologie n'eſt pas conſtante. Ils furent infectés des premiers du Mahometiſme, & le répandirent dans la Paleſtine, la Phenicie, la Syrie, l'Egypte & l'Afrique, dont ils ſe rendirent les maîtres. Peu contens de toutes ces conquêtes, ils paſſerent en Eſpagne & y établirent le ſiége d'un nouvel empire. Les Genois allarmés de leurs progrès, formerent la réſolution de les attaquer avant qu'ils fuſſent plus affermis. Ils armerent d'abord 22 galères ; & quoique cette flotte fût inférieure en nombre & en force à celle des Sarraſins, elle alla néanmoins les chercher pour les combattre, mais n'ayant pû les rencontrer, après quelques courſes ſur les Infidéles, elle retourna à Genes. An. J.C. 1146.

An J.C. 1146. Cependant les Sarrasins poussoient leurs conquêtes. La division des princes Chrétiens sembloit leur en faciliter les moyens, & les deux mers qui arrosent l'Espagne n'offroient sur leurs côtes désolées que d'affreux vestiges de l'avarice & de la cruauté de ces barbares. Les Genois sensibles aux malheurs de la Chrétienté, & aux pieuses instances du pape Eugene III, mirent sur pied une autre flotte qui fit voile vers l'isle de Minorque : ils ravagerent l'isle, y firent un riche butin, & prirent la ville capitale.

Ces premiers succès exciterent leur zele : ils mirent en mer une armée navale bien pourvûe de troupes & de munitions, & composée de 63 galères & de 160 vaisseaux ; elle fit voile avec un vent favorable, & alla mouiller près du cap de Gata, qui est peu éloigné d'Almerie, ville maritime du royaume de Grenade. On envoya 15 galères découvrir la côte. Les Maures convaincus que toutes ces forces menaçoient Almerie, l'avoient fortifiée & mise en état de défense. Comme ils comptoient uniquement sur leurs troupes de terre, parce qu'ils se sentoient les plus foibles sur mer ; ils avoient dispersé tous leurs vaisseaux & les avoient mis dans des lieux sûrs. Les Genois malgré le secours qu'ils avoient reçu du comte de Barcelone, désespérant de prendre cette ville eurent recours à un stratagême. Ils firent cacher une partie des troupes du comte de Barcelone derriere des hauteurs qui servoient de digue à une petite riviere qui se précipitoit du haut d'une montagne. Baudouin qui commandoit les 15 galères envoyées à la découverte, vint en même tems s'établir à l'embouchure de cette riviere, & mit des troupes à terre, se flattant que les Maures voyant une si petite armée, ne pourroient résister à la tentation de sortir de leurs murs pour l'attaquer. Les Infidéles se douterent d'abord du piége qu'on leur tendoit ; mais n'ayant pû découvrir l'embuscade, ils s'animerent & vinrent en desordre fondre sur ce petit corps de troupes. Baudouin qui s'attendoit à un choc très vif se retira du côté de ses vaisseaux avec une prudence qui lui conserva tout son monde. Les signaux étant donnés, les Barcelonois sortirent de l'embuscade & enveloperent les Maures : l'action devint très-san-

glante alors. Doria officier Genois, qui s'étoit approché avec 25 galères, mit ſes troupes à terre, elles ſe joignirent à celles du comte de Barcelone, & on fit un horrible maſſacre des Infidéles ; ils eurent plus de 5000 hommes tués, ſans compter les priſonniers, & ceux qui ſe noyerent.

Les Génois après cet avantage ſe diſpoſoient à faire le ſiége d'Almerie ; mais une tempête qui s'éleva tout-à-coup, mit des bornes à leur entrepriſe, & les obligea de prendre le large. La mer étant devenue calme, ils reprirent leur premier deſſein ; & avec le renfort que leur envoya le roi d'Arragon, ils mirent le ſiége devant Almerie. Les Maures s'y défendirent en déſeſperés, mais il fallut céder à la force, & la ville fut priſe. Vingt mille Sarraſins y périrent, & on y fit trente mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe. L'armée Chrétienne après cette expédition, alla refaire Barcelone. An. J.C. 1147.

Les Génois couverts de gloire ne ſongeoient plus qu'à s'aller repoſer dans le ſein de leur patrie, quand le comte de Barcelone leur ouvrit une nouvelle carriere, en les engageant à retirer Tortoſe des mains des Infideles. Aux premieres propoſitions ils leverent l'ancre, & s'allerent préſenter devant cette ville : ils firent enſuite leur deſcente, & poſerent leur camp dans une plaine où s'étendoit une partie de Tortoſe. Pour éviter les inconveniens que pouvoit cauſer l'impatiente ardeur des ſoldats. On leur avoit défendu de faire aucun mouvement ſans ordre ; cette précaution fut inutile. Ils allerent attaquer une Moſquée qui faiſoit une des principales fortifications de la ville, & forcerent ainſi les officiers à les ſuivre : après un combat furieux, la ville fut priſe, & les Infideles ſe retiretent dans la citadelle, que l'art & la nature avoient fortifiée. Les Génois ne donnerent point aux Maures le tems de reſpirer : ils comblerent d'abord le foſſé qui étoit très-profond, & conſtruiſirent une tour de bois qui contenoit 300 hommes : cette machine étoit mouvante, & on la pouvoit approcher & reculer comme on vouloit. L'attaque fut pouſſée avec une ardeur incroyable ; mais dans le tems qu'on preſſoit le plus cette fortereſſe, les Barcelonois ſous un prétexte frivole quitterent la partie. Les Génois ne

Digitized by Google

furent point ébranlés par une retraite ſi déraiſonnable, ils la regarderent au-contraire comme un moyen de jouir ſeuls d'une gloire qui auroit été partagée : ils preſſerent la place avec plus de fureur qu'auparavant : enfin elle ſe rendit à compoſition ; les Génois y arborerent leurs étendarts. Ils s'en retournerent quelque tems après à Genes couverts de gloire & chargés de riches dépouilles.

Ce ne fut pas ſeulement ſur la Méditerranée que les Génois remporterent des avantages ſur les Sarraſins ; ils les battirent encore ſur le Pont-Euxin. Cette mer étoit infeſtée par les Sarraſins ſujets du roi de Maroc ; leurs courſes continuelles déſoloient les Chrétiens ; ils leur avoient pris 14 vaiſſeaux de charge & 28 galères, parmi leſquelles il y en avoit une Génoiſe. La république envoya contr'eux des vaiſſeaux dans la mer Noire ; le général qui les commandoit étant heureuſement arrivé à Pera, ſe ménagea un entretien avec Zarabim qui régnoit à Sinope, ville de la Paphlagonie, An. J.C. 1340. & qui, avec 14 vaiſſeaux, interrompoit le commerce des Chrétiens. Zarabim fit un traité avec les Génois, & s'engagea par ſerment à ne point troubler leur navigation. Sur la foi de ce traité, ils firent voile vers Caffa où ils avoient un comptoir. Zarabim qui voyoit les Génois tranquiles à l'abri des ſermens qu'il leur avoit faits, ſe diſpoſa à les attaquer au retour, dans l'eſpérance de faire un riche butin ſur leurs vaiſſeaux. Le tems de leur départ étant arrivé, il alla au devant d'eux avec dix galères ; il comptoit les ſurprendre, mais il manqua ſon coup ; car le général Génois ayant appris l'infidelité du Muſulman, prit 20 vaiſſeaux à Caffa, qu'il joignit aux ſiens : il ſe mit en mer avec toutes ces forces, & rencontra Zarabim qui le cherchoit : les Génois l'envelopperent, & après un cruel combat, ils ſe rendirent maîtres de tous ſes vaiſſeaux.

L'année ſuivante, les Génois ſe ſignalerent encore ſur la mer. Alfonſe roi de Caſtille voyant ſes troupes navales affoiblies par les incurſions que les Maures faiſoient continuellement ſur elles, demanda du ſecours aux Génois. Le Senat de Genes lui envoya 20 vaiſſeaux bien armés. Cette flotte alla à la rencontre de celle des ennemis de ce prince,

Digitized by Google

il y eut un ſanglant combat dans lequel les Génois eurent tout l'avantage. Peu après les Maures eſſuyerent encore de leur part quelques echecs aſſez conſidérables qui ſatisfirent la vengeance du roi de Caſtille, & qui en même-tems affermirent ce prince ſur ſon thrône. L'année d'aprés, onze galères Génoiſes, défirent entierement neuf galéaſſes des Maures, & trois autres vaiſſeaux. Après cette expédition elles s'en retournerent en triomphe à Genes chargées de richeſſes conſidérables. An. J.C. 1342.

Les Génois revinrent à la charge quelques années après, & ils allerent attaquer les Sarraſins juſques dans Tripoli; cette ville qui eſt ſituée ſur la côte de Barbarie étoit la capitale de ces Infideles. C'eſt de là que partoient tous ces eſſains de Muſulmans qui déſoloient le commerce du Levant & de la mer Noire, & qui s'enrichiſſoient des dèpouilles des Chrétiens. Les Génois interreſſés à purger la mer de ces voleurs publics, envoyerent contre eux 15 ou 20 galères, ſous la conduite de Philippe Doria auſſi diſtingué par ſon merite perſonnel que par l'éclat de ſa naiſſance. Doria ſe préſenta devant Tripoli & en fit le ſiége; il le pouſſa très-vivement, prit enfin la ville, & la ruina après avoir paſſé au fil de l'épée une partie de ſes habitans. Chargé de ce qu'il y avoit trouvé de plus précieux, & d'une grande quantité d'eſclaves, il retourna à Genes. Voila à peu près ce qui ſe paſſa ſur mer entre les Génois & les Sarraſins. Je vais parler à préſent des démêlés que les Génois eurent avec les Piſans. An. J.C. 1355.

La ville de Piſe en Toſcane eſt recommandable par ſon antiquité, & s'eſt rendue fameuſe par ſes forces maritimes; ſes habitans ſe ſont fait redouter ſur la Méditerranée; ils ont chaſſé trois fois les Sarraſins de l'iſle de Sardaigne; ils ſe ſont emparés de Majorque, de Minorque & de Corſe, & ont tenu tête aux Génois, avec leſquels ils ont été longtems en guerre. Voici quelles en furent les occaſions.

Les Maures d'Eſpagne s'étant emparés de la Sardaigne, faiſoient trembler toutes les côtes d'Italie. Les Piſans fâchés d'avoir de ſi dangereux voiſins, leur firent la guerre, ſans qu'il y eut de part ni d'autre aucun avantage marqué. L'iſle

étoit tantôt perdue, tantôt reconquiſe par l'un ou l'autre parti. Les Piſans affoiblis ſe liguerent avec les Génois, ils réunirent leurs Vaiſſeaux, & les deux flottes s'emparerent de la Sardaigne, ou du moins d'une grande partie de cette iſle, c'eſt-à-dire que l'iſle fut diviſée en trois parties occupées par les Génois, les Piſans & les Sarraſins. Les Génois & les Piſans trop voiſins pour être long-tems amis, ſe brouillerent au ſujet de leur nouvelle conquête. Les Génois par la loi du plus fort, furent entierement maîtres de la Sardaigne, ils en chaſſerent les Piſans. Le reſſentiment de ceux-ci ne tarda pas à éclater : ils ſe ſaiſirent de l'iſle de Corſe qui appartenoit aux Génois. La conſecration des évêques de Sardaigne vint encore ralumer le feu de ces diviſions, & un motif de Religion mêlé dans cette guerre, ne ſervit qu'à la rendre plus cruelle.

An. J. C. 1120. Les Genois pour commencer les hoſtilités armerent 80 galères, 4 gros vaiſſeaux de charge, & 60 petits bâtimens. Les Piſans effrayés d'un ſi terrible appareil, employerent la négociation au défaut de la force, & ſe ſoumirent aux loix du plus fort ; mais les Genois ne ſe furent pas plutôt retirés, que les Piſans reprirent les armes, & ravagerent les terres des Génois. Ceux-ci ne tarderent pas à ſe mettre en devoir de s'en vanger, & les Piſans furent battus par mer & par terre. Le pape Calixte II. s'employa avec zele pour réconcilier ces deux républiques. Il ſe fit propoſer les raiſons des deux partis, & après les avoir peſées, il prononça en faveur des Génois. Les Piſans loin de ſe rendre à ce jugement, réſolurent de ſe faire juſtice eux-même, ils envoyerent dans le golfe de Genes huit galères, qui furent jointes par 22 autres venues du coté de la Sardaigne. Les Génois n'oppoſerent que 7 galères à ce grand armement : elles ſe préſenterent au combat avec une fierté qui étonna les Piſans ; ils ne purent ſe perſuader qu'on oſât les attaquer avec ſi peu de vaiſſeaux ; & ils s'imaginerent que ces ſept galères n'étoient qu'un piége qui couvroient un armement plus conſidérable, qui ne manqueroit pas de les envelopper dès que la bataille ſeroit commencée ; ils crurent même apperçevoir des vaiſſeaux en pleine mer : ainſi à la vûe d'un ennemi imaginaire,

imaginaire, ils s'enfuirent en desordre. Les Génois profitant de l'occasion, coururent après ces galères, & en enleverent autant que leur force leur put permettre. Ils passerent jusque dans l'isle de Corse, qu'ils prirent sur les Pisans, An. J.C 1124. & leur causerent beaucoup d'autres dommages qui les affoiblirent considérablement.

Les Pisans remirent encore en mer 8 vaisseaux contre lesquels les Génois n'en envoyerent que sept, quoi qu'ils en eussent davantage. Les Pisans qui ne se croyoient pas les plus forts, quoiqu'ils fussent en plus grand nombre, éviterent l'ennemi. Les Génois les chercherent long-tems, mais inutilement; ils prirent le parti de revenir sur leurs pas; ils rencontrerent en s'en retournant, un vaisseau Pisan richement chargé, qui voulut se réfugier dans le port de Piombo; mais il fut pris à l'entrée, & les Génois profitant de l'occasion, attaquerent le port de Piombo & s'en emparerent. Les consuls qui avoient alors toute l'autorité de la république de Genes, ennuyés de se voir continuellement harcelés par un ennemi foible que ses pertes ne rendoient pas plus sage, crurent que pour lui ôter le pouvoir de nuire, il falloit le réduire à l'extrémité. Ils firent assiéger Pise par mer & par terre: ce siége dura un an. Les Pisans ne pouvant plus se défendre, se soumirent aux loix du vainqueur, qui, pour les humilier, les condamna à razer le plus haut étage de leurs maisons.

Cette disgrace ne servit qu'à ranimer leur ressentiment; ils recommencerent encore la guerre, & mirent en mer une An J.C. 1127. flotte avec laquelle ils allerent ravager la côte de Génes. Les Génois firent sortir de leur port 13 galères qui chasserent sur les vaisseaux ennemis, & les contraignirent de se retirer à Messine, où elles auroient été brûlées, si Roger roi de Sicile ne les eût mis sous sa protection. Dans le plus grand feu de ces divisions, le Pape innocent II. allant en France, passa par Pise & par Genes: on lui rendit dans l'une & l'autre république tous les honneurs dus à sa dignité. Il voulut par reconnoissance travailler à les réconcilier. Ce pontife eut bien de la peine à les faire consentir à une suspension d'armes: à son retour il repassa à Pise, & parla encore aux habitans de leur récon- An J.C. 1131.

ciliation avec les Génois : il envoya en même-tems à Gênes Saint Bernard qui l'avoit ſuivi en ce voyage. Le Saint Abbé y prêcha avec une éloquence ſi efficace qu'il étouffa dans le cœur des Génois l'animoſité qu'ils avoient conçue contre les Piſans. La paix fut conclue entre les deux républiques, & confirmée par des ſermens. Cette réconciliation ſi peu attendue ne fut pour Saint Bernard que l'ouvrage d'un jour, comme il le marque dans une épître qu'il écrivit aux Génois. Le pape pour conſacrer la mémoire de cette importante réunion, érigea la ville de Gênes en Archevêché.

An. J. C. 1162. Cette paix fut religieuſement obſervée juſqu'en 1162. mais elle fut rompue par un démêlé qui ſurvint à Conſtantinople entre des marchands Génois & Piſans : il paroît que ceux-ci furent les aggreſſeurs. Cette diviſion fut d'abord aſſoupie par des gens ſages qui en prévoyoient les ſuites ; mais les Piſans appuyés de quelques Venitiens & de quelques Grecs, renouvellerent la querelle : ils inſulterent les Génois dans leur comptoir, & y tuerent même un jeune homme d'une naiſſance diſtinguée. La république crut qu'il étoit de ſon honneur de vanger cette inſulte. Elle envoya déclarer la guerre à Piſe par un heraut d'armes qui fut bientôt ſuivi de 13 galères qui s'emparerent d'une tour aux avenues du port de Piſe. Les Génois la démolirent, & entrant dans le port ſans aucun obſtacle, ils ſe ſaiſirent de tous les vaiſſeaux qui y étoient : ils les remorquerent & les conduiſirent dans le port de Gênes. Les Génois quoique victorieux, étoient cependant embarraſſés d'un ennemi qui les tenoit toûjours en haleine : pour l'embarraſſer à ſon tour, ils établirent quatre galères pour croiſer dans les parages voiſins. Elles enleverent un vaiſſeau monté par le conſul de Piſe qui fut mené priſonnier à Gênes. Les Piſans déſolés de la priſe de leur magiſtrat, obtinrent ſa liberté par l'entremiſe de l'empereur, dont ils implorerent la médiation : peu après réſolus de ſe vanger de l'affront qu'on venoit de leur faire. Ils mirent en mer 46 galères, avec leſquelles ils deſolerent pendant quelque tems toute la mer de Gênes, & prirent deux vaiſſeaux marchands qui appartenoient à cette république : mais un nombre à peu près égal de galères Gé-

noiſes qui étoient au large, vinrent au ſecours de la patrie : il ne ſe fit cependant aucune hoſtilité de part ni d'autre, parce que l'électeur de Mayence à la ſollicitation de l'empereur Frideric Barberouſſe, les engagea d'abord à une ſuſpenſion d'armes, & peu après à une tréve, qui n'auroit jamais été conclue ſans l'autorité de cet empereur.

Les deux partis furent tranquilles pendant quelque tems; mais leur animoſité mutuelle éclata de nouveau au ſujet de la Sardaigne qu'ils ſe diſputoient. Les Piſans firent quelques hoſtilités de ce côté-là. Comme les Génois ſe diſpoſoient à en tirer vengeance, l'empereur, pour calmer ces nouveaux troubles, ordonna aux deux républiques d'envoyer leurs conſuls à Porto-Venere pour y négocier un accommodement. Ce prince y envoya auſſi ſon chancelier, pour les porter à la paix, mais tout cela inutilement : les deux conſuls oubliant leur caractere ſe prirent de paroles avec tant de vivacité, qu'ils remonterent ſur leurs vaiſſeaux & ſe battirent avec acharnement. Le magiſtrat de Génes fut bleſſé, & celui de Piſe pris.

Les Piſans envoyerent 8 galères en Provence pour leur couper les vivres aux Génois : ceux-ci en mirent 14 à leur ſuite. Celles-là ſe voyant pourſuivies par un plus grand nombre, ſe réfugierent dans le Rhône : les Genois les attendirent à l'embouchure de ce fleuve, mais les Piſans ſe ſauverent par une autre bouche du Rhône qui n'étoit pas gardée ; échapés ainſi adroitement du danger, ils ſe mirent en état de réſiſter. Ils armerent 31 galères, avec leſquelles ils cauſerent beaucoup de dommages aux Génois. Ils ſurprirent la ville d'Albengue, où ils mirent tout à feu & à ſang. Ils eſſayerent inutilement d'en faire autant à Porto Venere ; mais ils jetterent leur feu ſur les fauxbourgs & ſur une partie du port d'une ville voiſine. Après ces petites expéditions, ils amuſerent les Genois par l'eſpérance d'une réconciliation future, mais ceux-ci ayant découvert que les Piſans vouloient les tromper par un faux projet d'accommodement, firent ſortir de leur port des galères bien armées pour les écarter de leurs côtes ; il y eut entr-eux deux actions conſécutives, dans leſquelles les Genois perdirent quatre galères. Les Piſans.

An. J.C. 1165.

s'en retournerent chez eux avec un riche butin.

L'empereur voyant que l'opiniâtreté ſeule ſoutenoit cette guerre ſi ruineuſe à l'Italie, réſolut abſolument de la terminer. L'une & l'autre république travaillerent à mettre ce prince dans ſes intérêts. Il avoit déja panché pour les Génois, mais les Piſans n'ayant pû mériter ſa protection, chercherent à l'acheter, & ils y réuſſirent. Les Génois indignés de cette manœuvre, ſe préparerent de nouveau à la guerre: les Piſans en firent autant. La mer fut bien tôt couverte des vaiſſeaux des deux partis. Les Lucquois touchés du malheur des Piſans, mirent tout en œuvre pour les porter à la paix; mais n'ayant pû y réuſſir, ils leur déclarerent la guerre. Les Piſans perſuadés que leurs anciens ennemis leur ſuſcitoient ces nouveaux adverſaires, porterent ſur eux tout leur reſſentiment; & ſur la nouvelle qu'ils reçurent qu'onze galères Génoiſes faiſoient voile du côté de la Provence, ils en envoyerent treize pour les ſurprendre. Ces deux petites armées s'étant rencontrées ſe battirent, & les Génois perdirent quatre galères. Ces derniers, ſe lierent alors ouvertement avec les Lucquois, & pour avoir plus de force contre l'ennemi commun, ils armerent ſeize vaiſſeaux. Les Piſans parurent peu effrayés de cette ligue, ils mirent ſecrettement en mer 30 galères. Les galères Génoiſes ſurpriſes d'un nombre qui leur étoit ſi ſupérieur, ſe retirerent à Génes, après avoir quelque tems amuſé l'ennemi, & les Piſans voyant leur coup manqué retournerent dans leur port.

Les Lucquois fortifiés par les troupes auxiliaires qu'ils avoient reçues de Génes, harceloient toujours les Piſans, & ceux-ci ſe vangeoient toujours ſur les Génois. Ils envoyerent ſix galères dans leur mer pour les déſoler. Les Génois en firent ſortir ſept de leur port, leſquelles allerent préſenter le combat aux Piſans qui l'accepterent; ils avoient une galère de moins, mais ils comptoient beaucoup ſur la ſupériorité de leurs troupes. L'engagement fut prompt, & le choc très-vif de part & d'autre. Pendant que ſix galères étoient aux priſes avec ſix autres, le général Génois étoit tranquille, & attendoit le moment de porter du ſecours où il en

ſeroit beſoin. Il s'apperçut que la galère du commandant étoit fatiguée. Il tomba bruſquement ſur elle avec toutes ſes forces : un ſi violent effort l'endommagea conſidérablement, elle fut obligée de ſe rendre, & ſa priſe entraîna la perte de la bataille.

L'empereur ſenſible aux calamités que cette guerre cauſoit à l'Italie, employa ſon autorité pour la faire finir ; il menaça les Piſans de confiſquer leurs biens au profit de la chambre impériale ; mais leur opiniâtreté fut encore inflexible : ils continuerent à déſoler les Génois, & comme ils ne ſe ſentoient pas aſſez forts par eux-mêmes, ils ſouleverent contre leur ennemi tous leurs voiſins : toutes ces intrigues leur réuſſirent d'abord, mais les Génois s'en dédommagerent dans la ſuite ; ils les battirent dans pluſieurs combats particuliers, les allerent inſulter juſqu'à l'embouchure de l'Arne, & même dans leur port.

Les avantages qu'on remportoit reſpectivement n'étoient point déciſifs, ni les pertes aſſez conſidérables pour mettre fin à cette guerre. Les mauvais ſuccès au contraire comme les bons ne ſervoient qu'à nourrir la haine & à ranimer la vengeance des deux partis, qui ſe ſeroient inſenſiblement ruinés, ſi l'empereur n'avoit ſuſpendu les effets de leur animoſité. Ce prince vint en Italie avec une armée formidable, força les deux républiques à ſe réconcilier, & leur partagea la Sardaigne, afin qu'aucune n'eut ſujet de ſe plaindre ; mais il leur ménagea au contraire par-là de nouveaux ſujets de trouble & de diviſion. An J.C. 1175.

En effet, onze ans après cette paix les Piſans devenus puiſſans dans la Sardaigne, troublerent le commerce des Génois. L'ancien reſſentiment ſe réveilla tout d'un coup à Génes, & l'on y fit un grand armement pour punir la perfidie des Piſans. La guerre alloit recommencer avec plus de fureur que jamais, ſi l'empereur qui vouloit faire ſervir les deux républiques aux vûes qu'il avoit ſur la Sicile, n'avoit appaiſé les troubles qui commençoient à renaître ; mais ces deux puiſſances étoient trop voiſines pour être long-tems en paix ; leurs anciens démêlés ſe renouvellerent, à l'occaſion d'une ville de l'iſle de Corſe, appellée Bonifacio, que les Gé- An J.C. 1187.

nois avoient priſe autrefois, & qu'ils avoient entierement
An. J.C. 1195. ruinée. Les Piſans entreprirent de la rétablir, & ils y réuſſirent. Les Genois armerent à la hâte ſix gros vaiſſeaux, trois galères & pluſieurs petits bâtimens avec leſquels ils reprirent Bonifacio. Les Piſans, quoique bien déterminés à réparer cette perte, affecterent cependant de n'y pas être ſenſibles. Les Genois découvrant bien leur diſſimulation, firent tous les préparatifs néceſſaires pour faire face à l'ennemi : ils envoyerent un grand nombre de vaiſſeaux du côté de la Sardaigne : les Piſans y envoyerent auſſi un armement aſſez conſidérable : les deux armées s'engagerent dans un combat qui dura long-tems ſans qu'il y eut aucun avantage de part ni d'autre ; mais enfin les Piſans ſuccomberent & furent entierement défaits. Les Genois victorieux s'en retournerent à Genes : avant que de partir ils conſtruiſirent de nouvelles fortifications à Bonifacio, & augmenterent conſidérablement la garniſon de cette place. Cette précaution ne fut point inutile ; car les Piſans qui avoient aſſemblé autour de la Sardaigne un grand nombre de frégates & de chaloupes armées, eſſayerent de ſurprendre cette ville, mais en vain ; car auſſi-tôt que les Genois furent avertis de l'entrepriſe de leurs ennemis, ils envoyerent du ſecours aux aſſiégés : ils firent partir d'abord un vaiſſeau qui ſe trouva prêt, mais il fut enlevé : ils envoyerent enſuite 17 galères ; à leur approche les Piſans ſe retirerent & reparurent peu de jours après devant Bonifacio. Les Genois qui avoient mouillé dans une rade peu éloignée, leverent l'ancre & allerent préſenter le combat aux Piſans. Quoique ceux-ci fuſſent ſupérieurs de deux
An. J.C. 1196. vaiſſeaux, ils abandonerent la place & prirent le large, ce qui occaſionna un combat, dans lequel les Genois perdirent trois vaiſſeaux, les Piſans n'en perdirent qu'un.

Pendant l'eſpace d'environ huit années il ne ſe fit point d'actes d'hoſtilités, ils ne recommencerent que par un effet de la mauvaiſe conduite des Piſans, toujours les agreſſeurs. Ils pillerent des marchands Genois qui trafiquoient dans la Sicile, & s'emparerent de Syracuſe. Les Genois pour en avoir raiſon, firent un armement conſidérable, & ils envoyerent pluſieurs vaiſſeaux par des routes differentes, avec ordre de

s'assembler en même tems devant Syracuse. La jonction de ces vaisseaux s'étant faite au rendez-vous marqué, ils entrerent dans le port, où ils s'emparerent de deux grands navires Pisans; ensuite ils firent le siége de la ville, dont ils s'emparerent en sept jours de tems. Aussi-tôt que les Pisans furent informés de cet évenement, ils firent partir pour la Sicile 10 vaisseaux de charge & 12 galères, qui firent à leur tour le siége de Syracuse: la ville fut vivement pressée & très-bien défendue. Le gouverneur qui sentoit le besoin qu'il avoit de secours, en demanda à un prince voisin & allié de la république: ce prince qui s'appelloit Henri, fit voile vers Messine avec quatre galères: il y grossit sa petite escadre de tous les vaisseaux Genois qu'il y trouva, & avec cette flotte il s'approcha de Syracuse. Les Pisans pleins de confiance se présenterent au combat. Henri qui s'apperçut qu'ils étoient plus forts que lui d'hommes & de vaisseaux, leur opposa une partie de sa flotte, & se réserva avec ses quatre galères pour le coup qu'il méditoit. Il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que les Pisans, qui mépriſoient le petit nombre de leurs ennemis, combattoient en désordre, il profita de cette négligence; il courut sur les Pisans, il porta le cap sur le vaisseau du général Pisan & s'en empara. Les autres craignant une égale destinée se disposerent à la fuite; mais Henri & les Genois les envelopperent & prirent tous leurs vaisseaux, à la réserve de cinq. Après cette victoire le gouverneur de Syracuse fit une sortie sur les assiégeans, qui déja étonnés de la déroute arrivée sur mer, prirent le parti de se retirer. Le bruit de ce nouveau triomphe se répandit bientôt par toute l'Italie. Treize galères que les Genois envoyoient au secours de Syracuse en étant informés s'en retournerent à Genes.

Les Pisans accoutumés à être humiliés sans en devenir plus sages, furent plus attentifs à vanger leurs disgraces qu'à en profiter. Ils armerent huit galères & dix vaisseaux de charge, qu'ils envoyerent en Sardaigne pour y susciter de nouveaux troubles. Les Genois opposerent un pareil nombre de vaisseaux sous le commandement de Nicolas Doria. Dès que ce général s'approcha, les Pisans se retirerent dans la baye de Cagliari, où les Genois vinrent les renfermer. Le sénat

de Piſe pour les débaraſſer fit partir 17 galères bien armées : la république de Genes envoya auſſi en même tems 14 vaiſſeaux ; mais le ſecours de Piſe arriva le premier, & Doria craignant de ſe trouver entre deux ennemis ſe retira. Aſſailli enſuite par la tempête, il diviſa ſon eſcadre en deux, ce qui le rendit plus foible & donna aux Piſans le moyen de lui enlever trois vaiſſeaux. Après toutes ces alternatives de bons & de mauvais ſuccès, on fit des propoſitions de paix. Les Genois qui avoient de grands démêlés avec les Venitiens, ſe prêterent d'autant plus volontiers à un accommodement, qu'ils eſpéroient par-là d'avoir de moins un ennemi fatiguant.

Les Piſans accoutumés à violer leurs ſermens, firent peu de cas de celui qui avoit ſcellé leur dernier traité de paix. Ils prirent un vaiſſeau Genois richement chargé, ſous le ſeul prétexte de leur ancienne animoſité, & ils ſe liguerent avec la république de Veniſe, ennemie déclarée de celle de Genes. Ils firent la même ligue avec les Venitiens qui étoient à Conſtantinople, & envoyerent de-là deux vaiſſeaux & deux galères en Sicile, pour ſe ſaiſir des vaiſſeaux Genois qui commerçoient au levant. Comme les Genois ſe préparoient à vanger cette injure, le pape Honoré III. employa ſes ſoins pour appaiſer les troubles qui alloient replonger l'Italie dans de nouveaux déſordres. Il fit partir le cardinal Hugo-
An J.C. 1227. lin, qui par ſon éloquence & ſa rare prudence amena les deux peuples ennemis à un accommodement le plus ſolemnel qui fut jamais. Les promeſſes, les ſermens, & tout ce que la Religion a de plus ſacré fut employé pour le rendre authentique & inviolable. Les Piſans envoyerent à Genes & les Genois à Piſe les hommes les plus recommandables par le rang, la naiſſance & le mérite, pour y confirmer la paix de la part des deux républiques. On en envoya d'autres à Rome pour y faire les mêmes cérémonies & les mêmes proteſtations.

Cette réunion fut encore de peu de durée par la perfidie des Piſans, qui appuyerent de toutes leurs forces l'empereur Frideric II. dans la guerre qu'il eut avec les Genois, & dont nous parlerons dans la ſuite. Cet empereur étant mort, la république de Genes demanda aux Piſans la reſtitution de deux

deux places qu'ils lui avoient enlevées : & comme elle ne vouloit pas faire renaître les troubles appaisés, elle prit les Florentins pour juges de ce different : ceux-ci décidérent en faveur des Genois. Les Pisans ne voulant point souscrire à ce jugement, les Florentins voulurent les y forcer par la voie des armes ; & pour le faire plus sûrement, ils se liguerent avec les Lucquois & les Genois. La république de Genes fournit dans cette confédération des troupes de terre & 30 galères. Les Pisans ne furent point ébranlés de cet appareil ; ils se mirent en état de résister, mais ils furent battus, & une des villes disputées leur fut enlevée. Le dépit que ces disgraces causerent aux Pisans, fut fort aigri par le présent que le seigneur à qui appartenoit Cagliari, fit aux Genois d'une forteresse dans la Sardaigne. Cette nouvelle acquisition qui augmentoit leur puissance dans cette isle, augmenta aussi la jalousie & l'inquiétude des Pisans : ceux-ci pour s'opposer à la prise de possession de cette place, y envoyerent huit vaisseaux, & les Genois douze pour la soutenir : ces deux escadres qui firent voile en même tems, se rencontrerent & se battirent. La victoire se déclara encore pour les Genois ; ils se saisirent de tous les vaisseaux ennemis & s'en retournerent triomphans à Genes. La république fit repartir aussi-tôt 24 galères pour la Sardaigne. En passant elles enleverent dans le port de Pise trois vaisseaux de charge, & plusieurs autres petits bâtimens. An. J.C. 1256.

Depuis ce tems-là il ne se fit rien de considérable entre les deux partis jusqu'à l'année 1282. leurs armes mêmes furent assez oisives ; mais dans la Corse elles furent bien exercées. Après l'horrible massacre des François fait le jour de Pâques en Sicile, Charles d'Anjou fit la guerre en cette isle pour la reconquerir sur Pierre d'Arragon à qui elle s'étoit donnée. Les Genois & les Pisans prirent parti pour ces deux princes ; s'engageant ainsi dans des intérêts opposés, leurs anciennes guerres se renouvellerent ; l'isle de Corse fut d'abord le théâtre de la guerre particuliere des deux républiques. Les succès de ces premiers combats furent assez variés, chaque parti ayant tour à tour l'avantage sur l'autre. On arma à Genes 35 galères qu'on mit sous la conduite de

Thomas Spinola ; & les Piſans en mirent 54 en mer. Ces deux armées ſe répandirent par des routes différentes. Spinola alla ſaccager la Pianoſa, petite iſle de la mer de Toſcane ; & le général Piſan alla s'emparer d'une ville en Sardaigne. Spinola courut au ſecours de la place ; mais ayant appris qu'elle étoit rendue, il tourna d'un autre côté : il rencontra une flotte de Piſe richement chargée, il l'attaqua : les Génois triompherent, ils prirent pluſieurs vaiſſeaux ennemis, & s'en retournerent à Genes.

Les Piſans armerent un grand nombre de vaiſſeaux, avec leſquels ils allerent ravager les iſles de Corſe & de Sardaigne. Les Génois envoyerent contre eux 54 galères, ſous la conduite de Conrad Doria. L'amour de la gloire porta la plus brillante jeuneſſe de la ville à monter ces vaiſſeaux. Doria ayant appris que les Piſans avoient mouillé à Civita-Vecchia, fit voile de ce côté-là : mais ceux-ci informés de ſes approches, appareillerent & allerent ſe cantonner dans le port de Monte-Fiaſcone, à l'abri de quelques fortifications. Doria les renferma dans ce poſte : mais ayant appris que 15 galères ennemies faiſoient voile de la Sardaigne vers Piſe, il alla à leur rencontre avec une grande partie de ſes vaiſſeaux, & ne laiſſa devant Monte-Fiaſcone que ceux qui étoient néceſſaires pour en fermer le port. Les Piſans ayant apperçu que Doria couroit ſur eux, prirent le parti de ſe retirer ; mais en fuyant un ennemi ils en trouverent un autre plus dangereux, ce fut une furieuſe tempête, qui les diſperſa & les jetta ſur la côte, où ils ſe briſerent. Tous ces vaiſſeaux périrent, à la réſerve de quatre qui furent pris par Doria : après cette expédition, il alla rejoindre ſes vaiſſeaux : mais le vent ayant tourné au ſud-eſt, & ſouffiant violemment, il fut obligé de ſe retirer à Porto-Venere, où il fut retenu quatre jours par la violence de la tempête. Les Piſans débarraſſés d'un ennemi qui les preſſoit, profiterent de l'occaſion & ſe retirerent dans leur port, où ils ſe barricaderent avec des chaînes & des eſtacades. Doria ayant manqué ſon coup cette fois, ſe retira à Genes avec plus de 500 priſonniers.

An. J. C. 1283. La diſgrace des Piſans ne ſervit qu'à rallumer leur vangeance ; ils redoublerent leurs efforts & mirent en mer 60

galères. Avec ces nouvelles forces ils eſſayerent de prendre Porto-Venere : mais ce poſte ſe trouva ſi bien fortifié, & les aſſiégés ſe défendirent avec tant de valeur, qu'on fut obligé de renoncer à cette entrepriſe. Les Génois toujours attentifs aux mouvemens de leurs ennemis, armerent en trois jours 70 galères, dont le commandement fut donné à Hubert Doria : ils voulurent par-là ſe mettre en état non ſeulement de réſiſter aux Piſans, mais de les attaquer. Doria les alla chercher, mais inutilement. Ils avoient cru devoir l'éviter, & ils avoient gagné le port de Piſe. Doria de ſon côté ſe retira dans celui de Genes. An. J. C. 1285.

L'année ſuivante les Génois firent partir cinq vaiſſeaux pour la Syrie, & ils les firent eſcorter par 17 autres. Les Piſans les firent ſuivre par un pareil nombre de galères, qui forcerent de voiles & de rames pour les joindre. Les deux flottes ſe rencontrerent aux environs de la Sardaigne. Lorſqu'elles furent en préſence, le général Génois diviſa ſon armée en deux eſcadres, & le Piſan en fit autant. Le combat s'engagea au point du jour, & il dura juſqu'au ſoir avec une valeur également ſoutenue des deux côtés. La victoire fut long-tems en balance ; à la fin elle ſe décara pour les Génois. Ils s'emparerent de huit galères & en coulerent une à fond. Les Piſans épouvantés prirent la fuite, mais les Génois les ſuivirent dans leur retraite & leur enleverent ſix autres galères ; le reſte ſe ſauva à la faveur de la nuit. Le général Génois ſe retira à Bonifacio pour ſe refaire. Il fit partir les cinq vaiſſeaux pour leur deſtination, & s'en retourna à Genes, où il fit une eſpéce d'entrée triomphante avec une partie de la principale nobleſſe Piſane qu'il avoit fait priſonniere.

Le courage des Piſans ſembloit renaître de leurs malheurs. Ils revinrent encore à la charge contre les Génois, ils mirent en mer une puiſſante armée compoſée de 72 galères, qu'ils chargerent de toutes les machines néceſſaires pour l'attaque & la défenſe. Ils firent en même-tems alliance avec tous ceux qu'ils auroient pû craindre, afin de réunir toutes leurs forces contre les Génois. On avoit envoyé de Genes 30 galères dans la mer de Corſe pour la nétoyer de quelques navires

Piſans & Arragonois qui y faiſoient le métier de Pirates : on fit revenir au plutôt ces galères, de-peur qu'elles ne fuſſent attaquées par l'armée Piſane, qui étoit ſupérieure en nombre. Elles la rencontrerent, mais elles manœuvrerent ſi adroitement qu'elles l'éviterent, & elles entrerent ſans aucun dommage dans le port de Génes : on ne les déſarma point, & en moins d'un jour, on mit 58 galères & 8 chaloupes en état de tenir la mer. Le commandement de cette armée qui étoit alors de 96 bâtimens, fut donné à Hubert Doria. Cet armement étoit auſſi brillant que formidable : toute la jeune nobleſſe Génoiſe avoit voulu prendre parti dans cette occaſion.

Doria alla chercher les Piſans qui étoient dans la mer de Corſe ; mais ayant appris qu'ils s'étoient retirés, il les ſuivit, & les trouva vers Melora, peu éloignée de Piſe. Il uſa de ſtratagême pour les attirer au combat ; il étoit plus fort en vaiſſeaux, & il craignoit que les Piſans intimidés ne refuſaſſent de ſe battre, il fit reſter 30 de ſes bâtimens dans une embuſcade où ils n'étoient point vûs ; mais d'où ils étoient à portée de ſe joindre quand le combat ſeroit commencé. Doria étant en préſence des Piſans rangea ſon armée en bataille. Il mit ſon avant-garde ſur deux lignes, & ſe plaça avec quatre galères à la tête de l'aile droite. Conrad Spinola formoit la tête de l'aîle gauche ; les autres galères ſuivoient en bon ordre. Les Piſans ſe mirent auſſi en ordre de bataille. Ils diviſerent leur armée en deux eſcadres. Moroſini commandoit la droite, & le fils du comte Hugolin la gauche ; le premier montoit la galère patrone où étoit l'étendart de la république. Le combat commença par un bruit effroyable des machines de guerre, & ſe ſoutint avec un acharnement égal dans les deux partis. On voyoit en l'air comme un nuage de traits ardents, de fleches & de pierres. Les Piſans tomberent avec fureur ſur l'aiſle droite des Génois qui y avoient placé leurs principales forces. La victoire fut long-tems en balance : voici ce qui la fit déclarer. Une galère Génoiſe arriva avec beaucoup de furie ſur la patrone des Piſans, qui étoit montée par la nobleſſe & la jeuneſſe de Piſe, & qui ſe battant avec une valeur ſurprenante, ſe ſeroit emparée de la galère Gé-

noiſe, ſi cette derniere n'avoit été ſecourue à propos par un brigantin ; car Doria avoit eu la précaution de faire accompagner chaque galère d'un brigantin pour la ſoutenir. La galère Génoiſe ainſi fortifiée reprit le deſſus ſur la galère Piſane, & s'en empara elle-même : l'étendart de la république de Piſe fut déchiré & foulé aux pieds. L'épouvante s'étant répandue ſur toutes les galères des Piſans, ils perdirent courage, & furent entierement défaits. Les Génois leur prirent 28 galères, & en coulerent 7 à fond ; le reſte ſe ſauva dans le port de Piſe. Les Piſans eurent cinq mille hommes tués dans le combat, & le nombre de leurs priſonniers fut ſi grand, qu'on diſoit en proverbe: *Qui veut voir la ville de Piſe, aille à Gênes.*

Les Piſans ne ſe rebuterent point, ils mirent en mer d'autres vaiſſeaux, & ſe diſpoſerent à recommencer la guerre : mais leurs plus illuſtres priſonniers qui étoient à Gênes propoſerent des conditions de paix qui furent acceptées des deux partis. Un article de cet accommodement portoit que les Piſans remettroient dans un certain tems entre les mains des Génois la citadelle de Cagliari. Le tems étant échu, les Piſans au-lieu de tenir parole, ne firent qu'amuſer les Génois par des promeſſes qui ne ſe terminoient à rien, profitant de ce tems pour faire le plus ſecretement qu'ils pouvoient des préparatifs de guerrre. La république de Gênes indignée d'une telle conduite, réſolut de faire les derniers efforts pour mettre fin aux perfidies d'un ennemi ſi embaraſſant & ſi dangereux, ils s'emparerent d'abord de l'iſle d'Elbe qui lui appartenoit : dans ce même-tems ils firent alliance avec les Lucquois, & allerent aſſiéger Livourne avec 40 galères, pendant que les Lucquois l'aſſiégeoient par terre. Les Piſans épuiſés ne purent la défendre, la ville fut priſe & pillée. Ce dernier coup annéantit entierement la puiſſance de la république de Piſe, qui avoit autrefois dompté Carthage, fait trembler la Sicile, chaſſé les Sarraſins, occupé la Sardaigne, & diſputé ſi long-tems aux Génois l'empire de la mer. En effet, après la priſe de Livourne, les Piſans abbatus n'eurent qu'une volonté impuiſſante de ſe relever. Les Génois infiniment plus forts, n'auroient pas été ſi long-tems à ré-

An. J.C. 1288.

An. J.C. 1290.

faire cette opiniâtre république, s'ils n'euſſent pas été obligés de partager leurs forces dans differentes autres guerres, avec les Venitiens, l'empereur Frideric, & les empereurs d'orient; & d'envoyer des vaiſſeaux aux expéditions de la Terre ſainte.

Les forces maritimes de la république de Genes furent employées contre l'empereur Fridéric II. Voici les principales cauſes de leurs démêlés. Ce prince au commencement de ſon regne avoit fait vœu de conduire une armée au Levant contre les ennemis du nom Chrétien; mais comme il ne ſe piquoit pas d'une grande délicateſſe en fait de religion, il eut bien-tôt perdu le ſouvenir de ce vœu. Cette infidélité le brouilla avec les Papes qui l'excommunierent. Ce prince étoit auſſi fort irrité contre les Milanois, qui lui avoient refuſé la couronne de fer que les empereurs avoient coutume de prendre à Milan. Les Génois étoient fort attachés au pape, & très-liés avec les Milanois, il n'en fallut pas davantage pour faire naître la meſintelligence entre cet empereur & la république. Frideric murmura fort haut contre ces liaiſons: & il ne fut pas long-tems ſans paſſer des plaintes aux mauvais traitemens; il fit mettre en priſon un grand nombre de Génois en Sicile, en Syrie, à Tunis & dans tous les endroits où il avoit du pouvoir ou du crédit. Les Génois crurent devoir tirer vengeance de cet affront. Et pour cela ils envoyerent 5 galères & 2 gros vaiſſeaux de charge en Sicile & à Tunis, & une autre eſcadre de deux vaiſſeaux de même eſpéce, & de dix galères en Syrie. L'empereur qui avoit beaucoup d'ennemis ſur les bras, ne voulut pas s'en faire de nouveaux: il céda par politique, & fit rendre aux priſonniers la liberté & les biens qu'il leur avoit ôtés.

Quelque tems après, le pape Grégoire IX. ayant excommunié Fridéric, il indiqua un Concile à Rome pour le dépoſer. Les Evêques & les Docteurs de France, d'Angleterre
An. J.C. 1241. & de pluſieurs autres provinces qui ſe rendoient à ce Synode, étant arrêtés à Nice, le pape pria les Génois de leur envoyer des vaiſſeaux pour les conduire à Rome. Ceux-ci en conſéquence leur envoyerent 38 vaiſſeaux, qui après une heureuſe navigation, revinrent à Génes: d'où ils repartirent

peu de tems après, & firent voile du côté de Rome. L'empereur qui regardoit ces importans paſſagers comme des ennemis, puiſqu'un Concile pour le dépoſer étoit le but de leur voyage, pour pouvoir les arrêter, tint 27 galères prêtes dans le port de Piſe. Les Piſans avoient armé auſſi pluſieurs vaiſſeaux pour ſeconder ſon projet. La flotte Génoiſe étant au large, fut ſuivie & aſſaillie avec impetuoſité par celle de l'empereur, & comme ſes vaiſſeaux ne pouvoient manœuvrer à cauſe de leur charge qui étoit conſidérable, ils ne purent tenir contre ceux de l'empereur, qui n'étoient qu'armés. Il y en eut 22 de pris avec tous les cardinaux, prélats, légats & docteurs, & tous leurs bagages dont ils étoient chargés. Le général qui commandoit la flotte impériale ayant demandé ce qu'il falloit faire de tous ces priſonniers, l'empereur répondit en plaiſantant :

Omnes Prælati, Papa mandante, votati,
Et tres Legati, veniant huc uſque ligati.

Les Génois extrêmement ſenſibles à cet échec ſongerent à s'en vanger ; ils armerent avec une diligence incroyable. Comme ils manquoient de vaiſſeaux, dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit ils équiperent 52 galères, & les firent partir pour aller au ſecours de Poli que les Impériaux aſſiégeoient. Ceux-ci étonnés d'un ſi prompt armement, & ſaiſis d'une terreur panique, abandonnerent au plûtôt leurs entrepriſes, & ayant coupé leurs cables & jetté dans la mer tout ce qui les embarraſſoit, ils prirent le large. Les Génois après avoir fortifié la garniſon de Poli, s'en retournerent auſſi glorieux d'avoir fait fuir la flotte de l'empereur que s'ils l'avoient battue. La flotte Impériale ayant appris que celle de Genes avoit déſarmé ſe remit en mer, & alla s'emparer d'Albengue ; elle voulut enſuite ſe ſaiſir d'une petite place voiſine, mais elle fut repouſſée, & obligée de ſe retirer à Savone qui étoit ſous l'obéiſſance de l'empereur. Les Genois pour éloigner l'ennemi, mirent cette année en mer autant de vaiſſeaux que l'année précédente, & les envoyerent du côté de Savone, où étoient ceux de Frideric. Le général de la

flotte Impériale n'attendit pas les Génois : il démarra au plutôt & prit le large, puis revirant de bord, il fit voile vers le port de Genes qu'il croyoit ſurprendre : mais il y fut maltraité lui-même & s'enfuit fort à propos ; car ſans cette précaution, la flotte Génoiſe, qui arriva preſqu'auſſitôt, l'auroit envelopé.

L'empereur voyant que les Génois étoient plus puiſſans que lui ſur mer, crut qu'il vaudroit mieux de les attaquer par terre, pendant que de ce côté il faiſoit des efforts, les Génois entreprirent de brûler ſa flotte retirée à Savone où elle s'étoit barricadée. Ils dirigerent contre elle une grande quantité de feux d'artifice, mais un vent contraire & violent les rendit inutiles ; & une affreuſe tempête les obligea de retourner dans leur port.

Les eſprits s'irritoient de plus en plus, & les préparatifs de guerre augmentoient. L'armée navale de l'empereur, compoſée de 60 galères & de deux vaiſſeaux, étoit dans le port de Piſe, jointe à celle des Piſans qui étoit de 52 navires. L'armée des Génois qui avoient fait conſtruire 40 nouvelles galères, étoit de 13 galéaſſes, de trois vaiſſeaux de charge & de 83 galères. L'armée Impériale fit voile vers Porto-Venere, & mit tout en œuvre pour prendre cette ville. L'on mit des troupes à terre & on la fit battre de tous les côtés ; mais la garniſon ſe défendit avec une valeur extraordinaire, & les Impériaux furent obligés de lever le ſiége : ils crurent ſe dédommager devant une ville voiſine ; mais ils ne firent qu'y augmenter leur confuſion, car la ville ſe défendit courageuſement. Sa réſiſtance jointe à la nouvelle des approches de l'armée ennemie obligea les Impériaux à une retraite précipitée. Les Génois arriverent après leur départ ; ils l'auroient prévenu ſans la nuit : ils ne prirent qu'un vaiſſeau Piſan, qui apparemment n'avoit pas pû fuir auſſi diligemment que les autres.

Le courage & l'ardeur de l'armée Génoiſe ne fit que ſe ranimer par la fuite de l'ennemi. Elle alla avec la plus grande promptitude le chercher pour le combattre : il s'étoit retiré à la rade de Piſe. Il ne fut pas plutôt informé de l'approche des Genois, qu'il gagna le large & ſe retira à Savone, où il

ſe

ſe croyoit plus en ſûreté. Il y fut encore ſuivi par l'armée Génoiſe qui brûloit d'ardeur de combattre ; mais une tempête s'oppoſa à ſon deſſein & la contraignit de rentrer dans le port de Genes. Les Génois ayant appris que les Impériaux étoient à l'iſle de Sainte-Marguerite, mirent à la voile pour les aller combattre. Quand ils furent arrivés à Antibes, ils apprirent que les Impériaux avoient coupés leurs cables, & s'étoient retirés avec une grande précipitation du côté de Marſeille. Ils ſuivirent juſque-là l'armée fugitive, mais elle leur échapa encore. Les Génois, pour que ce voyage ne fût pas en pure perte pour eux, chargerent leurs vaiſſeaux de ſel & s'en retournerent à Genes, où après avoir appris que la flotte Impériale avoit déſarmé, ils déſarmerent eux-mêmes. On ſeroit tenté de croire que la conduite de ces deux armées navales, qui dans un ſi petit eſpace de mer ſemblerent chercher à ſe joindre ſans pouvoir y réuſſir, ne fut qu'un jeu, ſi les hiſtoriens n'aſſuroient que la crainte dans l'une & l'impatience de combattre dans l'autre furent bien réelles.

L'empereur dont la haine contre la république & le déſir de vengeance augmentoient tous les jours, arma puiſſamment par mer & par terre, dans le deſſein d'aſſiéger la ville de Genes, & mettre parlà la république hors d'état de lui nuire. Les Génois peu effrayés de ſes grands préparatifs, ne mirent que trois jours pour armer 70 galères qu'ils lui oppoſerent, & qui obligerent ſa flotte à ſe retirer à Savone, leur azile ordinaire. Les Imperiaux comptant bien qu'ils ſeroient ſuivis dans ce port, le baclerent, en fermerent toutes les avenues par des digues, & ayant approché leurs vaiſſeaux le plus près de la terre qu'ils pûrent, ils les arrêterent avec des chaines. Les Génois après de vains efforts pour forcer ces barriéres tenterent de brûler tous ces vaiſſeaux renfermés ; mais ils éprouverent encore la fatalité qui les avoit déja empêchés de réuſſir dans une pareille occaſion, il s'éleva un vent violent qui rejettoit le feu ſur les vaiſſeaux d'où il partoit, une tempête y ſuccéda, & mit les Génois dans l'impoſſibilité de tenir la mer ; ils ſe retirerent à Noli, où ils étoient plus à portée d'obſerver les mouvemens de l'en-

nemi. Les Impériaux ne perdirent point de tems : ils ſortirent de leur retranchement, & ſe rangerent le long de la côte couverts par l'armée de terre. Les Génois feignirent de prendre la route de Genes, ſe flattant par cette manœuvre d'attirer l'ennemi au large ; mais le général de la flotte impériale ne prit point le change. Les Genois impatients réſolurent de l'attaquer, quelque choſe qu'il en dût arriver : mais celui-ci les évita encore, & ſe réfugia dans le port de Savone. La mauvaiſe ſaiſon s'approchoit, l'armée Génoiſe ſongea à ſe retirer ; mais elle le fit un peu trop tard, car elle fut ſurpriſe par une tempête qui lui fit perdre quelques vaiſſeaux. L'armée impériale éprouva le même ſort.

Savone qui avoit dans ce tems-là un des plus beaux ports de toute la côte, étoit d'un grand ſecours à l'empereur ; c'étoit l'aſile de tous ſes vaiſſeaux pourſuivis par la tempête ou par les ennemis. Les Génois entreprirent de le lui enlever ; ils en firent le ſiége par terre. Frideric qui ſentoit de quelle importance étoit pour lui cette place, envoya à ſon ſecours 55 vaiſſeaux auſquels ſe joignirent 80 galères Piſanes. Quand on fut informé à Genes de cet armement, on délibera ſur le parti qu'on devoit prendre. Il fut décidé qu'on leveroit le ſiége, & qu'on oppoſeroit à l'ennemi une armée navale auſſi forte que la ſienne. Cela fut exécuté avec beaucoup de promptitude. Les Impériaux, après la levée du ſiége de Savone, reſterent dans les rades de Piſe : les Génois, ſur ce que les Impériaux n'avoient point appareillé, rentrerent dans leur port & déſarmerent mal à propos ; car les Impériaux inſtruits de cette conduite, mirent à la voile & parurent tout d'un coup devant Genes. Le magiſtrat fit alors armer à la hâte quelques galères, en monta une, & après y avoir fait arborer l'étendart de S. Georges, il courut hardiment ſur les Impériaux, qui le croyant ſuivis du reſte des vaiſſeaux nombreux de la république, prirent la fuite. Ce ſtratagême ou cette heureuſe témérité préſerva ainſi la ville.

Il ne ſe paſſa rien ſur mer de conſidérable entre les deux partis juſqu'à la mort de Frideric. La fin de ce prince fut celle de bien des troubles ; elle procura entre-autres aux Génois une paix dont ils avoient beſoin.

La république de Genes étoit devenue trop puiſſante pour ne pas cauſer de l'ombrage à pluſieurs ſouverains ; la célébrité de ſon commerce lui attira beaucoup d'ennemis, contre leſquels elle eut long-tems des guerres à ſoutenir. Elle fut pluſieurs fois inſultée par les Arragonois tant en Sicile après le maſſacre des François, que dans les iſles de Corſe & de Sardaigne dans le tems que le roi d'Arragon prit les intérêts des Piſans. Alors les Génois armerent 45 galères, dont ils donnerent le commandement à Antoine Grimaldi, qui partit de Genes au mois de Juillet, & fit voile vers Barcelone par un vent favorable. Il y brûla preſque tous les vaiſſeaux qui étoient en rade, & fit une deſcente dans l'iſle de Majorque, dont il ravagea tout le pays. Les Arragonois envoyerent 42 galères & pluſieurs autres vaiſſeaux pour le renfermer dans le port de Minorque ; mais celui-ci tomba ſur eux avec une intrépidité qui les déconcerta. Ils prirent la fuite & ſe ſauverent à la faveur du vent & de la nuit. Grimaldi envoya 15 de ſes galères en Sicile, & comme la ſaiſon avancée ne lui permettoit pas de tenir la mer, chargé de butin il ſe retira à Genes. An. J.C. 1332.

L'année ſuivante fut peu féconde en évenemens ; les deux partis firent réciproquement quelques priſes, qui ne ſervirent qu'à augmenter la chaleur de la guerre. En 1334. les Genois envoyerent croiſer, vers les iſles de Majorque & de Minorque, dix vaiſſeaux qui en rencontrerent quatre Catalans montés de 1800 hommes, parmi leſquels il y en avoit 80 de la plus illuſtre nobleſſe du pays. Le commandant Génois qui ne vouloit pas manquer une ſi belle priſe, les ſuivit pendant dix jours ſans pouvoir les atteindre, tant par rapport au gros tems, qu'à cauſe de la peſanteur de ſes vaiſſeaux. Pour remédier à ce dernier inconvénient, il fit jetter en mer tout ce qui n'étoit point abſolument néceſſaire ; & pour mettre ſes gens dans l'obligation de vaincre ou de périr, il fit jetter auſſi toutes les proviſions de bouche, en diſant qu'il falloit mourir de faim ou vivre aux dépens des ennemis. Cet expédient lui réuſſit ; les Genois tomberent avec fureur ſur les vaiſſeaux Catalans, & s'en rendirent les maîtres après un combat aſſez ſanglant. Les Arragonois mirent An. J.C. 1334.

en mer ſix galères, avec leſquelles ils ſe ſaiſirent de quelques vaiſſeaux qui appartenoient à la république ; mais le commandant Génois de ſon côté partit de ſon port avec dix galères ; il rencontra les ſix Arragonoiſes chargées du butin qu'elles avoient fait : il les battit & s'en empara. Ayant enſuite appris que cinq vaiſſeaux ennemis rangeoient les côtes de Sardaigne, il diviſa ſon eſcadre en deux pour environner l'iſle, & ne pas manquer les vaiſſeaux Arragonois ; il les rencontra effectivement & s'en rendit encore le maître.

An. J.C. 1336. Après ces expéditions les actes d'hoſtilités furent ſuſpendus, mais ils recommencerent peu après par l'animoſité mutuelle. La république envoya ſept galères vers la Catalogne, & brûla deux vaiſſeaux Arragonois dans les mers de Sicile, aſſez près de cette iſle. La paix ſe fit peu de tems enſuite ; mais après quelques années leurs anciennes inimitiés ſe réveillerent & parurent auſſi vives qu'auparavant. Voici quelle en fut l'occaſion. Les Arragonnois ayant rencontré deux vaiſſeaux An. J C. 1411. Génois richement chargés, furent tentés de s'en emparer ; le ſouvenir des troubles paſſés les encourageant ils exécuterent leurs deſſeins ; ils joignirent enſuite les deux vaiſſeaux pris, à cinq qu'ils avoit déja ; & avec ce léger armement, ils tenterent de s'emparer de l'iſle de Chio appartenante à la république : ils crurent réuſſir par une deſcente imprévue, & en bruſquant une attaque ; mais ils furent reçus avec plus de valeur qu'ils ne penſoient. Les Genois qui étoient dans l'iſle ſe ſervirent habilement de cinq vaiſſeaux & d'une galère de Mitylene qui étoient dans leur port, ils repouſſerent l'ennemi avec tant de vigueur, qu'il fut obligé de ſe retirer en Syrie. Il fut même joint vers les côtes d'Alexandrie par les Genois, qui ſans être ſupérieurs en forces, livrerent le combat. L'action fut très-chaude & dura long-tems. Les Genois ayant pris trois vaiſſeaux parmi leſquels étoient ceux qu'on leur avoit enlevés, forcerent la victoire à ſe déclarer pour eux.

La république de Genes envoya contre les Arragonois ſept vaiſſeaux ſous la conduite d'Antoine Doria ; il fit voile vers le levant, dont il avoit appris qu'une des eſcadres Arragonoiſes avoit pris la route ; mais les Arragonois informés

qu'il les alloit chercher, revirerent de bord & s'en retournerent à Barcelone. Doria averti à Modon de leur retraite précipitée, les ſuivit, & chemin faiſant il brûla dans le port de Syracuſe deux vaiſſeaux Arragonois qui y étoient à l'ancre. Il paſſa de-là en Sardaigne, où il reconquit Cagliari, que les Arragonois avoient uſurpés ; & après avoir brûlé pluſieurs de leurs vaiſſeaux, il alla juſqu'à Barcelonne chercher la flotte qu'il avoit manquée, mais inutilement ; les Arragonois avoient mis leurs vaiſſeaux hors d'inſulte. Doria chargé de butin revint à Genes, où il fut reçu avec de grands applaudiſſemens. Cette expédition fut ſuivie d'une tréve de cinq ans.

Alfonſe V. roi d'Arragon, renouvella la guerre entre les deux nations. Ce prince ne fut pas plutôt ſur le thrône, qu'il forma le deſſein d'étendre ſa domination, ce fut ce qui le détermina à la haine que ſes ſujets avoient toujours eue pour la république de Genes. Il mit en mer une armée navale de 13 galéres & de 14 vaiſſeaux. Il paſſa dans l'iſle de Corſe & s'empara de Calvi ; il alla enſuite mettre le ſiége devant Bonifacio. Cette place étoit bien fortifié, mais peu munie : Alfonſe la fit attaquer avec vigueur, elle ſe défendit de même ; mais les vivres commençant à lui manquer, elle propoſa une ſuſpenſion d'armes, & demanda la permiſſion d'envoyer à Genes, promettant de ſe rendre à tel jour, ſi elle n'étoit pas ſecourue ; ces conditions furent accordées. An. J.C. 1421.

Les Genois pour ſecourir la place armerent ſept gros vaiſſeaux, & un huitiéme d'une moindre grandeur : ils furent long-tems ſans pouvoir appareiller, à cauſe d'un vent de ſud qui ſouffloit toujours : mais s'étant rangé au nord, ils firent voile & arriverent en peu de tems devant Bonifacio. Alfonſe qui vouloit rendre ce ſecours inutile, avoit fermé le port par l'aſſemblage de pluſieurs énormes poutres liées enſemble, & par une groſſe chaîne de fer. Cinq grands navires qui ſe touchoient par les flancs, & qui étoient attachés ſolidement les uns aux autres, formoient encore une eſtacade d'autant plus ſûre, qu'elle étoit chargée de machines de guerre & d'hommes qui la défendoient : on y montoit par deux ponts, dont une extrémité touchoit à terre, ce qui donnoit le moyen

de remplacer facilement ceux qui auroient été tués ou bleſſés. Tous ces obſtacles ne ſervirent qu'à enflamer l'ardeur des Genois. Un de leurs vaiſſeaux qui étoit d'une monſtrueuſe grandeur, força de voile ſur l'eſtacade, rompit les cordages, briſa les chaînes & enfonça les poutres ; il fut ſuivi par les autres vaiſſeaux qui étoient peu inférieurs en force. Le combat fut un carnage terrible. Les Arragonois aſſaillis en face par les Ge[illegible]s, & battus par derriere par les habitans de Bonifaci[illegible]rdirent bien du monde : mais ce qui acheva de les perdre, fut l'entrepriſe hardie d'un Genois, habile plongeur, qui ſe jetta dans la mer, & alla couper les cables qui tenoient les vaiſſeaux Arragonois attachés. Ils commencerent alors à ſe ſéparer, & à flotter au gré des eaux. Les Arragonois ayant ainſi perdu l'avantage que la ſituation de leurs vaiſſeaux leur donnoit pour le combat, furent bientôt déconcertés ; les Génois voyant leur embarras, ſe jetterent ſur eux avec une furie toute nouvelle : ils entrerent dans le port, ravitaillerent la place, & fortifierent la garniſon. Alfonſe qui s'étoit comporté dans cette occaſion en grand guerrier, ne fut point abbatu par cette diſgrace. N'ayant pû empêcher les Génois d'entrer dans le port, il voulut tomber ſur eux quand ils en ſortiroient. Pour réuſſir dans ce projet il raſſembla tous ſes vaiſſeaux, les ſépara en deux eſcadres qu'il plaça des deux côtés de l'entrée du port, de façon qu'il falloit néceſſairement que les Génois paſſaſſent au milieu. Le général qui commandoit les vaiſſeaux de la république fit remplir une vieille galère de matieres combuſtibles, & mit cette eſpéce de brûlot à la tête de ſes vaiſſeaux. Les ennemis voulurent l'enveloper & s'en ſaiſir dès qu'elle fut à portée ; mais ceux qui étoient dedans y mirent le feu & ſe retirerent dans des chaloupes. Les Arragonois effrayés du ſpectacle de cette galère ardente que les flots & les vents pouſſoient ſur eux, furent obligés de s'écarter. Les Génois alors forçant de voiles & de rames, & faiſant tomber une grêle de fléches ſur leurs ennemis, paſſerent au milieu d'eux, & gagnerent le port de Genes. Alfonſe ſe retira en Sicile, & après ſon départ, les habitans de Calvi ennuyés de ſa domination, ſe remirent ſous l'obéiſſance des Génois.

Quelques années après la république eut de nouveaux démêlés avec Alphonſe. Il aſſiégeoit Gaïette, dans le royaume de Naples. Les habitans preſſés, demanderent du ſecours aux Génois, intéreſſés à la conſervation de cette place, parce qu'ils avoient dans ſon port pluſieurs vaiſſeaux chargés de précieuſes marchandiſes. Les Génois qui n'avoient pas oublié les anciennes injures qu'ils avoient reçues d'Alfonſe, envoyerent au ſecours de Gaïette 12 gros vaiſſeaux & un moindre, ſous la conduite de Blaiſe Allaret, plus recommandable par ſes exploits guerriers que par ſa naiſſance. Alfonſe ayant appris le départ des Génois, alla à leur rencontre avec 14 ou 18 vaiſſeaux. Il montoit un grand navire bien armé, & il étoit accompagné d'un grand nombre de ſeigneurs des plus diſtingués. Les deux flottes furent en préſence un jour entier, pendant lequel on ſe porta des paroles de part & d'autre, peut-être autant pour s'obſerver mutuellement, que pour ſe faire véritablement des propoſitions. Quoiqu'il en ſoit elles n'aboutirent à rien; le lendemain que la mer n'étoit point agitée, le combat commença avec beaucoup de fracas. Les deux partis combattirent long-tems. Allaret avoit eu la précaution de faire reſter trois vaiſſeaux qui ne paroiſſoient point: ils ſe montrerent ſur la fin de la bataille, dans le tems que les deux partis étoient épuiſés. Ce renfort ſe jetta avec impétuoſité ſur les ennemis: l'un de ces vaiſſeaux arriva avec tant de fureur ſur celui d'Alfonſe, & donna ſi violemment de la proue dans ſon flanc, que 600 hommes qui le montoient furent jettés à l'autre bord, leur poids joint au choc le fit baiſſer preſque juſqu'à la mer: les Génois firent pleuvoir en même tems une nuée de traits ſur le vaiſſeau. Alfonſe ſe tenoit à la poupe à découvert, & s'acquittoit de tout ce qu'on pouvoit attendre de la prudence d'un grand capitaine, & de la valeur d'un généreux ſoldat: mais comme ſa vie étoit viſiblement expoſée, on le contraignit de deſcendre entre les ponts. Les Génois venus à l'abordage, ſauterent ſur le vaiſſeau, & le prirent avec le roi. Je n'entre pas dans un plus grand détail de cette action, les hiſtoriens varient beaucoup ſur ce ſujet. Nous ne rapportons que ce qu'on voit dans le plus grand nombre des An. J. C. 1435.

auteurs. Cette bataille ſe donna près de l'iſle de Ponza, ſur la côte du royaume de Naples : elle dura dix heures, & les Génois firent la plus belle priſe qu'on puiſſe faire en pareille occaſion. Ils comptoient parmi les priſonniers qu'ils firent à cette journée, deux rois, des princes, des ducs, des comtes, des vicerois, & une grande quantité d'autres perſonnes de diſtinction. Ils prirent tous les vaiſſeaux d'Alfonſe avec leurs immenſes richeſſes, à la réſerve de ceux qu'ils coulerent à fond. Le butin fut ſi conſidérable, que tous les équipages des vaiſſeaux Génois en furent enrichis, & le nombre des priſonniers étoit ſi grand, que Blaiſe Allaret craignant qu'ils ne ſe rendiſſent maîtres de ſes vaiſſeaux, en mit beaucoup à terre. Le malheur d'Alfonſe fit reſpirer un peu les habitans de Gaïette, qui attendoient le dénouement de ce combat comme le moment critique de leur deſtinée. Ils firent ſur les aſſiégeans une ſortie, qui jointe à la défaite de l'armée navale, les mit tous en fuite. Allaret fit une eſpéce d'entrée triomphante dans le port de Gaïette ; & après y avoir fait radouber ſes vaiſſeaux les plus maltraités, il alla raſſurer la ville de Genes, inquiéte ſur le ſuccès du combat dont elle n'étoit pas encore informée.

Les Génois firent quelque tems après la paix avec Alfonſe; mais comme elle avoit plutôt été faite par la néceſſité des tems, qu'inſpirée par une ſincere réconciliation, elle ne dura pas : on recommença de part & d'autre des hoſtilités qui n'eurent rien d'éclatant ni de glorieux juſqu'à l'an 1458. qu'Alfonſe fit la guerre aux Genois : en voici l'occaſion. La république étoit cruellement agitée par des troubles étrangers & domeſtiques. Pierre Fragoſe qui la gouvernoit ayant à ſoutenir les entrepriſes d'une foule d'ennemis puiſſans, voulut quitter les renes du gouvernement : mais afin que ſes ennemis ne triomphaſſent pas de ſa retraite, il les fit offrir à Charles VII. roi de France. Ce monarque ravi de mettre un puiſſant état ſous ſa domination, y envoya Jean de Calabre, fils aîné de René d'Anjou roi de Sicile. Ce prince qui joignoit un eſprit fin à une extrême patience, & qui étoit parfaitement inſtruit des mœurs Italiennes, ſe rendit à Genes, où il mania habilement les eſprits; il prit poſſeſſion de cette ville au nom du roi,

&

& reçut les ſermens de fidélité dans la forme ordinaire. Alfonſe roi d'Arragon, piqué de ce que les Génois s'étoient livrés à un prince avec qui il avoit de grands démêlés au ſujet du royaume de Naples, fit éclater ſon dépit par de grands préparatifs de guerre. Il mit en mer 20 vaiſſeaux, 10 galères, & pluſieurs autres bâtimens, & fit aſſiéger Genes par mer & par terre. Mais dans le tems qu'il ſe flattoit de voir cette ſuperbe ville réduite, & qu'il immoloit par avance les Génois à ſon reſſentiment, la mort vint tout à coup le moiſſonner, & délivrer par-là la république des frayeurs qu'il lui avoit cauſées.

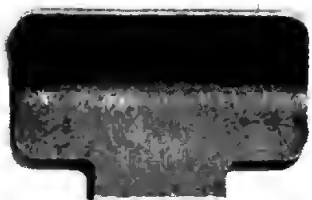
La puiſſance maritime de Genes éclata dans les grands démêlés qu'elle eut avec la république de Veniſe, avec les empereurs de Conſtantinople, & dans les guerres ſaintes. L'on ne détaille point ici qu'elle eſt la part qu'elle eut dans ces différentes guerres; l'on peut le voir dans l'hiſtoire même de la marine de Veniſe, des empereurs de Conſtantinople & des Croiſades.

Tout ce qu'on vient de lire de la marine des Genois doit en donner une haute idée. La Méditerranée, en une infinité d'endroits, fournit d'illuſtres monumens de leur puiſſance & de leur valeur. Etablis à Pera, ils ont fait pluſieurs fois trembler Conſtantinople. Leur autorité affermie au fond du Pont-Euxin les a rendus long-tems les maîtres de cette mer. Ils ont réſiſté aux puiſſances les plus formidables; ils ont eu en même tems pluſieurs ennemis à combattre. Les diſſentions dont cette république inconſtante dans ſon gouvernement fut déchirée, donnent lieu de croire que, ſi elle avoit dû périr, ce n'auroit été que du ſort de la plus illuſtre république du monde, Rome, qui ne périt que par ſes propres forces, c'eſt-à-dire, par ſes guerres inteſtines. Jamais état n'a éprouvé plus de variation dans ſon gouvernement que la république de Genes; ce qui a donné occaſion à un auteur de dire que la république de Genes a été fondée ſur le vif-argent; on peut le prouver en deux mots, qu'on nous pardonnera de dire en paſſant. Après ſon établiſſement elle chercha ſes loix dans la liberté. Aſſujettie d'abord aux Romains, elle ſe mit enſuite ſous le gouvernement d'un conſul déſigné par le peuple; elle ſe fortifia enſuite de

l'autorité de trois conſuls & de 13 collegues. Dix conſuls ſuccéderent à cette forme de gouvernement : le nombre en fut en peu de tems diminué & réduit à cinq choiſis dans tous les ordres : on mit après à leur tête un magiſtrat pris quelquefois dans la nation, quelquefois emprunté des étrangers : ce magiſtrat n'eut plus qu'un aſſocié, & bien-tôt ſeul il eut l'autorité toute entiere : mais comme il parut trop puiſſant, on lui donna deux nobles pour partager avec lui la puiſſance. Ennuyé de le prendre parmi les compatriotes, on le chercha au-dehors, & on lui donna le nom de conſervateur du peuple. Les troubles affreux cauſés par l'animoſité réciproque des Doria & des Spinoſa, donnerent occaſion à l'établiſſement d'un prince appellé duc ou doge. Tantôt la république ſe donnoit aux ducs de Milan, tantôt aux rois de France ; on compte qu'elle s'eſt donnée à ceux-ci juſqu'à ſept fois. Elle étoit en proie quelquefois à l'ambition des grands, quelquefois au caprice de la populace ; elle fut une fois immolée à la faction des Adornes, une autre fois à celle des Frégoſes. Toutes ces viciſſitudes la mirent ſouvent à deux doigts de ſa perte. Il eſt étonnant que cette république n'y ait pas ſuccombé : rien ne prouve mieux ſa force & ſa puiſſance : & l'on a lieu de douter que ſi ſa conduite avoit été auſſi ſage que celle de la république de Veniſe, & ſon gouvernement auſſi bien reglé, elle n'eût été & ne fût encore aujourd'ui auſſi floriſſante.

Fin du Tome premier.

642776



Digitized by Google